ADOLPHE RACOT & GEORGES PRADEL

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
RF
IMPRIMÉS

LE

DIAMANT ROUGE

DÉPÔT LÉGAL
Seine
N° 1689
1884

PARIS
JULES ROUFF & Cie, ÉDITEURS
14, CLOITRE SAINT-HONORÉ, 14

©

ADOLPHE RACOT & GEORGES PRADEL

LE

DIAMANT ROUGE

PARIS
JULES ROUFF & C^{ie}, ÉDITEURS
14, CLOITRE SAINT-HONORÉ, 14

LE DIAMANT ROUGE

PREMIÈRE PARTIE

L’ÉTOILE DE TELHÈ-SWANY

I

LA FAIM.

Nous sommes à Marseille, le premier jour de juin 1857.

Pendant toute la journée, un soleil de plomb avait dardé ses rayons de feu sur le port, transformant en désert le quai de la Joliette.

Quiconque a habité, ou seulement traversé Marseille l’été, connaît ces journées torrides, pendant lesquelles toute vie active, tout mouvement semblent éteints, et que bravent seuls, çà et là, de rares débardeurs bronzés,

fumant à l’ombre de monceaux de ballots, de piles de madriers, cet âcre tabac du Levant qui prend à la gorge.

La forêt de mâts qui se dresse bord à quai fait songer au bois mystérieux de Macbeth. Elle semble déserte, morte aussi, elle, comme le quai, comme le port, comme la -ville qui s’étend au loin. Nul bruit ne sort de ce fouillis inextricable de mâts et de vergues, et cependant on sent que pareil à la forêt de Dunsiname, il peut se mettre en mouvement. Un ciel bleu clair, d’un bleu levantin, chauffe à blanc cette scène morne, et de l’eau du port, attiédie et troublée, monte une insupportable odeur douceâtre qui appelle la nausée.

Cependant la chaleur devenait moins forte et sur le quai de la Joliette, où nous transportons le lecteur, la vie revenait peu à peu.

Quelques matelots sortaient des cabarets et des tavernes qui bordent le port en cet endroit. On entendait dans le lointain des cris et des rires ; une fille chantait un refrain en patois, et, des navires serrés les uns contre les autres, les hommes de veille qui avaient fini de dormir se hélaient de loin en loin.

Des débardeurs s’étaient déjà remis à un chargement commencé, lorsque l’un d’eux, attiré par hasard du côté d’un énorme stock de balles de coton, s’écria :

– Eh ! les amis, venez donc voir.

– Qu’est-ce que c’est ? firent plusieurs voix.

Le débardeur, au lieu de répondre, fit une. révérence railleuse devant les balles de coton, et poursuivit, en s’adressant à un personnage ncore invisible à d’autres qu’à lui :

– Ne te gêne pas, je te prie, té le prince. Avec la chambre à coucher, on va te donner aussi le collègue[1] de chambre ! Ah ! troun de Diou, on va t’en servir, et en livrée encore. Veux-tu mon nègre ?

Pendant cette pantalonnade, une dizaine de débardeurs étaient accourus.

– A qui diable en as-tu, Marius ?

– Eh ! pardi ! à ce paroissien-là, qui prend les balles de coton du patron Le Carol pour une auberge, et qui n’a pas plus l’air d’y bouger qu’une glaine de filin.

Il y eut un bruyant éclat de rire. Les débardeurs se rapprochèrent et regardèrent curieusement.

Un homme, en effet, était là : un spectre plutôtt ; sans doute il avait choisi ce refuge pour y mourir, car lorsqu'il leva la tête, éveillé par le bruit, les rires cessèrent subitement, tant la pâleur livide de son visage amaigri produisit d'impression sur tous ces hommes, cependant endurcis aux émotions comme à la fatigue.

Sous des haillons qui avaient dû être jadis une veste et un pantalon de matelot, on n'eût pas donné à cet homme plus de vingt-cinq ans.

La tête était belle, d'un dessin ferme et pur, les cheveux noirs coupés en brosse courte, marquaient cinq pointes nettes sur le front. Une barbe légère, soyeuse et frisée, encadrait le bas du visage. Les lèvres minces, contractées par la souffrance, montraient en se crispant des dents blanches et pointues. Un regard étrange, des yeux clairs. d'un vert bleuté, donnaient à cette physionomie un air dur, presque farouche.

Instinctivement, on sentait que l'homme qui gisait là ne demandait ni pitié ni merci, comme il n'eût fait grâce à personne, s'il eût été le plus fort.

On devinait un vaincu.

Mais la première impression des débardeurs dura à peine quelques secondes.

– Coquin de Dieou ! s'écria l'un d'eux, en voilà un qui a du vent dans les voiles !

Pour un débardeur marseillais, un homme qui avait élu domicile dans des balles de coton et qu'il avait fallu réveiller de force après que tout le monde courait déjà aux travaux et aux affaires, ne pouvait être qu'un homme ivre.

Le malheureux fixa son regard à demi voilé sur l'auteur de cette fine plaisanteiie : un sourire amer, désespéré, effrayant, crispa ses lèvres.

Mais il ne répondit ni ne bougea.

– Hé ! sac à vin, reprit un autre, prends le large, si tu ne veux pas être embarqué comme un ballot.

– Oui ! enchérit le chœur d'une voix qui commençait à devenir menaçante. Allons, du teste ! Faut-il qu'on t'aide ?

L'homme se souleva avec effort, essayant visiblement de se mettre debout, et dit sourdement :

– Donnez-moi le temps ; je n'ai pas mangé depuis trois jours !

Un nouvel éclat de rire retentit, ameutant bientôt de nouveaux curieux.

– Si tu n’as pas mangé, tu as bu ; allons, zou !

En même temps, six bras vigoureux soulevèrent l’inconnu et le déposèrent sur le sol, où il s’arc-bouta comme il put.

Son regard devint terrible. Il sembla que l’affront reçu eût ramené un peu de sang sur ses joues pâles.

– Brutes ! murmura-t-il.

Il y eut un grondement dans la foule :

– Qu’est-ce que tu dis ?

– Je dis que j’ai des millions. et que si j’avais du pain. vous seriez à genoux, lâches !...

La singularité de l’apostrophe désarma l’assistance : l’hilariié reprit le dessus.

Un matelot fredonna :

Monsieur d’la Palisse est mort
En perdant la vie.
Un quart d’heure avant sa mort,
Il était encore en vie.

– Oh ! ajouta un autre, comme ça se trouve, tes millions ! Vlà une bonne action à faire. Donnes-en un à mon pauvre lieutenant Calveyrac, tiens, qui passe là-bas en jaquette grise, et qui a l’air si pressé. Ça lui permetlra d’épouser mamzelle...

Au nom qu’il venait de prononcer, l’inconnu avait frémi de tout son corps : il avait dirigé ses yeux, démesurément ouverts, dans la direction indiquée par le matelot ; puis, jetant un cri de fureur qui s’éteignit dans sa gorge, et tirant de sa poche un couteau dont la lame brilla au bout de son poignet crispé, il fit mine de s’élancer.

Les assistants se méprirent à ce mouvement qu’ils crurent dirigé contre eux ; après un premier pas en arrière, ils se préparaient à bondir sur l’inconnu afin de le désarmer.

Mais ils n’en eurent pas le temps : le couteau s’échappa de ses mains, et le malheureux, trahi par. ses forces, retomba comme une masse la face contre terre.

– Que quatre d’entre vous placent cet homme sur une civière, commanda une voix impérieuse et brève, et qu’on le porte chez moi !

La foudre éclatant à l’improvisteau milieu des débardeurs et des matelots, n’eût pas produit un effet de stupeur pareil à celui qu’opéra cette voix sur la foule.

Puis un murmure ému, presque craintif, laissa entendre ce nom, prononcé à voix basse :

– M. Le Carol.

– L’armateur de la Bastide... on le disait parti d’hier pour la Camargue...

Le nouveau venu était un homme d’une cinquantaine d’années petit, trapu, aux traits, énergiques et durs. Ses cheveux, grisonnant aux tempes, formaient un contraste étrange avec des favoris roux coupés en forme de pattes de chat, et hérissés comme du chient-dent. Les lèvres, minces et blanches, indiquaient une cruauté froide, comme le menton, proéminent, trahissait une volonté farouche ; le nez, un bec de vautour, les yeux petits et noirs, ombragés de sourcils énormes, les mains, courtes et velues, achevaient de donner à l’ensemble du personnage un aspect antipathique et même redoutable.

Il était vêtu avec une simplicité presque sordide qui allait mal avec la profession généralement opulente à laquelle il appartenait ; une vieille jaquette, luisante au coude, un gilet de velours à côtes, un pantalon de coutil bleu et un chapeau de feutre déformé et jauni en composaient le détail.

– Eh bien ! répéta l’armateur en promenant son regard froid et tranquille sur l’auditoire, ne m’avez-vous pas entendu ?

– Pardon ! excuse... fit un débardeur. Il y a erreur, je vais vous dire, monsieur Le Carol Pour lors, c’est un ivrogne... Vous le voyez bien, dites ?

Un nouveau regard de Le Carol interrompit l’orateur, qui poursuivit, effaré.

– Pourtant... si c’est votre idée...

– C’est mon idée, répéta Le Carol.

– Bon ! oh ! faut pas vous fâcher... j’ai votre affaire.

Moins d’un quart-d’heure après, une civière emportait l’inconnu à l’adresse indiquée par Le Carol.

Quant à l’armateur, il avait disparu.

– Drôle d’idée ! tout de même, dit un débardeur. Faire trimballer chez soi cette outre pleine ; j’aurais pas cru le patron si bon enfant que ça. Qu’en

dis-tu, Marius ?

– Je dis que cet homme-là me fait peur, répliqua le débardeur interpellé ; on a beau dire que la bonne M^me^ Le Carol est morte de mort naturelle, moi, on ne me tirera pas de l'idée...

– Tais-toi, interrompit un autre. Ne parle pas de ça, tu sais bien que ça porte malheur.

– Pauvre mamzelle Alice ! reprit le débardeui à voix basse, elle serait plus heureuse morte qu'avec un tel père, pour sûr.

Le soleil se couchait à l'horizon. Bientôt nul ne songea plus ni à l'inconnu, ni à l'armateur.

II

LE PORTEFEUILLE

La maison indiquée par Le Carol aux deux porteurs n'était pas très éloignée. Elle formait une dépendance du principal établissement de l'armateur. Seulement, cette dépendance, se trouvant située du côté opposé au corps de logis principal, il résultait de cette disposition que, pour y parvenir, il fallait, ou traverser ton ce corps de logis ou pénétrer par derrière en suivant une petite ruelle.

C'est de ce côté que l'armateur avait donné ordre aux deux porteurs de se présenter.

– Té ! dit l'un deux à voix basse, faut croire que le patron il ne tient pas précisément à ce qu'on sache qu'il se met à recueillir les ivrognes. Il aime mieux les introduire par la petite porte.

– Introduire, c'est bientôt dit, répliqua l'autre. Oui, la voilà bien, la porte, mais elle n'a pas l'air de s'ouvrir.

Il achevait à peine, que la porte, juste assez large pour laisser passer la civière, tourna sur ses gonds, sans bruit, et que Le Caroi parut sur le seuil.

– Entrez, commanda-t-il, faites vite, et silencee !

– Oh ! soyez tranquille, patron, dit le premier porteur, d’un ton un peu goguenard, il ne passe personne dans cette satanée ruelle. Quand nous aurons refermé la porte, ni vu ni connu, bonsoir.

Le Carol eut une crispation d’impatience. Sans doute comprit-il qu’il avait eu tort de donner à sa recommandation une apparence de mystère.

– Eh ! que m’importe qu’on vous voie ou qu’on ne vous voie pas ! s’écria-t-il Est-ce que j’ai l’habitude de me cacher ?

Puis, s’effaçant à l’intérieur :

– Allons, entrez : la porte est assez grande.

– Tout juste ; il n’y a pas d’excès.

– C’est bon, tournez à droite.

Les porteurs obéirent et se trouvèrent dans une chambre assez vaste, à peine meublée, et aux volets hermétiquement clos. Un mauvais lit de sangle était jeté dans un coin. Sur une table, une chandelle fumeuse, piquée dans un vulgaire chandelier de cuivre, projetait une lueur vague.

– Déposez l’homme sur le lit, ordonna Le Carol.. Là !... Assujettissez bien la tête sur l’oreiller... C’est cela... Pauvre diable ! ajouta-t-il en feignant une commisération subite, comme la misère vous change ! Je me demande comment je l’ai reconnu.

Les deux débardeurs se regardèrent d’un air stupéfait.

– Ah ! pour lors, vous connaissez...

– Eh ! oui. un ancien ouvrier du port, qui a eu le tort de me quitter. Il passera la nuit ici, et demain je le renverrai se débrouiller. Il faut bien faire quelque chose pour les anciens.

Ici, Le Carol changea subitement de ton et, redevenant brusque et dur :

– Mais je n’ai plus besoin de vous. Tenez, voilà pour votre course. Allez...

Les deux porteurs sortirent, enchantés d’une libéralité à laquelle l’armateur n’était probablement pas accoutumé. Le Carol alla fermer sur eux la porte à double verrou et, revenant dans la chambre, s’approcha doucement du lit sur lepuereposait l’inconnu.

– Respiration courte, saccadée, murmura-l-iil ; cet hommee n’a pas menti ; il n’est pas ivre ; il a faim.

L’armateur alla prendree le chandelier, revint de nouveau au lit, et, approchant la lumière, parut examiner attentivement les vêtements de l’homme.

– La veste n’est plus qu’une loque, reprit-il se parlant toujours à lui-même, mais c’est une veste de marin... Pas de souliers... des spardègnes grossières... c’est bien cela... Ah ! cette ceinture de laine... voyons donc.

Le Carol venait d’apercevoir l’extrémité d’une sorte de carnet ou de portefeuille, dépassant une ceinture de laine, jadis bleue, aujourd’hui sans couleur définie, qui serrait étroitement le corps de l’inconnu.

– Voilà, poursuivit Le Carol, qui va peut-être me dire quel est cet homme.

L’armateur avait donc menti tout à l’heure en assurant qu’il le connaissait.

Il étendit la main et tira doucement l’objet. Il ne s’était pas trompé : c’était bien un portefeuille de cuir, mais graisseux, disloqué ; un débris informe, dont un chiffonnier n’eût pas voulu pour sa hotte.

Le Carol prit ce portefeuille et l’ouvrit, après avoir reposé la lumière sur une petite table.

– Voilà qui est singulier, dit-il.

Le portefeuille ne contenait qu’un simple carré de parchemin plié en deux, de cette peau mince au moyen de laquelle on recouvre les livres de bord. Sur cette peau étroite, des lignes et des chiffres dessinaient vaguement un plan.

C’était tout.

Au bout de quelques minutes d’examen, Le Carol fit un geste de brusque impatience.

– Imbécile ! je perds mon temps à regarder une niaiserie ; quelque calcul absurde. Au plus pressé d’abord... Ah ! tu connais le beau Calveyrac, mon drôle... Ah !... le seul effet de son nom te fait mettre le couteau à la main. Parbleu ! je serais curieux de savoir.

Le Carol replia le portefeuille, le mit dans sa poche, puis, allant au fond de la pièce, il rapporta un petit flacon de cristal placé sur une tablette de la cheminée.

Alors il revint à l’inconnu, se pencha sur lui, et entre les lèvres entr’ouvertes laissa tomber quelques gouttes de la liqueur rougeâtre

contenue dans le flacon.

Il fallait que cette liqueur fût un cordial bien puissant, car au bout d'une minute à peine, l'inconnu eut un tressaillement, et parut faire un effort pour ouvrir les yeux.

– Allons, l'ami ! dit Le Carol d'une voix brusque ; allons ! du courage. Tu es sauvé.

A cette voix, l'inconnu tressaillit de nouveau, entr'ouvrit les yeux, y porta ses deux mains agitées d'un tremblement fébrile, et, essayant de se soulever :

– Qui... êtes-vous ?... Où suis-je ?... murmura-t-il faiblement.

– Chez un ami.

– Un. ami. moi ?

Il est impossible de rendre l'expression d'amertume et de stupeur tout ensemble avec laquelle fut prononcé ce dernier mot.

– Oui, répéta Le Carol, un ami ; mais d'abord, bois encore ceci.

Et de nouveau il approcha le flacon des lèvres du misérable,

– Oh ! fit celui-ci, c'est la vie que vous me donnez-là ! C'est la vie, répéta-t-il... Je puis donc encore espérer... Mes millions... ma fortune... Je ne rêve pas... C'est bien moi... Harnave... Je ne sais plus... je ne me rappelle plus... Ah ! si !!..

En même temps, et avec une vivacité qu'on ne se fût guère attendu à rencontrer chez lui, l'inconnu porta la main à sa ceinture, qu'il fouilla convulsivement.

Puis, avec un hurlement terrible :

– Volé ! s'écria-t-il... Volé !. mon portefeuille, mon trésor... C'est lui !... je me souviens, c'est lui...

Le Carol suivait avec attention cette crise étrange : sans se rendre compte de l'importance que l'inconnu pouvait attacher à un objet d'aussi mince valeur que le portefeuille dont on se rappelle le contenu, il comprit que la souffrance, compliquée d'une colère violente, désespérée, menaçait de jeter le malheureux dans le délire.

Il voulait savoir : il n'hésita pas.

– Calveyrac ? interrogea-t-il.

A ce nom, l’inconnu se dressa à demi, le visage plus livide encore, et les yeux hagards.

Pendant quelques secondes, il regarda fixement l’armateur ; puis enfin il répéta d’une voix affolée :

– Calveyrac... le misérable !... le lâche !... Il savait donc...

L’armateur ne jugea pas nécessaire de prolonger cette scène.

– Rassure-toi, dit-il ; c’est peut-être ton portefeuille que tu cherches. Il est tombé tout à l’heure de ton vêlement. Le voici.

Et il le tendit à l’inconnu. Celui-ci le saisit avidement, l’ouvrit, y constata la présence du mystérieux carré de parchemin indéchiffrable pour Le Carol, et poussa une exclamation de joie triomphante.

– Merci, bégaya-t-il... Je me disais aussi... C’est impossible. mais je ne sais plus. je ne me souviens plus... Tout se mêle dans ma cervelle... Oh ! j’ai faim.

Le Carol sortit et revint au bout d’un instant, portant d’une main un grand bol de bouillon froid, à moitié plein, de l’autre une bouteille d’épais vin de Collioure.

Il versa un fort coup de vin dans le bouillon et tendant cette mixture peu ragoûtante à l’inanimé :

– Bois doucement et par petites gorgées, fit l’armateur.

L’inconnu obéit.

Au bout d’un quart d’heure, pendant lequel l’armateur prit autant de soins pour son hôte étrange qu’une mère en eût pris pour son enfant malade, il reprit :

– Es-tu mieux ?

– Oh !... je renais !... Qui donc êtes-vous ?

– Avant de questionner, réponds-moi. Mai-d’abord auras-tu la force de me répondre ?

– Oui.

En effet, l’inconnu accentua ce mot avec une serte d’énergie.

– Eh bien donc, c’est moi qui te demande qui tu es ! poursuivit l’armateur d’une voix brève.

– Je me nomme Harnave.

– Matelot ?

– Oui.

– Depuis combien de jours es-tu à Marseille ?

– Depuis quinze jours.

– Qui t’y a amené ?

– Une galiote hollandaise, qui m’a recueilli, seul survivant de l’équipage d’un navire marchand.

– Tu as fait naufrage ?

– Oui. Par le travers du cap de Bonne-Espérance.

– D’où venais-tu ?

– De l’Inde.

– Qui connais-tu à Marseille ?

– Personne.

– Tu mens.

Les yeux du naufragé, auquel nous donnerons désormais le nom d’Harnave, lancèrent un éclair Il se dressa menaçant.

– Je mens, moi ? répéta-t-il.

– Bon ! fit Le Carol impassible : de l’énergie, de l’orgueil, j’aime cela.

– Pourquoi dites-vous que je mens ?

– Parce que tu dis ne connaître personne à Marseille, quand, au contraire, tu y possèdes un ami.

– Qui cela ?

– Le beau lieutenant Calveyrac.

Harnave jeta un cri fauve ; puis, tout à coup, regardant en face l’armateur.

– Ah ! dit-il, vous le haïssez donc aussi, comme je le hais moi-même ? Voilà donc pourquoi vous m’avez sauvé ?

Le Carol eut un sourire sinistre,

– Décidément tu es un garçon d’esprit, et je crois que nous allons pouvoir nous entendre,

III

PLAN -DE VENGEANCE.

Il y eut un instant de silence.

Bien qu'aucun bruit ne se fît entendre au dehors ; bien que la nuit, depuis longtemps venue, assurât la parfaite tranquillité de l'entretien ; bien qu'enfin l'armateur eût pris, dès le début, toutes les précautions nécessaires, Le Carol se dirigea vers la porte, s'assura que les verrous étaient mis, jeta un coup d'oeil sur les croisées pour bien vérifier que les volets étaient hermétiquement clos au moyen d'épaisses barres de fer, puis alors seulement il revint à Harnave, et approchant une chaise s'assit près du lit.

Pendant les quelques minutes qu'avait duré la dernière investigation de Le Carol, une transformation singulière s'était opérée sur le visage et dans l'attitude du matelot naufragé.

Tout à l'heure encore, Harnave, échappé comme par miracle aux tortures de la faim, aux affres de la plus atroce des morts, Harnave encore sous le coup d'une reconnaissance toute naturelle envers son sauveur inconnu, avait gardé dans sa physionomie, dans son langage, une expression d'humilité et de crainte. –

Le ton bref et impérieux de Le Carol avar achevé de déterminer cette expression, chez un homme faible encore, en dépit des cordiaux qui commençaient à lui rendre quelques forces, et chez un homme qui, il l'avait dit lui-même, ne possédait à Marseille ni un ami, ni une ressource quelconque.

Mais lorsque l'armateur vint s'asseoir au chevet d'Harnave, tout cela avait subitement changé, et Le Carol eût été sans doute désagréablemeni frappé, s'il eût pu lire dans les yeux du matelot l'assurance hautaine et triomphaute qui s'y était peinte, au moment où l'armateur l'avait quitté.

Harnave s'était accoudé sur le lit. Sa face pâle, son regard de félin exprimaient un calme et une dureté absolus. Son œil attaché sur l'armateur semblait vouloir lire au fond de sa pensée. Il y avait enfin dans tout l'être de cet homme vêtu de haillons sordides, comme une sûreté, un aplomb dédaigneux succédant tout à coup à la prostration, à la désespérance de la première heure.

Le Carol aussi fixa sur Harnave son regard perçant. Tous les deux semblèrent se mesurer face à face.

Ce fut Ilarnave qui rompit le premier le silence.

– Ainsi, dit-il, Calveyrac est votre ennemi ?

L'armateur fit un geste de mépris suprême.

– Allons donc ! Unennemi est un homme dont on a peur, et je ne crains personne.

– Bien, reprit Harnave. Enfin, vous le haïssez ?

– Nonn !

Ce non était prononcé avec un tel accent de sincérité et d'indifférence, qu'Harnave fut un instant déconcerté.

– Alors, je ne comprends plus, dit-il froidement.

– C'est que tu es encore jeune ! répliqua l'armateur. Quand tu auras vécu davantage, tu sauras qu'il n'est pas besoin de haïr un homme pour souhaiter de le voir disparaître : il suffit que sa dispartion fasse le malheur d'un être que l'on hait.

– Une femmee ?

– Oui.

– Affaire de jalousie., alors ?

Le Carol haussa les épaules.

– Si tu veux, oui, de jalousie, bien que ce ne soit point comme tu l'entends.

– Enfin, reprit Harnave, vous voulez vous débarrasser de Calveyrac ?

Le Carol inclina la tête.

– Et vous comptez sur moi pour cela ?

– Ce soir, sur le port, je t'ai vu, rien qu'en entendant prononcer le nom de Calveyrac, rien qu'en l'apercevant de loin, je t'ai vu t'élamer le couteau à la main. Ils n'ont pas compris ton cri, ton geste, les autress ; c'est qu'ils ne savent pas. Je l'ai compris, moi ; je me suis dit : voilà l'homme qu'il me faut. Tu élais tombé inanimé, trahi par tes forces défaillantes. J'ai donné un ordre. Et voilà pourquoi tu es ici.

Harnave parut réfléchir.

– Oh ! je vous dois beaucoup, répliqua-t il avec un accent de politesse railleuse. Mais dites donc, savez-vous que c'est un gros coup que vous me demandez là ? La mort d'un homme ! Un crime !

– Ce soir, tu voulais le commettre. Tu aurais été arrêté infailliblement. Où te serais-tu caché ? Tu ne connais personne ? Avec quoi aurais-tu fui ? Tu n'as que tes haillons.

– Peut-être ! murmura Harnave.

– Tandis, poursuivi Le Carol sans remarquer l' interruption, tandis que moi, non-seulement je t'offre les moyens de fuir, mais je t'offre encore de l'or, plus que tu n'en as jamais rapporté au retour d'un voyage en mer. Pourquoi refuserais-tu de te venger en me vengeant moi-même ?

Harnave, qui méditait, releva la tête.

– Qui vous dit que je refuse ?

– Tu hésites.

– Non : je réfléchis.

– A quoi ?

– A ceci : que vous connaissez mon nom, que vous savez qui je suis, et que moi je ne sais encore ni votre nom, ni qui vous êtes.

– Que t'importe mon nom ?

– Plus que vous ne pensez ; il m'importe afin d'être fixé sur la valeur des conditions que je puis vous faire.

– Des conditions ? Je ne les ai pas attendues, ce me semble. Et tout à l'heure.

– Oh ! nous ne nous entendons pas. Vous m'avez offert plus d'or, m'avez-vous dit, que je n'en ai jamais rapporté de mes voyages, du temps où j'en rapportais. De l'or ! je n'en ai que faire.

Le Carol tressaillit : cette réponse de la part de ce mendiant en haillons l'avait un instant stupéfié.

– Il me faut plus que de l'or, reprit Harnave. De l'or, j'en aurai un jour plus que vous n'en avez jamais possédé dans vos coffres et chez votre banquier. Car je suppose que vous avez des coffres et un banquier, monsieur ?. fit-il en interrogeant.

Et Harnave inclina la tête :

– Monsieur ?? répéta-t-il.

Le Carol se leva : il était aussi pâle qu'Harnave. Une fureur sourde grondait en lui.

– Misérable ! rugit-il en levant sa main formidable sur la tête du matelot, à présent que tu as mon secret, une partie de mon secret, tu espères me perdre, et tu te dis que tu tireras de Le Carol tout ce qu'il te plaira d'en exiger : tu oublies donc...

Harnave leva les yeux sur l'armateur, et, sans qu'un seul muscle de son visage livide tressaillît, sans qu'il parut éprouver la moindre émotion devant cette menace sinistre :

– Ah ! vous êtes l'armateur Le Carol ? fit-il. Le plus riche armateur de Marseille, de France peut-êtree ? Eh bien ! Que ne le disiez-vous de suite ? Il ne s'agit que de s'entendre. Je suis votre homme.

Le poing de l'armateur demeura suspendu sur la tête de Harnave.

Evidemment. Le Carol était partagé entre deux sentiments contraires ; mais il y en avait un des deux, le plus menaçant, qui était le plus fort.

– Allons, poursuivit Harnave, abaissez votre main, monsieur Le Carol. Si vous étiez capable de me tuer, vous auriez depuis longtemps commencé par Calveyrac. Vous êtes trop habile pour vous encombrer d'un meurtre préalable. Là... c'est bien... A présent, donnez-moi un peu de ce cordial qui me rend la vie. J'ai beau être fort... Il y a longtemps que vous me faites parler... ; et si vous ne me soutenez pas, qui donc vous débarrassera de Calveyrac ?... Qui donc vous vengera... de... cette femme ?

Le Carol passa la-main sur son front. :

Puis, sans répondre, il alla reprendre le flacon et le tendit à Harnave, qui en but quelques gorgées. –

– Merci, fit Harnave,

– Peux-tu continuer à parler, maintenant ?

– Je l'espère.

– Alors, dis tes conditions.

– Elles sont simples : vous me frêterez ou vous m'achèterez tout frêté un bâtiment tenant la mer ; oh ! la moindre des choses, pourvu que ce soit bon, un yacht, par exemple. A Marseille, ce n'est pas difficile à trouver. Il y en a toujours.

– Un yacht ? je comprends : pour ta fuite ?

– Non.

– Pourquoi alors ?

– Pour un voyage que j’ai projeté.

– Mais... après ?

– Après quoi ?

Le Carol frappa du pied.

– Après que tu m’auras débarrassé de ce Calveyrac maudit ! rugit-il.

– Non, dit Harnave.

– Deviens-tu fou ? répliqua Le Carol.

– Je ne crois pas.

– Explique-toi donc !

– Vous avez la compréhension bien difficile, monsieur l’armateur. Pourquoi donc, je vous prie, m’exposerais-je ici, en France, bêtement, a être troublé par la justice, quand il est si simple d’accomplir ce que je désire, et ce que vous désirez comme moi, là-bas, là-bas, au loin, dans les pays où l’on peut régler loin des indiscrets les affaires intimes ?

Cette fois, Le Carol crut rêver.

– Ah çà ! c’est moi qui deviens fou : tu dis que tu hais Calveyrac...

– Si je le hais ? interrompit Harnave d’une voix sinistre : il m’a fait mettre aux fers. il m’a fait frapper. Si je le hais ? Mais je boirais son sang, le misérable !

Il y avait, en effet, une si indicible expression de haine dans ces paroles, que Le Carol, malgré son peu de sensibilité, frissonna.

– En ce cas, que comptes-tu faire ?

– Ce que je compte faire ? Le retrouver d’abord, ensuite tu verras ! répondit Harnave, les yeux ardents d’un triomphe farouche, et plaçant désormais la conversation sur le pied de l’égalité.

Le Carol demeura un instant muet ; il ne comprenait pas, mais il devinait une combinaison infernale.

Harnave reprit d’un ton bref :

– Vous savez où se trouve Calveyrac ?

L’armateur eut un nouveau tressaillement.

– Oui, répliqua-t-il d’une voix sourde. Oui, je le sais. Ah ! je serai vengé comme je le veux, mais tu le seras au-delà de ce que tu espères.

IV

UNE MARTYRE.

Le matelot qui, sans s’en douter, avait été la cause véritable du violent mouvement de l’inconnu, et, vraisemblablement aussi, de l’étrange dénouement de cette scène, le matelot avait dit vrai, lorsque signalant par moquerie le passage de Calvayrac, son lieutenant, il avait ajouté que celui-ci semblait pressé.

Le nouveau personnage qui n’a fait encore qu’apparaître dans ce récit, marchait, en effet, d’un pas rapide et comme s’il avait eu hâte de franchir le port.

Ajoutons que son costume de toile grise, son ample panama eussent indiqué bien plutôt un oisif vulgaire qu’un officier de la marine marchande. Il avait donc fallu véritablement une sorte de fatalité, un coup du hasard, pour qu’il eût été reconnu.

Esquissons en peu de mots son portrait.

Il portait tout au plus vingt-six ans. Grand, mince, élancé, le visage d’une pureté de lignes sculpturales, encadré de cheveux blonds frisés et soyeux, sa tête se penchait un peu en avant, comme s’il eût été en proie à une profonde méditation intérieure. Et si quelqu’un en ce moment eût pu lire dans son regard, il y eût vu, mêlé à une expression de résolution et de courage invincibles, un sentiment de mélancolie profonde.

Cependant, après avoir suivi les quais de la Joliette, il avait franchi les dernières maisons de la ville à l’heure où le soleil commençait à décliner à l’horizon.

La route de Marseille à Aix, lorsqu’elle a dépassé le Lazaret, longe encore le bord de la mer pendant quelques centaines de mètres. La côte, en cet endroit, est bordée de rochers abruptes, dentelés, contre lesquels la vague déferle avec grand bruit durant les coups de suroi. Puis la roule fait un coude et remonte dans les terres pour se diriger vers la patrie de Vanlo et de Vauvenargues.

C’est sur cette route que s’était engagé le jeune homme désigné sous le nom de Calveyrac, et dont l’apparition sur le port de la Joliette avait provoqué de la part de l’inconnu en baillons une explosion de haine.

Lorsqu’il fut arrivé en pleine campagne, Calveyrac sembla, du regard, explorer le chemin qu’il venait de parcourir, comme s’il voulait s’assurer que personne ne l’avait suivi.

La route était absolument déserte.

Calyeyrac eut un sourire de satisfaction, puis il porta la main au côté droit de son vêtement. s’assura de la présence d’un objet qui n’était autre qu’un revolver et reprit sa route d’un pas plus délibéré et plus rapide.

Arrivé à une allée de mélèzes qui, à sa main gauche, échancrait la route, il s’y engagea. Cette allée s’arrêtait à une épaisse grille rouillée, armée de chandeliers et d’artichauts acérés.

Cette grille était celle du parc des Olivettesle parc s’étend de là jusqu’aux rochers qui bordent la mer.

Longeant le mur du parc, en étouffant le bruit de ses pas qui faisaient parfois craquer des brindilles de sapins ou de melèzes, Calveyrac parvint au bout de quelques instants jusqu’à une brèche couverte de clématites et de lierres.

Il saisit alors une poignée de plantes grimpantes, arc-bouta son pied droit dans un interstice de la pierre, et d’un bond se trouva au sommet de la brèche devant laquelle il s’était arrêté.

Au même instant, des aboiements furieux retentirent.

– Ah ! les molosses ! murmura Calveyrac ; attention !

Les aboiements avaient cessé presque subiment.

Le jeune homme sourit, d’un sourire ému, presque extatique.

– Chère, oh ! chère Alice ! ajouta-t-il se parlant toujours à lui-même. Moi qui avais douté de ton pouvoir.

If n’hésita plus, franchit le mur, et d’un bond se retrouva de l’autre côté, dans le parc.

Mais au moment où ses pieds touchaient le sol, quatre chiens énormes, de cette race redoutable des grands danois, qu’on prétend faire descendre des molosses des premières invasions, de ces monstres qu’Attila, dit-on, traînait à sa suite et utilisait dans les batailles, se trouvèrent à dix pas de lui, menaçants, l’œil sanglant, la gueule ouverte.

Par un geste instinctif, plus rapide que la pensée, Calveyrac porta la main à son revolver.

Mais c’était inutile.

Une voix douce, harmonieuse, d’une mélancolie pénétrante, avait prononcé ce seul mot ;

– Ici !

Les chiens s’écartèrent, la. queue et les oreilles basses, livrant passage à une jeune fille.

Grande, élancée, d’une beauté radieuse, le teint mat, éclairé par deux yeux noirs brillants comme des diamants, sous une chevelure blonde, cette jeune fille paraissait âgée de seize ans à dix-huit ans tout au pluss ; mais à ses paupières un peu creusées, à un pli vertical du front et surtout à une expression étrange de gravité répandue sur son admirable visage, il était facile de deviner une souffrance profonde, en même temps qu’une volonté presque farouche.

De sa main blanche et effilée, elle désigna aux molosses le jeune homme resté immobile. Les chiens s’approchèrent lentement, comme domptés par cette enfant qu’un seul de leurs coups de dent eût suffi à mettre en pièces, et vinrent lécher la main pendante de Calveyrac.

Alors, car cette scène n’avait pas duré plus de vingt secondes, la jeune fille eut un sourire triste, et, regardant le jeune homme.

– Vous le voyez, mon ami, dit-elle, j’ai tenu parole.

Calveyrac mit un genou en terre, porta à ses lèvres les deux mains de la jeune fille et les couvrit de baisers passionnés.

– Oui ! reprit-il enfin, aussi courageuse que bonne, aussi héroïque que belle. O Alice, que je vous aime ! Et pourquoi faut-il que votre père refuse de croire à la puissance de mon amour, qui, je vous le jure, car je le sais, Alice, car j’en suis sûr, me ferait gagner en peu d’années une fortune digne de vous, digne de lui.

Alice tressaillit.

– Digne de lui ! répéta-t-elle avec une sorte d’emportement. Ne répétez pas cela, Fédri[2]. Ne parlez pas de mon père. Vous ne le connaissez pas.

– Ne lui ai-je pas demandé votre main ? répliqua le lieutenant frissonnant malgré lui à ces paroles.

– Oui, vous l’avez voulu : je vous avais prédit quelle serait la réponse.

– La réponse ? M. Le Carol est riche : je suis pauvre. Il refuse de donner sa fille à un homme qui n’a que son amour et que son courage... Existe-t-il donc une autre cause ?...

– Oui.

La jeune fille prononça ce mot d’une voix sombre et en baissant la tête, comme sous le poids d’une pensée écrasante.

Calveyrac s’était relevé.

– Je comprends alors, dit-il avec émotion, je comprends pourquoi vous m’avez autorisé à venir ici, à m’y introduire comme je l’ai fait. Je comprends ce billet que vous m’avez fait tenir...

– Il vous est bien parvenu intact ? interrompit vivement Alice.

– Sans doute ; le voici.

Et le lieutenant tira de sa poitrine une lettre contenue dans une enveloppe.

La jeune fille la prit, l’examina longuement.

– Bien, dit-elle enfin. 0 mon ami, c’est que, voyez-vous, nous sommes entourés de traîtres.

– Rassurez-vous, fit Calveyrac, ému malgré lui. Personne ne me sait ici. Nous sommes seuls. D’ailleurs, votre père n’est-il pas parti hier pour la Camargue, et son absence ne doit-elle pas durer deux ou trois jours ?

– C’est vrai, je suis folle. Mais écoutez-moi, Fédri. Si, vous aimant comme je vous aime, au point, quoi qu’il arrive, de ne jamais appartenir à d’autre qu’a vous ; si vous aimant ainsi, je n’ai pas hésité à vous dire : Venez, à vous recevoir ici, seule, dans ce parc désert, loin de l’habitation qui est là-bas, et où veillent, pour toute garde, de vieux serviteurs dévoués à mon père ; si j’ai fait cela, Fédri, vous avez compris, n’est-ce pas, que j’avais à vous entretenir de choses graves, de choses qui ne pouvaient être dites qu’ici ?

Calveyrac l’arrêta.

– Alice ! dit-il, vous courez un danger ?

– Non, pas moi, vous.

– Moi ? fit Calveyrac stupéfait.

– Vous m’aimez, reprit la jeune fille, c’en est assez pour qu’un autre vouss haïsse. Je vous aime, c’en est assez pour qu’un autre Souhaite votre mort.

– Un autre ? Et qui donc ?

La jeune fille appuya son bras sur celui du lieutenant et J'entraîna sous les arbres épais du parc ; là, au milieu du profond silence, rendu morne plus encore par l'ombre épaisse, elle prononça ce seul mot :

– Mon père.

Cette fois, Calveyrac réprima un mouvement brusque. Tout brave qu'il était, comme tous les hommes braves, il ne redoutait aucun danger présent, visible, expliqué. Mais il s'attendait si peu à celui-là, qu'il n'avait pu se défendre contre une impression, bien plutôt de colère que de terreur.

– Voire père... me haïr !... Il me connaît à peine, et je ne lui ai rien fait.

– Vous m'aimez.

Calveyrac baissa la tête.

– Oh ! murmura-t-il, vous avez raison, Alice ; pour que vous parliez ainsi, il faut qu'il y ait dans votre vie un drame bien sombre. Oh ! merci d'avoir eu en moi assez de confiance, d'avoir cru assez à mon amour, chère âme de mon cœur, pour m'appeler à vous, pour me dire tout, pour – compter sur mon bras, sur ma vie !

– Quand Vous saurez tout, vous verrez, reprit a jeune fille, que c'est à mon mari seul que je pouvais me confier. Vous l'êtes devant Dieu, Fédri, puisque je vous aime. Aussi la pauvre morte dont je vais vous parler me pardonnera-t-elle là-haut, de n'avoir pu garder plus longtemps le secret qui m'étouffait depuis tant d'années.

– Mais, insista Calveyrac, quel que soit ce secret, en quoi m'y trouvé-je mêlé, et qui peut vous faire croire à un danger pour moi, qui n'ai osé vous parler, puis me présenter chez votre père que depuis si peu de temps ?...

– Tout et rien : ou plutôt un pressentiment étrange, une terreur qui ne me quitte plus. Fédri, quelque chose me dit que votre vie est menacée, et que j'en suis cause. Et tenez, je pense que peut-être mon père connaît votre présence ici... que ce départ pour la Camargue est une ruse... que tout à l'heure... Ah !...

Alice étouffa un cri effrayant et se cramponna au bras de Calveyrac Mais presque aussitôt :

– Non, pardon, mon ami. C'est que je souffre cruellement, voyez-vous. Nous sommes seuls, bien seuls. D'ailleurs, les chiens aboieraient... Et, je le

sais, s’il venait lui-même, vous auriez le temps de fuir. Car c’est mon père, et vous n’avez pas le droit de le tuer !

– Remettez-vous, dit Calveyrac. Oui, nous sommes bien seuls. Et je vais, si vous le voulez, explorer le parc. Asseyez vous sur ce banc. Je reviens.

Il revint, en effet, quelques minutes après, et s’agenouillant devant la jeune tille :

– Parlez maintenant, mon aimée, parlez sans crainte.

– Fédri, dit Alice en fixant sur le jeune homme un regard brillant et tout chargé de désespoir, Fédri, ce qu’on dit de ma mère est vraii : ma mère n’est pas morte de maladie, ma mère est morte assassinée...

Quelque préparé que fût Calveyrac à de terribles confidences, il ne put, à ces paroles sinistres, retenir une exclamation épouvantée :

– M^{me} Le Carol... tuée... assassinée... répéta-t-il d’une voix sourde, comme s’il osait à peine articuler les mots.

– Par une personne qui avait intérêt à ce crime, et qui quelque jour en bénéficiera, si elle n’a déjà commencé à le faire.

– Qui donc ?

– Attendez, ami ; vous allez tout savoir.

Alice parut se recueillir pendant quelques secondes. Elle reprit :

– Ma mère se nommait Henriette Bousquet. Elle appartenait à l’une des plus riches familles d’Aix. Par malheur pour elle, son père et sa mère, seuls parents qui lui restassent, moururent avoir d’avoir pu songer à son élablissement. Un cousin éloigné lui servit de tuteur : elle atteignit vingt ans. M. Le Carol se présenta et sollicita sa main. Il était riche lui-même ; il jouissait d’une réputation commerciale intacte. En outre, c’était alors, à ce que m’a souvent répété ma pauvre mère elle-même, un homme aux dehors séduisants, capable de générosité, et dissimulant profondement un caractère violent et irascible dont il devait, depuis, donner tant de preuves.

– En effet, dit Calveyrac. M. Le Carol passe pour être dur et même cruel parmi les ouvriers et les matelots auxquels il a eu affaire. Pour mon compte, je n’ai cependant à lui reprocher que son brusque refus de m’accorder votre main, refus qui m’a brisé le cœur, mais auquel cependant j’étais loin d’accorder une portée aussi ténébreuse.

– Vous connaîtrez mieux mon père. Il faut bien que je le nomme mon père, reprit Alice avec une expression de douleur déchirante, puisqu'il l'est en effet, malgré l'indigne calomnie, malgré l'épouvantable complot dirigé contre l'honneur de ma mère, contre mon propre honneur.

Calveyrac appuya les mains de la jeune fille contre ses lèvres.

– Ah ! dit-il, je comprends. Votre mère, une sainte femme que tout Marseille a connue et admirée, dont mon père à moi ne parlait qu'avec respect, votre mère a été accusée lâchement d'une faute... et votre père a ajouté foi à cette infamie.

– Oui, une infamie, et la honte m'envahit autant que l'indignation, quand je songe à ces choses. Mais j'aurai du courage, Fédri, car il le faut. Qui sait combien j'ai encore de temps, à vivre ? Qui sait si moi-même...

– Je vous défendrai ! Ne suis-je point là, moi qui vous aime, moi qui braverai tout pour vous délivrer, pour vous sauver ?

Elle le contempla avec un indicible sentiment d'amour et d'orgueil.

– Oh ! mon ami, vous êtes bien tel que je vous ai jugé dès Je premier jour où vous m'avez dit que vous m'aimiez. Oh ! moi aussi, je vous aime ! Je savais bien que vous ne douteriez pass !

– Douter de votre mère ? Oh !... Alice ! Mais cette machination ignoble, honteuse, qui donc ?...

Après un court silence, la jeune fille reprit :

– Les premières années du mariage de ma mère furent sinon heureuses, du moins assez paisibles. Mon père faisait de visibles efforts pour contenir cette humeur violente dont je vous – ai parlé, Une seule chose -paraissait parfois l'assombrir. Il aurait souhaité un héritier, et ma mère ne lui avait pas encore donné d'enfant. Ma mère, à cette époque allait beaucoup danss le monde. Elle était jeune, elle aimait les bals, les fêtes. Mon père l'y accompagna d'abord, puis tout à coup il l'y laissa aller seule, et peu à peu il sembla même voir d'un mauvais œil ces sorties, pourtant bien naturelles, étant donné la situalion de fortune de mes parents. C'est que. dans l'intervalle, mon ami, il s'était glissé au foyer de mon père un être maudit, qui devint le mauvais génie de notre maison ; une misérable créature, qui, abusant du fatal ascendant que sa beauté sauvage et funeste exerçait sur un homme d'un tempérament aussi violent, ne perdait pas une occasion, une

heure, une minute, pour dominer, pour dompler ce maître, devant qui tout, hors ma mère, tremblait. Une femme enfin, et quelle femme : une servante !

Alice s'arrêta et à ce souvenir cacha son visage entre ses mains tremblantes.

– Il me semble que j'ai entendu parler de cette femme, dit Calveyrac. Ne se nommait-elle pas Sabine, et n'avait-elle pas épousé un pauvre diable d'ouvrier, nommé Cayolis... Mais ce Cayolis est mort, et elle-même a disparu de Marseille depuis quelques années...

Alice eut un regard de mépris hautain.

– Oui, de Marseille, sans doute. Aujourd'hui, elle est riche ; elle habite quelque part, aux environs, une bastide, dans laquelle personne ne reconnaîtrait l'humble servante-des Le Carol... Quant à son mari, il est mort en effet, mort avant mamère, peut-être de la même manière... Oh ! je n'ai pas fini avec cette lugubre histoire.

– Parlez sans crainte

– Où en étais-je ?... ah oui ! Je vous disais donc que ma mère, comme toutes les femmes de son âge et de son rang, aimait le monde. Elle était fort belle, ma pauvre mère, et moi qui l'ai connue si malheureuse, j'ai pu encore distinguer cette beauté, sous ses traits amaigris et creusés par les larmes. Il y avait alors à Marseille, je parle de longtemps, puisque je n'étais pas née, un homme d'un grand nom, M. de S..., occupant dans l'administration une fonction importante, très beau, dit-on, encore jeune, doué de toutes les séductions que peuvent donner le rang, l'esprit, la grâce et la fortune. Il vit ma mère et il l'aima. Il l'aima passionnément, follement, au point un jour de se battre en duel et de blesser grièvement un autre habitant de la ville, sous un prétexte futile, auquel personne ne se méprit ; personne, et surtout mon père, car il avait en main la preuve de la véritable cause de cette rencontre.

– La preuve ?

– Ma mère, ai-je besoin de vous le dire, mon ami, avait toujours repoussé comme elle le devait les assiduités de M. de S., Mais au bal où fut décidée la rencontre, un hasard la lui apprit. Epouvantée à l'idée de ce que deux hommes allaient s'égorger pour elle, ma mère commit une imprudence. Elle

écrivit à M. de S... pour le conjurer de renoncer à ce duel. Cette lettre n'arriva pas à son adresse : ce fut mon père qui la reçut.

– Par Sabine ! je comprends. La misérable ! Mais cette lettre ne devait pas être bien compromettante, ce me semble ?

– Tout est compromettant, interprété par un ennemi intéressé à calomnier. Cette lettre contenait une prière : cela suffisait à donner à cette prière l'apparence d'un droit. Mais ce ne fut pas tout...

– M. de. S... était lui-même un misérable ! interrompit Calveyrac Son devoir, en apprenant les injustes soupçons qui planaient sur M^{me} Le Carol, et il dut les apprendre, son devoir était de renoncer d'abord à des poursuites vaines, et ensuite d'affirmer hautement la vérité

Alice secoua tristement la tête.

– Hélas ! reprit-elle, ce n'était pas un misérable : c'était un fou. Voyant que ma mère, à la. suite de cet évènement, et bien que mon père ne lui eût pas encore avoué l'interception de la lettree ; voyant, dis-je, que ma mère évitait de se montrer dans les maisons où elle pouvait rencontrer M. de S..., celui-ci ne craignit pas d'épier ses pas : il sut qu'elle devait se rendre, à pied, dans un faubourg de Marseille, afin d'y porter quelque secours à une pauvre famille. Il prit, les devants, et quand ma mère arriva, elle trouva M. de S... Il était impossible, en pareil lieu, de faire sentir à cet homme l'indignité de sa conduite. Ma mère se retira donc presque aussitôt, mais au moment où elle sortit dans la rue, la première personne qu'elle aperçut fut mon père. Il avait tout appris, par je ne sais quel machiavélisme de Sabine. Sans prononcer une seule parole de reproche, il prit le bras de ma mère, et tous deux rentrèrent dans la ville.

– Mais votre mère se défendit, protesta !

– Elle l'essayaa ; mais à tout ce qu'elle alléguait pour la défense de son honneur, mon père ne répondit qu'un seul mot : Je ne vous accuse pas, pourquoi vous détendez-vous ?

– C'est horrible ! murmura Calveyrac.

Alice voulut poursuivre ; un sanglot rauque s'échappa de sa gorge.

Calveyrac serra ses mains avec force.

– Oh ! n'achevez pas, oh ! n'allez pas plus loin ! dit-il avec angoisse. Je comprends, je devine. Peu de temps après, vous vîntes au monde, pauvre

enfant, et votre père, trompé par ces apparences indignement exploitées, votre père, environné de trahisons infâmes, de séductions honteuses, accueillit comme une suprême injure cette naissance qui aurait dû faire à jamais entrer dans la maison l'espérance et le bonheur. C'est bien cela, n'est-ce pas ?

Alice inclina la tête.

– Oui, dit-elle d'une voix sourde, à partir de ce jour, l'existence de ma mère fut un martyre de tous les jours, de toutes les heures. Et ce martyre, comprenez-le bien, ami, fut d'autant plus horrible, d'autant plus cruel, que nul dans Marseille n'avait un seul instant douté de la vertu de ma mère, et que personne n'avait même connu la déplorable aventure à laquelle ma mère devait son malheur. M. de S..., désespéré et confus, avait quitté la ville pour toujours. Ainsi donc, au dehors, ma mère continuait à jouir de la considération de tous ; mon père lui-même, par un raffinement de cruauté, affectait de la louer, de faire son éloge. Au dedans, il l'accablait de menaces et d'injures, affichant devant elle, ô honte ! sa passion pour une misérable domestique ; et lorsque ma mère se révoltait, il lui disait : Parlez ! vous êtes libre ! mais alors, je parlerai aussi, je montrerai votre lettre, je raconterai l'histoire de votre rendez-vous, et, ce jour-là, votre fille sortira de ma maison, avec vous, à jamais déshonorée.

La jeune fille parlait d'une voix vibrante, en proie à une sorte d'exaltation.

Elle se leva.

– Que vous dirais-je encore, reprit-elle, les yeux secs, les lèvres frémissantes. Ce martyre dura seize ans. Au moment de mourir, ma mère m'appela à elle : je connaissais déjà ses douleurs : j'avais appris à les connaître tout enfant. Elle appuya sa bouche contre mon front et me dit : « Ils m'ont tuée ! tu restes seule ; que Dieu te protège ! » Depuis, mon père, qui ignorait cette suprême confidence de mort, a continué à m'entourer en apparence de tous les soins qu'on accorde à un enfant. Mais il me hait. et voilà pourquoi il vous hait, vous aussi, Fédri, parce qu'il sait que vous m'aimez et que je vous aime.

Calveyrac allait répondre quand les aboiements farouches des molosses retentirent au loin.

La nuit était venue depuis longtemps déjà.

V

OU LE CAROL SE MONTRE SOUS UN JOUR IMPRÉVU.

Calveyrac ne pouvait voir la pâleur qui se répandit sur les traits d'Alice, mais il la devina en sentant le bras de la jeune fille s'appuyer frémissant sur le sien.

– Un danger ? interrogea-t-il.

Alice écouta : les aboiements avaient cessé.

D'une voix basse et rapide, elle répliquaa :

– Partez ! C'est lui, c'est mon père.

– M. Le Carol ? impossible.

– C'est lui. Oh ! partez, je vous en conjure.

Calveyrac baissa la tête.

– En ce cas, c'est à moi qu'il en veut : c'es pour moi qu'il revient. Autant vaut en finir. Je reste.

– Fédrri ! reprit la jeune fille d'une voix suppliante, ne tentez pas le malheur.

– Et si, après que j'aurai fui ; cet homme se venge sur vous ?

– Je ne crains rien pour moi.

– Soit, je pars ; et plaise à Dieu qu'une balle m'attende à dix pas du mur du parc. Adieuu !

Alice frissonna.

– C'est vrai, balbutia-t-elle... Que notre sort s'accomplisse donc. Entrez dans ce massif, poursuivit Alice en désignant à Calveyrac un épais bouquet d'arbouziers, mais jurez-moi, quoi que vous entendiez, quoi qu'il arrive, de respecier la vie de mon père.

– Je vous le jure.

Calveyrac disparut. Il était temps. Une voix, dont le timbre rude semblait s'efforcer de prendre une intonation caressante, appela dans le silence de la nuitt :

– Alice !

La jeune fille, toujours frémissante, mais dominant son trouble, s’avança du côté d’où partait la voix ; elle se trouva en face des chiens de garde.

– Là ! dit-elle en les caressant de sa main blanche, là ! me voici ! Oui, vous êtes beaux, venez.

– Enfin, nous t’avons découverte ! fit la voix avec un enjouement qui tâchait d’être cordial.

Et Le Carol apparut dans l’encadrement d’une allée.

– Pardonnez-moi, mon père, commença Alice a-nuit était si belle, et la chaleur de la journée été tellement accablante, que je me suis attardée sous ces beaux arbres. On y respire à l’aise et on peut y rêver... Croyez que si j’avais deviné votre prompt retour...

– Et qui diable t’adresse le moindre reproche. Tu ne m’attendais pas, tu ne pouvais m’attenre ; j’ai terminé mes affaires de la Camargue plus vite que je ne l’espérais. Voilà tout. Mais tu ne m’embrasses pas ?

Alice demeurait stupéfaite. C’était la première fois que Le Carol lui parlait de ce ton familier, presque affectueux. Scn cœur se serra sous l’impression d’une crainte vague qu’elle ne pouvait définir, mais qu’elle essayait de dominer. Cependant il était impossible que cet accueil de Le Carol cachât un mauvais dessein. A quoi bon ? Dans quel but se fût-il abaissé à une comédie inutile ?

– Mes pressentiments m’ont-ils donc trompée, se dit Alice, et mon père n’est-il vraiment ramené à la bastide que par un simple hasard ?

Lentement elle s’approcha de Le Carol et lui tendit le front, où l’armateur déposa un baiser bruyant.

– Souffres-tu ? demanda-t-il avec intérêt. Ta tête est brûlante... Je jouerais de malheur : j’avais à t’entretenir de choses graves. J’ai beaucoup réfléchi depuis quelques jours... depuis hier soir, surtout... C’est même pour cela que je suis revenu si vite... Mais si tu es souffrante, nous remettrons cela à demain.

L’étonnement d’Alice croissait à chacune des paroles de l’armateur. Cette terreur indécise qui lui torturait le cœur luttait en elle contre des efforts d’espérance presque aussi douloureux.

– Mais non, vous vous trompez, fit-elle en affermissant sa voix. Je n’éprouve aucun malaise je vous assure.

– En ce cas, c’est le mieux du monde, reprit Le Carol avec bonne humeur. Si donc tu le veux bien, nous allons gagner ensemble ce peti banc là-bas ; nous y serons à merveille, et, d’ailleurs, je ne te retiendrai pas longtemps... car tu as beau dire... tu as quelque chose... tu trembles.

Le Carol avait pris le bras d’Alice, el, en effet la jeune fille n’avait pu réprimer un nouveau frisson : car le banc vers lequel l’armateur la conduisait, c’était celui sur lequel, quelques instants auparavant, elle avait raconté à Calveyrac la sombre histoire de sa naissance.

Il fallait qu’une rare énergie se dissimulâ sous cette frêle enveloppe de jeune fille, car Alice sembla tout à coup puiser une force nouvelle dans le doute atroce qui l’obséda, et elle répliqua avec calme.

– Ce n’est rien, c’est la fraîcheur de la nuit, cela me fait du bien, au contraire.

Les chiens s’étaient mis à suivre les deux promeneurs. Le Carol, de la main caressa le plus proche.

– Ils te gardent toujours bien ? dit-il. C’est, une bonne race, dévouée, obéissante, fidèle. Car ils t’obéissent, n’est-ce pas ? poursuivit-il d’un accent singulier.

– Oui, répondit la jeune fille, comme à vous.

– Oh ! comme à moi tout à l’heure, quand je suis arrivé, ils ne sesont pas gênés pour me donner un concert qui n’avait rien d’amical. Tout leur maître que je suis, il ne m’est pas prouvé que j’entrerais aisément incognito dans la bastide. Mais tant mieux. L’endroit est isolé, désert, cela vaut mieux ainsi... Tiens ! qu’ont-ils donc ?

En effet, les chiens semblaient flairer à droite et à gauche.

Alice sentit une impression de glace sur ses joues ; ce que les chiens avaient deviné, c’était la présence de Calveyrac, caché aux alentours.

Cependant, il y avait dans l’interrogatoire de Le Carol tant de naïveté, de confiance, que la jeune fille repoussa encore une fois ses soupçons. Puis, de cette voix douce, mais empreinte d’un accent de commandement suprême, elle dit :

– Ici, Roland ! ici, Pyrrhus ! ici, Phog ! ici, tous !

Les chiens revinrent aussitôt et se couchèrent aux pieds d'Alice, devant le banc où elle avait pris place.

Le Carol éclata d'un rire bruyant.

– A merveille ! dit-il. Voilà des bêtes admirablement dressées. Quand je pense que lorsqu'elles sont entrées ici pour la première fois, lu en avais peur ! Il est vrai que tu étais encore une enfant alors ; te le rappelles-tu ! Tandis qu'aujourd'hui, tu es une grande et belle fille... Oui, ce n'est pas la peine de secouer la tête... une grande et belle fille... bonne à marier... qui n'est pas faite pour habiter éternellement la bastide d'un vieux sauvage comme moi, par exemple.

Cette fois, Alice éprouva une sorte de commotion électrique.

– Me marier ?... moi ? s'écria-t-elle.

– Sans doute, toi, pardieu ! Il me semble qu'une fille de dix-huit ans, faite comme tu l'es, et se nommant de plus Alice Le Carol, unique héritière du père Le Carol, armateur do Marseille... car il n'y a pas à dire non... tu es mon unique héritière, poursuivit l'armateur d'une voix étrange... il me semble, dis-je, qu'il est temps de songer à la pourvoir.

Alice se dressa, debout et pâle.

– Je croyais, dit-elle avec une fermeté glaciale, qu'il ne serait jamais plus question entre nous de ces choses, après ce qui s'est passé...

– Bon ! fit Le Carol, jouant la surprise. Tu penses encore à cette amourette ?

– J'aime M. Calveyrac, je vous l'ai déclaré hautement, reprit Alice avec force. C'est un honnête homme, un officier d'avenir ; il m'aime. Il est venu loyalement vous demander ma main. Il vous a plu de la lui refuser. Je dois vous obéir. Mais n'espérez pas me contraindre à un autre mariage : plutôt que d'y jamais consentir, je renoncerais à tous mes droits sur cette fortune dont vous parlez et qui est la vôtre ; j'irais demander à un cloître l'oubli du monde, à défaut de l'oubli de mon amour.

Le Carol contempla la jeune fille pendant quelques secondes. Puis, sans paraître attacher aucune importance à ces paroles véhémentes, il reprit :

– Ta ! ta ! ta ! voilà bien les petites filles. O veut leur bonheur, on connaît la vie qu'elle ignorent, on leur découvre un homme dign d'elle, capable

d’ajouter une nouvelle fortune leur fortune, et elles vous répondent par je ne sais quel roman. Car enfin tu ne sais pas mêm de qui je veux te parler.

– C’est inutile. Encore une fois, mon père si c’est pour me torturer que vous êtes venu que vous avez hâté votre retour, faites donc Vous êtes le maître, mais vous n’obtiendrez pa de moi d’autre réponse.

– Bravo ! s’écria Le Carol. Voilà tout ce que je voulais savoir : à présent, écoute.

L’armateur parlait d’un ton de bonhomie qu produisit sur Alice une sorte de renversemen de toutes ses idées.

– Je ne vous comprends plus, balbutia-t-elle

– Tu vas comprendre. Je me suis toujour refusé à ce mariage, je m’y refuse encore... mais quant à m’y refuser toujours, c’est un autre affaire.

Alice crut avoir mal entendu.

– Vous... consentiriez...

– Non. Comme tu y vas ! Mais tu as prononc tout à l’heure une menace... mettons un mot... qui va t’expliquer mes intentions. Je t’ai menti Je n’avais aucun parti à te proposer. J’ai voul faire une dernière épreuve. L’épreuve est faite Tu aimes le lieutenant Calveyrac : plutôt qu d’épouser un autre, tu es prête, m’as-tu dit, à te réfugier dans un cloître ?

– Oui.

– Ce ne serait pas, j’imagine, pour y accomplir des vœux éternels, Or, je te le demande, quelle différence existe-t-il entre l’attente dans une retraite étrangère ou l’attente dans celle-ci ?

– Encore une fois, je ne vous comprends pas, fit la jeune fille,

– Que désiré-je ? poursuivit Le Carol, ton bonheur. Tu aimes Calveyrac, soit ; c’est un aimable compagnon, plein d’avenir, je le veux bien. Mais, en attendant, il ne possède ni sou ni maille ; il a à peine vingt-six ans. Il commence à peine la vie. Qu’est-ce que quatre ou cinq ans de plus, quand on s’aime ? S’il t’aime, pourquoi n’essayerait-il pas de te conquérir, en se faisant, à défaut d’un nom, un commencement de fortune ? Si tu l’aimes, pourquoi n’altendrais-tu pas qu’il vînt me dire un jour : – Ma fortune est en bonne voie ; je n’étais rien ; je suis quelqu’un ou quelque chose ; j’ai tenu ma promesse, tenez la vôtre ?

Alice considérait Le Carol avec attention.

– Vous feriez cela ? vous consentiriez ? balbutia-t-elle.

– Il le faut bien, fit l’armateur avec bonhomie... et pas plus tard que demain, si tu m’y autorises, je porte à Calveyrac mon ultimatum.

– Oh ! murmura Alice frémissante, attendez... tout cela est si inattendu. si rapidev Oh !... j’ai froid.

– Rentrons à la bastide, dit Le Carol, qui prit le bras de la jeune fille. Nous y continuerons cet entretien.

Tous deux, d’un pas lent, se dirigèrent vers la bastide. Les chiens les suivirent comme à regret, rappelés par Alice. Les dogues s’arrêtaient de temps à autre, tournant parfois la tête vers le bosquet d’arbouziers, où se dissimulait Calveyrac.

Quelques minutes après, ce dernier franchissait les murs du parc et regagnait Marseille, pensif, se demandant s’il n’avait pas rêvé.

VI

LE TENTATEUR.

Ainsi qu’on le sait déjà, Calveyrac n’avait pour toute fortune que sa jeunesse, son courage, et une énergie à toute épreuve. Fils d’un capitaine de la marine marchande, il était resté orphelin à seize ans, et, depuis cette époque, il avait plus voyagé que bien des vieux loups de mer. Mais ses expéditions ne l’avaient pas enrichi.

Un jour, à Marseille, dans une de ces rares réunions mondaines où se trouvait quelquefois Alice Le Carol, elle et lui s’étaient rencontrés. Au premier regard, elle avait reconnu en lui un cœur loyal, une âme ardente et dévouée, un bras sur lequel une femme pouvait s’appuyer sans crainte de trahison. Lui, avait deviné en elle, à je ne sais quel symptôme mystérieux, une souffrance cachée, le besoin d’une affection profonde et exclusive. C’était une adorable jeune fille, Mlle Alice Le Carol ; c’était un lieutenant de la marine marchande de très bon air, Frédé rie Calveyrac. Ils s’aim.èrent, ils se le dirent, et avec cette confiance superbe des amoureux qui ne doutent

de rien, un jour le pauvre lieutenant se présenta chez l'armateur, et lui demanda la main d'Alice Le Carol.

L'armateur éclata de rire.

Il croyait d'abord à une folie passagère ; il se tiompait. C'était de part et d'autre un de ces amours profonds, durables et solides, d'autant plus forts que la loyauté de l'un était digne de la vertu de l'autre, et que, n'attendant plus rien que de Dieu, ni l'un ni l'autre ne songèrent un seul instant à forcer la décision de l'armateur par un scandale ou par une honte.

Mais ils ne renoncèrent pour cela ni à se voir ni à s'aimer. Les mille difficultés, les mille précautions exigées par la situation, imposées par les circonstances ne pouvaient que rendre plus puissant cet amour, combattu par une inexorable volonté. Cela dura plusieurs mois.

Ainsi qu'on l'a vu au début de cette histoire, le refus de Le Carol avait transpiré au dehors, et cet amour n'était un mystère pour personne. Mais l'armateur ne semblait même pas se douter qu'il existât, et on eût dit qu'il avait oublié jusqu'au nom de l'obscur lieutenant qui s'était hasardé à lui demander la main de l'une des plus riches héritières de Marseille.

Un jour, quarante-huit heures avant les scènes que nous venons de raconter, un commissionnaire, une sorte de portefaix, avait apporté à Calveyrac un billet ainsi conçu :

« Ami, je suis seule.. J'ai besoin de vous vuir. Venez. »

C'était l'écriture d'Alice. Bien des fois déjà Calveyrac : s'était rendu à la bastide où la jeune fille, lassée du monde et confinée d'ailleurs par son père pendant la plus grande partie de l'année, vivait seule, sous la garde de deux vieux domestiques presque aveugles et à peu près sourds, et de ces chiens redoulables qu'elle était parvenue à dompter à force de bonté et de caresses. Bien des fois, à la dérobée, en gravissant la crète du mur du parc, il avait échangé avec Alice quelques paroles, quelques nouvelles promesses, quelques espérances. Mais c'était la première fois que la jeune fille lui écrivait et lui donnait un rendez-vous.

– Qui t'a remis ce billet ? interrogea Calveyrac.

– Une jeune fille, il y a deux heures, sur la route d'Aix.

C'était bien la route de la bastide : le portrait de lajeune fille était bien celui d'Alice. Calveyrac donna un louis au portefaix et attendit l'heure.

Le hasard d’une rencontre lui avait appris la veille le départ de l’armateur pour la Camargue : donc cette nouvelle et le billet d’Alice concordaient ensemble et aucun danger n’existait.

Nous avons vu de quelles révélations ce rendez-vous devait être l’objet ; nous avons raconté la scène étrange qui l’avait suivi. Nous accompagnerons Calveyrac, reprenant, solitaire, la route de Marseille et regagnant le logis qu’il habitait, non loin du port, dans un modeste hôtel.

Calveyrac rentra chez lui en proie aux pensées les plus contradictoires. Tout ce qu’il venait d’entendre le bouleversait. Il passa la nuit à réfléchir.

Certes, il ne doutait pas d’Alice ; cette sombre histoire de Mme Le Carol devait être vraie dans ses moindres détails. Mais comment mettre d’accord le portrait tracé par la jeune fille avec l’attitude de l’armateur pendant cette conversation que le hasard, car ce ne pouvait être qu’un hasard, avait permis à Calveyrac d’entendre, au moment de l’arrivée imprévue de Le Carol ?

Un instant, un soupçon terrible traversa son esprit. Pourquoi l’armateur, dont l’absence devait durer deux ou trois jours, avait-il abrégé son voyage ? Pourquoi, à une pareille heure, s’était-il rendu à la bastide, où il ne couchait presque jamais ? Connaissait-il donc la présence de Calveyrac, et avait-il conçu le projet de le surprendre, de le tuer, peut-être ?

Mais non, rien dans le langage, dans les manières de l’armateur n’indiquait pareilles intentions. D’ailleurs comment eût-il deviné sa présence ? Et l’eût-il devinée, dans quel but aurait-il prononcé ces paroles qui revenaient sans cesse à l’esprit du lieutenant, comme une promesse et un espoir, ces paroles qui semblaient une atténuation et comme un regret du refus brutal opposé à son amourr : « S’il t’aime, pourquoi n’essayerait-il pas de te conquérir en se faisant, à défaut d’un nom, un commencement de fortune !... »

– Laa fortunne ! murmura Calveyrac. Oh ! cet homme a raison, et c’est moi qui suis un lâche de perdre ainsi mon temps au lieu de me mettre à sa recherche, quand je devrais la payer de la moitié de mon sang.

L’aube le surprit toujours rêvant, le front brûlant, l’esprit torturé par mille projets, mille angoisses décevantes.

Puis de nouveau le souvenir de cette soirée lui revenait, et il se disait :

– Elle ne le croyait pas, quand il parlait. Elle l’a retenu lorsqu’il s’offrait à venir me répéter ses paroles. S’il venait pourtant, si tout cela était vrai, si je pouvais espérer, si je pouvais croire...

Il attendit.

La matinée était déjà fort avancée quand, par une réaction naturelle, étant donnée l’état de surexcitatton de son cerveau, Calveyrac résolut de sortir, de prendre l’air.

– Je suis fou, pensa-t-il. C’était une promesse, un leurre... Mais si j’y allais, si j’allais trouver cet homme ?

A cette idée une lueur brilla dans ses yeux.

– Oui, poursuivit-il : encore cette démarche la dernière. Après, du moins, je connaîtrai mon sort.

Le Carol était un homme d’ordre : on était toujours certain de le trouver le premier au travail. Calveyrac s’habilla et se dirigeait vers la porte, quand on frappa, lentement, deux coups.

Il pâlit malgré lui ; il lui sembla que de ces deux coups allait dépendre sa destinée.

– Qui est là ? cria-t-il.

Personne ne répondit. Mais deux coups, plus lents, plus timides que les premiers retentirent.

Calveyrac s’avança et ouvrit.

Un homme entra. Ce n’était pas l’armateur, mais sa vue n’en produisit pas moins sur le lieutenant une impression violente, car, bondissant en arrière, et saisissant un revolver posé sur un meuble, Calveyrac le regarda, terrible, les lèvres frémissantes, cria :

– Harnavg !... Harnave vivant !... Ah ! cette fois, prends garde ! Si tu viens encore me menacer, tu tombes mal, et si tu fais un pas, tu es un homme mort.

Le nouveau venu, que le lecteur a déjà vu paraître au début de ce récit, ne ressemblait guère au misérable dont nous avons décrit le costume sordide ; et bien qu’il fût toujours très pâle, les débardeurs du port n’auraient point reconnu leur meurt-de-faim de la veille, sous la veste un peu usée, mais propre, sous le chapeau cire, sous le vêtement de matelot, enfin, qui le recouvrait.

C’était toujours un besoigneux : ce n’était plus un mendiant. Ses traits amaigris indiquaient toujours l’homme qui a éprouvé des souffrances et subi des privations douloureuses ; elles ne trahissaient plus le malheureux près d’expirer d’ination.

Devant le sinistre accueil de Calveyrac, Harnave ne broncha pas. Seulement il baissa la tête et demeura immobile.

Calveyrac le contempla pendant quelques secondes, puis abaissant son revolver, et comme ému de pitié :

– Que viens-tu faire ici ? dit-il d’une voix brève. Qui t’amène ? Que me veux-tu ?

Harnave, sans relever la tête, répondit ce seul mot :

– Te parler.

– Je n’ai rien à entendre de toi. Tu m’as insulté comme chef : je t’ai fait mettre aux fers. Tu m’as menacé de mort, et tu es homme à tenir parole. Va-t’en.

– Soit, tout à l’heure, balbutia le matelot.. Seulement tu ne m’as pas regardé. j’ai fait une longue route à pied... je suis très las... attends... je partirai... tout à l’heure.

Et, trébuchant, il atteignit une chaise et s’y laissa tomber.

Calveyrac fut ému ; une telle prostration le désarma.

– Ah ! dit-il, tu as souffert ?

– Beaucoup.

– D’où viens-tu ?

– D’un hôpital où j’ai failli mourir.

– Qui t’a dit que j’habitais ici ?

– Des matelots du port que j’ai interrogé à tout hasard.

– Tu me cherchais donc ?

– Oui, fit Harnave en baissant la tête.

– Pourquoi ?

– Pour te demander pardon.

Calveyrac fit un bond en arrière.

– Toi ? s’écria-t-il.

– Oui, répéta Harnave en levant sur Calveyrac ses deux yeux clairs et fixes, et je t’en apporte la preuve.

– Laquelle ?

– Une fortune pour nous deux.

VII

LE RÉCIT.

Dans l’état d’esprit où se trouvait Calveyrac, aucune parole ne pouvait produire sur le lieutenant une impression plus violente.

Le hasard, car pour Calveyrac ce n’était certainement que le hasard, avait fait précisément coïncider cette proposition inouïe, invraisemblable, insensée, avec le moment où il cherchait dans sa tête par quels moyens, au prix de quelles peines patientes il arriverait à conquérir une fortune.

Et cette fortune, on venait la lui offrir.

Mais qui la lui offrait ? Un homme que, jusqu’à ce jour, il avait considéré comme son ennemi mortel ; et un homme dont le costume misérable ne témoignait guère en faveur de la solidité de la promesse.

Quelques secondes suffirent à ces réflexions de Calveyrac. Il passa la main sur son front, comme pour chasser une vision importune, et haussaa les épaules.

– Une fortune ? Allons donc ! reprit-il enfin. Si tu avais une fortune, tu serais mieux vêtu, et moins blême surtout. Ne m’as-tu pas dit que tu sors de l’hôpital ?

– J’en sors, en effet, dit Harnave avec calme.

– Avec ta fortune ?

– T’ai-je dit que je la possédais ? Non, Calveyrac, elle existe, mais elle n’est pas ici. Il faut aller la prendre.

– Et c’est à moi que tu as songé pour cela, quand il t’aurait été si facile d’agir seul ?

Calveyrac redoublait d’ironie railleuse ; mais Harnave demeurait toujours impassible. Il répliqua :

– Seul je ne puis rien. Il me faut non-seulement un homme résolu, mais un honnête homme, qui ne me vole pas ma part ; non-seulement un homme, mais un marin ayant l'habitude du commandement, capable de mener un bâtiment au bout du monde, et de se faire obéir par l'équipage le plus indompté.

– Et tu m'as jugé l'homme qu'il te faut ?

– Oui.

– Après ce qui s'est passé entre nous ?

– Il y a plus de deux ans de cela. J'ai eu tort. Tu étais mon chef : je me suis révolté et j'ai tenté d'entraîner les hommes dans ma révolte. Tu m'as puni : tu as bien fait.

– Voilà du nouveau ! s'écria Calveyrac.

– Dans le premier moment, c'est vrai, je t'ai haï : je voulais te tuer. Et même, écoute, je ne me fais pas meilleur que je ne suis. Peut-être aurais je gardé cette haine au fond de mon cœur, si ce qui m'est arrivé depuis ne m'avait transformé. Je te dirai tout, car tu m'écouteras, Calveyrac, et tu me croiras.

Harnave parlait d'une voix vibrante : son accent de sincérité était tel que Calveyrac fut ébranlé.

– Ainsi, tu as besoin de moi ? dit-il d'un ton bref.

– Besoin de toi, oui. Je te ferai riche, mais quelque fortune que tu gagnes à me suivre, je demeurerai ton obligé.

Calveyrac réfléchit. Il tendit la main à Harnave.

– Touche-là ! dit-il. Après tout, je ne t'ai pas fait injure ; c'est le chef qui a puni le matelot, rien de plus.

– Merci !

Et Harnave serra fiévreusement la main de l'officier.

– Maintenant, reprit Calveyrac, allons tout de suite au fait. De quoi s'agit-il ?

– Ne l'as-tu pas deviné ?

– D'une expédition, sans doute. Mais laquelle ?

– C'est ce que tu sauras tout à l'heure, et ce qui ne peut pas se dire en deux mots.

– Avant tout, as-tu quelques ressources présentes.

Harnave soupira tristement.

– J’ai dépensé hier soir mon dernier sou et mangé mon dernier morceau de pain, dit-il.

– Diable ! fit Calveyrac en riant, voilà une faible entrée en campagne.

– Non : car je possède ceci !

Harnave tira de sa poitrine le petit portefeuille que nous connaissons, et fit voir le parchemin dont les caractères hiéroglyphiques avaient si fort étonné l’armateur, pendant la nuit précédente.

– Qu’est-ce que cela ? interrogea Calveyrac ?

– Le talisman des millions, répliqua Harnave d’une voix triomphante.

– Bon ! fit le lieutenant, ému malgré lui ; mais, en attendant, je crois que ce talisman te serait fort inutile pour obtenir une simple bouillabaisse. Veux-tu déjeuner avec moi ?

– Où cela ?

– Ici. Je vais prévenir à l’hôtel. Dans un quart d’heure, nous serons servis.

– Soit.

– Tu dis cela d’un air... pour un homme qui n’a rien pris depuis hier.

– C’est pour cela précisément : je relève de maladie, je te l’ai dit. Ainsi ne fais pas de frais. Je tiens à vivre, et dans l’état où je suis, il faut de la prudence.

– Sois tranquille.

Calveyrac sortit. Dès que la porte se fut refermée sur lui, Harnave serra les poings ; son regard s’alluma d’une expression farouche, et presque à voix haute, comme ne pouvant maintenir plus longtemps sa pensée comprimée par une hypocrisie atroce :

– Enfin ! rugit-il, enfin !

Un instant après, Calveyrac rentra. Harnave, entendant le bruit de ses pas, s’était rassis et paraissait plongé dans ses réflexions.

– Dans dix minutes, tout sera prêt, dit le lieutenant. Ah ! tu m’apportes une fortune ! Eh bien ! tu tombes à merveille, et je te jure que s’il ne faut que de la volonté, de l’énergie et de la patience, nous sommes riches tous deux.

On servit bientôt le déjeuner. Harnave y toucha à peine. Au café, il prit un cigare que Calveyrac lui recommanda, et, après un court silence pendant lequel il sembla se recueillir :

– Te souviens-tu de Vanières ? interrogea-t-il.

– Vanières, le gros Vanières, le frère de l'armateur de Bordeaux ? répliqua Calveyrac.

– Lui-même. Ce n'était pas précisément un méchant homme ; un peu bourru, pas trop sévère. Je n'ai jamais eu à m'en plaindre. Malgré bien des folies, car j'avoue que je n'ai pas toujours été raisonnable, il ne m'a jamais fait mettre aux fers.

– Harnave !

– Puisque j'ai reconnu que j'étais dans mon tort, que tu étais dans ton droit ! Et Harnave regarda attentivement son havane avec un froid sourire ; puisque tout est oublié, je ne dirai point pardonné, car je n'avais rien à te pardonner, tu avais la loi, tu étais le chef. Va ! j'ai passé l'éponge là-dessus, je te dis, et sur bien d'autres choses. Laisse-moi continuer. Le gros Vanières, comme tu viens fort bien de l'appeler, prenait le commandement d'un bateau de son frère. Je ne faisais rien à ce moment, et il me fallait bon gré, mal gré, reprendre la mer, car j'avais joué gros à Bordeaux, avec une guigne du diable.

J'avais mené joyeuse vie, des femmes charmantes ! Si tu veux jamais t'amuser, je te recommande Bordeaux : ça vaut réellement mieux que Marseille. Plus le sou ; Vanières cherchait un second lieutenant, il m'embarque. Le bateau me plaisait, un fort brick, bien établi, pas trop vieux, bon voilier. Le lieutenant, un brave homme. Et sûr d'êlre bien nourri, car Vanières était gourmand. Tu sais, j'ai tous les vices. Ce n'était point une trop mauvaise affaire.

Calveyrac essaya de plaisanter.

– Alors, avec Vanière., tu as été plus heureux qu'avec moi.

Sans tenir compte de l'interruption, Harnave continua :

– Le *Dauphin* allait dans l'Inde et portait des salaisons de bœuf, du stockfish pour nourrir les coolies et devait ramener de l'ivoire. Quand je dis dans l'Inde, c'est une façon de parler. Le *Dauphin* se rendait à Ceylan. As-tu été jamais dans l'île de Ceylan ?

– Non, répliqua Calveyrac. Je ne suis allé que jusqu'à Madagascar.

– Beau pays, Ceylan. Beau pays. Tu verras ça.. J'ai toujours soupçonné Vanières de méditer tout d'abord un coup sur les perles. Non pas du côté des pêcheries d'Aripo, les Anglais ne plaisantent pas, et les gardes-côtes saluent avec autre chose que du gros sel les barques qu'ils voient rôder de nuit dans ces parages. Mais dans le Sud, tout à fait près de la pointe de Galles.

Nous arrivons à Colombo après une jolie traversée, pas trop de misère, à peine secoués en passant le Cap. Vanières vend bien son poisson, mais impossible de charger. Pas une dent d'éléphant à Colombo. Le *Dauphin* voulait prendre de l'ivoire, de la canelle et du bois de santal. Rien. Les Américains étaient venus un mois avant nous à Colombo et avaient tout râflé.

– Descendez jusqu'à Matura, nous dit-on ; il y a là une tribu de veddahs qui chassent et qui doivent avoir votre affaire comme dents d'éléphants. En tout cas, à Tangalle, vous trouve-rez ce qu'il vous faut, canelle et bois de santal.

Nous partons.

A Matura, toujours rien. Nous poussons jusqu'à Tangalle.

Retiens bien ce nom, Tangalle ! Couche-le sur tes tablettes, Calveyrac.

Il alluma un second cigare et poursuivit :

VIII

LE BOIS SACRÉ.

– Nous voilà donc à Tangalle.

Il y a là un bon mouillage, à l'entrée d'une petite rivière, de la bonne eau, des tortues en veux-tu, en voilà, de la viande fraîche. Un petit paradis que Tangalle. Les Veddahs y étaient. Il commencent à nous apporter de l'ivoirè. Voilà qui va bien. Vanières traite avec des Cinghollais pour la canelle. Un voyage charmant. Pour le bois, les difficultés commencent. Nous ne nous en procurons que par petites quantités, et très cher.

– Parbleau ! dit Calveyrac. je connais le prix, trente francs la livre.

– Nous voilà donc nous éternisant à Tangalle. Vanières, en attendant son bois, faisait draguer le long de la côte, pendant les brumes du matin, bien entendu. Il ramenait des casques énormes, des argaunautes dorés, des nautiles bleues, toutes ces coquilles merveilleuses qui font la joie des collectionneurs, mais qui ne valent pas un fil de caret au point de vue des affaires.

– Comment ! interrompit brusquement Calveyrac, il n'y a pas de perles à Tangalle ? Où veux-tu en venir, alors ?

– Nage toujours ! ne t'inquiète pas. Je continue : J'étais convaincu qu'il y avait du santal dans cette partie de l'ile, mais, en outre que les Cinghallais tiennent à ce diable de bois, il y a des bosquets de cette essence qui sont des bois sacrés, et ils se feraient plutôt hacher que de laisser toucher à un de leurs sacrés arbres. Je fais part à Vanières de mes impressions et je lui demande la permission de me livrer à quelques excursions, mon fusil sur le dos, histoire de me procurer de la viande fraîche, de faire dégringoler quelques singes, et de voir, sans en avoir l'air, s'il n'y aurait point par ci par ! à des billes de bois de santal à débiter.

Val la destinée rousse l'homme, elle le mène et l'incident le plus mince, le plus futile, le conduit là, au summum de son existence, là où il doit aller. Et cela malgré lui, malgré tout.

– Nous appelons ça la Providence, fit Calveyrac, et je crois que nous n'avons pas tort.

Harnave ne parut pas même remarquer l'interruption.

– Tu sais que j'adore la chasse. Ceylan est la terre bénie du fusil ; mais c'est en même temps la plus dangereuse. Il y a des tigres, des panthères multicolores, des éléphants qui ne sont pas tendres quand on les dérange, dés serpents grands et petits, et surtout il y a le grand gorille, l'homme des bois, le plus dangereux de tous les animaux... après l'homme.

Me voilà donc là-dedans, bravant tout, haut botté de cuir pour ne pas être piqué par l'affreux naza, et très bien armé. Parfois, je rencontrais un veddha isolé qui me lançait un mauvais regard ; mais j'avais un bon fusil double, deux excellents revolvers et un bowie knife exquis ; les naturels me laissaient parfaitement tranquille. Le troisième jour, je me trouve égaré dans un bois de figuiers. Quand je dis un bois, j'exagère. C'est un immense

taillis composé d’un seul arbre, de deux au plus, qui se multiplient à l’infini, s’étendent, s’enchevêtrent en formant un inextricable fouillis. J’étais obligé de ramper, de passer en me courbant à travers les branches. J’avais -une peur bleue de mettre la main sur un naza. Mon chien, qui sentait des frétillements et des bruissements étranges dans les herbes et dans les feuilles, me suivait en grondant. J’en avais des sueurs froides.

– Je sais ce que c’est. J’ai chassé bien des fois dans les bois qui longent l’Oyapock, dans l’Amérique du Sud.

– Tout à coup une odeur bien connue me saisit à la volée. Je ne m’étais pas trompé. Pas moyen de douter. Je devais être tout auprès d’un bois de santals, et pourtant toujours du figuier, encore du figuier. Guidé par le parfum saisissant, j’avance, je me faufile et je sors de mon figuier.

Je ne te cache pas qu’avant toutes choses, je poussai un fort soupir de soulagement.

Je ne m’étais pas trompé. Au milieu d’une pelouse d’herbe courte, s’élevait un fort bosquet de santals. De quoi charger cent fois le *Dauphin.* Je casse une branche. C’était bien du santal blanc, du meilleur.

Calveyrac fit un geste d’impatience et se leva.

– Et c’est pour me parler de bois de santal que tu me tiens là en suspens depuis une heure ! s’écria-t-il avec humeur. Ma parole d’honneur, je crois que tes malheurs t’ont troublé la cervelle.

Harnave haussa lesépaules.

– Mais reste donc tranquille et rassieds-toi. Je ne suis ni fou, ni idiot, et tu peux l’en tenir à ce que je t’ai dit. Sois calme, va. Je ne m’allume pas pour du bois, et tous les bosquets de santal, malgré tout le produit qu’on pourrait tirer, me laisseraient froid comme marbre. Tiens-toi en repos, car je n’en ai pas fini. Je commence, au contraire, et ce n’est que dans un instant que cela va devenir réellement intéressant.

J’avais cependant de la méfiance. Ce santal, caché au milieu de ces figuiers, ne me disait rien qui vaille ; ce devait être un bois sacré.

Effectivement, je n’ai pas fait cent pas que je me heurte à une pagode. Un mandapam, autrement dit un portique à quatre colonnes sculptées surmontées d’an dais de pierre, s’ouvrait sur une allée qui devait conduire quelque part, tout au moins me faire sortir et du bois de santal et du satané

figuier, car, je te l'avoue, je ne me sentais pas le courage de reprendre le terrible chemin que j'avais déjà parcouru. D'abord, la nuit, je n'en serais certainement pas sorti. Les tigres, les cobras, les nazas, on ne m'aurait jamais revu.

Je ne pouvais avoir la prétention de passer au grand soleil devant le mandapam sans être aperçu. Tout paraissait désert, mais le mandapam, les clochetons de la pagode que j'apercevais au travers des branches, la pelouse, tout cela paraissait trop bien tenu pour qu'il n'y eût pas tout près de là une nuée de bonzes, de prêtres, toute une séquelle cuivrée qui m'aurait traité de la belle façon, pour m'être permis d'outrager Boudha, Siva, Khiva, Viehnou et toute la bande des divinités indoues.

Le jour allait baisser, car il y avait longtemps que j'é- tais en chasse. Je muselle mon chien avec mon mouchoir, un aboiement m'aurait perdu, et j'attends la nuit. Je m'étais caché dans la lisière du figuier, l'œil au guet, l'oreille ouverte, la main sur la détente. Crainte et précautions inutiles, tout demeura silencieux et désert jusqu'à l'ombre.

– Ah ! çà, mais c'est donc le château de la belle au bois dormant que tu as trouvé là. Je te préviens que c'est bien usé, et Calveyrac eu un haussement d'épaules. Ce n'est pas du tout intéressant, ton histoire.

– Sacrebleu ! fit Harnave en fronçant le sourcil, que tu as donc peu de patience ! Allume un autre cigare ; brûle un autre grog et écoute-moi.

La nuit venue, je passe sans bruit devant le mandapam, je suis l'allée et je me trouve, au bout de quelques instants, au bord de la côte. J'avais tourné toute la moitié du jour sur moi-même. Le bois, la pagode, tout cela n'est point à quatre kilomètres de Tangalle.

J'arrive à l'aiguade, l'embarcation m'attendait, les hommes, inquiets, m'avaient cru perdu... Rentré à bord, je raconte ma trouvaille à Vanières, qui est enchanté, me promet une part sur son bois, – il l'appelait déjà « *son bois.* – C'est drôle, les hommes ! Seulement, comme il fallait prendre des précautions, car il était convaincu comme moi qu'au premier coup de cognée entendu, nous aurions toute une bande de jaunes sur les bras, et c'est toujours désagréable de taper quand on peut faire autrement, comme des précautions étaient nécessaires, Vanières me suggère l'idée de repartir le lendemain et de chercher un autre point non éloigné de la côte, par lequel

nous pourrions, en traversant le figuier, arriver jusqu'au bois de santal, et là, loin de la pagode, opérer nos petites coupes en douceur. Les hommes seraient armés, et dame, si les bonzes venaient, il en arriverait ce qui en arriverait.

Je prends la carte, le point de l'aiguade me donne l'entrée du bois en tirant de la droite. Je devais arriver facilement, avec un compas, à tourner le figuier et à obtenir un résultat satisfaisant. Sur la carte, je vois, à un kilomètre, une autre petite rivière parallèle à celle de l'aiguade, montant perpendiculairement dans les terres ; cela faisait justement bien mon affaire.

– Parbleu ! fit Calveyrac, la rivière devait te servir à contourner ce figuier...

– Juste comme Barême. Le lendemain je me fais descendre au-dessus de l'aiguade, sans chien, cette fois, et me voilà longeant la côte jusqu'à l'embouchure. Au second cours d'eau j'arrive à des rochers surmontés de palmiers d'arces ; j'escalade à grand'peine cette muraille de granit et de verdure, obligé parfois de me hisser en m'aidant des pieds et des mains. Je parviens enfin à une petite anse dans laquelle se déversait le cours d'eau désiré. Plus de roches, un sable fin, une mer calme, limpide, profonde, et au-dessus, formant un dôme de verdure, les larges palmes des lataniers et des arcqus,

– Tu deviens poète.

– Ah ! pardieu non ! Je t'assure que ce n'est pas moi qui reste longtemps à contempler la nature. Mais quoique je sois réfractaire à tout ce que j'appelle de simples fadaises, je ne pus m'empêcher de constater que c'est un délicieux endroit. Du reste, j'aurais voulu admirer que le temps ne m'en eût pas été donné. Je n'étais pas arrivé au bas des roches que j'entendis des cris perçants.

J'écoutai, je cherchai à distinguer.

C'étaient des cris de femme...

Je courus dans la direction d'où ils partaient.

A cent brasses de moi, une femme se baignai !. Tout en faisant des efforts désespérés pour rejoindre la côte, elle poussait les cris que j'avais entendus, et paraissait être en proie à la terreur la plus forte. Elle nageait de toutes ses forces, et malgré cela se trouvait encore assez éloignée du rivage. La mer,

claire comme de l’eau de roche en cet endroit, me permit de voir la cause de sa frayeur. Une peau bleue, tu sais bien, un de ces petits squales qui mesurent sept à huit pieds, avait pénétré dans l’anse et, ma foi, sentant la chair fraîche, la chargeait, se disposant à lui enlever une cuisse ou une aile, ce qu’elle aurait pu faire avec aisance et facilité.

– Je crois bien, fi t Calveyrac ; j’ai vu sur rade de Sacrificios un mousse qui a été coupé en deux par une peau bleue qui ne mesurait pas certainement deux mètres.

– Je t’avoue franchement que si c’avait été une vieille Indoue ou une négresse hors d’âge, j’aurais très probablement laissé le requin accomplir son funeste repas ; mais j’eus le temps de m’apercevoir que la femme était jeune, jolie, admirablement faite ; de plus, cela m’est toujours revenu depuis, elle portait aux oreilles deux diamants d’une invraisemblable grosseur. Le soleil donnait là-dessus, et ça brillait comme de véritables escarboucles. Il n’en fallait pas plus pour déterminer à vibrer ma fibre généreuse. La peau bleue avait gagné du terrain, déjà je la voyais se retourner en montrant son ventre blanc, elle n’était plus qu’à trois mètres de l’Indoue, qui avait complètement perdu la tête.

Je nage comme un phoque, tu le sais, sans cela, il y a beau temps déjà que je serais occupé à voir dans l’autre monde ce qui s’y passe. Je me débarrasse en un tour de main de mon fusil et de mes bottes, je mets à la main mon buwre knife à bœuf, un rasoir, et du haut du rocher je pique une tête les bras tendus juste sur le squale ! J’avais bien mesuré mon coup, j’envoie une estafilade du diable au monstre, qui fait un bond bors de l’eau et s’enfuit laissant à sa place une large tache rouge circulaire, et je. dépose sur le sable, complètement évanouie, la jeune fille.

– Ah çà ! interrompit encore Calveyrac, si c’est une histoire de femme que tu voulais me raconter, il fallait me prévenir. Je sais la fin de ton histoire : la jeune fille a éprouvé tout de suit. un sentiment des plus vifs pour son sauveur, elle t’en a donné des preuves et tu as laissé de tendres souvenirs dans cette partie extrême du continent asiatique. Dans tout cela, je ne vois pas...

– Nous y arrivons, patience. Mon inconnie était un Indoue, jaune comme une mandarine, et belle malgré cela comme une nonpareille. Elle avait au

nez un cercle d’or orné d’un troisième diamant, ce qui ne la déparait nullement, non moins gros que les deux qui m’avaient tout d’abord ébloui. Mais le diamant le plus beau, le plus pur, c’était elle ! Figure-toi une statue parfaite de bronze clair, sans une tare. Je m’agenouillai près d’elle, et me mis en devoir de la rappeler à la vie.

– Je te vois venir.

– Tu ne vois rien du tout. La secousse avait été forte. La syncope fut longue. Je lui tapais dans les mains, je lui parlais, sachant bien cependant qu’elle ne pouvait me comprendre, mais espérant que le bruit de la voix humaine lui ferait reprendre ses sens. Enfin elle ouvrit les yeux.

Son premier mouvement fut un geste d’effroi : elle se leva d’un bond, dans la pose de la Vénus pudique, courut à ses vêtements qui étaient là, à deux pas, sur le sable. Elle s’enveloppa en un tour de main d’un comboye en soie bleue, puis alors elle revint vers moi, les bras tendus, et, me serrant les mains, elle me dit en parfait anglais :

« Mercci ! mon généreux sauveur. »

– Tu parles anglais ? demanda Calveyrac.

– *perfectly, sir.*

Nous n’eûmes donc pas de peine à nous com- 1 prendre. Elle m’expliqua qu’elle était venue là seule, pour se livrer aux douceurs du bain, comme elle le faisait chaque jour, quand elle avait aperçu de loin, grâce à la limpidité de l’eau, cette peau bleue lui donnant la chasse. Elle avait crié, d’instinct, car elle ne pouvait avoir l’espoir d’être entendue dans cet endroit désert, et le monstre allait l’atteindre, quand fort heureusement j’étais arrivé juste à point, comme le *deus ex machinâ.*

Tout en me remerciant, je remarquai qu’elle jetait des regards effarés autour d’elle, comme si elle eût craint d’être surprise par quelqu’un. Elle parlait anglais, je te l’ai dit, avec l’accent le plus pur et un choix d’expressions digne d’une lady de Hyde-Park. Son inquiétude, son langage, ses manières, qui ne rappelaient en rien l’indoustani, tout cela commençait à m’intriguer un peu.

– Et ses diamants, aussi, n’est-ce pas ? interrogea Calveyrac.

– Et les diamants aussi, si tu veux... Eh bien ! non, tu as tort : dans ce moment-là, je n’y pensais plus. On n’a pas tenu dans ses bras, sans voiles,

une merveille semblable, sans sentir un feu étrange courir dans toutes vos veines. L'apparition de cette Elle m'avait brûlé. Je voulais la voir encore, entendre le son de sa voix, la faire parler, savoir d'où elle venait, où elle allait ; mille questions se pressaient sur mes lèvres, et je ne savais par laquelle commencer.

– Et Vannières ? Et le bois de santal ? Oubliés alors ?

– Ce fut ce qui me servit d'entrée en matière. Je la priai de m'aider à accomplir ma tâche en retour du service que je venais de lui rendre, et lui expliquai ce que je désirais ainsi que les renseignements que j'attendais d'elle. Je croyais mes questions toutes simples, mais son embarras redoubla. Je la presse, et j'apprends que le bois de santal est effectivement un bois sacré, que la pagode entrevue par moi la veille est un couvent de femmes, sorte de vestales consacrées au culte de Boudha, que cette pagode est un des endroits les plus saints, et que les profanateurs qui oseraient porter une main sacrilège sur le bois susdit appelleraient certainement sur leur tête les plus grands malheurs.

Tu me connais : ces prophéties comminatoires me laissèrent froid. Tu sais que je ne crois ni a Dieu ni à diable, et tu peux penser si les colères de Boudha m'inquiétaient peu.

– Tu as tort ! fit gravement Calveyrac.

– Je suis ainsi, répliqua Harnave avec impatience. Donc, je persiste dans mon entreprise. L'Indienne me conjure d'y renoncer. En même temps elle me désignait le bois qui était à deux pas de là, en remontant le cours d'eau. Je lui promets que son bois ne court aucun risque, que nous nous rabattrons sur les perles.

« Le trésor de la pagode en possède de merveilleuses, me dit-elle, et si vous ne touchez point au bois, je suis certaine que je serai libre non-seulement de vous en offrir, mais encore de vous indiquer où vous pourrez draguer les plus belles huîtres. Fiez-vous à moi. »

Elle achevait à peine, qu'un formidable coup de gong tonna dans le lointain, et la fit tressauter.

– Il faut que je vous quitte !

Une frayeur étrange l'agitait et sa voix était tremblante.

– Partez ! Eloignez-vous ! reprit-elle. Si on vous trouvait ici avec moi, vous seriez perdu ; nulle puissance humaine ne pourrait vous sauver.

– Ne vous reverrai-je plus ? m'écriai-je suppliant.

Elle parut réfléchir. Un second coup de gong plus strident que le premier se fit entendre.

– Demain, dit-elle vivement, à cette même place, où vous m'avez sauvé la vie, je serai à la tombée du jour. Au bas des roches, il n'y aura à craindre ni bête fauve ni serpent.

Et, s'élançant en courant, elle gravit les degrés de granit avec une légèreté de jeune biche, écarta quelques lianes, se retourna, m'envoya un salut de la main, un signe d'adieu que je pus prendre à la rigueur pour un baiser et disparut au milieu des palmes.

Je m'empressai de faire comme elle, car je n'avais point l'envie de risquer une poursuite agrémentée par une douzaine de peaux de citrons armées de courbachs et peut-être de pis.

– Eh bien ! continua Harnavee en n s'interrompant et en interrogeant son ami, commence-t-elle à t'intéresser, mon histoire ?

– Ma foi, non, répliqua Calveyrac ; c'est évidemment l'histoire de tes amours, et, je l'avoue, cela n'est point, en ce moment du moins, d'une importance extrême.

– Ah ! tu n'as vu dans tout cela que mes amours ? Tu n'as pas entendu un mot qui aurait dû tout te dire, qui aurait dû te donner l'éveil ? Tu n'as pas entendu qu'en parlant de perles, cette fille m'a dit qu'il y en avait de très belles dans le trésor de la pagode ?

Calvevrac acquiesça du geste.

– Parfaitement, répondit-il ; mais où cela nous conduit-il ? Parbleu ! je sais fort bien qu'il y a des nuées de pagodes dans l'Inde, dans l'Iindo-Chine, en Cochinchine, au Japon, au Diable-Vauvert ; que toutes ou presque toutes possèdent un trésor ; mais ces trésors ne sont ni à toi ni à moi, et nous ne sommes pas des voleurs. C'est probablement des perles dont tu veux que nous nous occupions...

Harnave eut un indicible mouvement de dédain.

– Alors, je reprends mon histoire, puisqu'il faut te mettre les points sur les *i*, dit-il. Maintenant, ne m'interromps plus. Seulement, si tu emploies

tout d’abord des gros mots, il est évident que nous ne pourrons point nous entendre.

Mon premier soin en retournant fut de chambrer Vanières et de lui expliquer que, grâce à une combinaison dont je lui donnerais le secret, il pouvait mieux faire que d’opérer des coupes de santal et d’en charger son navire.

– Si vous voulez me laisser liberté de manœuvre, lui dis-je, je vous donnerai le point juste d’un banc d’huîtres, et, en draguant de nuit à une profondeur faible, car ce banc doit être ignoré de tous, vous aurez de belles huîtres renfermant des perles fines. Vous avez tout ce qu’il faut à bord pour confectionner, sans aller à terre, une drague lourde ; dans deux jours nous commencerons.

Vanières n’en demandait pas davantage, il savait que je n’étais pas garçon à l’embrouiller dans les feux de file.

– Mon petit, répliqua-t-il, j’ai confiance en toi. Vas-y de l’avant. Je lâche *mon bois*, et ce que tu m’as dit est vrai, tu peux compter sur moi, tu auras une bonne part sur les perles de *mon banc*.

Comme pour le bois, c’était déjà *son banc*.

J’avais donc réussi à l’écarter de la pagode. Je voulais bien lui donner des perles. Je n’entendais pas lui offrir autre chose. Tu vas juger combien j’avais raison.

Le lendemain, comme tu peux penser, j’étais au rendez-vous à l’heure fixe. Je n’attendis pas longtemps. Sitôt le crépuscule, sitôt l’ombre, l’Indoue était auprès de moi. Je n’aurais certainement pas pu deviner d’où elle sorrtait, qu’elle avait déjà posé la main sur mon épaule et qu’elle me disait ces mots en les murmurant avec un charme exquis :

– Me voi ! à, mon cher sauveur.

Après lui avoir exprimé ma joie de la revoir, je lui expliquai ce que j’attendais d’elle. Je mis le fort au compte de la cupidité de Vanières. Je n’étais pis le maîlre, j’étais un pauvre être désintéressé qui se serait nourri de lait de colombes. Mais Vanières, mon maître, exigeait ce bois ou une compensation. Elle eut un rire superbe quand je parlai d’exigence.

– Mais, malheureux, me dit-elle, si vous aviez l’audace de toucher au bois, ni votre commandant, ni vous, ni un homme de votre équipage, ni

votre navire lui-même ne seraient à l'abri de la plus atroce des vengeances. Ne touchez pas au bois, n'y mettez pas le pied. Vous ne savez pas ce que c'est que Miarinh !

Et en prononçant ce nom de « Miarinh » elle eut un véritable frémissement.

– Tenez, poursuivit-elle en me glissant dans les doigts un petit sac de peau parfumée. Voilà quelques perles d'eau pure, remettez-les à votre commandant comme gage de traité. Demain, je vous donnerai exactement la hauteur d'un banc de perles où vous pourrez facilement pêcher. Il n'est point éloigné de Tangalle, il ne vous donnera point de peines comme recherches, et comme pêche, il ne vous demandera pas beaucoup d'efforts.

Et elle disparut comme la veille et comme elle-était venue. J'avoue que j'étais fort désappointé ; j'aurais voulu la garder plus longtemps. Vaniéres fut enchanté, il n'en demandait pas plus.

Les perles étaient là, une preuve vivante, ou peut le dire, du succès de mon expédition. J'étais désormais tranquille et je ne songeais plus qu'à mes propres intérêts.

– Tes intérêts ? interrompit Calveyrac. Tu n'étais donc pas amoureux ?

Sans répondre, Harnave reprit, impassible :

– Le lendemain, l'Indoue fut aussi exacte que la veille. Elle me donna les indications promises et m'annonça que cette entrevue était la dernière.

– Ami ! me dit-elle, les dangers que je cours sont terribles. Pour vous, j'ai enfreint une règle sévère, trahi des serments sacrés, rompu des vœux éternels. Adieu ! et gardez à Yella un souvenir !

Elle était émue, des larmes, des perles encore, par leur pureté, coulaient sur ses joues. Je me jetai à genoux devant elle.

– Partir ! m'écriai-je, partir, pour toujours, sans espoir de nous revoir jam ais !

– Il le faut.

– Eh bien ! qu'il soit donc fait selon votre volonté, mais auparavant, sachez que je vous adore, et que ne pouvant vivre sans vous, il ne me reste plus qu'à mourir.

Elle tendit vers moi ses bras suppliants.

– Mais, malheureux ! m'aimer, c'est aussi la mort.

– Eh bien ! mourons ensemble !

Et l’enlacant de mes bras, je fais un effort pour nous précipiter du haut des rochers dans la mer. 1,

– Tu as fait cela ? s’écria Calveyrac en relevant la tête.

Harnave éclata de rire.

IX

THÉORIES SUBTILBS SUR L’HONNEUR ET L’ARGENT.

– Rassure-toi ! mon vieux féal. Oui, je l’ai fait ; mais c’était une frime, rien de plus. Règle générale, sans exception, quand vous offrez à une femme de se tuer avec elle, elle est la première à se raccrocher à la vie. Ma jeune Indoue me glissa dans les doigts comme une couleuvre. Du reste, je dois l’avouer, pour rendre hommage à la vérité, mon effort avait été restreint. Alors je me précipite de nouveau à ses genoux que j’arrose de mes larmes.

– Tu as pleuré, toi ?

– Jamais ! C’est une image. Et il paraît que j’étais irrésistible à ce moment, car un instant plus tard la jeune Indoue, pantelante, affolée entre mes bras, murmurait : « Que la mort vienne me frapper là et je mourrai heureuse. »

– C’est affaire à toi, fit Calveyrac d’une voix un peu méprisante. La victoire t’a couru après.

Harnave feignit de se méprendre à l’interrogation.

– Ne plaisante pas, dit-il, tu me ferais de la peine. C’est la créature la plus adorable que j’ai jamais rencontrée de ma vie. Seulement, car dans toutes choses en ce monde il y a un seulement, quelque agréables, quelque parfaites qu’elles puissent être, seulement je n’ai jamais été assez aveuglé par la passion pour ne point m’apercevoir de tous les avantages qui peuvent résulter pour moi d’une passion quelconque.

Calveyrac eut un haussement prolongé d’épaules :

– J’ai beau me creuser la tête, fit-il, j’avoue ne pas deviner le moins du monde où tu veux en venir. En attendant, comme je vois que tu es verbeux, comme en outre je ne te cacherai pas que tu as fini par m’intriguer, je vais rallumer un troisième cigare, lâcher mon grog et demander au maître d’hôtel une bouteille de porto paille, c’est le seul vin qui soit, en même temps que ton récit, digne d’attirer mon attention.

– On n’est pas plus gracieux.

Et Harnave, une fois les verres remplis de porte ambré, une fois le domestique sorti, reprit le fil de son discours.

– Ce qu’était Yelah, elle me l’apprit elle-même.

Elle était née à Ganjam, dans la province d’Orixa, tout près de ces fameuses pagodes de Jaguernaut, qui ont vu et fait couler tant de sang indoue et anglais. Yelha, son père, était un prince sigh, une espèce de rajah. Il avait été tué dans une prise d’armes. Sa mère avait été tuée également ou avait disparu dans la bagarre toujours est-il que les cipayes amenèrent renfant, âgée de six ou sept ans, à la femme d’un colonel anglais, laquelle, ainsi que son mari dépourvu d’héritiers, firent élever la petite fille en lui prodiguant les soins les plus tendres et en l’aimant de tout leur cœur.

Yelah était en train de devenir une miss anglaise parfaitement élevée, tout simplement jaune au lieu d’être blanche, quand des fakirs la découvrirent. Elle avait été vouée enfant au culte de Boudha. De sang royal, elle était destinée à être prêtresse suprême d’un temple de cette divinité despotique. Les fakirs l’avaient longtemps cherchée, mais ils savaient qu’elle n’était point morte ; une belle nuit, ils l’enlevé rent et la transportèrent à Tangalle ; après lui avoir démontré que si elle s’obstinait à désobéir aux ordres de Boudha, elle périrait dans les derniers supplices, et que, dans n’importe quel lieu du monde, les prêtres, les fakirs, les bonzes, les membres en un mot, de cette immense franc-maçonnerie, sauraient bien la retrouver.

Malgré l’affection qu’elle éprouvait pour le colonel et lady Clayborn, la terreur qu’on sut lui inspirer, l’empêcha de s’échapper de Tangalle.

Puis je crois que, quoique prisonnière, elle est traitée avec les plus grands égards. Elle est la supérieure, l’abbesse, la maîtresse souveraine de ce couvent de nonnes cuivrées. On lui rend les plus grands honneurs, on la

fête, on l’encense ; elle est dans sa pagode, au milieu de son bouquet de santal, une espèce de divinité, et quelle est. la femme qui n’est point flattée d’être l’objet d’un culte ? Elle a pris son rôle au sérieux. Elle est restée sept ans au milieu de cette famille anglaise. Et elle était à, Tangalle depuis deux années quand j’ai eu le bonheur de la sauver.

Va, continua Harnave avec son plus mauvais sourire, on a bien raison de dire qu’une bonne – action porte toujours sa récompense.

J’avais mon idée.

J’étais libre comme l’air, car Vanières faisait travailler ses hommes. Toutes les nuits, deux embarcations tiraient des bordées sur le banc. La pêche était moins fructueuse qu’il ne l’avait cru tout d’abord. Tu sais, ou tu ne sais pas que l’huître perlière a une saison. C’est vers le mois de mars qu’on la pêche. Cela dure trois mois ; après, l’huître meurt ou est dévorée par les poulpes, par les crabes ; en tous cas, les perles sont d’une eau moins belle. Malgré cela, il faisait encore de jolies trouvailles, ce qui suffit à le consoler haut la main de son bois, d’autant plus qu’il ne s’était point envolé, son bois ; il demeurait toujours là, à portée.

– Mais puisque tu avais promis de le respecter ?

– Bon Calveyrac ! reprit Harnave d’un ton de pitié, promettre et tenir sont deux, et les serments que l’on fait à des ennemis, à des étrangers, à des gens chez lesquels on se trouve comme en pays conquis n’ont aucune valeur. D’abord, ils sont d’une autre religion que la nôtre ; ce sont des infidèles ; ils n’ont point la même foi.

Et Harvave ricana encore en pinçant les lèvres.

– Oui, dit Calveyrac, tu as une façon toute spéciale de comprendre l’honneur. Je ne te connaissais point sous ce jour-là. Tu as la conscience facile.

– Une conscience ! une conscience ! Veux-tu me dire comment c’est fait, une conscience ? Comment ! dans un pays où, quand tu chasses, tu as le coup gauche toujours chargé à balle, aussi bien pour la bête fauve que pour l’homme, tu viens me parler de conscience, d’honneur, de droit commun ? Mais nous ne sommes point des êtres du droit commun, nous, les aventuriers, les pionniers de terre et de mer. Garde-toi, je me garde. Faire sa pelote, avoir de l’or, voilà le but !

Et l’œil d’Harnave s’alluma d’un éclair sinistre.

– Se le procurer par la loi suprême, le droit des droits, le droit du plus fort, celui qui prime tous les autres, toutes les lois ! Voilà le moyen.

Et sa main s’allongeait en se crispant, et ses doigts s’éraillaient sur le bois de la table ; on eût dit qu’il voulait attirer et saisir les lingots qu’il croyait avoir devant lui, en fermant à demi les yeux.

Calveyrac avait laissé tomber son cigare. Il considérait Harnave avec un étonnement douloureux, mélangé d’effroi et de dégoût.

Harnave, en revenant à lui, ne fut pas sans remarquer l’impression qu’il produisait sur son compagnon.

– Va, mon garçon, va, lui dit-il en lui frappant sur l’épaule, tu y viendras aussi, je m’en porte garant. Tôt ou tard, tu te trouveras aux prises avec la nécessité ; tu te heurteras contre un mur d’airain, tu te retourneras les ongles contre ce mot affreux : l’impossible, et tu verras si, à ton tour, tu ne franchis pas à pieds joints, d’un élan, cette corde si mince, qui sépare ton code du mien.

Calveyrac fit un mouvement brusque.

– Achève vite ! dit-il.

– Yelha n’eut bientôt plus rien à me refuser. A mesure que mon amour s éteignait, le sien prenait des proportions infinies. Je lui témoignais parfois une certaine froideur, je lui reprochais de ne point m’aimer, de manquer de confiance. Tout cela parce que j’avais un but, un but que je poursuivais depuis le jour où je l’avais vue pour la première fois. J’arrivai en peu de temps à l’avoir parfaitement en main, à la pétrir dans mes doigts comme une cire molle, à la faire rire ou pleurer à ma guise, et cela sur un mot, sur un geste, sur un regard, sur un sourire. Ah ! j’ai bien su devenir son maître ! Je finis par avouer que je ne pouvais continuer à la voir sur le bord de la côte.

– Tu n’habites pas dans les bois, lui dis-je ;, tu as un temple, un palais ? C’est là que je veux te voir, c’est là que je veux te tenir dans mes bras, au milieu de ton empire, de ta puissance ; car je n’aime pas seulement Yélah l’indoue ; celle que j’aime, celle que j’adore, c’est Yélah la fille du roi Sigh, Yélah la vierge de Boudha.

– Tu le veux, me dit-elle enfin un soir après une longue lutte, un soir que j'avais repoussé durement ses baisers et ses caresses. Eh bien ! viens ; mais si tu es vu, tu es mort ; si je suis-surprise, je serai brûlée vive, et, en tout cas, après ma mort, pour avoir rompu mes vœux et trahi mes serments, je serai éternellement traînée par les cheveux par l'impitoyable déesse Kalhi.

Si la déesse Kalhi m'inquiétait peu, en revanche je ne me dissimulais point que l'expédition présentait des dangers sérieux ; mais qui ne risque rien n'a rien.

– Je le veux ! répliquai-je.

A bout de forces, Yélah finit par céder. Demain, dit-elle, je prendrai mes précautions, je ferai fumer de l'opium aux femmes qui veillent. Demain tu entreras dans le temple sacré.

– Ah ! cela commence à t'intéresser ? fit Harnave en fixant sur le lieutenant son regard clair.

Calveyrac baissa la tête. Harnave poursuivit :

– – Tous se passa comme Yélha l'avait prévu. L'heure venue, je suivis la prêtresse de Boudha. Ce que J'avais pris pour la lisière du bois était l'entrée d'un souterrain. Elle écarta quelques palmes, et, me tenant toujours par le bras, me conduisit tout le long d'un étroit couloir qui, passant sous les roches, dans le bois, aboutissait à la pagode. Il faisait noir comme chez le diable et chaud comme dans un four. Nous avions l'air de deux ombres silencieuses, glissant plutôt que marchant, sur un sable fin qui amortissait le bruit de nos pas. Tout d'un coup, je fus inondé d'un jet de lumière. Je portai la main d'instinct à mon revolver, car le spectacle que j'avais sous les yeux était rien moins que rassurant.

Le couloir en s'élargissant donnait accès dans une salle éclairée par quatre hautes lampes. Sur quatre socles, agitant au moyen d'une corde d'immenses penkas suspendus à sa voûte, quatre magots horribles, en chair et en os, nous regardaient de leurs yeux blancs.

– N'aie pas peur, me dit Yélah en souriant, ils ne peuvent ni te voir, ni t'entendre, ils sont aveugles, sourds et muets, ils sont là pour maintenir en mouvement les éventails, sans cela on étoufferait dans cette partie de la pagode ; nous sommes au-dessous d'une source d'eau bouillante. Viens, tu n'as rien à craindre d'eux, du moment que tu ne les touches pas Si tu les

heurtais, ils t’étrangleraient. Tu vois, ils sont reliés par une chaîne. Passe par-dessus, avec précaution. Ils ne bougeront pas.

Ces magots étaient atroces, ils donnaient le frisson. Mus tous les quatre par le même mouvement qu’ils imprimaient aux penkas, leur tête suivait la même oscillation avec une épou vantable régularité. C’était horrible. Après avoir passé par-dessus la chaîne, ma conductrice souleva une draperie, me fit franchir dans l’ombre une vingtaine de degrés, écarta un épais rideau. Je fus de nouveau ébloui. Nous étions dans une des cryptes de la pagode.

Je ne te ferai point de description, je ne te raconterai point ce que j’ai vu : sache seulement qu’il y a là de quoi satisfaire les ambitions les plus folles, les rêves les plus insensés. Il n’y a pas de trésor princier qui puisse rivaliser avec cet amoncellement de richesses. Quand on a vu cela, Calveyrac, on devient fou, insensé, enragé, on veut avoir, on veut posséder, on veut acqué rir quand même les richesses folles que l’on a eues devant les yeux. Ces richesses je te les offre. En veux-tu ta part ? Part à deux, à toi et à moi. Il y en a pour dix, il y en a pour cent. Nous serons les maîtres, les rois du monde. Depuis un an, je suis fou, je suis ivre, j’ai la folie de l’or, l’ivresse du diamant. Tout cela est à nous, si tu veux, tu n’as qu’un mot à dire. J’ai le plan de la baie, le plan de l’entrée du corridor, de la pagode. Je suis le Sésame qui doit ouvrirr les portes du trésorr !

Tu n’as plus qu’à vouloir : veux-tu... ?

X

LE GÉNIE DU MAL.

Harnave s’arrêta, tenant ses yeux de fauve braqués sur son compagnon.

A mesure que le récit de l’aventurier avait abordé les détails précis, à mesure que cette vision fantastique de diamants sans rivaux, de trésors sans prix avait pris une réalité, un corps ; à mesure enfin que le but de l’expédition s’était nettement dessiné devant les yeux de Calveyrac, une émotion poignante, douloureuse, avait succédé au caractère d’indifférence un peu hautaine affecté par lui jusque-là.

Les derniers mots d’Harnave l’avaient frappé en plein cœur.

Et ce n’est pas à la légère que nous nous servons de cette expression, marquant l’idée d’une blessure plutôt que l’idée d’une joie inattendue et brusque.

Au moment où Harnave lui avait dit : « Veux-tu ? » cette parole avait bien produit sur Calveyrac l’effet d’un coup violent. Son cœur s’était serré. Le lieutenant soutint pendant quelques secondes, sans répondre un seul mot, le regard d’Harnave, puis il se leva, et, lentement, comme pour se donner le temps de réfléchir, il alla ouvrir la fenêtre.

Le soleil entra, illuminant de ses rayons dorés celle chambre où l’on venait de remuer des millions. Calveyrac passa vivement sa main sur son front, comme pour chasser un éblouissement subit.

Il était évident qu’un combat terrible se livrait en lui.

Harvave le devina.

A son tour, il se leva, et d’une voix tranchante :

– Pas de sensiblerie, conclut-il : ni toi ni moi ne sommes des femmes. A qui ces richesses profitent-elles ? A personne. A qui appartiennent-elles ? A personne. Elles sont là à la disposition du premier venu. Sois calme ! Si ce n’est nous, ce sera d’autres. Tu m’as sauvé la vie, car sans toi je serais positivement crevé de faim, emportant mon secret dans la tombe. A qui, en effet, me serais-je adressé, si je ne t’avais retrouvé ? A qui aurais-je osé le confier ? Je ne connais personne à Marseille, je te l’ai dit, et si j’avais frappé au hasard, soit à une porte, soit à une autre, les uns m’auraient ri au nez, me traitant de fou, les autres m’auraient exploité. Eh bien ! en revanche, je t’offre une fortune, non pas quelques misérables centaines de mille francs : des millions, je ne sais combien, un chiffre fou. Prends un 1, mets autant de zéros que tu voudras à sa suite, voilà le chiffre de ta fortune. Avec ça, on a tout : on a la femme qu’on aime, les amis qu’on veut ; on peut faire tout le bien et tout le mal ; on peut se faire adorer, se faire craindre, on a tout à soi.

Calveyrac éprouva comme un frémissement. Mais sa conscience demeurait la plus forte. Il étendit la main, d’un geste brusque.

– Eh bien ! non, s’écria-t-il résolument, ça ne va pas. C’est contre l’honneur.

– L’honneur ? répéta Harnave, jouant la stupéfaction.

– Cet or, cesdiamants, cette fortune ne sont pas à qui veutt les prendre, quoi que tu en dises : il sont à quelqu’un.

– Pardieu ! les nègres aussi sont à quelqu’un, et cela ne t’a pas empêché d’en enlever sur la côte d’Afrique. Car tu as vendu de l’ébène, tout comme les autres, mon beau moraliste !

Calveyrac rougit.

– Les nègres que nous portions en Amérique pour planter des cannes, on leur aurait coupé le cou sur la côte d’Afrique si nous les y avions laissés.

– Mais s’en aller là, en bandits, piller, voler, tuer certainement, parce qu’il doit y avoir des gardiens et qu’on ne nous laissera pas entrer là-dedans comme dans un moulin et en sortir les mains dans les poches avec des sacs de diamants sur le dos. Non. Et de quel droit, d’abord ?

– De quel droit ? Mais du droit de conquête. Ah çà, de quel droit les Anglais possèdent-ils l’Inde ? De quel droit possédons-nous l’Algérie ? Nous en avons pris, des pagodes ! et les Anglais aussi, je crois. Alors, parce qu’ils étaient suivis de cinquante mille hommes, et de batteries d’artillerie, c’étaient des conquérants. Et parce qu’on fait le même coup, en petit, on est un simple escarpe, un filou ! Allons ! tu ne réfléchis pas, mon camarade. Et une dizaine de bons gars bien déterminés ont tout autant de droits de conquête que cinquante mille commandés par par un lord ou un maréchal. Dis que l’affaire ne te va pas, que tu lui vois des côtés désavantageux, qu’il y a trop de risques à courir, que tu ne veux pas risquer ainsi ta peau.

– Dis tout de suite que j’ai peur, n’est-ce pas ? et Calveyrac eut un hautain sourire. Est-ce que tu ne sais pas qu’il vaut mieux la guerre, la bataille, le coup de feu, plutôt que le cyclone, le naufrage, la fièvre jaune, les peaux noires, sans compter que parfois on trouve les uns et les autres réunis ? Ne parle pas de peur, Harnave, ni toi ni moi nous n’avons à calculer avec ce sentiment-là. Je ne te dis pas qu’il n’y a pas des moments où on éprouve un diable de serrement de cœur, mais ça n’empêche pas d’aller de l’avant et de faire son devoir quand même.

– Enfin, ça ne te va pas ?

– Non, ça ne me va pas. Ah ! tu n’as rien à craindre. Je ne trahirai pas ton secret. Mais dis-moi : pourquoi n’as-tu pas fait le coup avec Vanières ? Il

avait des hommes avec lui. Pourquoi revenir en France ?

– D'abord, Yanières ne me plaisait pas. Il était trop absorbant. Je ne lui aurais pas touché deux mots de l'affaire, qu'il aurait dit : Sa pas gode, comme il disait « son bois », « son banc. » Il avait le génie de la propriété, cet homme-là. Certainement, avec Vanières, c'eût été comme sur des roulettes ; tout rendu, tout porté. Mais je vois d'ici Vanières prenant tout pour lui et me jetant un os à ronger, cent ou deux cent mille francs. Pas si bête ! Je ne veux pas trimer pour les autres.

– Enfin, comment cela a-t-il fini ? reprit Calveyrac.

– Ah ! tu tiens à le savoir ? Après m'avoir fait voir la pagode, après m'avoir fait admirer son palais, son empire, Yélah me conduisit par le même chemin, en me donnant rendez-vous pour la nuit suivante. Il faut te dire que j'avais été charmant, gracieux, aimant, aimable, pour reconnaître ses preuves de confiance. Yélah pouvait se croire la femme la plus adorée de la terre. Et jouer ce rôle-là avec elle est facile, c'est la plus belle créature que j'aie vue de ma vie. Ce fut elle-même qui alla au-devant de nouveaux rendez-vous. Je ne perdais pas mon temps, je relevais le plan de la pagode, l'éloignant sous une foule de futiles prétextes, pour prendre mes points de repère. Le voici, le plan, il ne m'a pas quitté.

Avec ce petit morceau de parchemin, un enfant irait là les yeux fermés. Le cinquième jour, en rentrant à bord, je trouve tout sens dessus dessous. Des hommes du bateau, ! en allant à terre, s'étaient enivrés de rachy ; une fois ivres, ils avaient eu sans doute la langue trop longue. Toujours est-il qu'on avait tiré, la nuit, sur un bateau de pêche, et blessé deux hommes. Vanières jurait et sacrait après moi, qui ne revenais point. Je crois qu'il avait plus de perles qu'il n'en voulait avouer, et qu'il comptait bien revenir plus tard. Enfin on appareillait. Il se doutait bien qu'il allait avoir des Anglais sur le dos. Il avait coulé ses deux dragues, jeté par dessus le bord les coquilles d'huîtres. Bref, nous partîmes.

Tu sais le reste. Le coup de vent, la voie d'eau. Vanières au fond de la mer avec ses perles et les miennes, et moi trouvé par le Hollandais sur une cage à poules. Voilà tout. J'ai été sauvé, puis reperdu, puis resauvé ! Je ne veux pas laisser refroidir çà, comme tu peux penser.

– Du moment que tu veux tenter ce coup-là, je le comprends. Ah ! tu n’as pas besoin de mo pour faire l’affaire, tu n’auras que l’embarras du choix, pour un qui refuse, tu en trouveras dix.

– Ce ne sera pas la même chose. Je tenais à toi.

– A moi ! Et pourquoi cela ?

– Pour des raisons spéciales.

Et se reprenant aussitôt :

– Je tenais à toi, je te l’ai déjà dit. Parce que je sais bien que tu aurais joué cartes sur table. Que tu n’aurais jamais essayé de me tromper. Parce que tu es un homme solide. Pour un tas de choses, enfin. Mais puisque tu refuses, n’en parlons plus.

Harnave. fit mine de reprendre son chapeau, placé sur un meuble, et il ajouta :

– C’est égal, on voit bien que tu n’es ni ambitieux, ni amoureux, toi. Tu dédaignes la fortune. C’est rare !

Calveyrac bondit, plutôt qu’il ne courut à Harnave, et lui saisissant le bras.

– Tu m’as menti ! Tu sais !... commenca-t-il.

– Quoi donc ? fit Harnave avec un naïveté admirablement jouée.

– Pardon... je suis fou. écoute... Il y a une chose à laquelle tu n’as pas songé. C’est aux premiers frais de l’expédition. Où les prendre ?

– Ah ! dit Harnave d’une voix lente, tu te ravises donc ?

– Peut-être. Cela dépend. Mais tu ne m’as pas répondu.

– Qu’ai-je à te répondre. Je suis inconnu, moi ; toi, tu dois connaître du monde à Marseille, des banquiers, des armateurs...

A ce mot d’armateurs, Calveyrac eut un frisson.

– Alors, dit-il d’un ton saccadé, si je réfléchissais... si... j’acceptais... tu m’autoriserais.

– A confier une partie du secret. de notre secret ? C’est trop juste. Mais puisque tu refuses... Puisque tu n’es ni ambitieux ni amoureux...

Calveyrac regarda de nouveau Harnave ; celui-ci soutint ce regard avec une placidité imperturbable.

Il y eut un court silence.

– Adieu ! dit le lieutenant.

– Adieu ?

– Non ! reviens ce soir.

XI

LA FORTUNE DE LE CAROL

Dans l’après-midi de ce même jour, M. Le Carol, seul dans son cabinet de travail et enfoncé dans un fauteuil de cuir dont l’usure et les accrocs nombreux trahissaient la vétusté, examinait avec une attention profonde une sorte de grand livre de commerce ouvert devant lui.

A côté de ce livre, plusieurs registres étaient placés à la portée de l’armateur, qui, de temps en temps, en prenait un, le feuilletait, puis traçait quelques chiffres sur une feuille de papier déjà à moitié noire de précédents calculs. Il était évident que Le Carol se livrait à un travail de vérification et de contrôle, du plus haut intérêt pour lui.

L’établissement d’un dernier compte sembla satisfaire vivement l’armateur, car Le Carol referma tout à coup le registre et se dirigea, la physionomie éclairée par un étrange sourire, vers une lourde caisse de fer, à quadruple serrure, dissimulée au fond du cabinet, et encastrée dans l’épaisseur d’un mur en pierres de taille.

Mais à mi-chemin, il se ravisa, fit volte-face et allant droit à l’unique porte qui donnait accès dans la pièce, en poussa le verrou.

Alors seulement il revint au coffre-fort et l’ouvrit lentement.

Sur une tablette, il prit un petit agenda, consulta la première page, puis il murmura entre ses dents :

– Un million quatre cent quatre-vingt mille, espèces. Bon commencement. Il n’y a vraiment que de l’or et les billets de banque qui soient au porteur.

Il tourna quelques pages et lut rapidement.

– Crédit Dubroc et fils, quatre cent mille... Traite Jackson, six cents... fin juillet, fin septembre. Hé ! hé ! ce sera dur !

Et en prononçant ces derniers mots, l'armateur rit d'un petit rire froid et saccadé, comme s'il se donnait à lui-même une comédie.

– Donc, poursuivit-il entre ses dents, un million quatre cent quatre-vingt mille insaisissables... six cent mille francs à saisir... si je veux. sans compter ce que j'attends.

Le Carol consulta sa montre.

– Quatre heures... Diable !... les notaires sont ponctuels. Pas de maladresses !

Il referma la caisse et alla retirer le verrou de la porte.

Cinq minutes après, on frappa.

– Entrez, dit Le Carol.

La porte s'ouvrit, donnant passage à un homme d'une soixantaine d'années, correctement vêtu de noir, cravaté de blanc, et tenant sous son bras une serviette de maroquin assez rebondie.

– Monsieur Le Carol, dit-il d'un ton poli, mais froid, je suis votre serviteur. Vous ai-je fait attendre ?

– Nullement, maître Escoublau, répliqua l'armateur en touchant la main au nouveau venu' qui la toucha à peine. Vous m'apportez ?...

– Ce que vous m'avez demandé.

– C'est affaire à vous de réaliser si vite une somme aussi forte.

Le notaire, car maître Escoubleau n'était autre que le notaire de l'armateur, attira un siège à lui, s'y assit sans attendre l'invitation de Le Carol, et posant sa serviette sur un bureau à peu près libre.

– Oh ! dit-il, réaliser n'est rien, mais si vous m'en croyez, monsieur Le Carol, il faudra interrompre pendant quelque temps.

– Vraiment ? fit l'armateur d'un ton légèrement ironique.

– Oui : le secret a beau être religieusement gardé (vous me connaissez assez, j'espère, pour n'en pas douter), néanmoins il m'est revenu une quelques personnes s'étonnaient d'une liquidation aussi continue. On me sait votre notaire depuis vingt ans, et...

– Et on croit ma situation ébranlée, n'est-ce pas ?

Le notaire fit un geste de dénégation.

– Non certes ; mais, encore une fois, on s’étonne de voir jeter sur le marché un aussi grand nombre de valeurs en même temps, et cela précisément à cause de l’état prospère de votre maison.

– Imbéciles ! murmura Le Carol.

– Au surplus, reprit l’officier ministériel, j’ai eu l’honneur de vous soumettre à cet égard toutes observations que je croyais justes, et je n’ai pas à m’immiscer dans vos desseins intimes.

L’armateur fixa sur le notaire ses yeux perçants ; ses épais sourcils se contractèrent.

– Quels desseins ? interrogea-t-il.

– Je ne dois ni ne veux les connaître, reprit maître Escoublau, toujours froid et correct ; mais il est probable qu’en réalisant en espèces depuis quelque temps la majeure partie de votre fortune, vous avez un but.

Il y eut un instant de silence. Le Carol le rom pit enfin.

– Maître Escoublau, dit-il, que me répondriez-vous si je vous avouais que, tout en ayant devant moi un avenir d’affaires plus brillant que jamais, je traverse une crise commerciale, et j’ai besoin de frapper un coup décisif ?

Sans doute le notaire fut médiocrement louché de ce prétendu aveu, car il répliqua, sans la moindre émotion. –

– Je dirais que les apparences sont alors bien trompeuses, monsieur Le Carol... et j’ajouterais...

Maître Escoubleau s’arrêta.

– Qu’ajouteriez-vous ?

– J’ajouterais qu’en tous cas, il est une personne des intérêts de laquelle il conviendrait de vous soucier, avant de jouer une partie comme celle qu’annoncent vos dernières résolutions.

Les yeux de Le Carol lancèrent un éclair. Mais aussitôt, affectant de sourire avec une feinte bonhomie :

– Allons ! encore cette folie ! dit-il. Encore cette chimère !

– Monsieur Le Carol, reprit le notaire, snoA avez raison : ne revenons pas sur ce sujet, Je vous ai dit à cet égard, depuis longtemps déjà, ce que j’avais à vous dire, comme conseil d’abord, comme ami ensuite...

Maître Escoublau articula ce dernier mot avec un effort visible qui n’échappa point à Le Carol.

– J’ai plaidé. la cause de votre fille, poursuivit le notaire : c’était mon devoir, puisque le régime de la communauté de biens sous lequel a été contracté votre mariage m’interdisait toute autre voie ou ressource. Il vous conviept de ne pas tenir compte de mes observations, de mes conseils. Vous êtes seul maître : il ne me reste donc qu’à vous répéter ce que je vous disais tout à l’heure. Prenez garde ! vous avez des.ennemis, des rivaux ; prenez garde !!.

Soit que Le Carol fût en réalité tellement sûr de lui que cet avertissement ne lui produisît au cun effet, soit tout autre sentiment impossible à définir, les paroles de maître Escoublau, loin de l’émouvoir, semblèrent au contraire exciter son ironie.

– Ainsi donc, dit-il d’une voix railleuse, ainsi donc, on chuchote, on se méfie ?

– Oui ; cela n’a pas encore pénétré dans le public, cela est encore très restreint. Mais.

– De sorte, interrompit Le Carol dans un bruyant éclat de rire, que si demain, par exemple, je mourais insolvable, moi, l’un des plus riches armateurs de Marseille, il y a des gens que cela n’étonnerait pas ?

– Peut-être ! répliqua froidement maître Escoublau, qui regarda l’armateur en face.

Le Carol eut un tressaillement. Sa gaité cessa tout à coup. Brusquement, il reprit :

– Eh bien ! c’est un plaisir dont ils devront se priver. En attendant, comptons ! Je vous écoute.

Le notaire tira de sa serviette plusieurs liasses de papiers.

– Voici, dit-il ; il y a là six cent mille francs en billets et bons du Trésor.

– C’est juste, murmura Le Carol, des bons du Trésor, c’est toujours au porteur.

– Et on peut les aliéner du jour au lendemain, ajouta le notaire d’un ton glacial.

Le Carol eut un nouveau tressaillement, mais. ne répondit pas.

Il prit les liasses, et tandis que le notaire appelait et vérifiait sur un carnet, il compta silencieusement.

Après quoi il atteignit une plume, signa une décharge et dit :

– Merci.

Maître Escoublau se leva.

Le Carol en fit autant : le notaire se dirigea vers la porte. Il allait poser la main sur le bouton de cuivre quand il sentit cette de l'armateur s'appuyer sur son épaule.

Il se retourna, un peu surpris.

Le Carol souriait, de ce même sourire bonhomme qu'il avait déjà ébauché au début de l'entretien.

– Mon cher Escoublau, dit l'armateur, avouez une chose : jouons cartes sur table. Vous croyez que je veux aliéner ma fortune. Vous croyez que je veux déshériter.

– Votre fille ? Eh bien ! oui.

L'armateur haussa les épaules. En ce moment son visage exprimait une telle expression de pitié que le notaire douta malgré lui.

– Ah ! fit Le Caroll, il faut que vous soyez bien mon ami, un ami de vingt ans, pour que je supporte de vous un soupçon aussi odieux. Mais ce n'est pas de vous, qui me connaissez, que je devais l'attendre.

– Mais enfin !... s'écria maître Escoublau.

Au même instant, on frappa à la porte. Le Carol alla ouvrir. Un domestique entra et lui remit une carte.

L'armateur retint une exclamation de triomphe, et avec une surprise admirablement jouée :

– Ah ! par exemple, s'écria-t-il, que peut-il me vouloir ?

Et il tendit la carte à maître Escoublau.

– Le lieutenant Calveyrac ? En effet, après votre premier accueil, dont vous m'avez parlé, c'est assez singulier.

– Faites entrer M. Calveyrac ! commanda Le Carol.

Le domestique sortit.

– Pauvre garçon ! fit le notaire. Vous allez encore le repousser. N'êtes-vous donc pas riche pour deux, Le Carol ?

– Mon cher Escoublau, répliqua l'armateur, j'ai réfléchi ; c'est, en effet, une chose à examiner de plus près.

Calveyrac entra.

XII

LA CHUTE

Un coup d’oeil suffit à l’armateur pour lire sur les traits de Calveyrac une profonde agistation e une grande lassitude. En effet, le lieutenant était pâle, et son regard brillait d’un éclat fiévreux. On sentait dans son attitude une résolution suprêmee luttant contre un suprême découragement.

Ce n’était pas sans hésitation, sans luttes déchirantes, que Calvayrac avait pris le parti de se présenter chez l’armateur. Depuis le récit d’Harnave, de longues heures s’étaient écoulées. D’abord, le lieutenant avait erré à travers Marseille, en proie à de mornes pensées. Sa première défiance à l’égard d’Harnave l’avait repris. Puis la précision des détails du récit lui revenait à la mémoire, avec les protestations de son ancien second.

– Pourquoi m’aurait-il mentti ? se dit-il.

Et tout à coup :

– Si c’était un piège ?

Mais non : si c’eût été un piège, Harnave se fût réservé le commandement de l’entreprise, comme après tout c’était son droit. Il n’eût pas commis cette maladresse d’offrir ce commandement à Calveyrac, c’est-à-dire de livrer, d’abandonner entièrement la direction, l’autorité, à un homme dont il connaissait la volonté, dont il avait éprouvé lui-même l’influence et l’autorité sur son équi-page.

Donc le récit était vrai, devait être vrai : pour qu’Harnave se fût décidé à cette abnégation, lui, l’orgueilleux par essence, il fallait que l’entreprise en valût la peine ; il fallait qu’elle fût bien telle qu’Harnave l’avait exposée : fertile en bénéfices énormes, en véritables trésors.

Seulement, ces trésors, il fallait les voler.

– Les prendre ! avait répliqué Harnave. Est-ce donc voter que jouer son sang, sa vie contre des Indiens, des idolâtres, des sauvages ?

La fièvre brûlait le front de Calveyrac ; tout son sang affluait à ses tempes, et il allait, il marchait sans prendre garde au soleil ardent qui avait

déjà fait le vide dans la plupart des rues et qui frappait droit sur lui.

Eh bien ! oui, au point de vue absolu, c'était un vol, soit ! Mais qui le forçait à enlever le trésor tout entier ? Qui l'empêcherait, une fois arrivé à Ceylan, de limiter le but de l'expédition ? Et puis, ces perles, ces diamants, étaient inutiles là-bas : ils ne servaient à rien...

Subitement, une pensée lui vint, qui le fit tressaillir.

– Si elle savait. voudrait-elle ?

Elle, c'était Alice, et Calveyrac, frémissant, fut forcé de s'avouer qne jamais il n'oserait communiquer à la jeune fille, si loyale et si pure, le projet d'Harnave ; elle l'eût repoussé bien loin, comme indigne d'elle et comme indigne de Calveyrac.

– Elle ne le saura pas ! Il ne faut pas même qu'elle le devinee !

En ce moment, le lieutenant était arrivé devant la porte de son armateur, un des collègues de Le Carol, moins opulent que lui, mais très estimé sur la place, et qui avait toujours témoigné à Calveyrac une grande sympathie.

Brusquement, Cal veyrac entra.

Il demanda à l'armateur s'il consentirait à lui donner un équipage et un bâtiment pour une expédition de laquelle il était sûr de rapporter une fortune.

L'armateur d'abord se prit à rire.

– Mon cher ami, dil-il, nous ne sommes plus temps des corsaires. Et d'abord, de quelle expédition s'agit-il ?

Calveyrac allait parler... il s'arrêta, n'osant plus, et il prit congé de l'armateur, qui murmura après l'avoir quitté :

– Pauvre garçon ! l'amour lui trouble le cerveau. C'est dommage !

Deux heures après, Calveyrac se présentait chez Le Carol.

– Devant lui, j'oserai ! s'était-il dit, en proie à une fièvre croissante. L'or est tout pour lui. Et si ce que je fais est une honte, ce sera une raison de plus pour qu'il m'accueille... D'ailleurs, cette nuit, n'a t-il pas dit à Alice qu'il se repentait... Avant qu'Harnave ne vînt à moi, n'avais-je pas déjà projeté d'aller trouver son père ?

Et il entra.

Maître Escoublau se disposait à se retirer. Il tenditt la main à Calveyrac.

– Bonjour, lieutenant, dit-il d'une voix émue et cordiale, et bonne chance.

Et se tournant une dernière fois vers Le Carol :

– Adieu, Le Carol, je retiens votre promesse.

Le Carol sourit, sans répondre. Calveyrac demeura un instant frappé de surprise, cherchan vainement à comprendre.

– Eh bien ! monsieur le lieutenant, quel bon vent vous amène ? dit l'armateur.

Calveyrac sortit de sa distraction involon taire, au son de cette voix empreinte d'une bienveillance inattendue.

– Monsieur... commença-t-il.

– Venez-vous me faire une proposition ? poursuivit Le Carol. Avez-vous hérité d'un oncle d'Amérique !... Ou mon collègue Perez (c'était le nom de l'armateur de Calveyrac) vous a t-il pris pour associé ?

Le lieutenant regarda Le Carol pour tâcher de reconnaître s'il raillait ; mais la voix paterne de l'armateur, son visage impassible contredisait tout soupçon de ce genre.

– Non, répliqua-t-il, mais j'ai une expédition à vous proposer.

Le Carol, comme stupéfié, appuya ses deux mains sur les bras de son fauteuil, qui roula bruyamment

– Une expédition ? répéta-t-il.

– Qui peut vous rapporter un million, ajouta Calveyrac.

Et comme si ces brèves paroles lui avaient coûté un effort inouï de volonté, il essuya avec son mouchoir quelques gouttes de sueur qui perlaient à ses tempes.

Le Carol, avec un redoublement de surprise admirablement jouée, considéra fixement Calveyrap.

– Voyons, dit-il. Reprenons cela : je n'y suis plus du tout. Vous venez m'offrir un million, vous ?

– Oui.

– Résultat d'une expédition ?

– Dans l'Inde.

Le Carol baissa les yeux : il sentit que cette fois il ne pourrait réussir à dissimuler l'expression d'un triomphe- farouche, sauvage. Quant à Calveyrac, c'en était fait : il avait franchi le Rubicon. Il ne pouvait plus reculer. Comme toutes les natures hésitantes qui, une fois lancées, ne

s’arrêtent plus, il sentait en lui une résolution ardente, emportée, désormais inflexible.

– Et une expédition dont le succès est sûr ? appuya-t-il.

– Je suppose, fit Le Carol, en relevant la tête, que si vous m’offrez un million, c’est que vous comptez avoir votre part.

– Ma dot ! répliqua simplement Calveyrac.

Le Carol eut un sourire.

– Ah 1 nous pensons toujours à mademoiselle Le Carol, à ce qu’il paraît.

– Vous m’avez reproché ma pauvreté ; dans un an je serai riche.

– Vous parlez avec une assurance... Je serais tenté de vous croire, ou le diable m’emporte.

– Vous me croirez.

– Peut-être, mais d’abord une question : pourquoi, ayant en mains une affaire que vous semblez considérer comme sûre, êtes-vous venu à moi, de préférence à Perez ?

Si jamais Calveyrac avait pu nourrir contre Le Carol un soupçon, d’ailleurs bien loin de lui, cette question aurait suffi à le dissiper. Il répondit :

– Je me suis adressé à Perez.

– Et il a refusé ; je comprends. Alors, l’affaire est mauvaise. Merci.

– L’affaire est sûre ; seulement, je ne l’ai pas dite à Perez. Dès le premier mot, j’ai vu que ce serait inutile. et dangereux.

– Dangereux ? répéta Le Carol, qui recula de nouveau son fauteuil.

– Oh ! rassurez-vous... pour moi seulement.

– Pour votre vie ? Alors, je ne vois pas...

– Non. pour mon honneur.

– Diable ! fit Le Carol. Vous m’étonnez, lieutenant. Vous qui passez pour le pur des purs !... Vous qui, m’a-t-on dit, avez souvent passéàcôlé de gros bénéfices, par simple scrupule de cons-’ cience. C’est une conversion cela, savez-vous ?

Cette fois, la voix de Le Carol était devenue mordante, sarcastique. Calveyrac ne s’y méprit pas.

– Oh ! fit-il en contenant une émotion douloureuse, je n’en risque pas moins mon sang !

– En ce cas, que diable me parlez-vous de déshonneur ? s’écria Le Carol, d’un air fâché.

– Alors, selon vous, le danger lave tout ? fit Calveyrac, saisissant avidement les raisons que lui offrait l’armateur.

– Pardieu !... Mais vous m’intriguez : peut-on la savoir en détail, votre expédition ?

Calveyrac regarda gravement Le Carol.

– Sur l’honneur et devant Dieu, quoi qu’il arrive, le secret sera gardé par vous ?

Serment juré.

– Eh bien ! poursuivit Calveyrac, il s’agit d’aller prendre à Ceylan le trésor de Boudha, la divinité indienne.

Et, en quelques mots rapides, écartant du récit les épisodes personnels à Harnave, il mit l’armateur au courant du projet.

Le Carol semblait écouter attentivement ; de l’ail, c’était la première fois qu’il entendait ce récit, car la conquête d’une fortune n’avait plus pour lui aucun attrait, et s’il avait conclu avec Harnave le pacte infernal que le lecteur connaît, c’était uniquement dans un but de vengeance furieuse, et l’intérêt matériel n’y jouait aucun rôle. Aussi n’avait-il guère prêté d’importance aux quelques mots d’Harvave sur Ceylan et ses trésors.

Mais cette fois il écoutait, discutait, faisant des objections, reconnaissant volontiers les chances de l’affaire. Lorsque Calveyrac eut fini, Le Carol baissa la tête et parut réfléchir. [Puis, après un court silence, et brusquement :

– Venez cette nuit avec cet homme : nous aviserons ! dit-il.

Calveyrac eut un éblouissement : chose étrange, une douleur aiguë, poignante, le saisit, comme si au fond de son être il eût souhaité un refus.

Une demi-heure après il rejoignait Harnave, exact au rendez-vous.

– Eh bien ? dit celui-ci.

– Appelle-moi capitaine, dit violemment Calveyrac ; la chose est faite.

XIII

UNE PARTIE DE PLAISIR.

Marseille se divise en deux villes. A côté de la reine de la Méditerranée, à côté de la blanche cité, élégante, aux voies larges, à côté du Marseille de la Canebière et des allées de Meillan, il y a le vieux Marseille, la vieille ville, avec son inextricable labyrinthe de ruelles sal es et puantes, étroites, ruelles où le ruisseau coule comme chez lui, où le soleil ne luit jamais, la vieille ville où pullulent encore les mauvais lieux et les cabarets borgnes.

Le vieux quartier est très populeux. Les maisons, élevées et serrées, regorgent de monde. Toute la population maritime et ouvrière vit là-dedans.

Peu de jours après les scènes qu'on vient de lire, cette population était mise en émoi par un tumulte étrange : un galop furieux, un cliquetis de vieux ressorts, de préteutailles, des cinglées de coups de fouet, des cris, des chants, et de temps à autre un éclatant coup de tamtam dominant le tout.

Des curieux se pressaient au coin des rues pour savoir d'où provenait ce charivari étrange. Les chiens criaient, les mères se sauvaient en emportant tout d'abord leurs marmots. Parfois, le bruit s'éteignait dans le lointain. Un peu plus tard, il se faisait entendre plus strident d'un côté opposé.

Pour avoir l'explication de ce bruit, il faut nous transporter dans la matinée de ce même jour, chez un loueur de voitures de la rue d'Aix.

Tandis que des garçons affairés étrillaient les chevaux et lavaient les phaétons, les victorias, les coupés, les calèches qui devaient servir quelques heures plus tard à promener au beau soleil les élégants et paresseux Phocéens, un homme pénétra dans la cour et se mit à inspecter les unes après les autres les voitures qui s'y trouvaient.

Il portait le costume des marins de l'Etat. Son grand col bleu, largement échancré, découvrait un cou long et nerveux ; son chapeau ciré, renversé en arrière, ne semblait tenir que par la force seule du raisonnement. Les grooms et les palefreniers regardaient curieusement ce grand diable, long comme un jour sans pain, qui, tranquillement, les mains dans les poches, était entré là comme chez lui, et continuait son inspection sans se soucier le moins du monde des spectateurs.

Le valetaille commençait à ricaner, en douceur cependant, car le matelot n'avait pas l'air commede, avec son visage cuivré comme une culasse de pierrier, une large balafre qui lui cinglait la figure en deux parties inégales, et un diable d'œil petit, bridé, malin et, malgré cela, tout bon enfant. Sur la veste du gabier, car une sardine rouge témoignait de son grade, on voyait la médaille militaire et deux médailles de sauvetage. Lui continuait à faire le tour des voitures, d'un air contrarié, comme quelqu'un qui ne trouve point ce qu'il cherche.

Les rires, les chuchotements des garçons appelèrent l'attention du loueur, qui apparut sur le seuil d'une écurie.

Autant le matelot était long, autant le loueur était court ; autant l'un était maigre, autant l'autre était rond. Mossieu Labûme était un homme de cinquante-cinq à soixante ans, à l'œil terne, à la mine rougeaude, désagréable avec tout le monde, la terreur de sa femme, de ses valets, de ses chevaux.

Le matelot lui déplut au premier coup d'œil. D'abord, parce qu'il était grand ; ensuite, parce qu'il était maigre. Enfin, les allures de ce simple gabier, qui se promenait depuis pas mal de temps dans les cours, sans demander permission à personne, paraissaient être des crimes de lèse-majesté pour un homme de la *conséquence* de M. Labûme. Aussi fut-ce d'un ton aigre qu'il l'interpella de loin en lui criant :

– Il y a quelque chose pour votre service, mon garçon ?

– Garçon vous-même ! fit le gabier sans se retourner, avec un fort accent breton, ce qui mit le comble à la mauvaise humeur et à la prévention de maître Labùme, ce dernier ayant horreur de tous les Franciots, c'est-à-dire de tous ceux qui ne se reconnaissent point tout d'abord pour être habitués aux patois provençaux et à langue d'oil.

– S'il n'y a rien pour votre service, répliqua le maître loueur, en se campant résolûment devant le gabier, qu'est-ce que vous venez faire ici ?

– Ça, c'est mes affaires, fit celui-ci avec le même sang-froid. C'est-y vous qu'êtes le patron ' ?

– Oui, c'est moi.

– Alors, c'est différent. Pardon, excuse, n'y a pas d'offense. Je vas vous dire. Je voudrais une voiture.

– Quelle voiture ?

– Voilà, je ne sais pas, je ne suis pas familier avec vos guimbardes. Si c'était des bateaux, je ne dis pas. Mais les voitures, c'est pas ma partie.

Au mot « guimbardes », M. Labûme devint violet. Il se contint, car, après tout, se dit-il, cette espèce d'ours goudronné est peut-être l'ordonnance d'un commandant ou d'un amiral qui l'envoie louer une calèche.

– Alors, dit-il en se contenant, vous ne savez pas la voiture qu'il vous faut ?

– Je cherche, vous voyez bien, et je ne trouve pas. Il me faut une grande voiture.

– Ah ! une *omnibusse* ? fit le loueur triomphant, et il entraîna le gabier devant une grande roulante peinte en jaune. C'est sans doute pour une partie de campagne ?

– Je ne sais pas, répliqua le matelot, si on ira à la campagne ou si on restera par la ville ; tout ça dépend. Mais ça n'est pas ça, faut que ça soit découvert.

Et plantant M. Labûme au milieu de la cour, il recommença ses recherches.

Il s'arrêta au fond d'une remise devant une calèche centenaire à large coffre haut sur roues, à siège élevé, une vieille berline à profonde capote, voiture des grands aïeux, qui avait traîné les paniers et la poudre, dont la caisse était disjointe et dont les ressorts se rouillaient à l'aise, attendaient le bon plaisir d'un enfant de l'Auvergne.

– Hé ! le patron, cria le gabier des profondeurs de la remise, je crois que j'ai trouvé la chose.

Et triomphant il amena M. Labûme devant ce curieux vestige de l'antique carrosserie française. Tout le personnel de l'écurie faisait le cercle, se demandant si l'homme était fou.

Mais non, le gabier paraissait complètement de sang-froid.

– Et il vous la faut pourcombien d'heures ?... demanda le loueur.

– Pour combien d'heures ? Vous êtes bien curieux, le patron. Si on vous le demande, vous direz que vous n'en savez rien et ce sera la vérité, et ni moi non plus.

– Alors comment voulez-vous que je vous loue ma berline ?

– C’est pas louer que je veux, c’est acheter ?

– Acheter ?

– Oui, acheter et payer, et des arbicos aussi, une couple, pour remorquer la guimbarde.

– Allons, dit M. Lahûme furieux, je n’aime pas les farceurs. Faites-moi le plaisir de filer, ou je vais envoyer chercher la police.

– Du moment que vous ne voulez pas me vendre la chose, faut pas vous fâcher. Je vas ailleurs ; y en a d’autres, à Marseille, des marchands de guimbardes. Seulement, je vas vous dire, je suis poli avec vous, et vous me dites de filer, vous parlez de police, sans compter votre bande de balayeurs de crottin qui me regardaient là avec leurs boules de loto, comme s’ils n’avaient jamais vu un gabier. C’est bon, je vas ailleurs. Faut pas croire que je n’ai pas pourtant du *quibus* pour vous payer.

Et le gabier, plongeant la muin danssa poche, la retira pleint de louis. Il en roula même un sur le sable. Un garçon d’écurie se baissa et l’examinant après l’avoir ramassé.

– C’est de l’or tout de même, tit-il émerveillé, c’est conirôlé.

Comment ! c’est de l’ortout de même, fit à son tour le matelot en allongeant à l’homme un formidable coup de pied dans le bas des reins. Ah ! ça Mâche-Avoine ! tu me prends donc pour de la flibuste ? Tu peux le garder, le jaunet, pour le coup de gaffe que t’as mérité. Là-dessus bonsoir tout le monde et la compagnie. Si tu me vois jamais arrêté devant la porte de votre cambuse, ça sera pour me soulager un brin et pas pour y entrer, pour le sûr.

Si M. Labûme jouissait d’un mauvais caractère, un sentiment primait de beaucoup tous ceux de mauvais aloi qui pouvaient entrer dans son cœur : c’était l’amour de l’or. I ! courut donc de toute la vitesse de ses petites jambes après le matelot, et, ébauchant un sourire gracieux :

– Voyons, voyons, ne nous fâchons pas, trondé diou. Du moment que c’est sérieux, du moment qu’il y a d’arzent, tout change. Mettez-vous à ma place, mon bon mossieu. Voyons, pas de mauvais caractère, un brave enfant, un brave marin, un homme de mer qui a trois médailles ! Voyons, je vous donnerai la berline pour pas cher. Un carrosse célèbre, qu’il a porté le

grand Turc, l’archevêque d’Héliopolis et la reine de Madagascar ! Une voiture de prince, té ! vous n’êtes plus méchant, dites !

– Moi, ça m’est égal, fit le gabier sans ran cune. Ici ou ailleurs, peu importe. La chose me va, parce que c’est large. En l’arrimant, on peut bien tenir une douzaine, hein ?

– A l’aise, comment donc ! Eh ! Miu, cria M. Labûme, à un palefrenier, sors la berline. Le mossieu, il achète.

Miu, l’homme au coup de pied, se précipita avec un zèle inouï.

Le carrosse valait le poids du fer. Labûme en voulut cinq cents francs. Et encore il y mettait du sien, il en attestait Notre-Dame-de-la-Garde.

Le gabier paya les vingt-cinq louis sans marchander. Le loueur lui vendit vingt-cinq autres louis ièce deuxp rosses étiques qui attendaient le coup de grâce de l’équaris seur. On les affublade grelots et de queues de renard, et la berline se mit à marcher avec un cliquetis inquiétant pour les humains qui allaient avoir l’imprudence de lui confier leuros.

Tout ce bruit réjouit sans doute le gabier, dont la physionomie s’éclaira d’un large sourire.

– Je ne sais pas, mâchonna-t-il à mi-voix, si les autres seront contents quand ils vont se voir trimballés comme la reine de Madagascar et l’évêque d’Archéliopolis ! C’est fameuxx, ça. Ah ! fit- il à haute voix, faut encore quej’achète quelque chose. Je ne saurais pas gouverner ça, moi ! Faut me vendre un de ceux-là, et il désignait du doigt un des hommes d’écurie.

– Mais je ne peux pas vous vendre un homme, dit Labûme en se récriant.

– Vous croyez ? répliqua le matelot. Je ne veux pas vous marchander plus que pour les bêtes. Dites votre prix.

– Eh ! Miu ! cria le loueur, veux-tu y aller ?

– Qu’est-ce que ça vaudra ?

– Dix francs par jour, et nourri.

– Toppe !

– Ah ! fit M. Labûme, un instant. J’ai des livres ! Faut signer ; faut que les choses elles soient en règle. Je vais vous faire un petit reçu !

Le gabier se gratta le front.

– Pour ce qui est de lire, ça va encore un peu, dit-il, au bout d’un instant de réflexion ; mais pour l’écriture, macache ! Je suis connue allez ! Cayou,

Yves-Marie, de Recouvrance... que j’ai encore ma pauvre bonne femme de mère, qu’elle habite la rue des Septs-Saints, à Brest, et qu’elle touche ma délég... Si vous voulez, par exemple, je ferai ma croix, et celui-là auquel j’ai posé un cachet tout à l’heure, il ne pourrait pas signer pour moi ?

Ainsi fut fait.

Puis Miu endossa une vieille livrée rouge galonnée d’or, un chapeau en cuir bouilli à cocarde tricolore ; il s’arma d’un formidable perpignan qu’il fit claquer d’un façon terrible à en donner le frisson aux pauvres rosses.

– Tiens-toi bien, Mâche-Avoine, lui cria Cayou

’ : : ; Et l’enlevant d’une main par le collet de la veste de l’autre par le fond de la culotte, il le campa sur le siège droit comme un I.

– Fais marcher ça, voire un peu comment ça navigue.

Grâce à une cinglée de coups de fouet, l’équipage se mit en marche et fit bruyamment le tour de la cour.

Cayou parut enchanté.

D’un bond il se plaça sur le siège à côté de Miu.

– Adieu, papa la Guimbarde, cria-t-il au vieux, adieu, vous autres ! Et il lança à la valetaille une poignée de monnaie blanche.

– Où allons-nous, mon prince ? lui demanda Miu en franchissant la porte cochère, électrisé par ces façons de grand seigneur.

– Droit devant toi, et tu tourneras à gauche, à moins que tu ne préfères virer ensuite sur tribord.

XIV

OU CAYOU ABORDE.

A peu près à la même heure où le nouveau personnage qui vient de faire son entrée dans notre récit se livrait à un examen minutieux des divers équipages disponibles de maître Labûme, un homme jeune, à la

physionomie dure, au costume tenant le milieu entre celui du matelot et du citadin, cheminait à travers les rues du Vieux-Marseille.

– Pour faire un civet, il faut un lièvre, se disait-il. Pour faire le coup, il faut des hommes, de vrais, de solides, de ceux qui aiment la poudre, pour le bruit qu'elle fait, pour son odeur, pour sa fumée ; qui se paient une bataille comme une noce, une danse, comme une partie de cabaret. Calveyrac a dit le mot (et à ce souvenir, le promeneur eut un sourire sinistre) : il faut des bandits. Il y en a pas loin d'ici, à Toulon, mais le gouvernement se refuserait sans doute à leur délivrer des passeports. Il faudrait une dizaine de francs lurons, des déchaînés. Ah ! du temps de Surcouf, il n'y aurait eu qu'à aller. les yeux fermés, sur le quai d'un port de Bretagne. Du moment qu'on leur aurait dit : « Ça appartient aux Anglais, » ils auraient tapé comme des sourds. Ça se trouve encore, les lurons, mais où ?

Le lecteur a déjà reconnu Harnave.

Ainsi que l'avait prévu Calveyrac, lorsque rentrant fiévreux à son hôtel, il avait jeté à son ancien ennemi, désormais son complice, cette parole : « l'affaire est faite ! » l'affaire, comme il disait, était faite, en effet, si bien faite même qu'Harnave, sans perdre un instant, avait commencé par chercher dans Marseille la première chose indispensable à la redoutable expédition projetée : des hommes.

Il est inutile de raconter par le menu ce qui s'était passé entre ces trois hommes : Le Carol, Harnave et Calveyrac, dont les deux premiers se trouvaient liés, à l'insu du dernier, par un contrat autrement terrible, autrement fort qu'un simple accord d'intérêt vulgaire.

Harnave avait joué son rôle en comédien consommé, hésitant même à se livrer tout entier, discutant la part qui, selon lui, devait, en cas de succès (et ce succès, il le déclarait sûr), pouvait revenir à l'armateur. Celui-ci, de son côté, comme s'il eût vu Harvave pour la première fois de sa vie, avait feint tout d'abord de se tenir en défiance, pesant les risques de l'affaire et refusant de s'y engager à fond.

Le résultat de cette double comédie était certain. Au point où il en était arrivé, Calveyrac ne pouvait reculer : à tout prix il lui fallait aller jusqu'au bout, emporter l'appui de l'armateur et se jeter tête baissée dans l'aventure. Par un changement de rôle amené fatalement par la situation, ce fut lui,

d’abord si hostile au projet d’Harnave, qui en plaida le plus énergiquement la cause.

A travers les déchirements de sa conscience, l’image d’Alice lui apparaissait ; il se disait que Le Carol n’aimait que l’or ; il pensait que le seul appât d’un trésor était capable non-seulement de vaincre sa résistance, mais encore de faire diversion aux desseins ténébreux, mal définis, imaginaires peut-être, dont Alice avait le pres sentiment. Et le malheureux s’engageait plus avant, de minute en minute, ne songeant qu’à une seule chose, n’ayant qu’un but : acheter le bonheur, la liberté, l’amour d’Alice, au prix d’une rançon inouïe, dans laquelle il mettrait autant d’honneur que d’or.

– Allons ! dit enfin Le Carol en étendant la main, je me rends. Seulement je ne connais, je ne veux connaître que vous, lieutenant Calveyrac.

Harnave prit un air froissé.

– Sans offenser monsieur, ajouta poliment l’armateur. Maintenant, faisons vite : Que domandez-vous ?

– D’abord de me dégager de mon traité avec Pérez ; le temps nécessaire à l’expédition.

– Convenu, dit Le Carol. Reste le bâtiment à fournir et les hommes.

– Je me charge des hommes ! fit vivement Harnave.

Et comme pour atténuer l’imprudence de l’ exclamation, se tournant vers Calveyrac :

– Toute mauvaise tête que je suis, tu sais que je m’y entends ! reprit-il ; de plus, tu es connu à Marseille, tandis que moi, j’y suis un étranger. Or, pour le genre d’hommes qu’il nous faut, il vaut mieux que tu restes à l’écart, et que ce soit moi qui les cherche. Moi, je ne risque pas de me compromettre.

– Pardieu ! fit Le Carol, voilà qui est supérieurement raisonné, monsieur le dénicheur de trésors. Mais si vous reconnaissez vous-même l’unité de choisir des hommes d’une espèce particulière, des risque-tout, vous devez comprendre que je ne puis davantage, moi, connu sur la place, vous fréter ouvertement un bâtiment à moi ?

Calveyrac prit la parole.

– Cela me regarde, dit-il ; je connais une goëlettb à hélice : celle de lord Daigbay, qui vient de chasser le moufflon en Sardaigne ; elle a subi quelques avaries, mais elle est excellente, Il veut s’en défaire. Votre nom ne sera pas même prononcé. Cela vous va-t-il ?

– Entendu, fit Le Carol.

Et voilà comment, tandis que Calveyrac s’oc’cupatt dé la goëlette de lord Daigbay, Harnave parcourait depuis quelques jours les rues du vieux Marseille, à- la recherche de l’équipage de ses rêves.

Plongé dans ces pensées, il suivait tête baissée la longue rue de l’Evêché, se rapprochant du vieux port tout en se demandant dans quel coupe-gorge il pourrait rencontrer ces oiseaux rares, quand un fracas épouvantable, composé de mille bruits divers, vint tout d’un coup frapper ses oreilles. Un galop furieux, des cris, des chants, des beuglements étranges, des coups de fouet et par-dessus tout un tamtam sonnant comme un gong. Il n’eut que le temps de faire un bond de côté, avant même de tourner la tête, et de se rencoigner dans l’embrasure d’une porte pour ne point être écrasé. Il était arrivé au coin de la place Lerche, tout auprès d’un petit café borgne décoré du titre pompeux d’estaminet. Harnave entendit un coup de gong plus sonore que les précédents, le commandement de « Mouille » accentué d’une voix forte, puis une sorte de détonation, un épouvantable cliquetis de vitres et de verres brisés, dont les éclats l’éclaboussèrent. Puis des cris, des rires, et la voix qui avait commandé criant : « As pas peur, ça me connaît. »

Dans une immense berline antédiluvienne, attelée de deux rosses folles d’avoine, d’absinthe et de coup de fouet, douze matelots légèrement « poch », – le terme est consacré, – étaient empilés les uns sur les autres. Daps la capote, l’un d’eux, armé d’un immense tam-tam chinois, exécutait des roulements et des détonations qui avaient la prétention de rappeler la foudre et le canon. Sur le. siège, à côté de Miu, mis par des libations successives à l’unisson de ses nouveaux maîtres, notre connaissance Cayou se cambrait superbe, roidissant l’amarre d’un grapin qu’il venait de lancer à la volée et qui avait mordu dans la devanture de l’estaminet. Les rosses, arrêtées dans leur élan, s’étaient abattues au milieu d’étincelles. Miu les relevait de son perpignan. L’équipage de la berline s’engouffrait dans le

café. Cayou descendit le dernier, comme il convient à un commandant qui quitte son bord.

– Sacrédié ! fit Harnave, quel beau matelot !

Ce qu'était Cayou, d'où il venait et ce que signifiait cette folie, nous allons le dire.

La frégate de premier rang la *Némésis,* portant soixant-huit canons, venait d'entrer dans le port de Marseille. Cinq ans de compagne, cinq années de mers de Chine, et au retour, coups de vents, cyclone, tout le tremblement. Vrai ! son équipage en avait assez, et son état-major aussi ! Huit cents hommes enfermés durant cinq ans dans une étroite prison de bois, soumis aux règles de la discipline la plus dure, au travail le plus pénible, à toutes les privations ! On les lâchait, ces huit cents, les poches bourrées de leurs économies forcées, de leurs rappels de solde, et libres enfin de mettre le pied sur ce qu'ils appellent. le plancher des vaches », ils allaient s'en payer, des noces et du bon temps.

Le ministre de la marine avait désigné Marseille à la *Némésis* comme point de débarquement, au lieu de la faire rentrer à Toulon, son port d'attache, ainsi que cela se pratique d'ordinaire. Voici pourquoi. A ce moment, l'escadre se trouvait à Toulon, et le ministre craignait que les huit cents de la *Némésis* ne fissent un déplorable effet sur les équipages de la flotte.

Se figure-t-on ce que c'est que huit cents hommes mis tout d'un coup à terre, avec de l'argent dans leurs poches et la liberté devant eux ? Se les figure-t-on ivres de désirs fous, enragés de passions contenues, de soif, de faim, de tout ce qui se mange, de tout ce qui se boit, de tout ce qui procure plaisir, bonheur, ivresse ? Ils éprouvent un bonheur inouï de casser, briser, faire du train. Malheur à qui essaierait alors de les arrêter ! ils ne sont point méchants ; ils peuvent devenir féroces.

Ceux de la *Némésis*, on vient de le voir, en avaient trouvé une bien bonne, cent fois renouvelée, toujours meilleure. Ils n'avaient pas eu la peine de l'invention. Notre ami Cayou, le grand gars de Recouvrance, un colosse, mais un colosse maigre, était le commandant de la chose. On s'était réuni une douzaine, on avait mis l'argent en commun, et Cayou, patron de la

baeinière du commandant, s’était chargé de tout. Il avait fait royalement, les amis étaient enchantés.

– Seulement, avouait Cayou, si c’est là-dedans qu’on a trimballé la reine de Madagascar, il a fallu qu’elle ait comme qui dirait les boyaux solidement amarrés.

Et tant qu’on aurait de l’argent, on s’en irait ventre à terre dans les ruelles du vieux Marseille. Les matelots chantaient, le tam tam tonnait, les enfants, les femmes, les chiens se rangeaient en poussant des cris. C’était charmant. Le grappin lancé, mordant, le tam-tam sonnait à tout fendre, on entrait, on s’attablait, on buvait, on mangeait, on caressait les filles s’il yen avait ; on brisait bien par-ci par-là encore quelque chose, on payait tout, – faut être honnête – et on repartait à fond de train pour faire une autre « visite » à un nouvel établissement.

C’était réellement une fête charmante.

Harnave était démeuré là, à regarder les matelots. et surtout Cayou, en amateur, en attendant un nouvel épisode.

Il n’attendit pas longtemps.

XV

LA QUERELLE.

Cayou, dépassant s.es compagnons de toute la tête, se montrait splendide au milieu de l’orgie. Dir le nombre de volailles, de jambons, de gigots, d’aloyaux, d’absinthes, de vermouths, de bouteilles de crus connus et ignorés, de cafés, de glorias que ce coffre sans fond absorbait avec une facilité désespérante serait impossible. Le tonneau des Danaïdes fait homme. Et rien, sain comme l’œil, pas d’ivresse, pas de trébuchement, l’œil vif, le pied sûr, la main leste et lançant toujours son satané grappin comme s’il se fût agi d’amariner une jonque de pirates ou une tartane malaise.

Il n’y en avait que pour lui ; il menait la bande. Cayou était leur chef, leur roi, leur dieu. Il leur aurait dit de mettre le teu à la Bourse, ce prendre un

steamer anglais à l'abordage, histoire de s'amuser un brin, on y serait allé en riant, sans demander ni pourquoi, ni qu'est-ce.

Cependant il y avait un homme, un seul que ce spectacle, après l'avoir d'abord littéralement stupéfié, commençait à jeter dans une exaspération affolée.

Cet homme, c'était le patron de l'établissement.

– Mais puisqu'on vous paie, criait Cayou. Voulez-vous vingt francs de plus ? En voilà, encore un ponton !... Allons ailleurs.

Et la troupe se disposa à aller ailleurs.

Harnave marcha droit à Cayou.

– On ne pourrait pas vous dire deux mots, patron ? dit-il.

– Ça sera-t-il long ?

– Non, savoir seulement si vous êtes libre. Un bon embarquement, bon bateau, bon commandant, bons vivres.

Cayou secoua la tête.

– Pardon, excuse, dit-il.

Et déjà il avait bondi sur le siège de la calèche, à côté de Miu. Après quoi il ajouta :

– Mais, pour aujourd'hui, je ne sais rien de tout ça. Eh ! Miu, cria-t-i !, dérape et gouverne droit.

Inutile d'insister, Cayou était tout à la joie. On lui aurait offert les mines de Golconde, les perles d'Ormuz, les présents d'Artaxercès, la couronne de France, qu'il ne se serait pas seulement retourné. Il s'amusait et on ferait remonter plutôt un fleuve vers sa source qu'on n'arrêterait un matelot qui s'amuse.

Harnave les connaissait bien cependant, les Gouins, comme on les nomme.

– Ils doivent avoir environ douze cents francs chacun, se disait-il. Ils en ont encore pour deux jours.

Il fallait donc attendre au moins trois jours. Après, on pourrait voir, on pourrait causer. Et cependant, malgré lui. Harnave les suivait de loin, aussi longtemps qu'il le put, d'instinct.

Il se connaissait en matelots, Harnave ; Cayou l'attirait.

Vers le soir, un attroupement l’arrêta au coin de la rue Sainte-Pauline. La berline détraquée gisait devant une espèce de café chantant. Les rosses essoufflées, écorchées, fumantes, témoignaient de nombreuses. « visites. » Au Beuglant, il y avait des femmes, des Espagnoles à la noire prunelle, en basquines de satin, et elles jouaient de l’éventail en faveur de ces cavaliers galants et fortunés qu’on appelait les matelots de la *Némésis.* Harnave entra pour jouir du coup d’œil.

Il voulait étudier son ami Cayou de plus près. Malgré une fumée épaisse, à couper au couteau, il aperçut tout d’abord son homme au beau mi lieu du café, assis sur une table. En passant par la ville, il s’était payé une guitare, et avec un désaccord parfait, il accompagnait de cet instru ment qu’il ne connaissait que vaguement, une senorila. Celle-ci, sur une espèce de théâtre au fond de la salle, s’évertuait à faire entendre une habanera cadencée. Les matelots, y compris Miu, s’étaient assis en rond autour de Cayou et faisaient flamber un formidable bol de punch. De temps en temps, le tam-tam sonnait un coup, et, à ce signal, on vidait et on remplissait les verres.

Harnave s’assit dans un coin, se fit servir par une Espagnole une consommation qu’il laissait devant lui intacte, et se mit à suivre Cayou du regard. Mais son attention fut aussitôt détournée par un nouveau sujet qui l’intéressa tout autant que le patron de la *Némésis.*

Avant l’arrivée des compagnons de Cayou, une autre bande occupait déjà le café-concert. C’etaient des matelots américains du Nord, des Yankees dans toute la force du terme. Ils étaient là une belle demi-douzaine, des hommes superbes, des gars du Kentuky, hauts en couleur, hauts en taille, hauts en tout. Eux aussi ils avaient de l’argent, eux aussi ils faisaient rouler doublons et dollars sur les tables des cabarets et dans les petits doigts des Espagnoles, mais ils ne pouvaient lutter contre les économies de la *Némésis.*

On l’avait senti tout d’abord à J’entrée de ceux-ci. Le succès des Yankees avait fait son temps. Puis, ils étaient froids, guindées, rêches, les Américains, et Cayou et ses amis avaient des manières si engageantes ! Le vide s’était fait autour des Américains, et toutes les mantilles s’étaient groupées autour de Cayou, essayant en riant de lui arracher sa guitare, dont, positivement, il abusait.

Cela ne faisait point l’affaire des Yankees, qui commençaient à ne plus du tout s’amuser.

Ce sont de singulières gens, ces Yankees, de vrais pince-sans-rire, prenant du plaisir à froid, tenant à leurs pièces. Ceux qui étaient là sentaient parfaitement que l’arrivée des Français les menaçait de ne point rentrer dans leurs débours.

Tout à coup Cayou s’élança debout sur la table. D’un bond, il franchit les Espagnoles qui l’enguirlandaient, et, avec une adresse et une agilité de singe, sautant de table en table, et aussi par-dessus les consommateurs, sans rien renverser ni casser, il parvint à l’estrade, toujours armé de sa sempiternelle guitare, et s’y installa. Alors s’adressant au public :

– Messieurs, mesdames et la compagnie, nous allons avoir celui de chanter un brin devant vous *le Vin dans le bidon.*

– Oui, oui ! crièrent les matelots, *le Vin dans le bidon* !

– Et faudrait voir à soigner le refrain.

– A la porte ! cria Harnave, la tête dans les mains et prenant un air indifférent.

Cayou lança un regard narquois du côté des Yankees.

– La Porte ? dit-il, c’est à Constantinople ; les ceusse qui ne sont pas sages, on les y invite à s’asseoir sur des baïonnettes. Faut y aller, si le cœur vous en dit.

Cependant, les matelots criaient :

– Le *Bidon !*! le *Bidon* !

Alors Cayou, de sa voix la plus fausse, avec un accompagnement à faire hurler caniches et dogues, entonna la complainte du nommé Chanu :

C’est le matin, au point du jour,
Qu’on nous fait branle-bas,
Zaux fifres, zaux tambours.
Si dans l’hamac il y en a qui se r’cueillent,
L’capitaine d’armes vous l’z’y couche sur sa feuille.
Celui qui n’monte pas sur le pont.
Il n’en trouvera pas du vin dans son bidon.

Au moment où les matelots de la *Némésis* allaient reprendre le refrain, un coup de sifflet perçant se fit entendre du côté des Américains.

Cayou s’avança sur l’estrade.

Un grand silence se fit.

– Tiens ! cria Cayou, en désignant du doigt les Yankees, paraît qu’ils ont perdu Azor.

Cette plaisanterie médiocre obtint un succès fou. Les civils prirent aussitôt parti pour le matelot français.

– Bravo ! Némésis, crièrent-ils.

Les Espagnoles éclatèrent de ce rire perlé qui leur est propre, en montrant leurs dents blanches.

Quant aux Yankees, tout en ne saisissant pas la signification du mot. « *Azor,* » ils comprirent parfaitement qu’on se moquait d’eux.

Un grand gaillard, qui paraissait le chef de la bande, devint couleur de brique. Il se leva et montrant le poing à Cayou, il ne trouva autre chose à lui adresser, exaspéré par la colère, que cette réplique :

– C’été vo, qui été un Ezor.

Cette riposte inattendue porta l’hilarité de l’assistance à son comble. Les femmes se tordaient en se renversant. Les hommes éclataient de ce gros rire du Midi, entrecoupé d’exclamations et de cris. Miu surtout exultait. Il commençait à être dans un joli état, le bon Miu ; depuis le matin il s’empiffrait et s’entonnait à bouche que veux-tu. De sorte qu’à ce moment les yeux lui sortaient de la tête et il était arrivé à être de la couleur de sa livrée. Il répétait : « Ezor, Ezor à en frappant sur la table avec cette satisfaction de l’ivrogne qui a fini par trouver un dada.

La situation des Américains devenait assez ridicule, et ils le comprenaient fort bien. Ils voulaient pourtant en sortir avec les honneurs de la guerre ; mais ils sentaient qu’il allait y avoir du tirage.

– De quoi ? répliqua Cayou quand les rires se furent un peu calmés. T’as donc pas compris, canne à sucre ? Tu siffles ; je te dis que tu as dû perdre ton chien, et d’aller le chercher.

– J’avé pas sifflé ! C’été.

Et le Yankee chercha quelqu’un derrière lui ; mais il n’y avait personne.

– Non ? reprit Cayou. C’est pas toi, c’est ton chien, c’est sûr.

La colère de l’Américain n’eut plus de bornes. Il crut que le mot chien s’adressait à lui, et répliqua alors comme la première fois.

– C’été vo qui été un chien.

– Attends, lui dit Cayou en dégringolant de l’estrade. Je suis à toi.

Les femmes se mirent à pousser des cris perçants, en voyant que la querelle allait tourner au tragique.

Le maître de l’établissement vint pour s’interposer en disant qu’il allait chercher la police, car il prévoyait un fort dégât.

– Mais puisqu’on vousus dit qu’on paie la casse ! lui cria Cayou. Allons, place !

Et, renversant deux ou trois tables, dont les consommateurs reculèrent effrayés, il débarrassa un espace circulaire au milieu duquel l’Américain et lui se trouvèrent en face l’un de l’autre.

Les matelots français s’étaient rangés derrière le patron, attendant les bras croisés. Un silence de mort régnait dans le café si bruyant tout à l’heure. Les femmes elles-mêmes s’étaient tues, attendant l’issue du combat pour acclamer et accueillir l’heureux vainqueur.

Le patron, lui-même, se mêla aux curieux, Du moment que l’on payait la casse, il n’avait plus aucune raison pour empêcher les matelots, à qui cela ferait plaisir, de se rompre les côtes. Bien au contraire, il voulait jouir du spectacle et il écartait les consommateurs à grands coups de coude pour se trouver au premier rang du cercle qui entourait les deux adversaires. Franchement, on lui devait bien ça, il était chez lui,

Chacun se taisait donc, attendant le commencement de la danse. Seul Miu, resté à sa place, devant une énorme chope de punch dont il ne pouvait venir à bout, vu son ivresse croissante, murmurait à mi-voix le mot « Ezor », avec le sourire béat et les yeux mi-clos de l’ivrogne abêti et parfaitement heureux.

– Gentleman, cria un des matelots américains, en s’adressant à ses compagnons, un hurrah pour le patron, un hurrah pour Will-Bobay, le champion de la célèbre Amérique.

Et les Yankees poussèrent par trois fois leur traditionnel : hip, hip, hip, hurrrah !

– Maintenant, gentlemen, un grognement pour les Français !

Et le groupe se mit à imiter en chœur le grognement guttural de l’ours le plus mal léché.

– Et nous ? cria Grain-de-Sel, un des matelots français, un des loustics de la bande. Bravo pour le patron Yves-Marie Cayou !

Et tous les hommes de la *Némésis* braillèrent à qui mieux mieux. :

– Tiens bon, Cayou !

XVI

OU CAYOU SE DEMANDE COMMENT ON PEUT METTRE LE FEU AVEC UN COUTEAU.

William Bobay, le champion de la libre Amérique, était tombé en garde comme un boxeur de profession. Arc-bouté sur ses jambes, le bras droit et le coude élevés à la hauteur de l’œil, pour parer les coups, le poing gauche derrière le droit et destiné à frapper, comme projeté par une catapulte.

Yves-Marie, après avoir soigneusement plié son caban, dénoué sa cravate et remis les deux objets à un de ses compagnons, ne se posa point en boxeur. Il prit une position essentiellement fantaisiste. Ce qui fit pâmer d’aise les Yankees, Ce furent" des rires, des esclaffements, des « paffs » méprisants et arrogants. Evidemment, Yves-Marie manquait absolument de savoir vivre, son éducation avait été des plus négligées. C’était pitié de voir comme on élevait les garçons en France. En trois coups de poing, Wiliam Bobay allait mettre hors de combat ce présomptueux.

Cayou était effectivement tombé en garde sans le moindre principe. Le pied droit en avant, les bras ouverts, les mains étendus, absolument comme s’il allait se livrer à un jeté-battu dans un quadrille ou à un cavalier-seul.

Will se porta et avant et lança un coup que son adversaire para par une retraite de corps. Comme riposte, Cayou répliqua par un coup de savate lancé à la hauteur de l’œil de Will. Le pied du matelot décrivit une courbe leste et vint se replacer dans sa première position.

On sait que les Anglais et les Américains ne portent jamais de coup de pied. La chose est du dernier mauvais goût. Elle suscita des grognegnements et des protestations indignées de la part des Yankees.

– Mais je ne donne pas de coups de pied, riposta Cayou, je sais bien que ce n’est pas de jeu ; je salue, voilà tout.

Yves-Marie, un malin, connaissait tous les exercices du corps, depuis la savate, le chausson, la canne, le hâton, la pointe, la contre-pointe, l’espadon, etc., etc., et cela sans oublier la boxe. Mais il avait la coquetterie de la savate. La sa- [vate est essentiellement française. D’un autre côté, il méprisait la boxe, comme tout se qui peut rappeler l’Angleterre à un Breton de la côte. Il n’avait pas été fâché de donner un échantillon de son savoir faire avant de commencer le combat, coquetterie d’artiste, et montrant pur là qu’il laissait à son adversaire le choix des armes.

Cela posé, il tomba en garde par principe, au grand émerveillement de la galerie, et au non moins grand désappoin tement des Yankees. Ceux-ci virent tout de suite que le Français venait de leur conter une couleur.

Malgré tout, il avait affaire à forte partie ; Will était un boxeur de première valeur, doué d’une vigueur herculéenne ; il avait relevé ses manches jusqu’à l’épaule et la saillie de ses biceps prouvait la puissance de ses pectoraux. Cependant, dès les premiers instants de la lutte, la supériorité de Cayou apparut incontestable. On vit qu’il ménageait Will, qu’il ne lui portait que des coups relatifs, des coups de douceur.

Le Yankee sentait cela et sa rage s’en accrut, Une écume rougeâtre vint franger la marge des commissures de ses lèvres, et, réunissant tout ce qu’il pouvait développer de force, porta un coup terrible à Yves-Marie. Celui-ci ne le para qu’à moitié. Le poing du Yankee le frappa de biais sur l’oreille, qu’il détacha à demi.

Le sang de Cayou lui coula sur l’épaule. Cette vue procura une satisfaction douce aux Américains et ils applaudirent au succès de leur tenant en répétant de toutes leurs forces :

– Hurrah for old Bobay !

La douleur, qui dut être atroce, exaspéra lè Breton à son tour. Il secoua la tête comme un caniche mouillé et se remettant en garde :

– Alors, t’es méchant ? Alors, c’est sérieux ? C’ést pour de bon ? Moi qui croyais que c’était senlement pour jouer, pour nous amuser un brin, pour se houspiller, histoire de digérer. Oh mais, minute, garçon ! minutee !

Et alors Cayou précipita ses coups avec une telle vigueur, une telle furie, qu'en un instant la figure du malheureux Will fut rendue absolument méconnaissable, les yeux cerclés de noir, le nez saignant, les joues et le front tumédiés. Will Bobay reçut une volée complète.

Cayou eut le tort, son oreille lui faisant grand mal, de sortir des règles de la boxe et de terminer la lutte par le fameux coup de tête breton qui, bien appliqué, vous envoie un homme les quatre fers en l'air, ainsi que s'en alla le malheureux Wil, les reins sur la table de marbre qu'il cassa.

Les Yankees ne pouvaient supporter une telle défaite. Les choses s'étaient pourtant régulièrement passées, sauf le coup de tête. Ils arguèrent de cette fausse note pour mettre le couteau à la main.

Un autre Américain, non moins grand, non moins fort que le premier, se précipita sur Cayou. C'en était fait du patron de la *Némésis.* Cayou n'avait pas d'armes. Il fit un bond en arrière, s'arma d'une chaise et se prépara à une lutte inégale. Au même instant, une voixx lui dit cet mots à l'oreille :

– Tenez ! Voici un couteau !

Et Cayou se sentit dans la main un excellent bowie-kinfe à lame large, épaisse, solide, qui devenait une arme terrible emmanchée au bout d'un bras tel que celui du Breton.

Quelques-uns des matelots de la *Némésis* avaient des couteaux. D'autres, s'armèrent de tringles de fer, de bouteilles, de siphons, et la bataille devint une mêlée générale.

Les femmes poussaient des cris atroces, se sauvant dans toute les directions. Les consommateurs civils tâchaient de gagner la porte.

Miu s'était endormi sans avoir pu achever sa chope de punch, à moitié couché sur une table ; un mortier de 80 tiré à ses oreilles ne l'eût point réveillé.

Les Américains, plus nombreux, ayant tous des armes, prirent tout d'abord l'avantage. Ce que voyant Cayou, après avoir allongé une estafilade au Yankee qui avait pris la place de Will, il avait crié : *A moi, Némésis*, et les matelots français s'étaient établis sur l'estrade, sé ralliant à la voix du patron. Là, avec des tables, un piano, qui ne s'attendait point à se trouver à pareille fête, avec des portants de coulisses et des barres, ils

avaient organisé une barricade, à laquelle les Yankees se préparaient à donner l'assaut.

Tout à coup, le gaz s'éteignit comme par enchantement

L'obscurité n'empêcha point les Américains de tenter l'escalade de l'estrade. On entendit bientôt des cris de douleur, des jurons anglais et français. Mais bientôt des hurlements sinistres dominèrent la bagarre.

Une fumée épaisse sortit de derrière l'estrade, par la porte d'une soupente qui se trouvait là, suivie bientôt d'un crépitement terrible et d'une longue flambée.

– Au feu ! crièrent les femmes affolées. Au feu !

Et des voix d'hommes leur répondirent en répétant le même cri : « Au Jeu ! » suivis d'autres cris :

– A la garde !

En un instant l'incendie fit des progrès intenses. La flamme, gagnant des toiles de décors, crépita et s'allongea jusqu'aux frises. Les matelots étaient pris entre les Yankees et l'incendie. Ils allaient démolir eux-mêmes la barricade et sauter dans la salle, coûte que coûte, poussés par les flammes, quand une porte s'ouvrit sur le côté et une voix leur cria :

– Par ici, *Némésis !*

Un instant après ils étaient dans la rue.

Les *Trois Palmes*, le café chantant, théâtre des exploits de Cayou et de ses amis, était situé en plein vieux Marseille, tout au bout de la rue de l'Eperon. Là, les trois rues de l'Eperon, de la Campagne et de Sainte-Marthe viennent aboutir au même point et former une espèce de place, qui du reste ne porte point de nom.

La façade des *Trois-Palmes* ouvrait sur ce carrefour. L'entrée des artistes, qui venait fort 1 heureusement de permettre aux matelots de s'échapper, donnait sur la rue Sainte-Marthe.

Là ils poussèrent un soupir de soulagement et tinrent conseil.

L'homme qui venait de les appeler, de les tirer de ce mauvais pas, le lecteur l'a certainement reconnu, c'était Harnave.

Après avoir été planté là par Cayou, qui ne demandait qu'à s'amuser et n'entendait point parler affaires, il avait été flâner du côté du vieux port, toujours en quête de ses lurons.

En déjeunant à l'*Ancre d'Or*, au bout de la rue Figuière, le mot *Némésis* avait frappé son reille.

Il avait appris que les hommes en congé allaient être dirigés sur Toulon, après deux ou trois jours de liberté pleine et entière, et là embarqués à nouveau sur le *Tage*, vaisseau de 80, partant pour les Antilles. Adieu Cayou. Une fois à Toulon, une fois à Lord du *Tage*, impossible de mettre la main dessus. Et Harnave s'était dit qu'il aurait le patron. Or, quand Harnave avait une idée en tête, il n'en démordait point facilement.

Il s'était donc mis à battre le vieux Marseille pour retrouver la berline, et le soir, comme nous l'avons dit, en l'apercevant devant la porte des *Trois-Palmes*, ii s'était empressé d'entrer dans cet établissement. Sitôt qu'il eu' vu l'antagonisme naissant des Américains et des matelots de la *Némésis*, un plan infernal se forma dans sa tête. Compromettre Cayoi, le rendre complice d'un mauvais coup, l'obliger à quitter la France, c'était là qu'il fallait en arriver pour mettre le patron de la *Némésis* à la merci d'Harnave.

Et quand une méchante idée venait à Harnave, il ne la laissait point refroidir et la mettait immédiatement à exécution.

Ce fut lui qui lança ce coup de sifflet strident qui coupa le refrain des matelots de la *Némésis*.

Ce fut lui, le lecteur l'a vu, qui mit un couteau dans la main de Cayou au moment ou le compagnon de Tom-Will se préparait à venger la défaite de son compagnon.

Enfin, ce fut lui qui, après avoir éteint le gaz, connaissant très bien les *Trois-Palmes* pour y être venu maintes et maintes fois jadis, était sorti par la rue de l'Eperon, et rentrant par la porte dérobée donnant sur la rue Sainte-Marthe, avait mis le feu à un amas de vieux liens, et était arrivé ensuite au bon moment comme le sauveur des matelots de la *Némésis*.

Il voulait bien compromettre Cayou, l'obliger à se cacher, mais il ne voulait pas l'abîmer.

– Ma foi ! vous êtes un brave homme, lui dit Cayou, c'est vous qui m'avez déjà donné voire outil, et c'est encore vous qui venez de nous ouvrir la porte. Merci tout de même.

Et il lui secoua le bras à le lui démancher.

– Pas tant de phrases, dit Harnave. Vous n’avez que le temps de filer. Les coups’de couteaux ce n’est rien, mais le feu, c’est plus grave, les bras carrés vont vous pincer.

– Le feu ? s’écria Cayou, mais j’ai pas pu mettre le feu avec un couteau !

Cependant, l’incendie allait croissant. On entendait les hurlements de la foule, à deux pas, sur la place ; les roulements des pompes qui arrivaient, et par dessus tout, le crépitement aigu de la flamme qui commençait à s’échapper du toit.

– Filons, dit Harnave, je connais un endroit où vous serez en sûreté, vous et les amis.

– Attention ! commanda le patron, en passant la revue des hommes, comme un capitaine qui quitte son bord le dernier au milieu du danger, du naufrage, et veut retrouver son compte. Comptez-vous. Etes-vous tous là ?

Personne ne manqua à l’appel.

– Oui ! oui ! Cayou ! nous sommes tous ici, présents, solides et à l’œil.

– Tonnerre d’e Dieu ! dit Cayou, il manque Miu !

Et avant qu’Harnave eût pu s’y opposer, il s’élança du côté de la devanture des *Trois-Palmes e*n grommelant entre ses dents :

– Ça ne sait pas s’amuser, aussi !

Il poussa, calbuta, chavira la haie de curieux qui formait une muraille vivante autour de l’i.ncendie.

Les *Trois-Palmes* grillaient, les flammes s’élançaient de la devanture.

– Allons, dit Cayou en tirant son caban.

Il murmura à mi-voix : « Sainte Barbe et sainte Anne ! à moi ! »

Et il disparut au milieu de la fournaise.

XVII

OU HARNAVE CONDUISIT L’ÉQUIPAGE DE LA « NÉMÉSIS. »

Tandis que Cayou, mu par un sentiment assurément chevaleresque, mais imprudent, entreprend le sauvetage de l'infortuné Miu ; tandis qu'Harnave se répand en imprécations, en se disant que quelques minutes de retard peuvent suffire à ruiner son plan, expliquons la parole que le complice de Le Carol venait de prononcer, et qui avait rallié autour de lui les matelots de la *Némésis.*

– Suivez-moi, avait dit Harnave ; je connais un endroit où vous serez en sûreté.

De quelle retraite parlait Harnave ?

Il avait tout prévu. Dans une dernière entrevue avec Le Carol, laquelle avait eu lieu en présence de Calvevrac, Harnave ne s'était pas caché de son intention de choisir les hommes de l'expédition dans une catégorie de matelots qui pourraient bien avoir, à un moment donné, maille à partir avec la gendarmerie.

De plus, il était indispensable, en admettant même que cette éventualité ne se présentât pas, il était indispensable qu'une fois choisis, embauchés, ces hommes ne demeurassent pas en contact direct avec les autres matelots du port, auxquels, dans un moment d'épanchement, ils ne manqueraient pas de confier leur nouvel engagement, sans pouvoir en préciser le but. Les matelots étrangers à l'affaire voudraient en savoir plus long, et il en résulterait force ennuis plus qu'indiscrets.

– Raisonnons, avait dit Harnave. Calveyrac s'est déjà mis en rapport avec l'intendant de lord Daigbay, pour l'acquisition de la goëlette. Le bâtiment est excellent, mais on n'arrivera pas à réparer ses avaries en un seul jour. D'autre part, je n'ai guère de chance de rencontrer en un jour les hommes qu'il nous faut. Il est donc indispensable, de toute nécessité, à tout hasard, de posséder une espèce de centre de ralliement, une maison éloignée du port, n'importe quoi, un hangar, une grange dans laquelle nous pourrons grouper notre équipage et le tenir sous la main en attendant l'heure du départ.

C'était en effet raisonné avec une telle logique, que Calveyrac ne put qu'approuver.

– Je trouverai facilement la chose, dit-il. Je connais certain magasin de Perez, pour le moment vacant, et j'obtiendrai facilement pour quelques

jours...

Le Carol semblait réfléchir ; brusquement, interrompit Harnave et dit :

– Non ; Perez est le dernier qui doive être mêlé à tout ceci. J'ai mieux.

– Quoi donc ?

– Ma bastide, pardieu ! répliqua Le Carol.

Calveyrac éprouva une telle commotion qu'i s'écria :

– La bastide ! mais c'est là que mademoiselle Alice votre fille habite en ce moment.

Le Carol eut un rire strident auquel il s'efforça de donner une apparence de gaieté.

– Ah ! ah ! mon gaillard, dit-il, nous sommes bien informé, à ce que je vois. Allons ! il ne faut pas rougir pour cela, que diable ! surtout au point où nous en sommes ! Ne sommes-nous pas amis. alliés. en attendant mieux.

L'armateur, à force de volonté, était parvenu à donner à ses paroles une telle inflexion de bonhomie, que Calveyrac, un instant décontenancé, reprit courage.

– Je ne sais cela que comme tout le monde, répliqua-t-il. C'est pourquoi je me suis permis de trouver que le séjour, même momentané, d'une douzaine de matelots dans la bastide, serait un étrange voisinage pour une jeune fille.

Le Carol haussa les épaules.

– Des matelots ? Alice en a assez vu dans sa vie, mon cher ! Et d'ailleurs qui diable vous a dit que nous les logerions dans la maison d'habitation ?... Je vois, en effet, que vous n'êtes jamais venu à ma bastide, lieutenant. Vous sauriez qu'indépendamment de l'habitation proprement dite, il existe certain chalet, ou pavillon, comme vous voudrez, où l'on pourrait tenir cinquante aisément, à la condition, bien entendu, de ne pas exiger des appartements complets, avec cabinets du toilette. Or, je ne suppose pas que vous recrutiez vos hommes dans la jeunesse dorée ? acheva Le Carol en se tournant vers Harnave.

Celui-ci sourit.

– Non, dit-il, et pour mon compte, je trouve l'idée excellente, bien qu'elle ne semble pas sourire au capitaine. à cause de la demoiselle.

Calveyrac fixa sur Harnave un regard impérieux.

– Tais-toi, commaanda-t-il. Ne prononce jamais le nom de la seule femme pour laquelle je sois prêt à jouer ma vie, et dont le souvenir m’a seul décidé à me jeter dans ton aventure.

– Hein ? Est-ce beau, l’amour, la passion ? fit Le Carol avec une gravité étrange.

Harnave baissa la tête.

– Suffit, dit-il. J’ai eu tort. Ça ne me regarde pas, et je ne sais rien. Mais il n’est pas moins vrai que tu n’es pas de l’avis du patron, pour ’ce qui touche la bastide.

– Du moment qu’il en est ainsi, c’est différent, répliqua Calveyrac après une réflexion de quelques secondes. La bastide soit !

– D’autant que la porte vous en est tout naturellement ouverte, insista Le Carol... et la grande porte... celle de l’habitation même... Je vais peu à la bastide ; mais en mon absence, vous y trouverez quelqu’un pour vous en faire les honneurs.

Calveyrac eut un frémissement.

– Oh !... balbutia-t-il, vous me permettez donc ?...

– Dame ! fit Le Carol, la place d’un capitaine est auprès de ses hommes... et quand vos hommes seront à la bastide...

Tout fut entendu ainsi, et voilà comment Harnave n’avait pas menti, lorsqu’il avait dit aux matelots de la *Némésis*, embauchés par lui d’un coup de filet hasardeux, effrayant d’audace, qu’il s’engageait à les conduire en lieu sûr.

Nous avons laissé Cayou au milieu des flmm es.

Malgré tout le danger qu’il a pu courir, le lecteur-n’a point été inquiet. Ce n’est ni le feu ni l’eau qui peuvent venir à bout d’un gars de cette trempe.

Donc, un instant après avoir disparu, Cayou ressortait des *Trois-Palmes* portant Miu dans ses bras. Miu dormait toujours du sommeil de l’innocence.

Les pompes commençaient à donner, les Américains, des matelots du commerce, des bourgeois, des femmes, des enfants faisaient la chaîne. On acclama Cayou quand il apparut avec son fardeau dans les bras.

Lui ne songeait qu’à s’esquiver et à éviter toute ovation.

– Sont-ils bêtes ! grommelait-il, sont-il bêtes ! On dirait qu'ils n'ont jamais vu un homme saoul. C'est bête aussi, faut pas mentir, de se mettre dans ces états-là. Mais ça ne sait pas s'amuser.

La berline était toujours là, les deux rosses également. Miu, par les soins du gabier, fut doucement étendu sur les coussins de la voiture et abandonné à son malheureux sort. Son somme ne fut pas un seul instant interrompu.

Ce devoir accompli, Cayou, d'un coup de pied, s'en fut rejoindre Harnave. Celui-ci bouillait.

– On va me le cueillir, pensait-il en rageant. J'ai été trop loin. J'aurais dû trouver autre chose. Allons, fit-il à voix sourde en l'apercevant, filons ; il ne fait pas bon ici ; dans cinq minutes nous aurons une brigade de gendarmerie sur les bras.

Cayou crut devoir protester.

– La police ? les gendarmes ? Ils ne pourront toujours pas prouvér que j'ai mis le feu avec un couteau, quand le bon Dieu lui-même y viendrait le dire ! répliqua-t-il avec cet entêtement de l'homme qui se heurte à quelque chose qu'il ne peut comprendre.

– Le plus sûr, répondit Harnave, c'est de filer.

Et ils s'en allèrent par les ruelles sombres. Conduits par Harnave, ils prirent la route d'Aix. Lorsqu'on eut dépassé les dernières maisons, Cayou s'écria :

– Pour sûr, il n'y a pas de danger ici. Nous n'allons pas rencontrer les hirondelles de po tence.

Et il poussa un fort soupir de soulagement.

Le pauvre garçon n'était point sans inquiétude. Mettre le feu ! il savait de quoi il retourne. Et, bien que dans son for intérieur, il n'eût pas le moindre incendie à se reprocher, il se disait que si les gendarmes lui mettaient la main dessus, il était de bonne prise.

Aussi l'on marcha dur et ferme.

Arrivé à la grille des Olivettes. Harnave ouvrit une petite porte cachée sous des lierres et des clématites, et les matelots pénétrèrent dans le parc. Des hurlements de chiens retentirent. Harnave eut un instant d'hésitation, mais comme nul dogue ne parut, il reprit assurance et dit à ses compagnons en pénétrant dans le parc :

– Pas de bruit en passant devant la bastide.

Et il les conduisit droit au chalet, où il les installa. Il y avait de la literie, qu'on installa par terre, et Harnave dit bonsoir aux matelots, après leur avoir recommandé de ne pas sortir surtout du parc, car ils pourraient être vus, dénoncés et pris. Cela fait, il les quitta en leur promettant d'être là le lendemain matin.

Tout cela, comme on pense, avait pris un certain temps et la nuit était déjà fort avancée.

Harnave s'orienta à travers l'obscurité du parc et fit quelques pas. Tout à coup, une ombre vint à lui, et dit à voix basse :

– Ne craignez rien : c'est moi.

Harnave reconnut Le Carol.

– Eh bien ? interrogea l'armateur, toujours à voix basse.

– Affaire faite... à moitié.

– C'est toujours un commencement. Quels hommes ?

– Des marins de l'Etat, rien que çà ! Et des lurons, un surtout ! A aller conquérir l'Angleterree !

– Çà se trouve bien alors, puisque Ceylan est anglais.

– Calveyrac est-il ici ?

– La nuit ? allons donc ! I ! est trop vertueux pour cela, fit l'armateur d'une voix. méprisante.

– A propos, reprit Harnave, vous avez don des chiens ici ?

– Vous m'y faites songer : il aut que j'aille les détacher.

– Pourquoi cela ?

– Je vous le dirai. Venez.

XVIII

COMME QUOI LES GENDARMES PEUVENT ÊTRE REMPLACÉS PAR DES CHIENS.

La *Némésis* ayantarmé à Brest, les douze hom mes qui pour le moment se trouvaient dans la bastide, tous étaient des Bretons et des Normands. Tous

aimaient et chérissaient Cayou. Celui-ci paraissait navré, et ses amis avaient toutes les peines du monde à le consoler.

– Dire, répétait le patron, que nous étions en train de nous amuser si gentiment, sans faire de tort à personne, et qu'il a fallu que nous rencontrions ces caïmans de Yankees pour venir tout déranger ! C'est mon coup de tête, voyez-vous, mon sacré coup de tête !

– Ah bah ! fit Grain-de-Sel avec philosophie, t'as pas pu t'en empêcher ; fallait bien mettre ton cachet au bas de la volée. Et puis, c'est méchant, les Yankees. Ils ont reçu une rude danse tout de même. Et je crois que sans le feu, ça n'aurait pas été bleu de ciel pour eux.

– Oui, répliqua Cayou. Le feu ! V'là une histoire ! As-tu jamais vu mettre le feu avec un couteau, toi, Grain-de-Sel ?

Nous avons dit que Grain-de-Sel était un malin.

– Quelquefois, répondit-il, en tapant sur une pierre.

Cayou regarda Grain-de-Sel de travers.

– Enfin, vous ne m'en voulez pas, parce qu'on a interrompu la partie à cause de moi ?

– Oh ! non, Cayou ! non, Cayou, répétèrent les hommes en chœur. T'en vouloir ! Mais c'est toi qui a soutenu l'honneur du bateau. Pas un de nous, sans toi, n'aurait osé donner son compte à ce grand marchand de pétrole. Tu as fait ça pour le bateau, pour la frégate, pour le ruban.

– Maintenant, dit Grain-de-Sel, qu'est-ce que nous allons devenir ? Car le paroissien qui est venu nous tendre la gaffe, faut pas croire qu'il a fait ça pour le roi de Prusse. Qu'est-ce que nous allons devenir ?

– Ça, dit Cayou, faut le demander à Kergaz.

Kergaz, le matelot de Cayou, qui n'a point encore été présenté au lecteur, était un homme du Finistère, plus âgé que Cayou, mais uni à lui depuis de longues années par des liens d'une amitié à toute épreuve. Kergaz, aussi grand, et peut-être aussi fort que son matelot, était froid, calme tout autant que celui-ci se montrait déluré et remuant.

Jamais un mot, jamais un geste. Quelquefois un reproche quand les choses allaient trop loin. Il avait empêché parfois Cayou de commettre de bien grandes sottises. Certain jour même il avait tapé fortement sur son ami,

pour l’empêcher d’achever un gendarme que celui-ci était en train d’étrangler. Aussi Cayou ne jurait-il que par Kergaz.

– Voyons, lui dit Cayou. Qu’est-ce que tu conseilles, toi, la sagesse ?

– Rien, répliqua le matelot sans sourciller ; faut attendre. Je cherche à deviner quelque chose, et je ne trouve pas.

– Qu’est-ce que tu cherches ?

– Qui est-ce qui a pu mettre le feu ?

– Dame, je n’en sais rien, un quinquet, une allumette. Les Yankees, je ne sais pas, hein !

Kergaz secoua la tête, et passant à un autre ordre d’idées :

– Nous sommes douze ici, conclut-il. Combien ont leur congé, combien doivent rallier Toulou ?

– 11 y en a quatre qui sont libérés et qui ont leur feuille de route, et Cayou désigna quatre matelots qui portaient au côté de ces tubes en fer-blanc communs aux. soldats et aux matelots.

– Eh bien ! que ceux-là partent demain ma tin, ou mieux, le plus tôt possible ; qu’ils gagnent la station du Pas-des-Lanciers et qu’ils filent. Ce sera toujours ça. Quant aux huit autres, dame, il n’y a qu’à rester ici jusqu’à que nous voyions de quoi y retourne. L’homme qui nous a conduits ici ne l’a pas fait pour nous livrer. Donc, nous verrons bien.

– Mais je sais ce qu’il veut, dit Cayou. Ce malin il m’a arrêté au coin de la place Lenche pour me demander si j’étais libre. Je n’avais pas le tempss de causer, comme tu penses.

– Ah ! dit Kergaz. Et il retomba dans sa rêverie.

Les hommes cependant commençaient à s’é tendre, rompus par la fatigue, les uns à côté des autres. Seuls Kergaz et Cayou devisaient encore, Kergaz fumant, Cayou parlant.

A la fin Cayou se tut et alla prendre sa place sur le coin d’un des matelas.

Quant à Kergaz, il éteignit sa pipe, écouta les ronflements sonores que les matelots de la *Némésis* se renvoyaient à qui mieux mieux, et descendit avez précaution les marches du chalet. Entr’ouvrant sans bruit la porte, il avança la tête et tendit l’oreille.

Un sourd grognement se fit entendre auquel répondit un grognement absolument semblable au premier. Deux chiens veillaient devant la porte du

pavillon.

– Ah ! murmura Kergaz, nous sommes prisonniers. On nous fait surveiller. Bon à savoir.

Et remontant sur la pointe du pied, il s'étendit à son tour.

Le soleil depuis longtemps déjà dardait ses chauds rayons sur les palmes de la terrasse voisine, quand Harnave entra bruyamment dans le chalet.

– Tiens ! fit-il gaîment, on dort encore ici ?

En un clin d'œil, les hommes furent sur pied. Tout en riant, Harnave parlait de cette voix haute, brève, la voix du chef dans la marine.

– Allonns ! continua-il, vous êtes serrés ici comme harengs en caque, nous pouvons nous installer sur la terrasse ; nous avons à causer.

Kergaz, qui n'avait pas bougé, se leva d'un air indolent et dit avec indifférence :

– Vous avez amarré les chiens ? On peut sortir, alors ?

Harnave lui lança un regard de côté et marmotta entre ses dents :

– Qu'est-ce qu'il peut bien me vouloir, celui-là ?

Les matelots de la *Némésis* s'installèrent sur les bancs et sur la balustre de la terrasse, Harnave s'étendit dans un roking-chais, et, d'une voix claire :

– Mes enfants, dit-il, le patron (et il désigna Cayou) a dû vous raconter que je lui avais déjà demandé à embarquer avec moi. Des circonstances indépendantes de votre volonté ont empêché votre noce de durer aussi longtemps qu'elle aurait dû. Je les déplore et je m'en réjouis. Je les déplore parce qu'elles peuvent vous occasionner de sérieux désagréments, plus que vous ne pouvez le supposer, peut-être – et Harnave insista sur ce membre de phrase. Je m'en réjouis, car elles m'ont fourni l'occasion de vous rendre service. Enfin, il y a autre chose encore. Je suis le second d'un bateau qui va prendre la mer et j'étais à la recherche d'un équipage de premier choix. Je ne pouvais pas tomber mieux que sur vous autres. J'ai besoin d'une douzaine d'hommes. Ça vous va-t-il ?

Et du regard il interrogea Cayou.

Celui-ci fit de même à l'égard de Kergaz, et ce fut ce dernier qui répondit :

– Et pour où aller ?

Pour la seconde fois Harnave jeta un regard oblique au matelot.

– Mon Dieu ! un peu partout. Voici l'histoire, elle est très simple : J'ai un ami, le comte de Calveyrac, qui est immensément riche. Il a déjà navigué, c'est le fils d'un gros armateur de Bordeaux. Personne de vous n'est de Bordeaux ? Non. C'est fâcheux, parce que sans cela vous le connaîtriez certainement. Or, il veut aller à Ceylan, dans l'Inde, à Bornéo, à Sumatra, à Madras. Il s'occupe de minéralogie, c'est un bon marin ; il veut avoir un bateau pour lui tout seul. C'est moi qui suis chargé du bateau, de l'équipage, de tout. Nous possédons déjà une coque qui n'a pas sa pareille. La goëlette d'un lord anglais.

Cayou interrompit :

– La goëlette à hélice qui est entrée, il y a huit jours, désemparée à la Joliette ? Si c'est celle-là, – et se tournant vers les matelots, son œil brilla de plaisir, – c'est le plus joli morceau de bois que j'aie vu de ma vie.

– C'est ça même : un bijou digne de la reine d'Angleterre.

– Oh ! interrompit encore Cayou, nous avons déjà navigué comme la reine de Madagascar, nous pouvons bien faire envie à la reine d'Angleterre !

– Je ne dis pas, répliqua Harnave suivant son idée. Comme je vous l'ai offert la première fois, bon bateau, haute paye et un commandant qui n'est pas chien.

– Il y en a toujours quatre qui s'en vont, sur les douze que nous sommes ici ; ils ont tout et le reste avec le cachet du commissaire. Ils peuvent bien filer. Quant aux autres, c'est des vrais matelots, des marins finis ; ça les regarde. Ils sont libres.

– Mais vous, patron, et Harnave regarda Cayou bien en face, ça ne vous plairait pas d'être maître de manœuvre à bord de la *Mouette* ?

– Tout de même, répondit Cayou, si mon matelot veut bien embarquer avec moi ; et vous ne serez pas volé, car quand vous l'aurez vu se débrouiller, ce caïman-là, vous vous en lécherez le doigt et le reste, qu'il connaît la manœuvre comme le père éternel lui-même. N'est-ce pas, vous autres ?

Les matelots proclamèrent tous la supériorité incontestable de Kergaz.

– Avant tout, faudra voir votre monsieur le comte de Cavagnac, Caragnac, Catirac, dit Kergaz, parce que si c'est un faiseur d'embarras, il

n’y a rien de fait. Mais avant tout, il faut que les quatre qui ont fini leur temps filent leur câble, parce qu’il peut ne pas faire bon pour eux dans ce pays-ci. Indiquez-leur la route pour prendre la station et qu’on ne les voie plus.

On se dit adieu et au revoir, et les quatre matelots partirent après des embrassades à se faire craquer les os, des poignées de main à se démancher l’épaule, et des commissions et re commandations pour tous ceux du pays.

– Alors, dit Harnave, quand l’émotion du départ fut un peu dissipée, ceux qui restent acceptent ?

– Pardon, interrompit encore Kergaz, vous êtes bien pressé : On vous dit qu’on veut voir votre mossieu à l’avance. Faut pas croire que, parce que nous pouvons avoir la brasse carrée après nous, nous sommes perdus. Parbleu ! un, belle affaire, nous traverserions Marseille la nuit, et Toulon la nuit, et nous nous en irions les mains dans les poches en Italie ; la, nous serions bien tranquilles. J’en ai vu bien d’autres. Montrez-nous donc votre ami, le grand seigneur, monsieur Bloustognac, et nous verrons.

– Ah ! il vous plaira, repartit Harnave. Vous pouvez être tranquilles. Pour ce qui est des appointements, je ne puis pas dire mieux : vous ferez votre prix, et on l’acceptera. Une seule chose me gêne maintenant : c’est le départ de vos quatre amis. Il va me manquer des hommes, et je croyais avoir tout la sous la main. Etdame ! je n’ai plus mon compte. Il va falloir encore chercher, se démener : Pour la machine, j’ai quatre chauffeurs nègres, des brutes, que j’ai débauchés du *Cambodge,* un paquebot de la Compagnie. Mais il me faut encore au moins quatre hommes solides, et je ne sais pas où je vais aller les chercher, D’autant plus qu’il faut que cela vous arrange ; que les hommes que je prendrai s’entendent avec vous.

Au même instant la porte s’ouvrit.

Harnave s’effaça, et, s’adressant aux mate lots :

– Votre capitaine ! dit-il.

C’était, en effet, Calveyrac.

XIX

LE PARC.

Ainsi qu’on a pu s’en apercevoir dans la scène qui précède, Harnave n’eût pas été fâché de faire la conquête morale des matelots de la *Némésis* après en avoir fait la conquête matérielle, de les séduire, en un mot, et d’accaparer à son profit autorité et influence sur eux.

Lorsqu’il avait inventé le conte – ou le comte, comme on voudra – de Calveyrac, Harnave s’était aventuré sans prévenir de cette fantaisie le lieutenant. Il espérait avoir le temps d’arranger la chose avec Calveyrac, en lui représentant la nécessité de cette comédie pour éloigner tout soupçon indiscret. De fait, son but était bien simple : attribuer à son compagnon tous les honneurs extérieurs et prendre lui-même le commandement.

Par malheur pour Harnave, l’entrée matinale de Calveyrac dérangeait ces projets si bien préparés. Harnave, nous l’avons vu, paya aussitôt d’audace, et, sans hésiter, salua du titre de capitaine celui que tout à l’heure il présentait aux matelots comme un jeune marin dilettante de la science et voyageant pour son plaisir.

– Ah ! fit Cayou avec intérêt, monsieur est le capitaine ?

– Oui, appuya Harnave. Vous arrivez bien, capitaine, reprit-il, en affectant un ton de déférence à l’égard de Calveyrac : nous débattions les conditions de l’engagement avec ces messieurs.

Calveyrac examina les matelots d’un coup d’œil rapide et sûr.

– Beaux hommes ! dit-il, et tous résolus, n’est-ce pas, camarades ? Braves, énergiques ?

Cayou regarda Kergaz d’un air légèrement ahuri, qui témoignait de sa surprise d’entendre ainsi parler « mossieu le comte de Calveyrac. »

En effet, la voix de Calveyrac, vibrante et ferme, accusait l’habitude du commandement, et le matelot ne s’y était pas plus trompé que ses compagnons.

– Oh ! pour cela, fit vivement Harnave, je puis répondre.

Cayou s’avança et l’interrompant :

– Pardon ! excuse ! dit-il. Nous répondrons bien tout seuls. Il me va, moi, le capitaine. Pour lors, capitaine, c’est une affaire arrêtée, et nous allons

naviguer ensemble. Pour ce qui est du courage, on n'en manque pas et on pourra s'entendre.

Calveyrac s'avança et tendit la main au gabier, qui la prit en disant :

– C'est pour tout l'équipage, capitaine. A présent le cachet du préfet et du commissaire n'y ferait plus ni chaud ni froidd, c'est signé.

– Oui, mais ce n'est pas fini ! dit Harnave.

Il avait hâte de couper court à l'intervention de Calveyrac.

– Au moment où vous êtes entré, ajouta t-il en se tournant vers celui-ci, nous en étions à un point assez grave : huit hommes, c'est beaucoup, surtout huit hommes comme ceux-ci, qui en valent seize, mais nous en aurions encore quelques-uns, que ce n'en serait que meilleur ; qu'en dites-vous ?

– Je dis, répliqua le lieutenant, que rien n'est plus facile maintenant que de les trouver.

– Comment cela ?

– Je n'en sais rien, mais le gabier le sait ; je m'en rapporte à lui.

Et frappant sur l'épaule de Cayou :

– N'est-ce pas, mon brave, que vous savez où on peut trouver encore quatre ou cinq hommes solides, dignes de vous tenir compagnie ?

Cayou rougit de plaisir devant cette marque de confiance. Les façons ouvertes de Calveyrac le séduisaient autant que les manières entortillées et mielleuses d'Harnave t'avaient peu entraîné.

– Tout de même 1 fit-il.

– Quand je le disais !

Les matelots se rapprochèrent curieusement.

– Tu as des matelots à placer, toi ? dit Grain-de-Sel en riant.

– Tais ton bec... Voyez-vous, capitaine, faut pas chercher bien loin. Vous voulez des hommes solides, il y en a pas loin d'ici. Nous avons joué du poignet et du couteau avec eux. Une fois à bord on s'arrangera. Voulez-vous suivre mon conseil ? Foi de Breton, je n'ai pas de rancune, prenez les Yankees à qui nous avons troussé le poil.

Calveyrac connaissait déjà l'aventure de la veille, car elle avait fait assez de bruit.

– C'est une bonne idée ! dit-il gravement.

– Allons donc ! fit Harnave, est-ce que vous pourriez vous entendre ?

Cayou. Ie regarda de travers.

– Pourquoi pas ? Une fois que j'aurai été à eux la main tendue en leur disant : « Sans rancune, tout est fini, oublié, passé, vous pouvez compter sur Cayou à la vie à la mort, » il faudrait qu'ils soient bien méchants pour m'en vouloir encore après çà. Du reste, entre matelots, ça ne se fait pas. Et ils ont beau être Yankees du diable, ce sont des matelots, des vrais, des solides, et nous naviguerons avec eux. avec plaisir. N'est-ce pas, Kergaz, n'est-ce pas, vous autres, que vous êtes de mon avis ?

Kergaz et les matelots opinèrent du bonnet.

– C'est dit, conclut Calveyrac.

– A la bonne heure, voilà un homme ! murmura Cayou en se penchant vers ses compagnons.

– Ma foi ! il me va comme à toi ! enchérit Kergaz.

– Et à nous tous !

Harnave n'entendait point, mais il devinait. Il échangea quelques mots avec Calveyrac et reprit :

– Reste à trouver un mécanicien.

Cayou étendit la main.

– Pas besoin de ça. Mon matelot (et il désigna Kergaz) est mécanicien. Il peut arriver une avarie dans vos chaudières et dans la machine : il vous remettra un pislon comme le major me remettrait un bras.

– En ce cas, tout est bien convenu ! conclut Calveyrac. Les huit de la *Némésis,* quatre Yankees, les chauffeurs (des noirs de la côte d'Afrique), le maître-coq, qui se trouvera tout seul : l'équipage est complet. Mais vous devez mourir de faim, mes enfants ; on a certainement donné des ordres. Vous pouvez rentrer : le déjeuner vous attend.

Et, faisant signe à Harnave, il se disposa à s'éloigner avec lui.

Kergaz s'avança :

– J'aurais un mot à placer, dit-il. Si ça ne vous fait rien ; rangez vos chiens le soir. Nous aimons bien nous promener, mon matelot et moi, et puis, – nous avons l'air d'être prisonniers et nous n'aimons pas ça, pas vrai ?

– Soyez tranquilles ! répondit Calveyrac.

Quand il se trouva seul avec Harnave :

– Voilà de braves gens ! murmura-t-il, on les juge du premier regard. Il est dommage...

Et il s'arrêta assombri par une pensée intérieure. Harnave haussa imperceptiblement les épaules, Calveyrac sortit de sa rêverie et reprit :

– Raconte-moi comment tu as conclu l'affaire. Je vois que tu m'avais déjà présenté à eux, c'est bien.

Harnave saisit l'occasion offerte.

– Oui, dit-il ; seulement je leur ai bâti une histoire.

Et il mit Calveyrac au courant Le lieutenant fronça le sourcil.

– Je n'aime pas cela, c'était inutile. Enfin, ce qui est fait est fait. D'ailleurs, à la manœuvre, quand ils me verront, cela suffira.

– L'essentiel d'abord est de partir, objecta Harnave. Une fois en mer, on s'arrangera toujours. Et la goëlette ? reprit-il, changeant brusquement de sujet ?

– Tout va bien de ce côté aussi, répondit Calveyrac.

Ils se trouvaient à l'extrémité de la terrasse dont nous avons déjà parlé et de laquelle on dominait la mer au loin, développant sa nappe bleuâtre. Calveyrac expliqua les détails de son acquisition, qui n'avait souffert aucune difficulté et dont il était on ne peut plus satisfait.

Quarante-huit heures auparavant, le Sea-Gull, de lord Daigbay, était devenu la propriété de Calveyrac, conformément aux conventions arrêtées entre lui et Le Carol, et le premier soin du lieutenant avait été de damner au bâtiment une appellation française.

Le *Sea-Gull*, c'est-à-dire désormais la *Mouette*, répondait merveilleusement aux desseins des aventuriers.

Ce petit navire, armé d'une puissante machine, filait sans se gêner ses douze nœuds à l'heure. Les mâts de hune et ses bas mâts pouvaient facilement être dépassés et étendue sur le pont. Cela fait, la coque de la *Mouette* n'étant point très élevée au-dessus de l'eau, la goëlette disparaissait facilement, entre deux rochers de la côte, dans une crique, dans une anse, n'importe où, et n'éveillait point l'attention d'es curieux. Avec cela, un aménagement luxueux. Tout était donc pour le mieux, et le hasard se chargeait d'aplanir les dernières difficultés.

Quant aux avaries, aux réparations à la coque, à la mâture, à la machine, elles étaient insignifiantes, et Calveyrac n’avait pas perdu une minute ; le gros de la besogne était déjà achevé, et les matelots feraient le reste,

Il fut convenu que, dès la nuit suivante, ceux-ci se rendraient à bord de la goëlette amenée à portée de la bastide. Le Carol avait désigné une anse excellente et à peu près ignorée.

Quant aux matelots américains, Harnave se rendrait à Marseille, en embaucherait quatre, on les ferait monter à bord de la *Mouette*, et il n’y avait plus à s’en inquiéter.

– Eh bien ! dit Harnave, lorsque les dernières résolutions eurent été prises, voilà donc l’affaire en bon chemin. Quand je songe que tu as été sur le point de la repousser ?

Calveyrac, sans répondre, lui serra le bras avec force.

A l’etrémité de la terrasse, une forme blanche et svette, une jeune fille venait d’apparaître, pour s’effacer presque aussitôt sous les arbres du parc.

– Je comprends ! fit Harnave à voix basse. C’est elle, n’est-ce pas ?

– Silence !

– Oh ! tu peux être tranquille. Désormais, jusqu’au départ, ne sommes-nous pas comme chez nous ? A bientôt, je te laisse... à tes amours.

Et il s’éloigna rapidement.

XX

LES MALICES DE CAYOU

Calveyrac avait hâte de rejoindre Alice. Depuis cette nuit que nous avons racontée, et pendant laquelle s’était bien véritablement décidé le sort du lieutenant, il n’avait pas revu la jeune fille : nous dirions volontiers qu’il n’avait pas voulu la revoir, craignant d’être forcé de lui avouer la vérité. Il s’était borné à lui faire tenir un billet, tout plein de protestations d’amour, mais assez vague, avertissant Alice de ne pas s’étonner de ce qui pourrait se passer aux Olivettes, d’ici à quelques jours.

Mais à présent que l’expédition était non-seulement décidée, mais prochaine, et que revenir en arrière était impossible, Calveyrac n’hésitait plus, et s’il cherchait à rejoindre Alice, à la rejoindre cette fois sans se cacher, en plein jour, comme Le Carol lui-même semblait l’y avoir autorisé, c’était pour lui avouer enfin sa résolution de partir, de s’expatrier, de la quitter, pour la mieux conquérir.

Laissons les deux jeunes gens disparaître sous les épais ombrages du parc, abandonnons Alice, pâlissante et effrayée de la déclaration inattendue de Calveyrac, qui s’efforce en vain de la rassurer, et revenons à Harnave. :

Si Calverac n’avait pas été absorbé aussi profondément par l’apparition de la jeune fille, il aurait remarqué l’expression d’ironie haineuse avec laquelle le misérable avait accentué ce mot :

– Tes amours !

Harnave suivait la direction du parc diamétralement opposée à celle qu’avait prise Calveyrac. Il contourna un petit bâtiment bas, entouré d’une grille de bois peint, qui n’était autre que le chenil, et qui disparaissait lui-même, enfoui sous des massifs épais ; arrivé là, il parut fouiller du regard la profondeur des arbres. Au même instant, des hurlements de chiens retentirent, mais ce n’étaient point des aboiements ; aux hurlements se mêlaient un bruit strident annonçant à n’en pas douter une de ces corrections si fréquemment appliquées par l’ homme à l’animal qu’il désigne lui-même comme son meilleur ami.

Un instant après, la porte du chenil s’ouvrit, et Le Carol parut, un fouet à la main, et le visage empourpré.

Harnave alla à lui.

– Je vous cherchais, dit-il. Qu’avez-vous donc ? vous semblez tout animé.

– Ce sont ces sauvages de chiens ! répliqua Le Carol. Depuis que je les ai rattachés, ils ne font que gronder. J’ai perdu patience, et, ma foi, j’en ai corrigé un d’importance, pour l’exemple.

– Diable ! fit Harnave, c’est peut-être imprudent à vous. J’ai ouï dire que cette race de chiens n’était pas commode et qu’elle gardait souvent rancune.

Le Carol haussa les épaules.

– Allons donc ! Il en est des chiens comme des hommes ! Ils dévorent ceux qui les flattent et n’obéissent qu’à ceux qui les écrasent.

– C’est égal, reprit Harnave, visiblement peu convaincu de l’exactitude de cette maxime ; c’est égal, j’aime autant que ce soit vous que moi. A présent, causons d’affaires sérieuses. Vous savez qu’il est ici ?

– Calveyrac ? Pardieu ! si je le sais !

– Avec...

Le Carol, d’un geste impérieux, lui commanda le silence. Harnave se tut. L’armateur poursuivit, d’un ton saccadé :

– Nous touchons au dénouement, tout cela va finir. Mais toi, la fortune ne t’a point fait oublier ta parole ?...

D’une voix basse, à peine perceptible, il ajouta :

– Ta haine ?

Harnave éclata d’un rire singulier, plus terrible que toutes les réponses. Puis :

– Avant deux jours nous serons en mer. Ce jour-là vous pourrez dire que tout est fini.

Le Carol, de nouveau, fit un geste commandant le silence

– Qu’y a-t-il donc ?

– Il m’a semblé, répliqua l’armateur d’une voix de plus en plus basse, entendre craquer des broussailles... là... près de nous.

Au même instant un grognement sourd partit du chenill : les chiens aussi étaient inquiets.

– Quelqu’un s’aviserait-il de nous épier ? rugit Le Carol, qui d’écarlate qu’il était tout à l’heure devint blême.

Il s’élança dans un fourré, tandis qu’Harnave se jetait dans un autre, non-seulement ils ne virent personne, mais tout bruit avait complètement cessé.

Les chiens eux-mêmes s’étaient tus.

– Nous nous sommes trompés ! fil l’armateur. Mais n’importe. A l’avenir, si nous avons encore à causer, nous nous verrons la nuit, dans une chambre basse de la bastide. Un mot encore : je retourne à Marseille ; personne ne m’a vu entrer ici...

– Compris 1

– Les hommes doivent être à table en ce moment ; tu as donné des ordres ?

C’est fait.

– Adieu ; à ce soir. Il faut t’attacher ces hommes à tout prix ; il faut qu’ils ne voient que par tes yeux ; qu’ils soient prêts à tout.

Harnave fit un geste d’acquiescement. Dès qu’il eut perdu de vue Le Carol, il retourna sur ses pas, s’orierilant vers le chalet, situé à une assez grande distane

– Diable de parc ! murmura-t-il. Une vraie forêt ; on s’y perd.

– Ouf ! soupira une voix, quand Harnave eut disparu. Il était temps ! mille sabords !

Et un grand corps long et maigre, glissant sans bruit le long d’un gros marronnier, se laissa tomber à terre.

On a déjà reconnu Cayou.

Le gabier demeura un instant immobile, les yeux fixés vers le sol, et comme en proie à une méditation au bout de laquelle il ne voyait aucune issue.

Puis, portant vivement sa main droite à son oreille, il se mit à gratter avec une sorte de violence cet appendice auditif, ce qui, chez Cayou, constituait le dernier terme de l’impatience unie à la curiosité.

– Ça n’est pas clair ! fit-il en manière de conclusion. Mais il y a pour sûr quelque chose contre M. Calveyrac. En attendant, ne nous laissons pas pincer par le sécot.

Et rapidement, sûrement, comme s’il possédait à fond les secrets du parc des Olivettes, Cayou, regagna en deux minutes le chalet, où les matelots, déjà attablés, savouraient un fort repas, arrosé d’un nombre respectable de bouteilles.

– Tiens ! s’écria Grain-de-Sel, où étais-tu donc ?

– Chut ! commanda Cayou : je ne suis pas sorti. Je vous conterai ça. Que personne ne se coupe.

Et il se mit à jouer de la cuiller avec entrain. Il était temps ; la porte s’ouvrit et Harnave entra.

Le spectacle des matelots au complet, dont il se rendit compte du premier coup d’œil, le rassura. Un instant, en effet, il avait partagé le soupçon de Le

Carol et s’était dit que l’indiscret dont il n’avait point trouvé trace pourrait bien être un curieux de la Némésis.

Mais non : bien décidément, Le Carol s’était trompé, puisque les huit matelots mangeaient et buvaient du meilleur appétit, et sans laisser voir aucune autre préoccupation.

– Eh bien ! les enfants, ça va ? s’écria joyeusement Harnave. Cependant, il ne faut pas juger là-dessus de notre ordinaire futur. Il y aura mieux. –

– Bon ! fit Cayou d’un air insouciant, on s’en contenterait tout de même.

Harnave prit un verre et le remplit :

– A la santé de la *Mouette !*

– Ah ! le bâtiment s’appelle la *Mouettee ?*

– Oui.

– A sa santé !

Quand on eut bu. Cayou remplit de nouveau son verre, et, l’élevant à bras tendu du côté d’Harnavee :

– A la santé du capitaine Calveyrac ! reprit-il.

Harnave eut un tressaillement aussitôt réprimé. Il choqua son verre contre celui du gabier et lui fit raison.

– Vive le capitaine ! répéta Cayou.

– Vive le capitaine ! répétèrent les matelots.

Harnave fixa sur Cayou un regard profond ; mais la physionomie du gabier exprimait une telle satisfaction, un tel abandon, qu’il était impossible de s’en défier.

– Serait-il un peu ivre ? pensa Harnave. Pour un homme qui a résisté à la journée d’hier, voilà du nouveau. Hé ! patron, poursuivit-il, est-ce qu’on peut causer un instant avec vous, en amis, là, dehors, dans le parc ?

Comme si Cayou avait pu lire ce qui se passait dans l’âme d’Harnave, il répliqua d’une voix légèrement embrouillée :

– Dans le parc ?... ah ! mais non... Vos dogues sont trop malhonnêtes. Pas vrai, Kergaz ?

Kergaz opina d’une inclination de tête. Ni lui ni les autres matelots ne comprenaient le but de Cayou, mais ils sentaient que s’il jouait une comédie, c’est qu’il y avait un intérêt quel conque, et, d’un accord tacite, ils étaient résolus à le soutenir.

– Eh ! non, fit Harnave, tout à fait dupe du gabier ; les dogues sont à l'attache, dès la pointe du jour.

– C'est différent ! reprit Cayou. Allons prendre l'air.

Quand les deux hommes furent seuls :

– Patron ! dit brusquement Harnave, on peut compter sur vous, à la vie, à la mort ?

– Dame ! je croyais que c'était signé ?

– Oui, mais je veux dire que je peux compter personnellement sur vous. Bien que je sois le second de la *Mouette,* j'en partagerai le commandement effectif... Le comte de Calveyrac est mon ami... Mais il peut se produire tel évènement... telle circonstance... Enfin, avez-vous confiance en moi ?

Choose étrange, Harnave, s'était proposé de jouer franc jeu, et il se sentait embarrassé devant le regard loyal du gabier.

– Confiancte !... dit Cayou. Si je n'avais pas confiance, est-ce que je serais ici ? D'abord par le fait, moi, je ne connais que vous... C'est vous... et pas un autre, qui nous avez tirés d'affaire : ça ne s'oublie pas, ces choses-là.

Un sourire satisfait erra sur les lèvres d'Harnave.

– Alors vous m'êtes dévoué ?

– Parbleu !

– C'est tout ce que je voulais savoir. Prenez ceci : il y a là cinquante louis ; c'est un premier à compte sur l'expédition. Je vais de ce pas à Marseille tâcher de retrouver les Yankees. Cette nuit, la *Mouette,* à peu près réparée, sera dans les eaux de la bastide. A ce soir, donc !

Cayou demeura seul, profondément pensif.

Tout à coup il recula étonné.

– Tiens ! murmura-t-il, une femme.

XXI

OU CAYOU, DE PROTÉGÉ DEVIENT PROTECTEUR.

Ainsi qu’on a pu déjà juger, Cayou possédait un certain nombre de qualités. Parmi ces qualités figurait une galanterie digne des anciens preux, gracieuse ou respectueuse selon les circonstances, mais toujours protectrice.

Hàtons-nous de dire qu’en voyant venir à lui, du fond d’une allée ombreuse, la femme qui lui avait arraché son exclamation de surprise, le sentiment dominant chez Yves-Marie fut le respect, mêlé à une véritable admiration.

On a déjà reconnu Alice Le Carol. Le lecteur se rappelle l’éclatante beauté de la jeune fille ; mais Cayou, qui voyait pour la première fois Alice, s’avancer lentement, vêtue d’une robe blanche, sous les arbres sombres, devait nécessairement être agité d’un émotion invincible, lui le bon matelot, si peu habitué à se rencontrer en pareille compagnie, car du premier coup il se dit :

– C’est la demoiselle de la maison, pour le sûr !

Cette réflexion en amena immédiatement une seconde à laquelle Cayou n’avait pas encore songé, tout occupé qu’il avait été jusqu’alors à se remettre de ses fatigues de la veille et à se préparer un nouvel avenir.

– Tiens ! au fait ! la maison de qui ? Chez qui diable sommes-nous ?

Mais Cayou raisonnait très vite.

– Que je suis bête ! Nous sommes chez le patron, chez le capitaine, chez M. le comte de... diable de nom !... Calveyrac. C’est sans doute sa femme, car elle a beau être jeune, pour que ça serait sa fille, faudrait qu’y se soit marié tout à fait en bas âge.

Cependant Alice continuait à s’approcher, et l’on eût dit même qu’après avoir distingué le matelot elle hâtait le pas.

– Elle prend joliment ma hauteur, poursuivit Cayou avec une satisfaction intérieure. Pour lorsse. faut faire voir qu’on a de l’usage et se conduire comme qui dirait que l’on serait dans le grand salon du préfet maritime.

Et il mit le chapeau à la main.

Alice s’était arrêtée. Brièvement, d’une voix qui tremblait un peu, elle dit :

– Vous êtes un des matelots qui devez bientôt vous embarquer sur le bâtiment de M. Calveyrac ?

– Pour vous servir, ma belle dame, si on peut être propre à ça, répondit Cayou.

En formulant cette réponse, qui témoignait chez Yves-Marie d'un certain vernis de l'ancienne cour, le matelot avait relevé la tête : il fut frappé de la pâleur de la jeune fille et de l'éclat fiévreux de ses yeux ; si peu physionomiste que fût Cayou, il devina une profonde douleur.

– Madame est ma commandante ? interrogea-t-il.

Alice secoua la tête.

– Non.

– Je le regrette : j'aurais voulu lui être agréable ; Yves-Marie Cayou, ex-matelot de la *Némésis*, qui n'a jamais eu une mauvaise action à se reprocher, je m'en vante, et qui éprouve toujours de la contrariété, quand il voit une dame qui a de la peine... Mais, pardon, excuse, je me mêle de ce qui ne me regarde pas et.

Cayou, légèrement empêtré dans sa phrase, cherchait le moyen de battre en retraite, mais Alice l'interrompit.

– Vous êtes un honnête homme ?

– Parbleu ! fit Cayou tout interloqué.

– Vous avez vu M. Calveyrac ?

– Pour ça, pas longtemps ; ce matin tout juste. Mais assez pour le juger ; c'est jeune, c'est franc, c'est brave, un fier matelot, quoi.

Un éclair de joie fugitive brilla dans les yeux de la jeune fille.

– En ce cas, je puis vous parler, dit-elle. Ecoutez-moi : je n'ai pas beaucoup d'or à moi, mais tout ce que je pourrai réunir est à vous.

Cayou eut un geste de suprême majesté :

– Madame ne connaît pas Yves-Marie Cayou, répliqua-t-il d'un ton froissé. Pour un service, voyez-vous, madame, faut pas comme ça proposer de l'argent à un matelot.

– Pardon ! fit Alice, dont la voix douce alla droit au cœur du brave gabier. Je suis la fiancée de M. Calveyrac, et je l'aime, et en apprenant tout à l'heure de sa bouche qu'il allait bientôt s'embarquer pour un voyage lointain, j'ai cru que j'allais mourir.

Et, en effet, à cette pensée, Alice appuya sa main blanche sur un platane qui se trouvait à sa portée.

Cayou demeura un instant confondu.

– Monsieur le comte de Calveyrac ? balbutia-t-il.

– Il n’est pas comte.

– Pardon, excuse... que nous disait donc ce paroissien qui nous a embauchés ?. Enfin, n’importe, n’y a pas d’offense. Mais pour ce qui est de l’embarquement, c’est vrai.

– Oui.

– Et ça vous fait de la peine ?

Alice inclina la tête. Cayou se gratta l’oreille avec fureur.

– De vrai, dit-il, ça n’est pas bien de s’en aller comme ça, je ne sais où, au fin fond du monde... car je ne sais pas du tout... sans s’être seulement marié... Quand on est marié, ça va encore... On patiente... mais avant... On pourrait peut-être remettre ça à un de ces jours...

– Non, répliqua Alice d’une voix triste. Il y a une fatalité sur moi. Toute remise est impossible. Il me l’a dit. Mais si ce départ me désespère, il existe une autre cause de mon chagrin... La démarche que je fais auprès de vous, et qui doit vous paraître bien étrange, bien inconsidérée, à vous que je vois pour la première fois et qui ne me connaissez pas...

Elle étouffa un sanglot. Cayou n’y tint pluss :

– Parlez, dit-il. et, foi de Breton, tout ce qu’un homme peut faire pour vous empêcher de pleurer, je le ferai.

– Un ami ! murmura Alice, un ami, n’est-ce pas ? J’en ai tant besoin !

– Oui, un ami et qui se fera hacher pour vous, mille noms... et Cayou se laissa aller à prononcer un gros juron,

– Eh bien ! reprit Alice, sans prendre garde au langage par trop énergique du matelot, puisque vous aimez M. Calveyrac, puisque vous l’appréciez, promettez-moi, durant ce voyage qui sera sans doute long. et dangereux peut-être... promettez-moide veiller sur lui.

Cayou étendit la main.

– Je le jure, dit-il. Mais, à part les dangers de la mer, je ne vois pas...

– Je ne sais, fit Alice avec effort ; mais j’ai peur... Connaissez-vous l’homme, le second qui partagera le commandement à bord ?

– Ma foi non... C’est un maigre... le poil noir... assez sûr de son affaire... qui nous a tirés d’un mauvais pas. mais c’était par intérêt : je ne peux pas

lui en vouloir... Pourtant il ne me revient guère ; il aune boule et une paire d'écubiers, ça a l'air d'un vilain singe. Suffit.

Alice eut un tressaillement nerveux.

– Pardonnez-moi toutes ces questions, reprit-elle ; ce sont des folies sans doute ; mais à bord, mais si loin d'ici... un ennemi près de lui... oh ! ce serait affreux.

A son tour Cayou tressaillit, mais il se tut.

Le souvenir de la conversation qu'il avait surprise lui revint à l'esprit ; de cette conversation il avait saisi quelques bribes sans suite, mais le nom de Calveyrac était venu à son oreille, et on a vu déjà combien il avait été frappé de l'accent dont ce nom avait été prononcé.

– Est-ce que vous habitez seule ici ? interro gea-t-il tout à coup.

– Oui, répondit Alice étonnée... seule, excepté lorsque mon père y vient passer la journée ou la nuit.

– Alors, il n'y a que votre père et vous ?

– Sans doute.

Cayou se gratta l'oreille avec vigueur.

– Dumoment que c'est son père, pensa-t-il, je me serai trompé, c'est sûr. Mais tout de même, j'ouvrirai l'œil au bossoir.

Puis à voix haute :

– Ce qui est juré est juré. Tant que je serai vivant, âme qui vive ne touchera à un cheveu du capitaine.

– Oh ! s'écria Alice, merci !

Cayou reprit :

– Et le capitaine, il est toujours ici ?

– Non, dit Alice. Il vient de me quitter pour retourner à Marseille.

– Mais il va revenir ?

Une rougeur subite couvrit le visage de ! a jeune fille. Elle répliqua avec effort :

– Je ne le crois pas... du moins pas avant demain... Ne devez-vous pas embarquer l'une des prochaines nuits ?

– On le dit, répondit Cayou ; c'est même ce soir que nous devons accoster la goëlette pour nous y installer en attendant le départ... ce qui fait que c'est probablement la première et la dernière fois... avant notre retour,

s’entend, que j’aurai celui de voir... comme qui dirait la femme de mon commandant.

L’inquiétude subite répandue sur les traits de la jeune fille disparaissait à mesure que parlait Cayou.

– Ainsi, dit-elle, vous embarquez ce soir ?

Alice tendit la main au matelot :

– Adieu, ajouta-t-elle, et veillez sur lui.

Cayou fit un dernier geste plein d’éloquence et s’éloigna.

La journée se passa sans autre incident.

Le soir vint, puis la nuit.

Tout dormait à la bastide, ou du moins tout semblait dormir, lorsqu’un homme franchit légèrement la brèche du mur du jardin, et, après s’êlre assuré de la solitude, se dirigea rapidement vers l’habitation.

Arrivé devant une fenêtre, il frappa doucement au volet.

– Alice ! dit, -il à voix basse.

Le volet s’ouvrit, l’homme s’élança...

C’était Calveyrac.

XXII

HONNEUR POUR HONNEUR.

Si le lecteur s’est étonné de l’étrange consetement manifesté par Alice, en apprenant que durant la nuit qui allait.s’écouler, la bastide redeviendrait solitaire, le retour mystérieux de Calveyrac en a déjà donné l’explication.

Alice, en apprenant le projet’du jeune homme, avait essayé de le combattre, mais vainement. Calveyrac s’y était-jeté désormais avec une énergie d’autant plus obstinée qu’il avait d’abord résisté plus violemment.

Alors, la jeune fille s’était bornée à écouter, muette et pensive, les promesses du lieutenant, ses espérances folles, entremêlées d’ardentes protestations d’amour ; puis, tout à coup, au moment où il se disposait à quitter la bastide, pour aller hâter à Marseille les derniers préparatifs, elle avait jeté à Calveyrac ces mots :

– Cette nuit, chez moi, je vous attendrai.

Et elle s’était enfuie, laissant le jeune homme éperdu, stupéfait, foudroyé de stupeur.

Voilà pourquoi Alice avait souhaité la solitude, et pourquoi Calveyrac était revenu.

Dans cette chambre, par la fenêtre de laquelle nous l’avons vu pénétrer, Alice, debout, plus pâle encore que d’ordinaire, enveloppée de cette même robe blanche qui lui donnait l’aspect d’une apparition fantastique, se tenait debout, immobile.

Sur la cheminée deux bougies brûlaient, et leur lueur, encadrant pour ainsi dire le visage de la jeune fille, ajoutait encore à son expression presque spectrale.

C’était une chambre élégante, toute tapissée de couleurs claires, et dont la gaîté jurait étrangement avec l’état ordinaire de l’esprit d’Alice. Evidemment Le Carol, en n’y ménageant ni le confort, ni le luxe, avait tenu à dissiper, sans y parvenir, comme nous l’avons vu, les tristes souvenirs et les pressentiments de l’enfant qu’il considérait, dans sa jalousie aveugle et féroce, comme une étrangère à son foyer.

Calveyrac referma rapidement le volet, puis a croisée, allant à Alice, il s’agenouilla devant elle et lui prit la main.

– Me voici, dit-il. Oh ! je savais bien que vous m’aimiez, Alice, mais je n’aurais pas espéré que vous m’en donneriez une telle preuve, que vous me permettriez de vous bénir à genoux, seul avec vous dans cette chambre, où jamais homme n’a pénétré, et où je ne suis entré, malgré votre autorisation, qu’avec un tremblement de respect et de crainte.

Elle le regarda longuement, abandonnant ses mains aux aisers du jeune homme.

Puis lentement el e laissa tomber ces mots :

– Ainsi, c’est bien vrai, vous allez partir.

Calveyrac se releva : cette voix étrange avait fait tressaillir tout son être, tant elle était douloureuse et résignée.

– Ne vous ai-je pas tout dit, chère âme ? répliqua- t- il. C’est parce que je vous aime que je pars, que je quitte la France. Mais rassurez-vous.. Oh ! votre amour me protégera. Dans peu de mois, je reviendrai, et cette fois ce

ne sera pas lepauvre lieutenant qui se présentera à la bastide ce sera l'homme qui viendra réclamer à votre père l'exécution d'une promesse sacrée, ce sera votre mari.

– Vous ne m'avez pas dit en quoi consistait cette expédition.

Un nuage passa sur le front de Calveyrac.

– Encore ? murmura-t-il. Je vous ai dit que c'était la fortune assurée : qu'importe le reste ?

– Sans danger pour vous ?

Calveyrac fit un geste embarrassé.

– Il y a toujours du danger à aller loin sur mer... Mais, je vous le repèle, Alice, je reviendrai, je le sens, j'en suis sûr.

– Sans honte ? continua Alice.

Elle avait dit cela d'une voix brève, vibrante, en fixant sur le jeune homme un profond regard.

Calveyrac recula, malgré lui, pâlissant.

– Alice... balbutia-t-il.

– Vous ne m'avez pas répondu.

– Une telle question... Oh ! vous n'y pensez pas, Alice... Quoi ! c'est vous... vous qui m'aimez...

– Malheureux ! s'écria-t-elle, vous ne comprenez donc pas que si je vous parle ainsi, c'est pour cela... C'est parce que je vous aime... c'est parce que vous aimant, votre honneur m'est aussi cher que mon honneur ?

Calveyrac passa une main tremblante sur son front. Lorsque, quelques heures auparavant, dans la matinée, il avait fait part à la jeune fille de son projet, de sa résolution, Alice, nous l'avons dit, s'y était opposée ; mais c'était la première fois qu'elle employait de telles paroles, et ces paroles pesaient d'un poids étouffant comme un remords sur le cœur du malheureux.

Elle ne savait rien cependant ; elle ne pouvait rien savoir. Calveyrac essaya de lutter ; il fit ce qu'il n'avait jamais fait : il mentit.

– Eh bien ! reprit-il, en ce cas, je ne comprends plus ; j'espérais, cependant, que vous me connaissiez mieux, Alice.

– C'est parce que je vous connais... Fédri ! Il s'est passé entre vous et mon père un pacte que j'ignore. Fédri ! ne m'avez-vous pas avoué que

c’était lui qui consentait à faire les avances de cette expédition maudite ?

– C’est lui, en effet.

– Lui, qui me hait ? lui qui vous hait ? lui qui a laissé tuer ma mère... qui a été complice de son assassinat, peut-être.. Ah ! vous ne m’avez pas crue, lorsque je vous ai raconté cette lugubre histoire.

– Je vous ai crue, je vous crois, je vous le iure.

– Et vous êtes allé solliciter le secours, l’alliance de mon père !

– Mais lui-même, l’autre nuit... il y a huit jours... pendant que j’écoutais, caché, n’est-il pas revenu sur son premier refus ? N’a-t-il pas dit que si je gagnais une fortune, je pourrais espérer vous donner mon nom, vous appeler ma femme ?

Alice eut une expression de hauteur dédaigneuse ?

– Comédie !... comédie !... Oh ! pauvre cher ami de mon cœur ! Il vous savait la... Il vous devinait... Il vous avait épié... suivi peut-être... Mes pressentiments ne me trompent pas.

– Non !... fil Calveyrac avec force. Non, c’est impossible. Vous ne savez pas ce qui depuis cette nuit-là, s’est passé entre votre père et moi, Alice !... Vous ne savez pas ses hésitations... ses résistances... mes efforts pour le convaincre... Non ! vous vous ; trompez.

– Je me trompe ? Que s’est-il passé entre vous ? Parlez donc...

– Que voulez, vous savoir ?

– Je veux savoir où vous allez, pourquoi vous partez, et d’où viendra cette fortune que vous dites aller conquérir.

Calveyrac se tut.

– Vous ne répondez pas. Eh bien ! moi je vais vous le dire. Pour que mon père ait consenti à céder à votre prière, il faut qu’il ait espéré vous voir périr dans l’expédition projetée par vous, ou bien que cette expédition, dont vous refusez de m’avouer le véritable objet, repose sur un acte déloyal. Fédri, je connais mon père : pour qu’il ait fait tout cela, malheureux qui croyez triompher, il faut qu’il ait espéré en tirer deux profits, ou votre déshonneur ou votre mort... peut-être tous les deux.

Calveyrac cacha son visage entre ses deux mains.

– Parlez ! continua Alice, me suis-je trompée ? Votre, honneur sortira-t-il sauf de ce voyage ? Parlez !... Oh ! je vous en conjure, parlez donc !

– Je ne puis vous répondre.

– Alors, c’est bien un pacte de honte, n’est-ce pas ?

– Non ! s’écria Calveyrac : non, car il n’y a pas de honte là où l’on joue sa vie homme contre homme, là où l’on combat, là où le sang de nos veines est l’unique enjeu contre l’or !

Alice jeta un cri déchirant.

– Ah ! je le savais bien que tu voulais jouer ta vie ! malheureux ! Et tu dis que tu m’aimes ?

– Elle en doute ! murmura Calvayrac dans un sanglot.

– Ta vie... contre de l’or ? dis-tu. Le voilà donc le secret de cette expédition terrible !... Un combat... une lutte... Quelque fortune à prendre... dans quelque pays inconnu... lointain... A prendre ? Non ! à voler !

Calveyrac frémit de tout son corps.

– Eh bien ! oui ! rugit-il emporté par un désespoir fou. Oui... c’est de l’or qu’il s’agit d’aller prendre... beaucoup d’or Mais je ne t’ai pas menti... c’est mon sang, c’est ma vie que je suis prêt à jouer... non pour cette fortune – que m’importe ? – mais pour toi, que j’aime. que j’adore... pour toi que je veux riche, belle, heureuse !...

Alice saisit les deux mains de Calveyrae.

– Tu ne partiras pas !

– Il le faut !

– Tu ne partiras pas !

– Il le faut, te dis-je ! mais songe donc que j’ai promis... que j’ai juré... quecette nuit même le bâtiment mouillera en vue de la côte !... ici... tout près ! Que c’est moi qui suis le chef, le capitaine... le maître...

Alice écarta ses cheveux blonds d’un geste brusque, puis d’une voix entrecoupée :

– Ecoute... nous fuirons d’ici. bien loin... tous deux...

– Il est trop tard !

– Eh bien ! s’écria la jeune fille, puisque c’est la dernière fois, puisque je ne te verrai plus jamais ! jamais ! puisque tu veux mourir.... il n’y a plus d’honneur... il n’y a plus rien...

Et, superbe de passion, folle, les lèvres frémissantes, elle jeta ses deux bras au cou de Calveyrac.

Au même instant, des bruits de voix rapides mêlés à des aboiements retentirent dans le lointain...

Mais ni Calveyrac ni Alice ne les entendirent.

XXIII

LES CHIENS

Harnave, il faut le dire, s’était multiplié. A Marseille il avait retrouvé facilement les matelots Yankees. Le souvenir des exploits de Cayou n’était pas si éloigné qu’il ne pût servir à guider Harnave.

Tom Bobay était fort abîmé. Néanmoins, comme il avait été question de l’arrêter, vu certains témoignages affirmant qu’il avait mis le premier le couteau à la main, comme ses compagnons ne se trouvaient pas en meilleure position que lui, et qu’en outre l’affaire de l’incendie continuait à demeurer fort peu claire, il ne fallut pas longtemps à Harnave pour décider les plus compromis à aller visiter d’autres rivages.

Harnave procéda avec les Yankees comme it avait fait avec les matelots de la *Némésis.* Seulement, au lieu de les conduire à la bastide, il les fit monter sans retard à bord de la *Mouette.* Tout les formalités nécessaires avaient été remplies par Calveyrac. La goëlette chauffait. Au lever du soleil, elle prit le large, Harnave commandant la manœuvre et dirigeant la *Mouette* en vue de l’anse toute proche de la bastide, où l’embarquement définitif devait avoir lieu le lendemain.

Alors seulement, il réunit les Yankees, dont un coup d’œil lui avait déjà suffi à apprécier les soli les qualités, et il leur fit part de son dessein de leur adjoindre bientôt une bonne demi-douzaine de matelots français.

– Je voulé bien, répondit Tom Bobay : les Français bons compagnons, mais pas ceux qui donnaient des coups de tête dans le estomac.

– Bah ! fit Harnave, c’est passé, c’est fini. Si vous ne gardez rancune aux Français que du coup de tête, on pourrait s’arranger.

– Yes ! du coup de tête seulement.

Harnave alors avoua brusquement que c'était, précisément avec l'auteur du coup de tête et ses compagnons qu'il s'agissait de naviguer. Les. Yankees poussèrent des cris.

– C'est à prendre ou à laisser, dit Harnave. Il est encore temps : ici, bonne paie, la liberté, bénéfices sûrs ; à Marseille, indiscrétions, de la police, et tout le tremblement.

Ces raisons, accompagnées d'un à-compte respectable, calmèrent les Yankees. En vue de la bastide, on mit le canot à la mer. Harnave y descendit avec Tom Bobay : vingt minutes après, la victime de Cayou se retrouvait devant son vainqueur.

Tout se passa ainsi que Cayou l'avait prédit : il tendit la main à Tom Bobay. Celui-ci l'ut touché du procédé. On fit la paix, et, dans le courant de la nuit, Yankees et Français étaient fraternellement installés à bord de la *Mouette.*

La goëlette, nous l'avons dit, était admirable ment approvisionnée : Calvyreac avait songé à tout. Il fut convenu que l'équipage emploierait la journée du lendemain à se familiariser avec le bâtiment. Cayou avait le commandement intérimaire. Quant à Harnave, il demeura à terre : il devait embarquer seulement la nuit suivante, en même temps que Calveyrac.

Ce qu'Harnave avait à faire aux Olivettes, on le devine : il avait à s'entretenir une dernière fois avec Le Carol L'armateur, en effet, était revenu à la bastide, presque sur les pas de Calveyrac ; il avait assisté de loin à l'embarquement des matelots, et, après le départ de ceux-ci, il avait rejoint Harnave dans le chalet naguère habité par Cayou et ses compagnons.

Ce bruit de voix lointaines, que nous avons signalé, c'étaient les appels des matelots hélant la goëlette, et la réponse de celle-ci, mêlée aux aboiements des molosses.

Le jour se leva radieux. Vers midi, Calveyrac arriva et l'on n'eût guère deviné, à son allure calme, à sa tenue irréprochable, qu'il avait quitté, lui aussi, au milieu de la nuit, un peu après le départ des matelots, cette bastide où il avait l'air de rentrer pour la première fois depuis la veille au malin.

Harnave et Le Carol l'attendaient : on déjeuna ; mais Alice ne parut pas.

– Elle est souffrante, c'est l'émotion, dit Le Carol avec un étrange sourire. Nous la verrons ce soir, pour les adieux.

Alice, en effet, parut audiner. Harnave remarqua sa pâleur. Calveyrac était aussi pâle qu'elle. On parla peu, en dépit des efforts de Le Carol pour animer la conversation.

L'heure arriva en fin, l'heure suprême, l'heure terrible.

Il fallait partir.

– Allons ! dit Le Carol, embrassez votre femme, Calveyrac !

Calveyrac tressaillit au son de la voix de l'armateur. Mais Alice fixa sur Le Carol un regard de défi, et, courant à Calveyrac, elle se jeta dans ses bras.

Une demi-heure après, un canot emportait Harnave et Calveyrac.

Le Carol et Alice, debout sur la terrasse, d'où l'on dominait la mer, purent voir le canot accoster la *Mouette*, puis la goëlette se mettre en mouvement et s'éloigner lentement.

Alice porta la main à son cœur : il lui sembla qu'il allait éclater.

Le jour tombait ; le soleil avait disparu, mais le ciel clair, parsemé d'étoiles, était encore éclairé de ses derniers reflets. Ce n'était pas la nuit : c'était cette heure indécise, si mélancolique et si charmante lorsque rien ne trouble ni n'agite, lorsqu'aucun pressentiment, aucune crainte ne torturent l'esprit, mais si douloureuse et si poignante lorsqu'elle coïncide avec les tourments de l'âme.

Alice, debout, pareille à une statue, dans ses vêtements blancs qui se détachaient sur le fond noir des arbres de la terrasse, suivait toujours de l'œil la goëlette qui déjà ne formait plus qu'un point informe à l'horizon.

Tout à coup, un éclat de rire retentit, strident, sinistre.

Alice frissonna : elle parut sortir d'un rêve ; elle se retourna et vit Le Carol.

C'était bien lui qui avait ri ; ses lèvres conservaient encore le rictus effroyablement joyeux que devaient avoir les démons de l'*Enfer* du Dante.

La jeune fille le contempla avec épouvante.

– C'est vous ?. balbutia-t-elle.

– Eh ! oui, fit Le Carol avec une bonhomie brusque : c'est moi. Je te demande pardon d'avoir troublé ta contemplation. Mais, que diable, aussi, elle menaçait de s'éterniser. Calveyrac est parti ; il reviendra avec une

fortune, avec des mil lions ; bon voyage ! Il faut se faire une raison, ma chère.

Alice ne répondit pas tout d'abord. Elle contempla longuement Le Carol. L'armateur, armé d'une longue-vue, venait de la braquer de nouveau sur la goëlette, qu'à l'œil nu il devenait. presque impossible de distinguer.

– Mais, dit enfin la jeune fille, d'une voix lente et froide, il me semble que vous-même vous suiviez d'un regard bien attentif le départ de ce bâtiment, mon père ?

Le Carol fit un mouvement : il soutint le regard d'Alice, mais non sans une surprise visible.

– Uui, répliqua-t-il, Il m'intéresse, ce jeune homme : dame ! on est père ou on ne l'est pas. Et Calveyrac est mon futur gendre. C'est très bien ce qu'il fait là : tout quitter, patrie, amours... car il t'aime... pour une expédition inconnue... hasardeuse... dangereuse peut-être...

– Ah ! vous croyez qu'elle sera dangereuse ? fit Alice de la même voix glaciale.

Le Carol regarda la jeune fille : il était évident que quelque chose en elle l'étonnait, qu'il ne s'attendait pas à ce calme

– Sans doute ! répliqua-t-il, c'est possible... moi je n'en sais rien, mais un voyage en mer... aux Indes... au diable ! on ne peut jamais répondre... Mais qu'est-ce que je dis donc là ? Calveyrac n'est-il pas un héros ? N'est-ce pas un marin sans rival ?... Et n'a-t-il pas ton amour pour le protéger ?

Alice jeta un cri terrible : elle ne prononça qu'un mot :

– Misérable !

L'armateur avait déjà repris sa longue-vue. A ce cri, à ce mot, il la jeta violemment à terre, et, se croisant les bras, il regarda Alice en face.

– Tu dis ? interrogea-t-il.

– Je dis que vous êtes mon père, mais que vous avez joué une comédie infâme : je dis que vous avez envoyé à la mort l'homme que j'aime. Soyez maudit !

Le Carol éclata de rire pour la seconde fois,

– C'est vrai, répondit-il simplement.

il y eut un silence ; il poursuivit :

– Mais ce n'est pas tout... tu te crois riche...

Alice n’entendait plus :

– A moi ! cria-t-elle, à moi ; je vous dénoncerai... je dirai tout. Au secours ! au se cours !...

Et elle se mit à courir dans la direction de la bastide, affolée.

– Prends garde ! rugit Le Carol, prends garde !

– Au secours ! répéta Alice.

– Ah ! tu le veux donc ? murmura l’armateur d’un voix sourde.

Il s’élança la main levée, le poing fermé...

Au même instant, un cri aigu, effrayant, retentit ; mais, cette fois, ce n’était pas Alice qui l’avait poussé.

Bondissant d’un fourré, un dogue, un de ces chiens formidables qu’on a déjà vus apparaître deux fois dans ce récit, s’était élancé sur l’armateur et l’avait saisi au cou.

Presque aussitôt les deux molosses accouraien’ et, furieux, se ruaient sur le misérable, se suspendant à ses bras, à ses jambes, lui arrachant des lambeaux de chair.

Alice s’était arrêtée. Elle vit ce spectacle : elle fit un pas, elle battit l’air de ses deux bras ; puis, les yeux fixes, les lèvres entr’ouvertes, elle poussa un soupir et s’abattit lourdement à terre.

– Au secours ! hurla Le Carol, au secours !... Alice !... je sauverai Calveyrac ! Pardon !... sauve-moi !... je te rendrai... la fortune... au lieu de la ruine... que je t’ai préparée !... Tu ne veux pas !... Tu veux que je meure ainsi ?... Malheur à toi ! malheur !... Tun’as plus rien !... Tu mendieras ton pain... je serai vengé !... Au secours !... Ah !...

Il tomba. Les chiens, comme enragés, s’acharnaient sur lui, la bouche sanglante.

Bientôt aux cris succéda un râle... puis plus rien.

Les chiens alors quittèrent le cadavre à demi-dévoré, s’approchèrent d’Alice et firent entendre un long et plaintif hurlement.

XXIV

DU COMMERCE DES DIAMANTS ET DE L’ART D’Y MANGER CENT MILLE LIVRES DE RENTI.

Emergeant du milieu des palmes et des fleurs, sortant d’un bouquet de lianes et de cocotiers, Pointe-de-Galles est une petite ville toute coquette qui vient baigner ses pieds blancs dans les eaux bleues de l’Océan asiatique.

L’Angleterre a voulu avoir son pavillon hissé tout au sud de l’île Ceylan. Au delà de Pointe-de-Galles, c’est la mer immense.

Il n’y a pas là, comme dans toutes les villes de l’Inde, une cité anglaise et une cité indoue. A Pointe-de-Galles, tout est pêle-mêle. Les casernes coudoient les bazars ; tout autour les-cases sont groupées d’une façon pittoresque, et de çà de là, les hôtels à toits pointus des marchands anglais s’élèvent à côté des maisons à terrasses plates des riches babous.

Les paquebots font escale à Pointe de-Galles, c’est ce qui donne certaine importance à cette petite ville.

Il est quatre heure du soir. Le soleil va décliner. La sieste est finie. Les indigènes et les Européens commencent à se faire voir. La chaleur est encore accablante ; malgré cela une brise imperceptible, venant de la haute mer, caresse les feuilles de boabads et des lataniers et leur imprime un léger frémissement.

Sur le port, au milieu d’un jardin planté de grenadiers et de lauriers roses, de flamboyants écarlates que surplomblent de grands bananiers, un mercanti a créé un de ces établissements cosmopolites que l’on est sûr de rencontrer sur tous les points du globe où les Anglais ont mis le pied.

Cela tient le milieu entre le bazar et le restaurant ; on y vend tout et de tout : on y boit, on y mange, on y chante et on y joue même la comédie, sur des tréteaux dressés dans un coin. Demandez au patron une bouteille de chambertin ou une paire de bretelles hygiéniques, il vous les servira à l’instant, avec le même sourire ; je ne vous garantis pas l’authenticité du clos et la solidité des bretelles ; mais, à trois, mille lieues de l’Europe, le sage doit se contenter de peu.

A cette heure le restaurant était à peu près désert ; sou une marquise en toile devant le jardin, deux fakirs hideux et grêles, la face partagée par une longue bande d’ocre jaune qui leur donnait l’air le plus étrange, se tenaient

accroupis. L’un jouait d’un galoubet allongé dont il tirait des sons plaintifs, son compagnon pinçait les trois cordes d’une sorte de guitare. Cet orchestre, aussi spécial que primitif, faisait danser trois filles superbes à la peau jaune, aux yeux allanguis et brillants, qu’aux gros an eaux d’or carrés qui leur ceignaient les poignets et les chevilles, on reconaissait pour des prêtresses de libres amours, pour des bayaddères Elles accompagnaiennt le son des instruments en faisant tinter entre le pouce et l’index ces petites castagnettes en cuivre que l’on trouve dans les mains de toutes les danseuses en Orient.

De temps en temps elles s’arrêtaient et faisaient entendre une sorte de mélopée traînante, interrompue tout à coup par des cris aigus, puis les danses recommençaient, et les trois statues de bronze animé s’en laçaient, se courbaient, se tordaient en mille poses gracieuses du plus réjouissant effet Si l’on ajoute que ces trois créatures étalaient de superbes formes, voilées selementt au milieu du corps par une pièce de gaze transparente, le lecteur conclura sans doute que c’étai un agréablee specctacle, et qu’a saue on oubliait la laideur des deux fakirs, et jusqu’à leur étrange musique.

Ces danses avaient lieu en l’honneur d’un seul Européen qui, étendu sur un divan avec un complet nonchaloir fermait à demi les yeux, humait de temps en temps un gorgée de Champagne frappé placé à portée de sa main, et aspirait par intervalles la fumée parfumée d’un honcka dont ! e tuyau s’enroulait en spirales autour de son corps. Parfois il faisait un signe ; alors-, la musique se taisait, et les trois danseuses venaient docilement s’accroupir au pied du divan sur une peau de panthère.

Vêtu d’un costume léger en sura de paille, coiffé d’un casque en moelle d’aloë, ayant à porlée de, sa main un petit stick à pomme de turquoise, l’Européen s’étudiait à prendre les poses les plus sultanesque. Il pouvait avoir quarante à quarante-cinq ans ; gros, court, bouffi, – avec des petits yeux vairons exprimant bien la bêtise, et des cheveux frisés et roussâtres qui donnaientt un aspect absolument comique. Avant tout, il avait l’air de dire :

– Je suis riche, moi ! et je puis me payer tout ce que je veux.

Tel était Arthur Toupinel, qui a l’honneur de se présenter lui-même au lecteur.

Tout le monde connaît Toupinel, Toupinel, de la maison Toupinel et C^{ie}. C’est un des plus grands marchands de diamants de la rue de. la Paix,

comme élégance de modèles, comme richesse et grosseurs de pierres, il peut rivaliser avec Samper. Le vieux Carl Toupinel, le fondateur de la maison, avait deux fils Marc et Arthur.

Ce dernier, après avoir fait le malheur de son père, était en train de perpétrer le désespoir de son aîné, dont il était d'ailleurs l'associé indissoluble.

Le vieux joaillier en ayant décidé ainsi à son lit de mort.

– Au moins, se disait-il, Marc empêchera Arthur de tout croquer. C'est mon suprême espoir, ma dernière consolation.

De fait, Arthur, si on l'avait laissé faire, aurait dévoré les mines de Golconde et du Brésil, et les bancs de Schiraz et de Ceylan. Pas mechant, non, certes, Arthur n'eût pas fait de mal au plus petit des acarus ; mais bête, oh ! à faire cuire.

Et avec cela, sûr de lui ! un aplomb, une assiette, une suffisance que rien ne pouvait démonter. Il débitait les absurdités et les énormités les plus abracadabrantes avec un véritable sang-froid de commissaire de police. Quand Toupinel avait parlé, tout était dit. De plus, se croyant très fort, se trouvant roué comme potence et malin comme un singe, il était bien d'aplomb, bien complet, ce cher Arthur, et lorsqu'il clignait son petit œil jaune, il avait une petite façon de vous dire :

– Ohh ! c'est qu'on ne la fait pas, celle-là, à Arthur Toupinel.

Il n'y avait rien à répondre, car on aurait plutôt bâté tous les ânes de l'Andalousie et toutes les mules des Calabres qu'on n'eût fait céder ledit Arthur sur un point contre lequel il s'était buté.

On comprend dès lors que si la maison Toupinel n'avait eu à sa tête que ce joli et complet sujet, elle ne serait point dans le florissant état où elle se maintient encore aujourd'hui. On comprendra également que Marc Toupinel, joaillier aussi intelligent qu'intègre, était constamment mis au désespoir par cet étourdissant Arthur.

Si encore ce dernier avait consenti à se tenir tranquille, à dévorer sottement, bêtement et inutilement le bel argent gagné par son aîné ! Ah ! bien oui, Arthur était l'associé de son frère, et il entendait maintenir ses droits, il prétendait s'occuper des affaires de la maison ! Or, Arthur, ignorant comme une carpe, n'avait jamais su distinguer un brillant d'une

rose, et pour du diamant pur, on lui aurait facilement fait prendre non-seulement un corindon, mais encore tous les quartz yalins limpides.

Inutile de dire qu'il avait été exploité et que tous les industriels de Paris et de Londres avaient travaillé en tous sens ce sujet d'élite. Des scènes sérieuses s'étaient produites entre les deux frères à la suite d'un exploit sans pareil de cet excellent Arthur, qui avait un beau jour rapporté de la perfide Albion tout un lot de superbes cailloux du Rhin vendus à lui comme d'admirables diamants du Brésil.

Avouer qu'il s'était trompé : Jamais de la vie ! Au dernier moment, au retour, d'audacieux filous, opérant subrepticement une substitution, avaient été sans doute les auteurs de cette abominable supercherie. Et il s'était consolé en se disant qu'il prendrait sa revanche.

Il la voulait étincelante, éclatante, sans pareille, comme il convient à un gars tel que Toupinel, surtout lorsque ce Toupinel a nom Arthur. Songez donc ! Arriver avec une pierre unique, un Ko-in-Noor, un Sancy, ou parbleu le Grand-Mogol lui-même, pourquoi pass ? D'autres l'avaient bien trouvé ! Ce n'était point une spécialité, peut-être ? Et il s'était dit, avec cet admirable bon sens qui n'abandonnait jamais cette riche nature :

– Quand on veut aller chercher de l'or, on va tout droit en Californie. Quand on veut avoir de beaux diamants, il faut aller dans l'Inde. C'est limpide, et il n'y a pas besoin d'inventer les canifs à coulisse pour trouver celle-là. Eh bien ! ils verront, et mon abruti de frère tout le premier. Les diamants ne poussent pas sur le boulevard des Italiens, ni rue de la Paix, et quand on veut des pierres hors de ligne, on ne reste pas à les attendre dans son magasin, comme le fait cet imbécile de Marc. En voilà un qui n'est pas dans le mouvement, par exemple. Ce n'est pas comme moi, Arthur. Eh bien ! je leur en ferai voir des diamants. Je veux qu'Arthur Toupinel devienne le Rothschild du cabochon.

Et il était parti pour Ceylan.

Un beau matin, le *Cambodge* avait été trè étonné de déposer ce passager petit, gros, court, qui avait tout vu, tout tonnu, tout entendu sur le quai de Pointe-de-Galles. Il y avait bien un mois qu'il était là, et on peut dire sans être taxé d'exagération, qu'il n'avait point perdu son temps. Il avait déjà une jolie collection de saphirs, d'émeraudes, d'œils de chat, de rubis plus ou

moins balais, le tout d’une valeur immense. selon lui. La plus ’belle de ses trouvailles, car c’était toujours des occasions superbes que l’on offrait à Arthur, valait bien cent sous dans les grands prix. Pointe-de-Galles est un immense atelier de bijouterie en faux, et de l’avis même de tous les voyageurs, les Cyngalais vous filoutent comme de véritables camelots parisiens. Ils vous vendent de la superbe verroterie qu’on leur expédie de Londres et qui n’est que du strass ou du spath, colorié ou non.

Se disant qu’il était en train d’accumuler une fortune colossale, qu’il aurait la bonté de partager avec son frère, lequel serait bien forcé de reconnaître son aveuglement et ses torts, Arthur menait une vie de grand seigneur. Il tranchait du pacha, du nabab, et cela avec cet air ennuyé et blasé qui est le comble du meilleur genre.

On l’a vu fermant les yeux, supportant à peine la petite fête sardanapalesque qu’il s’octroyait pour sa satisfaction personnelle. Un petit groom habillé de rouge (une originalité), l’éventait avec un sérieux comique, et Arthur, de temps-à autre, ouvrait la bouche pour dissimuler un soi-disant bâillement.

Tout ce convenu, toute cette pose fut mise en un instant en déroute. Il se dressa sur son séant, en entendant une voix française qui disait d’un timbre jeune et clair :

– Garçon ! un verre de tafia, de la glace et du soda Water.

Et aussitôt on entendit le garçon français qui répondit :

– Boum ! voyez terrasse !

Arthur, il faut l’avouer, s’ennuyait à périr. Les fakirs ? crevants ! les bayadères ? crevants ! Ceylan, l’Inde, tout cela crevant. Oh ! qu’il retournerait au boulevard, au petit entresol de la rue Taitbout, habité par cette diablesse de Nini Bavette, si drôle, autrement drôle que les bayadères, Nini Bavette qui ne l’appelait jamais que « Ma vieille Toupie. » Il les lâcherait un peu, les peaux jaunes, quand il aurait trouvé le diamant rêvé !

Jusque- là, c’était crevant.

Aussi avait-il tressauté en entendant parler français. Il allait pouvoir jaser, causer, popoter. 11 n’allait surtout plus être seul, car quand on est seul, on a peur. Il avait peur des fakirs, il craignait les grands yeux des bayadères. Dame ! on ne sait pas. Très « froussard », le jeune Arthur !

Sans hésiter, il se dirigea vers le nouveau venu.

Celui-ci portait avec aisance le costume des officiers de navires marchands, un uniforme de fantaisie.

– Ma foi ! mon cher compatriote, vous m'excuserez. Trop heureux... (Arthur mâchait toujours la moitié de ses phrases..) Je n'ai point l'honneur, tandis que vous certainement, Toupinel, il est impossible, pas avoir entendu parler de Toupinel. La maison Toupinel...

L'inconnu eut un sourire poli, et tout à la fois ennuyé, et ce mouvement du cou qui veut dire :

– Connais pas.

Non seulement, il ignorait Toupinel et la maison Toupinel, mais il ne dissimulait pas l'ennui qu'il éprouvait à être dérangé par ce gêneur.

Arthur ne se démontait pas pour si peu.

– Etonnant ! stupéfiant ! Vous ne connaissez pas Toupinel, Marc et Arthur Toupinel frères ? Arthur, c'est moi ; Marc, c'est l'autre. Pardon. Toupinel ? les marchands de diamant ?

Le compatriote d'Arthur changea aussitôt de physionomie. Ce fut un coup de théâtre. Comment donc ! il ne connaissait que cela, Arthur Toupinel et Marc Toupinel, le frère.

– Aîné ! fit Arthur triomphant.

– Aîné ! j'allais le dire.

– Vous voyez bien ! Distrait ! Légère absence. Vous remets parfaitement. Vu souvent au café Riche, chez Bignon. Suis une cariatide de Bignon.

A l'étranger, entre compatriotes, surtout lors-Que ces compatriotesont des Français, la connais. sance est vite faite. Cinq minutes plus tard, Arthur et le marin étaient les meilleurs amis du monde. Toupinel, qui depuis de longs jours en était réduit au soliloque, devenait verbeux en diable. Il avait accaparé son nouveau camarade, qui se laissait faire maintenant de bonne grâce. Tout ce que lui débitait Arthur avait l'air de merveilleusementt l'intéresser

Les fakirs s'étaient tus ; les bayadères se reposaient. Tout ce monde était payé, d'ailleuis, et l'officier pas plus que Toupinel n'avait l'air de s'en préoccuper. Arthur était tout à son nouvel ami. Il lui offrait tout et le reste.

Les fakfrs, les bayadères, des diamants en cristal et des perless en nacre. Ah ! il ne reculait devant aucun sacrifice.

L'autre, calme, froid, souriant, paraissait d'une composition excellente. Il écoutait, acceptait et avalait tout. Aussi Arthur, profondément touché, résolut-il de lui exxpooser son plan

Il était très simple, son plan, et le cher ami allait immédiatement en saisir et le sens et la portée.

– J'ai l'air d'être ici pour mon plaisir. n'est ce pas. On se dit. en me voyant Pacha-Babou-Nabad. Non Grande idée. Mission sérieuse. Vous m'inspirez énorme confiance, Arthur Toupinel, je ne vous dis que ça. Flair inouï !... Je vais tout vous avouer. Rien de cacché pour vous... Vous connaissez-vous en diamants ?

– Ma foi non. Les pierres précieuses me sont inconnues.

– Moi, Toupinel, très fort sur le diamant. Plus fort que Mary. Vais vous dire ! On se donne un mal énorme pour résoudre les grandes questions. Les grandes questions !... un jeu... Pour certaines natures d'élite.

Et Arthur s'administra une forte tape sur le diaphragme.

– Un jeu, les grandes quetions. Tenez. Bien simple ! Vous voulez de l'eau claire, limpide. Qu'est-ce que vous faites ? Trouvez pas... (Arthur eut un sourire d'écrasante supériorité.) Bien simple. Remontez à la source. Quand vous voulez du diamant, remontez à la mine Voilà ! trouvé par Toupinel, et voilà pourquoi Toupinel est à Ceylan.

– Très fort ! répondit le capitaine avec un signe de parfait acquiescement, puissamment raisonné. Et vous en avez trouvé beaucoup, en remontant à la source ?

– Pas autant que je le voudrais. Très roués Cingalais... mais avec Arthur ! Je cherche une merveille, un astre. Un diamant qui s'appellera l'Arthur ! voilà.

– Ça peut se trouver, et, si vous avez confiance en moi, je crois que je puis vous aider à accomplir votre grande idée. La réussite vous rendra célèbre, glorieux.

Il n'en fallait pas plus pour mettre Arthur hors de lui. Il allait s'élancer au cou de son nouvel ami lorsque, fort heureusement pour ce dernier, un événement inattendu recula cette étreinte.

Le port avait été envahi par une foule bariolée composée d'Indous de toutes les castes, depuis le babou jusqu'au paria. Tous les yeux étaient fixés vers le haut de la ville. Les fakirs et les bayadères s'étaient joints à l'assistance. Les fakirs prenaient des. poses de suppliants et se prosternaient dans la poussière. Au loin on entendait des cris et les sons de la trompe sacrée.

Arthur annonça à son ami qu'ils allaient assister à une de ces mille cérémonies religieuses de l'Inde où le fanatisme est porté à son comble. C'était la fête de la déesse Parvady. Aussi les fakirs commençaient-ils à grouiller de toutes parts, se tortionnant, tournant le ventre, s'arrachant les yeux, se livrant à leurs mille atrocités qui excitent au plus haut point l'admira-– tion des fidèles et stupéfient les Européens en les dégoûtant profondément. C'est le plus épouvantable et le plus écœurant de tous les spectacles.

A ce moment un riche palanquin entouré de serviteurs et d'esclaves traversa la foule des fidèles, qui commençait à devenir compacte, et malgré les murmures et les sourcils froncés des fanatiques, furieux d'être dérangés dans leurs mômeries, pénétra dans le jardin. Un homme descendit du palanquin et vint s'asseoir à une tablé peu éloignée de celle des deux. Français.

– Connais, connais très bien, fit Arthur. Un Russe, comte Panoff, très riche. Absolument comme moi, cherche des diamants pour le czar.

Le compagnon d'Arthur se mit à examiner le gentilhomme russe avec une attention persistante. Ou eût dit qu'il voulait photographier les traits du comte dans son esprit. Et tandis qu'Arthur continuait à jaboter des explications auxquelles nul ne prêtait attention :

– Toi, fit l'officier en murmurant ces mots entre les lèvres, tu viens ici pour voir de quoi il retourne, pour faire pièce à l'Anglais. Ça ne me regarde pas. Mais si tu veux des diamants comme cet imbécile, cela peut m'intéresser. Bon à savoir, bon à retrouver... tôt ou tard.

De grands cris s'élevaient dans les airs. La procession approchait. Quatre éléphants noirs, richement caparaçonnés, ouvraient la marche. Sur les haoudahs qui les chargeaient, des musiciens soufflaient dans d'affreux instruments de cuivre. Puis venaient les bayadères et brahmes par longues

files, lançant sur les assistants des fleurs de lotus bleu et des immortelles jaunes. Des serviteurs portaient des cassolettes qui jetaient dans l'air des fumées odorantes de beujoin et de santal.

Le char de la déesse Parvady, traîné par plus de deux cents fidèles qu'excitait la voix des brahmes, s'avançait lourdement, écrasant de son poids énorme les fakirs hallucinés qui se précipitaient sous ses roues. L'idole, toute dorée, gardait ces horreurs de ses yeux de perles, qu'éclairait un sourire béat.

Enfin, monté sur un éléphant blane, un ahme de grande taille recouvert d'un parasol doré tenu par un derwich esclave, fermait la marche. Jeune encore, d'une figure énergique qu'éclairaient des yeux d'une extraordinaire intelligence, ce bralime devait être en faute vénération dans le pays, car plus encore sons le char de la déesse les fakirs et les vulsionnaires se jetaient sous les pas de l'éléphant blanc. L'intelligent animal avait toutes les peines du monde à les écarter de sa trompe et prenait des précautions infinies pour se faire aucun mal aux fanatiques réclamant le artyre La foue saluait le brahme de cris enausiastes en jetant son nom aux échos et en se westernant dans la poussière sur son passage.

– Myarine ! Myarine ! hurlait la foule.

Myarine ? répéta tout bas à son tour l'officier en fermant à demi les yeux.

Et il parut chercher à se rappeler, comme si ce nom réveillait dans ses souvenirs une lueur einte.

Au moment où la procession passait devant le jardin, le comte Panofff s'était levé, et comme un curieux vulgaire, monté sur une chaise, il regardait le défilé.

Il parut au compagnon d'Arthur que le comte prenait à ce spectacle un intérêt tout spécial. Bientôt il fut certain de ne point s'être trompé, car le brahme nommé Myarine et le comte échangèrent un regard d'intelligence et un signal. Ce ne fut qu'un éctair, mais un éclair que le marin saisit au passage.

– Tiens ! tiens ! Liens ! tiens ! fil-il *in petto.* Ils se connaissent ; cela se corse.

Puis s'adressant à Toupinel, qui, une fois la procession passée, s'était à nouveau étendu sur le divan :

– Eh bien ! mon cher monsieur, j’ai idée, je ne sais pourquoi, qu’avant peu nous ferons des affaires ensemble. Je vous l’ai dit : ça peut se trouver. Allons ! au revoir. Je rentre à bord, merci de voire gracieux accueil.

– Mais, dites, cher ami, savez mon nom, Arthur Toupinel, moi, j’ignore, comment donc, seriez bien aimable ?...

– Je me nomme. H.! rnave, et je commande en second la goëlette la *Mouette.*

XXVI

L’ABANDONNÉE.

Quelle douleur n’a pas ressentie Yelha en ne voyant point les ombres du. soir lui ramener le bien-aime !

Elle est venue sur le rivage, elle a interrogé l’horizon, et elle n’a aperçu que l’immensité. Pas une voile au loin. Rien. Elle a interrogé les bayadères, que leur métier laisse pénétrer partout. Elle a vu qu’un navire français, soupçonné de pêcher des perles, a essuyé des coups de feu et est parti comme dans une fuite.

Pauvre Yelha ! Elle s’était donnée tout entière. Elle aimait, elle adorait Harnave, comme ces filles élevées sous ces latitudes torrides savent adorer. Ah ! les terribles amours que celles nées sous les tropiques ! Là-bas c’est la grande chose de la vie. On aime, le reste vient après. L’amour est tout. Il engendre les folies les plus furieuses, les crimes les plus féroces, les dévouements inouïs.

Yelha aimait ainsi.

Aussi sur le rivage, à cette même place où il l’avait sauvée, combien de fois n’a-t-elle pas failli se rejeter à l’eau et nager vers la haute mer !

L’espoir l’a retenue, la divine espérance.

– Il reviendra, se dit-elle.

Et elle espère, elle attend.

Ah ! si Musset, le poète des amours, a écrit un vers faux, c'est celui où il a dit :

L'absence ni le temps ne sont rien quand on aime.

L'absence est tout, l'absence est une statue. Ne rien savoir ! tout ignorer ! Le corps reste sans l'âme, et la souffrance n'est combattue ni par la force ni par la raison.

Pauvre Yelha ! que de larmes ! que de nuits sans sommeil !

Et il faut les cacher, ces larmes, il faut feindre, il faut dissimuler, car elle appartient à un maître terrible

Sur cette partie de l'île, sur toute peut-être, Myarine règne en souverain maître et son œil profond s'est déjà appesanti sur elle et la fait frissonner.

S'il savait, si seulement il soupçonnait, elle serait perdue.

Nulle puissance humaine ne pourrait l'arracher aux plus effroyables supplices.

Elle sait que rien ne résiste à Myarine. Elle sait que sa vengeance est implacable ; elle en a déjà eu des preuves, et rien qu'en songeant, rien qu'au souvenir des tortures endurées avant la mort, le soulagement suprême, la délivrance, par les vierges vouées au culte de Boudha qui ont rompu leurs vœux, trahi ieurs serments, rien que ce souvenir lui fait passer une sueur froide entre les épaules.

Myarine ! étrange être ! Il parle anglais, il parle français, il connaît tous les idiomes de l'Inde, depuis le vulgaire samoul jusqu'à la langue sacrée des Wédahs ! On dit que longtemps il a séjourné en Europe.

Quelle énigme que ce brahme ! Il s'explique comme un gentlemen, il est instruit comme un académicien d'Europe. Il a à portée de sa main un nombre de millions incalculable, et il vit là comme un ascète, et son visage de marbre jaune ne trahit jamais le secret de ses terribles pensées.

La résidence de Myarine est une pagode exactement semblable à celle dans laquelle a pénétré Harnave.

C'est un couvent de Poudjarys, ou Brahmes sacrificateurs.

A un kilomètre de la petite baie, en remontant dans les terres du côté de Tangalle, cette seconde pagode est située dans un bois de santal pareil au premier, au milieu de multipliants identiques, le tout ayant comme accès le même mandapam.

Les deux pagodes sont reliées par des galeries souterraines dont quelques prêtres privilégiés ont seuls le secret.

L'Inde est la terre légendaire des souterrains et des cryptes. Terre mystérieuse par excellence, elle est plus mystérieuse encore quand on pénètre dans ses entrailles.

C'est dans ces temples enfouis qu'a lieu la saktypoudza, fête en l'honneur de la fécondation de la nature par la trinité Brahma-Vischnou-Siva.

C'est dans ces orgies que les brahmes, après avoir bourré les fakirs de hatschich et d'opium, après les avoir gorgés de callou, leur procurent les extases les plus étranges et les ivresses les plus folles, leur faisant croire ensuite qu'ils ont entrevu le paradis de Brahma et que le swarga, on ciel d'Indra, s'est entr'ouverl pour eux.

Les bayadères et autres prêtresses indoues sont les instruments des saklypoudza ; s ules les vierges consacrées y sont respectées. Elles y assistent cependant, assises sur l'autel de granit rose du Linguam, endormies au préalable par un sommeil magnétique ou simplement un moyen de l'opium.

On-comprend quelle arme peuvent être dans les mains des Poudjarys ces fêtes secrètes où l'orgie est poussée au delà de ses dernières limites. Le fakir y reçoit une récompense idéale de son ascétisme, de ses privations, de son obéissance passive. Aussi est-il un instrument aussi terrible que docile dans les mains du prêtre indou qui sait se servir de lui.

Myarine était le chef suprême des Poudjarys.

Yelha le craignait, car c'était, un maître despote que rien ne rouvait fléchir. C'était lui qui l'avait enlevée à la famille du colonel Clayborn. C'était lui qui la gardait prisonnière.

Elle se serait échappée, elle aurait été là où son cœur l'appelait si elle avait su de quel côté diriger ses pas pour retrouver le bien-aimé.

Mais où aller ? La terre est vaste, et Yelha n'avait aucun indice. Elle savait seulement qu'Harnave était Français.

Elle devait donc attendre, et rester là où il l'avait quittée.

Sur une natte de manille, line comme de la soie tissée, Yelha demeure étendue de longues heures, le coude soutenant sa jolie tête pensive, l'œil

perdu dans le vague. En vain, les bayadères de la pagode s'efforcent-elles de la distraire ; les danses, les chants ne peuven changer le cours de ses tristes pensées.

A ses pieds, pelotonnées comme deux chat énormes, se roulent deux panthères privées. Thaug et Thag. Elles aussi sont tristes, car Yelha les délaisse. Jadis, la main fine de la brahmine caressait leur robe diaprée. Jadis, elle éprouvait un frénétique plaisir à se rouler sur des nattes avec ces terribles félins. Que de précautions ne prenaient-elles pas pour ne point blesser la chère maîtresse ; les griffes se rentraient, les crocs se cachaient, et Yelha ne pouvait réprimer un frémissement de terreur et de plaisir en sentant la langue âpre et rude des deux panthères caresser sa peau satinée.

Thaug et Thag étaient jaloux. Malheur à qui eût osé porter la main sur la brahmine ! Le chef Poudjarys lui-même eût été mis en pièces.

Thaug, le mâle, le regardait par moment d'un mauvais œil. Deux fois déjà sa face s'était froncée de mille rainures, ses lèvres s'étaient crispées, et de sa queue annelée et nerveuse Thaug s'était battu les flancs.

Myarine ne s'en était point aperçu ; peut-être aussi avait-il dédaigné cette haine de la bête féroce.

C'était Yelha elle-même qui avait élevé Thaug et Thag, et le brahme s'était prêté à cette fantaisie. Il n'était point toujours là. Il allait, il vaguait, demeurait même des semaines entières sans paraître à la pagode.

Où allait-il ? Nul ne le savait. Sans doute accomplir quelques-uns de ses terribles mystères.

Dès lors, il n'était point fâché de la présence de ces deux gardes du corps. Là où la vigilance humaine est mise en défaut, l'instinct bestial veille.

Il ne manquait pas d'esclaves, de brahmines, de bayadères, mais tout cela ne valait pas le flair de deux panthères.

L'œil du tigre vaut l'œil du lynx.

Myarine en avait tenté l'expérience.

Par ses ordres, un malheureux paria avait été averti par un fakir d'avoir à se présenter à la porte de la pagode. Il savait bien, le malheureux, qu'il n'aurait pu pénétrer dans l'intérieur du temple, qui aurait été souillé de sa présence. Il devait s'arrêter sous le mandapam, et attendre que l'on vînt à lui.

Les portes avaient été ouvertes.

Et un instant plus tard le paria poussait un cri terrible, le suprême, le dernier ; Thaug, d'un coup de gueule, lui brisait la colonne vertébrale, Thag lui ouvrait la gorge.

Myarine était satisfait ; il pouvait être tranquille. Son expérience, d'ailleurs, n'avait pas coûté cher. Dans l'Inde, la vie d'un paria n'est rien.

Myarine ne peut se douter que quand Harnave est venu à la pagode, c'est Yelha elle-même qui a attaché et enfermé les deux fauves.

Thaug et Thag sont pelotonnés aux pieds de leur maîtresse ; parfois ils lèvent la tête, attendant un signe, espérant une caresse.

Rien. Yelha, on l'a dit, ne fait plus attention à ses fauves.

Thaug vient de faire entendre un miaulement contenu, puis il s'est tu et a appuyé sa grosse-tête sur ses pattes.

Myarine est debout devant Yelha. On ne l'a pas entendu venir. Il est apparu comme s'il sortait de dessous terre.

Il contemple longuement la jeune fille. Enfin ces mots tombent lentement de ses lèvres :

– Quel chagrin attriste la vierge chérie de Boudha ?

Yelha regarde le poudjary et répond :

– Yelha n'a rien qui l'attriste. Elle s'ennuie. La vie n'a pas d'horizon pour elle. Elle attend le jour fortuné où elle ira planer éternellement dans le Swarga.

– Les chants des bayadères ne peuvent donc rien contre l'ennui de l'Epouse céleste ?

– Yelha veut être seule, voilà tout.

Et la brahmine laisse échapper cette imprudente parole :

– L'oiseau dont on a coupé les ailes ne fait plus entendre sa chanson ; et quand il entend les autres oiséaux chanter, il songe à ses plumes perdues.

Myarine s'éloigne à pas lents. Yelha en a trop dit. Un soupçon qui séjournait déjà dans l'esprit du Pondjary à l'état latent, vient de prendre un corps.

Il va dans une autre partie de la pagode donner des ordres, organiser une surveillance plus active. L'instinct lui dit que Thaug et Thag ne suffisent plus.

Quant aux deux panthères, elles ont dressé leurs oreilles pointues. Leurs muffles se sont froncés, le poil de leur dos se hérisse.

Elles aussi elles abandonnent Yelha, et comme le tigre qui, en chasse, va s’élancer sur son ennemi, elles se mettent à ramper, à s’étendre, et disparaissent derrière les lourdes draperies qui séparent le sanctuaire de l’une des cryptes.

XXVII

THAUG ET THAG

Une nuit splendide. Une nuit des tropiques.

Les étoiles se réflchissennt sur la mer unie comme une glace. Aussi loin que l’œil peut s’étendre, on n’aperçoit qu’une immense nappe noire, constellée de points lumineux. Parfois une légère brise agite la surface de l’eau, des milliers d’étincelles phosphorescentes irradient alors du fond de la mer. La terre, chauffée à blanc pendant le jour, envoie’ au loin des vapeurs parfumées, l’odeur pénétrante du santal se mêle aux délicats aromes des amaltès et des campockas.

Parfois de longues traînées lumineuses indiquent la présence des terribles mahapongous, cherchant à assouvir leur voracité.

Une petite baleinière fine et légère, montée seulement par trois hommes, longe la côte de Ceylan, depuis Pointe-de-Galles. Un d’entre eux est assis à la barre, les deu xautres, solides nageurs, appuient fortement sur leurs avirons. Déjà la baleinière a dépassé le mouillage de Tangalle. Enfin, elle décrit une courbe et pénètre dans la petite baie que le lecteur connaît déjà.

– Nage à sec, fit l’homme à la barre en s’adressant à ses compagnons. Pas de bruit, en douceur ; scie babord avant tribord, rentrez vos avirons.

Et la yole vint doucement échouer sur le sable.

L’homme sauta lestement à terre, et son œil sonda les profondeurs de l’obscurité.

Nul bruit ne se faisait entendre. Tout était calme, endormi. Parfois, tout loin, s'élevait le hurlement du grand fauve, du tigre royal, et aussitôt les glapissements des chacals lui répondaient.

L'homme s'était avancé de quelques pas sur le rivage et continuait sa scrupuleuse inspection.

Un des matelots avait également mis pied à terre et enfonçait un grappin sur le sable pour empêcher l'embarcation de s'en aller en dérive.

Il s'adressa à voix basse à son compagnon :

– Faut encore avoir des fichues idées tout de même, pour venir se promener dans la campagne par ces heures-ci, que l'on entend des tigres et d'autres mauvaises bêtes, qu'il y a des serpents aussi. Il a le diable au corps, ce paroissien-là. En voilà une de partie de plaisir !

On a deviné notre vieille connaissance, l'ami Cayou.

Cayou, au grand jour, en pleine lumière, était brave comme un lion. Mais la nuit, dans ces bois, sans armes, le Breton réapparaissait en lui avec ses suppositions folles et ses terreurs irraisonnées.

L'autre matelot répondit avec le même accent breton :

– Faut croire qu'il ne va pas nous laisser là longtemps tout de même. C'est pas la place des chrétiens dans cet endroit-ci, pour sûr.

Harnave, car c'était lui, revint vers eux.

– Vous allez retourner à bord. Il est onze heures. La brise va s'élever ; vous pourrez vous en aller à la voile. Vous viendrez à cette même place me rechercher demain matin au petit jour.

Les deux matelots ne se le firent pas répéter deux fois. En un clin d'œil ils se réembarquèrent et s'éloignèrent en nageant vigoureusement.

Harnave les vit disparaître dans l'ombre. Il gravit alors avec précaution les degrés de granit et s'engagea résolument dans le passage secret.

– Bien prendre toutes ses précautions, ne rien laisser au hasard, voilà ce qu'il faut avant tout, se disait Harnave.

Et il trouvait que cela marchait à merveille. Instrument docile, Calveyrac, tout à ses pensées, à ses amours, parlait peu et se laissait docilement conduire. Ses soupçons avaient disparu. D'ailleurs, pour cette reconnaissance, Harnave devait être seul. Tout compagnon eût été pour lui une gêne, et même un danger.

La *Mouette é*tait un solide bateau qui avait bien supporté la mer. Elle avait passé le cap maudit de Bonne-Espérance sans le moindre danger. Et elle se reposait à l'ancre sur la rade de Pointe-de-Galles, coquette, bien parée, bien peinte, avec l'air innocent et distingué de « pleasureboat » de grand seigneur.

Cayou était enchanté. Pour un peu il serait revenu tout à fait des préventions qu'il avait contre Harnave. Il s'entendait parfaitement avec les Yankees, qui paraissaient avoir oublié toute rancune.

Il n'était point du tout de l'avis d'Arthur Toupinel, ce brave Cayou. Il trouvait les bayadères très amusantes, le wisky une bonne boisson. le cal on une chose exquise. Il s'était déjà pris de querelle avec des matelots anglais et les avait tombés dans les règles. Toutes les joies ! Il n'y avait que les fakirs dont il s'éloignât. Leurs jongleries, leurs escamotages, leurs sortilèges, la danse des serpents, tout cela n'allait guère à la superstition du matelot breton ; aussi se montrait-il un peu effarouché.

La distance est courte de Pointe-de-Galles à Tangalle. Un navire qui aurait été mouiller tout de go dans ce dernier endroit eût éveillé de soupçons.

A l'ancre, sur rade de Poinle-de Galles, la-*Mouette* appartenant au comte de Calveyrac, riche savant, n'inquiéterait personne. Quand tout sera prêt, elle mettra sous vapeur, à la tombée de la nuit, s'en ira tranquillement mouiller à l'entrée de la petite baie, et, gardant ses feux allumés pour être prête à déguerpir au moindre signal, attendra l'issue de l'expédition,

Avant tout, il faut qu'Harnave retrouve Yelha.

Le second de la *Mouette* avec son flair d'aventurier, sent bien qu'il ne peut point pénétrer avec ses hommes parle souterrain et tenter une attaque de vive force. Il sait que le temple est gardé par de nombreux serviteurs. Yelha a pu les endormir pour leur procurer à tous les deux quelques instants de solitude. Il faut recommencer. Il faut que se soit elle-même qui livre le trésor de la pagode.

Harnave, en simple chasseur, a fait plusieurs excursions du côté de la petite baie. Il y est venu le matin, le soir, il n'a point aperçu l'ombre de la jeune femme.

Un instant il a espéré l’apercevoir dans le cortège de la déesse Parvady. La vierge de Brahma ne sort point de la pagode.

Il fallait donc aller au devant d’elle et se glisser dans la pagode parle conduit souterrain dont il connaissait le secret. Il saurait bien éviter les magots. Il se cacherait, il se dissimulerait et c’était bien le diable s’il ne trouvait pas le moyen – de parvenir jusqu’à e le, ou tout au moins de lui faire savoir qu’il était là.

Chaussé de fortes bottes, pour n’être mordu ni par un scorpion ni par un cobra, Harnave a passé dans sa ceinture deux bons revolvers et son fameux bowie-knife. Une lanterne sourde avec une bougie de rechange, et il faut tout prévoir, de vulgaires allumettes.

– Adieu, va ! comme dit le marin.

Harnave marche sur le tapis de sable doux. Il n’a pas allumé sa lanterne. Il connaît la route. Il marche, marche encore ; selon lui il ne devrait point être éloigné du but. Une chose l’étonne cependant. Il ne sent point cette étouffante chaleur qui a failli le suffoquer, quand il passait sous la source d’eau chaude. Bien au contraire, on dirait qu’il descend dans les entrailles de la terre. Le froid, un froid glacial l’envahit peu à peu. Une vapeur douceâtre le prend à la gorge. I ! tend la main pour sentir la paroi du couloir. Il n.e sent que le vide.

Harnave est brave. Malgré tout son courage, un frisson le saisit. D’une main nerveuse, il fait craquer une allumette. La lueur jaillit, sa lanterne est allumée.

Une sueur froide lui perle aux tempes.

Il s’est égaré. Il ne connaît point l’endroit où il se trouve. Il est dans une salle immense, des colonnes sculptées et fouillées de vingt pieds de hauteur soutiennent une voûte qu’il aperçoit à peine. Un pas de plus, et il allait tomber dans une pièce d’eau saumâtre, dont il a senti les vapeurs. Des cobras, des navas, d’autres serpents. plus gros s’enfuient à son approche et se réfugient dans l’eau, nageant, leur tête plate en J’air, en faisant entendre des sifflements sinistres.

Où est-il ? Comment a-t-il pu s’égarer ? Il se-souvient bien, cependant. Yelha, lorsqu’elle le tenait par la main, le conduisait toujours lout droit. Le couloir ne dessinait ni coude, ni détours.

Que faire ?

Revenir sur ses pas. Il regarde par terre. Le sable a conservé sa trace. Il remonte, trouve une autre entrée de route, c'est par là qu'il a dû venir. Il suit un long corridor. Mais d'autres pas se confondent avec les siens, d'autres conduits croisent celui qu'il suit en ce moment. Ils se mêlent, s'enchevêtrent, il est dans un véritable labyrinthe.

Il est perdu. Il le sent. Toucher au port ! Les diamants sont là à deux pas, te tout croule, tout sombre.

Quelle rage ! Et cela par sa faute ! Il a eu trop de confiance. Il a été trop sûr de lui.

Perdu ! Il l'est ! Ces murs étoufferaient ses cris ! Un silence de mort l'environne. Parfois le bruissement d'un serpent qui s'enfuit sur le sable, et c'est tout.

Quelle angoisse

– Allons, se dit-il. Il faut lutter jusqu'au bout. J'ai encore de la lumière pour quelques heures. Il faut chercher, chercher encore. Quand je n'y verrai plus, je mettrai le canon d'un revolver dans ma bouche et je me ferai sauter la cervelle. Je n'aurai jamais le courage de mourir de faim.

Et il recommence à parcourir les couloirs.

Les heures passent terribles et promptes. Déjà sa seconde bougie est à moitié consumée. Et rien.

Une seule chose le console. Son secret mourra avec lui. Calveyrac n'aura point les diamants.

Mais Calveyrac vivra... Et à cette pensée Harnave bondit, en s'enfonçant les ongles dans les chairs.

Tout à coup il s'arrête. Un son a frappé son oreille. Non, il ne s'est pas trompé. Le son s'approche. C'est une sorte de mélopée lente et monotone. Des fakirs s'avancent précédés par des torches que portent des esclaves. Ils font une ronde, ou ils accomplissent une cérémonie de leur rite. Peu importe. Mais ils se dirigent du côté d'Harnave. Il n'a échappé à un danger que pour tomper dans un autre.

Où se cacher ? Il cherche. Il a éteint sa lanterne. Le chant des fakirs les empêche d'entendre le bruit qu'il peut faire. Il recule à mesure qu'ils avancent. Le voilà dans la salle ronde.

Il est sauvé.

Il grimpe à une des colonnes sculptées et la procession des fakirs passe à ses pieds sans interrompre les chants.

Quel soupir de soulagement s'échappe de sa poitrine lorsqu'il les voit s'éloigner après avoir fait le tour de la pièce d'eau. Il descend alors et les suit sans bruit se coulant le long des murailles.

Les fakirs sont pour lui le fil d'Ariane.

C'est bien cela. La voilà la vraie route. La chaleur éfouffante se fait sentir. Les voilà, les magots vivants, sur leurs socles, éclairés par les velakows et faisant mouvoir leurs pankas.

Harnave franchit avec précaution la chaîne qui les relie. Les fakirs disparaissent au loin. Le revoilà dans l'obscurité. Mais il sait où il est. Encore quelques pas, et il va toucher à l'escalier qui conduit au sanctuaire.

Pourquoi s'arrête-t-il ? Pourquoi une nouvelle terreur l'envahit-ellee ?

Il vient de voir dans l'obscurité deux yeux jaunes qui brillent comme des escarboucles. Ces deux lueurs sinistres sont fixées sur lui.

XXVIII

OU HARNAVE BÉNIT LES ALLUMETTES DE MARSEILLE ET CELUI QUI LES A INVENTÉES

Ainsi qu'on l'a vu, de longues heures s'étaient écoulées durant lesquelles Harnave avait vainement cherché à retrouver sa route. Le soleil était déjà haut à l'horizon. Aussi Cayou et son compagnon se tenaient-ils depuis longtemps à leur poste.

La baleinière échouée sur le sable ne courait aucun risque. Les deux matelots étendus à l'ombre d'un bananier, devisaient en attendant leur capitaine. A portée de leur main, deux carabines américaines nommées riffles, à répétition prouvaient que les deux lurons avaient pris cette fois leurs précautions.

– Vois-tu, avait dit Cayou au matelot qui l'accompagnait, j'ai déjà eu assez de la frousse de la nuit. C'est mauvais comme tout, les bêtes qu'il y a là-dedans. Tant pis, si le capitaine n'est pas content ; chacun pour sa peau.

Et il avait coulé dans le fond de la baleinière deux carabines courtes, contenant chacune dix balles dans la crosse. Cayou, ainsi armé, aurait été non pas au bout du monde, puisqu'il s'y trouvait, mais un peu plus loin, si on lui en eût donné l'idée.

Pour le moment, il se reposait, s'étirait, re gardait et se livrait par le menu à une foule de : pensées philosophiques.

Cayou, au repos et à jeun, défiait en sagesse Salomon, qui, la Bible nous l'apprend, était plus sage cependant qu'Elh ou Ezrahite, qu'Heman, Charol et Dorda, enfants de Mahol.

– Faut avouer, disait Cayou, que c'est une drôle de navigation tout de même. A part que c'est désagréable d'être sorti la nuit dernière et de venir se promener dans des endroits ous qu'on peut trouver toutes les sortes de vilaines choses, faut avouer, Couëdic, que nous sommes à bord comme de véritables coqs en plâtre.

– Le second n'est pas méchant, fit Couëdic, le Breton interpellé. Il e : t un peu raide, voilà tout ; et puis, il a un drôle d'œil.

– Et M. Calveyrac, voilà un bon garçon ! et pas fier, et brave ! le cœur sur la main, quoi !

– Et un bon matelot ! Toi qui t'y connais, Cayou, tu l'as vu comment il se patinait pendant le coup de vent que nous avons eu par le travers du Cap.

– Oui, un fier matelot ! Eh bien ! je l'aime tout plein, cet homme-là, moi. Et celui qui lui ferait de vilaines choses, faudrait qu'il en règle le compte avec le nommé Cayou. D'ailleurs, et la voix du brave matelot devint complètement, sourde, c'est promis, c'est sacré.

– Quel dommage, reprit Couëdic après un silence, qu'il soit toujours triste.

– Ça, fit Cayou sentencieusement, c'est des histoires de femme. Il est amoureux, et dame, ça le tient dur. Il ne s'amuse pas dans l'Inde, va, ce garçon-là, tout riche et tout baron qu'il est.

– Alors, pourquoi qu'il y vient ?

– Ah ! voilà. Tout ça, c’est très drôle, et quoi. qu’on soit à bord de la *Mouette* comme des pachas à trente-six queues, bien nourris, bien payés libres à terre et tout, quoiqu’on s’amuse fièrement dans ce pays-ci, et pour bon marché, eh bien ! tu me croiras si tu veux, Couëdic, mais j’ai hâte que ça soit fini, notre navigation.

Comme on le voit, Harnave avait continué jusqu’à ce moment à tenir ses desseins secrets. Les Bretons ne savaient rien. Les Américains ignoraient tout. Le baron de Calveyrac, tout bon marin qu’il était, naviguait pour son plaisir, cela devait suffire à contenter la curiosité des uns et des autres.

Quand cela serait nécessaire, Harnave, qui connaissait son monde, dirait aux Bretons qu’il y avait un bon tour à jouer aux Anglais, que l’on taperait dessus au besoin, et, dès lors, l’expédition devenait pour Cayou et pour ses amis une véritable partie de plaisir. Quant aux Américains, il suffirait de leur dire qu’il y avait des dollars à gagner, et rien qu’avec ce mot-là, on ferait taire leurs scrupules, si toutefois ils étaient susceptibles d’en avoir.

Telle était du moins sa conviction.

Cependant, comme Harnave tardait à revenir, que l’heure s’avançait, les deux matelots finirent par s’ennuyer à ne rien faire.

– Il y a longtemps que le maître cocq leur a servi de la soupe, à ceux de la *Mouette.* Je ne sais pas si tu es comme moi, Couëdic, mais pour le quart d’heure, je chiquerais bien autre chose que du tabac ?

– Tout de même, répliqua Couëdic.

– Le malheur, c’est qu’il n’y a ici ni mercanti, ni gargottier.

– Pas besoin de ça.

Et Couëdic, homme de précaution, courut à la baleinière, et du coffre de l’arrière sortit un bidon plein d’un excellent vin, un quartier de mes- beef, du fromage dit tête de morl, du pain, plus une gourde garnie d’excellent tafia.

– Quand j’ai vu que tu prenais les canardières, dit-il à son ami, j’ai pensé que si nous avions à détruire, nous aurions peut-être aussi besoin de nous reposer.

– Fameux ! conclut Cayou en attaquant furieusement le mes-beef, avec un ananas cueilli à l’un de ses pieds, pour dessert, nous allons festoyer comme après le bal du nommé Thazard.

Après avoir eu raison du mes-beef et fait disparaître la tête de mort, on allait passer au dessert quand un bruit soudain se fit entendre.

Les deux matelots sautèrent sur leurs carabines.

– Pas moyen de dîner tranquilles ! fit Cayou. Attention ! j'ai idée que les canardières vont servir.

Le bruit venait d'un amas de lianes et de hautes plantes au sommet des gradins. Ces feuilles s'agitèrent. Cayou épaula vivement.

Mais il rabattit aussitôt son arme. La tête d'Harnave venait de poindre.

Le capitaine de la *Mouette* était pâle, défait, une large estafilade lui partageait la joue, et de cette blessure le sang coulait abondamment.

– Ma foi ! capitaine, un peu plus et j'allais vous tirer au jugé. Quelle drôle d'idée aussi d'aller vous terrer cnmme un lapin ! On prévient les gens, que diable !

– Chut ! fit Harnave en mettant un doigt sur ses lèvres.

Et il descendit précipitamment les degrés de granit, tout en ayant les yeux fixés vers l'entrée du souterrain.

Nous avons laissé Harnave au moment où, se croyant hors de danger, il allait pénétrer dans le dernier couloir conduisant aux sanctuaires.

Il avait été arrêté cette fois encore en apercevant deux lueurs qui le regardaient fixement. Ces deux lueurs se mouvaient lentement, lentement, rasant le sol, et elles avançaient lentement aussi dans la direction d'Harnave.

A ce moment, un bruit imperceptible le fit. retourner.

Deux lueurs semblables aux deux premières avançaient également derrière lui.

Ii était pris entre deux feux.

– Coûte que coûte, se dit Harnave. il faut savoir à quoi s'en tenir, et, faisant craquer une allumette, il éclaira un instant le. couloir.

Harnave était cerné par deux panthères.

Thaug et Thag l'avaient flairé de loin. Thaug avait filé tout droit ; Thag, plus rusée, avait fait un détour et le tenait par derrière.

A la détonation de l'allumette, les deux félins avaient fait un bond en arrière.

Evidemment Thaug et Thag ignoraient la découverte des allumettes chimiques.

La petite flamme bleue éteinte, les deux panthères se remirent à avancer.

Harnave porta la main à ses revolvers.

– Si je tire, se dit-il, je vais avoir toute ta pagode sur les bras. Quand à en venir à bout avec mon cowie-knife, il n'y faut point songer. Une, je ne dis pas ; mais pendant que j'expé dierai la première, je sentirai l'autre les griffes dans mes reins.

Il fit claquer une nouvelle allumette.

Les deux panthères opérèrent le même mouvement de retraite.

– Tiens ! tienss ! se dit Harnave, qui, le lecteur l'a déjà vu, ne perdait jamais son sang-froid. Il paraît qu'elles n'aiment pas les allumettes de Marseille.

Il se mit donc, en allumant tour à tour ses. petits feux, à reculer, Thaug et Thag avançant. et reculant tour à tour.

Le danger devint plus grand quand il se trouva sous la source d'eau chaude. La pièce aux magots était éclairée par les velakous. Thag y était déjà, attendant son ennemi. Thaug n'avait pas dépassé le sombre couloir.

Les magots impassibles agitaient toujours leurs pankas.

Harnave se glissa derrière un des socles. Thag fut obligée de revenir sur ses pas, laissant le passage libre.

Harnave s'élança alors à corps perdu, franchissant la chaîne. Thag se jeta sur lui, mais. le manqua, lui imprimant seulement un large coup de griffe qui descendit de la joue à l'épaulé.

Elle recula honteuse comme une chatte qui a manqué une souris. Cette honte des félins est un signe caractéristique de leur race.

Les magots impassibles veillaient toujours sur leurs socles,

Harnave n'avait pas perdu de temps. Il était déjà dans l'autre couloir, battant en retraite. Il n'avait plus rien derrière lui. Thaug et Thag réunies lui donnaient ensemble la chasse.

Dans l'obscurité, le craquement et la flamme des allumettes arrêtèrent encore les deux panthères Harnave, cependant, n'était pas encore au bout de ses angoisses. Se trouvait-il dans le droit chemin ? Et quand il allait sortir

du souterrain, les deux bêtes allaient le charger. Tandis qu'il se livrait à ces réflexions, il reculait pas à pas.

– Si je tire maintenant, se disait-il, on n'entendra pas ; mais l'une des deux bêtes ne sera peut-être que blessée et toutes deux se rueront sur moi.

Il eut un soupir de soulagement quand il sentit la chaleur du jour.

Encore un pas et il allait combattre en pleine lumière, au grand soleil. Là, au moins, un homme vaut un homme.

En s'élançant du milieu des lianes, il poussa un cri de triomphe en voyant les deux matelots la carabine à l'épaule.

Brave Cayou ! quelle crâne idée il avait eue avec ses canardières » !

– Cayou ! Cayou ! cria-t-il, j'ai des tigres qui me chassent.

– Nous allons voir ça, répondit tranquillement Cayou. Attention ! toi, Couëdic.

Les deux têtes de Thaug et de Thag apparurent à leur tour au milieu des lianes. Mais, à l'aspect des trois hommes, les deux bêtes se tapirent et se cachèrent pour prendre du champ.

Tout à coup un sifflement prolongé se fit entendre.

XXIX

LA CHANCE TOURNE.

Les deux panthères, qui allaient bondir, s'arrêtèrent comme frappées de stupeur.

C'était Yelha.

– Ayo dami ! (oh ! mon Dieu !) s'écria-t-elle en franchissant comme une gazelle les degrés de granit. Mon bien-aimé, mon cher ami, my dear love, mon cher amour !

Et elle se pendit au cou d'Harnave.

– Elles t'ont blessé ! Ah ! les maudites ! les maudites ! Elles ont osé toucher au chéri de mon cœur. Tue-les, mon amour, fais-les tuer par tes deux esclaves. Moi qui les aimais tant, le les hais !

Thaug et Thag, qui, à l’accent de leur maîtresse, avaient compris qu’elles venaient de commettre une mauvaise action, rampaient et demandaient grâce.

– Tue-les ! criait Yelha. Fais-les tuer, mon bien-aimé ! Elles ont osé toucher à toi, mon sacré, toi, mon dieu !

Et elle recommençait ses folles caresses, et de son voile elle essuyait le sang qui coulait de la blessure d’Harnave.

Lui avait déjà recouvré son sang-froid.

Finies les épreuves ! la chance tournait, voilà tout. Yelha venait à lui, 1 instrument avait reconnu son maître.

Pauvre Yelha. Elle riait, elle pleurait. Elle avait retrouvé sa joie, son bonheur, sa vie ! Et c’étaient des caresses sans fin, des tendresses infinies et exquises. Sans souci des deux malelots qui la regardaient en écarquillantles yeux, elle avait posé son adorable tête sur l’épaule d’Harnave, tandis que du bout de sa babouche brodée de perles, elle repoussait Thaug et Thag, qui se roulaient à ses pieds, implorant leur pardon.

– Fais-les tuer, mon aimé, répéta Yelha.

Puis, se reprenant tout à coup :

– Non ! non ! pas de bruit. Myarine est là !

Et de sa main, elle désignait l’entrée du souterrain.

– Prends garde ! oh mon saëbb ! (seigneur). Il est plus à craindre que les panthères et les tigres. Prends garde à Myarine !

S’adressant alors aux deux bêtes qui continuaient à ramper, suppliantes :

– Po ! Naï ! hors d’ici ! chiens ! cria-t-elle avec colère.

Et Thaug et Thag, comprenant cette fois qu’elles ne réussiraient pas à calmer la fureur de leur maîtresse, s’enfuirent honteuses, comme deux chiens que l’on chasse.

Cayou, par discrétion, avait entraîné Couëdic à l’écart.

– Faut avouer, dit-il, que voilà une dame du pays qui est tout à fait superlativement bien.

– Et, appuya Couëdic, tu comprends à cette heure pourquoi le capitaine il s’était levé.

– Ma foi, oui, fit Cayou, et que je viendrais pour causer avec sa pareille, même la nuit, malgré tous les désagréments que l’on peut avoir.

– Et, continua Couëdic, que c’est une crâne femme qui n’a pas peur, qu’elle vous trimbale les panthères, comme si c’était la chatte du maître-coq.

– Faut croire, répliqua en sourdine Cayou, qu’elle aura travaillé de bonne heure dans une ménagerie. Faut avoir été pris tout jeune pour apprendre ces métiers-là.

Pendant que les deux matelots, à l’écart, se livraient à leurs observations, Harnave et Yelha s’expliquaient à mots entrecoupés. Ils avaient tant de choses à se dire !

– Ah ! soupirait la brahmine, quand j’ai vu que tu ne revenais pas le soir ; quand j’ai su que le navire était parti, j’ai cru que j’allais mourir ! Il m’a semblé que tout se brisait en moi. Je perdais tout en Le perdant. Quel bonheur, te voilà, te voilà pour ne plus t’en aller, n’est-ce pas ? Ah ! si tu pars, mon saëb, emmène-moi, ou tue-moi ! Maudites panthères, elles t’ont fait mal... Ah ! je les tuerai de ma main.

Et elle étanchait encore le sang qui coulait de la blessure d’Harnave. Celui-ci était trop heureux pour sentir sa douleur. Il rendait à Yelha caresse pour caresse, en racontant en quelques mots tous les dangers qu’il avait courus dans le souterrain.

– Pauvre ami ! répondait Yelha, et j’étais tout près de toi, et je n’ai rien senti, et tu pouvais mourir d’une mort affreuse, de faim, de froid, ou piqué par un serpent ou brûlé par les fakirs. Ah ! cher aimé ! quand j’y songe, mon sang se glace !...

– C’est fini, disait Harnave ; c’est fini, n’est-ce pas ? Et avec son mauvais sourire : Je te vois, tout est oublié, et nous allons nous aimer... malgré Myarine.

– Tu m’emmèneras, tu me prendras... Je ne puis vivre loin de toi, ma chère âme.

– Oui, certes, répliqua Harnave après un silence, mais pas maintenant, pas tout de suite. Il faut prendre ses précautions. La *Mouette,* le navire qui m’a ramené, va rester encore quelque temps à Pointe-de-Galles. J’expliquerai tout à son maître ; il est bon, il ne voudra pas taire notre malheur ; il me laissera te prendre avec moi, au moment où nous partirons.

– C’est toi qui est mon aimé. Que Brahma soit béni, que Vichnou te protège et que le mal s’éloigne de toi. Non, je ne devinais rien, tandis que tu risquais vingt fois la mort pour me rejoindre. Ce n’est que quandd j’ai vu Thaug et Thag pointer leurs oreilles, au moment où Myarine s’éloignait, que j’ai commencé à sentir un vague effroi. J’ai eu peur ; de quoii ? Je n’aurais su le dire. Un pressentiment venait de s’emparer de moi. Je tremblais, j’éprouvais une crainte que je n’aurais su définir, et en même temps, à côté de cela, une sensation d’une douceur ineffable.

C’était ta chère présence, ta présence bénie qui se révélait à moi. Alors, je les ai suivies, mais elles avaient de l’avance. Tout d’abord, je n’osais siffler, car le son strident de mon sifflet d’or aurait pu être entendu. Je courus. Une force invincible me poussait vers toi. C’est seulement en arrivant vers l’orifice du souterrain que j’ai vu des lueurs lointaines ; ces lueurs surgissaient et s’éteignaient, et elles m’indiquaient une forme humaine indécise. J’étais trop loin pour que les bêtes m’entendissent ; une émotion terrible paralysait mes forces, le souffle s’arrêtait sur mes lèvres, mon cœur battait avec violence. Tout me disait que c’était toi, mon cher trésor, et je ne pouvais croire à tant de bonheur. Tu sais le reste.

Et des pleurs de joie coulèrent lentement sur les joues de la jeune femme, et dans une étreinte folle elle pressa la tête d’Harnave contre son sein.

– Ça se corse, dit Cayou à son compagnon. Le second a probablement oublié que nous sommes ici, et franchement, quoique ce soit des choses bien agréables à voir, faudrait-peut-être, rapport aux convenances, lui rappeler que nous sommes ici.

Et le grave garçon fit jaillir du fond de sa poitrine un « hum » des plus accentués.

Yelha tressaillit.

– Chasse tes esclaves, Saëb. Dis-leur de s’é-Soigner. Yelha ne peut te prodiguer ses caresses sous leur regard.

Harnave haussa les épaules.

– Diable ! répliqua-t-il, comme tu y vas ! Cayou et Couëdic ne sont pas des esclaves. D’ailleurs, il n’y a pas d’esclaves dans mon pays. Ce sont des marins français. Ensuite, où puis-je les envoyer ? Ils sont venus me chercher ici. Ils m’ont attendu longtemps. Ils m’ont sauvé la vie. Sans eux,

tu serais arrivée trop tard ; sans eux, à la sortie du souterrain, tu n'aurais trouvé que deux tigres se partageant les restes de ton bien-aimé.

Yelha eut un frisson et joignit les mains.

– Ne dis pas cela, mon Saëb. Ne parle plus de cet horrible rêve.

Harnave reprit :

– Il faut nous quitter encore. Oh ! rassure-toi, continua-t-il à un geste chagrin de la jeune femme. A présent que je t'ai retrouvée, ce ne sera pas pour longtemps. Comme autrefois, quand la nuit va venir, elle réunira Yelha à son bon ami. Tu le veux bien, n'est-ce pas ?

– Commande, mon Saëb ; ne suis-je pas ton esclave ?

– Quand les ombres vont s'étendre sur la terre, Yelha endormira les bayadères et les brahmes, comme autrefois elle a su le faire ; n'est-ce pas, mon aimée ?

Et Harnave prit à son tour la jeune femme dans ses bras et la fascina de son regard.

Elle, éperdue, affolée, se pâma sous l'œil de son maître.

– Oui, oui, j'exécuterai tout ce que tu commanderas, je ferai tout pour t'avoir, à moi, à moi seule.

– Et Myarine ? interrogea Harnave.

– Il ne vient pas ce soir à la pagode. Du reste, les fêtes de la déesse Pawady durent encore, et les nuits de Myarine, des autres brahmes et des fakirs sont consacrées aux mystères.

– Bon cela, murmura Harnave. Je me disais bien que la chance tournait. Alors, reprit-il tout haut, ce soir tu m'attendras ?

– Oui, mon aimé. A l'heure où le lotus bleu ouvrira ses pétales, Yelha attendra son Saëb.

– Enfin ! ne put s'empêcher de dire tout haut Harnave.

Et son œil eut un éclair de triomphe.

– Allons ! leste, embarque, commanda le second de la *Mouette* à Cayou et à Couëdic.

En un instant, la baleinière fut remise à flot.

Les larmes de Yelha recommencèrent à couler.

– Ah ! que les heures de cette journée vont se traîner lentes. Pourtant, je bénirai sa nuit, au lieu de la voir, comme les autres, arriver avec terreur.

– Pousse ! commanda Harnave, en s’asseyant à l’arrière et en saisissant les tireveilles. Scie babord, avant tribord ! avant boute !

Et la yole s’éloigna rapidement, tandis que Yelha, du rivage, adressait un adieu de la main à son bien-aimé retrouvé.

– Monsieur le comte, dit Harnave à Calveyrac, en remettant le pied sur le pont de la *Mouette,* nous pouvons préparer les violons, la danse va bientôt commencer.

XXX

CONSEIL DE GUERRE

La *Mouette* cale peu d’eau. Il lui est facile de s’avancer jusqu’au pied des roches et de s’amarrer à terre au moyen de deux grelins.

Elle glisse sans bruit dans l’ombre. Ses mâts de hune, ses bas mâts sont dépassés, son plat-bord arrase la surface de l’eau. Sa cheminée elde-même est calée. En la voyant marcher ainsi, on dirait d’un de ces cétacés gigantesques et fabuleux, iançant une lueur fumeuse par ses évents.

A sept heures du soir, sitôt après le crépuscule, qui tombe si vite sous les tropiques, elle a allum-é ses fourneaux, et la voilà, deux heures plus tard, gouvernant sur Tangalle, brûlant ce petit port et se dirigeant vers la crique.

L’innocent pleasure-boat s’est transformé.

Dans l’ombre, la *Mouette* est sinistre. Ce n’est pas le sea-gull de lord Daigbay ; c’est un nid d’aventurieurs, un pirate ! Et si le navire- était capturé, les matelots qui le montent seraient condamnés comme des assassins, des voleurs, des incendiaires. Ils seraient pendus haut et court au bout des vergues.

C’est Calveyrac lui-même qui est à la barre. Il pétrit dans ses main. nerveuses la roue du gouvernail.

Le malheureux ! le cœur lui manque. Ah ! ce n’est pas parce que, comme l’a dit Harnave « la danse va commencer. » Oh ! non ! Il est brave, c’est un

homme, un vrai : Cayou, qui i s’yconnaît, l’a bien dit. Mais il se reproche Ge qu’il va faire. Il ne s’est jeté dans cette aventure terrible que pour l’amour d’Alice. Pour avoir celle qu’il aime, il faut qu’il soit riche. Le Carol l’a déclaré ; les richesses, il faut les prendre ; elles sont là, tout près : il les prendra. C’est un marché, il le sent. Marché honteux ! car il lui semble qu’il va vendre son honneur contre son bonheur.

Harnave a eu beau entasser paradoxes sur sophismes, il n’a pu le convaincre.

Quant à Cayou, il a passé par une série de sentiments aussi opposés que bizarres.

Harnave seul est calme, froid, résolu, sûr de lui.

En revenant à bord, après une première nuit passée dans la pagode, nuit d’amour, nuit d’ivresse, pendant laquelle il a achevé de fasciner- la malheureuse Yelha, en jouant auprès d’elle la comédie de la passion, Harvave a résolu de ne point se presser.

Il l’a déjà éprouvé, une trop grande confiance en lui-même, une légèreté, la moindre distraction peuvent tout compromettre.

Résolu à attendre le départ de Myarine, chaque soir, quand il retrouve celle qui l’adore, celle dont l’amour va toujours croissant, il espère qu’elle va lui apprendre le départ du grand brahme pour ce voyage annoncé par lui.

Il la questionne, il la fait parler ; il sait maintenant où se trouve le logement des fakirs eunuques préposés à la garde des bayadères et des brahmines de la pagode ; il connaît la pagode elle-même dans ses plus minutieux détails, et le dortoir des servantes, et le sanctuaire des prêtresses, et jusqu’au réduit où Yelha enferme Thag et Thaug.

Malgré Yelha, Harnave n’a pas voulu faire abattre les deux panthères. Leur mort donnerait l’éveil. Il les a revues, la nuit, dans la pagode, et, sur l’ordre de leur maîtresse, les deux fauves se sont roulés à ses pieds, tout en faisant entendre de sourds grognements.

Quant au chef des Poudjarys, il ne parle plus d’absence. Il est inquiet, tourmenté. Son instinct de sauvage lui révèle un péril, et il cherche vainement autour de lui le mot de l’énigme dont il a conscience.

Pas plus qu’elle n’a pu cacher sa tristesse, Yelha n’a point su dissimuler sa joie. Son regard n’a plus cette langueur désolée. Les larmes ne roulent

plus dans ses grands yeux noirs. Un air de fatigue, d'abattement l'accable, mais tout dans sa personne décèle le bonheur et la joie.

Ces symptômes n'ont point été sans être aperçus de Myarine. Mais il a beau chercher, il n'a pu découvrir aucun indice.

– Elle aime, se dit-il, mais ce n'est ni un brahmeni un fakir. Dès lors, qui donc ?.

Oh ! que celui-là il voudrait le tenir ! avec quelle joie il le ferait lentement périr dans les plus effroyables supplices !

Cet état de choses durait depuis un long mois. Ce laps de temps avait été utilisé d'un autre côté par Harnave. Il avait retrouvé le plus ébouriffant des Toupinel, toujours à la recherche de sa gemme abracadabrante, aussi insaisissable que la pierre phiiosophale. Le second de la *Mouette* savait où il pouvait repêcher son joaillier fantaisiste. Arthur ne jurait plus que par Harnave, jamais, au grand jamais, ami ne lui fut plus cher.

Enfin, une nuit, Yelha annonçait à Harnave le départ du chef des Pondjarys, celui-ci ayant fait savoir qu'il allait se rendre dans l'intérieur de l'île. Il se proposait de passer quelques jours à Colombo.

– Ça y est, cette fois ! dit Harnave à Calveyrac.

Et là-dessus il avait convoqué l'équipage de la *Mouette*.

C'était après le repas de midi. Calveyrac ayant eu soin de faire distribuer triple ration de tafia ; de wisky et de callou, les yeux étaient tant soit peu brillants et les joues légèrement allumées.

Les Américains surtout avaient singulièrement abusé des libations supplémentaires. Will Bobay était couleur de homard cuit et ses compatriotes se maintenaient à la hauteur de la même nuance.

Cayou, c'est à peu prés certain, ne s'était pas seulement abreuvé de privations ; mais on se souvient qu'il portait la voile mieux que personne, et, bien que moins solides que lui, les Bretons ne laissaient rien à désirer comme tenue.

C'était Harnave qui devait porler la parole : ainsi avait-il été convenu entre lui et Calveyrac, ce dernier devenant plus hésitant et plus sombre à mesure que l'heure décisive approchait.

Quand tout l'équipage de la *Mouette* fut réuni dans la grand'chambre, Harnave jeta sur l'assistance un regard circulaire et investigateur. *In petto* il

se déclara satisfait ; ses gens lui semblaient suffisamment montés pour bien recevoir la communication qu'il avait à leur faire.

– Matelots, leur dit-il, notre capitaine e maître, le comte de Calveyrac, est content de VOUS.

Tout bonnement Harnave débutait par une proclamation de Napoléon I^{er}.

– J'espère que de votre côté, vous êtes satisfaits de la *Mouette* et de M. le comte de Calveyrac, et même de son humble second ?

Les Yankees poussèrent un grognement approbatif, et les Bretons, Cayou en tête, répliquèrentt :

– Ça ! pour le sûr et pour le certain.

Satisfait à son tour de l'effet produit, Harnave reprit :

– Matelots, tandis que nous sommes là à ne rien faire, à houspiller des bayadères, à boire des bidons de callou, à nous chauffer comme des caïmans sur. le sable, il m'est venu une idée. Je me suis dit : voila des braves garçons qui vont se retrouver gros-jean comme devant, quand nous allons retourner en Europe. Ils auront de jolies économies, mais ça se mange. Si je faisais à chacun d'eux un sort, comme qui dirait leur fortune ? Si je les mettais à même de remplir le sac de chacun, mais de le remplir à crever, de doublons, de jaunets, de picaillons de toute nature, le tout en or ? Qu'est-ce que vous en diriez, ehh ! matelots ?

Il y eut tumulte. Ce furent des Ah ! », des « Oh ! », des « Pas possible ! ».

Seul, Cayou se taisait ; il regardait Calveyrac, Celui-ci détournait la tête.

– Eh bien ! matelots, reprit une dernière fois Harnave, voilà la chose, Je sais à quelques bordées d'ici, un endroit où il y a de l'or à remuer à la pelle. De la monnaie, des lingots, en veux-tu, en voilà. Il ne s'agit que de se baisser et d'en prendre. Je ne dis pas que ça ira tout seul. Je ne vous promets point qu'on ne se cognera pas un peu ; mais vous êtes des lurons, de bons enfants, et je sais que ce n'est pas une danse de plus ou de moins qui vous effraie. Quant à de l'or, il y en a pour tout le monde, et plus qu'on en pourra porter. Qu'est-ce que vous en dites ?

Harnave fut salué par des hurrahs enthousiastes. Quand les acclamations se furent calmées, Cayou se leva, et en tortillant dans ses doigts son bonnet de travail :

– Un moment ! Excuse, dit-il.

Il y eut un sourd murmure dans l'auditoire. Cayou reprit ;

– Faut d'abord voir : il me semble que c'est pas de l'ouvrage propre que vous nous offrez là. Et je suis sûr que quand ils auront réfléchi, les pays diront comme moi. Et comme ça ne pousse pas au bout des branches, ça appartient à quelqu'un. C'est à ce quelqu'un-là qu'il faudra les prendre, c'est sur ce quelqu'un-là qu'il faudra taper pour les avoir. Dans mon pays, lieutenant Harnave, ça s'appelle... sauf le respect que je vous dois, ça s'appelle voler, et ma foi ! Yves-Marie Cayou n'est pas plus mauvais garçon qu'un autre, pas meilleur non plus, faut être juste, mais ca n'a jamais été un voleur. Voilà.

Et le brave matelot, après avoir, du rever de sa manche, essuyé la sueur que ces frais d'éloquence lui avaient fait pousser au front, se rassit sans en dire davantage.

Les Yenkees, pour lesquels l'idée du mien et du tien n'est jamais bien définie, commencèrent à regarder Cayou d'un mauvais œil. Peut-être une querelle allait-elle être soulevée quand Harnave reprenant la parole :

– Cayou a parfaitement raison, dit-il, avec sang-froid. Ce serait un vol, une action criminelle si les trésors que je vous propose appartenaient à des particuliers. Je vous prie de croire que ni votre capitaine ni moi n'y auraient jamais songé. Mais le trésor que je vous propose... que nous vous proposons appartient, – et Harnave espaça ses mots, – à des Anglais. C'est la propriété du gouvernement anglais, et je ne crois pas que mes braves Bretons puissent conserver maintenant le moindre scrupule.

– Ah ! si c'est comme ça, fit Cayou, je n'ai plus rien à dire. Mon grand-père est mort sur les pontons, mon vieux père a failli y mourir. Ils nous ont pris nos barques, nos filets, tout. Si c'est comme ça, du moment que le trésor n'appartient à personne, vous verrez que Cayou ne sera pas le dernier à donner un coup de main à l'affaire.

Harnave triomphait. Il avait frappé juste.

Aussitôt, et sans laisser refroidir l'enthousiasme de ses hommes, il prit ses dispositions, et il fut décidé que le soir même on enlèverait la pagode. La *Mouette* partirait à la tombée du jour. Elle arriverait au fond de la crique et y attendrait qu'Harnave lui fit de terre un signal. Alors on pénétrerait dans le sanctuaire par le souterrain.

Le plan est suivi de point en point.

C’est Calveyrac, on l’a déjà vu, qui fait l’atterrissage.

La *Mouette* a stoppé. Elle est au fond de la crique. Le temps a favorisé les pirates. Il fait noir comme chez le diable. Les hommes sont sur le pont, Bretons et Yankees n’attendent nlus qu’un ordre pour sauter à terre. Chacun est armé d’un rifle à répétition, de deux revolvers et d’un sabre à lame courbee et large. Cayou a en main une hache d’abordage, qu’il fait siffler pour se dégourdir les doigts.

Il est onz heures.

Un jet de lumière jaillit des degrés de granit.

C’estt le signal d’Harnave.

XXXI

L’EXPÉDITION

Consacrée à Vichnou, la pagode dont Yelha était la grande prêtresse, se nommait la pagode de Tolhé-Swany. Le sanctuaire, entouré de cryptes et de petites chapelles inférieures, comprenait deux salles triangulaires et une vaste nef ronde soutenue par une multitude de colonnes d’une adorable légèreté. Ces colonnes, sculptées fouillées à jour, en marbre blanc d’une transparence vitreuse, semblaient ne tenir debout que par un prodige d’équilibre. Véritables dentelles de pierre, elles montaient jusqu’au dôme, qui, fouillé et dentelé lui-même, représentait les scènes les plus folles et les plus fantastiques de la mythologie indoue.

Au milieu de la nef, une énorme statue du dieu, toute dorée, s’élevait sur un socle de marbre noir. Vichnou avait l’air menaçant et terrible. Le bras gauche pendait à son côté avec la rigidité architecturale asiatique ; quant à la main droite, elle s’avançait comme pour menacer ou pour frapper, et, chose étrange, elle était enveloppée dans un sac de peau.

Pour la centième fois, entre deux caresses, Yelha recommençait devant Harnave l’énumération des trésors confiés à sa garde.

Entre toutes, la femme indoue est vaine, et Yelha se plaisait à faire parade de richesses dont elle ne jouissait cependant pas, mais qui pouvaient, pensait-elle, lui donner une importance aux yeux de celui qu'elle aimait.

Dans tous les pays, même les plus sauvages, la femme gagne à être richement encadrée, et elle est la première à le comprendre.

Derrière la statue, dans une petite chapelle, étendus sur une natte de vétivert et soutenus par des piles de pouffs de cachemire, Yelha et Harnave étaient là tous deux.

Yelha laissait aller sa jolie tête en arrière. Heureuse au dessus de tout, perdue dans son amour ; ses yeux se noyaient dans l'extase, et c'est à peine si de loin en loin elle portait à ses lèvres le bocchatino de son houka.

Un plateau chargé de fruits, de callou et d'autres liqueurs excitantes faites de jagre et de gingembre était piès d'eux ; ils n'avaient qu'à étendre la main pour se servir.

– Mets aux pieds de la statue, lui avait dit la veille Harnave, de grandes jarres de callou ; ajoutes-y de l'opium, et les perpikas (les eunuques) croiront à une offrande de Vichnou lui-même. Ils s'enivreront comme des brutes, et nous serons libres comme l'air, une fois les femmes enfermées.

Yelha l'avait fait. Obéissante, passive, elle exécutait avec bonheur les ordres d'Harnave.

Ne lui avait-elle pas tout donné, son âme, sa vie, tout son être ?

Elle ne voyait que lui, ne rêvait que de lui. Elle n'aspirait qu'au moment où, selon sa promesse, promesse que constamment elle lui faisait répéter, il l'emmènerait sur la terre d'Europe, loin, bien loin de Myarine, pour être la reine de sa maison.

En prêtant l'oreille, on entendait le ronflement sonore des perpikas, ivres morts ; parfois une note plus sonore arrachait à Yelha un rire perlé et contenu.

– Oui, mon aimé, disait-elle, dans toutes les niches, dans toutes les chapelles semblables à celle où nous sommes, il y a des meubles tels que celui-ci.

Et elle désignait de grands bahuts en bois de bith, incrusté de nacre, d'ivoire, d'ébène et d'argent.

– Tiens, regarde,

Et, se renversant, elle étendait la main.

– Tous ces tiroirs sont pleins de diamants. Tu vois ces sacs en peau musquée, ils en sont remplis. Pour la plupart, les pierres sont encore dans leur gangue. Dans la crypte du milieu, il y a de l'or en monnaie, en lingots ; veux-tu les voir encore ?

Se dressant, alanguie, elle conduisait son amant vers la crypte. Sous d'épais tapis, derrière des volets de bois de santal, des lingots d'or étaient les uns sur les autres. La clarté des velakous tombait sur les barres et les inondait de fauves lueurs.

Quoiqu'ayant déjà visité le trésor, Harnave eu un éblouissement. Les diamants bruts, ou enfermés dans des sacs, l' avaient laissé froid. Ici, c'était de l'or, de l'or pur, brillant, étincelant, en lingots, en monceaux, qui se dressait devant lui, et cet amas de précieux métal lançait sur l'aventurier des fulgurations enivrantes.

Il était là éperdu, quand une exclamation de Yelha le tira de sa torpeur.

– Mais, j'y songe ! jamais Yelha n'a fait voir au Saëb de son cœur la merveille de Ceylan, l'étoile de Telhé-Swany, le talisman de Myarinee !

– Que veux-tu dire ?

Légère et souriante, avec une joie d'enfant, la brahmine s'élança vers la statue de Vichnou. Elle poussa un imperceptible ressort caché dans le socle, le sac de peau qui recouvrait la main du dieu s'abattit comme un capuchon.

Harnave éprouva une émotion indicible,

La dextre de Vichnou s'avançait menaçante. Entre le pouce et l'index, une pierre grosse comme un œuf de poule étincelait.

C'était un diamant d'une prodigieuse grosseur.

Mais un diamant étrange.

Tout le corps de la pierre, taillé @ à facettes, lançait des feux blancs et brillants. Du milieu, poli en table, partaient des lueurs jaunes, des rayons soleillés.

Un défaut, sans doute un de ces vices nommés crapauds, propres à certains diamants, se trouvait au centre de la pierre.

Mais ce défaut n'était qu'une beauté de plus ajoutée aux splendeurs nonpareilles de cette gemme fantastique.

Se figure-t on un diamant de feu enchâssé dans un vaste diamant blanc ?

Telle était l’étoile de Telhé Swany.

Tel était le Diamant-Rouge.

Par suite d’un effet calculé par les brahmes un velakou, armé d’un réflecteur et caché dans l’une des colonnes, dardait sa lumière sur le diamant rouge. Si bien qu’une fois découvert il inondait la nef de feux étincelants et crépitants comme un foyer de lumière électrique.

L’œil, ébloui, ne pouvait soutenir cet éclat

Yelah était prosternée.

– Vois si je t’aime ! dit-elle. Montrer l’étoile de Suarga à un *bellati*. Il est vrai que ce *bellati* est mon Saëb

Et poussant le ressort, elle rabattit le capuchon, le diamant rouge disparut.

Harnave revint à lui. Il avait été fasciné.

Cette merveille, il la voulait, il la lui fallait.

Il aurait le Diamant rouge.

Le temps pressait.

– Viens, dit-il à Yelha. Viens, mon aimée, toutes ces splendeurs, toutes ces merveilles, ne valent pas un baiser de tes lèvres.

Et il l’entraîna, ou plutôt il la porta dans la chapelle.

Ecartant alors, sa main.

– Yelah, dit-il, je veux que tu goûtes des vins de France, de la liqueur de mon pays.

Et il tira de sa vareuse une grande gourde en métal.

– Mais c’est une faute ! dit Yelah ; Brahma nous le défend.

– Si tu m’aimes, bois. Et d’ailleurs, ce n’est pas une faute que de boire du callou.

Et il lui tendit une coupe dans laquelle il fit pétiller un flot de liqueur.

Elle but.

– Je bois à toi, dit-elle, à toi, mon seigneur.

Puis après avoir goûtée :

– C’est bon, mais quel étrange goût amer... !

– Bois encore.

Et de nouveau il remplit la coupe, en la portant lui-même aux lèvres de Yelah, après l’avoir effleurée.

– Tu ne bois pas ? dit-elle.

– Non, je préfère le callou.

Et il se versa à son tour une rasade de cette liqueur.

Yelah laissa tomber la coupe, un peu étourdie ; elle se jeta au cou d'Harnave, et essaya de lutter. Mais, au bout d'un instant, elle sentit s'infiltrer dans ses veines une lourde torpeur ; ses yeux appesantis se fermaient malgré ses efforts ; sa tête se roulait éperdue d'une épaule à l'autre.

Harnave s'était levé.

Ce n'était plus le même homme.

Son regard si caressant, si tendre tout à l'heure encore, devenait dur, sec, brillant. Ses narines et ses lèvres frémissaient sous l'action d'une passion indomptable et hideuse.

Debout, il regardait Yelha se débattre contre les étreintes d'un invincible sommeil.

Au milieu des fumées de l'ivresse et de l'opium, entr'ouvrant avec effort ses paupières alourdies, elle le vit tel qu'il était, réel, odieux ; elle eut conscience du pirate.

Elle se souleva à son tour, éperdue, chancelante.

Cherchant en vain des mots pour l'attendrir, ses lèvres ne proférèrent que des plaintes inarticulées.

Elle se traîna à ses genoux en se tordant les mains.

Lui la repoussa.

Il attendait.

Yelah le vit menaçant, implacable, ivre aussi d'une ivresse furieuse.

Une effroyable torture broya le cœur de la malheureuse. Elle fit un effort surhumain pour appeler à l'aide, au secours.

Alors se traînant, trébuchante, elle lui jeta un dernier regard chargé de reproches, de mépris, de haine et alla tomber, inanimée, au pied de la statue de Vichnou.

– Allons, du leste ! Affalez-vous sans bruit par les chaînes de l'avant. Es-tu là, Calveyrac ?

Ainsi commandait Harnave, après avoir fait le signal aperçu par la *Mouette.*

– Oui, répondit Calveyrac d’une voix sourde, Faisons vite.

Une grappe humaine se suspendit aux chaînes de l’avant. Américains et Bretons sautaient à terre les uns après les autres, silencieux.

– Les armes sont chargées ? interrogea Harnave.

– Oui. Et je prends le commandement, car le danger commence. Vous entendez, les hommes ? fit Calveyrac.

– Bien, dit Harnave, avec son mauvais rire. Je ne demande pas mieux, commande, j’obéirai. Seulement, comme tu le disais tout à l’heure, faisons vite.

Puis s’adressant aux hommes :

– Par ici, et en file indienne, sans bruit et vivement.

Les hommes s’engagèrent un à un dans le souterrain.

Harnave venait d’abord, guidant les marins avec sa lanterne. Calveyrac marchait sur ses talons ; il était suivi de Cayou.

Pas un mot, pas un bruit. Les batteries des riffles étaient enveloppées de toile, pour éviter le moindre choc.

On fut bientôt dans la salle des magots.

A leur vue, Cayou fit un soubresaut en arrière.

– Qué qu’est que ces bêtes-là ? murmura-t-il en se signant d’instinct.

Les pankas allaient toujours.

Cependant un des gnômes, humant l’air, donnait des signées d’inquiétude en sortant de son immobilité.

Will Bobey venait d’entrer dans la salle. A la vue des magots, il épaula sa carabine.

XXXII

LA LUTTE

Calveyrac avait vu le mouvement du Yankee. Il fit un pas et, étendant la main par un geste de commandement :

– Ne tire pas, ordonna-t-il.

– Ma foii ! murmura Cayou, ç’aurait pas éfé un grand dégât, des bêtes pareilles ! C’est pas toujours des créatures du bon Dieu.

Harnave haussa les épaules.

– Au fait, si tout peut se passer sans bruit, cela vaut mieux. On ne doit pas visiter le trésor tous les jours, et on s’apercevrait tout de suite de la mort de ces monstres. Seulement, ajouta-t-il en s’addressant aux hommes, prenez bien garde à la chaîne.

La bande s’engouffra dans l’escalier. Les pirates s’engagèrent dans le dernier corridor, soulevantt les draperies.

Ils étaient dans la pagode.

– Par ici, matelots, dit à voix basse Harnave, en conduisant s-es hommes du côté dee l’or. Tenez, voyez et faites vite, chacun sa charge.

Bretons et Yankees ne se le firent pas répéter deux fois. Ils se ruèrent sur les sacoches et sur les lingots.

Yelah était toujours évanouie aux pieds de la statue de Vichnou.

Calveyrac, voyant cette femme étendue, alla à elle.

Il avait deviné...

– Pauvre fille ! murmura-t-il, pauvre martyre !

Et il essuya une larme.

Puis, s’adressant à Harnave, il ajouta à mi-voix :

– J’espère que tu ne vas pas l’abandonner une seconde fois ?

– Allons, bon ! répliqua Harnave, qui était déjà occupé à un bahut, encore des attendrissements bêtes. Songe à Alice et fais ta part.

– Mais, dit Calveyrac, il faut la sauver. Il est sûr qu’on la tuera... si c’est elle...

Un bruit inattendu ne le laissa pas achever.

Ce furent d’abord deux plaintes rauques, sourdes, qui se transformèrent bientôt, en mon tant et en croissant, en deux hurlements formidables et sinistres.

– Qu’est-ce que c’est que ça ? dit Calveyrac.

– Tonnerre de Brest ! dit Harnave, ce sont les tigres qui sont enchaînés et qui nous sentent. Vite ! Vite !

Les servantes et les bayadères, réveillées ensursaut, s’étaient jetées contre la porte de leur dortoir, et, la trouvant fermée, commençaient elles aussi, à

pousser des cris d’effroi et d’appel.

Seuls, les perpikas ronflaient comme des tuyaux d’orgue.

La voix de Thaug et de Thag couvrait ces cris. Les hurlements des deux fauves se succédaient plus stridents et plus aigus. Les félins, mordant leurs chaînes, faisant des efforts désespérés pour les briser, arrivaient au paroxysme de la rage.

On heurta violemment aux grandes portes de la pagode.

Ce qu’ignorait Harnave, ce qu’il n’avait pu prévoir, ’c’est que, sur les ordres de Myarine, des fakirs veillaient chaque nuit sous le mandapam.

– Heureusement, se dit le pirate, en continuant à dévaliser les bahuts, c’est moi-même qui les ai bouclés.

Il s’adressa à Calveyrac :

– Allons, dépêche ! Puis se dirigeant vers la statue de Vichnou, il lui lança à la volée deux ou trois sacs de diamants. Il en avait bourré sa vareuse. Serré à la taille par sa ceinture rouge, il s’en était rempli les poches. Ce n’était plus qu’un sac de diamants fait homme.

Il lui fallait franchir le corps d’Yelah pour parvenir au socle. Au moment où il se glissait et saisissait le pied de la statue un formidable coup de gong couvrit les cris des femmes et les hurlements des fauves.

Sous chaque mandapam ; à l’entrée de chaque pagode, e trouve un énorme tam-tam en bronze.

Les fakirs le faisaient sonner, ils appelaient au secours. C’était leur cloche d’alarme.

Au coup de gong, Cayou avait répondu par un :

– Voilà, patron !

Puis, s’adressant aux Bretons :

– Je crois, dit-il, qu’ils demandent le portier. Ils sont drôles, les English : ils s’imaginent qu’on va leur ouvriir !

Les coups de gong se succédaient comme le glas d’un étrange tocsin.

Harnave était parvenu à grimper à la statue de Vichnou. Une énergie farouche décuplait ses forces. Il s’enroulait comme un serpent autour des membres glissants de l’idole. En s’allongeant il parvint à la main droite du dieu.

Il touchait au diamant rouge.

Un coup de pistolet retentit, et une balle vint s’aplatir contre un des sacs de diamants dont il avait bourré sa vareuse.

Cétait’Myarine.

Le chef des Poudjarys venait d’entrer par une des cryptes. Il était seul.

– Sans ces diamants, dit à haute voix Harnave, j’étais nettoyé.

Puis, sans perdre la tête, il enleva le capuchon de cuir, et, d’un violent effort, il arracha l’étoile de Telhé-Swany et la cacha dans sa vareuse.

Le diamant rouge était à lui.

Cela fait, il se suspendit par les mains au bras de Vichnou et tomba sur ses pieds comme un chat, au moment où Calveyrac, le sabre haut, commandait d’une voix ferme :

– En retraite !

Au même instant, Myarine hurlait :

– Hors d’ici ! maudits chiens, bêtes puantes ! hors d’ici, voleurs !

Une nouvelle détonation se fit entendre, puis une autre. Harnave venait de tirer sur Myarine et l’avait manqué. Ce chef des Poudjarys avait riposté d’un second coup de revolver dont la balle, comme la première, alla s’aplatir sur les diamants.

– Feu ! cria Harnave, feu sur cet homme !

Myarine disparut derrière un pilier.

– Allons ! dit Cayou en sortant de la chapelle aux lingots, ça va chauffer. J’ai assez de roupies comme ça dans ma ceinture. Si je ne suis pas tué, ma pauvre nière en aura pour le restant de ses jours à pouvoir se chauffer à l’aise.

Les Yankees. s’obstinaient à se bourrer de lingots ; leurs sacs, lourdement chargés, les embarrassaient.

Myarine, comprenant que la partie n’était pas égale, se cacha derrière un pilier en se repliant.

Quatre ou cinq coups de riffle le manquèrent, les Mes sifflaient à ses oreilles. Il bondit, et lla détacher Thaug et Thag.

Cela fait, passantt derrière la colonnade et protégé par l’ombre, car les bas-côtés de la pagode étaient dans l’obscurité, il franchit en courant les salles rectangulaires et ouvrit les lourdes portes de bronze.

Sept ou huit fakirs se ruèrent dans l’intérieur en poussant des hurlements de bêtes fauves.

Cayou ne s’était pas trompé, ça allait chauffer.

Sur un signe de leur chef, ils s’élancèrent dans une des cryptes et en revinrent avec des armes.

Myarine, homme de précaution, avait accumulé dans cet endroit, cachés sous les draperies, des fusils, des pistolets, des criks de toutes les formes, tout un arsenal.

La lutte s’organisait.

Harnave, déjà dans le couloir, criait de toute la force de ses poumons :

– En retraite ! en retraite ! sauve qui peutt !

Les matelots, embarrassés par les lingots, se mouvaient difficilement. Ils avaient pris leur pleine charge d’or et ils se trouvaient paralysés au moment même où ils auraient eu besoin de toute leur adresse et de toutes leurs forces.

Thaug et Thag avaient franchi, d’un bond, la distance qui les séparait de Yelha. Les deux panthères flairaient et léchaient le visage de leur maîtresse, toujours étendue aux pieds de Vichnou.

Voyant l’inutilité de leurs efforts pour rappeler la brahmine à la vie, les deux fauves s’élan cèrent sur les envahisseurs par l’une des cryptes. Myarine les appelait, les encourageant de la voix et du geste.

Une fusillade furieuse commença de crépiter sous la nef de la pagode. Le dôme répercutant les détonations, les hurlements des fakirs, la fumée de la poudre aveuglant les combattants, tout donnait à cette lutte furieuse un aspect féroce et étrange.

XXXIII

LA FUITE

Les matelots de la *Mouette* n’avaient pas perdu de temps. Renversant des bahuts, des trépieds, des tables, tout ce qui leur tombait sous la main, ils avaient instantanément organisé une barricade. Mais les bralimes, nombreux, serrés, arrivaient à tout instant, et les matelots sentaient qu’ils ne pouvaient longtemps tenir et que leur frêle obstacle allait être vivement enlevé par les fakirs, qui, comme d’énormes serpents, rampaient à plat ventre pour y arriver.

Thag avait été atteinte d’une balle par Couëdic, après avoir ouvert la gorge à un Yankee.

Se sentant mourir, la panthère se traîna jusqu’auprès du corps de sa maîtresse. Thaug y était déjà.

Les deux tigres râlaient aux pieds de la brahmine.

Calveyrac, mû par le ddévouement, s’était avancé pour relever Yelah.

Ce fut lui que Thaug aperçut le premier, ce fut lui qu’il chargea.

Mais Cayou avait tout vu. Et le brave Breton s’était élancé, lui aussi.

Ce fut donc lui que le bond de Thaug heurta. Cayou reçut un coup de griffe qui lui laboura l’épaule. Le choc fut tellement rude, que le solide matelot fléchit. Mais, en même temps qu’il s’était jeté en avant, sa hache d’abordage sifflait, et au moment où la griffe de Thaug lui déchirait l’épaule, Cayou faisait un saut en arrière, et, d’un revers de son arme terrible, ouvrait le crâne de la panthère.

– Je disais bien aussi tout de même, – fit-il par manière de conclusion – que c’est mauvais comme tout, ces bêtes-là.

Calveyrac s’était rendu compte du dévouement de son matelot.

Les instants étaient précieux ; cependant il lui prit la main, en lui disant d’une voix émue :

– Merci, Cayou.

Le Breton répondit par un signe de tête. Un fakir le visait, Cayou épaula, le fakir tomba

Soudain, la voix de Myarine cria, tonnante :

– Fermez les portes ! Fermez tout !

– En retraite, mille tonnerres ? rugit Harnave, Par ici ! par ici !

– En retraite ! répéta Calveyrac. Repliez-vous en bon ordre, un à un,

– Alors, filez d’abord, capitaine, dit Cayou. Et vous, les autres, décarrez par pelotons de un.

– Non ! non ! répliqua Calveyrac, en cassant la tête à deux fakirs qui venaient à leur tour de sauter par dessus les bahuts. Je commande ici ! Je dois partir le dernier ! Allons, garçons, hardi-là !

– Démon ! cria une voix en anglais.

Un crik, lancé d’une main sûre, venait d’atteindre Will Bobay à la poitrine. Le Yankee tomba entraîné par sa lourde charge en poussant le juron entendu. Il rendit l’âme avec un flot de sang noir.

Quatre matelots étaient déjà tombés.

– En retraite ! commanda encore une fois Calveyrac.

On obéit. Un à un les marins, tout en exécutant une fusillade furieuse, car leurs riffles à répétition leur donnaient un immense avantage, se repliaient vers la crypte et un à un s’y engouffraient.

Bientôt Calveyrac et Cayou se trouvèrent dans la crypte, où Kergaz les avait précédés.

11 était temps.

Les brahmes et les fakirs venaient de franchir la barricade et se précipitaient à leur poursuite dans le souterrain.

On entendait cependant leurs hurlements, et des coups de feu, heureusement tirés trop haut, firent pleuvoir une grêle de pierres sur la tête des fugitifs.

Ils allaient atteindre la salle des magots, quand un bruit effioyable éclata.

Un des matelots, dans sa précipitation, s’était embarrassé les pieds dans la chaîne. Le gnome, sentant la secousse, avait allongé un bras énorme, terrible, il avait happé le matelot au passage, et tous les deux se roulaient, en se mordant. Les autres monstres tiraillés, abandonnant leurs pankas, s’étaient dressés sur leurs socles, raidissant la chaîne, et à coups de la pioche qu’ils avaient toujours à leur portée, ils éventraient la voûte qui recouvrait la source d’eau chaude.

Telle était, en cas d’attaque, en cas de surprise, leur mystérieuse et terrible consigne.

L’eau bouillante fit irruption dans Je souterrain. La voûte s’écroulait avec fracas.

Kergaz, Cayou et Calveyrac, légèrement échaudés, continuaient leur course folle, guidés par les cris de leurs compagnons, qui les avaient précédés. A bout d'haleine, ils s'arrêtèrent étonnés de ne point sentir l'eau bouillante leur mordre les jambes, surpris aussi de ne plus recevoir de coups de feu, de ne plus entendre les hurlements des fakirs.

Rien. Un silence de mort.

La voûte, en s'écroulant, avait formé obstacle. Un mur s'élevait entre les fugitifs et les Indous.

Ce qui restait de l'équipage de la *Mouett* était sauvé.

– Ah ben ! capitaine, fit Cayou en s'épongeant à la sortie du souterrain, une bonne action n'est jamais perdue, allez. Vous avez eu joliment raison d'empêcher Will Bobay – que Dieu ait sen âme ! – de tirer sur les magots. Sans cela, je ne sais pas si nous étions rincés dans le corridor.

On fit l'appel vivement. Il manquait six hommes.

Déjà remonté à bord par les chaînes de l'avant, l'équipage se mit à la manœuvre. Harnave les avait précédés.

– Il faut partir ! dit-il. J'avais pourtant bon marchand sous la main. Mais la vie d'abord.

La cheminée toussa, l'hélice tournait d'une façon furieuse, et bientôt la *Mouette* se perdit à l'horizon dans la brume du matin.

Les fakirs, arrêtés par l'éboulement, s'étaient réfugiés vers la pagode refou'és par l'eau bouillante.

Les pirates leur échappaient.

Il ne leur restait p.us qu'une vengeance à accomplir.

Peu à peu la fumée se dissipait. Sur les ordres de Myarine, on rallumait les vélakous.

Le chef des Poudjarys put alors se rendre compte du dégât, du pillage, du sacrilège.

La pagode souillée, le trésor saccagé, le diamant rouge enlevé.

Mais Yelah restait du moins, elle !

La brahmine avait repris ses sens. Accroupie aux pieds de la statue, les ongles dans ses cheveux qu'elle tordait dans son morne désespoir, elle ses entait mourir de douleur et de honte.

Elle appelait la mort et la trouvait lente à venir.

Un brasier s’allumait au milieu du sanctuaire.

Deux fakirs s’avancèrent et, saisissant la prêtresse, l’approchèrent des charbons.

Mais Myarine s’élança.

Il lui mit une main sur la tête et, regardant fixement Yelahh :

– Arrêtez, cria-t-il, poudjarys, brahmes et fakirs, Yelah est sacrée !!!

Un murmure se fit entendre. Il fallait au moins une victime.

Myarine reprit d’une voix tonnante :

– Elle porte dans ses flancs le vengeur !!!

XXXIV

UNE LECTURE INTÉRESSANTE

Au sud de Madagascar, protégée par le cap Sainte-Marie, se trouve une petite anse au fond de laquelle une compagnie anglaise a établi un dépôt de charbon. Les caboteurs y font parfois escale, mais on n’y rencontre jamais que des navires de faible tonnage.

C’est là que la *Mouette* vint mouiller dix jours après le pillage de Telhé-Swany.

La *Mouette* ne se nommait plus la *Mouette*. Désormais, elle s’appelait l’*Alice*, une idée d’Harnave. L’*Alice* ne ressemblait guère à ce qu’elle était jadis ; ses luisantes peintures avaient été grattées, salies ; ses bas mâts coupés et hachés. Bref, elle n’était plus la même.

Sauf la légèreté de sa coque et l’élégance de son étrave, l’*Alice* qui venait de mouiiler sur rade de Sainte Marie n’était qu’un méchant caboteur à hélice, sale, désemparé, souillé, qui à grand’peine venait d’échapper à une violente tempête.

Une station de quelques heures à un rocher perdu à l’est de Madagascar, l’île Tromelin, avait suffi pour opérer cette métamorphose.

Harnave avait facilement fait comprendre à Calveyrac, à Cayou et au reste de l’équipage qu’il importait de se déguiser complètement pour n’être

point reconnu si l’on était poursuivi.

Les brahmes se plaindraient, les autorités anglaises feraient une enquête, et le départ-précipité de la *Mouette* devait éveiller les soupçons tout d’abord et fournir ensuite une certitude. On devait leur donner la chasse, et nos marins savaient parfaitement le sort qui les attendait si on mettait la main dessus.

L’*Alice* jouait donc la comédie de l’oiseau blessé. A Sainte-Marie, l’*Alice* fut, aux yeux des agentss anglais, une sorte d’épave, venant de France, chargée de n’importe quoi, qui avait "été très heureuse de se réfugier dans cette petite rade pour ne point couler en pleine mer. On pouvait venir leur demander s’ils avaient vu filer un pleasure-boat, leste comme le diable, astiqué, pomponné, ils n’auraient point su ce qu’on voulait leur dire.

Une fois le charbon fait, sa provision arimée, l’*Alice* annonça son départ pour Chandernagor. Elle quitta de jour la rade de Sainte-Marie, se traînant péniblement, lentement et toussant comme un steam-boat pulmonique. Les Anglais se tenaient les côtes, se tordaient à la vue de ces French-Dogs embarqués sur ce colimaçon. Une fois que l’*Alice* eut perdu de vue la côte, elle changea brusquement de direction, vira bord pour bord et reprit la route de France à toute vapeur.

La farce était jouée et bien jouée.

Cayou ne se tenait plus de joie.

– Enfoncés les goddem ! Dans le goudron les jobards ! Débrouille-toi et cherche !

La nuit vint ; Harnave donnait la route, Cayou prenait le quart à minuit et Kergaz de quatre à huit. Comme on ne naviguait plus qu’à la vapeur, la manœuvre était nulle. Deux hommes sur le pont sommeillant la plupart du temps. Deux chauffeurs se relayant, c’était tout. Pourvu que l’homme à la barre ouvrît l’œil, il n’en fallait pas davantage. Or, on pouvait compter sur Cayou et sur Kergaz. Donc Calveyrac et Harnave étaient de loisir pour reposer en paix.

– Ma foi ! dit Harnave, je n’en suis pas fâché. Je suis rompu. Depuis huit jours, je n’ai pas fermé l’œil. Je l’avoue, je voyais toujours un croiseur anglais à nos trousses, et si je m’endormais, je me sentais balancer gracieusement au bout d’une vergue avec une cravate de chanvre. Broum !

Bonsoir, Calveyrac. Cayou, mettez un seul homme au bossoir d'avant ; c'est suffisant. L'équipage est éreinté. S'il survenait quelque chose, on me réveillera. Mais il n'y aura rien d'inattendu. Le baromètre est au beau fixe, et la mer est calme comme de l'huile.

Et il descendit dans sa cabine.

Chose étrange, une fois la porte refermée sur lui, il ne se déshabilla point, il ne se jeta point sur sa couchette. Il étala les sacoches de peau, en sortit les diamants, les fit ruisseler devant lui ; il les replaça avec soin, ficelant solidement les sacs ; il admira longuement le diamant rouge, qui lançait des feux étincelants et qui illuminait la cabine.

De temps à autre, il prêtait l'oreille. Le pas sec de Calveyrac, qui continuait à arpenter le pont, semblait l'impatienter.

– Il ne se couchera donc pas ? murmura-t-il.

Calveyrac n'avait point sommeil, il continuait sans interruption sa promenade nocturne. Il Il avait beau toucher au terme de ses épreuves, il avait beau se dire que maintenant libre, heureux, il allait, une fois de retour, posséder celle qu'il aimait tant, il demeurait triste. Un flot de pensées douloureuses l'assaillaient, et, en fermant à demi les yeux, il voyait le tendre visage d'Alice ; il la voyait aussi détournant la tête, et repoussant de la main ces richesses provenant d'une source impure.

La *Mouette* (on n'a plus de raison pour la nommer l'*Alice*) ilait ses douze nœuds à l'heure ; sa machine surchauffée faisait trembler le petit navire.

Calveyac resta là plus de deux heures, continuant à marcher et à revenir sur ses pas. Pourtant la fatigue finit par le vaincra et par lui amener une courbature qui réclamait le repos. Il se décida à son tour à quitter le pont et à se retirer dans sa chambre. Une fois couché, il s'endormit, d'un sommeil fiévreux.

Des cris le réveillèrent. Ils étaient poussés par un homme de veille qui appelait :

– A l'aidee ! à moi !

C'étaient des exclamations sans fin.

Il se passait quelque chose d'insolite à bord de la *Mouette*.

Se jeter à bas de sa couchette, arriver sur le pont à demi vêtu fut pour Calveyrac l'affaire d'un instant.

L’homme était seul.

Personne ne se tenait à la barre. La roue du gouvernail amarrée à l’un des portants, droite, fixe, dirigeait d’elle-même le navire dans le Sud. Depuis combien d’heures, la *Mouette* naviguait-elle ainsi à l’aventure ? Nul n’eût pu le dire. L’homme de veille, un Yankee, avoua que, vers une heure, Harnave était monté sur le pont et lui avait lui-même versé un plein verre de wi-ky. Le Yankee s’était endormi, et en se réveillant, quelques instants auparavant, il il avait voulu allumer sa pipe, s’était approché de la barre pour prendre la manœuvre et n’avait vu personne au gouvernail. Alors il avait appelé à l’aide.

Il allait être quatre heures, déjà une teinte grisâtre annonçait le crépuspule. Encore quelques instants, et le jour allait brusquement apparaître.

Calveyrac ouvrit les claire-voies donnant dans la batterie et commanda :

– Tout le monde sur le pont.

Un insttannt après, tout l’équipage de la *Mouette* grimpait lestement sur les écoutilles.

Personne ne manquait à l’appel.

Personne, si ce n’est Harnave.

On chercha, on enfonça la porte de sa cabine, qui était fermée, Harnave n’y était point.

Kergdz, qui devait prendre le quart de minuit à quatre, fut interrogé à son tour. Il déclara qa’Harnave était monté sur le pont un peu après minuit.

– Il m’a dit comme ça : va te reposer. Je n’ai plus sommeil, je vais rester à la barre. Ma foi ! comme il me l’a répété par deux fois, je suis descendu dans la batterie et j’ai repris mon somme.

Cayou poussa à son tour une exclamation et il désigna du doigt la place d’un youyou sur les porte-manteaux : le youyou m inquait.

– Non ! non ! dit Calveyrac, voulant douter encore. Il se sera endormi dans la grande chambre. Nous sommes le jouet d’un cauchemar.

Et il se précipita dans la grande chambre.

Il en ressortit un instant après, un énorme pli à la main. L’enveloppe portait : « Monsieur Frédéric Calveyrac, à bord de la *Mouette* ou de l’*Alice*.

D’une main fiévreuse il brisa le cachet.

Il n’eut pas plutôt lu quelques lignes qu’il poussa un cri terrible.

– Nous sommes perdus ! dit-il.

Et se tournant vers l’équipage :

– Recommandez votre âme à Dieu.

Il y eut un long tumulte, Cayou s’avança :

– Qu’est-ce que c’est donc ?

Calveyrac, lentement, lut à haute voix :

Mon cher capitaine,

Quand tu liras ces lignes, je serai loin. Ne cherche pas à me rejoindre, ce serait matériellement impossible.

Je serai bref, car mes instants sont comptés. Les tiens aussi. Tu as pu croire que j’oubliais !. Pauvre niais. Harnave n’oublie jamais ; il se venge. Tu vas le voir tout à l’heure. Je me venge de toi et de cet autre imbécile, Cayou, un honnête homme encore, celui-là, qui n’a jamais pu me sentir ! »

– Ça, c’est vrai, dit Cayou. J’avais du nez quand je me disais que c’était une canaille.

Calveyrac reprit :

« Il est écrit : Le monde est la maison du fort. » Tu n’es pas fort. Disparais. Le Carol « ne te pleurera pas. La chose est arrangée entre lui et moi. Lui aussi, il se venge ; Alice n’est pas sa fille, et il a préparé le coup que nous vous portons.

Tout à l’heure, vous allez sentir la *Mouette* osciller ; j’ai percé cinq voies d’eau dans sa coque. Vous chercheriez en vain à les découvrir. Ne comptez pas sur les embarcations, c’est moi-même qui ai disjoint les clives ; il faudrait quatre ou cinq heures à des charpentiers pour les mettre à flot.

Adieu. »

Un silence funèbre accuellit ce dernier mot. Les hommes comprenaient que la mort était là.

Calveyrac, en froissant le papier, jeta un regard autour de lui. Le jour venait de paraître. L’horizon nu et désert formait autour de la *Mouette* un cercle immense. Pas une voile, pas une terre en vue.

Cayou s’avança vers Calveyrac et lui serra la main.

Les Bretons se signaient.

– Essayons toujours ! cria Kergaz.

On chercha, on se multiplia : chose étrange, on ne trouva rien. L’eau n’entrait pas.

– Ah ! çà ! dit Cayou, il s’est moqué de nous, le lascar !

Calveyrac secoua la tête. Il était anéanti.

– Hein ! reprit Cayou, comme j’ai eu tort de ne pas l’étrangler quand j’en ai eu envie. Ah ! si je le retrouve...

Il n’acheva pas.

Une effroyable détonation, un épouvantable craquement se firent entendre.

Harnave avait menti. Il n’avait point percé de voies d’eau. Il avait miné le navire, mis une longue mèche à des tonneaux de poudre.

La *Mouette* sautait...

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

LES AMOURS DE NADEJE

I

UN DÉBUT A L'OPÉRA

Le premier lundi de mars de l'année 187..., les affiches de l'Opéra annonçaient, pour le soir même, la première représentation d'un grand ballet de Léo Delibes.

Echo et Narcisse, tel était le titre de l'ouvrage, qui fournissait depuis longtemps déjà de la copie aux couriéristes et aux reporters.

La musique était charmante, naturellement, comme tout ce qui s'échappe de l'inspiration si originale du jeune maître, les décors ravissants brossés par Corbon et Chéret ; mais ce qui causait surtout la *great attraction* de cette première, c'étaient les débuts d'une étoile chorégraphique de première grandeur, arrachée après bien des tiraillements, au grand théâtre de Saint-Pétersbourg.

Depuis huit grands jours, le nom de Mlle Nadège Levaschef, qui s'étalait à cette heure en caractères monstres au dessous d'*Echo et Narcisse*, était dans toutes les bouches. On la disait merveilleusement belle ; durant plusieurs années, affirmait-on, elle avait refusé de venir danser à Paris ; enfin, des amateurs bien informés prétendaient qu'elle devait dès ses premiers pas faire oublier les jetés et les pointes de sa compatriote la Mouravieff.

On s’était disputé les fauteuils et les loges ; les clubs et les cercles avaient envoyé la crème de la haute gomme, la presse se montrait au grand complet, enfin quelques belles petites très lancées s’étalaient même en toilettes tapageuses aux fauteuils d’amphithéâtre, attirées par la réputation de beauté qui précédait la débutante.

Le *Trouvère* fut d’abord représenté à la diable devant les banquettes vides. C’était alors le sort de l’admirable page de Verdi d’être parfois ainsi sacrifiée en lever de rideau.

Cependant, vers la fin du *miserere,* la salle commença de se garnir, et quelques gilets en cœur apparurent à l’orchestre.

Léon Mauroy, le journaliste spécial au high life de Paris et de Pétersbourg, ou plutôt au high life cosmopolite, était très entouré.

Le fauuteeuil de Tony Feuquières, le célèbre et élégant peintre de portraits touchait au sien. Le premier soin de Feuquières en arrivant, fut d’interroger son voisin.

– Vous qui la connaissez, Mauroy, est-elle aussi jolie qu’on le prétend ?

– Cent fois plus, mon cher maître, pur diamant monté sur acier.

– Ah ça ! mais comment vient-elle ici, alors ? Au moment où on nous met à la portion con grue, où l’on n’a pu avoir Nilsson, au moment où les étoiles sont remplacées par de simples nébuleuses ?

– Ça, je n’en sais absolument rien. Tout ce que je puis vous dire, c’est que son engagement est assez étrange ; elle peut partir quand elle voudra..

– Est-elle venue ici pour quelqu’un ?

– Non, je ne crois pas. Delibes avait grand’– peur de ne pas l’avoir : il n’y comptait même point.

– Simple caprice d’artiste, alors ?

– Est-ce qu’on sait jamais ? termina le journaliste en lorgnant la salle. Tiens ! reprit-il, changeant de conversation, lacune dans la haute finance, les d’Arnheim ne sont point dans leur loge.

– Où celà ?

– Auprès de celle du duc de S... Quelle collection de marrons sculptés les remplace ! Des parents de province, sans doute.

– En tous cas, si le père n’y est pas, nous allons jouir de l’aimable rejeton, car je l’aperçois qui pointe au couloir.

– Oui, l’intense Oscar a le fauteuil à côté du mien.

Au même instant, un jeune gommeux, blond, fadasse, fatigué avant l’âge, frisé au petit fer, et sortant d’un gilet à un bouton outrageusement dégarni, gesticula à grands bras à l’entrée du rang des fauteuils où se trouvaient le peintre et le journaliste.

– Quelle plaiee ? fit Mauroy à l’oreille du peintre.

– Oh ! répliqua Feuquières, il est navrant, et j’ai le malheur de l’avoir souvent sur les bras ; il est de mon cercle. Croyez-vous, mon cher, qu’ils sont là une demi-douzaine qui ont trouvé joli de se mettre à parler la langue des assassins et des voleurs ? Ces messieurs forment une petite Eglise qui s’appelle la Pègre, et ils ne parlent absolument qu’argot. Vous devriez joliment les éreinter.

– Moi ? pas une ligne. Ils seraient enchantés et prendraient ça pour de la réclame.

A ce moment Oscar, après avoir bousculé une armée de petits bancs et marché sur le pied de deux ou trois personnes, pour ne pas rater sa petite entrée, parvint jusqu’à son fauteuil.

– Mes bien bons, glapit-il d’une voix de fausset, je vous larrune les phalangees ; et, continuant sur le même diapason afin, sans doute, d’être entendu de tous ses voisins, – c’est intense, elle est rien bath, la salle ! une vraie première. Je suis informé. Il paraît que ceux du petit cercle vont lui coller des fleurants.

– Voyons ! fit Mauroy impatienté. Vous allez vous tenir un peu, je vous prie, Oscar. Si ce n’est pas pour nous, que ce soit au moins pour votre père.

– Le daron ? Il n’est pas encore emplanqué.

– Ecoutez, Oscar, lui dit Mauroy, de plus en plus énervé, si vous continuez, je vous cède la place. Je n’ai pas envie qu’on nous prenne pour dss filous.

– Ah ben ! murmura Oscar un peu interdit, car le journaliste avait parlé d’une voix sèche, si on ne peut plus battre l’antif à présent !

Et il se mit, pour se donner une contenance, à regarder curieusement la salle.

– Ah ben non ! papa ne viendra pas. Il a donné sa loge à nos parents de Soissons. Regardez-les, Mauroy. Quelle nichée de pommes de canne ! C’est

intense. Ma sœur n'aura pas encore voulu venir. En voilà une qui n'est pas dans le mouvement. Toujours triste, toujour elle lansquine... J'ai dîné chez Zozo ; et nou nous sommes tenus, parce qu'elle voulait ne pas être poussée pour venir ici ce soir. Car, vous ne savez pas, Mauroy, très chicque, Zozo ; elle est ici ce soir. Tenez, regardez là, à l'amphithéâtre.

– Ça me fait bien plaisir, interrompit Mauroy.

Puis s'adressant à Feuquières, qui tâchait de ne pas écouter l'insupportable jargon :

– Eh bien ! cher maître, il ira comme cela pendant deux heures si on ne l'arrête pas.

– Ça va être gai, murmura le peintre. Heureusement nous sommes sauvés !

La main gantée de blanc du chef d'orchestre, levait le traditionnel bâton. L'ouverture, ou plutôt un léger prélude, fut très applaudi, et la toile se leva sur le corps de ballet, qui exécuta un pas d'ensemble. Puis après le pas de quatre original de Soltikoff, Beaugrand, Sanlaville et Marquet, la débutante fit son entrée.

Le fond du théâtre représentait une colline, au sommet de laquelle la nymphe Echo jaillissait d'une touffe de fleurs. Au-dessous d'elle, étagés, se trouvaient d'immenses hélianthec, des tourne-sols gigantesques, dont le fond, capitonné et élastique, la renvoyait comme un volant. Elle les franchissait en trois bonds nerveux, précis et arrivait gracieuse, souriante et émue, jusqu'au bord de la rampe.

Ce fut si charmant, si réussi, si parfait, que la salle, couvrant la claque, éclata en applaudissements frénétiques.

Au-dessus, on percevait le fausset furieux d'Oscar, qui glapissait de toutes ses forces : « Intense ! excitant ! intense ! » Tout debout, applaudissant par-dessus sa tête, Mauroy fut obligé, par deux lois, de le rattraper au vol. Oscar suivait le mouvement, il était positivement transporté.

Nadèje était plus belle qu'on ne l'avait dit. Mauroy avait eu raison. Impossible de rien voir de plus joli que cette créature aux yeux noirs brillants, ensoleillés, aux cheveux d'un brun jaune, dont le maillot de soie

dessinait nettement l’admirable corps. De plus, Nadège dansait à ravir, avec une vigueur et un moelleux incomparables. :

C’était un succès et un grand succès. A tout instant des bravos, des applaudissements partaient de tous côtés.

Le premier acte se termina par trois rappels, et les gilets en cœur privilègiés, ceux qui avaient accès au foyer de la danse et leurs entrées dans les coulisses, se bousculèrent pour sortir au plus vile et tâcher de se faire présenter.

Zoé Vanilee, autrement dit Zozo, s’évertuait à faire des signes à Oscar, dont elle avait perçu l’enthousiasme. Ah, bien oui ! Oscar ne s’occupait guère de Zozo. Il ne parlait que de Nadèje, ne pensait qu’à Nadèje, ne voyait que Nadège.

– Quelles gambettes ! mes enfants, répétait-ii, – quelles gambettes intenses ! hein !...

Au moment où le vide se faisait à l’orchestre, le gros Samuel Brulh, l’agent de change, sanglé à claquer, traversa le rang de fauteuils touchant à celui d’Oscar, et clignant ses petits yeux, lui ditt :

– Hein ! cheune fingueur, fus gui lés groguez tutes, en foilà eine que fus fus gondenderez te lorgnerr !

Oscar bondit sous l’attaque il devint très rouge, et riposta aussitôt :

– Moi ! et pourquoi ça ? Tenez – et, s’adres-s’ant à Feuquières et à Mauroy – je vous parie... non, je ne parie rien... j’aime mieux vous esblinder.

– Ui, Ui, insista le gros Brulh, en s’en allant c’est bas le même chosse que le petite Zozo.

– Zozo ? clama Oscar furieux. S’il n’y a que moi, elle peut danser devant le buffet.

L’entracte fut court, et dès le relevé du rideau, le succès de Nadèje marcha en s’affermissant. On la couvrit debouquets. Oscar ne s’était point trompé, le petit cercle y allait de ses « fleurants ». Le ballet était Gharmant, la danseuse adorable. C’était bien partie gagnée.

Quand on eut rappelé plusieurs fois Nadjèe, acclamé le nom de Delibes, la salle se vida comme à regret. Les gilets en cœur se groupèrent aussitôt devant la sortie des artistes pour apercevoir de plus près la nouvelle étoile.

Au milieu d’un groupe, Oscar manifestait l’admiration la plus bruyante. Il était collé à Mauroy et suppliait celui-ci de le présenter. Le journaliste affirmait qu’il ne connaissait point Nadèje, et faisait tous ses efforts pour se débarrasser de l’accablant gandin.

Enfin Nadèje apparut. D’un commun accord les chapeaux s’abaissèrent, quelques bravos étouffés et discrets saluèrent au passage la danseuse, qui se dirigea, en inclinant gracieusement la tête, vers un brougham bien attelé qui l’attendait. Un petit groom lui tint la portière, Nadèje Lavaschef disparut rapidement, enlevée par un trotteur à longues allures.

– Mauroy, mon petit Mauroy, fi : encore Oscar, vous.savez tout, dites-moi au moins où elle perche ?

– Soizante-gadre, rue de Brofence, lui dit le gros Brulh en ricanant.

Ceci dit, l’agent de change s’approcha d’un air indifférent d’un fiacre qui stationnait de l’autre côté de la rue.

Les stores en étaient baissés. Il devait être occupé, cependant, car en passantt à à côté de cette voiture, le gros Samuel s’arrêta l’espace d’une seconde et prononça ces deux motss :

– Z’est vait.

Puis il s’éloigna rapidement.

En rentrant chez elle, à l’adresse que venait de donner l’agent de change, la danseuse se débarrassa vivement de sa pelisse et de sa mantille. A peine regarda-t-elle les fleurs qu’une femme de chambre française rangeait à la hâte dans le salon.

– Je n’ai besoin de rien, dit-elle à cette fille, vous pouvez vous retirer, je me déferai seule.

Chose étrange ! la belle Nadèje, qui venait de remporter un aussi violent succès, ne portait point au front la joie du triomphe.

Elle écouta le bruit de la soubrette s’éloigner ; alors, elle s’accouda à la cheminée, poussa le ressort d’un écrin de veloursrenfermant un portrait et le contempla longuement.

Une larme perla au bord de ses longs cils et descendit avec lenteur ; puis, tandis que la danseuse laissait échapper un douloureux soupir :

– Pauvre Alexis ! murmura-t-elle.

II

MADEMOISELLE CÉLESTINE

Ce ne lut qu’aux premières lueurs du jour que Nadège Levaschef put trouver un sommeil agité et fiévreux, plus fatigant encore que la veille elle-même.

Mademoiselle Célestine, la femme de chambre française (car la danseuse n’avait emmené personne avec elle de Saint-Pétersbourg), était déjà venue plusieurs fois sur la pointe du pied enlr’ouvrir la porte de la chambre à coucher de sa nouvelle maîtresse et soulever avec précaution les courtines qui laissaient, malgré le grand jour, la dormeuse dans une profonde obscurité.

Nadège continuait de reposer, quoiqu’il fût une heure de l’après-midi.

Elle était fort jolie elle-même, mademoiselle Célestine, avec son petit nez retroussé, un nez à la Roxelane. Bien blanche sous son petit bonnet rond, la soubrette avait cet air fripon, mutin, rusé, qui demeure toujours la caractéristique traditionnelle des femmes de chambre de grand ton.

Avec un peu de chance, avec son intelligence, son aplomb et sa connaissance approfondie des hommes et des choses de la vie, mademoiselle Célestine avait le droit de prétendre aux plus hautes destinées. Le premier gandin venu pouvait bien la ramasser un beau jour et vous la lancer comme une autre.

Après avoir jeté un nouveau regard sur la pendule, mademoiselle Célestine se dit en à-parté :

– Comme elle dort, madame ! Faut que je la réveille ; il y a un raccord à faire au ballet, et il faut qu’elle soit à quatre heures à l’Opéra. Est-on heureux de dormir longtemps tout à son aise ! Quand je serai riche – et ça viendra, si ça continue – je me paierai aussi de grasses matinées. Ah ! mais oui !

Elle accompagna ces derniers mots d’un léger coup d’œil à la glace, sans doute pour se convaincre qu’avec un minois comme le sien, il était permis

de prétendre à la richesse, et se dirigea vers la chambre à coucher de sa maîtresse.

Un coup de timbre, discret, timide, l'arrêta à mi-chemin.

On sonnait à la porte d'entrée.

Elle ouvrit à un jeune homme blond, frisé et jaunâtre qui, le lorgnon dans l'œil, un énorme bouquet de camélias et de violettes à la main, la salua d'un sourire bête, lequel avait la prétention d'être très spirituel.

– Bon ! murmura mademoiselle Célestine, voilà que ça commence.

– Je ne me trompe pas, c'est bien ici, n'est-ce pas, ma jolie fille, que demeure madame Nadège Levaschef ?

En entendant la voix de verjus d'Oscar, la soubrette faillit éclater de rire.

– Oui monsieur, répliqua-t-elle en retenant son sérieux.

– Eh bien ! ma belle enfant, peut-on la voir, déposer à ses ripât... à ses pieds les plus respectueux hommages entourés de quelques fleurs ?

– Monsieur, répondit Césarine, c'est impossible, madame dort encore,

Oscar consulta sa montre. Pour voir l'heure d'abord ; ensuite, il n'était pas fâché d'ouvrir sa jaquette, d'étaler un gilet ébouriffant, – sa dernière création, – et une cravate irrésistible.

– Une heure et demie ! s'écria-t-il ; ah ben ! elle en pique une vraie canne !

– Vous dites ? interrompit Mademoiselle Césarine, en pinçant les lèvres.

– Je dis, fit Oscar assez embarrassé de s'être laissé allé devant la femme de chambre, qu'elle dort joliment longtemps. Elle a soupé, hein ?

Et il guigna de l'œil la soubrette, qui prit un air offensé et digne.

– Monsieur m'interroge, je crois.

– Oui, aimable enfant.

– Monsieur ne croit pas que si madame avait des secrets j'irais la trahir ? Mon attachement pour madame...

Oscar se tapa sur la cuisse en se tordant de rire.

– Son attachement !... c'est intense ! Elle la connaît depuis trois jours ! Elle est très forte, oh ! elle est très forte.

Et tirant un louis de son gilet, Oscar le glissa dans les doigts de la femme de chambre. Mais celle-ci écarta le présent en détournant modestement les y eux.

Oscar connaissait son monde. Il remit la main d'ans son gousset, et adjoignit une deuxième pièce en murmurant :

– Paraît qu'il n'y en avait pas assez, Mais les deux louis ne furent pas plus heureux que le premier. Le gommeux prit alors dans un petit carnet un billet de banque de cent francs, qu'il tendit de nouveau à mademoiselle Césarine.

C'en était trop ; celle-ci fit prestement disparaître le billet dans la poche de son tablier, tandis qu'elle disait à mi-voix, en manière de remerciement :

– Puisque monsieur y tient absolument.

Et aussitôt changeant d'allure, car il connaissait la toute puissance de l'or, il reprit en tutoyant mademoiselle Césarine, qui ne parut point s'en apercevoir :

– Eh bien ! adorable créature, peut-on voir ta maîtresse ?

– Mais, j'ai dit la vérité à Monsieur. Madame dort, et pourtant, conlinua-t-elle avec un malin sourire, en regardant le jeune gommeux du coin de l'œil, madame n'a pas soupé. C'est-il tout ce que monsieur désirait savoir ?

– Tu es un ange. j'aurai l'œil sur toi. Eh bien ! peux-tu la réveiller, ton amour de maîtresse !

Monsieur, je n'oserai jamais.

– Nom d'une tringle ! murmura Oscar, ça va me coûter dix louis, mais je m'en moque.

Et un second billet fut offert et accepté comme le premier.

– Mais, monsieur, dit la fine mouche, je ne demande pas mieux que de réveiller madame ; mais il faudrait un prétexte, un motif, je ne sais quoi ? On n'entre pas ici comme dans un moulin. Je ne sais seulement pas votre nom.

– Mon nom ! s'écria Oscar stupéfait ! Elle ignore mon nom ! C'est intense. Tu ne connais pas Oscar d'Arnheym, le fils du baron d'Arnheym, le banquier dix fois millionnaire ; ça ne s'est jamais vu. Eh bien ! ma fille, Oscar d'Arnheym, c'est moi !... Oh ! une idée. Dis-lui que c'est quelqu'un de la direction de l'Opéra qui désire lui parier. Quelle idée ! je réponds de tout. Va ! ma belle, va !

Mademoiselle Célestine, subjuguée, se décida à faire pénétrer Oscar dans le salon, car cette conversation avait eu lieu dans l'antichambre, et à aller

prévenir sa maîtresse.

Le salon était très élégamment meublé, or et caroubier, avec des jardinières du Japon, contenant de grandes plantes grasses. On sentait que la main de la femme avait présidé à cette haute installation.

Quand il fut seul, Oscar ébaucha un jeté-battu. Il était dans le cœur de la place. Non, il ne les regrettait pas, ses dix louis.

– Mince, fit-il, en inspectant le salon. C'est un peu pius rup que chez Zozo ! Seulement, il va falloir se tenir un peu devant la Russe faut pas qu'elle me prenne pour un Gigoloo !

Et il s'étudia à prendre une pose convenable et distinguée en s'accoudant à la cheminée.

Cependant Nadèje n'arrivait pas, et l'attente faisait passer Oscar par toutes les nuances de l'arc-en-ciel. La solitude le décontenançait. Tout d'abord, il s'était lancé tête baissée dans l'aventure. Maintenant, à mesure que les heures se passaient, à mesure que s'écoulaient ces minutes qui lui paraissaient longues comme des siècles, pour un peu il aurait pris la rampe et, selon ses expressions, joué la fille de l'air.

Mais il fit appel à tout son courage. Il songea au gros. Brulh, qui s'était moqué de lui, à tous « les gouspins » de son cercle, qu'il allait épater si le dieu des amours secondait ses efforts, et il résolut de rester coûte que coûte.

Du reste, il n'était plus temps, un léger froufrou, un froissement soyeux de jupes se faisait entendre ; c'était la maîtresse de maison qui approchait.

Elle apparut dans l'entrebaillement de la porte, et, à sa vue Oscar demeura littéralement pétrifié d'admiration. Au grand jour, Nadàje était mille fois plus belle qu'aux feux de la rampe.

Un grand peignoir en soie brochée de Chine, d'un rouge sombre, tout bordé de grèbe, la drapait admirablement ; son cou, d'un blanc laiteux, tranchait à peine sur ce duvet argenté. Ses rheveux ébouriffés, relevés à la hâte, donnaient un charme étrange à cette tête si régulièrement belle.

A l'aspect d'Oscar, le chapeau à la main, le bouquet tendu, elle comprit que le visiteur n'appartenait nullement à l'Académie nationale de musique. Sa physionomie si douce, si calme, prit à l'instant un air d'une incomparable dureté. A voir ces sourcils froncés, ces yeux brillants, ces

lèvres serrées, on eût devin’ de suite que mademoiselle Nadèje Levaschef ne devait pas être précisément commode lorsqu’elle se mettait en colère.

Quelque borné qu’il fût, Oscar se dit tout cela à la minute, et en même temps il sentit ses jambes se dérober sous lui.

Ce fut à grand’peine qu’il réussit à bredouiller sur un ton plus aigu que d’habitude :

– Mademoiselle, vous m’excuserez d’avoir pris ce prétexte original pour m’introduire chez vous. Permettez-moi, en même temps, de vous offrir ce fleurant, pardon.. ce bouquet, et. tout à la fois de me présenter : Oscar d’Harnheym, le banquier millionnaire. J’espère, mademoiselle...

Il allait continuer, quand il vit Nadèje faire un pas vers la cheminée et pousser un bouton de sonnette électrique.

Césarine parut.

– Rendez ces fleurs, lui dit mademoiselle Levaschef, et reconduisez monsieur.

Puis elle abandonna Oscar aux mains da la femme de chambre.

– En voilà une dinde, murmura Oscar en ’en allant, en voilà une poseuse ! J’vas acheter un sifflet et tu auras de mes nouvelles.

Et il dégringola l’escalier, en proie à une rage indicible.

– Célestine, fit sèchement la danseuse quand la soubrette reparut devant elle, la première fois que pareille chose vous arrivera, vous sortirez à l’instant de chez moi.

– Bien, madame, répondit sa femme de chambre.

Puis, en s’en allant, elle ajouta tout bas :

– Nous allons voir ça !... Comme si tu étais la maîtresse !

Lorsque mademoiselle Nadèje revint, sur les. six heures, de l’Opéra, Célestine lui remit, sur un petit plateau d’argent, une large enveloppe.

– Qui a apporté cette lettre ? demanda Nadèje d’un ton surpris.

– Un commissionnaire, madame.

Nadèje brisa le cachet et poussa un cri de stupeur.

La lettre ne contenait que ces simples motss :

« Note.

M. Oscar d’Harnheym s’est présenté chez vous. Veuillez le rappeler et lui faire bon accueil.

Signé : BUTLER. »

III

LE PACTE

Mademoiselle Nadèje Levaschef n’était, dans le monde galant de Saint-Pétersbourg, ni la première, ni la dernière venue.

Ainsi que la vertu, le vice à ses degrés, a dit le poète ; Nadèje était une preuve vivante de ce théorème. D’ailleurs, a-t-on le droit de jeter la pierre à la pauvre fille qui n’a eu ni père ni mère, à celle que- des bohémiennes tartares ou kirghiz élèvent par charité, parce qu’elle est jolie, à laquelle ils apprennent à danser, espérant un jour tirer parti d’un talent inné.

Telle était en quelques mots l’histoire de Nadèje. Un beau jour elle était entrée au théâtre comme marcheuse, puis en peu de temps, grâce à un talent original et réel, elle était devenue première danseuse. On l’avait aimée beaucoup, énormément adulée ; elle, de son côté, avait aimé un peu.

Ce qu’il faut bien savoir, c’est que ce n’était pas simplement une de ces créatures d’argent qui se donnent au plus offrant et dernier enchérisseur. Il ne suffisait pas de se présenter chez elle un portefeuille bourré de papier joseph pour conquérir ses grandes et petites entrées.

Une année avant ses débuts dans Echo et Narcisse, elle s’était amourachée un beau jour, sans le vouloir, sans s’en rendre compte, d’un jeune lieutenant aux gardes à cheval, qui était bien le plus charmant, le plus aimable et le mieux tourné de tous les officiers aux gardes. A tous les égards, le comte Alexis Mentzof méritait et justifiait le choix dont il avait été l’objet. Grand, bien fait, distingué, portant admirablement l’uniforme seyant des gardes, le comte Alexis n’était point un sot, non plus qu’un cœur

sec. Il aimait de son côté Nadèje, qu'il avait durant longtemps poursuivie de ses attentions.

Le bonheur des deux amants eût donc été très complet, si à cette gracieuse médaille il ne se fût trouvé un désagréable revers. Le jeune homme possédait un patrimoine assez mince et Mlle Nadèje avait d'elle-même brisé, pour être tout à son amour (elle disait sa toquade, en français, comme l'aurait dit Oscar lui-même), une liaison qui lui assurait tout le luxe et le confort désirables. Le comte Mentzof souffrait donc dans son amour-propre.

De plus, Nadèje avait une rivale, une rivale impérieuse, tyrannique, qui lui avait déjà fait verser bien des larmes.

Cette rivale se nommait. la dame de Pique-

Le comte Alexis était joueur.

En vain, elle suppliait son amant de renoncer aux cartes. En vain, un pressentiment secret lui disait que tôt ou tard cette funeste passion se-cause pour tous deux des plus grands malheurs.

Alexis promettait Qui aurait eu le courage de refuser quoi que ce fût à Ndèje ? Elle avait une façon si adorable de le regardeer ; ses yeux à la fois si tendres, si éclatants, faisaient si bien passer un frisson passionné dans tout son être, qu'il jurait tout ce qu'elle voulais et se promettait bien de ne plus s'asseoir à un- table de lansquenet ou de baccarat.

M. is venait une réception au mess. Le Rœderer sautait il à la fin du diner, ou ensuite, dans les bols immenses aux armes du régiment, faisait-on flamber un punch monstre ; adieu les promesses ! Alexis, qui avait le vin facile, oubliait tout et jouait toute la nuit d'une façon enragée.

En vain, pour s'excuser vis-à-vis de lui-même, il se disait que s'il jouait ainsi, c'était pour gagner une grosse somme, pour la déposer aux pieds de la danseuse et lui rendre ainsi le luxe auquel elle avait renoncé pour lui. Mécontent des autres et de lui-même, c'était avec un réel désespoir qu'il maudissait sa fatale faiblesse et qu'il faisait des serments nouveaux qu'il tenait jusqu'à ce que l'occasion vînt les lui faire une fois encore oublier.

Cette nuit-là, Nadèje demeura seule. Le comte Mentzof l'avait quittée la veille au soir ; il y avait grande réception au mess. Les heures se passèrent lentes et tristes ; à chaque instant, la jeune femme croyait entendre le pas de

son amant ; à chaque instant, elle croyait le voir apparaître. Fiévreuse, agitée, elle le voyait devant un tapis vert, s'acharnant à lutter contre une déveine enragée.

Il était grand jour quand il parut enfin.

Nadèje se jeta à son cou tout en larmes ; puis, se reculant, elle le regarda dans le blanc des yeux.

Il était pâle ; mais la veille, le souper, la fumée, les lumières pouvaient expliquer son visage défait.

Cependant, quand il sentit le regard de sa maîtresse s'appesantir sur lui, il détourna la tête.

– Tu as joué, dit-elle enfin, et tu as perdu !

– Oh ! répliqua-t-il d'un ton négligent, pass ; grand'chose. J'avais commencé par avoir effec- j tivement une rude déveine, mais Panine, tu connais bien le petit prince Panine, a voulu lutter contre une main qui m'est venue, et je me suis rattrapé. Je suis convaincu que je n'ai pas laissé cinq cents roubles sur le tapis.

– Tu me jures que c'est vrai ?

– Puisque je te dis que je n'ai pas perdu cinq cents roubles. J'en suis sûr. Quand je pense que tu étais là, que tu m'attendais, que tu as mal dormi, je le vois ; je crois même, Dieu me pardonne, que tu as pleuré ! et que je t'ai laissée là te morfondre pour ces gueuses de cartes ! Tiens, chérie, c'est affreux cela, je ne le ferai plus. Je te le promets ; cette fois, c'est la bonne.

Et malgré lui, en embrassant, et étreignant Nadèje, il eut dans la voix un léger tremblement.

– Allons, c'est fini ; pardon encore une fois, encore un baiser. Je suis en retard pour la manœuvre...

A ce moment, de la rue, il monta un bruit de chevaux... Par un coin du rideau, Nadèje regarda ce que ce pouvait être...

– Tiens ! dit-elle, le prince Panine.

Le comte réprima à grand'peine une crispation nerveuse.

Tandis que Nadèje se réfugiait derrière une courtine, il ouvrit la fenêtre.

C'était bien le petit prince Panine, lieutenant, lui aussi, aux gardes. Il était à cheval, paré, sanglé, tout prêt pour la manœuvre. Il était suivi de son

ordonnance. A côté d’eux, un autre cavalier tenait en main un cheval d’armes.

– J’ai pensé que tu étais en retard, et je suis passé chez toi faire seller ton cheval. Viens vite, nous allons avoir des arrêts.

Un instant plus tard, Alexis, suivi du petit prince, s’éloignait au galop, après avoir envoyé un baiser à la fenêtre, d’où, cachée, le guettait Nadèje. Lorsqu’elle les eut vus disparaître, elle était complètement rassurée.

Elle allait se mettre à table, lorsqu’on lui. dit qu’un mougick demandait à lui parler.

Sans rien lui dire, cet homme sortit de sa blouse un pli qu’il remit à mademoiselle Levaschef, et disparut avant qu’elle eût le temps de lui demander des explications.

Ce fut avec un affreux serrement de cœur que Nadèje lut la lettre suivante :

« Mademoiselle Levaschef est prévenue que le comte Mentzof, auquel elle porte le plus vif intérêt, a perdu cette nuit, au mess des gardes à cheval, une somme considérable, somme qu’il se trouve dans l’impossibilité absolue de payer.

Le comte Mentzof a pris le parti de se tuer. Son ami Panine n’est venu à sa rencontre que pour ne pas le laisser seul.

Le comte Mentzof chercherait vainement dans tout Moscou et dans tout Saint-Pétersbourg un juif qui consentit à lui prêter la somme considérable dont il a immédiatement besoin

Il est donc absolument perdu, car demain, s’il n’a pas payé, il sera affiché au mess, et mademoiselle Levaschef le connaît assez pour savoir qu’il ne saurait survivre à son déshon – neur. »

– Hélas ! murmura Nadèje en frémissant, ce n’est que trop vrai.

La lettre ne s’arrêtait pas là. Anxieuse, elle continua sa lecture.

« Cependant, il existe un moyen de le sauver, et c’est mademoiselle Levaschef elle-même qui le tient entre ses mains.

Qu’elle consente à signer un engagement avec Je grand Opéra, à Paris, où elle créera un rôle spécialement écrit pour elle.

Qu’elle s’engage sur l’honneur à l’obéissance passive et complète à l’égard d’une personne qui se fera ultérieurement connaître.

Pendant ce laps de temps, elle touchera, en outre de ses appointements, la somme qu'elle jugera nécessaire pour vivre à Paris de la façon la plus élégante. Il n'est nullement question d'amour.

A ces conditions seules, un juif consentira à prêter à M. le comte Alexis Mentzofla somme qui lui est nécessaire pour s'acquitter immédiatement, et cela sur sa simple signature.

A la lecture de ce billet, que mademoiselle Nadèje Levaschef entr'ouvre simplement sa fenêtre et fasse flotter un instant son mouchoir pour dire qu'elle accepte le traité qu'on lui propose ; on a foi dans sa parole. »

La lettre ne portait pas de signature.

Mais elle avait un *post-scriptum.*

« Il est inutile de recommander la plus grande discrétion à mademoiselle Levaschef ; elle est la première à reconnaitre que le comte Alexis Mentzof refuserait les offres du juif s'il savait à qui il les doit. Que mademoiseelle Levaschef prenne le premier prétexte venu pour une rupture, qui ne sera que momentanée, puisque dans un an, jour pour jour au plus tard, elle reprendra sa liberté.

On attend. »

Nadèje laissa tomber la lettre et se mit la tête dans les mains. Le cœur lui poignait. Elle hésita un instant, mais à une image qui lui passa devant les yeux, en voyant à travers ses larmes Alexis sanglant, défiguré, elle accepta le sacrifice.

– Il l'ignorera toujours, murmura-t-elle.

Se levant alors, elle marcha jusqu'à la fenêtre, qu'elle ouvrit d'une main ferme en murmurant :

– Pauvre Alexis !...

Et elle agita son mouchoir.

Pour sauver son amant, Nadèje venait de vendre une année de son existence.

IV

LE SACRIFICE

Lorsque, dans l’après-midi de ce jour, Nadèje revit le comte Alexis, celui-ci se jeta à son cou, et à voir de près, on eût pu remarquer quelques larmes dans les yeux du jeune officier.

Une détente s’opérait en lui, il venait de subir une si grande secousse !

– Ah ! mon amour, dit-il, j’ai cru que je ne te reverrais jamais. Je t’ai menti, j’avais joué, j’avais perdu, et je voulais en finir avec l’existence. Panine est venu au devant de moi pour me surveiller, il me l’a avoué depuis.

Puis il raconta à Nadèje ce qu’elle savait déjà.

Au – mess, pendant le déjeuner, tandis qu’il cherchait une occasion ou un prétexte pour échapper à Panine et mettre à exécution son terrible projet, on lui avait dit qu’un homme le demandait pour affaire urgente.

– Moi qui n’aurais pas trouvé mille roubles à emprunter sur ma bonne mine, continua le jeune homme en riant, je trouve qui, je te le donne en mille, ma chérie, le plus dur, le plus chien, le plus coriace des usuriers de Pétersbourg, le vieux Isaac Mysoff !

– Ah ! murmura Nadèje en détournant les yeux, le marché tient ! ce n’est donc pas un rêve.

– Isaac me dit qu’il a su que j’avais besoin d’argent, – ils savent tout, ces damnés juifs, ils ont une police spéciale, ces vieux Shylock, – et qu’alors il est venu voir s’il ne pourrait bas vaire eine bedide avaire afec monsieur le comte. Ce que j’avais à lui demander était d’un raide, ohh ! mais d’un raide ! Tiens, j’aime mieux ne pas te dire le chiffre.,

– Ah ! je ne veux rien connaître. Je sais que tu avais juré sur l’honneur de ne plus jouer, et que tu as failli te tuer après avoir manqué à ton serment.

– Mais, puisque je te dis que c’est fini, cette fois ! bien fini ! Ah ! la leçon a été trop rude. Laisse-moi achever. Entin, je lâche mon chiffre au père Mysoff, qui me regarde dans le blanc des yeux et me dit : « C’est beaucoup d’argent. » Ah ! je t’avoue que, dans ce moment-là, j’aurais mieux aimé charger à moi tout seul un régiment entier. Bref, au bout d’un instant, il me dit qu’il n’a pas d’argent, mais qu’il connaît quelqu’un, toujours la même

rengaine, qui dispose de quelques capitaux. Bref, j'ai signé, j'ai touché, j'ai payé ce que je devais, et je respire.

– Tu es bien heureuxx !

– Oui ! je respire, parce que, devoir de l'argent à un juif, ce n'est rien, tandis qu'en devoir à des gentilshommes, c'est un déshonneur.

– C'est une action déshonorante de devoir de l'argent, d'emprunter de l'argent à qui que ce soit, juif ou autre, quand on sait qu'on ne pourra pas le payer.

– Mais je le paierai, il peut être tranquille. Quand ? par exemple, je n'en sais rien. Mon oncle d'Odessa me laissera sa fortune, et alors...

– Alors, tu pourras faire un beau mariage, interrompit Nadèje avec un sourire amer ; c'est un moyen de payer le père Isaac, auquel tu pourras désormais songer en toute liberté, et cela dès aujourd'hui.

– Que veux-tu dire ?

– Je dis, répliqua la danseuse en éclatant, car la situation dans laquelle elle se trouvait la mettait dans une colère aussi violente que sa douleur, je dis que je ne veux pas d'un amant qui ne tient pas sa parole, entends-tu, Alexis ? Tu avais juré, je t'avais prévenu.

– Mais, au u nom du ciel, Nadéje...!

– C'est inutile. Tu es libre. Je ne veux plus subir, une fois encore, les émotions par lesquelles j'ai passé cette nuit et ce matin ; tu es libre, je te le répète.

– Eh ! que veux-tu que je fasse de ma liberté, sans toi ? Je te jure...

– Tu jures, et tu te parjureras encore. Tu as deux défauts, je devrais dire deux vices, qui feront le malheur de quiconque t'aimera. Tu ne sais pas boire et tu bois ; ensuite tu joues.

– Mais c'est impossible, je te le répète. Tu ne m'aimes donc pas ? Tu aimes quelqu'un ?

– Je n'aime personne, je te le jure, et cependant je dois te quitter, il le faut. J'aime mieux te dire cela tout de suite. Je suis engagée à Paris, à l'Opéra.

– Ah !... cria Alexis en portant la main à son cœur, c'est affreux.

Puis tâchant de reprendre un peu de sang-froid :

– Ainsi, c’est sérieux, tu pars, tu me quittes ? Tu m’abandonnes pour l’Opéra. Tu es fatiguée de mon amour. Fiez-vous donc aux femmes ! exclama-t-il en se prenant la tête dans les deux mains. Ah ! c’est horrible, c’est infâme ! J’aurais dû me tuer ce matin, avant de voir le vieux Isaac. Je ne souffrirais pas les tortures que tu m’infliges. Adieu, Nadèje ! adieu. Je t’aimais bien pourtant.

– Adieu, dit Nadèje, en essuyant ses larmes.

Et tandis qu’Alexis s’éloignait désespéré, elle ajouta :

– Il m’oubliera, il est jeune, il est léger. Mais moi ! pourrai-je l’oublier ? Pauvre garçonn ! 1 ne se doute pas du sacrifice que je lui fais. Ah ! j’étais trop heureuse !

Et la jeune femme pleura longuement.

Voilà pourquoi le succès ne suffisait point pour lui faire oublier tout ce qu’elle avait perdu. Elle portait au cœur une blessure saignante. Et que de longs jours, que de longues nuits lui restaient encore à souffrir

Le pacte avait été rigoureusement tenu des deux côtés.

On était venu de l’administration de l’Opéra lui offrir un avantageux engagement pour la création du premier rôle dans *Echo et Narcisse*, et Mlle Levaschef l’avait immédiatement accepté. Une note qu’elle avait reçue la veille de son départ lui annonçait qu’en arrivant à Paris, elle n’avait qu’à se rendre au numéro 63 de la rue de Provence, où son appartement était préparé.

Rue de Provence, elle avait trouvé une maison montée, chevaux dans l’écurie, voitures sous la remise, domestiques dans la cuisine et dans l’antichambre ; cela tenait un peu du conte de fée. Tout était prêt, bien disposé, bien tenu.

Elle n’avait eu qu’à ajouter ces mille riens élégants, que jamais l’on ne quitte, à mettre quelques plantes vertes de ci de là, et elle se trouvait chez elle.

Bien plus, en fouillant dans un petit bonheur du jour, elle avait découvert une petite caisse en acier. La clef étant dans la serrure, elle l’avait ouverte, et à côté d’une somme en or monnayé, se trouvait un chèque de dix mille francs touchable chez l’agent de change Samuel Brulh.

Le gros Samuel, auquel elle alla rendre visite, lui annonça, en se mettant à sa disposition, qu'elle avait un crédit ouvert chez lui et qu'elle ferait toucher par bons les sommes dont elle pourrait avoir besoin.

Elle avait voulu questionner l'agent de change, mais celui-ci s'était renfermé dans le mutisme le plus absolu. Il ne savait rien, ou du moins il prétendait ne rien savoir. Le crédit lui venait d'une des grandes maisons de Saint-Péterbourg.

Les domestiques avaient été prévenus par une agence qu'ils étaient engagés chez Mlle Nadèje Levaschef, première danseuse de l'Opéra national. Eux non plus n'en savaient point davantage.

– Je paierai cela bien cher quelque jour, se disait parfois Nadèje durant les répétitions du ballet, qui avaient demandé un certain temps durant lequel elle s'était trouvée absolument seule et n'avait reçu ni carte ni lettre. Qu'est-ce que l'on va me demander pour tout cela ? Car il est évident que l'on ne m'a pas fait venir ici pour rien. Ah ! s'il ne m'avait pas fallu quitter Alexis, la chose serait originale. Mais qui donc, mon Dieu ! qui donc pourrait me le faire oublier ?

Pour se distraire, elle lui avait écrit une lettre gentille, aimable, lui disant qu'une fois de retour à Saint-Pétersbourg elle le recevrait avec bonheur, qu'elle regrettait un coup de tête. Et, de son côté, le comte Mentzorf lui avait répondu, lui jurant de l'adorer toujours.

La note signée Butler fut un coup de foudre pour elle.

Comment ! ce qu'on lui adressait, c'était ce gnome, cet affreux petit bonhomme, ce comique si ridicule et si grotesque ! Allons donc ! et – d'un geste furieux, elle froissa le papier et l'envoya rouler sous un meuble.

– Ah ! bien non ! par exemple, fit-elle tou. haut. Je ne me suis jamais engagée à me donner à ce singe ! Tout l'or de la terre ne pourrait valoir ça. La note que j'ai reçue dit bien au contraire qu'il n'est point question d'amour. Je n'irai certainement pas rappeler ce joli spécimen de la jeunesse française. Je l'ai mis à la porte, qu'il y reste.

Et sur cela, elle donna l'ordre d'atteler pour aller faire un tour au bois.

Cependant Oscar, lorsqu'il se retrouva dans la rue, essaya de reprendre un peu de calme et de remettre ses idées en ordre.

Au bout d’un instant, il remarqua que tout le monde le regardait : le bouquet, le fameux bouquet que, dans sa colère, il brandissait avec fureur, excitait l’hilarité des passants.

Il le jeta par terre et dansa, trépigna dessus. Il écumait. En un instant, un cercle de badauds se forma autour de lui. Un agent de police, le voyant dans cet état, écrasant sous son talon les camélias et les violettes, le prit par le bras en lui disant :

– Ne faites pas le malin, ou je vous colle dedans.

Oscar eut peur et il prit sa course.

Il ne s’arrêta qu’à son cercle. Là, du moins, il serait tranquille. Il pourrait rager en paix et à l’aise.

Mais quelle rentrée ! Quand il croyait revenir triomphant, couronné, comme le vainqueur du cirque, de lauriers et de myrte, il se retrouvait l’oreille basse et le nez long. On l’avait mis à la porte, lui, Oscar d’Arnheym ; l’Oscar rêvé ! la fleur des pois ! Lui qui venait de lâcher Zozo Pour dire le vrai, Zozo, le matin même, l’avait mis à la porte. Blacboulé deux fois. Pourvu que personne ne connût jamais cet outrageant échec !

A ce moment, Feuquières passa devant lui.

– Où couriez-vous tout à l’heure, jeune Eliacin ? lui dit-il ; je vous ai vu du côté de la rue de Provence avec un superbe bouquet.

Ou l’avait vu ! Feuquières parlerait. Oscar serait perdu de réputation. On saurait tout. Il sentit une. sueur froide lui perler aux tempes quand il entendit le gros Bruth répondre à Feuquières

– Che fus le dirai, û il allait. Chez la blis cholie, la biis difficile des gréatures !

– Fichtre ! répliqua Feuquières en s’éloignant. Il n’a pas l’air content, notre jeune homme. Il doit avoir remporté une jolie veste.

Oscar demeura au cercle toute l’après-midi, jouant un jeu bête, fou, ne sachant que faire. Perdant pour perdre, pour gâcher le temps et l’argent.

Vers le soir, au moment où le jour allait baisser, un valet de pied s’approcha discrètement de lui... « Une dame demande monsieur... dans un coupé, devant la porte. »

Une dame ! une femme ! Le voyageur altéré du Sahara n’éprouve pas une jouissance plus grande en buvant à longs traits à la source d’une oasis...

Une femme ! une dame !

– Une dame me demande, Auguste ? dit-il tout haut d'un ton négligent en reprenant tout son aplomb, savez-vous qui c'est ?

– Non, monsieur, répliqua le valet de pied, je ne l'ai jamais aperçue pour aucun de ces messieurs.

– C'est bien, dites que j'y vais.

V

LES PERPLEXITÉS D'OSCAR

Jamais singe agrippant une banane noire n'eut une activité pareille à celle d'Oscar dégringolant le grand escalier du cercle.

Sa joie n'eut plus de bornes quand, sous la marquise, il aperçut un brougham bien tenu, bien attelé, avec cocher correct et groom élégant.

Il s'approcha, la bouche en cœur, en ébauchant son plus gracieux sourire, puis il fit un bond en arrière.

C'était Nadèje.

Mlle Levaschef n'avait pas plutôt, dans son mouvement colère et nerveux, envoyé rouler sous un meuble la note signée Butler, dont elle avait fait une boulette, qu'elle éprouvait le besoin de relire ce billet, le reprenait, l'étalait et le relisait avec attention. Deux lignes, c'était tout. Et en somme, que disaient ces deux lignes ?

« Faites bon accueil. » Le mot était vague. Bon accueil ! cela peut ou ne peut pas se comprendre de mille façons diverses. Dans le marché qu'elle avait passé tout d'abord, il existait une stipulation disant fort bien qu'il ne serait jamais question d'amour. Dès lors pourquoi se gendarmer à l'idée de recevoir ce singe ? Parce qu'elle l'avait mis à la porte, parce que sévèrement elle avait donné l'ordre à sa femme de chambre de ne pas accueillir ainsi à la volée tous les « candidats » que son succès à l'Opéra ne pouvait manquer de faire éclore. La belle affaire ! On n'a pas d'amour-propre avec ses gens !

Puis elle s’ennuyait, ce quadrumane en filasse l’amusait, elle le ferait trimer, marcher, courir debout et à quatre pattes, et tout cela pour rien. Ah ! mais oui ! « pas ça », et la danseuse faisait claquer l’ongle de son pouce contre une de ses perles.

Enfin, il fallait tenir sa promesse, l’honnêteté le commandait.

La femme est fantasque, les femmes russe. le sont plus que les autres, et en originalité, Nadège était capable de rendre des points à toutes ses compatriotes. Et d’un autre côté, souffrant elle-même du chéri de son cœur, elle n’était pas fâchée de se procurer un patito, un être animé, homme ou bête.

Une dernière considération la décidait à changer d’avis et à revenir sur une décision par trop prise à la légère.

Alexis au moins n’aurait jamais à être jaloux !

Sitôt qu’elle eut pris son parti, sitôt qu’elle se fut arrêtée à ce projet, elle « s’emballa » sur cette idée, tout comme l’aurait fait Oscar, et il lui fallut aussitôt la mettre à exécution.

La carte d’Oscar, tombant du bouquet, était restée sur le tapis. Ramassée avec soin par mademoiselle Célestine, qui avait son idée sans doute, elle s’étalait maintenant sur une table de boule au milieu d’une coupe en craquelé du Jupon, mise là pour recevoir le nom des visiteurs.

Oscar d’Arnheym habitait boulevard Malesherbes.

Faire atteler et partir à la recherche du singe, ce fut l’affaire d’un instant. Elle aurait déjà voulu l’avoir là, devant elle, tremblant, balbutiant, trébuchant, débitant mille sottises.

Oh ! la femme qui s’ennuie !

Au boulevard Malesherbes, un domestique répondit que M. Oscar devait être à son cercle, rue de la Paix.

Et à mesure qu’elle discutait avec elle-même, elle s’ancrait dans sa résolution. Depuis son départ de Russie, elle vivait au milieu d’un mystère. Oscar en faisait partie. En se servant de lui, en l’utilisant, elle finirait peut-être par avoir le mot d’une intrigue qu’elle cherchait vainement. En tous cas, on verrait. C’est la curiosité qui a perdu, dit-on, notre mère Ève, et la curiosité, depuis lors, est restée, en ce qui touche à la femme, un puissant et constant levier.

A la vue de Nadèje, Oscar s’était rejeté en arrière.

Il avait dans les oreilles la voix sèche de la jeune femme et son « reconduisez monsieur » n’en était pas sorti. Et il la voyait, elle était là, elle revenait à lui, elle le faisait demander à son cercle ! Qu’est-ce que cela pouvait être ?

L’ébahissement amena une telle teinte d’abrutissement sur le visage d’Oscar, que la jeune femme éclata de rire.

Une femme qui rit est désarmée.

Oscar osa s’approcher.

– Mon Dieu ! monsieur, fit Nadège tout en continuant à étouffer par moments son rire perlé dans son mouchoir, vous m’avez dû trouver bien sévère ce matin, et à présent vous allez me juger bien fantasque. Ce matin j’étais nerveuse. Vous êtes mal tombé, voilà tout.

– Le fait est, hasarda Oscar, que pour une veste.

– Une veste ?

– Non, ne faites pas attention. Je veux dire que vous m’avez stulement envoyé à l’ours.

– A l’ours ?

– Oui, dinguer, quoi !

– Et moi qui croyais très bien parler français à Saint-Pétersbourg ! se dit Nadèje. Je n’y comprends absolument rien. Enfin, reprit-elle tout haut, une femme n’a jamais mauvaise grâce à revenir sur un mouvement de mauvaise humeur. Quand vous voudrez me prouver que vous avez oublié mon vilain accueil, je vous recevrai avec plaisir.

Et tendant sa petite main finement gantée, elle l’offrit à Oscar, qui la baissa gloutonnement.

Puis le coupé disparut, emportant Nadèje.

Oscar eut encore un supplément de bonheur.

Au moment où le brougham de la danseuse s’éloignait, le laissant planter là comme un cierge sur l’asphalte, il aperçut, au balcon du club, Feuquières, Mauroy et le gros Brulb, qui n’avaient pas perdu un détail de la scène. Un paon faisant la roue ne s’étale pas comme le singe se mit immédiatement à le faire.

– Rincés les copains. Y vont faire un nez. J'ai t'y Dieu de la chance, hein ! est-ce assez intense ?

Et, après avoir envoyé un dernier salut de la main, comme à une ancienne connaissance, au brougham, qui disparaissait dans le lointain, il gravit lentement, à pas comptés, les degrés de l'escalier du club, et fit dans les salons une rentrée triomphante.

Il fut salué par un concert d'acclamations. Sa situation nouvelle l'avait grandi de cent coudées. Rouge de plaisir, bouffi d'orgueil, il éclatait.

Oscar au club était un objet de risée. Et voilà que tout de go, au lendemain de *Echo e*t *Nar*cisse, l'étoile venait le relancer à son cercle ! Lui le laid, lui la bêle, lui l'insignifiant par excellence !

Pour employer son langage, ça en faisait du chabannais ! Feuquières n'en pouvait croire ses yeux. L'apparition de Nadèje, dans les conditions où elle s'était produite, l'avait médusé.

– Mon cher, disait-il à Mauroy, j'y renonce ! Cette merveilleuse créature se payant ce gnome, non, ça dépasse tout.

– Je suis comme vous, répliquait le journaliste. Je m'y perds. Ça n'a pas pourtant l'air d'une grue, cette femme-là.

Cependant Oscar s'était appuyé sur le balustre du balcon. Il avait besoin d'air. Il avait aussi besoin de réfléchir.

M. d'Arnheym, le père, le baron d'Arnheym, le gros banquier, n'était, à ce qu'on disait du moins, rien moins que tendre. Il possédait, il est vrai, une colossale fortune, mais cette fortune lui appartenait en propre, et Oscar le disait tout le premier : « Il n'attacherait pas son carlin avec des amarrages de charcuterie. »

Il est vrai qu'Oscar avait fait de nombreuses folies, des folies bêtes, plates, et le baron avait dû les payer. 11 s'était fâché, vertement, durement, et il y avait eu des scènes violentes entre le père et le fils.

Accoudé sur le balcon, Oscar envisageait déjà d'un œil inquiet, la situation. Oh ! il n'y avait pas de temps à perdre ! Certes, il nageait en pleine ivresse, mais il sentait bien qu'il fallait faire figure, briller, éclipser tous les « copains ».

– Voyons, voyons, murmurait-il à part lui, je ne veux pas rester comme ça. Je suis à l'as ! (lisez je n'ai pas le sou.) Ma tiloche est à jeun, et pourtant

le vroque a des flaculs pleins de billes (le vieux a de-l'argent en masse), et pourtant il en faut, des talbins (des billets de Banque).

Oh ! Nadège avait énormément à faire pour apprendre le français... d'Oscar.

Le jeune d'Arnheym n'avait pas le sou, et il comprenait parfaitement que pour se couronner de myrtes, il lui fallait beaucoup d'argent ; et il savait, par expérience, que les danseuses en nécessitaient une énorme quantité. Aujourd'hui c'était un premier sujet qui se toquait de lui, et quoiqu'il ne fût pas très fort en arithmétique, il établissait une proportion qui l'effrayait, car il reculait devant l'énormité de la somme qu'il lui fallait comme entrée de jeu,

– Ou diable vais je aller déterrer un oncle, – un usurier qui n'ait pas encore servi ?

Car celui que Nadèje appelait déjà son singe avait « fait » depuis longtemps tous les prêteurs à gage. On lui avait vendu des meu les, du vin, des diamants, toutes choses dont il n'avait pas le moins du monde besoin, et que « l'oncle » v consentait à reprendre moyennant une forte perte. Il était allé jusqu'au traditionnel crocodile in clusivement, de sorte que tous les susdits oncles qu'il connaissait sur le pavé de Paris avaient été brûlés par lui ; car, les factures présentées au baron d'Arnheym, des difficultés nombreuses s'étaient élevées relativement à l'acquit. M. d'Arnheym père s'était même montré complètement réfractaire quant à l'article crocodile.

Oscar savait fort bien que même à cent pour cent, même à n'importe quel taux fabuleux il n'aurait pas trouvé. de l'argent sur le pavé de Paris. Et il enrageait. Que faire ? que devenir ? Nadèje le remettrait certainement à la porte. Certes, son père lui faisait une très jolie pension, fortt suuffissante pour un jeune homme tout seul. Mais pour une danseuse de première catégorie, il fallait un budget spécial. EL sur que capital le prendre ?

Le singe était donc le *quærens quens devoret*, et la vie devenait amère pour lui. il se croyait au Capitole et tout d'un coup il dégringolait de

la roche Tarpéïenne. C'est vainement qu'autour de lui il cherchait un ami auquel il pût avoir recours. D'abord, il n'avait pus d'amis. En

suite il lui fallait un vrai sac.

Toul à coup il se lapa sur le front avec le geste que dut avoir Archimè ! e quand il découvrit son levier.

Le gros Samuel Brulh traversait en ce moment la salle de jeu.

C'était lui qu'Oscar avait visé.

Il courut à l'agent de change.

Celui-ci s'arrêrta, et un sourire de satisfaction, éclairent sa large face, brida ses petits yeux clignotannts.

– Vous êtes mon ami, lui dit Oscar, en le prenant par le bras, mon seul ami, vous me l'avez prouvé.

– Ui, répliqua Samuel, fus m'indéressez, che tirai biis, fus m'indéressez peaugoup.

– Eh bie ! avvez-vous en vous l'étoffe d'un chien de Terre-Neuvve !

– Zi chai ein gien te Derre-Neuf ? ' ; – Non. Voulez-vous me sauver ?

– Fus zaufer ?

– Ah ! nous n'en finirons jamais, se dit Oscar en rageant, car il était pressé. Ecoutez ! mon pon Prulh. Allons ! bon ! murmura-t-il, je parle comme lui. Ecoutez-moi, mon bon ami. Vous, avez vu, tout à l'neure, l'intense créature qui est venue me relancer ?

– Ui, fit l'agent de change en agitant la tête d'une façon affirmative et en donnant les marques d'une évidente approbation ; ui, z'est eine zélestre griadure ! ein frai rayen de zoleil. T'ici finte gadre heures, dont Baris ne barlera que te fus.

– Le fait est, répliqua Oscar, se rengorgeant, que désormais il n'y a pas un copain au club qui puisse piger avec moi.

– Oh ! j'en connais, et tes cheunes, tes peaux, tes riches gui font choliment fus la tisbuder.

Là ! vous voyez. Heureusement que j'ai l'avance.

– Ui, mais brenez carte ! Che fus bréfiens barce gue, che fus le rébède, fus m'intéressez peaugoub.

– Eh bien ! vous devez comprendre, mon excellent Brulh, que, pour une femme aussi excitante, il me faut des pruneaux, beaucoup de pruneaux.

– Tes bruneaux ? demanda le gros Samuel.

– – Ou, si vous aimez mieux, reprit Oscar en s'animant, du fade, du carle, du poignon, des fafiots sérieux et des talbins intenses.

– Tes dalpins, interrompit encore une fois l’agent de change en coupant court à toute cette nomenclature ; che ne combrens blis ti dout. Exbligons-nous, che ne temante bas mieux ; mais zi nous barlions vranzais, hein ?

– Eh bien ! murmura Oscar, il croit donc parler français ; elle est bonne celle-là.. Il l est vrai qu’il n’est pas dans le courant ; il ne parle pas la langue excitante du naturalisme. Allons, je vais lui dire la chose trivialement. Mon bon ami, j’ai un énorme besoin d’argent. Vous comprenez que pour entretenir une femme comme Mlle Levaschef...

– Fus fulez l’endredenir à fus dou zeul ! il vaut fus medre à blisieurs, gomme pur les audres.

– Je ne dis pas de bêtises, répliqua Oscar, je ne demande pas à être le seul, mais au moins je veux être le premier, l’amant en tête enfin.

– Che gombreds za. Mais za vus zera bien tivicile.

– Enfin, j’ai besoin d’un fort sac ; pouvez-vous me tirer d’embarras ?

– Tame ! si vus ovrez tes quarandies !

– Si vous me demandez des garanties, vous n’êles pas un frère, vous êtes un oncle. Je vous offre ma signature, il me semble que le nom de d’Arnheym...

– Fodre zignadire, zé bas un quarandie,

– Je le sais bien, répondit Oscar, sans broncher, tant la chose lui parut naturelle, mais enfin, pourtant mon nom...

– Celui te fotre baba, ui, ah ! zi fus obteniez guil mede le zien à godé ti fodre, za zé té quarandies, che tirai blis, zé té quarandies zérieuses.

– Pourquoi pas la lune ? murmura Oscar.

– Envin, termina l’agent de change en s’en allant, révlégissez, et si vodre baba entosse, je gonnais gueigun te mes amis gui fus brendra dute fotre babier.

– Je te crois. Samuel, murmura à mi-voix Oscar.

– Mon Tié, dit encore l’agent de change, vodre baba est ein haûme indellichend, exbliguez-lui vodre gas et il fus ême drop bur fuloir le téshonneur de zon vils, gar fus n’osseriez

blis fus mondrer nulle bars, zi fus édiez obliché, pour eine misérablee guestion tarchent, le renoncer à une si merfeilleuse greiadure.

– Et là-dessus, plantant le jeune Oscar tout décontenancé au milieu de la salle de jeu, le Lon Samuel sortit du cercle en se frottant les mains.

– Vieux gredin ! s'écria Oscar quand il fut seul, tes guarandies, te s guarandies ! mais, double brute, si j'avais des garanties, est-ce que j'aurais besoin de toi, idiot ?

Ce, enndant, il fallait sortir de cette impasse, et, coûe que coûte, faire de l'arrgent.

Le gros Brulh l'avait bien dit, il ne lui restait plus qu à aller trouver son père.

Son père !... un frisson lui passait dans le dos rien que d'y songer,

Et, de fait, il y avait de quoi, car le baron d'Arnheym n'était rien moins que tendre.

Ayant consacré sa soirée à des visites infructueuses, ayant vainement frappé à toutes les portes, il passa une nuit agitée.

Le lendemain matin, ses perplexités redoublèrent. Bref il se décida à s'adresser au baron.

Le baron d'Arnheym allait partir pour la Bourse, car il pouvait être deux heures de l'après-midi.

C'était un homme vigoureux et vert de cinquante-trois à cinquante-cinq ans. Les cheveux gris, touffus, taillés en brosse, donnaient un aspect étrange à sa physionomie. Il était grand, Lien pris, l'air distingué. Mais l'œil dur, cassant. Avant tout, le financier, le gros banquier, ce que l'on est convenu d'appeler l'homme pratique perçait en lui.

Le père et le fils ne s'étaient point vus depuis deux jours, et pourtant nulle effusion, nul mot affectueux ne s'échangèrent entre eux. Très pratiques de ce côté, tous les deux avaient mis à l'écart les préjugés de la famille.

Quant à Oscar, c'est en vain qu'on fût venu lui parler de la voix du sang. Toute faite, sa répons e ! il aurait cligné de l'œil, et avec son joli sourire :

– La voix du sang ! une bonne blague ! C'est y rond ou c'est-y carré ?

Après avoir répondu du bout des lèvres au salut plus que léger de son fils, le baron d'Arnheym commença d'une voix brève :

– Si tu as quelque chose à me dire, fais vite, je suis pressé.

– Ça se trouve bien, répliqua Oscar, en se mettant en position. Moi aussi.

M. d’Arnheym fronça le sourcil. Les manières de son fils lui donnaient généralement sur les nerfs, et ce jour-là la voix de fausset du jeune Oscar était plus désagréable encore que d’habitude. Il répondit en se contenant :

– Eh bien ! fais vite.

– Ah ! voilà ! c’est que ça ne peut pas se dire en deux mots. Faut encore un bout de temps pour jaspiner, pour t’expliquer tout cela.

– Eh bien ! alors, tu me diras ce que tu as à me demander après la Bourse.

– Non ! non ! s’écria Oscar, décidé, coûte que coûte, à vider le calice jusqu’à la lie, car la démarche qu’il accomplissait auprès de son père lui était essentiellement désagréable. Non ! non ! tout de suite. Je te demande cinq minutes.

– Soit ; mais dépêche-toi. Il y a déjà du temps perdu.

– Eh bien ! voici la chose. Avant tout laisse-moi te rappeler que je suis ton fils et que tu dois avoir de l’amour-propre pour moi. Ehbien ! – et je suis sûr que cela te fera plaisir – je viens d’avoir une de ces chances inouïes dans la vie d’un homme. Si tu veux, avant qu’il soit quatre jours, je serai coté sur le pavé de Paris, bien posé, bien envié ; en un mot, on ne parlera que de moi, et ça te fera joliment honneur.

– Tu as trouvé une position ? interrompit le père avec un sourire méprisant, car il s’était bien et dûment convaincu par lui-même de la nullité absolue de son rejeton.

– Une position ! répliqua Oscar en haussant les épaules. Eh bien ! ce serait du joli ! Il faut avouer que tu as bien peu d’amour-propre, par exemple. Tu es dix fois millionnaire, tu es banquier, tu es baron, c’est toi qui es ma position. C’est intense !

– Continue, fit M, d’Arnheym en serrant les poings.

– Il ne s’agit pas de position. Tu n’étais pas à l’Opéra à la première de *Echo et Narcisse.*

– Non, répondit M. d’Arnheym.

– Alors, tu ne connais pas la danseuse qui nous est venue de Pétersbourg exprès pour ça. Tu n’as pas vu cette merveille, Nadèje Levaschef ?

– Eh bien ! Qu’est-ce que tu veux que tout cela me fasse ?

– Ah ! voilà ! Eh bien ! Oscar scanda ses mots en les espaçant. Cette merveille s’est avisée d’avoir un fort béguin, pardon, de devenir absolument

toquée de monsieur ton fils. Parfaite ment. Et tu comprends que dans des conditions emblables il faut que je tienne un rang.

– Enfin, qu'est-ce que tu veux ? dit le père se contenant encore.

– Je veux, conclut Oscar en s'animant, je veux de l'argent. Tu penses bien que je ne vais

pas rester avec un premier sujet sur les bras sans en dépenser des turbins, des billets de banque.

M. d'Arnheym s'était levé et marchait sur Oscar. Celui-ci regarda son père en laissant tomber son lorgnon, et il s'aperçut qu'il était dans une colère folle.

– Misérable ! s'écria le banquier, voilà donc le cas que tu fais de mes faiblesses et de mes bontés ?

– Comment ça ? comment ça ? fit Oscar en mettant prudemment le bureau entre lui et son père, je viens te trouver en ami, et tu te fâches ? Ah bien ! c'est intense, par exemple.

– De l'argenty ! mais tu en gaspilles, tu en gâches, je t'en ai donné, méchant drôle, plus que tu vaux dans toute ta personne.

– Des reproches, alors ! Avec ça que tu n'as pas été le premier à m'apprendre qu'il n'y a que l'argent. L'argent par-ci, l'argent par-là. Eh bien ! je la fais rouler, ta braise ; de quoi te plains-tu ? Tu ne veux peut-être pas en faire des boutures.

M. d'Arnheym devint livide. Avec une vigueur peu commune, il s'élança sur Oscar ; celui-ci n'eut pas le temps de s'esquiver. Son père l'avait saisi à la cravate et le secouait rude ment.

– Veux-tu me lâcher ? veux-tu me lâcher ? hurla Oscar éperdu.

Une porte s'ouvrit, et une jeune fille, dont le visage charmant était bouleversé par une inexprimable angoisse, s'élança dans le cabinet du banquier.

C'était sa fille, mademoiselle Eliane d'Arnheym.

Eliane avait entendu des cris, car la colère de M. d'Arnheym ne connaissait plus de bornes, et c'est en criant qu'il avait sauté à la gorge de son fils.

A la vue de cette épouvantable rixe, la jeune fille porta les mains à son front comme si elle allait se trouver mal ; puis, avec une énergie nerveuse,

elle se jeta entre le père et le fils, arrachant Oscar à l'étreinte de M. d'Arnheym.

– Mon père ! s'écria-t-elle à mots entrecoupés, par pitié !... je vous en supplie...

La colère de M. d'Arnheym faillit se retourner contre sa fille.

– Qui vous a permis ?... commença-t-il d'une voix rauque.

Mais il se tut. Son regard courut de sa fille à son fils, et de ses mains convulsives il s'essuya le front, tout moite de sueur, avec un geste de rage impuissante ; puis ses deux bras retombèrent le long de son corps avec accablement.

Prudemment, Oscar avait gagné au pied. Il s'était jeté derrière le bureau, tenant à la main un chaise, tout prêt à la lancer dans les jambes de son père si celui-ci s'avisait de reprendre l'offensive.

– Plus souvent que je vais le laisser me recoincerr !

Puis, sa bile agitée reprenant le dessus :

– Ah ben ! cria-t-il, faudra pas la recommencer, celle-là. En voilà un enragé ; qui est-ce qui l'a mordu ? Je viens ici, convenablement, lui demander de l'argent pour une chose toute simple, et il me saute à la gorge comme une bête fauve !

Et Oscar réparait tant bien que mal le désordre de sa toilette.

– Eh bien ! continua-t-il. il n'en faut plus. J'en ai assez du dabier... en voilà un père d'occasion...

Le banquier faisait des efforts pour se dégager des bras de sa fille, dont les larmes coulaient lentement.

– Mon père ! répétait-elle, mon père ! je vous en conjure !...

La fureur d'Oscar se tourna contre sa sœur.

– A l'autre, maintenant, la v'là qui lansquine ! Hypocrite, va !

Tout en continuant ses invectives, il avait opéré un mouvement stratégique du côté de la porte. Voyant l'inutilité de sa démarche, il effectuait une salutaire retraite. En passant devant une glace, il put se convaincre que, le désordre à peeu près réparé, il pouvait sortir, et quand il sentit entre ses doigts le bouton de cristal, son assurance devint plus forte, ses derrières étant protégés.

– Eh bien ! clama-t-il en montrant le poing à son père, tu peux m'en refuser, des talbins, tu peux me frustrer, tu peux me voler, oui, me voler, car ton argent est aussi bien à moi qu'à toi. Eh bien ! j'en aurai. Oui, j'en aurai. Je la ferai sauter, ta caisse ! Tu veux la guerre ? tu l'auras.

Sans doute l'aimable gommeux aurait continué longtemps à proférer ses ignobles insultes ; mais, d'un mouvement violent, M d'Arnheym réussit à se dégager des bras de sa fille et s'élança sur Oscar pour lui infliger une nouvelle correction.

Prestement ce dernier ouvrit la porte et s'esquiva en tirant la langue et en accompagnant sa grimace d'un geste ignoble.

Le banquier laissa tomber un dur regard sur sa fille.

– Pourquoi m'avez-vous empêché de châtier ce misérable ?

– C'est votre fils, mon père, répondit-elle, et c'est mon frère. Je vous demande pardon si j'ai fait quelque chose qui a pu vous déplaire ; mais quand j'ai entendu ses cris, je n'ai pas été maîtresse de mon premier mouvement, qui a été de vous séparer, de vous empêcher de le frapper. Ai-je eu tort, mon père ?

M. d'Arnheym balbutia quelques paroles évasives. La jeune fille essuya silencieusement ses larmes. Peut-être attendait-elle un mot de tendresse. Ce mot ne vint pas. Le père n'avait jamais aimé sa fille, nature tendre, modeste et douce, et il venait d'être durement blessé par ce fils qu'il avait toujours préféré et gâté. Malgré tout, malgré la comparaison qu'il était obligé de faire entre ses deux enfants, il n'eut pas une parole affectueuse pour sa fille.

Il essayait de retrouver son calme, car la scène atroce qui venait d'avoir lieu, avait, on le comprendra sans peine, secoué ses nerfs.

Pour être tout entier aux préoccupations des affaires, et depuis quelque temps elles devenaient très graves pour lui, il avait besoin de tout son sang-froid. Il le reprenait peu à peu, quitte à retrouver plus tard le drôle et à régler son compte avec lui.

A ce moment, un domestique, qui sans doute n'avait pas perdu un mot de la scène et peut être même avait attendu jusqu'au dernier moment pour ne point troubler cette explication de famille, apparut, et s'adressant à la jeune fille :

– La personne que mademoiselle attend est là.

– C’est bien, répliqua-t-elle. Faites entrer chez moi et dites que je suis à elle.

– Qui est-ce ? demanda distraitement le banquier.

– Une pauvre femme, une veuve, Mme Bousquet. Une personne bien digne d’intérêt. Elle est très malheureuse. Elle fait de merveilleuses fleurs en plumes. Vous avez tenu à me voir aller à ce grand bal de l’ambassade d’Angleterre. On ne porte que des fleurs en plumes, celte année ; il faut bien, termina-1-elle avec un triste sourire, que je sois au goût du jour.

– C’est bien, va, dit M. d’Arnheym, tandis que la jeune fille se dirigeait vers sa chambre.

VII

MISÈRE ET TRISTESSE

La. chambre à coucher de mademoiselle d’Arnheim donnait sur le jardin.

Elle contrastait par sa simplicité avec les somptuosités fastueuses du reste de l’hôtel.

C’était une grande chambre claire, à rideaux de cretonne blanche et bleue. Le lit en pitchpin, vertueuse couchette de jeune fille, était drapé comme les fenêtres. Quelques pouffs, deux fauteuils recouverts de même étoffe, c’était tout.

Sur la cheminée, une garniture en saxe, devant, sur le bord de la tablette, dans un cornet en majolique, un pauvre petit bouquet de violettes de deux sous.

Certes, ce n’était pas là la chambre d’un des rois de la finance.

Debout, au milieu, se trouvait la personne qui l’attendait.

Certaines natures semblent vouées au malheur. Madame Bousquet était de celles-là. Il s’échappait de toute sa personne un parfum de tristesse, de désespérance résigriée qui eût frappé les yeux les plus indifférents et les moins obser vateurs. Sa mise, quoique convenable et surtout de la plus méticuleuse propreté, décelait la mi sère réelle, cachée, celle qui se déguise,

grâce à des efforts et à deb soins héroïques. En la voyant il était impossible de ne pas murmurer : « Pauvre femme ! » car il était impossible aussi de reconnaître au premier coup d'œil qu'elle était réellement bien pauvre et bien malheureuse.

Pourtant, elle avait dû être très belle ; ses traits réguliers et fins le disaient encore hautement, et ses yeux, maintenant rougis et flétris par les larmes, conservaient une expression pleine de douceur et de tendresse.

Mademoiselle d'Arnheym alla au devant de madame Bousquet la main tendue, et celle-ci serra avec une réelle effusion les doigts effilés de la jeune fille.

On sentait qu'entre ces deux femmes, toutes deux d'un rang social si différent, il existait une sympathie profonde et sérieuse.

Les larmes, les tristesses, les misères de toute nature ne forment-elles pas une sorte de chaîne que l'on pourrait appeler la franc-maçonnerie de la douleur ?

– Je vous ai peut-être dérangée, mademoiselle, dit madame Bousquet, après l'échange du salut de convenance.

– Non, chère madame, répliqua Eliane avec un triste sourire, je vous attendais. Ne faut-il pas que vous vous chargiez de me faire bel ! e ? puisqu'il est entendu que je dois aller à ce grand bal.

– Vous faire belle ? Ah ! mademoiselle, je ne voudrais pas vous faire un compliment qui de ma part serait une sottise, mais vous devez bien savoir que nulle parure, nulle toilette ne saurait rien ajouter à votre beauté.

– Ma beauté ! Et la figure de mademoiselle d'Arnheim s'assombrit encore, à quoi peut-elle me servir, grand Dieu ! Croyez-vous qu'elle me donne joie et bonheur ?

– Oh ! mademoiselle, vous ne parlerez pas toujours ainsi. Dieu vous a donné la beauté, la richesse, la jeunesse ; avec cela vous êtes bonne comme un ange de charité, croyez bien que tout cela servira un jour à votre bonheur, allez.

Eliane secoua tristement la tête.

– Il en est, murmura-t-elle, comme en se parlant à elle-même, pour lesquels l'heure bénie ne vient jamais, comme il est de pauvres aveugles qui ne voient jamais le soleil.

– Ah ! mademoiselle, dit madame Bousquet, il ne faut pas être triste ainsi. Voyez-vous, quand vous vous trouvez à plaindre, pensez à ceux qui sont plus malheureux que vous.

Et une larme roula dans les yeux de la pauvre femme. Elle l'essuya furtivement, et, voulant donner un autre cours à la conversation :

– Voyons, voyons, fit-elle, je vous ai apporté une parure complète. Tenez, – et elle ouvrit un grand carton – regardez ces fleurs de grèbe, ces gorges de colibris. Comme cela vous ira bien.

Et madame Bousquet étala sur une servante touie une garniture d'oeillets en plumes d'une incomparablee légèreeté.

– C'est ravissant, dit Eliane après avoir regardé complaisamment les fleurs. Mon Dieu ! ma chère madame, que vous êtes donc heureuse d'être aussi adroite ! C'est l'ouvrage d'une véritable fée. Quel merveilleux travail ! Mais que cela a dû vous donner de peine !

– Pour vous ! ah ! chère demoiselle ! je n'en prendrai jamais assez. De la peine ! mais j'y aurais passé mes nuits que cela m'eût encore fait plaisir. Vous n'y pensez donc pas ? faire quelque chose qui puisse vous être agréable, à vous, qui avez été si bonne pouur moi... je e devrais dire pour nous.

– Allons ! allons ! Je vous ai déjà priée de ne jamais revenir là-dessus. Je prends la parure complète. C'est entendu ; mais il faut que cesoit vous qui la montiez vous-même sur la robe, car les ouvrières, j'en suis certaine, ne s'y entendraient pas.

– Allez-vous être jolie ainsi, mademoiselle ! Vous verrez que vous vous amuserez au bal. Vous n'aimez donc pas le monde ? demanda madame Bousquet à un signe de dénégation de la jeune fille.

– Le monde ! répliqua-t-elle. Non, je ne m'y plais point. Ce qui est un sujet de joie pour les autres, est pour moi une cause de tristesse. Je n'ai pas de mère, vous le savez. Au milieu de ces grands salons, au milieu de ces grandes fêtes, je n'ai jamais mieux senti ma solitude et mon abandon. Mais mon père le veut, il faut bien lui obéir.

– C'est a l'ambassade d'Angleterre ? demanda madame Bousquet.

– Oui, c'est un des plus grands bals de la saison. Et, continua mademoiselle d'Arnheym, en hésitant un peu, est-ce que M. Henri, est-ce

que voire fils va à ce bal ?

– Henri ? s'écria madame Bousquet. Ah ! mademoiselle, comment voulez-vous que le pauvre enfant aille dans ce grand monde-là ? Ce n'est certainement pas sa place. Vous l'avez vu deux fois chez le comte de Varkeld, parce que son maître, M. Feuquières, l'y avait présenté. Ah ! voilà encore un homme que nous bénissons, M. Feuquières ! Et quel talent !

VIII

LE BOUQUET DE VIOLETTES

– Je l'apprécie et je le connais, répliqua Eliane en allant à la cheminée et respirant son petit bouquet avec une attention toute particulière.

Un matin de printemps, dix-huit mois environ avant cette scène, Eliane d'Arnheym se rendait a Saint-Philippe-du-Roule pour y entendre la messe. La jeune fille était à pied et suivie seulement de sa femme de chambre.

Elle s'en allait pensive et triste, lorsqu' à quelques pas elle aperçut une femme en pleurs qui se précipitait dans la rue. La jeune fille comprit qu'elle se trouvait en présence de l'une de ces douleurs réelles qui ne s'étalent point au grand jour pour attirer commisération et secours. Non, c'était bien la douleur, c'était bien la misère, car la femme qui pleurait était des plus misérablement vêtues. Elle marchait lentement, tête baissée, essuyant parfois ses larmes, avec cet air résigné de l'être qui renonce à la lutte.

Eliane, à l'instant saisie par cette désespérance, surmonta sa timidité naturelle ; elle fat droit à la pauvre femme.

– Madame, lui dit-elle, pardonnez moi, j'ai vu, bien malgré moi, que vous pleuriez, puis-je être assez heureuse pour vous venir en aide ? Oh ! ne refusez pas, insista-t-elle, à un geste de la malheureuse ; si je pouvais vous être utile, c'est moi qui vous remercierais, car vous me causeriez, sans le savoir, une véritable joie, et mes joies à moi sont bien rares.

C'était Mme Bousquet, que le hasard, nom que les incrédules donnent à la Providence, avait placée sous les pas de Mlle d'Arnheym.

C’était l’éternelle histoire de la misère. La maladie, le manque de force et de travail ; son fils, malgré un labeur acharné, ne gagnant rien ou presque rien. Puis le papier timbré, un propriétaire exact, – cela s’appelle ainsi, – on allait vendre le peu, le reste, et la mère et le fils iraient droit devant eux.

Lorsqu’en peu de mots Mme Bousquet eut répondu aux questions de la jeune fille, celle-ci la remercia de cette preuve de confiance, et un sourire joyeux illumina son charmant visage.

– Madame, lui dit-elle, je rends grâce à Dieu, qui nous a ménagé cette rencontre. Je puis donc être utile à quelqu’un.

Ce qui était peu de chose pour Mlle d’Arnheym, fille d’un riche banquier, sauvait la vie à Mme Bousquet et à son fils. Il avait été convenu que la veuve s’acquitterait par des travaux de la somme avancée par Eliane.

Comme un bonheur n’arrive jamais seul, le fils de Mme Bousquet, qui voulait à tout prix être peintre, entrait à ce moment en qualité d’élève chez Tony Feuquières.

Tony, qui est un artiste de premier ordre, en même temps qu’un original et un bon cœur, lui avait reconnu des dispositions à la vue de deux ou trois bonnes esquisses, et s’était engagé à s’occuper du jeune Henri Bousquet.

La mère en avait pleuré de joie.

La chance mauvaise allait-elle donc cesser de s’acharner après une pauvre créature déjà tant éprouvée ?

Toujours est-il que, grâce à Eliane, qui avait recommandé Mme Bousquet à plusieurs de ses amies, grâce à la mode des garnitures et des fleurs en plumes, qui commençait alors à faire fureur, Mme Bousquet ne souffrait plus autant de la misère. Elle avait du travail, elle luttait, elle espérait dans l’avenir.

– Oh ! oui, mademoiselle, répélait-elle à Eliane, il en a du talent, M. Feuquières, presqu’autant que de bonté. Croiriez-vous qu’il a voulu me voir, absolument. Et si vous saviez tout ce qu’il m’a dit d’Henrri ! Ah ! mon pauvre cœur battait bien fort, je vous l’avoue ; il battait de joie et d’orgueil.

– Que vous a-t-il donc dit, chère madame ? demanda la jeune fille avec intérêt.

– Il m’a affirmé qu’Henri arriverait ; qu’il s’y engageait sur l’honneur.. « Oui, m’a-t-il répété plusieurs fois, avant cinq ans, il sera dans les peintres

classés, ou j’y perdrai mon nom. » Il a même conseillé à Henri de tâcher d’exposer cette année. Le voyez-vous reçu ! au Salon !

– Je savais tout cela, répliqua Mlle d’Arnheym ; M. Feuquières a dit à plusieurs reprises devant moi que M. Henri aurait un jour beaucoup de talent.

– Il vous l’a dit ! il vous l’a dit ! répéta par deux fois la pauvre femme transportée. Que vous êtes bonne de vous intéresser ainsi à nous ! Ah ! que ne vous devons-nous pas ! Henri le sait aussi, allez, ce que vous avez fait pour nous. Il m’en parle souvent. Il me dit que vous êtes un ange...

– Madame Bousquet, je vous en prie, interrompitEliane en rougissant.

– Oui ! oui ! un ange, chère demoiselle, et il ajoute que c’est cet ange-là qui nous a porté bonheur. Et si vous saviez, mademoiselle, comme il a été heureux d’aller chez le comte de Varkeld, quand il a su que vous y viendriez de votre côté. Ah ! que j’ai été heureuse de préparer sa toilette ! Ce bal, c’est encore toute une affaire, c’est encore une bonté de M. Feuquières. Mais je vous ennuie avec mes histoires.

– Mais non, répliqua vivement Mlle d’Arnheym, mais non, continuez, je vous en prie. Vous savez toute la sympalhie que je vous porte, et vous savez que tout ce qui vous touche, vous et M. Henri, doit certainement, vous pouvez en être sûre, m’intéresser.

– Eh bien ! figurez-vous qu’un soir, Henri rentre triomphant : « Maman ! maman ! me dit-il en me sautant au cou, j’ai une commande ! » Il y avait des dessus de porte à faire chez M. de Varkeld, et M. Feuquières le désignait pour les exécuter ; car, disait-il, il n’avait pas le temps. Pas le temps ! pas le temps ! pas le temps ! je sais bien ce que cela voulait dire. M. Feuquières a dit qu’il n’avait pas le temps pour pousser Henri. Vous le pensez comme moi, n’est-ce pas, mademoiselle ?

– Oui, je le crois, répliqua Eliane, et cela me fait plaisir de voir agir ainsi un homme de la valeur de M. Feuquières.

– Ce n’était pas tout. Henri allait au bal chez M. de Varkeld ; son maître le présenterait et il lui dit encore : « Tu passeras chez mon tailleur pour qu’il te fasse un habit noir. Tu n’as pas à me remercier, je te retiendrai cela sur tes dessus de portes. » Quand j’ai su que mon pauvre enfant allait à ce bal, je n’ai pu m’empêcher de lui dire que vous y alliez aussi. Ah ! si vous l’aviez

vu ! Il est devenu rouge, pâle. Maman, me disait-il, crois-Lu que mademoiselle d'Arnheym voudra bien danser avec moi ? Faudra-t-il l'inviter ? Ah! le pauvre enfant ! il avait complètement perdu la tête. N'est-ce pas qu'il était charmant à ce bal ?

– Mais certainement, répondit mademoiselle d'Arnheym en rougissant et eu hésitant un peu. Je l'ai trouvé très gracieux et très bien élevé. Nous avons parlé de vous, s'empresa-t-elle d'ajouter, et il a l'air de vous bien aimer. Ah ! comme il parle de vous !

– Pauvre enfant ! oh ! oui, il m'aime, il a raison, car je l'adore ; c'est tout mon bien, toute ma richesse, tout mon espoir. Je n'ai que lui, le pauvre cher !

– Il y a longtemps que vous avez perdu votre mari ? demanda Eliane avec intérêt.

Il y eut un silence, puis d'une voix profondément altérée, madame Bousquet, répondit.

– Oui, mademoiselle, il y a bien des années, de bien longues années. Mon pauvre enfant n'a jamais connu son père.

– Pardon ! oh ! pardon d'avoir ranimé cette grande douleur. Ne ci oyez pas que ce soit par un motif de vaine curiorité que je me suis permis une question semblable.

– Ah ! ne vous excusez pas, chère demoiselle, vous avez été si bonne, si affectueuse pour moi ! N'avez-vous point tous les droits ?. Mais, voyons, vous me faites, ou plutôt vous me laissez parler, et il faut que je vous quitte, car j'ai d'autres fleurs à rapporter. C'est encore grâce à vous, s'il me vient autant de commandes. Quand je vous dis que nous vous devons tout, Henri et moi.

Et madame Bousquet, après avoir, donné un dernier coup d'œil à la toilette de la jeune fille, après avoir décidé de l'agencement qu'elle devait y faire, prit congé de sa jeune protectrice, qu'elle devait revoir sous deux jours.

Quand Eliane fut seule, elle tomba dans une rêverie profonde, sérieuse.

Que pouvait-il lui manquer, cependant ?

Elle pouvait regretter la froideur de son père ; mais, en somme, le baron d'Arnheym lui laissait une grande liberté et ne la contrariait ni dans ses

goûts ni dans ses caprices, c'est-à-dire ses charités. Il exigeait, il est vrai, qu'elle allât dans le monde, mais sa position l'y obligeait.

La maison d'Arnheym représentait une des grosses maisons de Paris.

D'origine suédoise, – son chef, le baron d'Arnheym, s'était fait naturaliser Français quelque vingt-cinq ans auparavant, quelque temps avant son mariage. Il avait épousé une jeune filie appartenant à une famille de la finance parisienne. Un gros mariage, grosse fortune des deux côtés. Mariage de convenance en tous points. Le baron n'avait point été amoureux de sa femme. Il n'aimait que les affaires, ne s'intéressait qu'aux affaires. Mme d'Arnheym n'aurait point regretté la vie si elle n'eût laissé derrière elle deux enfants, son fils et sa fille.

Eliane était la vivante image de sa mère. Comme elle, c'était une nature tendre et triste, qui devait être froissée de la sécheresse et des côtés positifs et pratiques du baron.

Bien établie, la grosse fortune de celui-ci n'avaitt pas été sans exciter la jalousie des financiers de la place de Paris. On l'avait poursuivi, attaqué, traqué. Il avait dû subir bien des assauts, livrer bien des batailles, assauts et batailles terribles aussi, où la mitraille et les balles sont remplacées par la signalure, les chèques et les billets de banque, où la ruine se nomme banqueroute. On s'était acharné après lui. On fut obligé de renoncer à la lutte ; on fut furcé de le laisser vivre. Dans les plus forts assauts, lors des plus violentes crises, sa signature était restée intacte avec sa valeur légale. Dans cette série de combats, d'où le banquier était sorti à son avantage, l'un des plus acharnés après lui, le gros Samuel Brulh, l'agent de change, avait laissé sur le champ de bataille, affirmait-t-on, quelques belles plumes de ses ailes.

De là une haine féroce gardée dans un goin te zon cueir, foi de paron ; de là, l'indérêt gu'il bordait à Osgar.

Eliane resta longtemps plongée dans sa rêverie. Parfois, son regard se portait avec persistance sur le cornet de majolique qui contenait l'humble bouquet de violettes.

Puis elle se leva et, sortant de sa chambre, descendit d'un pas ferme au jardin attenant à l'hôtel.

C’était un vrai petit parc, conservé au beau milieu de Paris. De hauts peupliers, des mélèzes toùffus, des platanes épais, protégeaient de larges plates-bandes où poussaient a l’air les fleurs les plus rares.

L’hôtel du baron d’Arnheym était situé, on l’a déjà dit, boulevard Malesherbes. Le mur du jardin donnait rue d’Astorg.

Dans une allée, contre ce mur, se trouvait un banc de verdure, que des clématites et des glicynes protégeaient contre les rayons du soleil.

Ce fut là que la jeune fille vint s’asseoir.

Au pied du banc, gisait uu petit bouquet de violettes pareil à celui du cornet de majolique.

IX

OU LE LECTEUR NE SERA SANS DOUTE PAS FACHÉ DE RETROUVER UNE ANCIENNE CONNAISSANCE

Saint Siméon le Stylite, vivant à Antioche sur son fût, eût été certainement fort blessé dans son amour-propre, si on était venu lui affirmer qu’unu jour, après avoir donné son nom à un obscur mortel, ce nom serait abandonné, dédaigné, méconnu, et subirait des métamorphoses successives si étranges qu’il arrivait définitivement à se tiansformer en un vocable bourgeois et commun « Leduc », lequel n’a aucune prétention au canonicat.

Ce cas bizarre s’était cependant présenté pour un modèle de l’atelier de Tony Fouquières.

Au moment où le jeune maître se trouvait dans tout l’éclat de sa naissante renommée, c’est-à-dire dix années avant les événements qui nous préoccupent, il s’était réfugié, pendant les chaleurs de l’été, sur une petite plage bretonne, déserte et sauvage.

Cela se nommait Concarneau, et à cette époque, c’était encore un vrai trou.

Le peintre avait besoin de roches noires et abruptes pour un tableau auquel depuis longtemps il rêvait.

Il voulait peindre l’un des ascètes du cinquième siècle accroupi au sommet d’un rocher et contemplant la mer immense.

A Concarneau, les rochers pullulaient, mais le st.ylite faisait complètement défaut. Il lui fallait un grand modèle, sec, maigre, à longue barbe, au teint cuit et rissolé, et c’est vainement que depuis longtemps déjàil le cherchait.

Tous les matins, Feuquières partait pour aller au large tirer des bernaches et des grèbes. Un vieux pilote, le père Rabalan, légendaire tout le long de la côte, le menait dans les bons endroits et le déposait à terre pour l’heure du déjeuner.

Un soir, au moment où le peintre allait se mettre à table, le vieux pilote lui fit dire qu’il avait besoin de lui parler.

– Qu’est-ce qu’il y a ? demanda Feuquières.

– Il y a, sauf respect, monsieur l’artisse, que je suis obligé d’aller demain matin à Quimper, et qu’alors je vous demanderais à me faire remplacer par un quelqu’un de soigné, allez. Oh ! pas de la drogue. un matelot fini. Si ça vous est égal, moi ça m’arrangera bien.

– Du moment que vous en répondez, père Rabalan, c’est entendu.

– Le matelot sera à vos ordres à quatre heures.

Feuquières au petit jour, apparut sur la plage, son fusil de chasse sur l’épaule. A la vue du remplaçant du vieux pilote, Feuquières poussa un cri de joie.

Sur les pierres noires, maintenant la barque au mouillage, un grand corps sec, à barbe grise, se détachait en silhouette.

C’était son modèle, le stylite rêvé, d’un ton admirable, briqué, vermillonné, saint Siméon lui-même en peau et en os.

Les bernaches et les canards se reposèrent ce jour-là. Le peintre tenait son bonhomme, et le contemplait.

C’était un homme de quarante-huit ans environ, peut-être plus, peut-être moins, mais conservé dans sa peau, et doué, en tout cas, d’une vigueur peu commune. De longs cheveux rejoignant une longue barbe, le tout en broussaille, et au milieu deux yeux perçants, malins et brillants qui parfois prenaient un coup l’estompe de douceur et de bonté.

Il fallait ce bonhomme à Feuquières ; il le voulait, il l'aurait, coûte que coûte, mais avant tout, il s'agissait de ne point effaroucher le futnr Siméon.

En revenant de la promenade en mer qui, ce jour-là, fut singulièrement écourtée, le peintre proposa une pleine eau à son conducteur. Il voulait juger du nu.

En un tour de main, tous les deux étaient prêts, et Feuquières fut émerveillé. Il pouvait faire sur ce squelette vivant et nerveux un cours complet d'ostéologie.

– Si je lui offre de poser pour moi comme modèle, se disait l'artiste en tirant sa coupe, il va croire que je me moque de lui. Si je lui demande à être mon domestique, il m'enverra promener. Si je pouvais lui sauver la vie, il me serait attaché de par les liens de la reconnaissance. Mais le gredin nage comme un phoque. Tudieu ! quels poumons !. Ah ! une idée. Si je l'obligeais à me sauver. C'est moi qui aurais le droit de l'accabler de ma reconnaissance et de le river à ma personne par mes bienfaits.

– Ma foi ! se dit-il, au petit bonheur !

Et, retenant sa respiration, il se laissa couler en jetant un cri de détresse.

Il n'alla pas loin. Un étau le saisit a la gorge et le suffoqua cette fois réellement. Le terre-neuve humain qu'il avait eu l'imprudence d'appeler à son aide, l'étranglait en le sauvant.

– Lâchez-moi, cria-t-il eu revenant sur l'eau, lâchez-moi, vous me suffoquez.

– C'est possible, répliqua le triton avec sang-froid, mais faut d'abord que je vous sauve,

Et un instant après, il déposait Feuquières sur le sable avec toutes les précautions dues à un véritable noyé.

– Mon ami, dit le peintre après quelques minutes employées à reprendre sa respiration, vous venez de m'arracher à un grand péril. Je vous dois une éternelle reconnaissance, et je ne sais comment vous la témoigner.

L'autre haussa tranquillement les épaules en recouvrant son grand corps.

– Tout ça pour une goulée d'eau que vous avez bue ! Faut croire que la tête vous a tourné, car vous nagez quasi comme moi.

– Toujours est-il que vous m'avez sauvé la vie, insista le peintre, qui tenait à son idée. Voyons, vous allez d'abord déjeûner avec moi. Ça vous

va-t-il ?

– Tout de même.

Et tous deux se dirigèrent vers l'auberge du Rouget couronné, où était descendu le peintre, et dont il occupait deux grandes pièces au premier étage. L'une était sa chambre à coucher. Il avait transformé l'autre en atelier, en y mettant ses chevalets, ses toiles et ces mille riens qu'un artiste transporte toujours avec lui. Au fond de l'atelier, une panoplie. Des fusils de chassé, des canardières, des pistolets, des épées, des masques et des gants.

On sait que Tony Feuquières, sportsman émérite, est un élève de premier ordre, et que dans les salles on le met sur la même ligne que les Ferry d'Esclant, les Sanède, les Espélesse, etc.

Le matelot s'était arrêté devant la panoplie. La vue des armes semblait lui faire plaisir ; son œil brillait, et tandis que le peintre quittait son costume de chasse, il avait pris une des épées et en examinait la monture.

Feuquières le trouva ainsi occupé.

– Est-ce que vous tirez ? demanda le peintre, qui regrettait de ne pas avoir tous les matins à Concarneau son prévôt de chez Vigeant.

– Autrefois, dans le temps. un peu.

– Ah ! nous allons voir ça, par exemple ! s'écria Feuquières, tout fier de trouver une victime à boutonner.

En une seconde, ils furent prêts, car l'autre ne se fit pas prier, et ils tombèrent en garde.

Mais il se trouva que la victime avait un bras et un jarret d'acier, et surtout une paire de jambes invraisemblables comme longueur. Avec cela, un double contre de quarte en remontant, qui déroutait complètement Feuquières.

Au bout d'un quart d'heure, il avait touché une demi-douzaine de fois son adversaire ; mais celui-ci lui avait offert un vrai « gilet », et enc'oré le peintre n'était pas bien sûr de ne pas avoir été ménagé.

– Ah ! lui dit-il en lui serrant la main, vous appelez ça tirer un peu ?

– Avec le temps, je me suis un peu rouillé. Autrefois, ça allait mieux.

– C'est encore heureux ! murmura Feuquières. Et dites-moi... comment vous appelez-vous, mon ami ?

– Je me nomme Yves-Marie, répliqua le marin.

– Eh bien ! Yves-Marie, vous avez une fière poigne, mon ami. Et nous allons déjeuner

A table, ce fut un nouvel émerveillement. Yves-Marie était une fourchette de premier ordre et un incomparable gobelet.

– Où diable peut-il cacher tout cela ? se disait Feuquières.

Au café, le peintre se décida à aborder la négociation. En voulant tenir tête à Yves-Marie, il n'était pas bien sûr de ne point avoir fait un peu osciller sa tête. Aussi n'y alla-t-il point par quatre chemins.

– Voyons, mon ami, dit-il. Vous m'avez sauvé la vie. Je vous dois une éternelle reconnaissance. (Il y tenait.) Je n'ose point vous offrir d'argent... Mais j'ai une proposition à vous faire :

Vous ne voudriez pas venir à Paris ?

L'œil du matelot rayonna de plaisir, mais cet éclair s'éteignit aussitôt.

– A Paris ? Et qu'est-ce que je ferai pour gagner ma vie ?

Feuquières eut une des pointes qui viennent de l'asphalte.

– Je vous regarderai, fit-il-

– Allons ! allons ! reprit Yves-Marie, je vois que vous vous moquez de moi. Ah ! vous pouvez bien, allez, continua-t-il tristement.

– Mais non ! mais non ! répliqua vivement Feuquières. Nous ferons des armes tous les malins ; vous soignerez mon dîner à Argenteuil. Vous ferez un tas de choses. C'est très sérieux. Parole d'honneur.

Yves-Marie s'était levé.

– Comme qui dirait votre ordonnance, alors ?

– Parfaitement, répliqua Feuquières, enchanté de la tournure que prenait l'entretien.

– Eh bien ! ça va, dit Yves-Marie, en prenant dans sa large main la main du peintre. Le bon Dieu ne pouvait pas m'envoyer plus grande joie... D'autant que.

– D'autant que ?... demanda le peintre.

– Enfin, suffit, j'ai mon idée.

– Eh bien 1 puisque c'est convenu, s'écria Feuquières, si ça t'est égal, je t'appellerai Siméon.

X

UN ATELIER A LA MODE

Et on le nomma Siméon

Et le tableau de Stylite eut le succès que l’on sait.

Et Siméon était resté à l’atelier, s’attachant chaque jour davantage à Feuquières, devenant son factotum et, on peut le dire, son ami. Car le chien n’est-il pas l’ami de son maître ?

Les élèves l’adoraient. Et comme il prétendait avoir vu des choses abracadabrantes, sur lesquelles il ne soufflait mot, comme il parlait toujours d’aventures extraordinaires, que les élèves, en riant, le priaient constamment d’écrire ses mémoires, de Saint-Siméon on avait fait par contraction Saint-Simon, puis le duc de Saint-Simonn, puis M. le duc ; bref, depuis bien des années déjà, on ne l’appelait plus que le père Leduc, et Feuquières lui-même s’était laissé

ller à le nommer ainsi.

Du reste, il répondait parfaitement à ce nom et s’y était fort bien habitué.

Nous sommes dans l’immense atelier de Feuquières, qui a vu défiler tout Paris.

On connaît cette construction bizarre de l’avenue Friedland. L’hôtel du peintre donne sur l’avenue. Latelier est au fond de la cour et de plainpied avec le sol, pour que les chevaux et les voitures puissent y entrer à même.

C’est une vaste cage en verre à trois compartiments.

L’un comprend la classe, l’atelier des élèves, peu nombreux, mais choisis, dont le préféré est Henri Bousquet, et le Benjamin, un polisson surnommé Cinabre, lequel fait parfois enrager ie père Leduc.

A côté, séparé seulement par une mince cloison, se trouve l’atelier du maître. Et, enfin, au fond, un vaste réduit, moitié boudoir, moitié salon, meublé avec des divans bas, orné de glaces, tendu de riches étoffes de Brousse. Feuquières le met à la disposition des amazones, des écuyères qui

vont poser devant lui. C’est là aussi que le peintre reçoit ses visites et donne ses audiences.

Le père Leduc époussette. Il doit y avoir de grandes séances. Le Salon approche, et il est un portrait que le maître voudrait exposer.

Dans l’atelier paiticulier de Feuquières, deux – chevalets sont occupés. L’un soutient une grande toile ovale recouverte d’un voile. L’autre supporte un tableau auquel travaille en ce moment Henri Bousquet. Le maître, par faveur spéciale, qui montre à quel point il affectionne l’élève chéri, lui a donné une place à part. C’est son premier tableau de salon, et il veut qu’Henri soit là, à portée de son regard, afin de pouvoir le guider, le conseiller, le corriger au besoin : Cette faveur a fait bien des jaloux.

Par la porte entr’ouverte, on entend les autres élèves qui parlent, popotent, se chamailleat, et font un bruit que le père Leduc a déjà qualifié d’inconvenant. Ou voit que le maître n’est pas là.

Cinabre va d’une pièce à l’autre, cherchant une brosse, une palette, une vessie, ne trouvant rien de ce qu’il lui faut, et dérangeant tout le monde.

Il fait le désespoir du père Leduc, qui, en sa qualité d’ancien marin, est réglé comme du papier de musique, et qui, aussi, ohh ! naïveté ! a la prétention de mettre de l’ordre dans un atelier de peinture.

C’est toujours sur la maigreur phénoménale de l’ex-stylite que le jeune Cinabre se livre à – d’éternelles plaisanteries, à des cascades plus ou moins heureuses, que le père Leduc supporte et accepte toujours avec une inaltérable philosophie. Il ne se fâche que rarement, quand la scie devient trop forte.

– Père Leduc, s’écrie Cinabre, c’est-y vrai que vous êtes arrivé à la transparence ?

– Oui, mon garçon.

– C’est-y vrai, père Leduc, que vous prenez un bain dans un canon de fusil ?

– Oui, mon garçon.

– Père Leduc, vous n’êtes jamais triste, n’est-ce pas ?

– Pourquoi ça, mon fils ?

– Parce, qu’on dit comme ça, chez les bou. chers, que les os, c’est de la réjouissance.

– Voyons, finit par dire Henri, qui pioche son tableau en conscience, laisse le père Leduc tranquille. Tu es assommant avec tes inepties.

– Puisque ça le distrait, cet homme. Si ces scies sont des scies, pourquoi inepties ?

Mais Cinabre abandonna momentanément le père Leduc, et entonna d'une voix de fausset la nouvelle scie suivante :

La peinture, la peinture,
Rivale de la nature,
Comme la littérature,
C'est des agréments
Charmants.

Le rapin allait sans doute passer à un second couplet, digne en tous points du premier, etcontinuer cette improvisation brillante, quand une main le saisit à l'oreille, et une voix moitié colère, moitié rieuse :

– Ah ! les arts, c'est des agréments ; je vais t'en donner des agréments, moi, petit drôle.

C'était Feuquières, rentrant, et qui, grâce à ses babouches, n'avait fait aucun bruit.

– Mais, patron, répliqua Cinabre en faisant une horrible grimace, car le peintre lui tenait toujours l'oreille, mais, patron, c'est pour épater le bourgeoisis !

– Tu devrais bien vraiment, Leduc, dit Je peintre en lâchant Cinabre, quand je ne suis pas là, mettre un peu l'ordre ici. Je suis convaincu que l'on entendait ce polisson-là de la rue.

– Si vous croyez que c'est commode, monsieur Tony ; il n'écoute personne, ce môme-là. Ah ! si on l'avait tenu à bord de la *Némésis*, le capitaine d'armes lui en aurait allongé, des coups de garcette !

Feuquières s'était arrêté derrière le portrait d'Henri, et l'élève, sentant le regard du maître juger sa tâche, rougissait malgré lui ; son pinceau tremblait sur l'appui-main.

– Allons, courage ! lui-dit Feuquières en lui mettant la main sur l'épaule. Ce n'est pas mauvais. C'est gras, c'est plein, tu peins bien en pleine pâte. Accentue un peu ton premier plan, à gauche, ça ne sort pas encore. Allons,

ferme ! Ne te décourage pas. Ça viendra, ça viendra, va : ne tremble pas comme ça.

Et élevant la voix :

– Et si M. Cinabre dérange encore tout le monde, on mettra M. Cinabre à la porte, et ça ne deviendra jamais un peintre.

Le rapin sortit en faisant le gros dos.

– Allons, dit le maître, travaillons.

Et prenant sa palette, il s'assit devant le grand médaillon, qu'il découvrit.

Au bruit de la toile, Henri se détourna et regarda longuement le portrait.

Ce n'était encore qu'une ébauche, mais une de ces ébauches magistrales dont Feuquières de sa main nerveuse et habile, a arraché le secret aux maîtres italiens. Large et pleine, faite à grands coups, l'image, indécise encore, représentait un ravissant portrait de jeune fille. Un Greuze, mais un Greuze chaste, modeste, pudique, admirable et exacte reproduction du modèle qui l'inspirait.

C'était le portrait de Mlle Eliane d'Arnheym.

– Vous y avez donc travaillé depuis hier, – cher maître ? lui dit Henri.

– Non, répliqua Feuquières, je n'y ai point donné un coup de pinceau.

– Ah ! que vous êtes heureux, cher maître ! Comme ça vient sûrement ! Moi, c'est toujours trop mou. Ça baisse de ton, ça devient flasque.

Henri reprit son pinceau. Feuquières, de son côté, s'était mis au travail. Au bout d'un instant, l'élève rompit le silence.

– Est-ce que vous avez posé aujourd'hui, cher maître ?

– Oui, oui. Je ne touche qu'à des draperies, que j'avance un peu pour arriver au point de la tête.

– Alors, je vais être obligé de m'en aller.

– Mais non, fit le maître impatienté. Est-il entêté, ce diable-là ! Je te l'ai répété il y a deux jours. Après les deux premières séances dans le salon du baron d'Arnheym, j'ai démontré à ce prince de la finance, qui me fait l'effet, entre parenthèses, au point de vue de l'art, d'avoir eu une éducation soigneusement négligée. Allons. bon ! où est mon vermillon ? C'est encore M. Cinabre qui aura passé par là ; passe-moi le tien. Il n'y a pas moyen d'avoir une couleur ici, avec ce drôle ; il les mange, je crois. J'ai donc démontré au baron qu'il m'élait impossible de peindre dans son salon. Il y a

des draperies rouges, comme chez tout banquier qui se respecte, et un meuble en or. Tu vois ça d'ici, Henri. Ça rendrait la jeune fille vert-pomme, vert de Scheilles, céladon. Toute la amme des vers. Je ne pouvais pourtant pas la peindre céladon....

– Oh, non ! dit Henri avec une naïve indignation.

– Il a donc été convenu qu'elle viendrait ici avec sa femme de chambre, car la jeune fille n'a pas de mère. Elle paraissait même toujours fort triste, la pauvre enfant. Je la vois souvent dans le monde, où elle n'a point l'air de s'amuser. Tu as dansé beaucoup avec elle à ce ba chez les Varkeld ?

Henri était devenu très rouge, et il brossait fiévreusement un coin de sa toile. Sans doute les paroles de son maître le décontenançaient fort, car il encombrait de styl de grain un espace empâté de bismuth et de teinte neutre, si bien qu'en un instantt, il eut devant lui un copieux plat d'épinards.

– Mais, que diable tais-tu là ? lui dit Feuquières, dont les yeux tombèrent par hasard sur la toile de l'élève ; qu'est-ce que c'est que cette plâtrée ? Deviens-tu fou ? Veux-tu m'enlever ça !

A ce moment, le père Leduc entra dans l'atelier une carte de visite à la main.

– Monsieur Tony, dit-il...

Feuquières eut un moment de mauvaise humeur. –

– Dame, monsieur Tony, répondit le père Leduc assez embarrassé, je n'étais pas prévenu ; j'ai dit que vous étiez là. Puis, je n'aurais pas osé refuser. C'est le plus bel équipage que j'aie vu de ma vie. Une guimbarde superbee : ça me rappelle mon beau temps ; un bien bel équipage que j'ai eu aussi à moi.

Feuquières et Henri ne purent s'empêcher de rire tant le père Leduc mit d'emphase à rappeler sa grandeur passée.

– Tu as été cocher ?

– Jamais de la vie. Propriétaire, monsieur Tony, propriétaire. Pas longtemps, par exemple. Enfin, j'ai dit que vous étiez là. C'est un tout jeune homme, le maître. Tenez, au fait, voilà sa carte.

Et le père Leduc tendit à Feuquières un large carton armorié.

– Sir Gérald Norton, et avec une couronne de marquis. Ah ! j'y suis, fit le peintre. C'est cet Anglais qui fait tant de bruit. Il a mis le petit cercle,

l’autre nuit, en émoi : il leur a à tous flanqué la culotte. Voyons, termina-t-il, amène-le, parce qu’il n’y a pas moyen de faire autrement.

Un instant après le père Leduc annonçaa :

– Sir Gérald Norton !

XI

LES INQUIÉTUDES DU PÈRE LEDUC

Le père Leduc ne s’était point trompé : son séjour dans l’atelier de Feuquières lui avait donné des idées nettes en esthétique. Il était impossible de voir un gentleman plus accompli que sir Gérald Norton.

D’une taille au-dessus de la moyenne, mince, élégant, admirablement proportionné, sir Gérald pouvait avoir vingt-deux ans. De beaux cheveux noirs bouclés encadraient un visage d’un brun mat, ambré, éclairé par deux yeux noirs brillant du plus vif éclat. Il portait les cheveux selon cette mode imaginée par le plus joli de nos ténors. Un petit bandeau, cela s’appelle ainsi, tombait jusqu’au milieu du front.

Sauf cette légère fausse note, un peu exagérée, l’ensemble était parfait. Sir Gérald se présentait avec un réel grand air, une distinction aisée et naturelle ; mis avec ce soin correct, élégant et simple des Anglais de la haute aristotie, il était impossible de ne pas éprouver, à première vue, pour le jeune gentleman, une secrète sympathie.

– Vous me pardonnerez, monsieur, dit-il à Feuquières en s’exprimant en français le plus pur et avec un léger accent anglais qui n’était pas sans charmes, de venir à vous sans avoir eu l’honneur de vous êtes présenté. La célébrité a ses mauvais côtés, monsieuur ; c’est elle qui m’autorise à enfreindre une règle des convenances. Je vous prie donc de m’excuser, d’autant que c’est presque un service que je viens vous demander.

Feuquières s’inclina poliment. Tous deux, étaient debout, Henri, après avoir salué, s’était remis au Lravail.

Le maître n’avait point recouvert le médaillon d’un voile à l’entrée du visiteur. Les yeux de sir Gérald tombèrent sur. la toile, et son visage prit

aussitôt une expression d’étonnement et de grande admiration.

– Oh ! dit-il, c’est merveilleux ! Le portrait. de Mlle d’Arnheim. Quel [aient, monsieur ! quel talent ! il est impossible de peindre d’une façon plus magistrale ! C’est à peine ébauché et c’est déjà frappant.

Henri s’était retourné.

Quant à Feuquières, il lui était impossible dene pas répondre au moins par quelques mots aux compliments enthousiastes du jeune Anglais. Il ragrettait de ne pas avoir recouvert le médailonn ; mais enfin sir Norton était chez lui, il ne-devait pas l’oublier.

Ce fut d’un air légèrement embarrassé qu’il’ répondit un « Trop indulgent, monsieur ; ce n’est qu’une ébauche. e. » Puis, changeant de ton :

– Vous connaissez la fille du baron d’Arnheim, monsieur ?

– J’ai eu l’honneur de lui être présenté comme danseur à l’ambassade d’Angleterre, et de la rencontrer ensuite à plusieurs fêtes. Il est impossible, et la voix de sir Gérald prit un accent passionné, de voir une jeune fille plus admirablement belle, plus ravissante, plus distinguée. Le modèle est en tous points digne du portrait..

connais aussi son frère, un jeune homme nès... comment dit-on ? lancé.

Et en disant ces derniers mots, sir Gérald ne put réprimer un sourire.

– Oui, dit Feuquières, l’intense Oscar.

Henri, qui ne s’était point remis au travail, regardait sir Gérald avec une indéfinissable attention. Le jeune peintre était devenu très rouge, et ses yeux avaient pris une expression haineuse.

Feuquières coupa court à l’entretien, et, reve nant au sujet qui avait amené sir Gérald à l’atelier :

– En quoi puis-je être utile à Votre Honneur ?

– Je voudrais tout d’abord vous parler en particulier. Le service que je viens solliciter de vous est un important secret ; je ne puis le demander qu’à vous seul.

– Très bien, répliqua le maître en ouvrant la porte du petit salon, cachée sous les draperies, et en faisant passer sir Norton devant lui.

Il lui désigna un siège ; lui-même s’assit sur le divan.

– Maintenant, dit-il, je suis entièrement aux ordres de Votre Honneur.

Sir Gérald se recueillit un instant.

– Avant tout, monsieur, je vous demande votre parole de garder le plus profond secret sur ma démarche. Que vous m'accordiez ce que je vais vous demander ou que vous me le refusiez, vous me promettez sur l'honneur de n'en jamais parler à personne ?

Feuquières s'inclina en signe d'acquiescement.

– Je voudrais avoir le portrait d'une personne qui m'est chère. Cette personne ne peut sortir. Il faut donc que vous vous dérangiez. Oh ! continua-t-il, à un geste du peintre, on sera complètement à vos ordres, on vous donnera le jour que vous voudrez, qui vous conviendra. Bêtes et gens seront à vos ordres. A l'heure que vous désignerez, on vous conduira là où vous trouverez un atelier vous attendant, ainsi que la personne que vous consentirez à peindre.

– Mais, dit Feuquiéres, c'est, excessivement romanesque, et bien fait pour tenter un artiste. Un vrai mystère en plein Paris. J'accepte.

– Je dois ajouter, reprit sir Gérald, que ce portrait ne devant point être exposé, ne devant même pas être connu, vous vous engagez à ne conserver ni esquisse, ni maquette, et que, même de mémoire, vous ne reproduirez jamais les traits que vous aurez peints ?

– Je me sais déjà engagé sur l'honneur, répliqua le peintre, choqué de cette insistance.

– Je vous fais mille excuses, monsieur, répondit Gérald. Mais si vous saviez toutes les précautions que je dois prendre, vous me pardonneriez de m'être permis de vous faire répéter par deux fois ce que j'avais compris une première. C'est bien entendu. Il ne me reste qu'une bagatelle, le chiffre. Il est bien entendu que ce chiffre sera celui que vous voudrez bien fixer vous-même. Et quelque élevé qu'il puisse être, il ne saurait être en rapport avec votre talent ; il ne saurait, d'un autre côté, m'acquitter du véritable service que vous consentirez à nous rendre.

Feuquières allait répondre qu'il consentait de grand cœur et exprimer combien il était touchè de la gracieuseté des dernières paroles de sir Gérald, quand tout à coup la porte s'ouvrit, sans qu'au préalable on y eût frappé, et le père Leduc apparut sur le seuil avec une physionomie complètement bouleversée.

Le peintre fronça le sourcil.

– Qu’y a-t-il encore ? que me veut-on ? demanda-t-il d’un ton de fort mauvaise humeur.

– Monsieur Tony, mande bien pardon. Et le père Leduc salua en tirant fortement la jambe gauche en arrière. Faites excuse, si je vous dérange. Mais c’est le père de la jeune personne, qui, autrement dit, ce monsieur qu’on dit baron et puis sa fille. enfin, c’est très extraordinaire, ils sont là.

– Ah çà, qu’est-ce que cela veut dire ? s’écria Feuquières en se levant, tout contrarié de ces allures étranges auxquelles le père Leduc ne l’avait jamais habitué ; qu’est-ce que tout cela signifie ? Le baron d’Arnheym vient avec sa fille, si je comprends bien : en quoi cela peut-il te rendre à moitié fou, et en quoi cela t’autorise-t-il à entrer ici commee une catastrophe ? Vous m’excuserez, sir Norton ; voilà ce qu’on gagne à gâter les vieux serviteurs.

– Le baron d’Arnheym, répliqua le père Leduc en hochant la tête, le baron d’Arnheim. C’est bien çà, le baron d’Arnheym, vous l’affirmez ? monsieur Tony.

– Allons ! la paix ! fit Feuquières d’un ton sec, en se contenant à peine. Sir Norton, vous m’excuserez, mais il faut que j’aille recevoir le baron et sa fille. En tous cas, c’est entendu, je suis à vos ordres. Vous pouvez compter sur ma discrétion. Elle vous est complètement promise.

Et faisant passer sir Gérald devant lui, il rentra dans son atelier, suivit du père Leduc, dont l’ahurissement ne paraissait point avoir cessé.

Le baron d’Arnheym était arrêté devant le portrait de sa fille, et témoignait hautement sa satisfaction.

Henri, qui s’était levé pour recevoir les visiteurs, venait d’offrit un siège à Eliane et la débarrassait avec empressement de son manteau et de son chapeau.

– Mon cher maître, dit le baron, c’est un pur chef-d’œuvre, et je vous remercie de l’accomplir pour moi.

Il continua alors à s’étendre sur la valeur de l’œuvre et sur le contentement qu’il éprouvait à voir reproduite ainsi l’image de sa fille,

Pendant ce temps, sir Gérald, après avoir salué profondément Mlle d’Arnheym, était resté debout à quelques pas d’elle, ne prenant même pas la peine de cacher l’admiration profonde dont celle-ci était l’objet.

Eliane, sentant s’appesantir sur elle le regard passionné du jeune homme, devint fort rouge ; elle détourna la tête pour cacher son embarras, et rencontra alors les yeux d’Henri, qui n’avait pas perdu un regard de cette scène muette et qui considérait à son tour sir Gérald avec une expression de rage et d’indignation.

Enfin, tandis que Feuquières répondait aux compliments du baron d’Arneym, le père Leduc, les bras croisés, les sourcils froncés, les dents serrées, debout, dans un coin de l’atelier, ne quittait pas le banquier des yeux.

Sir Gérald, au bout d’un moment, parut prendre une détermination soudaine ; il s’avança vers le peintre, et, avec une courtoisie parfaite :

– J’ai déjà eu l’honneur, mon cher maître, d’être présenté à Mlle d’Arnheym, à l’ambassade d’Angleterre ; voulez-vous être assez aimable pour me nommer au baron d’Arnheym ? Cela me rendra un réel service.

Feuquières ne pouvait refuser. Il présenta les deux hommes l’un à l’autre.

Le baron parut enchanté. Comment donc, le marquis Norton, mais il eh avait beaucoup entendu parler. Un membre de la haute aristocratie anglaise, déjà célèbre à Paris par ses é ! égances et son luxe.

– C’est à vous, milord, je suppose, dit il en continuant, et un s’adressant à sir Gérard, ces deux superbes bêtes qui sont dans la cour et que vos gens tiennent à grand’peine. J’ai rarement vu un attelage aussi merveilleux.

– Monsieur le baron, répliqua sir Norton, j’en ai d’autres, cependant, que je leur crois supérieurs. Ceux-ci sont des chevaux russes, beaux, sans doute, mais qui sont, à mon avis, un peu lourds de formes. Si. vous étiez curieux de voir mes écuries, ai-je besoin de vous dire, monsieur le baron, que je serais trop heureux d’être à vos ordres ?

Le banquier s’inclina et dit à son tour :

– Monsieur le marquis, je reçois jeudi. J’espère que vous voudrez bien vous joindre à M. Feuquières et venir honorer de votre présence l’hotêl d’Arnheym ?

Sir Gérald ne put contenir un éclair de satisfaction et remercia le banquier avec effusion. Quant à Eliane, une vive contrariété se peignit sur son visage et elle jeta un long et triste regard à Henri, qui, la tête basse, paraissait complètement désespéré.

Sir Gérald prit congé, en répétant à Feuquières : C’est entendu, au moment où le baron d’Arnheym lui disait à nouveau : A jeudi.

Puis, le banquier s’excusant auprès du peintre se retira avec sa fille, la séance de pose ne devant avoir lieu que le lendemain, si le peintre voulait bien le permettre.

Lorsque tous les visiteurs furent partis, le père Leduc s’approcha de Feuquières :

– Monsieur Tony, lui dit-il, c’est y qu’il y a longtemps que vous connaissez le baron d’Arnheym ?

– Alors, ça va recommencer ! s’écria Feuquières ; à qui en as-tu, à présent ? Es-tu piqué de la tarentule ? Tu arrives tout à l’heure comme un boulet de canon, sans frapper, sans prévenir. Vrai, j’ai cru que c’était Cinabre.

Le père Leduc parut froissé d’être comparé à Cinabre. Il insista cependant.

– Ecoutez, monsieur Tony, dit-il, je vous demande pardon, c’a été plus fort que moi. Si vous saviez. J’ai eu tort, j’ai eu grand tort. Je vous fais des excuses. Mais laissez-moi vous demander s’il y a longtemps que vous connaissez ce M. d’Arnheym, ce baron d’Arnheym ?

– Mais, sacredié ! répliqua le peintre, qu’est-ce qu’il t’a fait ? Où l’as tu vu ? D’où le connais-tu ? Tu deviens complètement fou, ma parole d’honneur ! As-tu jamais été en Suède ?

– En Suède ? fit le père Leduc en se grattant le front, en Suède ? Non. J’ai pourtant été dans bien des endroits, mais c’est un endroit que j’ai complètement négligé. J’ignore la Suède.

– Eh bienn ! mon pauvre Leduc, le baron d’’Arnheyestst Suédois, il est banquierepuis je ne sais combien d’années, vingt, peut-être plus, à Paris. Il est colossalement riche. Sa signature vaut de l’or en barres. Cela te suffit-il ? et que désires-tu encore connaître ?

– Ah ! rien du tout. Vous dites qu’il est Suédois.

– Ah ! va te promener. Oui, Suédois, cria Feuquières, à bout de patience. Ce n’est pas Algonquin, peut-être ?

– Celui que j’ai connu n’était pas Suédois.

– Tu as connu un d’Arnheym ?

– Ah ! il ne portait pas ce nom-là.

– Tu deviens fou, ma parole d'honneur. Il n'était pas Suédois, il ne s'appelait pas d'Arnheym, et je te dis que depuis vingt ans il est banquier.

– Allez ! allez ! répliqua le père Leduc avec l'entêtement d'un vieux Breton, je sais ce que je dis, et je ne suis ni sourd, ni aveugle. Quand on a vu ces yeux-là une fois, on les reconnaît toujours, et quand on a entendu cette voix-là, et dans les endroits oùs' que je l'ai entendue, on la garde dans le tympan.

Feuquières, impatienté outre mesure, haussa les épaules et tourna le dos au père Leduc.

– Allez ! allez ! continua le vieil entêté. Je ne suis pas fou. Il ne m'a pas reconnu, lui, parce que j'ai une grande barbe et des grands cheveux. Mais si je coupe tout ça et qu'il me rencontre, parie qu'il fera un rude saut en me voyant.

Henri, qui s'était levé, prit la parole à ce moment.

– Père Leduc, permettez-moi de vous le dire en présence de notre cher maître, vous avez tort. Quand on se trouve en face d'un homme de la valeur du baron d'Arnheym, on ne prononce pas des paroles imprudentes comme vous venez de le faire. M. d'Arnheym est un homme essentiellement honorable. Dieu sait s'il l'a prouvé ! Et je ne comprends réellement pas comment vous pouvez insinuer contre lui des accusations que vous n'osez pas formuler. Dites ce que vous lui reprochez, articulez ce dont voue l'accusez, et il trouvera des gens pour le défendre, quoiqu'il n'en ait certes pas besoin.

– Ah ! fit le père Leduc en courbant la tête, si j'ai tout le monde contre moi, il ne me reste plus qu'une chose à faire, c'est de m'en aller. Seulement, termina-t-il en opérant sa retraite, rappelez-vous bien, mon maître, et vous aussi, monsieur Henri, que je sais ce que je dis et que je sais ce que je sais.

Et là-dessus, la vieille mule se retira sans en dire davantage.

– Ma foi ! s'écria Feuquiéres, je ne sais fichtre pas ce qu'il peut avoir. Je connaissais son entêtement, je ne croyais pas qu'il pût parvenir à cette force. Si encore nous savions ce dont il accuse le baron d'Arnheim ? Et puis, je ne sais réellement pas où j'ai la tête. Ce pauvre père Leduc, il devient complètement fon.

– Oh ! dit Henri, depuis quelque temps, il baisse beaucoup.

– Allons, termina Feuquières, en voilà assez sur la sortie inexplicable de ce vieux fou. Et, maintenant que tous les importuns sont partis, houp ! un bon coup de collier,

– Mon cher maître, fit encore Henri, vous m'excuserez pour aujourd'hui, mais je n'ai réellement pas le cœur à l'ouvrage. J'ai une migraine folle, et je ne puis pas ouvrir les yeux.

– C'est vrai, répliqua le maître. Tu es jaune comme un coing. Veux-tu que l'on te reconduise en voiture, si tu es souffrant.

– Non, non, mon cher maître, répliqua l'élève vivement, l'air me fera du bien.

Et Henri, ayant serré précipitamment ses brosses et ses palettes, sortit de l'atelier.

XII

UNE MÈRE

Ce fut d'un pas inégal et fiévreux, tantôt lent et tantôt rapide, que le jeune peintre descendit l'avenue Friedland, traversa le parc Monceau, se dirigeant vers les Batignolles. Là, au bas de la rue Nollet, tout en haut d'une grande maison à six étages, Henri Bousquet habitait avec sa mère.

Deux pièces, la chambre de la veuve et celle du fils ; pas de bonne. Un tout petit ménage, tenu par Mme Bousquet avec la propreté la plus stricte, avec une économie féroce. Ah ! elle est dure la lutte des gros sous contre les gros sous !

Mme Bousquet, assise auprès de la fenêtre, travaillait sans lever la tête. Les plumes passaient dans ses mains et se groupaient avec une activité fébrile.

Le pas de son fils, montant l'escalier, lui fit dresser la tête.

Elle ne s’y trompait pas, c’était bien lui. Elle ne recevait point de visites ; du resté, qui est-ce – qui vient chez les malheureux ?

En voyant la figure bouleversée de son fils, elle poussa un cri en se levant précipitamment.

– Qu’as-tu, Henri ? tu es malade ?

Et, portant la main à son cœur, elle retomba défaillante.

– Non, mère, répliqua le jeune homme. Calme-toi. Je ne suis pas malade. Ne crains rien, je t’en prie.

– Mais, mon’ pauvre enfant, reprit Mme Bousquet, tu me caches quelque chose, tu es livide ; ; qu’as-tu ? Ah ! méchant enfant, tu me fais mourir !

– Maman, dit Henri au bout d’un instant, car son premier mouvement, en voyant le désespdir de sa mère, avait été de se jeter au cou – de celle-ci et de la combler de caresses, j’ai besoin de parler longuement avec toi. J’ai à t’entretenir de choses bien graves. C’est pour cela que-j’ai quitté l’atelier aujourd’hui de bonne heure, parce que, après de longues hésitations, j’ai pris le parti de ne pas te cacher plus longtemps ce que j’avais sur le cœur.

– Que veux-tu dire ? qu’est-ce que tu as de caché pour ta mère ? Est-ce un nouveau malheur qui vient fondre sur nous ? Ah ! Seigneur, épargnez-moi, épargnez mon enfant. J’ai tant pleuré que mes pauvres yeux n’ont plus de larmes. Quel nouveau coup nous menace donc ?

– Mais, maman, interrompit Henri en recommençant. à embrasser sa mère, aucun malheur ne nous menace. Je te dis que j’ai besoin de te parler, d’avoir avec toi un entretien grave, sérieux ; il n’y a rien dans tout cela, ce me semble, qui puisse te mettre dans un état semblable.

Mme Bousquet se calma un peu. Elle prit dans ses mains la tête de son enfant, le regarda longuement avec une tendresse infinie, puis elle l’embrassa avec rage, avec un mouvement nerveux qu’elle ne put maîtriser.

Le faisant asseoir en face d’elle, tout près, bien près, lui tenant les mains dans les siennes, elle dit à son fils :

– Voyons, mon chéri, parle, que me veux-tu ?

Le jeune homme parut éprouver un embarras extrême.

On sentait qu’il allait aborder un sujet grave et qu’il lui en coûtait, tant il craignait de faire de la peine à celle qui l’aimait tant, et dont il était l’unique joie.

– C’est donc bien gros, dit-elle, en essayant de plaisanter, ce secret que tu gardes sur le cœur ?

Henri se décida enfin :

– Maman, dit-il en baissant la voix, et en délournant les yeux, tu ne me parles jamais de mon père.

Le visage de la veuve se couvrit d’une pâleur mortelle.

– Ah ! c’est de ton père que tu veux me parler, mon pauvre enfant ? Et sa voix devint tremblante. Je t’ai dit qu’il était mort, qu’il ne t’avait jamais connu. C’est tout. Que veux-tu savoir encore ? Les malheureux n’ont pas d’histoire.

– Je te demande pardon d’insister, maman, car je vois que je te fais du chagrin ; mais il faut que je sache ce que je suis, ce que je puis être. Il faut que je connaisse ma famille, mes parentés, mon extraction.

Un violent combat se livrait évidemment dans l’âme de Mme Bousquet ; tout son être était en proie à un tremblement indicible.

Après un long silence, elle leva au ciel ses beaux yeux rougis par les larmes :

– Oh ! mon Dieu, dit-elle, cette heure terrible devait donc sonner ! cette dernière, cette suprême épreuve, la plus dure, la plus cruelle, vous n’avez donc pas voulu me l’épargner, mon Dieu !

Anxieux, la tête tendue, Henri attendait les paroles de sa mère.

Celle-ci, cependant, tenta un dernier effort.

– Que veux-tu savoir, je te le répète ? Nous sommes seuls, bien seuls ; nous ne devons compter sur personne. Tu veux connaître l’histoire d’une longue suite d’années de misère et de douleur. Je t’ai chéri, je t’ai choyé, je t’ai entouré de toute ma tendresse, faut-il te rappeler cela aussi ? Sans fortune, sans ressources, travaillant nuit et jour, j’ai lutté pour toi, pour t’avoir, pour te garder, pour t’épargner les moindres souffrances. Ah ! chéri, mon bien-aimé, je ne te reproche rien, dit-elle, en voyant un geste d’Henri. Tu veux savoir, je te dis, voilà tout.

Et elle continua en fermant les yeux :

– Oh ! oui, j’en ai passé des nuits froides, glacées, sans feuu ; mes doigts raidis laissaient échapper les plumes ; alors, je me levais, je venais à ton petit lit, et tu dormais là d’un sommeil de chérubin, et tu avais chaud, et

alors, oh ! alors, je reprenais courage, et je remerciais Dieu de me donner la santé, de me donner la force. Et alors, je ne senlais plus la douleur. Je me remettais à l'ouvrage, car il fallait que tu n'eusses pas froid, que tu n'eusses pas faim !

Et'la veuve prononça ces derniers mots prèsque à voix basse, avec une expression de tendresse infinie.

Les yeux d'Henri se remplirent de larmes.

– Ma mère, dit-il, je sais tout cela, et Lu n'as pas besoin de me rappeler tout ce que je t'ai coûté de chagrins et de peines. Ce que je sais aussi, c'est que si je veux arriver, c'est pour te donner la paix, la joie, le bonheur, avec moi et par moi. Maïs, et la parole du jeune homme devint hésitante, je te demande pardon si je réveille toutes tes douleurs passées, mais je veux savoir ce qu'était mon père.

XIII

UN HÉRITAGE DE CINQ MILLIONS

Mme Bousquet devint plus pâle encore. Elle baissa tes yeux ; puis, après un silence :

– Tu le veux, dit-elle, tu vas tout savoir, oui, quoi qu'il m'en puisse coûter, quoique rien ne soit plus dur au mo..de, pour une mère, que d'avoir à rougir devant son enfant. Tu vas tout entendre. Après cela, accable-moi, mais, en souvenir du passé, ne m'enlève pas ton affection.

– Ma mère, s'écria Henri, comment pouvez-vous croire...

– Il y a des familles malheureuses, commença la pauvre femme. La nôtre a ét, é de celles-là. Il en est sur lesquelles l'adversité s'acharne, telle fut la nôtre. La vie de ma mère à moi fut celle d'une véritable martyre, ma vie à moi n'eut qu'un éclair de bonheur. Eclair bien court et auquel devait succéder la nuit la plus affreuse. J'étais assez grande, lorsque je perdis ma mère, pour comprendre de quelles tortures on avait abreuvé son existence.

Hélas ! celui qui fut son bourreau a été puni, sous mes yeux, de la plus épouvantable des morts. Rien ne te servirait de m'entendre préciser les faits, cher et malheureux enfant. Mon histoire n'est point la banale aventure d'une fille séduite et abandonnée. J'ai aimé, j'ai adoré ton père, c'était l'être le meilleur, le plus noble, le plus brave et le plus honnête qui fût au monde. Il partit chercher la foi tune, il la lui fallait, disait-on, pour m'épouser. Il devait revenir quelques mois après, et il est mort dans une horrible catastrophe, je ne sais laquelle ; ce que je sais. seulement, c'est que c'était un infernal guetapens, qu'il y est resté, qu'il y est mort, puisqu'il n'est point revenu, que je ne l'ai jamais revu, et que, pauvre, cher et malheureux aimé, tu n'as pas le droit de porter son nom.

– Ma pauvre mère, dit Henri en se levant, en proie à une émotion profonde.

– Voilà toute ton histoire, mon pauvre enfant, reprit-elle. Méprise-moi, si tu en as le cœur. Sache seulement que si ta mère a commis une faule, elle l'a cruellement expiée. Ah ! j'en ai versé des larmes amères ! J'avais perdu l'être que j'aimais, j'étais seule, abandonnée, sans ressources, sans parents. Et quelques mois plus tard, tu venais au monde. Tu peux penser si tu as été toute ma joie !

– Te mépriser, ma mère chérie ! s'écria le jeune homme en prenant sa mère dans ses bras et en la serrant sur son cœur dans une étreinte passionnée. Te pardonner ! Ah ! pauvre et chère créature ! Je n'ai pas le droit de te juger. Tu as commis une faute, dis-tu ? Je ne le sais pas je ne veux point le savoir. Je sais que tu m'as aimé, que tu m'as élevé, et cela au prix de combien de peines. Je te prends pour la meilleure, la plus honnête, la plus sainte des mères, et l'aveu auquel je t'ai contrainte, je le jure, ne peut rien diminuer de mon affection.

Un éclair de bonheur illumina le visage de la pauvre femme.

– Alors, dit-elle avec hésitation, tu ne m'en veux pas de ce que...

– T'en vouloir ? Ohh ! non ! Je te le répète, tu as trop souffert par moi et pour moi. Tout ce que je sais, c'est que tu es ma mère. Ce mot-là dit tout.

– Mais alors, dis-moi pourquoi, après avoir si longtemps gardé le silence, as-tu tenu tant à savoir ce que tu es venu me demander avec une pareille

insistance. Je te connais, Henri ; il a fallu une raison grave, une raison majeure, pour te décider à accomplir une semblable démarche.

Le jeune homme devint fort rouge.

– Ne parlons plus de cela. veux-tu, ma mère-chérie ?

– Et pourquoi cela, grand Dieu ? Comment veux-tu à ton tour que je sois tranquille, en sachant que tu gardes sur le cœur un secret, surtout lorsque je sais que tu venais à moi avec l'intention de me le confier ?

– Mon Dieu ! maman, parce que je viens d'apprendre que la situation que la loi me fait m'interdit d'entretenir dans mon cœur des espérances folles.

– Je cherche à comprendre, dit Mme Bousquet, et je ne puis y parvenir. Des espérances impossibles ?

– Ah ! maman, s'écria Henri, n'y tenant plus et en se jetant au cou de sa mère, chère maman je suis bien malheureux !

– Et qui te consolera, si ce n'est moii ?

– Ah ! je ne puis être consolé. Je te l'ai dit. J'étais fou, d'ailleurs. Comment veux-tu que sans nom, sans fortune, sans rien... on puisse vouloir de moi ?

– Vouloir de toi !... Et qui, grand Dieu ?

– Une jeune fille... un ange.

– Tu aimes ? tu es amoureux ?

– Ah ! maman, tu as dit toi-même que c'était un ange, car tu la connais bien. Elle a été si bonne pour nous !

– Mlle d'Arnheym ! s'écria Mme Bousquet avec stupeur. Tu aimes Mlle d'Arnheymm ! Pauvre malheureux enfant !

Et la mère et le fils tous les deux enlacés, unirent leurs douleurs, et les yeux de Mme Bousquet trouvèrent encore des larmes, – car la source en est intarissable, – qui se mêlèrent à celles du pauvre désespéré.

– Pauvre enfant ! enfin ! répéta Mme Bousluet ; il faut arracher cet amour de ton cœur.

– Ah ! maman, je l'adorerai toujours ! J'en mourrai.

– Ne dis pas cela ! exclama la pauvre femme que ce mot fit trembler plus fort ; mourir, toi ! Et moi, qu'est-ce que je deviendrai alors ? Il faut être un homme. Il faut savoir souffrir en ce monde. Songe à tout ce que j'ai souffert, moi.

– Mais, maman, tu veux donc que je sois malheureux aussi ?

– Non, mon- Henri, mais tâche d'être raisonnable. Tu sais bien qu'une fille riche comme mademoiselle d'Arnheym ne peut penser à toi. Tu ne lui as jamais dit un mot, j'espère bien, dit madame Bousquet en s'iuterrompant tout à coup, car un souvenir venait de traverser son esprit.

– Oh non ! ma mère, je ne l'aurais jamais osé, répliqua Henri en secouant tristement la tête. Cependant, comme je veux tout te dire, je te ferai un dernier aveu. Chaque matin, mademoiselle Eliane reçoit quelques pauvres violettes. Elle ne sait même pas qui les lui adresse, ces malheureuses fleurs. Elles restent peut-être au pied du banc, là où elles tombent, mais, enfin, elle reçoit chaque jour quelque chose de moi.

Le cœur d'une mère parle avant toutes choses. Avant tout, madame Bousquet était mère. Elle ne fut pas maîtresse d'un mouvement qu'elle réprima et regretta aussitôt.

– C'étaient donc tes violettes, que j'ai vues sur la cheminée de la chambre à coucher de mademoiselle Eliane ?

– Tu les a vues !... tu les a vues !... répéta par deux fois Henri en comprimant les battements de son cœur. Ah ! ma mère, merci pour ce mot d'espoir. Ah ! si elle pouvait m'aimer, quelle joie du ciel !

Un petit coup discrètement frappé à la porte fit tressaillir madame Bousquet et son fils. On grattait plutôt qu'on ne frappait. Ce bruit timide et ténu se renouvela une seconde fois, puis la porte s'ouvrit à peine, suffisamment pourtant pour donner passage à un être étrange, qui se faufila dans la chambre comme une anguille ou un serpent.

Madame Bousquet et Henri étaient demeurés stupéfaits à la vue du visiteur.

Il était petit et mince, drapé dans un grand paletot sac trop large, d'où, à tout moment, il menaçait de s'échapper. Cet être hybride, procédant à la fois du renard et du singe, n'avait plus. d'âge. Un nez pointu, un front fuyant, des yeux chassieux et ternes, tout cela constituait une physionomie doucereuse, patibulaire, et en même temps effrayante. On sentait que ce vilain être pouvait faire énormément de mal.

Sous son bras, il portait une vieille serviette en toile cirée, éventrée, rapiécetée, d'où s'échappaient une foule] de papiers timbrés et aulres.

Une fois qu'il eut pénétré dans la chambre, il énonça ses noms et qualités.

– M. Fourme, pour vous servir, dit-il d'une petite voix aigrelette. M. Fourme, agent d'affaires. Je ne me trompe pas, ajouta-t-il en s'inclinant, car c'est bien à une dame se faisant appeler Madame Bousquet, que j'ai l'honneur de m'adresser ?

Henri fronça le sourcil et se rapprocha de sa mère.

– Oui, monsieur, répondit madame Bousquet ; et pourrais-je savoir ce qui me vaut l'honneur de votre visite ?

– Je vais avoir celui de vous l'apprendre, madame. Mais procédons par ordre, si voulez bien me le permettre. L'ordre, voyez-vous, madame, il n'y a que cela. Sans ordre, la société s'écroulle ; sans ordre, tout est perdu, car tout se perd.

Madame Bousquet offrit de la main un siège à M. Fourme, qui s'y installa, en donnant des marques simiesques de satisfaction.

– Madame, dit-il en posant sa serviette sur ses genoux, si je ne m'abuse, c'est-à-dire si les renseignements que l'on m'a fournis, et qui m'ont donné tant de peinee à récolter, sont exacts, vous êtes une demoiselle Le Carol ?

– Oui, monsieur, répliqua madame Bousquet.

– Vous en convenez, point important. Procédons par ordre, c'est la base des affaires et de la société.

– J'en conviens parfaitement. Bousquet est le nom de ma mère, que j'ai toujours porté depuis la mort de M. Le Carol.

– De mieux en mieux ! fil le petit homme. De mieux en mieux ! Concordance parfaite en tous points. Nous suivons et procédons par ordre. Je savais que vous portiez le nom de votre mère, que ce nom était Bousquet ; mais, sans vouloir aucunement vous dire quoi que ce soit qui puisse vous être désagréable, vous conviendrez que ce nom est assez, je ne dirai pas commun, mais je me servirai du mot « répandu ».

En achevant ces mots, M. Fourme eut un mouvement imprudent.

Il lâcha sa serviette qui tomba et répandit sur le plancher une multitude de papiers, notes, petits cahiers, exploits de toutes formes et de toute nature.

– Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-il, quelle catastrophe ! Comment vais-je pouvoir rétablir l'ordre exquis qui avait présidé à l'agencement de ces

papiers ?

Henri, mû par un sentiment de politesse et de complaisance, se baissa pour aider M. Fourme à ramasser ses paperasses, mais le petit hommme s'élança avec une élasticité de couleuvre au devant du jeune homme avant qu'il eût pu saisir un papier.

– Touchez pas ! jeune homme ! exclama-t-il, touchez pas ! je vous en supplie, ne touchez pas ! Comment pourrais-je ensuite procéder par ordre ? Vous ne savez pas ce qu'il y a là-dedans, non, vous ne le savez pas, et j'espère bien que vous ne le saurez jamais.

Et M. Fourme, se baissant à son tour, entassa pêle-mêle dans sa serviette éventrée les papiers épars qu'il ramassa à poignée.

Pour cette fois, il procéda sans la moindre régularité, car la serviette ne put tout contenir. Alors il fourra le surplus dans les poches de son ample housse qui, déjà, en devait contenir une notable quantité..

Quand il fut un peu remis de son émotion :

– Nous disions donc, madame, que le nom de Bousquet était répandu. C'est pour cela que pour arriver jusqu'à vous, il m'a fallu, même en procédant par ordre, me livrer à d'incommensurables recherches.

– Mais, monsieur, interrompit la pauvre femme, en quoi cela peul-il nous intéresser, mon fils et moi ?

– Madame, j'ai tenu à procéder par ordre, pour vous démontrer un point important, pour vous faire toucher du doigt toutes les peines qu'il m'a fallu prendre pour parvenir jusqu'à vous.

– Monsieur, encore une fois, je ne vois pas...

– Que donneriez-vous, madame, fit M. Fourme en se levant, à celui qui viendrait vous apporter une fortune de cinq millions ?

– Monsieur, répondit Mme Bousquet, après un moment de silence, je ne pense pas que vous veuillez vous moquer de pauvres gens. Une fortune de cinq millions, d'où pourrait-elle venir ? Ma mère n'avait pas de fortune.

– C'est une erreur, madame, elle en a eu, et elle en a eu beaucoup, par héritage, s'entend, car sa dot était minime. Elle était mariée sous le régime de la communauté de biens, ce qui porte à croire qu'elle se connaissait peu en affaires, tandis que M. Le Carrol, son mari, s'y entendait parfaitement. Du reste, ajouta M. Fourme triomphant, comme je ne procède jamais que

par ordre, je vous montrerai en temps et lieu les preuves les plus palpables. Mais je vous en prie, répondez purement et simplement à la question que j'ai l'honneur de vous poser : qu'est-ce que vous donneriez à celui qui vous apporterait une fortune de cinq millions ?

– Mais, fiit Mme Bousquet toute pâle, mais tout ce qu'il me demanderait.

M. Fourme eut un hochement de tête et une moue dubitatifs.

– Ce n'est pas un chiffre, dit-il.

Alors Mme Bousquet, jetant un long regard sur le misérable ameublement de la pièceoù ils se trouvaient :

– Monsieur, je n'ai qu'une chose à vous dire. S'il est vrai que nous ayons le droit de prétendre à quelque chose, vous devez penser, en voyant la situation dans laquelle nous nous trouvons, que vos conditions, quelles qu'elles puissent être, nous serons, mon fils et moi, trop heureux encore de les accepter.

M. Fourme cligna fortement les yeux, se trémoussa sur sa chaise, faillit à nouveau laisser échapper sa serviette et parut entrer dans le domaine d'une douce béatitude.

– Ainsi, madame, dit-il en manière de conclusion, vous seriez disposée à me signer un acte régulier, une cession, un...

Henri intervint :

– Monsieur, ma mère signera tout ce que vous voudrez. Mais ne pourriez – vous nous dire...

Le petit homme se leva.

– Bien, bien ! c'est parfait ! Je vous salue, monsieur, je vous salue, madame. Je vais procéder par ordre ; et vous entendrez sous peu parler de moi.

XIV

LES FOLIES D'OSCAR

– J'en aurai, de l'argent ! avait crié Oscar, en s'esquivant de l'hôtel d'Arnheym, en montrant le poing à son père. J'en aurai malgré toi, malgré

tout.

C’était bientôt dit. Mais, comme le disait Oscar lui même, l’argent, ça ne se ramasse pas comme des ronds de carottes, or ou billets. Et ce vieux Samuel, qui exigeait la signature du baron !. Va la chercher, la signature ! C’est qu’il ne lui en fallait pas pour un peu. Il lui en fallait beaucoup, énormément.d’argent. Un gros tas, quoi. Nadèje ne pouvait attendre.

– Et on appelle ça un père ! s’écriait Oscar en s’arrachant les cheveux.

Après avoir frappé vainement à toutes les portes, après avoir essuyé nombre de refus et d’affronts, car l’intense aplomb du jeune homme ne connaissait point de bornes, et il vous demandait de l’argent comme on offre un cigare.

Depuis quarante-huit heures l’embarras d’Oscar passait même à l’état de légende. Il avait abordé tous ses amis en leur disant à l’un après l’aulre : « Vous n’auriez pas cent mille francs sur vous ? » Qu’au cercle on se regardait en riant et en s’écriant : « Qui est-ce qui a trouvé cent mille francs pour Oscar ? »

N’y tenant plus, il se décida à aller retrouver l’agent de change.

Les yeux bridés de ce bon Samuel exprimèrent une douce satisfaction.

– Mon pon ami, fit-il, mon pom bedite ami ! En goi puiche fus èdre idile ?

– Vous n’avezpas cent mille francs sur vous ? répliqua Oscar, car cette phrase s’était stéréotypée sur ses lèvres.

– Sen mille goi ?

– Cent mille ronds, là ! Cent mille francs ! ce n’est pas cent mille kilos de mélasse, peut-être ?

– Sen mille vrans. Gomment tonc, chen ai peaucoupe te sen mille vrans !

– Oui, mais pour moi, à m’abouler ?

– Za, za débentt de fus.

– Ah ! tout ce que vous voudrez, s’écria Oscar exaspéré, tout !

– Fus gonaissez nos bédides gontisions ?

– Je vous dis que je les accepterai toutes.

– Teux effets de cingande mille jagun.

– Bien, cela.

– Afec fodre zignatire ?

– Parfait.

– Et selle te fotre bédit baba ?

– Ah ! diable ! s’écria Oscar croulant du Ca pitole aux pieds de la roche Tarpéienne. Mon petit baba, il m’a joliment envoyé dinguer. Jamais, papa, jamais ! Le pape, le président, les ministres, mais papa, jamais !

– Alors, c’est imbossible Seulement, che vus tirai gue vus êtes ein envand.

– Ah ! je voudrais bien vous y voir, vous !

– Moi ? Oh ! si chédais à fotre blace, si chédais le vils tu paron t’Arnheym, chen aurais blisieurs le zendaines te mille vrancs, mais tapord chaurais le bremière zentaine afant teux heures.

– Avant deux heures ?

– Che zignerais, et buis...

– Et puis ?

– Che zignerais pur mon bedit baba.

Et cet excellent Samuel Brulh accompagna sa plaisanterie d’un gros rire.

Oscar avait fait un bond.

– Mais, nom d’une brique en zinc ! c’est un faux que vous me demandez là !

– Ein vaux !... ein vaux !... Douchours tes cros mots ! Ce n’est bas ein vaux, bisgue fus fus abbelez pien t’Arnheym, che bense, fus aussi.

Et, là-dessus, M. Samuel Brülh commença un cours de morale à l’usage du jeune Oscar. N’était-ce pas son bien, sa propriété que son père détenait indûment ? N’était-ce pas àlui, sa légitime, ses propres ; et que faisait donc Oscar, en agissant ainsi, si ce n’est s’avancer de l’argent à lui-même ? Le baron crierait, braillerait, tempêterait ; en fin de compte, il serait bien obligé de payer.

Tout cela était expliqué dans son patois tudesque, qui le rendait parfois incompréhensible. Ce qu’Oscar saisissait très bien, au milieu du baragouin du père Samuel, c’est que s’il consentait à alligner sur une ou plusieurs feuilles de papier blanc son nom et celui de son père, l’agent lui « aboulerait les cent mille ».

Le combat ne fut pas long. Oscar interrompit tout à coup la tirade du vieux Brühl en disant à celui-ci :

– C’est entendu ; je vais aller retrouver mon père et j’obtiendrai de lui sa signature.

Et, deux heures après, il revenait avec les billets signés.

Oh ! tout était en règle : le nom du baron d’Arnheym au-dessous de celui de son fils ; Dieu nous pardonne, Oscar avait même ajouté le cachet de la maison.

Et le vieux Brühl lui aligna, en retour de ces précieux effets, cent carrés de papier Joseph signés de l’étincelant Soleil !

Oscar était vert ! Mais la vue des billets de mille le fit passer au rouge vif.

Et le vieux Brühl, qui ne chercha point à dissimuler sa satisfaction, lui dit, après avoir soigneusement serré les deux billets qu’Oscar venait de lui donner :

– Che fus en brèterai gomme ça dantguefus futrez.

Oscar dégringola l’escalier huit à huit et se trouva dans la rue. Il avait l’air d’un homme qui vient de découvrir une mine d’or.

L’argent était à lui. Il l’avait bien dit qu’il en aurait. Il en avait. Et hip ! hip ! hip ! hurrah for the money ! Quand il était gris, et il l’était d’argent, Oscar parlait volontiers anglais.

Ce fut d’un coup sec, vibrant, qu’il fit tinter le timbre de l’appartement de Nadèje. Le coup de sonnette du triomphateur. Gusman ne connaissant plus d’obstacles, voulait se couronner de myrtes.

– Ma fille, dit-il à Sidonie qui accourait ouvrir, embrasse-moi. Là, encore ! ou je fais un malheur. Tu auras ton tour ! Casse pour trente mille francs de vaisselle et je te mels dans tes meubles ! Annonce-moi chez ta maîtresse ! Chez ta maîtresse, tu entends ! Elle attend son dab. Tiens ! voilà pour toi.

Et il tendit à Mlle Sidonie un carré de papier Joseph, fafiot dit sérieux, que celle-ci fit restement disparaître dans la poche de son tablier de soubrette.

– Madame répète ; elle est à l’Opéra, mais si monsieur veut attendre madame.

– Non, dit Oscar ; dis-lui que je reviendrai l’enlever pour béquiller et que nous irons nous répandre au café Anglais !

En une heure on peut faire beaucoup de choses à Paris, surtout lorsque l’on ne parle, l’on ne commandque l’argent à la main.

En une heure, Oscar, doué d’une alacrité in-– tense, avait été chez Belvalette, chez Marx, chez Turkoff et chez Brion. Un attelage acheté chez Marx, recouvert séance tenante de harnais de chez Turkoff avait été attelé à un huit-ressorts de chez Belvaletle et conduit, guides en main, par des domestiques de louage de chez Brion.

Si bien qu’au coup de sept heures, Os ar descendait de l"équipage et montait chez la danseuse, apportant le tout à ses pieds.

Au dîner intime du Café-Anglais, où Nadèje se laissa conduire, curieuse comme une fille d’Eve, Oscar, le mume aidant, fut poché après les crevettes. Que voulez-vous ? les chevaux, les cent mille francs, le Champagne, le huit-ressorts et Nadèje, surtout Nadèje, qui le regardait de ses yeux enivrants ! Ce pauvre Oscar ne pouvait réellement y tenir. Nadèje le laissa ronflanl comme un orgue Alexandre, sur un des divans du petit salon bleu, et Ernest, le maître d’hôt1 que regrette la diplomatie pour ses grandes manières, le fit reconduire chez lui, avec tous les égards et toutes les précautions dus à son rang.

Le lendemain et le surlendemain, cette fête énorme suivit son cours ; Oscar vivait dans un enivrement perpétuel, jetant l’argent par les fenêtres, et ne s’arrêtant que pour regarder Nadèje, à qui il n’osait pont baiser le bout des doigts. Ce fut une pluie de saphirs et d’émeraudes, de perles et d’œils de chat. Il aurait voulu acheter en bloc toute la joaillerie de la rue de la Paix pour la déposer aux pieds de l’idole.

L’idole trouvait cela drôle. Le singe n’était pas méchant. L’ obéissait au doigt et à l’œil ; de plus, il ne demandait ni privautés, ni récompenses ; enfin, il ne se laissait aller à aucune inconvenante familiarité

Une fois, cependant, il s’était permis de serrer de trop près Nadèje, mais celle-ci l’avait regardé d’un air... et Oscar, mettant de côté toute intensité, était aussitôt rentré dans le devoir.

Au foyer de la danse Nadèjje était très entourée. On n’est pas étoile de première grandeur sans – avoir autour de soi les sattellites et les nébuleuses... Mauroy, le journaliste, le highlifeur que nous avons vu aux

fauteuils d'orchestre de l'Opéra, n'avait point été des derniers à venir s'atteler au char de la Moscovite.

Seulement Oscar l'intriguait, il ne comprenait point la présence d'Oscar auprès de Nadèje – « Une chenille sur une rosee » disait-il. Et c'était exat, à cela près que la chenille se tenait à respectueuse distance.

Cependant, les folies d'Oscar allaient leur train ; une seconde visite à Samuel Bühl avait été couronnée de succès. Si bien que Léon Mauroy, n'y tenant plus, se pencha un soir à l'oreille de la Levaschef et lui dit entre deux soupirs :

– Il va bien, votre Eliacin. Seulement, prenez bien garde ! Vous n'êtes pas aux us et coutumes de France, et si le baron ne paie pas, et il ne paiera pas, vous, pourriez avoir bien du désagrément.

Ce à quoi Nadèje répondit :

– Mon cher monsieur Mauroy, savez-vous ce qu'il y a de mieux à faire, même pour un homme d'esprit ? C'est de s'occuper de ses affaires.

– J'entends bien, répliqua Mauroy, mais vous me permettrez d'insister. Vous pouvez prendre mon intrusion dans une affaire qui ne me regarde pas, vous venez fort bien de le dire, pour une manœuvre dictée par l'envie. Peu m'importe. Peut-être y a-t-il un peu de cela, après tout. Quand je pense, continua-t-il en s'animant, que vous êtes la chose de ce dindon glorieux !

Les yeux de Nadèje s'illuminèrent d'un éclat de colère.

– Ceci veut dire, en bon français, reprit-elle avec un rire aigre, prenez mon ours.

– Et l'ours, c'est moi, fit le journaliste. Non, non, détrompez-vous. Je n'ai point cette sotte prétention. Seulement, je vous dis : Prenez garde ! et, en disant cela, je me désintéresse complètement de la question. Ne soyez pas méchante, ne soyez pas mauvaise. Je vois votre colère qui bouillonne, et malgré tout, malgré le chagrin que j'éprouve à vous causer de la peine, je vous dis une fois encore : Prenez garde !

La danseuse se redressa :

– Prenez garde, dites-vous ? Et en quoi une femme peut-elle avoir à craindre quoi que ce soit dans votre pays ? La France n'est-elle donc plus la Gaule galante, et la patrie d'Amadis a-t-elle à ce point dégénéré ?

– Raillez tant que vous voudrez ; mais prenez garde. Ah ! je sais que l'on est toujours mal venu de mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce.

Pendant que durait cette conversation, qui avait lieu à mi-voix dans un des coins du foyer, à l'autre bout Oscar, entouré et lutiné par une demi-douzaine de demoiselles en jupons très courts, faisait entendre les éclats de sa voix glapissante.

Au moment où Nadèje, le dernier pas d'Echo et Narcisse dansé, s'engageait dans le petit escalier qui conduit à la sortie des artistes, elle se heurta à Mauroy, qui lui dit une deernière fois :

– Adeu ! Prenez garde !

– Ah ! s'écria-t-elle furieuse, cesserez-vous enfin ?

Oscar, qui parlait très haut sommet de l'escalier, poursuivi par les aimables taquineries de ces demoiselles, n'avait rien entendu. Nadèje, suivie de son cavalier servant, arriva usqu'à sa voiture.

– Je rentre, dit-elle, tournant à peine la tête.

– Alors, ce soir, nous ne soupons poinl ?

– – Non. Je n'ai pas faim.

– Permettez-moi au moins de vous accomgner.

– Jusqu'à ma porte, parfaitement.

Et la voiture s'éloigna au grand trot.

Au moment où les chevaux, après s'être engagés dans la rue de Provence, arrivaient devant la maison habitée par Nadèje, au moment où le valet de pied allait demander la porte, un concert d'instruments de cuivre éclata tout d'un coup avec une violence extrême, exécutant la marchee du *Tannhauser.*

Les chevaux, effrayés, se cabrèrent, et, bourrant la main du cocher, s'emballèrent droit devant eux dans la rue de Provence

Nadèje s'était arcboutée dans un coin de la voiture, que l'attelage secouait de son galop furieux.

Quant à Oscar, il poussait des cris d'orfraie, se cramponnant aux coussins et en disant en mots entrecoupés :

– Arrêtez ! arrêtez ! Les brutes, c'était trop tôt.

Quand, après avoir accroché deux ou trois Toitures, qui n'en purent mais, avoir failli verser quatre ou cinq fois et tout briser en mille piècess, le

cocher parvint à se rendre maître de ses bêtes, Nadèje eut le fin mot de cette algarade,

C'était Oscar qui avait eu une idée aussi originale qu'intense. Il avait voulu donner à Nadèje une sérénade. Seulement, il s'était mal expliqué, ouu peut-être son langage image avail-il été mal compris. Toujours est-il que la syniphonie éclatait à la vue de la voiture et que, surpris par le vaccarme et peu habitués à la musique de Wagner, les chevaux avaient pris le mors aux dents

L'équipage était entré danss la cour que l'harmonie reprenait de plus belle.

– Faites les faaire e ! s'écria Nadèje, mais faites-les doc taire ! Je n'ai pas envie d'être, demain, la risée de tout Paris.

Oscar se retira en emmenant son orchestre et en bredouillant quelques excuses.

Il était furieux. Comprenait-on, au bon moment ! Zing boumn ! zing boum ! Les chevaux s'excitent. Je tracle ; elle a vu que j'avais une frousse du diable, une venette intense. Ils vont joliment se ficcher de moi, au club.

Nadèje était furieuse. Elle se sentait ridicule en s'affublant de ce grotesque. Elle en voulait a Mauroy de lui avoir parlé ainsi qu'il l'avait fait, mais elle était obligée de reconnaître que la journaliste était danss le vrai. Tout ce qu'il lui avait dit lui revenait à l'esprit et commençil sérieusement à la tourmenter.

A quelles sottises le ridicule et féroce orgueil d'Oscar ne pouvait-il la conduire ?

Et les conséquences ! La justice ! Les tribunaux ! Comparaître comme témoin. Etre accusée d'avoir spéculé sur la bêtise, sur la stupidité de ce bélâtre ! Elle, Nadèje ! elle, accusée d'être la maîtresse de ce singe ! Non ! mille fois non ! Le pacte, elle l'avait tenu jusqu'au bout ; à la fin, c'était trop dur aussi.

Si bien que, prenant une décision soudaine, après avoir passé une journée agitée, elle se leva, secoua nerveusement la tête, comme pour chasser tous ces diables noirs, et donna l'ordre d'atteler.

Oscar s'était présenté, on lui avait répondu que madame dormait.

Ce fut vers le boulevard Malesherbes que sa voiture emporta Nadèje.

Son parti était pris, et bien pris, elle allait trouver le père du fantoche, le baron d'Arnheym lui-même. Elle allait le prier de mettre un terme à toutes les folies de son fils, le prier de le guérir, d'en avoir soin et de se charger de sa conduite. En un mot, elle voulait se mettre à couvert de façon que si un scandale éclatait, elle fût à l'abri des éclaboussures.

Le baron d'Arnheym n'était pas chez lui.

Mais, là comme partout, l'or est un sésame devant lequel s'ouvrent toutes les portes.

– J'aurais à entretenir le baron d'Arnheym d'une importante affaire, dit Nadèje au valet de pied qui vint lui ouvrir. Le suisse m'a dit qu'il n'était pas chez lui, mais ne pourrais-je l'at. tendre ?

– Si, madame, répliqua le valet, parfaitement. Madame veut-elle attendre au salon ? monsieur le baron ne saurait tarder à rentrer.

– C'est que ce n'est point une visite que je viens faire. Je ne voudrais pas attendre au salon.

Nadèje savait parfaitement que l'hôtel d'Arnheym était habité par une jeune fille, maîtresse de maison, et, avec un juste sentiment de convenances, elle ne voulait point s'exposer à la rencontrer.

– Ne pourrais-je pas, dit-elle donc au domestique, et un second louis accentua cette demande, attendre le baron dans son cabinet ?

– Madame peut entrer et attendre dans les bureaux. Si madame veut parler au caissier, répondit le domestique, assez embarrassé.

– Non, mon ami ; vous pouvez me faire attendre dans le cabinet de votre maître ; je prends tout sur moi, et vous ne serez point réprimandé. C'est moi-même qui expliquerai à M. d'Arnheym les raisons qui m'ont fait insister pour être reçue dans son cabinet.

Le domestique s'inclina et fit entrer la visiteuse dans cette grande pièce sombre et sévère dans laquelle le lecteur a déjà pénétré pour assister à la scène violente qui avait éclaté entre le père et le fils.

Le jour baissait déjà, assombri par. les tentures foncées ; la pièce avait un aspect sinistre, et Mlle Levaschef éprouva un froid réel en y pénétrant.

Le valet de pied la laissa seule.

Elle était assez perplexe. La démarche qu'elle venait accomplir n'avait rien d'agréable. Accuser cet être si négatif lui répugnait. D'un autre côté, les

paroles de Mauroy l’inquiétaient de plus en plus.

Cependant, ce bureau froid, rigide, cet aspect sec, glacial, tout cela la faisait frissonner. Puis, quel était cet homme en présence duquel elle allait se trouver ? Elle l’ignorait, elle ne l’avait jamais vu. Un père n’est jamais tendre pour les demoiselles aux pieds desquelles leurs fils font couler Ses ruisseaux d’or. Pour le baron d’Arnheym, Nadèjene pouvait être qu’une « demoiselle ». Son orgueil en souffrait.

Le roulement d’une voiture qui pénétrait dans la cour de l’hôtel lui fit battre le cœur plus vite. Des portes s’ouvraient et se fermaient, des domestiques allaient et venaient affairés ; c’était bien le maître qui rentrait.

Le domestique qui avait introduit Nadèje entra portant une lampe recouverte d’un abat-jour. Il tira les rideaux et le banquier parut.

Sans doute, il n’était point prévenu, car ce fut d’un pas agité que le banquier entra dans son cabinet, sans se préoccuper de la visiteuse. Il jeta ses gants sur un meuble et baissa la tête.

– Monsieur... dit Nadèje d’une voix timide.

– Hein ! qui est-ce qui est là ? s’écria avec effroi M. d’Arnheym.

Et allant à la lampe, il en enleva l’abat-jour.

Nadèje apparut en pleine lumière. Elle était vêtue de noir, une longue robe de satin serrée aux hanches modelait son admirable corps. A l’entrée du baron, elle s’était levée, et se tenait debout à l’écart, un peu effrayée.

Lui, stupéfait, la regardait fixement ; et sous le regard perçant de cet homme, Nadèje sentait ses jambes se dérober sous elle. Enfin, prenant courage :

– Monsieur, dit-elle, j’ai pour ainsi dire forcé votre porte, car je tenais essentiellement à vous prévenir. Vous m’excuserez donc, je l’espère, en raison du motif qui m’a décidée à tenter cette démarche. Monsieur, votre fils me... poursuit... beaucoup... depuis quelque temps... et elle chercha ses mots, car la phrase était pénible à articuler, de ses assiduités. Il fait des folies regrettables. Je les déplore et ne voudrais point m’y associer. Je ne voudrais surtout pas que l’on pût croire que c’est moi qui le pousse dans la voie où il est entré. J’ai donc cru devoir vous prévenir, monsieur, et cela fait, cela dit, je vous prie d’agréer mes plus humbles excuses.

– Elle aurait pu parler longtemps ainsi sans être interrompue par M. d'Arnheym. Celui-ci était resté à la place où il se trouvait lorsqu'il l'avait aperçue. Il ne répondait pas une parole ! ne faisait point un geste, la contemplant toujours de ses yeux perçants. Elle ne le regardait point, tenant toujours les yeux baissés, dans un embarras extrême.

Quand elle eut achevé, elle attendit un instant. Mais le banquier ne rompit pas le silence. Il continuait à la regarder sans mot dire.

Alors, après l'avoir profondément salué, elle passa devant lui, et glissant sur l'épais tapis, se retira, un peu effrayée, très surprise de cet accueil. L'air froid la remit un peu. Et en se retrouvant dans sa voiture, elle poussa un soupir de soulagement.

Quant à M. d'Arnheym, lorsqu'il se trouva seul, il porta les mains à son front, chancelant comme un homme ivre. –

– Qu'ai-je donc ? murmura-t-il, c'est étrange, Est-ce que je deviendrais fou ?...

XV

UN TÉLÉGRAMME DE RUSSIE

Mlle Levaschef n'était pas une femme ordinaire. A l'encontre de beaucoup de ses pareilles, qui ne voient la scène que comme un moyen d'acquérir, l'art comme un prétexte et le succès comme un hameçon ; c'était une fille d'esprit et même de cœur. 0

Sa conduite en était la preuve.

Sans revenir sur le déchirement que lui avait fait éproaver la séparation, ses actes n'avaient eu que le dévouement pour mobile. Cette vie à Paris, telle qu'elle la subissait, était un réel et pénible sacrifice. Il avait fallu tout son amour pour Alexis pour accéder au pacte de Butler Elle avait tenu ce pacte galamment, honnêtement, loyalement ; mais, dans ce traité, il n'était point dit qu'elle dût aller jusqu'à se compromettre.

Il ne fallait pas qu'Alexis pût lui reprocher un jour ce que l'on est convenu d'appeler, en style de galanterie, des folies ou des sottises. Il ne fallait pas qu'un jour il pût croire que par intérêt, par amour de l'or, elle était capable d'aller choir dans les bras d'un Oscar plus ou moins intense.

Aussi, croyait-elle avoir pleinement le droit de rompre le traité.

Aussi, ce fut avec l'esprit libre et reposé qu'elle se sentit emportée par son fringant attelage vers la Chaussée-d'Antin. L'air frais lui caressait le visage, il faisait doux, et c'était avec une joie indicible qu'elle respirait cette brise tiède qui semblait lui apporter un parfum de liberté.

En rentrant chez elle, son premierr soin fut de donner des ordres. Elle pensait bien qu'il suffisait de défendre sa porte, pour qu'Oscar n'osât point se présenter malgré elle devant ses yeux.

Ce fut d'un air narquois que Mlle Célestine reçut la défense de Nadèje. Elle l'accompagna d'un petit haussement d'épaules que sa maîtresse n'aperçut point, et qui pouvait indifféremment se traduire par :

– Caprice de femme ; ou : Nous verrons bien.

Ce n'était point caprice. Nadèje se trouvait, depuis la décision qu'elle avait prise, soulagée d'un poids énorme. Elle frissonnait maintenant à la pensée des dangers qu'elle avait courus, dangers que la sollicitude un peu trop tendre de Mauroy lui avait fait entrevoir.

N'étant jamais venue à Paris, curieuse comme une fille d'Eve, elle s'était laissé aller à un sentiment tout naturel, qui la portait à désirer connaître les méandres de la bohême dorée. Acceptant à ce titre le concours de son étrange cornac, concours d'autant moins gênant qu'il était absolument platonique, elle avait dîné et soupé dans les cabarets en renom ; elle avait assisté aux pièces en vogue, se montrant en grande toilette, avec oscar, dans les premières avant-scènes.

Elle avait savouré ce plaisir d'être le point de mire des yeux de tout Paris.

Maintenant, c'était fini, bien fini, et elle pensait à autre chose.

Elle pensait au moment où elle pourrait quitter ce Paris qu'elle trouvait merveilleux, mais au beau milieu duquel elle se sentait trop seule. Elle songeait aux joies du retour, aux caresses de l'aimé, et, en fermant les yeux, elle le voyait, elle l'apercevait à travers l'espace, malgré la distance, et au

souvenir de leurs grandes amours, un flot de sang lui montait du cœur aux joues.

Une fois l'ordre reçu, Mlle Célestine haussa, comme nous l'avons dit, fort irrévérencieusement les épaules, et sortit sans bruit de la chambre à coucher de sa maîtresse. Cela fait, elle s'arrêta et mit l'œil à la serrure, sans doute pour savoir ce que faisait Nadèje.

Celle-ci, étendue sur une chaise longue, songeait.

Complètement rassurée, sans doute, par l'attitude reposée de la jeune femme, qu'elle avait pu apercevoir par le trou de la serrure, la soubrette s'éloigna sur la pointe du pied. Prenant au hasard, sur la table du salon, une des cartes de visite qui se trouvaient dans une grande coupe en craquelé japonais, elle jeta autour d'elle un regard investigateur. Sortant alors un petit porte-mine de sa poche, elle inscrivit au dos du carton ces simples mots : « Oscar congédié. »

Cela fait, elle traversa en courant les appartements, descendit quatre à quatre l'escalier de service et se trouva dans la rue.

Après s'être assurée qu'elle n'était point suivie, elle s'approcha d'un commissionnaire qui stationnait au coin de la rue de la Victoire, lui dit deux mots l'oreillee en lui remettant la carte, en même temps qu'elle lui soldait sa course, fit un signe de tête négatif au commissionnaire qui lui demandait s'il n'y avait point de réponse et repartit en courant. Dans la rue de Provence, elle fut obligée de se jeter dans la boutique d'un épicier ; un pas de plus, elle se heurtait contre Oscar.

Celui-ci, tout entier à ses amoureuses pensées, ne faisait point attention à ce qui se passait autour de lui. Il regardait en dedans, et ne voyait que Nadèje, toujours Nadèje.

Il n'était pas content, Oscar. Il trouvait qu'il n'en avait pas pour son argent.

– Je tourne au double-six, se répétait-il, je pose tout le temps.

Chaque jour, en se rendant chez la « Russe », comme il disait, lorsqu'il était loin de Nadèje, il prenait les résolutions les plus intenses, il se décidait à lui poser un ultimatum.

– Elle me renquille tout le temps, faisait-il ; ça ne peut pas durer comme ça ; elle flanche, elle flanche, et moi, je passe ma vie à danser devant le

buffet. Si on savait ça, je serais propre. Je sais bien qu'il n'y a pas sur la terre une créature aussi excitante, mais c'est pas des raisons pour me faire compter à la muette. C'est intense.

Et comme la tête lui tournait un peu, en songeant aux colères froides de son père.

– D'autant plus, ajoutait-il pour se donner du courage, que le dab, quand il découvrira le e urant, il va faire une musique ! Et le moyen fl de lui battre comptois !

Mlle Célestine reprit sa course quand Oscar l'eut dépassée ; elle s'assura qu'il s'engageait dans le grand escalier, tandis qu'elle-même, vile et vite, regagnait l'antichambre par l'escalier de service.

Rien ne la pressait trop, car Oscar montait lentement ; ne fallait-il pas laisser le temps à ses fortes résolutions de s'écrouler une à une.

Une fois devant Nadèje, il oubliait tout, il avait peur ; et l'arrogant Oscar devenait le plus doux et le plus facile des agneaux.

Ce fut Mlle Célestine, un peu essoufflée, qui répondit à son coup de sonnette.

– Madame n'y est pas, fit-elle en prenant un air légèrement embarrassé.

– Hein ! quoi ! elle n'y est pas. et comment ça ? répliqua Oscar, qui, loin de Nadèje, reprenait aussitôt son assurance. En v'la des magn. Où est-elle ? Dis-moi où elle est. ou plutôt non, je vais entrer, je vais l'attendre, et je lui ferai une scène. C'est se fiche du monde, à la fin, faut que ça finisse ; c'est assez excitant, c'est trop excitant comme ça !

– Vous ne pouvez pas entrer, monsieur Oscar, dit Célestine en se mettant résolument en travers de la porte, que le jeune homme se préparait à franchir.

Oscar changea de couleur. Il flageola légèrement, et, se cramponnant au cou de Célestine pour ne pas tomber :

– Célestine ! ma petite Célestine ! c'est le coup du lapin ! s'écria-t-il d'une voix étranglée. Il y a quelqu'un, avoue qu'il y a quelqu'un ? Tu m'es dévouée, Célestine, tu sais que tu peux compter sur moi ; quand ta Russe aura décarré, nous en pincerons à deux, un châtel ! intense ! Oui, tu es très excitante, ma petite Célestine, mais avoue qu'il y a quelqu'un.

La femme de chambre posa d’un geste tragique sa petite main sur sa gorgerette et s’écria avec emphase :

– Monsieur Oscar, je vous jure sur mon honneur d’honnête femme qu’il n’y a personne.

– Alors, laisse-moi entrer ! fit Oscar complètement rassuré.

– Impossible ! Madame me mettrait à la porte. Elle est vive, madame ; c’est un sarment. Vous ne voudriez pas me faire perdre ma place !

– Te faire perdre ta place ! Je m’en évente un peu les paupières ! Je t’en donnerai, des places ! Mais laisse-moi entrer...

– Monsieur Oscar ! Et la femme de chambre accentua ses paroles, en voyant celui-ci mettre la main à la poche, croyant à l’efficacité d’une libéralité nouvelle. Je ne gagnerais pas votre argent. C’est madame elle-même qui m’a donné l’ordre de ne pas vous recevoir, là ! J’aurais tout donné pour vous éviter ce chagrin ; mais c’est vous qui l’avez voulu !

– Patatras ! je suis flambé, exclama Oscar avec un désespoir navrant. V’là le chiendent qui est tombé dans la tisane ! Tout pour moi, tout, la culotte, quoi ! la grande culotte ! Je suis rincé comme un bock !...

– Ne vous désespérez pas comme ça, dit Célestine, qui portait un intérêt réel à Oscar, tant à cause de ses nombreux et élevés pourboires que pour ses promesses d’avenir. Attendez, madame est capricieuse, elle reviendra peut-être sur sa décision. Vrai, vous me causez de la peine. Faites-vous une raison. Enfin, ce n’est pas la première fois que cela vous arrive.

Un coup de sonnette partant de la chambre à coucher de Nadèje rappela la camériste, et mit un terme aux lamentations verbales d’Oscar. Il se sépara à grand regret de Célestine en lui disant :

– Si tu parles pour moi, je te promets un fort sac.

A partir de ce moment, une nuée de commissionnaires, de chasseurs, de valets de toutes nuances et de toutes livrées passèrent leur existence à apporter à Nadèje les plaintes et les désolations qu’Oscar confiait au papier.

Mlle Levaschef fut les premières, qui, malgré elle, la firent sourire.

Les unes commençaient par : « Mon petit canard rose !... » ou bien encore : « Ma belle colombe toute en or !... » ou enfinn : « Mon Lophophore en lapis lazuli !... » Dans une Langue tout à lait nouvelle, où le naturalisme affectait des tendances échevelées, Oscarr s’élevait parfois à un

lyrisme tout à fait intense. Rien n’y faisait la porte de la danseuse, l’huis de la nymphe Echo demeurait obstinément fermé. A la fin, n’y tenant plus, Oscar se mit à écrire des lettres de menaces, épîtres absolument grossières, qui lui furent, la première une fois ouverte, renvoyées toutes cachetées.

Célestine elle-même fut obligée de dire à l’obstiné, qui avait établi le quartier général de ses opérations en face des fenêtres de Nadèje, que sn maîtresse lui avait signifié qu’elle ne la garderait pas cinq minutes si elle apprenait qu’elle lui adressait la parole.

Cinq jours se passèrent ainsi. Cinq jours durant lesquels les poulets d’Oscar se succédèrent sans interruption. Oscar devenait complètement fou. Il ruminait dans sa pauvre tête les projets les plus insensés.

Mlle Célestine, vers le milieu du cinquième jour, pénétra chez sa maîtresse, portant à la main un petit plateau d’argent. Sur le plateau reposait une enveloppe bleue, une dépêche télégraphique.

– Ça fera la onzième missive depuis ce matin, dit en souriant Nadèje, sans même tendre la main pour prendre l’enveloppe bleue.

– Mais non, madame, répliqua la femme de chambre, c’est un télégramme de Pétersbourg.

Nadèje se dressa, comme mue par un ressort. Une émotion violente la poignait. Elle prit la dépêche d’une main fébrile.

– C’est bien, dit-elle, je vous remercie.

Célestine sortit.

Nadèje brisa le cachet. Un long sanglot lui monta du cœur aux lèvres.

« Ma chérie, disait le télégramme, je ne com-prends rien à ce qui m’arrive. Une disgrâce me frappe, et je n’ai rien fait pour la mériter. On m’envoie au Caucase. Pense à moi et aime-moi comme je t’aime.

ALEXIS. »

– Ah ! s’écria Nadèje en sanglotant et en se tordant les mains, qui a causé ce malheur ? qui a fait cela ?

– Moi, dit une voix derrière elle.

Nadèje se retourna en poussant un cri d’effroi.

Un homme était là. Le tapis avait amorti le bruit de ses pas ; il était arrivé sans bruit jusqu’à elle, et il la contemplait d’un œil menaçant et hautain.

XVI

BUTLER

C’était un vieillard, mais un vieillard grand, nerveux, et paraissant encore doué d’une vigueur extrême.

Il se tenait debout devant Nadèje, le chapeau à la main. Deux yeux noirs luisants comme deux sinelles, un front large, dévasté, encadré d’une couronne de cheveux blancs frisés ; tout cet ensemble avait un je ne sais quoi d’étrange et d’indéfinissable. Habillé tout de noir, avec un col-cravate blanc, une redingote sans revers, boutonné par le haut, en le voyant, on eût dit d’un de ces quakers glabres que nous expédie l’Amérique.

Le premier mouvement d’effroi passé, Nadèje s’était redressée, mesurant son ennemi. Car elle sentait que cet homme était un ennemi, n’eût-il pas dit d’un ton hautain que c’était lui qui, par une machination infernale dont les fils échappaient encore à Mlle Levascheff, avait décidé du sort d’Alexis.

Chose étrange, lorsque les regards de la jeune femme se furent croisés avec ceux de cet homme, comme deux flamboiements d’épées qui s’engagent, elle sentit un frisson parcourir tout son être ; elle porta les mains en avant, comme pour parer un coup qui allait l’atteindre, et ses yeux se baissèrent malgré elle, dominés, domptés par ceux de l’étranger.

Nadèje sentait que cet homme était un ennemi, mais elle devinait aussi que c’était un maître.

L’inconnu parla. Il s’exprimait en français avec un léger accent étranger. Anglais sans doute, il ne cherchait point ses mots ; sa voix était grave, vibrante, sonore.

– Tout à l’heure, dit-il, vous demandiez qui a fait cela, et j’ai répondu : moi ! Je le répète. Les explications sont inutiles ; je sais – et il étendit la main en désignant le papier bleu que Nadèje tenait encore dans ses doigts crispés, – je sais ce que contient cette dépêche, je sais qui vous l’a adressée.

Et comme Nadèje, stupéfaite, allait l’interroger :

– Je sais, continua-t-il, que le comte Alexis vous annonce son départ pour le Caucasse ; une disgrâce inconcevable, inattendue, le frappe.

– Mais enfin, s'écria la jeune femme indignée, et secouant le joug qu'elle sentait s'appesantir sur elle, qui êtes-vous donc ? Que vous ai-je fait ? Et qui vous a permis tout d'abord de vous introduire chez moi ?

– Mon nom vous dira tout, fit l'inconnu impassible ; mon nom est Butler.

– Ah ! s'écria Nadèje en se reculant, vaincue-par l'effroi. Et que voulez-vous donc ?

– Je suis venu ici pour vous l'apprendre. Je suis venu surtout pour vous épargner des malheurs plus grands que ceux que vous appelés vous-mêmes et qui sont venus fondre sur ceux que vous aimez. Ecoutez-moi donc patiemment, sans révolte, et dites-vous bien, avant tout, que vous nous devez soumission, obéissance, l'obéissance la plus passive, car votre résistance frapperait de mort l'être qui vous est cher.

Nadèje tomba plutôt qu'elle ne s'assit sur la chaise longue. Butler prit lui-même un siège et continua :

– Vous avez brisé un pacte auquel vous vous étiez engagée. Quand une main secourable arrachaitle comte Alexis au suicide et au déshonneur, vous vous êtes engagée, vous avez juré d'obéir. Le mouchoir que vous avez agité à la fenêtre, à Saint-Pétersbourg, ne voulait ii pas dire tout cela ?

Nadèje courba la tête sans proférer une parole.

L'étranger reprit :

– Que vous demandait-on, cependant, en échange de l'immense service que l'on était venu vous rendre ? Peu de choses. Rien. On vous priait de faire faire quelques sottises à un grotesque, et cela sans même lui rien accorder. Pour cela, la vie vous était faite belle et facile. Vous avec rompu le pacte. Vous avez mis le jeune d'Arnheym à la porte, il y a cinq jours. En ce faisant, vous manquiez à votre parole. L'arez-vous compriss ?

– J'ai craint, je l'avoue, répliqua la jeune femme, d'être compromise ; j'ai eu peur des tribunaux, des juges, et je croyais, je l'avoue de même, en avoir assez fait en acceptant, pendant un certain temps, les hommages de M. Oscar d'Arnheym, pour avoir le droit de lui fermer ma porte.

– Vous avez eu tort. Rien ne pouvait vous arriver, rien ne pouvait vous frapper. Nous ne l'aurions pas permis. Vous avez donc rompu le pacte. La

punition ne s’est pas fait attendre. Au moment où votre porte était refusée à M. d’Arnheym, le comte de Mentzoff était compromis, sans qu’il s’en pût douter, dans une conspiration nihiliste.

Nadèje se dressa, la colère lui donnait des forces ; crispée, menaçante à son tour, elle s’avança vers Butler.

– Et c’est vous, ce sont vos agents qui ont fait cela ? dit-elle en serrant ses petits poings.

Butler la prit par le bras et l’obligea à se rasseoir.

– C’est moi, dit-il, moi qui l’ai fait, je vous l’ai dit, et qui ferai bien d’autres choses encore, si vous m’y obligez. Ah ! vous vous révoltez ! Ah ! vous refusez d’obéir ! mais, malheureuse, vous ne songez pas à ce que vous faites ; vous ne songez pas, et la voix de Butler devint sourde comme le grondement d’une bête fauve, que si vous aviez la folie de résister, je vous briserais comme je brise ce vase.

Et saisissant une coupe de satzuma sur la cheminée, il la broya sous ses pieds dans un coup de colère furieuse.

– Ecoutez-moi donc et vous serez convaincue. Je veux bien vous répéter encore une fois que toute tentative de rébellion serait réprimée sans pitié, sans merci. Je reprends donc. Vous avez vu si nous sommes puissants ; vous avez vu ce que nous pouvions faire. D’un mot, le comte Mentzoff est envoyé au Caucase. Voulez-vous qu’il aille en Sibérie ?

– En Sibérie ! s’écria Nadèje affolée, en Sibérie ! Et pourquoi, grand Dieu ? parce qu’il m’aime et que je l’aime ! Mais en Sibérie....

– On souffre et on meurt.

Nadèje poussa un cri déchirant.

– On souffre, continua Butler inexorable, et on meurt Mais avant de mourir on subit mille morts. Quand le condamné est un officier. comme le comte Mentzoff on le déshonore, on le dégrade, on lui arrache ses croix, ses insignes devant ses camarades, devant ses soldats.

– Mais je rêve ! murmura la jeune femme éperdue, c’est un cauchemar horrible ! Qu’ai-je donc fait, mon Dieu ! pour souffrir aussi cruellement ?

– Vous avez désobéi quand vous aviez juré d’obéir. Vous avez contrecarré les desseins’et les plans de ceux qui ont dû vous montrer leur puissance et appesantir sur vous leur lourde main. C’est à Vous seule que vous devez

vous en prendre, c’est vous-même qui vous êtes frappée. Le sort du comte Mentzoff est dans vos mains.

Nadèje, cette fois, était vaincue et bien vaincue. Le mot Sibérie lui sonnait à l’oreille comme un glas. Non, elle ne pouvait lutter contre Butler. La liberté, la vie de l’homme aimé, voilà ce qu’il fallait conquérir.

– Mais enfin, dit-elle, à bout de forces, que faut-il faire pour que le comte Mentzoff revienne du Caucase ?

– Nous donner des gages d’obéissance.

– Mais n’ai-je pas déjà obéi ?

– Il faut le faire encore.

– Jusqu’au bout ?

– Jusqu’au bout.

– Et il n’ira pas en Sibérie ? s’écria la jeune femme en laissant couler ses larmes.

– Non seulement il n’ira pas en Sibérie, mais on s’apercevra qu’il y a eu erreur, le comte Mentzoff est un serviteur dévoué, fidèle, un soldat loyal, et il obtiendra une compensation.

– Ah ! dites, fit Nadèje, en essuyant ses larmes, ordonnez, j’obéirai, vous tenez ma vie dans vos mains.

– Il faut être, je vous l’ai dit, un instrument docile, passif, inanimé ; il faut obéir sans discuter, voilà ce que vous devez vous dire.

– Mais encore.

– Pour le moment, vous n’avez qu’à continuerr à faire ce que vous avez déjà fait. Rappeler le jeune d’Arnheym.

– Mais enfin, dans le pacte, dans le traité que vous m’avez proposé à Saint-Pétersbourg, et qui était signé de votre nom, il était bien spécifié qu’il ne pouvait être question d’amour.

– Et qui vous parle d’amour ?

– Cependant, dit la jeune femme hésitante, si je vous comprends bien, vous exigez de moi que je devienne la maîtresse de M. Oscar d’Arnheym, pour pouvoir lui faire commettre à mon aise toutes les folies...

– Et qui vous parle d’être sa maîtresse ?... C’est votre affaire ; vous avez parfaitement le droit de ne lui rien accorder. Et il est arrivé à ce point

d’orgueil infatué, qu’il vous est aisé de lui laisser faire toutes les sottises de la terre. Il agira bien de lui-même.

Nadèje commença à reprendre un peu d’espoir. Au milieu du ciel sombre qui l’avait envahie, tout au fond, bien loin, elle entrevoyait un léger rayon de soleil. Sauver Alexis, écarter de lui les dangers dont sa désobéissance pouvait le menacer, et, par-dessus tout cela, ne pas être condamnée à appartenir à un autre ! Voilà ce qu’elle comprenait aux paroles de Butler, et l’espérance renaissait dans son cœur, et la pauvre enfant essuyait ses larmes.

Après avoir tout d’abord songé à Alexis, elle se prit à penser un peu à elle-même.

– Mais, dit-elle, si on me poursuit pour les sottises de ce petit monsieur, si on m’emprisonne ? ah ! je le subirais bien, ce sort, quelque effrayant qu’il soit, s’il le fallait pour sauver Alexis. Mais, enfin, puis-je vous demander jusqu’où cet état de choses peut me conduire ?

– Il ne vous sera rien fait. Je vous l’affirme, vous n’avez rien à craindre. La justice ne mettra pas le nez dans les affaires du baron d’Arnheym. Il faudrait que ce fût lui qui allât demander le secours des tribunaux, et il se gardera bien de le faire. Il paiera sans sourciller.

Et Butler prononça ces mots en les accentuant d’un sourire sinistre.

– Cela, je n’en sais rien. Il cassera peut-être les reins à M. Oscar, mais cela nous importe peu. Ce qu’il faut, c’est qu’il paie et que la somme soit forle.

Avec le calme, avec l’apaisement, la curiosité resaisissait la fille d’Eve.

– Mais cet argent ? fit-elle.

Butler l’arrêta d’un geste.

– Votre droit n’est pas de questionner, tandis que votre devoir est d’obéir. Vous devez ne rien savoir, ne rien connaître ; j’ai dit un instrument, un aveugle instrument. Faites ce que je vous dis, et le salut du comte Mentzoff est au bout.

En ce moment, on frappa à la porte.

Mlle Célestine apparut, portant cette fois une carte sur le petit plateau d’argent.

Nadèje ne put retenir une exclamation de surprise à la lecture du nom inscrit sur la carte :

– Qu’y a-t-il ? demanda Butler.

– Le baron d’Arnheym ! fit-elle.

– Le baron d’Arnheym, répéta l’étranger ; et sa voix prononçant lentement ce nom prit une intonation étrange. Et il est là ? continua-t-il au bout d’un instant.

– Oui, monsieur, répondit Mlle Célestine, en s’adressant directement à Butler, au lieu d’attendre une interrogation directe de sa maitresse.

– Mais que peut-il vous vouloir ? demanda Butler à Nadèje.

– Cela, je l’ignore absolument, je vous le jure.

– Il faut le savoir, il faut qu’il le dise, il faut que vous le receviez.

– Mais, encore une fois...

– Obéissez. Songez à Alexis.

– C’est bien ! dit Nadèje avec soumission. Puis s’adressant à la femme de chambre : – M. d’Arnheym est au salon ?

– Oui, madame.

– C’est bien ; je vais le recevoir.

XVII

COUP DE FOUDRE

Nadèje sortit, laissant dans la chambre à coucher Butler avec la femme de chambre.

– Chut ! fit Butler en saisissant le bras de Célestine.

Mademoiselle Célestine, si arrogante d’ordinaire, écarquilla les yeux et donna les marques évidentes d’une profonde terreur.

– Sur ta tête, silence ! commanda Butler à voix basse.

Cela dit, il s’approcha de la porte, souleva la draperie et se mit en devoir d’écouter.

A la vue du baron d’Arnheym, Nadèje était devenue interdite.

Entre tous, être privilégié, la femme a ce don de divination qui permet même aux moins intelligentes de reconnaître de prime abord l’impression

qu’elles produisent. La femme sait, avant tout, avant qu’un mot ait été prononcé, la femme sait qu’on la désire, qu’on la veut, quon l’aura ; elle reconnaît sans se méprendre le degré d’intensité, de passion qu’elle soulève, et un simple regard suffit pour la fixer.

En apercevant le baron d’Arnheym, Nadèje vit tout d’abord qu’un changement absolu, une métamorphose complète, s’étaient produits dans la personne du banquier.

Elle, la femme intelligente, la créature faite pour aimer, reconnut les grands prodrômes de cette nécrose, qui s’appelle l’amour.

Le baron d’Arnheym, l’arrogant banquier, n’était plus le même homme. Il avait l’air confus, tremblant, éperdu. La tête basse, les yeux fixés sur le tapis, il cherchait une phrase, un mot, une banalité quelconque pour lui permettre de commencer un entretien. Il cherchait et ne trouvait rien. Et c’était cet embarras, de la part d’un homme de l’âge et du caractère du baron d’Arnheym, qui stupéfiait Nadèje.

Une passion terrible, épouvantable, un amour fou et brutal, un amour féroce débordaient de cet homme.

Oh ! l’amour de l’or, la folie du lucre, la rage de l’agiot, tout cela était loin maintenant sous les pieds du banquier, aux pieds de Nadèje !...

On sentait que pour en arriver à une telle démarche, il avait dû se livrer des combats atroces dans le cœur de cet homme d’argent, de ce sac d’écus animé. La lutte avait dû être terrible. Et Nadèje comprenait comment, à sa vue, lors de sa visite, le banquier avait été frappé d’atonie et d’aphonie.

Il avait reçu ce qu’en amour on appelle le coup de foudre, ce mystérieux phénomène qui n’est que l’instantanéité de la cristallisation dont parle Stendhal. Et il avait suffi d’une seconde, d’une étincelle partie des yeux de Nadèje pour que tous les plans, tous les desseins, tous tes désirs de cet homme s’écroulassent par enchantement pour venir se condenser à un seul et unique désir, un désir enragé et fou.

Nadèje avait compris tout cela, à l’instant, en bloc, et elle était effrayée de cette passion qui se dressait tout d’un coup devant elle, de cette passion dont elle se sentait l’unique objet. Elle comprenait qu’elle ne se trouvait plus en présence des excitations et des intensités grotesques d’un Oscar. Elle avait cette fois devant elle cette folie nerveuse qui rend parfois capable

des plus grandes choses l’être qu’elle atteint, mais le pousse parfois aussi à commettre les plus grands crimes.

Cet amour, qui venait se jeter à sa tête, qui arrivait se placer entre elle-même et l’amour d’Alexis, la stupéfiait, et elle ne pouvait se défendre de la crainte qui l’envahissait.

Puis un dégoût, un écœurement ; après avoir fermé la porte au fils, allait elle donc se trouver à lutter avec le père ?

Butler avait voulu savoir ce que le baron d’Arnheym était venu faire chez Nadèje. Lui et elle le savaient maintenant, et elle se deman dait déjà, avant qu’un mot eût été prononcé, comment elle allait sortir de cette situation pé nible, de cette impasse. Elle avait obéi, que lui restait-il à faire ?

D’instinct elle se retournait vers la chambre à coucher, comme si elle eût voulu demander un conseil à Butler invisible, comme si elle eût attendu un nouvel ordre.

Les draperies de la porte demeuraient immo biles.

Cependant, le banquier rompit ce silence embarrassant.

– Mademoiselle, dit-il d’une voix étranglée, en cherchant ses mots, et en les interrompant longuement après les avoir trouvés ; mademoiselle, je n’ai rien répondu l’autre jour, lorsque vous avez bien voulu venir à l’hôtel d’Arnheym pour me mettre en garde contre certaines folies de mon fils.

Le baron s’essuya le front couvert de sueur, comme s’il voulait chasser une triste pensée.

– J’ai été tellement surpris, mademoiselle, que je n’ai pas compris tout d’abord combien je devais vous remercier ; je n’ai pu vous parler, je n’ai pu vous dire, à ce moment, combien ma reconnaissance vous était acquise, et je suis venu chez vous pour réparer cette inconvenance, ce manque d’égards.

Nadèje eut un geste indifférent de la main, qui voulait dire simplement :

– Vous êtes bien bon, monsieur. Ce n’était nullement la peine.

Le banquier parut ne pas remarquer le geste, et il attendit, durant un moment, une autre réponse.

Mais Nadèje, hautaine, avait résolu de ne point prononcer une parole. Dans le duel qui s’engageait, elle ne voulait point, en style d’escrime, donner l’épée.

Ce fut le baron d'Arnheym qui rompit de nouveau le silence, quand, après un laps de temps écoulé, il put comprendre que la jeune femme qu'il avait devant lui était décidée à ne pas engager une conversation en règle.

– Je vous le répète, mademoiselle, fit-il, j'ai compris tout ce qu'il y avait de délicatesse dans votre conduite. N'éprouvant pas, ne pouvant pas éprouver – et il insista sur ce mot – d'amour pour. mon fils, j'ai compris que vous teniez à en finir avec une situation qui vous blessait, et j'ai compris aussi combien ma conduite, en cette circonstance, était inqualifiable. Je suis donc venu chez vous, mademoiselle, pour implorer votre pardon, et, termina-t-il, en essayant de sourire, je ne m'en irai d'ici, si vous voulez bien me le permettre, qu'après l'avoir obtenu.

L'action était engagée d'une façon carrée. On conviendra qu'après ces paroles, Nadèje était obligée, d'après le manuel élémentaire de la civilité puérile et honnête, de répondre au visiteur ou de lui faire, face-à face, une belle et bonne grossièreté.

Elle le comprit, et l'embarras qui, un instant auparavant, paralysait le banquier, l'envahit à son tour.

Règle générale : toutes les fois qu'une femme répond à un homme, lorsque cet homme manifeste l'indéniable désir de la posséder, règle générale, la femme s ent parfaitement quelle donne barre sur elle à son antagoniste.

On a dit plus haut que Nadèje aimait seule ment le comte Alexis Mentzoff. Elle avait donne des preuves réelles et tangibles de cet amour désintéressé. En répondant au baron d'Arnheym, elle sentait qu'elle manquait à ce qu'elle devait à Alexis, et c'est ce sentiment qui la rendait hésitante et l'empêchait de parler d'une façon régulière et banale.

A la fin, comprenant que ce silence ne pouvait durer davantage, sans devenir ridicule pour tous les deux, elle se décida, bon gré mal gré, à indiquer, de la main, au banquier, un fau teuil qui se trouvait à sa portée, tandis qu'elle même prenait place sur le canapé.

Une lueur de joie pareille à une flamme illumina la figuré de M. d'Arnheym. Rester là, durant quelques instants, face à face avec Nadèje, lui était donc permis ! Il poussa, sans s en rendre compte, un profond soupir de

satisfaction, et, en prenant place dans le fauteuil qui lui tendait les bras, il sentit son assurance renaître.

Nadèje cependant s'était assise droite, grave. sur le bord du canapé, laissant voir par là qu'elle n'entendait point donner longue durée à l'audience qu'elle accordait.

Le baron avait l'habitude du monde. Le terrain de la généralité lui parut commode pour engager la conversation.

– Ah ! dit-il, c'est à présent surtout que je comprends votre éclatant succès ! Je vous ai vue hier, mademoiselle, dans ce ballet dont vous êtes l'âme, qui semble écrit exprès pour vous. Me permettrez-vous de venir quelquefois vous apporter l'hommage de mon admiration... comme je le fais aujourd'hui... et celui d'un dévouement auquel il vous appartient de donner un autre nom ?...

Certes, les yeux du baron lançaient de telles flammes qu'il était impossible à Nadèje de se méprendre aux sentiments de celui-ci. Mais le langage de M. d'Arnheym demeurait froid, poli, correct et ne pouvait lui permettre d'être offensée de cette passion qu'elle sentait bouillonner là, tout près d'elle.

D'un autre côté, les ordres qu'elle avait reçus de Butler la mettaient dans une position très fausse vis-à-vis de cet homme qui venait la remercier d'avoir fermé sa porte à son fils. Elle ne pouvait pourtant lui répondre : « Cette porte que je lui ai fermée au nez, je dois la lui rouvrir, et l'argent qu'il a gaspillé si sottement n'est rien encore auprès de celui que j'ai ordre de lui faire jeter par les fenêtrès. »

Elle eut l'idée, car sa généreuse nature se révoltait à jouer le rôle auquel Butler la condamnait, elle eut l'idée de se lever et de crier à cet homme qu'elle sentait palpiter sous son regardd :

– Allez-vous-en ! partez ! emmenez votre fils et sauvez-vous. Votre ennemi est là à deux pas, qui complote votre ruine, qui trame contre – vous les machinations les plus épouvantables. ; Eloignez-vous de moi, fuyez-moi, car je suis : J'inconscient instrument de vos ennemis.

Elle voulut lui dire tout cela dans un cri, dans un dernier mouvement de révolte, mais elle ferma les yeux, et elle vit Alexis, pâle, déguenillé, traînant la chaîne sur la route de Tobolsk ; alors elle eut peur, elle frissonna, et, en

soulevant ses paupières, elle aperçut le baron – devant elle Alors elle se dit que cet homme – était condamné, puisqu'elle devait lui faire du mal pour sauver le comte Mentzoff.

Lui, continuait à la dévorer du regard. Tandis que, dans une conversation courante, il passait en revue toutes les banalités du high-life parisien, ses yeux continuaient à lancer des flammes étincelantes, et il ne prenait pas la peine de dissimuler la joie immense qu'il éprouvait à jouir de la présence de Nadèje.

Celle-ci répondait par monosyllabes, du bout des lèvres, ne sachant trop comment le renvoyer. Elle sentait, sans les voir, ces deux yeux qui la brûlaient comme deux tisons, et ces regards de convoitise lui faisaient ressentir une gêne indéfinissable.

– Et Paris aura-t-ill le bonheur de vous conserver, demanda le baron, lorsque vous aurez terminé les représentations d'*Echo et Narcisse* ?

– Ohh ! non, s'écria Nadèje avec un élan qu'elle ne put réprimer. Je retournerai à Saint-Pétersbourg.

– Ainsi donc, s'écria M. d'Arnheym, c'est à Saint-Pétersbourg que je devrai me rendre pour vous adorer !

Nadèje se leva ; ses yeux lancèrent un double éclair.

– Monsieur ! vous vous oubliez ! dit-elle d'une voix hautaine.

Au même instant, on frappa à la porte et mademoiselle Célestine apparut, apportant encore une lettre sur le petit plateau d'argent.

– Je demande pardon à madame, dit la camériste, mais c'est une lettre très pressée

XVIII

CE QUE CONTENAIT LE BILLET

Sans doute ce billet contenait une nouvelle bien grave, car il fallut toute ! a force de caractère de Nadèje, il lui fallut faire appel à tout son courage, pour retenir un cri de terreur et réprimer un mouvement d'effroi.

Elle lutta durant un moment.

Puis, à bout de forces, elle se renversa en arrière, voilant d'une main ses yeux, taudis que de l'autre elle froissait le mystérieux billet.

M. d'Arnheym, anxieux, ne la quittait pas du regard, se demandant avec angoisse quel intérêt assez puissant, quel péril assez imminent pouvaient jeter la jeune femme dans une semblable agitation.

Nadèje souffrait ; sous l'émotion violente ressentie, son sein se soulevait par bonds saccadés. A la fin, elle se leva, fit quelques pas, jeta le billet qu'elle tenait entre ses doigts et vint se rasseoir sur le canapé.

Pas un mot n'avait été dit. M. d'Arnheym retenait une interrogation qui lui brûlait les lèvres.

A la fin, n'y tenant plus, il approcha insensiblement son fauteuil du canapé, et voulut prendre la main de la jeune femme.

Celle-ci, d'un mouvement brusque, s'éloigna du baron.

– Je vous fais horreur ? dit-il d'une voix basse.

Mlle Levaschefff ne répondit point.

– Ah ! reprit-il, par grâce, par pitié, dites-moi un mot, un seul mot. Vous ne pouvez pas comprendre combien l'état dans lequel je vous vois me fait souffrir. Je sais qu'un chagrin vient de vous frapper, que vous éprouvez une douleur violente, et je suis ià les mains liées. Je ne fais rien pour vous, moi qui voudrais.

Nadèje secoua soucieusement la tête, comme pour éloigner les pensées qui venaient l'as- ; saillir.

M. d'Arnheym prit ce signe pour un mouvement de dénégation.

– Vous ne me croyezz pas, dit-il, jelecomprends sans peine. D'autres lèvres plus jeunes ont dû vous faire tant de tendres serments ! Vous ne croyez pas que je donnerais tout au monde pour vous épargner une douleur, un chagrin. Ecoutez-moi, répondez-moi. Je vous en supplie, insista-t-il, en voyant la jeune femme s'obstiner à garder le silence. Je ne vous demande rien, je ne réclame rien. Je voudrais être, pardonnez-moi cette banalité, votre ami.

« Oui, je sais, vous ne croyez pas à l'amitié désintéressée pour une créature belle comme vous l'êtes. Non, répondez-moi, je vous en prie, je ne sais plus ce que je dis, ce que je fais. Ah ! c'est que, voyez-vous, depuis que

je vous ai vue, debout, m'apparaissant, là, devant moi, à cet instant où je me croyais complètement seul, je ne vois plus que vous, je ne rêve que de vous, et j'ai eu beau lutter, j'ai eu beau résister, il m'a fallu obéir, malgré moi, malgré tout, à la force mystérieuse qui me faisait marcher et qui m'a conduit jusqu'ici. Répondez-moi, je vous en conjure. Ne croyez pas à un sentiment de banale curiosité. Je voudrais savoir, au prix de mon sang, ce qui peut vous mettre dans un état semblable. Dites-moi, oh ! dites-moi, et sa voix, devenue humble, mendia une simple parole, dites-moi que vous avez un chagrin, et que je puis faire quelque chose pour vous l'épargner.

La jeune femme secoua de nouveau la tête.

– Un danger vous menace, alors ?

– Non ! fit encore la jolie tête de Nadèje.

– Vous ne voulez rien me dire, rien m'apprendre : que faut-il faire pour que vous me répondiez ? Je ne puis donc vous être d'aucun secours ?

– Non, répliqua enfin Nadèje, vous ne pouvez rien.

– Je puis tout, dit-il aussitôt, et savez-vous pourquoi ? parce que je vous aime ! Ah ! je vous en conjure, ne riez pas de moi, ne vous moquez pas de moi. C'est affreux ce que je vais vous dire, car vous ne me croirez jamais, j'aime pour la première fois de ma vie. J'aime comme un fou, comme un insensé.

Non, je n'ai jamais aimé. Je suis arrivé jusqu'à mon âge sans savoir ce que c'était que l'amour. Je n'avais qu'une passion, l'or. Qu'un plaisir, les affaires. Dans la vie, je n'ai vu que cela, gagner de l'argent, et encore, et toujours. Aujourd'hui, tout cela me paraît petit et mesquin.

Depuis le moment où je vous ai vue, j'ai com-– pris combien cet amour du luxe était bas, était vil, quand il est le grand mobile de l'existence. J'ai compris que ma vie était manquée, ou plutôt que tout ce qui avait existé jusqu'à ce moment était effacé, n'existait plus. Mes cheveux sont gris, mon visage est ridé et je sens dans mon cœur une jeunesse, une ardeur dont certes je ne me croyais pas capable. Alors, n'y tenant plus, je suis venu à vous, il le fallait, je voulais vous revoir, vous parler, je voulais être là tout près de vous. Et tenez, en ce moment, vous ayant là devant mes yeux, ce bonheur est tel que jamais, dans toute mon existence, je n'ai éprouvé un sentiment aussi parfait, aussi exquis.

Et en disant ces derniers mots, il s'était de nouveau approché de la jeune femme et il avait une fois encore effleuré ses doigts.

Nadèje tressaillit, elle parut faire un effort sur elle-même et ne retira pas sa main.

Ce contact produisit un tel effet sur les nerfs du banquier, qu'il devint affreusement pâle.

– Ah ! s'écria-t-il, vous ne me repoussez pas, vous n'avez pas horreur de moi ; vous me per-; ; mettez donc d'espérer ?

– D'espéreer ? répéta Nadèje en regardant le banquier bien en face.

Celui-ci parut décontenancé. Il hésita un instant avant de répondre.

Nadèje reprit :

– D'espérer que je vous appartiendrai, que je deviendrai votre maîtresse ? Cela, jamais...

M. d'Arnheym battit aussitôt en retraite, craignant de compromettre, par une précipitation trop marquée, le pas qu'il avait déjà fait.

– Vous vous méprenez, dit-il, au sens de mes paroles. Que vous ai-je dit tout à l'heure ? Que je ne vous demandais rien. Je vous le répète. Quand je dis rien. Oh ! si ! je vous demande quelque chose qui, pour moi, a une importance capitale. Je vous demande la permission de vous voir, de vous parler, vivre de votre vie, de l'air que vous respirez. Est ce donc trop ? Est-ce là un sacrifice au-dessus de vos forces ?

– Non, répliqua a Nadèje, en hésitant un peu à son tour, ce n'est pas cela que j'ai voulu dire.

– Eh bien ! alors, accordez-moi l'autorisation de venir ici vous voir. Je vous aime comme un fou. Laissez-vous aimer.

En disant ces mots, M. d'Arnheym porta à ses lèvres la main de Nadèje et y déposa un baiser passionné.

La jeune femme frissonna légèrement, mais cette fois encore elle ne retira pas sa main.

Si aveugié par la passion que fût le baron d'Arnheym, m il connaissait assez la vie pour ne pas attacher une importance extrême au « jamais » que Mlle Levascheff venait de si nettement lui lancer à la figure.

Dans cette situation, situation tendus, où sa passion jouait un si grand rôle, l'homme de calcul, ! e banquier raisonnant et froid se retrouvait.

Certes, il était passionnément épris de Nadèje. Tout ce qu'il avait dit, toutes les sensations qu'il avait exposées, il les ressentait. Il avait tout fait pour chasser cet amour qui était venu s'abattre sur lui avec la lourdeur d'une de ces chapes de plomb sous lesquelles on écrasait les prisonniers à Venise.

Mais en un instant il ne pouvait rejeter son être ancien. Il sentait bien qu'il devenait un homme nouveau, Malggré cela, il ne pouvait s'empêcher de calculer, et il calculait.

Il connaissait la toute-puissance de l'or, et il se disait qu'avec de l'or on fait bien des choses, on aplanit bien des difficultés, on renverse les plus insurmontables obstacles. Voilà pourquoi le « jamais » de la jeune femme ne l'inquiétait pas outre mesure. N'avait-il pas appris par expérience que quand une femme dit : « jamais », c'est au moment où elle va prononcer le mot « toujours » ? Ne savait-il pas, toujours par expérience, que ces deux mots dans la bouche d'une femme ont parfois la même valeur ?

Pour lui, comme pour tout le Paris élégant dont il faisait partie, qu'était en somme Mlle Nadèje Levascheff ? Une danseuse. Une danseuse jolie comme les amours, un premier sujet du premier théâtre du monde ; mais, en fin de compte, une danseuse, c'est-à-dire une artiste galante pour laquelle, et cette pensée n'était pas sans amener la honte au front du baron, pour laquelle son fils avait déjà fait des folies. Or, comme le disait M. Prudhomme lui-même, les prêtresses vouées au culte de Terpsichore ne font pas précisément vœu de chasteté.

Voilà pourquoi il conservait l'espérance.

Il avait commencé par parler d'amitié. N'est-il pas dans la tradition de toujours commencer ainsi ?

Le principal, c'était d'être au cœur de la place, et surtout d'avoir la permission de s'y maintenir.

Pour le moment, il ne demandait rien de plus. Et de fait, de ce qu'il avait obtenu, il se trouvait complètement heureux.

L'amour immense, complet, inouï, l'avait tellement envahi, qu'il se trouvait avoir toutes les naïvetés et les puérilités de la première jeunesse.

– Ainsi, dit-il au bout d'un instant, vous me permettez donc de venir vous voir ?

– Il le faut bien, répondit Nadèje avec embarras.

– Vous me permettez d’être votre ami ? de m’intéresser à votre existence et de chercher à vous rendre service, ou simplement à cherchar à vous être agréable ?

La jeune femme baissa la tête, et le banquier prit ce silence pour un acquiescement.

– Je ne puis vous dire, fit-il encore, tout le bonheur que vous me donnez ainsi. Ah ! s’il ne m’avait plus été possible de vous voir, je ne sais ce que je serais devenu.

Le banquier rayonnait, une joie fébrile éclatait dans ses yeux.

Quant à N. : dèje, une tristesse profonde semblait l’anéantir.

Après de nombreuses protestations passionnées, il se leva, n’osant faire durer trop longtemps une première visite,

Puis il avait besoin d’être seul pour se reconnaître, pour se remettre, pour pouvoir savourer son bonheur.

Il prit congé de la jeune-femme en embrassant encore une petite main qu’elle lui abandonna inerte.

Celte main était froide et glacée, mais, dans son aveugle passion, le baron ne s’en aperçut point.

Quand il fut parti, Nadèje tendit l’oreille, écoutant le banquier s’éloigner. Alors elle se leva furieuse, vaincue, et se tordit les bras de désespoir.

– Ah ! dit-elle, ce Butler, mais c’est le démon ! Et ne pourrai-je donc plus lui échapper ? Je suis donc sa chose ? Je suis donc maudite ?

Elle fit quelques pas dans le salon ; ses yeux tombèrent sur le billet qui, froissé, gisait dans un coin.

Elle le ramassa et se mit à le relire.

Voici ce qu’il contenait :

Tout est changé. Fermez la porte au fils. Le baron vous aime à en devenir fou. Cela vaut mieux ainsi. Recevez-le et exploitez le plus possible cette passion.

N’essayez pas, cette fois, de désobéir.

Songez à Alexis !..

« BUTLER. »

XIX

COUP DE BOURSE.

Le baron d’Arnheym avait quitté l’hôtel de Nadèje en proie à une véritable ivresse.

Il pouvait être une heure et demie de l’après-midi. Se dirigeant vers la bourse, il traversa la rue de Provence, le jarret tendu, le nez au vent, avec cette allure particulière à l’homme qui vient de rencontrer sous ses pas le bonheur. Le mouvement lui faisait grand bien, et, en ce moment la marche était pour lui une nécessité.

Le succès ! le triomphe ! il ne voulait plus que cela pour couronner son œuvre. Il voulait entasser Pélion sur Ossa, de l’or sur de l’or, ensevelir Nadège dans des monceaux, dans des déluges de billets de banque, tant et tant qu’elle-même finît par lui crier : « Assez ! » Et, ayant avoué son amour, Nadèje lui ayant permis de la voir, ce qui laissait évidemment le champ grand ouvert à ses espérances, il se sentait de force à soulever des mondes et à violer la fortune pour la déposer, garrottée, aux pieds de son idole.

Durant le trajet, il rencontra deux personnes qui lui demandèrent des nouvelles ; il ne répondit seulement pas. Un salut fut tout ce qu’elles purent obtenir.

Ses épreuves passée, et il en avait eu de cruelles, il y songeait bien maintenant ! Et pourtant, que de déboires n’avait-il point déjà subis, que de catastrophes n’avait-il pas déjà essuyées ! Lui, un banquier nouveau, un financier de la banque nouvelle, avait eu à subir tous les coups, toutes les atteintes de l’ancienne banque, qui laisse aller durant quelque vingt ans un homme de bourse et qui l’étrangle à un moment donné, lorsque l’éclat de ses succès ou la solidité de son assiette commencent à être inquiétants. Ce Samuel Brülh. surtout ! Ah ! qu’il s’était acharné après le baron d’Arnheym ! Profitant des moindres faiblesses, des plus petites défaillances, il avait faitsubir au banquier des pertes sérieuses et réitérées. Plus de dix

fois, on l’avaitt cru perdu, plus de dix fois on avait dit sur la place : « D’Arnheym est. flambé, il ne payera point cette échéance, et chaque fois il avait payé rubis sur l’ongle, chaque fois il était revenu te front haut au devannt de ses adversaires désappointés.

Le baron d’Arnheym était un homme fort. Il ne laissait rien transpirer des inquiétudes qui parfois lui dévoraient le cœur. Il savait bien que l’on complotait sa perte, mais il connaissait les moyens de se défendre, il était certain de triompher. Depuis quelque temps, il avait pourtant subi de grosses différences, et pour faire face aux éventualités que la situation nouvelle dans laquelle il se trouvait devait fatalement créer, il devait non-seulement réparer ses fautes, mais était en outre obligé de gagner beaucoup, énormément d’argent.

La France à ce moment était à la veille de subir une nouvelle et cruelle épreuve, encore toute sanglante et toute meurtrie des discordes de 70. Ne disait-on pas que les Allemands allaient revenir à la charge. La presse devenait de plus en plus alarmante, et dans le public des affaires dont le baron d’Arnheym faisait partie circulaient de redoutables rumeurs.

La Bourse était donc agitée et fiévreuse, et c’est sur cette agitation et celte fièvre qne le banquier comptait pour faire un bon coup, et, en une fois, réparerses derniers et importants échecs.

Quant aux périls de la nation, quant aux dangers de la mère-patrie, il faut bien l’avouer, M. d’Arnheym s’en souciait peu ou prou. Avait-il une patrie, d’ailleurs ? Quoiqu’il parlât français sans le moindre accent, on le disait Suédois, et cependant, nulle trace de ssa baronnie ne se trouvait à l’ambassade. L’argent est cosmopolite et n’a point de nationalité. C’est sur ce grand principe qu’il brassait ses affaires.

Telles étaient ses dispositions, lorsqu’il gravit les degrés de la Bourse.

La foule houleuse et compacte se pressait, se bousculait, attendant avec anxiété des nouvelles. Parfois une poussée plus forte produisait une longue vague qui poussait ce flot humain vers le coin où il croyait trouver un nouveau bruit ou un nouveau renseignement.

Les ordres se pressaient et les fiches comblaient littéralement les mains des agents. La coulisse, tout aussi agitée, mais agissant avec plus de facilité, achetait tout ce que l’on pouvait vendre de primes de 0.25 et de 0.50.

Avec son gros bon sens, la foule croyait généralement à la hausse, ne pouvant admettre cette nouvelle guerre, guerre injuste, inique, que rien ne pouvait motiver ni justifier.

L'entrée du baron d'Arnheym ne pouvait manquer de produire une grande sensation. On savait qu'il avait subi de grosses pertes, mais son crédit était énorme et intact. On se poussa donc un peu plus pour lui faire place, et le banquier entra, le sourire aux lèvres et l'œil brillant.

Des agents à lui, des commis l'entourèrent, affairés. Un mouvement de hausse venait de se produire, et les employés, inquiets, se demandaient s'ils devaient continuer à exécuter les ordres qu'ils avait précédemment reçus.

Daniel Blaine surtout, ce gros garçon à têie crépue que tout Paris connaît, était des plus inquiets.

Il tenait le carnet chez le banquier ; c'était lui qui, spécialement, était chargé des ordres de Bourse. Aussi mordillait-il son crayon sans trop savoir quel parti prendre. Un soupir de satisfaction s'échappa de sa poitrine lorsqu'il aperçut son patron. Il allait enfin échapper à la lourde responsabilité qui l'écrasait.

– Monsieur le baron, on monte, dit-il en s'essuyant le front, et je ne crois pas que cela s'arrête.

En effet, une agitation nouvelle se manifestait, les cris de : « Je prends ! je prends ! » s'adressaient plus pressés aux vendeurs.

– Qu'est-ce que cela peut vous faire ? répondit le banquier.

– Mais, j'ai pensé. j'ai craint, répondit Blaine tout interloqué.

– Vous avez eu tort, répliqua M. d'Arnheym d'un ton sec. Lorsque j'ai donné un ordre, on doit l'exécuter.

– Mais. monsieur le baron.

– Allez.

Daniel Blaine fit le gros dos et s'éloigna en murmurant à part lui : – Je crois qu'il devient complètement fou. Enfin, je suis à couvert.

Trois autres commis subirent le même sort.

La maison d'Arnheym se mtà vendre sur toute la ligne, tandis que la bourse continuait son mouvement ascensionnel. Devant cet entêtement du baron, un temps d'arrêt eut cependant lieu. Il se fit une légère détente.

De temps à autre, un employé du télégraphe arrivait jusqu'au baron et lui remettait en mains propres des dépêches chiffrées qu'il déchirait après les avoir lues. Toutes confirmaient des télégrammes précédents ; le czar, cédant au parti allemand, laissait envahir le territoire français.

Au bout d'un moment, la cote se mit à remonter. Inquiet malgré son assurance, il s'approcha de la corbeille, près des assesseurs, afin d'être à la fois et au parquet et à la coulisse. Il venait d'apercevoir Samuel Brülh, qui, adossé au balustre, causait avec animation.

La vue de son mortel ennemi donna un frisson à d'Arnheym. A la Bourse, on parle à ses adversaires, on leur sourit, on leur serre la main, et cela même quand on sait que l'homme que l'on a devant soi complote votre ruine.

Savoir ce que pensait Samuel, savoir ce qu'il allait faire ?

Juste en ce moment un garçon du télégraphe remit une enveloppe bleue à l'agent de change.

Samuel Brülh se retourna et aperçut le baron.

– Che grois du de même gue che fais vaire gomme fus, dit-il en s'adressant au banquier. Che grois gue che fais fentre.

Une sueur froide coula dans le dos du banquier.

– Si c'était un piège ? pensa-t-il.

Et à l'instant, il pensa à cette agence al mande de Saint-Pétersbourg qui, depuis bientôt un an, le criblait de télégrammes. Samuel s'était retourné. Il parlait anglais à un agent qui était à côté de lui Sans doute, ce qu'il disait à cet agent était fort intéressant, car celui-ci donnait des marques évidentes de stupéfaction. Le gros Brülh tourna encore la tête et s'adressa à M. d'Arnheym en anglais :

– *Are you satisfied* ? lui dit-il.

– Je ne comprends pas l'anglais, répondit le banquier.

– Fus êdes gondent ?

– Mais oui, assez.

Et le gros Brülh reprit sa conversation avec son voisin. Celui-ci ne paraissait pas convaincu. Samuel élevait la voix : « *I am sure ; I just receideid this telegram.* « *Russia agress, the invasion is certain.* »

Le banquier respira lentement. Il en avait assez. S'éloignant de la corbeille, il alla s'appuyer à une colonne pour juger du combat. La Bourse

montait avec fureur, tout le monde achetaiit ; seule, la maison d'Arnheym s'obstinait à vendre, à la grande stupéfaction de tous. Au moment du coup de cloche, une dernière, dépêche lui parvint. Si fort qu'il fû, il fut obligé de se roidir pour ne pas tomber. « Tout est changé ; le czar résiste ; l'envahissement n'aura pas lieu.. » C'était la ruine, la débâcre, la déroute. Samuel Brülh passa à ce moment à côté de lui et le regarda d'un air narquois en lui disait ceci en anglais : *Are you always satisfied ?*

Il comprit qu'il était joué. Fausses les dépêches, faux le renseignement de l'agent de change. Samuel devait savoir que le baron parlait l'anglais. Tout cela faux, arcbi-faux ; il était – victime d'un plan colossal ourdi savamment et tramé avec soin contre lui. C'était la perte, cette fois.

La fin dumois était proche, il ne pouvait plus se retourner. Il allait falloir liquider un stock considérable de rentes et couvrir avec du ferme toutes les primes vendues à des cours qui devenaient insensés ; la Bourse fermait sur un saut énorme en hausse. La réponse des primes de fin de mois approchait également, et le banquier supportait à lui seul le poids de plusieurs maisons de coulisse et d'agents de change, gênées par la multiplicité de ses ventes.

Il fallait donc sombrer et se laisser exécuter, car devant les différences énormes et se chiffrant par plusieurs millions, il ne fallait pas songer un instant que la contre-partie pût lui permettre de se reporter.

Un cri de rage jaillit de sa poitrine.

Que faire, que devenir ? Comment lutter, comment vaincre ? Au milieu de ce désastre, le rayonnant visage de Nadèje lui passa devant les yeux.

En cet instant il souffrit mille morts.

– Je puis encore les écraser tous ! se dit-il.

Son coupé stationnait devant la Bourse. Il sortit, sentant les yeux fixés sur lui, tous ces regards qui étaient comme autant de points d'interrogation : Paiera-t-il ?

Il se jeta dans sa voiture, qui partit comme un trait.

En rentrant à l'hôtel, le valet de chambre l'arrêta au passage :

– Il y a dans le cabinet de M. le baron un petit monsieur qui veut à toute force lui parler. Voici sa carte.

M. d'Arnheym prit un petit bout de papier maculé et lut :

« M. Fourme : agent d'affaires. »

XX

OU M. FOURME SE DÉBAT ENTRE L’ORDRE ET LE DÉSORDRE.

C’était bien le petit Fourme que le lecteur connaît déjà.

Assis sur une chaise, rien que sur le bord du siège, par exemple, il avait déposé son chapeau graisseux sur le tapis et tenait sur ses genoux sa grosse serviette crevassée. Immobile, la bouche ouverte, ses petits yeux chassieux et jam bonnés donnaient les marques d’un profond étonnement.

Il admirait, il s’extasiait ! Ce cabinet de travail était splendide ; cette table riche, surchargée de papiers, parlait à ses yeux et à son cœur. C’est là qu’on devait en brasser, des affaires ! Car les affaires étaient la passion, la manie du petit Fourme. Il achetait de tout, il vendait de tout. Il avait toujours une maison à céder ou à louer, un terrain à offrir, un lot de vieilles ferrailles à placer, ou même un couple de jeunes époux à assortir. Ses poches regorgeaient d’échantillons, de trouvailles, de nouvelles découvertes, de produits innommés et inconnus.

Quand le baron aperçut ce petit être étrange, à la mise si mesquine, il le prit pour un quémandeur malheureux qui, sous un prétexte, s’était subrepticement introduit chez lui.

Le petit Fourme, absorbé dans son admiration, ne l’avait pas aperçu ; aussi tressaillit-il en entendant la voix dure du baron, qui, sans préambule, lui demanda brusquement :

– Qu’est-ce que vous voulez ?

– Ah !! pardon, fit le petit Fourme, se dressant d’un bond en rattrapant sa serviette au vol et en mettant son pied dans son chapeau. Pardon, monsieur le baron, je ne vous avais point entendu entrer ; sans cela, croyez bien.

Ici, Fourme, après des efforts désespérés, finit par extraire son pied de son chapeau et reprit à a main son couvre-chef.

– Je suis pressé, répondit M. d’Arnheym, sans s’arrêter aux excuses et à l’embarras du malheureux, faites vite.

– C’est que je vais vous dire, monsieur le baron, il faut procéder par ordre ; vous le savez mieux que moi, sans ordre, pas d’affaires. L’ordre, c’est la clef de tout, et je voudrais donc exposer régulièrement la question.

– Je vous écoute, répliqua ! e banquier en se tenant debout, pour ne point inviter Fourme à s’asseoir. Je vous préviens d’une chose, c’est que si c’est une demande d’argent qui vous a conduit ici, vous pouvez vous en aller. J’ai mes pauvres.

Fourme se redressa indigné :

– Je ne demande pas l’aumône, monsieur le baron, je travaille en procédant par ordre ; c’est une commission dont on m’a chargé pour vous.

– Pour moi ?.

Et le financier, tout renversé qu’il venait d’être par la catastrophe, fixa sur le petit homme un regard dédaigneux.

– Ah ! voilà, c’est que c’est assez dur à exposer. Je ne voudrais pas blesser M. le baron, mais je ne parle pas en mon nom personnel. M. le baron voudra bien constater que je ne sais qu’un exécutant, un porteur de lettre verbale, si toutefoiss j’ose m’exp ; imer ainsi.

– Qu’est-ce que tout cela veut dire ? s’écria le financier, dont le sang bouillonnait. Vous expliquerez vous, à la fin ?

– A l’insiant même. Vous avez un fils, monsieur le baron.

– Si c’est en son nom que vous venez, dit M. d’Arnheym, blêmissant encore, je n’ai rien à entendre de vous, ni de quiconque venant de sa part.

– Je n’ai pas dit que je venais de sa part. Je n’ai point l’honneur de connaître monsieur votre fils ; je le regrette, d’ailleurs.

– Aors, encore une fois, interrompit le banquier en tapant du pied, que voulez-vous ? Je vouus préviens que je vais sonner pour vous faire mettre dehors.

– Vous ne ferez pas cela, monsieur le baron, vous ne ferez pas cela, dit le petit homme un peu plus décontenancé ; vous seriez le premier à le regretter. Vous nvez un fils... bien. C’est un jeune homme très lancé, bon ; il a eu besoin d’argent, de mieux en mieux, et on lui en a prêté.

– C’est cela, fit M. d’Arnheym. Je ne paiera-pas. Vous pouvez dire a l’usurier qui vous envoie qu’il n’obtiendra pas de moi un centime.

– Ce n’est pas un usurier, riposta le pelit Fourme en se redressant, cette fois avec la dignité d’un ambassadeur, c’est un agent de change.

Le mot agent de change fit chanceler l’assurance et la morgue du baron d’Arnheym.

– C’est M. Samuel Brülh qui m’envoie, M. le baron, et si vous m’aviez laissé procéder par ordre vous le sauriez déjà...

Au nom de son mortel ennemi, le banquier eut un soubresaut. Ce n’était donc pas assez du, coup de bourse formidable ! Quelle nouvelle attaque allait-il avoir à supporter ?

Il fit un geste qui pouvait dire à la rigueur : Continuez.

Fourme reprit en élevantun peu la voix pour se donner du cœur :

– J’ai donc été envoyé vers vous par M. Samuel Brülh, parce que la commission dont il me chargeait est de celles qui ne s’écrivent pas. M. Samuel Brülh, agent de change, qui a l’honneur, paraît-il, de vous connaître particulièrement, s’est fait un plaisir de prêter de l’argent à diverses reprises à monsieur votre fils.

– Je ne paierai pas ! répéta encore le baron.

– M. Samuel Brülh s’attendait à cette réponse, il m’avait prévenu, mais aussi en ce cas il m’a chargé de dire à M. le baron, qu’il a des billets en règle.

– La signature de mon fils ne vaut rien.

– Ce n’est pas de la signature du fils de M. le baron qu’il s’agit, c’est de la sienne propre, de la signature du baron d’Arnheym.

– De la mienne ?. Je n’ai rien signé du tout. Je ne paierai pas.

– De la sienne, ou du moins d’une signature tellement bien imitée, que c’est sérieusement à s’y méprendre. Moi qui ai vu les billets, je puis. dire à M. ie baron que cela a été réellement fait d’une façon supérieure.

– Ah ! et qui a imité ma signature ? dit M. d’Arnheym en serrant les poings.

– Je suis encore dans cette circonstance le porte-parole de M. Samuel Brühl. Je crois, il croit du moins, tout lui fait supposer que c’est monsieur votre fils lui-même qui a cru pouvoir se permettre, en votre absence sans doute, de signer pour vous.

– Je ne paierai pas !

– En ce cas, à mon grand regret, je dois prévenir M. le baron que si demain avant midi, il n'a pas payè, à l'ordre de M. Samuel Brühl, la somme de cinq cent mille francs, montant de la créance, une plainte en escroquerie sera déposée au parquet.

– Mon fils ne saurait être poursuivi en escroquerie pour avoir imité la signature de son père. Dites bien de ma part à M. Brühl que je ne paierai pas.

– M. le baron me pardonnera cette fois encore d'insister, mais c'est que M. son fils n'a pas seulement imité la signature de M. le baron, il a aussi imité la signature du caissier de la maison,

– Tu en as menti, drôle, ou tu vas me donner immédiatement la preuve de ce que tu avances.

Et M. d'Arnheym, cédant à la colère qui grondait en lui depuis si longtemps, s'élança sur le petit Fourme, et avant que celui-ci n'eût eu le temps de faire un mouvement, le happa à a cravate et se mit en devoirr de le secouer fortement.

Le petit Fourme devint livide. Sa cravate, heureusement, était un de ces, cols qui se boutonnent par derrière, le bouton céda au premier effort et le malheureux, s'échappant des mains du terrible banquier, mit prudemment, comme l'avait fait jadis Oscar, la table entre lui et le baron d'Arnheym.

Cela fait, il fouilla dans la serviette et en retira une chemise, sur laquelle était écrit en très gros caractères : *Affaire d'Arnheym*, et, tout suffoqué encore, ne pouvant plus trouver une parole, il fendit au banquier un billet, sur lequel la signature d'Oscar, celle de son père et celle du caissier de la maison s'étalaient toutes les trois, provenant évidemment de la même main.

Cette fois, la colère du baron ne connut plus de bornes ; il devint d'une effrayante pâleur et s'avança sur Fourme, dont les jambes se mirent à trembler très fort, se croyant perdu.

– Misérable ! s'écria-t-il, combien t'a-t-on donné pour cela, vil gredinn ? Que t'a-t-on payé ?...

Fourme ne lui-laissa pas le temps d'achever.

– Cent francs, monsieur le baron, cent malheureux francs ! Mais j'avoue que si j'avais pu supposer un seul instant que ce fût si dur, j'aurais' demandé le double !

La colère du baron ne connut plus de bornes. Cette fois, Fourme, acculé, ne put y échapper. M. d'Arnheym lui avait sauté à la gorge ; c'était décidément une manie.

Le petit Fourme crut sa dernière heure venue ; ses jambes se dérobèrent sous lui, il ferma les eu\, sa tête roula dolente sur son épaule, et tandis que la serviette l'abandonnait, répandant sur le tapis papiers, cahiers et dossiers, lui-même, lancé d'une main furieuse, alla choir dans un coin et y demeura comme une masse inerte.

Il a été dit déjà que cette bienheureuse serviette était, pour le petit Fourme, le trésor de Simonide. Tout comme Bias, Fourme pouvait dire : *Omnia mecum porto*. C'était inouï tout ce que ce portefeuille crevassé venait d'éparpiller sur le tapis de papiers de diflérentes formes.

Au milieu de ce fouillis de feuilles jaunes et blanches, une fiche de grande dimension sortait d'un épais dossier.

Deux noms en tête, écrits en grosse écriture ronde, frappèrent sans doute le banquier, car ils produisirent une trève dans sa colère. Il se baissa et prit la fiche, qu'il lut avidement.

Affaire Cayoliss et Le Carol », tel était le titre ; puis venait une série de longues indications en caractères minuscules dont le baron n'eut pas le temps de prendre connaissance, car le petit Fourme revenait à lui et commençait à pousser des cris de paon :

– Mes papiers ! braillait-il, je suis mort. Mes papierss !

Le baron d'Arnheym fit prestement disparaître la fiche dans un tiroir de son bureau, avant que le petit homme d'affaires pût s'en apercevoir.

– Je suis morrt ! criait toujours Fourme étendu ; mes papiers !

– Relevez-vous, lui dit le banquier d'une voix brève, vos papiers sont là, ramassez-les et allez-vous-en.

Le pauvre petit Fourme ne se le fit pas dire deux fois. Il ramassa sa sacoche, y fourra pêle-mêle son trésor, et s'esquiva sans adresser la parole au banquier et sans que, de son côté, celui-ci lui dit un mot.

Quand il eut entendu les pas du petit homme s'éloigner, M. d'Arnheym se leva, alla par lui-même s'assurer par la fenêtre que l'agent d'affaires sortait bien de l'hôtel, puis il revint à son bureau et lut attentivement' la note Cayolis Le Carol.

– le ne m’étais pas trompé, fit-il.

L’image de Nadèje lui passa devant les yeux.

– Oh ! cette femme ! cette femme ! Il me la faut !

Puis, il se remit à lire attentivement sa fiche.

Prenant alors une feuille de papier, il écrivit :

Monsieur,

Au moment de partir pour la campagne, je réfléchis et je change d’avis, relativement à l’affaire dont vous êtes venu me parler. Venez donc après – demain soir dîner à Chatou, villa Balbi, rive gauche. Je vous reverrai avec plaisir et je vous proposerai des arrangements, que vous trouverez convenables, je l’espère.

« Baron D’ARNHEYM. »

Puis il mit sur l’enveloppe l’adresse qui se trouvait au bas de la fiche :

M. Fourme, agent d’affaires,
Rue de.

XXI

LE PORTRAIT MYSTÉRIEUX

Prévenu la veille par un mot de sir Gérald, Tony Feuquières trouvait à sa porte, le lendemain du jour où se passaient ces événements chez le baron d’Arnheym, un petit coupé bas, attelé d’un cob gris-de-fer, lequel se mit à trotter d’un train du diable sitôt que le cocher lui eut rendu la main.

Feuquières, rompu à tous les rouages de la vie parisienne, n’était pas sans éprouver une pi quante curiosité en se rendant chez sir Gérald. Le mystère, les précautions, et jusqu’à cette voiture l’emmenant dans un lieu inconnu, tout cela sortait le peintre des sentiers battus et commençait à vivement l’intéresser.

– lu sais, ayait-il dit à Henri Bousquet, qui était venu l'accompagner jusqu'à la portière, ce soir, je coucherai à Argenteuil ; j'y travaille maintenant mieux qu'à Paris, je t'y attends donc demain ; ton tableau est assez avancé, laisse-le reposer un peu. Voilà huit jours que tu dois y venir, et ton travail te sert toujours d'excuse. Viens, tu feras des éludes, et cela te reposera un peu.

Feuquières possédait, en effet, à Argenteuil, une maison de campagne, comprenant un atelier plus vaste encore que celui de Paris. C'était un peu pour le père Leduc, il faut le dire, qu'il avait choisi cet endroit. A Argenteuil, la Seine est large, et le vieux matelot passait ses jours et surtout ses nuits à courir des bordées dans le bassin, avec un sloop paré et gréé comme pour un prince, naviguant avec fureur, pêchantt avec rage, heureux encore sur cette mer en miniature, qui lui rappelait sa jeunesse et son bienheureux métier.

– Ça n'a pas pour deux sous de sel toute cette eau-là, disait-il avec dédain ; mais c'est encore agréable de se pomoyer là-dessus

Le cob filait donc comme le vent, remontant les Champs-Élysées et se dirigeant sur Courbevoie. Un peu avant d'arriver à la Seine, le coupé tourna sur sa droite et s'engouffra dans le parc de Neuilly. Il s'arrêta à une grille donnant sur une maison de campagne, élégante sans dout, mais semblable à tous les jolis séjours qui se montrent si nombreux aux environs de Paris.

– Peuh ! murmura Feuquières, tandis que la grille tournait sur ses gonds, la maison ne dit pas grand'chose ; ça peut tout aussi bien appartenir à un vieux marchand de chaussettes qu'à un pair d'Angleterre. Nous revoici, dès l'abord, en pleine banalité.

Des domestiques, grooms et cochers anglais, lavaient des voitures dans la cour d'entrée et étrillaient des chevaux.

Un valet de chambre s'inclina devant le peintre en lui ouvrant la portière, et lui dit :

– Si monsieur veut bien me suivre, mon maître attend monsieur.

Feuquières, précédé du valet, traversa la maison d'habitation, puis un jardin anglais assez vaste. Le domestique s'arrêta au fond du jardin, devant un mur, au milieu duquel se voyait une petite porte en bronze. Cela fait, il porta à ses lèvres un petit sifflet d'argent, et en tira deeux sons prolongés.

La porte tourna sur ses gonds, et le valet de chambre s’effaça pour laisser passer Feuquières.

– Tiens ! tiens ! tiens ! se dit ce dernier, mais je m’étais trompé. Ce n’est pas banal du toutt ; elle est drôle, cette porte en bronze.

Et il entra. La porte se referma sur lui avec un bruit sourd. Il était dans l’obscurité ; mais, au même instant, une autre porte s’ouvrit devant luii ; un jet de lumière étincelante l’inonda, et une voix bien connue lui souhaita la bienvenue par ces mots :

– Tous mes respects et tous mes remerciments, mon cher maître ; donnez-vous la peine d’entrer.

C’était sir Gérald Northon, mais non point l’élégant gentleman qui s’était présenté dans l’atelier de Feuquières. Il avait revêtu le costume de rajah, tel que le portent les princes indiens dans leurs palais asiatiques. Une longue robe de cachemire, serrée à la taille par une écharpe de soie et d’or dans laquelle était passé un kandjar étincelant de pierreries ; aux pieds, des babouches pointues brodées de perles et de plumes, sur lesquelles tombait un caleçon de satin tramé d’un rouge sombre ; sur la tête, un turban de mousseline blanche relevé au milieu par une petite aigrette que maintenait un gros diamant, tel était le costume sous lequel sir Gérald apparut à Feuquières, costume que le jeune homme portait du reste avec une gracieuse aisance.

Le peintre rendit le salut et serra la main que sir Gérald lui tendait.

Une chose frappa Feuquières. Sir Gérald, contre son habitude, portait sous son turban les cheveux relevés, et au milieu du front apparaissait un signe étrange, une étoile d’un rouge vif, d’un rouge de flammes, signe naturel, appelé vulgairement tache de vin, qui sous cette forme bizarre produisait un saisissant effet.

Les deux portes formaient un étroit corridor au bout duquel se tenait sir Gérald. Feuquières et lui traversèrent une galerie sombre et pénétrèrent dans un vestibule carré pavé de mosaïques et lambrissé de marbres de diverses couleurs. Un jet d’eau s’élançant d’une large coupe d’onix. rafraîchissait cette pièce, dans laquelle se tenaient accroupis, ou les jambes croisées sur des bancs de marbre, plusieurs serviteurs cuivrés, lesquels se dressèrent respectueusement à l’aspect de sir Gérald et de son hôte.

– Voilà des gaillards, dit le peintre *in petto,* qui m’étrangleraient fort probablement sur un signe de ce jeune seigneur et qui jetteraient ensuite mon corps dans les eaux de la Seine, absolument comme si c’étaient celles du Gange

Le vestibule, par une baie sans porte, s’ouvrait sur une immense cour carrée, plantée de latanierset de palmiers d’Asie ; un haut vitrage les surplombait et faisait de la cour une serre énorme, folle, sur laquelle donnaient les bâtiments à galeries et à varangues d’un palais indoue. Du milieu d’un bassin, d’où s’ébattaient des poissons fantastiques d’or et d’azur, une haute gerbe d’eau s’élevait et retombait en pluie fine sur un rocher moussu ; dans les fentes de la roche poussaient des raquelles et des cactus, parmi lesquels des tortues aquatiques et des salamandres jaunes prenaient leurs ébats.

– Mais c’est le palais de Fortunio, murmura encore Feuquières ; çà y est le plein, et on prétend que les romanciers inventent quelque chose, et que c’est leur imagination qui fait tous les frais. Je ne suis pas fâché d’être venu ici ; pour peu que la suite réponde au premier feuilleton, cela promet d’être fort intéressant.

Cependant sir Gérald, précédant le peintre, traversait le jardin. Ils arrivèrent à un massif épais de lianes et de palmes que surplombait un kiosque, ou plutôt une sorte de pagotin dont les stores en soie grége étaient ornés de scènes de la mythologie indoue.

Deux fakirs accoupis en défendaient l’entrée. A un signe de sir Gérald, ils tombèrent agenouillés à quatre pattes, et les deux visiteurs gravirent des degrés de jaspe rouge qui don naient accès dans le petit temple.

Quatre cassolettes, brûlant aux quatre coins, jetaient dans l’air des vapeurs épaisses de champacka et de santal. La chaleur venant de la serre eût été insupportable si des esclaves n’avaient agité deux grands panckas de vétiver qui descendaient, comme des immenses chauves-souris, de la voûte du kiosque.

Au fond, adossée à une sorte d’autel que surmontait un Brahma tout doré, une femme était étendue sur des coussins de cachemire. Elle avait dépassé la quarantaine, et elle conservait cependant les traces de la plus grande beauté. Enveloppée dans une robe (e crêpe de Chine à dessins sombres, elle

portait sur la tête une sorte de petite tiare en filigrane d’or et en perles ; dees cercles d’or à gros diamants ornaient ses oreilles ; un troisième, au milieu duquel brillait une pierre plus grosse encore, lui traversait le nez. Son teint, d’un jaune d’ambre, annonçait Sa nationalité, et ce qui frappait le plus dans cette singulière physionomie. c’étaient deux grands yeux noirs, brillants, frangés de longs cils. Allanguis et tristes, ils demeuraient pourtant les plus beaux yeux du monde, et on ne pouvait les oublier après les avoir vus.

– Des yeux splendides ! se dit Feuquières. Quel point de lumière il y a là dedans ! C’est superbe, et quelle couleur ! Il est charmant, mon petit rajah, de m’avoir amené ici. Je m’amuse infiniment.

Un petit eunuque jaune, émancié et glabre, agitait un chasse-mouches d’une main et de l’autre éventait sa maîtresse d’un grand éventail de bois de santal. D’autres esclaves groupés tenaient à portée de sa main de la confiture de rose, de l’eau glacée et un houcka merveilleusement niellé.

– Ma mère, dit sir Gérald en s’inclinant et en prenant la main de Feuquières, voici le gentleman dont je vous ai parlé et qui a bien voulu consentir à venir jusqu’ici, pendant un certain laps de temps, pour faire votre portrait.

– Soyez le bien venu, répondit celle à laquelle sir Gérald avait donné le nom de mère, et merci, monsieur.

La conversation avait lieu en anglais le plus pur, et cela sans le moindre accent. Feuquières, de son côté, qui parlait couramment cette langue, répondit qu’il était trop heureux d’avoir sous les yeux un aussi merveilleux modèle, dont son pinceau ne pourrait jamais rendre les splendeurs.

– Princesse, dit encore sir Gérald, en donnant à sa mère le titre par lequel d’ordinaire on la désignait, vous avez donné des ordres ; l’atelier est-il prêt ?

– Oui, oui, tout est prêt. Et quand désirez-vous commencer, monsieur ? ajouta-t-elle en s’adressant à Feuquières.

– Mais immédiatement, si vous le voulez, lui répliqua le peintre, dont la curiosité croissait.

Deux femmes jeunes qui se tenaient aux côtés de la princesse aidèrent celle-ci à se lever. Elle passa, imposante et superbe, devant sir Gérald et Feuquières, en leur disant :

– Venez, messieurs, je vais vous montrer le chemin.

Traversant la serre, elle les conduisit alors à un corps du bâtiment qui formait l'un des côtés du rectangle. Un escalier de bambou conduisait à un escalier spacieux où des chevalets, des toiles de différentes grandeurs, des séries de vessies et de pinceaux avaient été disposés avec un soin méticuleux. Des rideaux de serge verte permmettaient de modérer ou d'augmenter à volonté le jour nécessaire. Là on retombait dans la vie parisienne et artistique. N'eussent été la princesse et sir Gérald avec leurs costumes asiatiques, n'eussent été les cris de cacatoès et de perruches violettes qui s'agaçaient dans les palmes des arecs, et qui voletaient parfois sur le bord de la fenêtre entr'ouverte, Feuquières se serait cru retourné Chaussée-d'Antin ou boulevard Rochechouart, dans le premier atelier venu de première grandeur.

Tout en garnissant sa palette, l'artiste se crut en devoir de complimenter la princesse sur la splendide demeure qu'il venait d'entrevoir.

– Oh ! fit-elle négligemment, c'est bien petit, mais en Europe, je le savais, la place manque !

La séance commença. Feuquières arrangea la pose ; la princesse se prêtait de bonne grâce, et en souriant, à tous les préparatifs nécessaires. Une fois au point, l'artiste saisit son crayon d'une main ferme, et, en quelques coups, esquissa entièrement le portrait.

Il s'arrêta cependant. L'œil de la princesse venait de changer d'expression, un petit tremblement nerveux qui n'échappa point à l'artiste Tenait de la saisir.

Une drapetie du fond de l'atelier se souleva, et un homme âgé, droit et sec, pénétra dans l'atelier.

Tout de noir habillé, avec un col blanc rabattu sur un cercle noir, il avait l'air d'un de ces quakers que nous envoie l'Amérique.

– Sir Butler ! fitimplement sir Norton en présentant le nouveau venu.

Et il ajouta comme explication :

– Un ami de la famille.

XIII

OU BUTLER PREND UN VIF INTÉRÊT A LA PEINTURE

Après avoir salué, Feuquières s’était remis à l’ouvrage, et, à grands coups de grosse brosse, plaçait les premiers tons.

Ce Butler, qui venait jeter sa note sombre avec sa triviale redingote noire dans ce concert de chatoyantes couleurs, ce Butler lui déplaisait tout en l’intriguant fort, plus que tout le reste.

Qui cela peut-il être ? Un ami, a dit sir Gérald. En tout cas, c’est un vilain ami. Ce n’est pas un intendant, car il s’échappe réellement de sa personne un grand air d’autorité. Pourquoi la princesse a-t-elle tremblé ? Pourquoi tremble-t-elle encore ? Elle ne peut pourtant pas appartenir à ce vieux drôle. En a-t-il un œil, ce vieux milan déplumé ! œil de bourreau, va !

Le mystère commençaiit à rudement se compliquer et donnait large cours à l’imagination de l’artiste.

Des domestiques avaient apporté des houkas et des plateaux chargés de pâtes glacées.

Ayant placé la tête, confuse encore, dans un glacis qui faisait fond, Feuquières se reposa un instant. La présence de ce Butler le gênait.

– Nous étions si bien là, tous les trois ! ça allait êire charmant, ces séances de peinture ; il fallu que ce gêneur vint nous déranger.

Il se remit à l’œuvre, espérant que Butler. gêneur, découragé par son silence, finirait par s’en allei, et qu’alors, débarrassé, on pourrait causer un peu. Mais sir Butler ne paraissai nullement songer à la retraite. Il allait et venait dans l’atelier absolument comme s’il eût été chez lui.

Enfin, ce fut sir Butler lui-même qui se décida à rompre le silence, en s’adressant directement au peintre.

Feuquières remarqua que sir Butler parlait anglais avec un accent guttural, accent étrange, qu’il ne se souvenait d’avoir entendu nulle part. A part cela, l’homme noir s’exprimait avec une grande pureté.

– La princesse est très heureuse, ditt-il, qu’un peintre de si grand mérite ait bien voulu consentir à se distraire de ses travaux pour lui consacrer

chaque jour quelques heures. C’est Réel.ement un grand sacrifice que vous avez fait à à sir Norton, et il ne saurait trop vous en être reconnaissant. On ne retrouve point ailleurs que chez soi, ses aises, ses habitudes et tout ce lui est si nécessaire à un peintre. –

– Mais, je vous demande pardon, monsieur, répliqua Feuquières, je suis ici mieux que je ne saurais l’être chez moi. On a prévenu jusqu’au moindre de mes désirs, le jour est parfait, ces brosses sont exquises, ces couleurs on ne peut meilleures ; je suis même confus de toute la peine que l’on a prise pour moi.

– Mais, mon cher maître, répondit sir Norton, c’était bien le moins.

Sir Buller revint à la charge.

– On ne vous en doit pas moins des remerciments, car enfin, un peintre tel que vous est très demandé ; vous êtes, je le sais et les journaux nous l’apprennent chaque jour, surchargé’ de commandes.

– Les journaux ne savent pas ce qu’ils disent, interrompit Feuquières, impatienté de voir que l’on s’occupait tellement de sa personnalité. Je n’ai pas tant de commandes que l’on veut bien le dire ; d’ailleurs, je ne fais que des portraits, et tout artiste étant doublé d’un paresseux, j’aime aussi avoir beaucoup d’heures de loisir. Il me les faut d’ailleurs : le temps n’est plus où je pourrais travailler d’urrache-pied ; c’était bon au temps de la jeunesse, mais, et il termina en souriant, ces beaux jours sont passés.

– Sir Norton, reprit sir Butler, m’a parlé d’un magnifique portrait qu’il aété assez heureux pour admirer dans votre atelier. Une merveille, paraît-il.

Et l’homme noir regarda fixement le jeune homme en disant ces derniers mots. Celui-ci parut embarrassé.

– C’est celui, continua Butler, de la fille de l’un des gros banquiers de Paris, de monsieur. monsieur.... et il eut l’air de chercner le nom, du baron d’Arnheym.

– Oui, répondit Feuquières, j’ai été assez heureux pour réussir le portrait de Mlle Eliane d’Arnheym, il est vrai, fit-il avec galanterie, en inclinant la tête devant la princesse, que je ne croyais pas, avant la séance d’aujourd’hui, que l’on pût trouver modèle plus accompli que Mlle Eliane. Elle est aussi modeste, aussi charmante qu’elle est belle, cette jeune fille.

– N’est-ce pas, monsieur ? ne put s’empêcher de dire sir Gérald, n’étant plus maître de son enthousiasme.

Un sourire sinistre effleura les lèvres de Butler.

– Le père est très riche, n’est-ce pas ? une grosse fortune de Paris, fortune bien assise, on dit, malgré cela, la jeune fille excessivement simple.

– Je croyais l’avoir déjà dit, répliqua Feuquières avec intention ; chez nous, le mot modestie veut dire tout cela.

La sécheresse de ton que le peintre venait d’apporter à cette dernière phrase ne découi agea point Butler, qui, paraît-il, était décidé à continuer l’entretien coûte que coûte.

– Mais, dites-moi, monsieur, reprit-il, et vous voudrez bien excuser ma curiosité, je l’espère, car, nous autres étrangers, nous sommes avides de connaître ce côté si intéressant des mœurs parisiennes, absolument inconnu par nous ; mais, dites-moi, tout à l’heure, je n’ai pas tout dit lorsque j’exposais qu’en faisant abandon de votre temps à la princesse, vous vous dérangiez Je toutes vos occupations. Si je ne me trompe, maître et grand maître, sir Butler s’inclina à son tour, dans le grand art de peindre, vous avez une classe, de nombreux élèves ; que deviennent-ils quand vous n’êtes pas là, car ce doit être tout un monde à gouverner ?

– J’ai, en effet, plusieurs élèves, répondit Feuquières, mais ils n’ont point besoin de moi à toute heure. Ils travaillent ou ils ne travaillent pas, ils sont libres. Quand je suis là, je corrige, je donne des conseils, mais ce n’est point un assujettissement ; le mot maître, en ce cas, est mal choisi. On devrait dire premier élève, car, en peinture, comme en toute autre chose, c’est quand on croit savoir le mieux que l’on s’aperçoit que l’on ignore tout. Êtes-vous fatiguée, princesse ?

– Non, répliqua la mere ce sir Gérald ; nous autres Asiatiques, l’immobililé est notre pose favorite.

– Et parmi vos élèves, insista Butler, revenant encore à la charge, il y en a-t-il beaucoup qui percent, qui deviennent aussi de grands neintres ? Il me semble, à moi indigne, que c’est tellement au dessus de mes forces, que le peintre de talent est un être absolument fantastique.

– Peu arrivent, il y a des non-valeurs. B au-coup se découragent, beaucoup s’aperçoivent qu’ils se sont tiompés sur leur prétendue vocalion

et renoncent à la lutte. Mais il en est qui persévèrent, qui combattent, qui ont le feu sacré. Ah ! j'en ai un en ce moment, je vous promets qu'il ira loin ; c'est mon élève chéri, mon Benjamin. Rangé, sérieux, studieux, il a tout pour lui, ce garçon-là.

– Vousle nommez ? demanda naïvement Butler.

– Henri Bousquet. Mais sir Gérald l'a déjà vu quand il m'a fait l'honneur de venir me voir. C'est l'élève qui piochait un paysage dans mon propre atelier. Quelle charmante nature ! continua Feuquières en s'animant, car on sait déjà quelle affection il portait à Henri ; il est bon, aimant, dévoué. Il est trop sage, seulement, ce garçon-là, il vit comme une petite fille, aux Batignolles, avec sa mère. Et avec cela un talent réel, inné. Je vous prédis qu'il ira loin.

Durant cette scène et tandis que Feuquières parlait avec volubilité, le même sourire cruel ne cessait de plisser les lèvres de Butler ; son œil fixe, dur, terrible ne quittait pas sir Gérald, qui, tout décontenancé, cherchait vainement à l'éviter.

– Ah ! monsieur, dit enfin Feuquières, vous paraissez vous intéresser beaucoup à la peinture ; le jour où vous aurez des travaux à faire, des fresques, des panneaux, des portraits même, pensez, je vous en prie, à mon élève aimé. Je vous promets que vous vous en trouverez bien. C'est moi qui, à l'avance, m'engage pour lui et réponds de lui. Tenez, dit l'artiste en souriant, si vous n'êtes point content, foi de Tony Feuquières, je consens à recommencer moi-même la commande.

– Vous pouvez en être sûr, – et Butler accentua ces paroles d'un ton étrange, tandis qu'il regardait encore fixement sir Norton. Je ferai quelque chose pour lui. Henri Bousquet, n'est-ce pas ? Du reste, chez vous, à Paris, on a l'adresse.

Feuquières remercia, tout heureux, en pensant que sans doute il avait été utile à son élève.

Il avait continué de peindre, avec cette promptitude qui lui est propre ; aussi l'ébauche commençait-elle à sortir du vague, les traits se dessinaient déjà, quoique confusément, mais annonçant déjà une parfaite ressemblance avec le modèle.

La princesse se leva.

– C’est moi qui, si vous le voulez bien, monsieur, vais vous donner le signal de la retraite, car bien que je sois loin d’être fatiguée, je ne veux point vous imposer si lourd travail. Merci, pour cette première séance, comme pour toutes les autres, et à demain si vous êtes libre, termina-t-elle en s’inclinant et en tendant une petite main ambrée, fine et potelée, sur laquelle l’artiste déposa un baiser en saluant.

– On va vous reconduire à Paris ? demanda sir Gérald en remerciant à nouveau Feuquières.

– Non. Je vous remercie. Je vais à Argenteuil, où j’ai une propriété ; j’y demeure même depuis quelque temps, ne venant à Paris que lorsqu’il m’est impossible de faire autrement. La voiture, si vous le voulez bien, me conduira à Asnières, où je prendrai le train.

– Mais pas du tout, L s chevaux vous conduiront aussi bien à Argenteuil et vous n’y perdrez que quelques minutes.

– Argenteuil ? interrompit sir Butler. Mais est-ce que le baron d’Arnheym, dont nous parlions tout à l’heure, n’a pas une propriété également de ce côté ?

– Pas tout à fait ; sa villa, la villa Balbi, est à Chatou, du côté du pont de Bezons.

– Alors, dit sir Gérald, c’est à Argenteuil que l’on vous prendra demain ?

– Parfaitement. Si ce n’est abuser.

Feuquières prit congé et fut accompagné jusqu’à la porte de bronze par sir Gérald. Un intant plus tard, un coupé de poste l’enlevait du côté de la Seine au galop de qualre chevaux.

Lorsque sir Gérald eut quitté le peintre, il revint sur ses pas, pensif, la tête basse. Un violent combat semblait se livrer en lui.

Un domestique indou se tenait à l’entrée de la serre, attendant des ordres.

– Eh bien ! Ayeb, as-tu fait ce que je t’ai commandé ? dit sir Gérald en dialecte cyngalais.

– Oui, maître. Demain, le banquier quitte Paris incognito, la jeune fille sera seule.

– Les domestiques seront consignés.

– Oui, maître.

– Alors, à demain,

Et sir Gérald s’éloigna.

L’esclave allait se retirer de son côté, quand de derrière un bananier touffu apparut sir Butler.

A sa vue, l’esclave parut en proie à une terreur folle et tomba à genoux, la tête inclinée vers la terre.

– Tu as reçu les ordres du saëb, c’est bien, maintenant, vile poussière, écoute les miens.

XXIII

LA RESSOURCE SUPRÊME

Revenons au baron d’Arnheym, que nous avons laissé lançant son invitation à dîner au petit Fourme.

Cela fait, le banquier demeura longtemps plongé dans une douloureuse rêverie. L’image de Nadèje l’obsédait. Pour cet homme, qui n’avait jamais aimé, l’amour était une véritable torture, que redoublaient encore les angoisses de la ruine.

– De l’argent ! De l’argent ! répétait-il en serrant les dents. Ma ruine ! ah ! ils se sont encore trop pressés, les misérables. Elle n’est point encore consommée ! Est-ce qu’on ruine un homme comme moi ?

Il poussa un bouton de sonnette électrique, placé sur le bureau à porlée de sa main.

Un domestique parut.

– Joseph, lui dit le baron, vous connaissez bien le marchand de diamants de la rue de la Paix, Toupinel ?

– Oui, monsieur le baron.

– Prenez une voiture, allez immédiatement chez lui et ramenez-le. J’ai un pressant besoin de lui parler. Vous lui direz que c’est une affaire qui ne souffre aucun retard.

Le lecteur se souvient-il d’un personnage grotesque qui apparut, aux débuts de cette histoire, sur les rivages de l’île de Ceylan ?

Arthur Toupinel était revenu de l’Inde sans le moindre diamant et avec encore moins de perles. Il avait dépensé beaucoup d’argent, car les byadères sont coûteuses. Le boulevard l’avait donc revu Gros-Jean comme devant. A peine de retour à Paris, son frère aîné mourait subitement, et Arthur se trouvait seul chef de la grande maison de joaillerie qui étincelle rue de la Paix.

Au milieu de ce cerveau mal équilibré une pensée juste se fit jour. Arthur se vit à la merci des bayadères parisiennes, autrement terribles que celles de Ceylan ; il prit donc des commis éclairés, éprouvés et expérimentés, et se décida à s’en rapporter à leurs avis. Ce qu’il n’aurait jamais accepté de son fière, il le reçut d’étrangers à ses gages, et la maison Toupinel continua comme devant à tenir le haut du pavé. Durant des années, il avait pu mettre en circulation des pierres d’une beauté rare, inférieures sans doute à la gemme folle qu’il avait rêvée, mais qui cependant lui avaient valu de beaux bénéfices et une vogue toujours croissante.

Comme une métamorphose n’est jamais incomplète, Arthur, en devenant lui-même propriétaire d’une superbe fortune, s’était également transformé sous un autre côté. De prodigue, il était devenu fort avare, ce que l’on nomme vulgairement un véritable rapiat.

Puis les années aidant, les affaires importantes, tout le souci d’inquiétudes qu’elles traînent avec elles, tout cela avait fort rassis Arthur, ne outre des années.

Il ne se fit point attendre et répondit aussitôt à l’appel du baron d’Arnheym. C’étaient de vieilles connaissances, d’ailleurs, Toupinel devait une grande gratitude au baron ainsi qu’on va le voir dès le commencement de l’entretien.

Après les salutations d’usage, ce fut Toupinel qui commença le feu en allant – au-devant par ses questions pressées et drues.

– Eh bien ! monsieur le baron, qu’y a-t-il pour votre service ? Un nouveau diamant, une nouvelle perle à me proposer ? Je me suis immédiatement rendu à vos ordres, monsieur lebaron. Ah ! je sais trop ce que la maison Toupinel vous doit. Elle vous doit ses plus belles palmes, ses

lauriers les plus sérieux. Elle sait tout ce que vous avez fait pour elle. Aussi n'oublierons-nous jamais que c'est grâce à vous qu'elle a pu réaliser d'aussi brillants bénéfices, grâce à vos propres brillants. Eh ! eh ! il n'est pas mauvais, celui-là, qu'en dites-vous, monsieur le baron ?

Et Arthur Toupinel, satisfait de cette pointe plus que médiocre, se frotta les mains avec une évidente satisfaction. Comme on peut le voir, l'esprit de ce cher Arthur n'avait ni changé, ni vieilli, il était demeuré aussi inepte.

– Je n'ai plus de diamants à vous offrir, mon cher Toupinel, reprit le baron d'Arnheym avec une parfaite urbanité, car il y a très longtemps déjà que je ne fais plus d'affaires avec ces marchands du Brésil, auxquels je consentais à servir d'intermédiaire.

– Je le regrette, monsieur le baron, je le regrette. Ayant fait d'excellentes affaires avec vous, j'eusse été des plus heureux d'en conclure encore une meilleure.

– Quandje dis que je n'ai pas de diamants à vous offrir, je me trompe. Il en est un, vous le connaissez déjà, dont j'ai refusé toujours de me dessaisir, et sur lequel j'emprunterais volontiers une forte somme. Etes-vous l'homme de cette affaire-là ? Vous connaissez la pierre, il vous a été déjà donné de l'admirer. Vous êtes depuis longtemps fixé sur la valeur de l'objet. Qu'en dites-vous ?

Arthur eut un moment d'hésitation. Au battement de ses paupières, on pouvait, voir qu'il était en proie à une vive émotion.

– Ah ! monsieur le baron, si vous saviez combien vous me déchirez le cœur. Vous allez au devant du rêve de toute ma vie. Moi, Toupinel, Arthur, être le père d'un diamant qui dépasse en beauté, en splendeur, l'Etoile du Sud et le Sancy, le Régent et le Grand Mogol ; mais vous n'y pensez pas, monsieur le baron, j'en deviendrais fou de joie, d'orgueil, de je ne sais quoi encore. Mais voyez-vous, Arthur Toupinel n'est plus l'ancien Toupinel des jours passés, il connaît le prix de l'argent, et il sait que dans toute sa maison il ne trouverait pas la centième partie de ce qu'il faut pour payer une semblable merveille.

– Je ne vous demande pasà la payer. Je vous demande de me prêter une somme importante.

– Prêter de l’argennt ! monsieur le baron ; prêter de l’argent, monsieur le baron ; mais je n’en prêterais même pas à mou père, si le ciel m’avait fait la grâce de me conserver le mien. Les autres diamants que monsieur le baron m’a fait l’honneur de me céder, c’est un à un que j’en suis devenu acquéreur. Cela a marché par cent, deux cents, cent cinquante mille francs, quelquefois plus, quelquefois moins. Mais ici, c’est une somme de plusieurs millions dont il s’agit, et Arthur Toupinel ne se sent pas les reinns assez solides pour s’embarquer dans semblable aventura.

– C’est votre dernier mot, Toupinel ? fit le baron en fronçant le sourcil.

– Le premier et le dernier, monsieur Je baron, le premier et le dernier, à mon grand regret. Dieu sait si une merveille semblable, une étoile du firmament, aurait fait mon affaire ! Ah ! s’il y a quinze ou vingt ans, vous m’aviez proposé semblable marché ! Ah ! j’aurais plutôt vendu la peau de mon corps ! Mais aujourd’hui, Toupinel connait trop la valeur de l’argent.

– Il y a quinze ou vingt ans, double brute, je ne venais pas de perdre deux ou trois millions à la Bourse ! marmotta le banquier entre ses dents.

Il reprit tout haut :

– Et vous ne connaissez personne, Toupinel, qui voudrait faire cette affaire-là avec moi ? Vous auriez une bonne commission. Cela doit vous tenter, cependant.

– Je connais quelqu’un. Oui, monsieur le baron, et il n’y a que ce quelqu’un-là qui puisse se lancer dans une pareille affaire. C’est un Russe.

– Ah ! s’écria d’Arnheym, c’est le comte Panhoff. Je le connais aussi bien que vous. Toupinel, et je n’ai besoin de personne pour me mettre en rapport avec lui. Il n’est point en ce moment à Paris, il est à Londres.

– J’en suis pour ce que j’ai dit, monsieur le baron. Il n’y a que le comte Panhoff qui cherche depuis bien des années un diamant extraordinaire pour l’empereur de Russie, il n’y a que le comte Panhoff qui puisse faire pareille affaire. Songez donc, monsieur le baron, pas même l’empereur de Russie ne pourra vous le payer à sa valeur ; il vous donnera peut-être six, huit millions, la pierre vaut quatre fois cela.

Et là-dessus Toupinel prit congé en laissant le baron fort décontenancé.

Mais M. d’Arnheym n’était pas homme à demeurer longtemps abattu. De nouveau il posa le doigt sur le bouton de sonnette, et le même domestique

apparut.

– Mon fils est-il à l'hôtel ? demanda-t-il au. valet de chambre.

– Monsieur Oscar est rentré depuis à peu près une heure, monsieur le baron.

– –'– Dites-lui que j'ai à lui parler.

Un instant plus tard, Oscar faisait son entrée dans le cabinet de son père.

Pour employer ses propres expressions, il n'en menait pas large, le jeune Oscar. Fini le poignon, éparpillés les talbins, et mis à la porte de chez Nadèje. Toutes les guignes, quoi ! Et par dessus tout cela, le père d'Arnheym, qui n'était point tendre, et devait connaître le pot aux roses. Aussi fut-il tout penaud et l'oreille très basse, lorsqu'il se présenta devant l'auteur – de ses jours.

Il entra en tenant les yeux fixés sur la porte, et, pour se ménager une sortie, se retournant à tout instant :

– Je ne sais pas, murmura-t-il en entrant, si le darbier va en faire de la musique ! ça va être intense.

– Monsieur, dit le père, je vais être bref, et je ne vous ferai pas de scène. Ce serait parfaitement inutile. Vous pouvez donc détacher vos regards de la porte, je n'ai nullement envie de vous infliger la correction que vous méritez. Oscar poussa un soupir de satisfaction.

– Vous savez ce que vous avez fait, vous savez que vous avez commis des faux, que vous avez volé... Vous avez beau secouer la tête, l'argent qui est ma propriété, qui ne vous appartient pas, cet argent-là, vous l'avez pris.

– Dame ! fit Oscar naïvement, puisque tu ne Toulais pas casquer ; pardon, m'en donner.

– Vous savez donc que vous avez déshonoré votre nom, le nom du baron d'Arnheym. Ce que vous ne savez pas, monsieur, c'est que vous êtes sous le coup d'un mandat d'amener. C'est-à dire qu'une fois arrêté, on vous mène droit à Mazas, d'où, après le jugement, on vous expédie sur Clermont ou sur Poissy.

– Le coup de chausson de lisière, quoi ! dit à demi-voix Oscar. V'là du propre, et vous allez me laisser pincer ? C'est ça qui serait intense.

– Monsieur, pour vous mettre à l'abri de la toi, que vous avez violée, il vous faudrait payer cinq cent mille francs à ce misérable Samuel Brülh.

– C’est le père Brülh qui a fait cela ? le père Brülh, un ami !. Quelle canaille ! Moi qui comptais lui amener des amis !...

Le baron d’Arnheym ne répondit même pas.

– Je crois, reprit-il, que vous ne vous faites pas une idée exacte de la situation dans laquelle vous vous trouvez.

– Mais, répliqua Oscar en essayant de reprenune assurance qu’il était loin de posséder, mais vous n’allez pas me laisser boucler, je suppose ?

– Demain, si vous êtes à Paris, vous serez, comme vous le dites dans votre langage imagé, parfaitement bouclé. Vous serez arrêté, car vous êtes, je vous le répète, sous le coup d’un mandat d’amener.

– J’ai compris. Mais si vous casquez, c’est-à-dire si vous consentez à payer ?

– Voilà, conclut le baron avec un sourire narquois, en jetant à son fils un regard d’un indicible mépris. C’est que je ne puis pas casquer, comme vous dites. Une chose que vous ignorez, c’est que je suis littéralement ruiné, comprenez-vous, absolument ruiné, et que, par conséquent, je me trouve dans l’impossibilité la plus complète de payer les cinq cent mille francs à ce misérable Brülh.

Oscard, à cette révélation foudroyante, tomba. sans force dans un fauteuil.

Le baron d’Arnheym laissa Oscar durant un moment sous le coup de cette terrible nouvelle.

Quand il crut qu’Oscar était arrivé à un degré suffisant d’angoisse, il poursuivit :

– Relevez-vous, monsieur. C’est honteux, réellement, l’état dans lequel vous met la nouvelle de ma ruine. Faites appel à ce qui vous reste de courage, d’énergie, et tâchez au contraire de venir au secours de votre père, qui peut avoir besoin de vous.

– Et qu’est-ce que vous voulez que je fasse ?

Le baron eut un suprême haussement d’épaules.

– Monsieur, continua-t-il, il ne me convient. pas de vous voir arrêté. Ah ! ne vous pressez pas de me remercier, – Oscar venait de faire un mouvement de joie. – Il ne me convient pas que le fils du baron d’Arnheym aille en

prison avec les vulgaires malfaiteurs et défraie la chronique judiciaire des journaux. Vous allez partir pour Londres

Oscar se redressa d'un seul bond sur son fauteuil. Il était prêt. Plus de Nadèje, plus de cercle, de club, de fêtes et de Paris. Plus de Samuel Brüh et ses billets, puis Mazas, ce tasde pierres, comme on dit si justement et si terriblement dans la langue imagée qu'il employait. Tout heureux et tout guilleret, il ne demandait qu'à s'en aller.

– Vous parlez anglais, dit encore le banquier. Vous l'avez appris au collège, et vous avez vécu, bien malgré moi, avec ce monde de boock makers et de jockeys, grâce auxquels vous avez dû votre perfectionnement dans cette langue.

Oscar se lut. Son bagage d'anglais se bornant à quelques interrogations plus ou moins typiques, au moyen desquelles il avait la prétention d'épater Mlle Zozo et ses congénères.

Le banquier, pressé, prit ce silence pour un acquiescement.

– Vous allez donc, sans faire de préparatifs de voyage, partir ce soir pour Londres. En prenant le train de marée, vous y serez demain matin.

– Ça y est, dit Oscar, et avec plaisir.

– Une fois à Londres, vous descendrez dans un hôtel anglais, dans Regent street ; vous ferez une toilette convenable. Pour l'amour du ciel, pas de veston tourterelle, ni de cravate gorge de pigeon.

– Pas pour un clou de zinc, alors. Pardon, pas le moindre chic, veux-je dire ?

– Vous vous habillerez comme tout le monde.

– Je ferai cela pour vous, dit Oscarr avec soumission.

– Vous prendrez un cab, et vous vous ferez conduire Leicesler square, 22 ; voulez-vous écrire cette adresse ? Vous demanderez le comte Panhof. S'il est sorti, vous l'attendrez ; c'est affaire pressante. Quand vous serez en présence du comte, pour l'amour de Dieu, de la tenue. Tâchez de parler simplement français.

– Je tâcherai, mo : i père, répliqua cette fois encore Oscar, non moins soumis.

– Vous remettrez ma carte au comte, pour qu'elle vous accrédite auprès de lui, et vous lui direz ces simples mots, qui ne sont point difficiles à

retenir et que je vous prie de graver dans votre cervelle :

« Monsieur le comte, mon père consent à tout, et vous attend immédiatement à Paris. »

– C'est tout ? demanda Oscar.

– Absolument tout, répliqua M. d'Arnheym.

– Eh bien ! je pourrai faire cela, c'est pas malin.

– Je l'espère. Et le banquier eut encore un soupir. Agissez avec diligence. Jamais le Proverbe *time is money* n'a mieux été l'expressior de la vérité.

– Le temps de faire atteler, et je file.

– Tenez, termina le baron en tendant ur billet de banque à Oscar, voici cinq cents franc pour vos frais de route.

– Ah ! fit celui-ci en serrant prestement le billet dans son petit portefeuille complètement vide à cette heure, lui qui en avait vu passer une si jolie quantité depuis les deux papiers offerts à Mlle Célestine ! Et quand j'aurai fait ma commission au comte Panhoff, qu'est-ce qu'il faudra faire ?

– Vous reviendrez, le séjour de Paris sera sans danger pour vous.

Oscar, balbutiant un inintelligible remerciement, prit congé de son père. Un instant plus tard, un coupé bien attelé le menait grand train vers la gare Saint-Lazare.

– Il fallait donc en arriver là, murmura le baron après le départ de son fils, brûler ma dernière cartouche, c'est dur ! Je ne l'avais ja mais voulu, me dessaisir de ce talisman. C disait que c'est le porte-veine de ma fortune. Puis, c'est si beau, d'avoir là, à portée de la main, des millions, et de ne pas avoir à s'en servirr !

Il sonna encore, et fit appeler M. Carmer.

M. Carmer était le caissier de la maison d banque. Type de l'employé modèle, M. Carmer homme de soixante ans environ, était depuis dix-huit ans dans la maison, et portait un réel attachement à son maître. La nouvelle de La baisse à la Bourse lui avait causé un véritable désespoir. Il n'avait point dîné. Depuis la fermeture de la Bourse, il était le nez sur les livres, compulsant, comparant, supputant, additionnant, mettant les chiffres à la torture pour lâcher de parer à cette dette fantastique en présence de laquelle allait se trouver le baron d'Arnheym.

En le faisant appeler, le banquier, qui connaissait son Carmer du bout du doigt, savait parfaitement que Je vieux serviteur était encore là, comme le chien fidèle, essayant d'arracher au désastre les dernières bribes du bien de son : maître.

– Nous sommes en perte, n'est-ce pas, Carmer ? demanda d'Arnheym au caissier, aussitôt que celui-ci fut entré.

– En perte ! monsieur le baron, vous le demandez ? mais c'est la ruine, la mort, le désastre le plus horrible. En perte ! mais voulez-vous savoir le chiffre que je viens d'additionner par millions, centaines de mille francs et centimes ?.

– C'est inutile, interrompit le banquier, le chiffre ne m'apprendrait rien. J'ai pleinement confiance en vous, C rmer. Je suis certain que vous ne vous êtes pas trompé dans vos additions.

– Mais, monsieur le baron.

– C'est inutile, vous dis-je. Une seule chose est importante à savoir. Combien de temps peusez-vous tenir encore, en faisant appel à toutes les rentrées possibles, et en payant, bien entendu, toutes les traites qui se présenteront ?

– Jusqu'à la fin du mois, monsieur le baro c'est-à-dire quatre jours encore.

– Et si, à la liquidation, la différence déboursée, quelque folle qu'elle vous paraisse, était soldée, rien ne serait changé ici, n'est-ce pas ?

– Si Dieu pouvait permettre un miracle, non, monsieur le baron, la maison d'Arnheym ne supporterait aucune atteinte, et cela malgré les pertes immenses qu'elle a déjà eues à subir. Bien plus, en payant rubis sur l'ongle une différence aussi formidable, on peut dire que la maison se relèverait de cette crise avec un nouvel éclat. Malheureusement, Dieu ne permet plus de miracle.

– Eh bien ! tranquillisez-vous, mon bon Carmer, le miracle aura lieu, dormez sur vos deux oreilles, tout sera payé.

– – Mais, monsieur le baron.

– Allez vous coucher, Carmer, et dormez en paix.

Et le banquier, en tapant amicalement sur l'épaule du brave caissier, le conduisit jusqu'à la porte de son cabinet.

Cela fait, il monta dans sa chambre, se disposant à prendre du repos. Il l'avait bien gagné ; la journée avait été rude, mais toutes ces émotions ne l'avaient point abattu. Il puisait de nouvelles forces dans son amour pour Nadèje. Nadèje, ce nom, à tout instant, lui revenait sur Jes lèvres ; il lui trouvait une douceur, une saveur infinies.

– Demain, murmura-t-il en entrant dans sa chambre, il fera jour, et nous lutterons et nous vaincrons. Ne faut-il pas vaincre pour l'avoir ?

Et en prononçant ce dernier mot, qui disait tant de choses, ses lèvres se crispèrent, sous l'empire d'une souffrance nerveuse.

M. d'Arnheym avait à la main une simple bougie. La chambre était sombre, lugubre.

Il s'approcha du lit et il remarqua avec étonnement que la couverture n'était point faite.

M. d'Arnheym sonna pour que l'on réparât cet oubli.

Le valet de chambre apparut.

– Comment se fait-il que rien ne soit prêt dans cette chambre, Joseph ?

– Je fais toutes mes excuses à monsieur le baron, mais c'est réellement incompréhensible. C'est moi-même qui ai fait la couverture,

– Vous avez rêvé, répondit M. d'Arnheym en haussant les épaules.

Le valet de chambre s'approcha du lit, plia avec soin la courte-pointe et souleva les drape pour les rabattre sur les couvertures.

Il se recula en poussant un cri de douleur et d'angoisse et battant l'air de ses bras.

Le baron d'Arnheym s'avança, mais il recula aussitôt à son tour.

Autour du bras du valet de chambre s'enroulait un ruban verdâtre, rayé longitudinalement de lignes noires. Ce ruban se tortillait autour de son poignet avec fureur.

C'était un serpent naja !.

Le naj a, dérangé brusquement dans son sommeil, s'était élancé sur la main qui l'avait touché et la mordait avec fureur. Sa tête jaune et plate s'ouvrait démesurément et ses crochets empoisonnés s'enfonçaient dans la chair du malheureux domestique, qui, fou de terreur, n'avait plus même de force pour appeler à l'aide.

Quand le serpent eut assouvi sa colère, il releva la tête en faisant entendre un sinistre sifflement, et chercha des yeux une nouvelle victime.

Dans un coin de la cheminée, le baron prit un jonc oublié, et d'un revers bien appliqué de la canne flexible, coupa en deux le reptile au moment où celui-ci allait s'élancer sur lui.

Cela fait, il lui écrasa la tête du talon de sa botte, et le prenant avec précaution, il l'examina lentement.

C'était bien un naja, ce terrible empoisonneur des Indes.

Pendant ce temps le domestique râlait. Son teint était devenu couleur de cendre, un froid glacial envahissait peu à peu tous ses membres. Il était tombé sur le tapis et se roulait là sans secours, sans voix, en d'horribles convulsions.

M. d'A : nheym serrait toujours dans ses doigts crispés le cadavre du serpent.

Peu à peu la respiration du valet de chambre devint plus lente, un râle saccadé le saisit, puis un dernier hoquet et ce fut tour.

Une épouvantable terreur s'était emparée du baron. Une lueur traversa son esprit. C'était à lui qu'était réservée cette nuit horrible.

Il vit, il comprit. Ses cheveux se dressèrent sur sa tête.

– Myarine ! s'écria-t-il en laissant tomber le corps du serpent, qui alla rouler auprès de la vvictime.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

A REVANCHE DE BRAHMA

I

L’ENLÈVEMENT

Nous sommes à l’hôtel d’Arnheym le lendemain du jour où s’est accompli le terrible drame qui a coûté la vie à Joseph, le valet de chambre du banquier.

Le baron d’Arnheym n’a pas cru devoir faire connaître la véritable cause de la mort de son domestique. Il a eu soin de dissimuler le cadavre du naja, et pour tous, comme pour le médecin lui-même appelé en toute hâte. après la mort de la victime, Joseph est mort d’une attaque d’apoplexie foudroyante. Les symptômes de l’empoisonnement causés par la piqûre venimeuse des cratales, sont, du reste, les mêmes que ceux de la congestion instantanée.

Puis quel médecin irait s’imaginer qu’en plein Paris, boulevard Malesherbes, un homme qu’on lui présente comme venant d’être frappé d’une attaque d’apoplexie a succombé au contraire à la piqûre d’un naja !.

Le corps devait être inhumé le lendemain.

Quant au baron, le lendemain aussi le trouvait debout au petit jour. Un pli profond se creusait entre les deux sourcils.

– Il a tardé longtemps, le duel ; mais il n’en sera que plus terrible, c’est la guerre à mort.

De bonne heure, il manda sa fille et lui annonça son départ pour la campagne.

– Je vais à Chatou, dit-il : Sous deux ou trois jours je vous prierai de venir me rejoindre, aussitôt que la maison sera habitable. L'hiver a causé beaucoup de dégâts, tout est en désordre. Je viendrai, je pense, vous chercher moi-même.

Après un déjeuner frugal à la Maison-d'Or, car le séjour à l'hôtel d'Arnheym l'obsédait, il fit une courte apparition à la Bourse. On ne devait pas pouvoir dire que le banquier se cachait, il fallait tenir tête à l'orage. Cela fait, il se rendit rue de Provence, il avait besoin de puiser force et courage dans les yeux de celte Nadèje qui avait jeté sur lui un véritable sort.

Et Eliane resta seule à l'hôtel d'Arnheym.

L'ennui pourtant a fui loin d'elle. Elle aime, elle se sent aimée. Un lien invisible et divin al rattache à l'élu de son cœur ; et ce simple petit bouquet de violettes que chaque jour elle trouve au pied du banc sur lequel elle vient s'asseoir, suffit à charmer sa solitude. Elle ne se sent plus abandonnée, quelqu'un pense à elle, et elle désire, elle espère, elle croit. Elle a foi dans l'avenir, car elle ne peut admettre que la toute-puissance divine veuille le malheur de toute sa vie.

Le soir était venu ; un orage qu'annonçaient de gros nuages noirs menaçait de fondre sur Paris, et assombrissait l'air étouffant, tout chargé d'effuves électriques. De loin en loin les éclairs lançaient une lueur chaude, et une risée de vent brûlant tordait les arbres du jardin.

On étouffait. Éliane, une-fois son frugal repas terminé, descendit au banc chéri qui la voyait chaque jour.

– Vous pouvez vous coucher, Fanny, dit-elle à sa femme de chambre. Je n'ai.point besoin de vos services.

Une fois assise sur le banc, elle rêva.

Il lui sembla, en fermant doucement les yeux, qu'elle avait droit à un joyeux avenir, et que cet avenir se déroulait devant elle. Elle entrevoyait Henri à ses genoux, lui jurant d'être toujours à elle, de l'aimer à jamais.

Un roulement lointain de la foudre éclata tout à coup, tandis que de larges gouttes d'eau claquaient sur les feuilles des arbres.

Le sable de l’allée craqua légèrement. Ce bruit la fit tressaillir ; elle ouvrit les yeux. Une haute forme noire se dressait devant’ elle !...

Elle n’eut pas le temps de pousser un cri ; un long voile de mousseline s’abattit sur sa tête, et elle sentit que des bras nerveux lui nouaient un mouchoir sur la bouche, l’enveloppaient avec précaution. Elle se trouva en une seconde condamnée au mutisme et à l’impuissance les plus absolus.

Cela fait, elle demeura immobile sur le banc. Un sifflement pareil à celui d’un oiseau étrange partit à côté d’elle.

C’était le cri du boulboul, rossignol de Ceylan. merveilleusement imité. Un autre cri semblable répondit de l’autre côté du mur du jardin. Le même bras nerveux qui l’avait enveloppée de mille replis de mousseline la saisit et l’emporta rapidement.

La pluie commençait à tomber à torrents.

Au moment où elle sentit que son ravisseur, sortent du jardin, passait sous le porche et pénétruit dans la cour, un violent coup de timbre se fit entendre. On sonnait à la porte d’entrée.

Un secours inespéré lui arrivait sans doute ; les nouveaux venus allaient se heurter à ll’homme qui l’emportait dans ses bras.

Son espoir fut déçu. La personne qui entrait à l’hôtel d’Arnheym n’avait probablement que faire de se préoccuper de ce qui se passait à l’intérieur, car elle laissa la porte cochère grande ouverte, et, à une pluie battante dont la jeune fille sentit les larges gouttes au travers des plis de la mousseline qui l’enveloppait, Eliane comprit qu’elle était dans la rue.

Voici ce qui s’était passé :

Au moment où l’homme qui avait jeté sur Eliane le voile de mousseline imitait le cri du boulboul, cri qui était, comme il a été dit plus haut, répété au même instant, deux ombres qui, sous une porte cochère de la rue, n’auraient pas éveillé l’attention du plus méfiant des sergents de ville, car elles avaient bien l’air d’y avoir cherché un abri contre l’ondée qui tombait avec rage, deux ombres sortaient de dessous cet auvent, et, traversant la rue, allaient sonner à l’hôtel d’Arnheym.

Habillés comme tout le monde, avec des collets relevés, sans doute à cause de la pluie, ces deux hommes ne différaient en rien des rares passants

attardés qui vaguaient encore à cette heure dans les rues avoisinant le boulevard Malesherbes.

Au coup de timbre, le cordon fut immédiatement tiré.

L'un des deux hommes se dirigea vers la loge du concierge, l'autre demeura près de la porte et la maintint ouverle dans toute sa largeur.

Le concierge somnolait, comme il convientà tout concierge qui se respecte ayant consciencieusement dîné, lorsqu'il sait surtout que son maître est à la campagne. Un journal tombé à ses pieds prouvait que dans une saine littérature il avait conquis des droits au sommeil.

La porte de la loge, une fois le cordon tire, venait de s'ouvrir et le concierge, écarquillant les yeux, venait de se dresser tout d'un coup sur son séant et de là sur ses jambes, en donnant les marques d'une profonde stupéfaction mélangée d'effroi.

Il avait devant lui un grand bonhomme couleur de pain d'épice qui le regardait de ses deux yeux noirs comme deux sinelles.

– Qu'est-ce qu.'il y a pour votre service ? demanda le concierge, de fort mauvaise humeur.

– Affaire pressante, répondit l'homme jaune en excellent français, quoique avec un accent étrange. Peut-on savoir si M. le baron d'Arnheym est chez lui ?

– Que le bon Dieu les bénisse ! marmotta encore le concierge. Non, il n'est pas chez lui, il est à la campagne, à Chatou ; Chatou, vous entendez bien, villa Balbi, si vous voulez écrire

– Bien des pardons, répliqua l'étranger.

Ce disant, il sortit de la loge, dont il barrait l'entrée, et se dirigea vers la porte que maintenait toujours ouverte son compagnon.

– Il n'y a encore rien de tel, décidément, que la couleur blanche ! fit le concierge en reprenant son petit somme, un instant interrompu. En voilà des clients au jus de réglisse !

Les deux hommes qui venaient de sortir de l'hôtel rejoignirent en trois enjambées celui qu'occupait Eliane.

– *Egè semen* ! dit l'un d'eux (tout va bien).

Un coupé attendait à quelque pas de là.

L’un des hommes monta auprès du cocher. Les deux autres placèrent Eliane avec précaution dans la voiture et y prirent place à côté d’elle. Puis les deux chevaux, deux vigoureux postiers, cinglés d’un formidable coup de fouet, partirent ventre à terre.

La pluie tombait toujours à torrents.

L’un des ravisseurs releva les glaces en bois et abaissant le mouchoir qui bâillonnait la jeune fille, la laissa respirer un peu.

Eliane n’était point affolée. Elle n’avait point perdu la tête. Sous cette frêle enveloppe battait un cœur courageux. Elle avait hérité des nerfs solidement trempés de son père.

– Si je crie, se disait-elle, on va peut-être m’étrangler. Puis le galop des chevaux, le bruit de l’orage empêcheront certainement d’entendre une voix.

Elle se rendait bien compte que mille précautions étaient prises à son égard ; évidemment on ne voulait point lui faire du mal. Où allait-elle ? Pour le compte de qui ces hommes l’enlevaient-ils ? Toutes ces pensées se pressaient dans son esprit, et elle ne pouvait leur donner une solution. L’image d’Henri vint lui passer devant les yeux, et deux larmes perlèrent au bord de ses cils.

– Allons, se dit-elle, du courage ! il ne faut point pleurer. Mieux vaut qu’il ne soit point là, car il verserait jusqu’à la dernière goutte de son sarg pour me défendre. Donc pas de faiblesse, pas de larmes inutiles. Il faut me mon trer digne de l’amour d’Henri.

L’un des ravisseurs était assis près d’elle, l’autre se tenait sur le siège de devant.

Ce fut à celui-là qu’elle adressa la parole :

– Qui vous a donné l’ordre, dit-elle, de porter la main sur moi ?

Point de réponse.

– Vous savez que la loi vous punira et que la justice saura vous retrouver ?

Un ricanement muet. qu’elle devina plutôt qu’elle ne le vit, lui prouva que la loi et la justice avaient peu de prestige aux yeux de ceux auxquels elle avait affaire.

– Vous ne voulez donc pas me répondre ?... Je vais appeler au secours.

La main de l’homme assis à côté d’elle lui remit le mouchoir sur les lèvres.

Elle voulut abaisser le vitrage de bois.

La même main saisit la sienne et la contraignit à l’immobilité

Eliane comprit que toute résistance était inutile.

La voiture roulait sur le sable d’une allée. Elle marchait un train d’enfer. On devait être dans un bois, car des branches et des feuilles ballaient les parois de la voiture.

Tout à coup un coup de sifflet strident se fit entendre.

La voilure s’arrêta comme par enchantement.

La pluie avait cessé, mais un formidable coup de vent secouait les branches et les feuilles.

L’homme qui avait porté Eliane dans la voiture avait repris la jeune fille dans ses bras et descendit.

Eliane ne s’était pas trompée. On se trouvait au milieu des arbres. Ce devait être ceux du bois de Boulogne, car la distance avait été rapidement franchie, et presque toujours sur de la terre ferme et non sur du pavé, ce qui aurait eu lieu si le coupé s’était dirigé du côté du bois de Vincennes.

Au milieu de l’obscurité et malgré le voile qui recouvrait sa tête, Eliane vit deux lueurs semblables à deux yeux énormes, qui se trouvaient à une courte distance.

C’étaient les lanternes d’une autre voiture, exactement pareille à celle qui avait enlevé la jeune fille. La portière de cette dernière s’ouvrit, Eliane, avec les mêmes précautions, fut posée sur les coussins, les deux mêmes hommes prirent place de nouveau à côté d’elle, et le second attelage partit furieusement comme le premier, dans une direction opposée.

II

LE FILS D’YFLHA

Il fait nuit. Dans une salle du palais indien où nous avons introduit le lecteur à la suite de Tony Feuquières, sir Gérald Norton, étendu sur un divan, paraît en proie à une inquiétude mortelle.

Le bochettino d'un houcka repose près de lui, près de lui aussi est un plateau chargé de pastèques, de callou, de confitures de gingembre et de jagre. Mais le houcka fume tout seul et le plateau est intact. Les sourcils de sir Gérald sont froncés ; par moments il prête l'oreille, mais il ne peut entendre que les roulements du tonnerre et le bruit de la pluie qui tombe à torrents. A tout instant Norton se lève, marche à grands pas, s'arrête, reprend sa marche et revient s'asseoir en se tordantt les mains.

Sous l'empire de l'impatience et de l'inquiétude, l'étoile rouge qu'il porte au front a pris une teinte flamboyante : la tache a pris ce soir-là une teinte effrayante.

Une porte vient de s'ouvrir.

Sir Gérald réprime un mouveement de colère. Il impose à ses traits un masque de froideur et d'indifférence, et, portant le bout d'ambre du houcka à ses lèvres, feint de fumer nonchalamment.

Butler est devant lui.

Après un instant de silence, durant lequel ce dernier regarda longuement sir Gérald, Butler lui adressa la parole :

.– Tu attends Ayeb ?

Sir Gérald se leva en sursaut, et répondit, n'étant point maître de ses paroles :

– Comment le savez-vous ?

– Insensé ! tu oses me questionner ! Qu'il te suffise de savoir que je connaissais les projets, et que je les ai déjoués.

– Vous !

– Moi. A l'heure qu'il est, l'objet de Ion infâme amour est dans d'autres mains que les liennes...

– Un autre, dites-vous ? et qui a osé porter la main sur celle que j'aime plus que la vie ? Ah ! celui-là, je le jure par Brahma lui-même, il ne saura échapper à ma vengeance. Nommez-le, celui-là, nommez-le donc !

– Moi, dit Butler.

Laissant aller le bocchettino qu'il avait encore à la main, le jeune homme se rua sur Butler ; mais celui-ci le saisit au poignet, et, tordant le bras de sir Gérald avec une irrésistible vigueur, il obligea celui-ci à retomber sans force sur le divan.

– Tiens-toi tranquille, dit encore Butler, et écoute moi.

Si Gérald écumait. Sa rage impuissante était arrivée à son paroxysme. Il mit sa main au kandjar qu'il portait à la ceinture. Butler le regarda, et le bras de sir Gérald retomba inerte le long de son corps. Il était vaincu.

– Que voulez-vous ? dil-il d'une voix sourde.

– Je suis venu ici pour te l'apprendre. Avant tout, sache seulement une chose : c'est que tu

devant toi un maître, un maître souverain, que ce maître souverain va te donner des ordres, et que la moindre désobéissance serait terriblement châtiée.

– Des ordres, répéta sir Gérald, des ordres !. A moi, sir Gérald Norton ! Mais c'est un rêve, un horrible cauchemar.

– Ce n'est point un rêve. Ce qui est un rêve, c'est ta noblesse, ta fortune, ton luxe, tout cela est le fruit de mes œuvres, comme ce palais que tu habites, comme les chevaux que tu montes, les joyaux que tu portes, comme tout ton bien, comme toi-même, car tu n'existes, ne l'oublie jamais, et le doigt menaçant de Butler s'étendit vers le jeune homme, que de par ma volonté.

– Je crois que je deviens fou, murmura sir Gérald.

– Ah ! tu as cru, reprit l'implacable, que tu étais né pour vivre heureux, calme, tranquille, riche, prince ?? que sais-je, moi, que tu étais né pour ne recueillir de la vie que les joies et les bonheurs, en écartant avec soin de ta route toutes les amertumes et toutes les douleurs ? Eh bien ! tu t'es trompé. Tu n'es né que pour être un instrument de supplice, tu es né pour être un vengeur !

– Mais le vengeur de qui ? cria sir Gérald,

– Attends un peu. Je n'ai pas fini. Ah ! tu crois que pendant vingt ans j'aurai préparé, attendu, composé la plus juste et en même temps la plus atroce des vengeances, pour qu'il suffise d'un caprice, d'une amourette, d'une passion même pour détruire tous mes projets, et pour faire crouler

l’édifice qui m’a donné tant de peine à construire ! Ah ! triple sot, triple niais, qui a cru en lui au lieu de croire en moi, qui n’a pas vu clair, parce qu’on ne lui disait rien. Ah ! fou, triple fou ! Mais plutôt que de te permettre de toucher à ma vengeance, vengeance qui est la tienne, tu vas le comprendre tout à l’heure, je te briserais comme je brise ceci.

Et en laissant retomber sa main puissante, Butler broya en mille pièces un vase de saszuma qui se trouvait à sa portée. Butler en voulait, paraît-il, au salzuma !

– Mais ma mère, mais la princesse, mais.

– Ne m’interromps pas. La princesse ta mère était condamnée. Elle allait périr dans le plus effroyable des supplices. C’est moi qui l’ai sauvée, moi qui l’ai empêché de mourir dans les plus atroces des tortures, et cela parce qu’elle te portait dans ses flancs, toi l’enfant du crime, loi le vengeur, toi qui es marqué de ce signe de justice que Brahma t’a imprimé au front.

– Ah ! quel horrible réveil ! murmura sir Géraid.

– Écoute ton histoire, elle ne sera pas longue, et, après l’avoir entendue, tu verras si tu es condamné à l’obéissance passive, et si la vengeance à laquelle tu es obligé de travailler n’est point ta propre vengeance. Ta mère, la princesse Yelha, était brahmine suprême de la pagode de Telhé-Swany. Ses vœux étaient éternels, nuls autres que les perpikas et les pondjarrys ne devaient voir son visage. – Un Français, que sa race soit maudite de génération en génération, et ses os dispersés comme les grains de sable du désert ! un Français arriva jusqu’à elle et sut lui inspirer un amour sacrilège. Tu es le fils de ce crime.

Tu vois bien que tu ne t’appelles pas Norton, que tu n’es point marquis, et que si je ne n’avais pas eu intérêt à t’avoir comme un instrument à portée de ma main, tu serais aujourd’hui à Ceylan le dernier des parias de ta caste. Après avoir capté l’amour de la princesse, le misérable fil pis encore : il n’avait feint la passion que pour arrriver au trésor de la pagode. Ce qu’il voulait, c’étaient les diamants, les perles, les lingots de Telhé-Swanny ! Ce qu’ii a ravi, l’infâme ! c’est le talisman de Ceylan, l’étoile de Swany, le diamant rouge !.

– Mais quel rapport, interrompit le jeune homme, peut avoir ce sacrilège avec l’amour qui s’est emparé de mon cœur ?

– Tu vas le savoir. Le misérable qui avait captivé le coeur de la princesse partit pour l'Europe ; il revint avec une troupe de bandits. A leur tête, il pénétra dans le temple, le profana, le pilla. J'arrivai trop tard, hélas ! Les démons protégeaient ces lâches pirates. En vain, nos fakirs, nombreux et serrés, se ruèrent sur eux avec un courage et une ardeur inouïe. Moi-même, je déchargeai plusieurs fois mon revolver sur le chef de ces chiens maudits ! Rien ! ils échappèrent à notre juste vengeance. Ils emportèrent le fruit de leurs rapines. Ah ! ce n'est pas fini.

A ce moment, un coup discret fut frappé à la porte.

Butler se leva et alla lui-même ouvrir.

C'était Ayeb, le serviteur auquel sir Gérald avait donné des ordres, auquel ensuite Butler en avait donné de tout opposés.

En voyant l'esclave qui l'avait trahi, sir Gérald sentit sa fureur renaître. Mais ce ne fut qu'un éclair. Qu'élait-il après tout de plus qu'Ayeb ? Rien. N'appartenait-il pas, bon gré, malgré, tout entier, à Butler ? Ayeb avait obéi, comme lui allait être obligé d'obéir ? De son côté, Ayeb ne s'adressa qu'à Butler comme si sir Gérald Norton eût complètement cessé d'exister pour lui.

L'entretien eut lieu à voix basse, et sir Norton ne perçut pas le moindre mot.

Ayeb s'inclina devant Butler.

– C'est fait, maître, dit-il simplement.

– Sans bruit.

– Sans le moindre bruit. Les deux voitures se sont rencontrées à l'avenue de la Muette et la seconde est repartie immédiatement.

– La jeune fille a bien été déposée à l'adresse indiquée par moi ?

– Oui, maître.

– C'est bien, Ayeb, je te pardonne.

Un éclair de joie brilla dans l'œil de l'esclave, qui se retira en s'inclinant profondément.

Butler revint vers sir Gérald.

– La faute est réparée, dit-il, écoute-moi encore, car je n'ai pas fini. Le monstre qui venait, aidé d'autres bandits, de piller le trésor de Telhé-Swany, abandonnait en même temps ta mère au pied de la statue de Brahma. Ils

s’enffuyaient, ils retournaient en France, emportant leur riche butin. Je pus un instant croire que le bras vengeur de notre dieu les avait frappés dans leur retraite, car j’appris peu après qu’un navire dont le signalement répondait à celui des pirates avait sauté dans le canal de Mozambique. Ma joie fut de courte durée. En y réfléchissant, je fus bientôt certain que le bardit avait dû commettre un nouveau crime pour posséder à lui seul et les brillants, et les perles, et le diamant rouge. En faisant périr ses complices, il se croyait seul maître de son secret, il s’assurait l’impunité, il avait compté sans moi.

– Ce monstre existe donc ? demanda sir Gérald.

– Ce monstre existe, et tu le connais. Sans indice, je partis pour la France, accompagné de fidèles serviteurs. Ah ! ce fut une rude lâche. Et cette chasse à l’homme dura bien des années sans donner le plus petit résultat. Une voix. secrète me disait cependant que je finirais par retrouver le ravisseur, et cette voix inspirée par Brahma lui-même ne devait pas me tromper. Pendant dix ans, je ne pus trouver la moindre trace ni des pierres, ni des perles, ni de l’étoile de Telhé-Swany. Quand un jour, jour béni par Kalhi, la déesse de la vengeance, rue de la Paix. à Paris même, chez un joaillier nommé Toupinel, une pierre frappe mes regards. Plus de doute, c’était un des brillants de la pagode. Celui-là devait aisément me mettre sur la trace des autres et surtout sur celle du diamant rouge.

Pendant ce temps, ta mère habitait le palais qu’elle habite aujourd’hui, et toi tu étais élevé en Angleterre par mes soins. Avec de l’or on a tout. Je L’achetai des parchemins, un nom ; j’avais besoin de dissimuler ta naissance et ta nationalité ; car c’est toi, marqué au front par Brahma, toi qui dois être le vengeur. Le marchand de la rue de la Paix, que je fis causer, m’indiqua aisément qui lui avait vendu la pierre. Il en avait vendu plusieurs. Ah ! je n’eus pas de peine à reconnaître le bandit. Son regard se reconnaîtrait entre mille. Une fois que je l’eus retrouvé, je l’entourai de mille liens, je l’attaquai de cent côtés à la fois, dans son honneur, dans sa fortune, dans sa famille. Aujourd’hui, il est ruiné. Il ne lui reste comme suprême ressource que le diamant rouge, dont il n’a jamais pu se défaire. Il est amoureux fou d’une femme qui est entre mes mains un instrument passif.

Eh bien ! cet homme, le maudit qui a abandonné ta mère, après l'avoir souillée, cet homme, c'est ton père. Et c'est sa fille que tu allais enlever, si je ne l'avais fait enlever à mon lour en la mettant hors de ta portée. Comprends-tu si j'ai dû te montrer l'abîme, comprends-tu que ta vengeance est la mienne ?

– Le baron d'Arnheym ! s'écria sir Gérald au comble de la stupeur. Le baron d'Arnheymn !...

– Il ne s'appelle pas le baron d'Arnheym. Il a volé ce nom-là comme il a volé le diamant rouge. Il se nomme Harnave ! et c'est la fille de ce monstre, c'est ta sœur à.. laquelle tu avais voué un exécrable et sacrilège amour.

– Ah !! Miaryne ! Miaryne, s'écria sir Gérald en donnant à Butler son véritable nom, pourquoi ne m'avez-vous pas ôté la vie, au lieu de m'apprendra ce terrible secret qui me déchire le cœur.

III

DE L'INFLUENCE DES CLOS DE BOURGOGNE ET DES CÔTES DU RHÔNE.

– Si je pouvais ne pas me défaire de ma dernière ressource ! se répétait constamment le baron d'Arnheym, car, superstitieux comme tous les aventuriers, il attachait une grande valeur morale au talisman qu'il avait toujours refusé de vendre.

Cette idée le tympanisait, et il chercnait mille combinaisons pour éviter ce qu'il regardait comme un véritable désastre.

Après avoir pris le train gare Saint-Lazare vers les cinq heures, il était descendu à Rueil ; puis, traversant le pont de Chatou, il s'était dirigée à pied, en remontant du côté de Bezuns, jusqu'à cette ravissante maison de campagne qui se nomme la villa Balbi.

La villa, somptueuse habitation, à terrasse bâtie selon la mode italienne, baigne ses pieds blancs, on peut le dire, dans les eaux de Ja Seine. Une petite porte permet de descendre de la terrasse sur le chemin de halage ;

devant cette porte, sur la berge, un étroit radeau sert à accrocher les embarcations de plaisance.

En été, le baron venait là avec ses deux enfants et un nombreux domestique. Éliane se plaisait à rêver sous les charmes. Quant a l'intense Oscar, il s'échappait, et, descendant la Seine par le bras vif qui longe l'île de Croissy, il arrivait en quelques minutes, grâce à un léger esquif, jusqu'à Bougival, où il rencontrait d'ordinaire Mlle Zozo ou Mlle Tata, entourées des gommeux du dernier crû.

En hiver, un jardinier et sa femme, faisant en même temps l'office de concierges, étaient les seuls habitants de la villa Balbi.

La veille, le baron avait envoyé des ordres et une forte bourriche. Il devait dîner à la villa. Le couvert avait été dressé dans un petit kiosque situé au bout de la terrasse et surplombant la route. Les concierges pouvaient croire que le baron était en partie fine. Ce qui n'avait rien, d'ailleurs, d'invraisemblable.

En arrivant, il traversa le parc et se rendit droit à la terrasse. Ses ordres avaient été ponctuellement exécutés.

Sur une table, placée au milieu du petit pavillon, deux couverls avaient été mis. Une langouste, un pâté truffé, de chez Chevet, des fruits, et sur une servante toute une série des crus les plus capiteux de Bourgogne rouges et blancs, et aussi des côtes du Rhône.

– Nous nous servirons seuls, avait dit le baron.

Et pour tout l'or du monde, le jardinier et sa femme ne seraient point venus flâner du côté du pavillon, connaissant le caractère absolu de leur maître.

Vers les six heures et demie, l'œil perçant du banquier vit un passant qui remontait le chemin de halage. Ce passant marchait d'un pas indécis, comme quelqu'un qui cherche sa roule.

– C'est mon homme, murmura le baron, eu hochant la tête d'un air satisfait.

M. d'Arnheym ne s'était point trompé. C'était bien son invité. C'était bien le petit Fourme.

Le petit homme d'affaires, il le disait lui-même, n'avait pas plus de fiel qu'un poulet, – le banquier l'avait secoué, un peu fort, il est vrai, mais, en

résumé, il avait touché ses cent francs constituant une grosse somme pour le petit Fourme. En outre, il était convaincu que s'il menait à bien cette difficile négociation, le père Smuel lui donnerait une forte gratification. D'un autre côté, il n'était pas fâché de voir le baron d'Arnheym reconnaître les torts qu'il pourrait avoir eus à l'égard de lui Fourme, et enfin, en remettant de l'ordre dans la grosse serviette, il s'était aperçu bien vile qu'il manquait le bordereau de l'affaire Cayolis-Le Carrol, et il comptait bien demander au baron si cette pièce n'avait point été retrouvée après son départ.

Quand il aperçut son hôte, le petit Fourme se mit à agiter son chapeau et à marcher à grandes enjambées, en serrant sa précieuse serviette, qu'il portait comme d'ordinaire sous son bras.

Le baron d'Arnheym prit son air le plus gracieux en allant au-devant du petit Fourme, la main tendue.

– Vous avez été bien aimable, lui dit-il, de ne point m'avoir gardé rancune et de me le prouver en acceptant ma modeste invitation.

Fourme, à cet accueil plein de cordialité, ne se sentit plus de joie. Il se mit à festonner des enjambées sur la route poudreuse, il ôta, remit et ôta encore son chapeau, en cherchant une formule de politesse digne de répondre à la gracieuseté du baron d'Arnheym.

– Comment donc ! réussit-il à dire, monsieur le baron, trop heureux ! Comment donc ! très honoré. Moi-même, tout en procédant par ordre, je suis parfois excessivement vif. Vous l'avez été à mon égard, j'en conviens ; mais, enfin, je le reconnais, la commission dont je m'étais chargé était des plus pénibles. Je le reconnais aussi. Mon Dieu ! en recevant votre aimable lettre (Fourme salua), je me suis demandé au premier moment. Mais au second. Enfin, je vous remercie du plus profond de mon cœur.

Pendant le discours du petit homme d'affaires, on était arrivé à la poterne.

– Je ne vous fait pas faire le grand tour, monsieur Fourme, dit le baron. Nous allons être chez nous, point dérangés, en un mot, nous allons pouvoir parler affaires. Passez donc.

Et tous deux s'engageant dans la vis de pierre qui conduisait à la terrasse, ils arrivèrent au kiosque et y entrèrent.

A l’aspect du homard, du pâté, et des apprêts du repas, les yeux du petit Fourme pétillèrent de gourmandise. Sans s’en douter, M. dd’Arnheym avait mis le doigt sur le péché mignon de l’homme d’affaires. Fourme, d’ordinaire, se trouvait à la portion congrue, et il se montrait par cela même d’autant plus sensible à ce que l’excellent Duffouilloux nommait si bien le harnois de gueule.

Le baron, auquel rien n’échappait, eut un sourire de satisfaction en voyant la gourmandise du petit homme, et, lui montrant un siège, il l’invita à prendre place en face de lui.

– Avez-vous faim ? monsieur Fourme.

– Grand’faim, monsieur le baron, une faim canine ; l’air de la campagne ranime l’appétit. Il est vrai que l’air de Paris, ajouta-t-il avec naïveté, me l’ouvre également.

– Je vois que vous jouissez d’un excellent estomac. Je vous fais mon sincère compliment, c’est l’indice d’un bon cœur.

Et les deux convives attaquèrent une pièce de galantine truffée dont l’arome exquis dilata outre mesure les narines de l’homme d’affaires.

– Que dites-vous de ce volnay, monsieur Fourme ?

– Parfait, exquis, délicieux, monsieur le baron, vous me comblez. Pas si vite, pas si vite, je vous en conjure.

– Rien ne vous presse.

C’était inouï la quantité de nourriture arrosée de libations réitérées et copieuses que se mit à absorber le petit Fourme.

– Mangeons d’abord, monsieur Fourme, et surtout, faites comme chez vous, prenez tout votre temps. Nous causerons affaires ensuite. Ce pomard vous convient-il ?

Quelle fête ! Fourme n’en revenait pas. A cet instant, son estomac et son cœur chantaient à l’unisson un hymne de reconnaissance en l’honneur de son hôte. Pour un verre de pomard de plus, il lui aurait donné quitus, des cinq cents mille francs réclamés par Samuel Brülh.

Quand le premier appétit, et ce fut long, car il n’y a rien de tel que les maigres pour posséder des coffres sans fond ; quand le premier appétit fut un peu calmé, Fourme, l’œil brillant, la serviette nouée autour du menton,

brandissant couteau et fourchette, se décida à entamer le chapitre des affaires.

– Nous disons donc, monsieur le baron, que vous êtes revenu à des idées meilleures ? Votre mouvement de colère n'a pas été votre dernier mot, grâce à Dieu ! et Fourme s'ingurgita une forte lampée de pomard. Procédons donc par ordre. Vous payez, n'est-ce pas ?

– Un moment ! riposta le baron. Je paie, c'est certain. Dites à maître Brülh que c'est bien joué et que je ne lui en veux pas. Mais j'ai eu une forte secousse à la Bourse, et cinq cent millle francs de plus ou en perte sont un chiffre, du moins en ce moment. Ce n'est pas un turc, que diable, il me donnera bien quarante-huit heures !

– El dans quarante-huit heures, vous aurez payé ?

– Sur l'honneur.

– Il est évident, dit Fourme en s'attaquant à une énorme truffe, que le père Briilh – le volnay et le pomard rendaient Fourme familier – ne peut pas me refuser cela. Du reste, je me ferai un devoir de lui faire comprendre qu'il doit procéder par ordre et qu'il doit vous accorder au moins quarante-huit heures.

– Dans deux jours les fonds seront chez lui. Passons à ce corton. Un grand vin, monsieur Fourme, un corton de huit ans. Que dites-vous de cela ?

– Séraphique, monsieur le baron.

– Diable ! fit M. d'Arnheyme en regardant le temps qui s'assombrit, car nous savons quel orage, à cette heure même, se préparait à fondre sur Paris ; vous n'aurez pas beau temps pour retourner à Paris.

– Prenons toujours le temps comme il vient, monsieur le baron ; en passant – et le petit Fourme donnant une accolade au corton – en passant, ce jus divin fait passer l'orage. Eh ! eh !

– On vous conduira en voiture, monsieur Fourme, pour peu que cela vous soit agréable.

Le baron d'Arnheym, en faisant cette proposition, ne songeait sans doute pas que chevaux. et voitures étaient demeurés à Paris, boulevard Mulesherbes.

Fourme remercia en tendant son verre, les jambes lui suffisaient bien pour aller jusqu'au chemin de fer.

– Voilà donc l'affaire Samuel Brülh réglée. Bon résultat. Maintenant j'ai à vous entretenir, monsieur le baron, d'une autre affaire. En procédant par ordre, n'auriez-vous point, par hasard, en rangeant vos papiers, trouvé une fiche qui se serait égarée lors de notre malheureuse explication. dont je ne vous ai point gardé rancune. Quel corton !

– Parfaitement, repartit M. d'Arnheim, rien de plus exact. Chez moi, on procède toujours par ordre, tout se retrouve. J'ai serré la fiche, elle est là, dans mon portefeuille, je vais vous la remettre tout à l'heure.

– Ah ! ah ! ah ! s'écria en ricanant le petit Fourme, et en se laissant aller à la plus franche gaieté. C'est on ne peut plus heureux, car, voyez-vous, monsieur le baron, c'est une très grosse affaire pour moi.

– Prenez donc un verre de ce chambertin.

– Vrai, je ne croyais pas qu'un vin pût être supérieur à ce corton, et cependant j'étais dans une grave erreur, une erreur grossière, monsieur le baron, dont je vous fais les plus humbles excuses. Je disais donc, qu'est-ce que je disais ? Ah ! que la fiche faisait partie, partie principale d'un dossier. Ce dossier est celui d'une grosse affaire, et j'étais peiné, je dirai plus, désespéré de sa perte. Vous êtes bien bon de me la rendre ; au surplus elle ne pouvait rien vous apprendre.

– C'est ce qui vous trompe, dit M. d'Arnheym. J'ai beaucoup connu M. Le Carol.

– Ah bah ! s'écria Fourme ; en voilà un hasard !

– Ayant beaucoup connu M. Le Carrol, reprit M. d'Arnheym, il n'y a rien d'étonnant à ce que je sois au courant de cette affaire Cayolis Le Car : ol, qui fit tant de bruit à une autre époque.

– Vous êtes du Midi, monsieur le baron ? demanda Fourme avec intérêt.

– Je l'ai habité longtemps, et j'ai été à même de suivre toutes les péripéties de la dégringolade du père Le Carrol qui était un malin. Mais vous ne buvez pas, monsieur Fourme ; et le banquier versa une forte rasade à l'homme d'affaires.

– Pardon, monsieur le baron, répliqua Fourme en savourant le chambertin ; mais voyez-vous, les affaires, ça m'absorbe, et ça m'empêche

d’en faire autant. Eh ! eh !

Et, satisfait de cette pointe, le petit homme revint aux affaires avec une complète contention.

– Etes-vous au courant des causes qui ont motivé la ruine dont je vous parle ?

– Oui, oui, je sais bien des choses, et je sais ce que je sais. Et le petit homme, que les fumées du vin commençaient à griser, hocha la tête d’un air capable.

– Je vois, continua le baron, sur la fiche que vous avez laissé tomber chez moi, et M. d’Arnheym prit délicatement la pièce dans son portefeuille, je vois qu’il y a un testament marqué sur le bordereau qui suit les premières indications. Etes-vous sûr de l’existence de ce testament ? Etes-vous certain qu’il existe ?

– Oh ! ohh ! ohh ! et Fourme se leva triomphant. Si je suis sûr, moi, Fourme ? Mais vous me croyez donc incapable de procéder par ordre ? Si je suis sûr. Mais il est là. le testament. Et l’homme d’affaires frappa sur sa serviette d’un air capable et enchanté.

L’œil du banquier eut un éclair.

– Maintenant, dit Fourme, rendez-moi ma pièce.

– Parfaitement, et le baron tendit la fiche à Fourme, qui la réintégra en son lieu et place avec un plaisir infini.

– Peut-on voir le testament ? demanda d’un air indifférent M. d’Arnheym ; est-il olographe ?

– Tout ce qu’il y a de plus olographe. Le voici, du reste, vous pouvez en juger ; et Fourme tendit à son tour la pièce principale au banquier, qui se contenta d’y jeter un rapide coup d’œil en disant :

– Eh bien ! la reconstitution de toute l’histoire est facile à faire.

– Ah ! fit Fourme en serrant le testament, je suis curieux de voir cela.

– C’est bien simple, répliqua M. d’Arnheym, et je ne pense pas que vous ayez de rectifications à opposer. Le Carrol, riche armateur, a d’abord fait une fortune considérable, ses navires sont nombreux, son comptoir de Marseille très coté sur la place, voilà Le Carrol un gros personnage.

– Bien, cela, fit Fourme.

– Mais un beau jour, Le Carrol, très ombrageux, s'imagine que sa femme l'a trompé, que son enfant, une fille, je crois.

– Une fille, opina Fourme.

– N'est pas de lui ; et le voilà réalisant, dénaturant, simulant des prêts et des dettes, et cela, malgré tous les efforts de maître Escoubleau, un notaire très intelligent qui avait flairé le coup.

– Un notaire plein d'ordre ; j'ai vu cela dans les papiers.

– Mais Le Carrol était tout ce qu'il y a d'entêté au monde. Si bien qu'il n'écoula point les remontrances de M^{e} Escoubleau, et malgré ce brave notaire, il finit bel et bien par tout réaliser.

– Jusqu'ici, dit l'homme d'affaires en donnant un baiserau chambertin, c'est parfaitement exact. Continuez, monsieur le baron, vous m'intéressez fort. Nous allons voir si, par la suite, vous êtes aussi bien renseigné et si vous savez au profit de qui a été dénaturée cette fortune, ce qu'est devenu l'argent.

– C'est bien simple encore, répliqua le banquier avec un sourire. Je viens de voir le testament. L'argent de Le Carrol a passé à l'auteur du testament. Le Carrol avait une maîtresse, une Arlésienne superbe nommée Sabine Cazalis.

– De plus en plus exact.

Et Fourme commença à donner des marques de profonde stupéfaction.

– Cette fille, d'une nature violente, emportée, et avec cela avide et avare avait su accaparer Le Carrol, dont elle faisait tout ce qu'elle voulait. Il lui avait acheté un magasin de lingerie à Aix, où il allait à out instant la voir. Si bien que c'est sur elle, c'est sur sa tête que passa cette grosse fortune. Conclusion : Le Carrol a fait tout cela, non par amour pour Sabine Cazalis, mais par haine de sa fille, de sa fille. et M. d'Arnheym eut l'air de chercher, de sa fille Alice, Alice Bousquet, du nom de sa mère.

– Bousquet, répéta Fourme en claquant des mains. Bousquet, du nom de sa mère, c'est bien cela ; parfait ! parfait !

– Maintenant, termina le banquier comme se parlant à lui-même, la fin se reconstitue toute seule. Sabine Cazalis a donné dans la religion sur ses vieux jours, cette diablesse se fait ermite ; elle a peur de roussir éternellement si elle garde des biens mal acquis, et elle charge un clerc de

notaire, ou d'avoué, ou même d'huissier, se nommant Fourme, de recevoir un testament et de rechercher la fille de Le Carrol, Alice Bousquet, qu'elle institue son unique héritière.

– Comment savez-vous cela ? demanda l'homme d'affaires en regardant le banquier avec des yeux effarés.

– Que vous importe, puisque je le sais ?

– Je l'avoue, c'est on ne peut plus exact. Tout, tout est vrai, jusqu'au clerc d'huissier.

– Là-dessus, dit le banquier, nous allons déguster ce picardan sec, dont vous allez me donner des nouvelles.

– Je ne demande pas mieux, monsieur le baron ; aussibien, j'ai une soif du diable. L'étonnement, la stupéfaction, la surprise, tout cela a brouillé toutes les idées dans mon cerveau et m'empêche absolument de procéder par ordre.

Au picardan, qui jeta un véritable feu dans l'œsophage déjà fort excité du petit Fourme, succéda une côte-rôtie et un château-grillé qui portèrent les derniers coups à ce cerveau déjà attaqué.

Fourme écarquillait les yeux, gesticulait, tapait sur la table, choquant son verre contre celui du baron, à la bonne franquette.

Pendant ce temps, l'orage s'était déchaîné et les coups de la foudre se succédaient stridents et rapprochés. La pluie tombait à torrents et heurtait, poussée par un vent terrible, les vitres d'une fenêtre du pavillon que le baron avait été obligé de fermer. –

Mais le petit Fourme se souciait bien, à cette heure, de la foudre ! Il nageait en pleine joie, que lui importait l'orage ! Des vins exquis, une table bien servie, un dîner copieux qu'il s'apprêtait à digérer, et par dessus tout cela, le baron d'Arnheym, son cher ami d'Arnheym, comme il venait de l'appeler, causant avec lui, Fourme, ex-clerc d'huissier, sur le pied de la plus parfaite égalité, et causant affaires !. N'était-ce pas là le comble du bonheur ?

Quand on eut épuisé la série des grands vins, M. d'Arnheym versa à Fourme une forte rasade dekummel, puis, à brûle-pourpoint, le trouvant assez monté, car la langue du petit homme d'affaires commençait à fortement épaissir, il lui dit, le regardant bien en face :

– Fourme, j’ai une affaire à vous proposer.

– A moi ? c’est trop d’honneur, mon cher ami d’Arnheym, trop d’honneur. Cependant, je suis tout à vous, et nous procéderons par ordre tous les deux, ce sera une féli. une félicité, une félicité céleste !.

– Eh bien ! Fourme, que diriez-vous, si cette fortune énorme.

– Ohh ! oui, énorme !

Et Fourme croisa les bras avec admiration.

– Si cette fortune énorme nous revenait, à vous et à moi ?

– Pardon, à moi et à vous !. Mais ce n’est point dans. l’ordre des choses. cela intervertit tout ce que je possède d’idées de droit, car, j’ai oublié de vous le dire, mon cher d’Arnheym, je suis très fort en droit ; Vous aussi, vous êtes fort en droit. nous sommes tous les deux. très forts en droit.

– Enfin, voulez-vous me laisserr le dossier de l’affaire le Carrol, et je me charge de tout.?

– Mais non, mais non, mon cher d’Arnheym. Ce n’est pas possible. Parce que. (et Fourme eut un rire béat) voilà où j’ai procédé par ordre ! on ne se doutera jamais, non jamais (et Fourme roula des yeux terribels), de la peine que j’ai eue à procéder par ordre. Oui, mais je suis arrivé à un résultat, et mon ami d’Arnheym va être heureux, bien heureux, quand il va savoir que j’ai trouvé l’héritière, qu’elle existe, eh ! eh ! en chair et en os. et qu’elle me donnera un fort sac, à moi, Fourme !.

– Malédiction ! murmura le baron saisissant un couteau et en serrant furieusement le manche entre ses doigts crispés.

– Oui, répétait Fourme complètement gris, mon ami d’Arnheym est enchanté. Je le connais, d’Arnheym, un peu vif ; mais le cœur sur la main et un corton !... non ! un chambertin ; ; enfin, tout pour la côte-rôtie ! Tudieu ! quels vins !.

– Et où est-elle, l’héritière ?

– Ah ! voilà ! voilà le hic, et Fourme eut un hocquet. C’est un secret.

– Voyons, dit le baron, gardez-le, votre secret, mais partons, car nous allons manquer le train.

– Ah ! c’est vrai, le train, par où est-il ?

M. d’Arnheym prit Fourme par le bras et descendit le petit escalier. Au lieu de prendre le chemin de halage, ils marchèrent tous deux ; droit sur la

berge, allant ainsi au bord de l’eau. Fourme serrait avec rage sa précieuse serviette.

La conversation continua.

– Si vous ne me dites pas le nom de l’héritière, mon cher Fourme, c’est que vous ne l’avez pas trouvée.

– Pas trouvée ! répéta l’ivrogne comme un écho. Pas trouvée ! mais Fourme en aurait plutôt trouvé dix, des héritières.

– Dites-moi alors ce que je vous demande, ou je ne croirai certainement pas que vous l’avez trouvée.

– Mais c’est madame Bousquet.

– Oui, fit le baron avec impatience ; mais quelle madame Bousquet ? il y en a trente-six mille en France.

– Bousquet, madame Bousquet, qui a. c’est étonnant comme ça tourne vite.

– Qui a ? demanda M. d’Arnheym.

– Qui a un fils qui est rapin. comme c’est drôle, rapin chez M. Tony Feuquières. un peintre.

Le banquier, à grand’peine, car Fourme titubait, avait conduit celui-ci, en descendant la berge détrempée par la pluie, sur le petit radeau auquel s’amarraient les embarcations de plaisance.

Au moment où Fourme, après de nombreux efforts, articulait le nom de Feuquières, M. d’Arnheym mit la main sur la serviette, et tirant à lui, envoya d’un coup dans la poitrine tomber le petit Fourme en plein courant de la rivière, très rapide en cet endroit.

Le pauvre Fourme battit l’eau de ses bras et disparut dans un tourbillon en criant :

– Mes papiers !

Lestement, la serviette à la main, M. d’Arnheim remonta la berge. Mais un tremblement le saisit tout à coup.. Au milieu du bruit de l’orage, il entendit une voix l’appelant sur la terrasse.

C’était un domestique tout effaré.

– Monsieur le baron ! monsieur le baron criait-il en apercevant son maître qui remontait précipitamment, mademoiselle Eliane a disparu, on ne sait où elle est ; mademoiselle vient d’être enlevée.

– Myarine ! murmura M. d’Arnheim.

V

COMMENT LE PÈRE LEDUC FIT UNE PÊCHE MIRACULEUSE

Feuquières, ce soir-là, revint tard à Argenteuil. La séance de pause avait été longue. Il s’était trouvé en tête-à-tête avec la princesse ; sir Norton, étant souffrant, s’était fait excuser.

Butler était venu se mettre en tiers entre le peintre et son modèle, et Feuquières put se convaincre une seconde fois du frisson que la princesse ne réussit point à réprimer à l’arrivée de l’homme noir. La pauvre princesse paraissait triste ; Butler, très sombre, se contenta de quelques froides paroles. Tout en peignant, l’artiste faisait des réflexions sur la situation étrange à laquelle il se trouvait mêlé.

.– Si ça se borne à ces ombres et à ces tristesses, ce sera bien noir, mon fantastique. On sent qu’au milieu de ce luxe princier, de ces diamants et de ces perles, il y a des douleurs et des larmes. Elle m’intéresse, cette pauvre prin cesse, et je ne sais réellement que lui dire pour lui exprimer ma sympathie. et ma répulsion pour son cornac. Quelle vilaine paire d’yeux il a, ce bonhomme-là !

Lorque les chevaux l’emportèrent du côté d’Argenteuil, ainsi que chaque jour après la séance, Tony Feuquières, si gai, si en train d’ordinaire, avait le spleen. Il se secoua comme un chien mouillé.

– Henri est-il venu ? demanda-il aussitôt au domestique qui lui ouvrait la porte en arrivant à Argenteuil.

– Non, monsieur.

– Que le diable l’emporte avec son travail ! murmura-t-il. J’avais besoin de le voir, de ne point être seul ; je vais m’ennuyer à cinq louis l’heure. Retourner à Paris avec l’orage qu’il va faire, ça n’est pas possible.

De larges gouttes de pluie commençaient effectivement à tomber.

– Tiens ! dit Feuquières, je vais faire des armes. Cela me secouera peut-être ; par cette chaleur, ce sera un bain russe.

Il sonna le domestique.

– Allez me chercher le père Leduc.

– M. Leduc est sorti ; il a dit qu'il allait à la pêche, et que, par une soirée d'orage, il prendrait beaucoup de poisson.

– Tout y est, mâchonna Feuquières !. Que le bon Dieu le bénisse aussi, ce vieux fou ! Aller se faire tremper comme un canard par des temps pareils, quand il serait si simple de vivre ici tranquille.

Il a été dit plus haut que le père Leduc, prenant le bassin d'Argenteuil pour un port de mer, y passait sa vie en bateau, tantôt sur un sloop, tantôt sur un esquif, il descendait le courant et le remontait d'Argenteuil à Croissy. Par bonté d'âme, Feuquières, qui portait une affection réelle à son vieux serviteur, avait loué la pèche sur une grande étendue.

Il ne se doutait point de ce qu'il allait avoir à souffrir.

Nuit et jour, le père Leduc posait des verveux et des nasses, nuit et jour, il allait les relever. Et comme il était très adroit, comme c'était un fin pêcheur, il prenait chaque jour de fort belles pièces, dont il accablait son ami et maître.

– Quelle carpe ! monsieur Tony, quel barbillon ! Regardez-moi ces anguilles, cela va-t-il faire une matelotte !.

Et tant et si bien, que Feuquières en était arrivé à ne plus pouvoir regarde une ablette en face. Car il lui fallait manger de la pêche du père Lduc, et dire qu'on l'avait trouvée délicieuse ; sans cela le vieux matelot élait triste.

– Ça n'est donc pas bon, disait-il en secouant la tête, du beau poisson comme ça ?

Et Feuquières avait tant absorbé de matelottes, de court-bouillons, de carpes au bleu, de fritures et de poissons au beurre, pour faire plaisir au père Leduc, qu'il en était arrivé à prendre en horreur le poisson, la pêche, et tout ce qui s'ensuit.

La nouvelle que le vieux matelot était retourné par cette tempête à son port favori et qu'il allait encore être condamné à admirer une belle pièce, augmenta donc sa méchante humeur.

– Allons ! dit-il avec un soupir, je dînerai seul.

La tempête faisait rage au dehors.

– Ce vieux fou, dit-il encore, n'aura échappé à l'océan que pour venir bêtement se noyer dans la Seine. Je vous demande un peu s'il y a du bon sens à mettre à la voile par une pareille tourmente !

Penddant ce temps, le père Leduc, heureux, on peut le dire, comme le poisson dans l'eau, courait des bordées avec son driver. Avec son petit foc et sa grande brigantine au bas ris, il filait d'une incalculable vitesse, dansant comme sur de la vraie mer, et sentant craquer comme au bon temps mâts et cordages. Ah ! il ne songeait point à revenir, le père Leduc, et ce soir-là, l'orage était pour lui une jolie partie de plaisir.

Tony Feuquières dîna donc tristement tout seul. Il fit traîner le repas tant qu'il put, fuma très lentement cigares sur cigares en regardant les éclairs et en écoutant le bruit de la foudre.

– Voilà une fichue soirée, finit-il par dire, bien terne, bien insipide, c'est-à-dire bien – bourgeoise. Si demain recommençait hier, ce serait à dégoûter de la vie.

Dans l'attente de jours meilleurs, il allait se décider à se mettre au lit, quand un bruit de pas se fit entendre- La porte s'ouvrit et Henri Bousquet se jeta dans ses bras.

– Mon maître ! mon cher maître !

– Qu'y a-t-il ? lui demanda aussitôt Feuquières. Mais tu es fou ! qu'est-ce qui te prend ? Te voilà les yeux pleins de larmes, blême, fou !...

– Ah ! si vous saviez.

– C'est évident, si je savais ; mais je ne sais pas et tu vas tâcher de te calmer un peu pour me l'apprendre.

Mais Henri, au comble de l'énervement, continuait ses exclamations, au lieu de reprendre son sang-froid.

– Voyons, dit Feuquières, en le prenant par les deux mains, me diras-tu à la fin ce qui l'arrive ? Un malheur a-t-il frappé ta mère ?

– Non, grâce à Dieu, cher maître. Maman va bien. Mais Eliane.

– Qui ça, Eliane ?

– Je veux dire Mlle Eliane. Ah ! si vous saviez.

– Comment ! Henri, qu'est-ce que cela veut dire. Tu es donc amoureux ?

– Comme un fou, mon cher maître.

– Ah ! c'est très joli, et tandis que tu piochais ton paysage pendant la pose de Mlle d'Arnheym, tu passais du rose tendre au rouge vif. Et moi, bonne bête, je n'y voyais pas plus loin que le bout de mon pinceau !.

– Je vous demande bien pardon, mon cher maître. Ah ! j'ai bien fait tout ce que j'ai pu pour arracher cette fatale passion de mon cœur.

– Et naturellement elle s'y est ancrée davantage. Eh bien ! tu es amoureux. C'est un malheur, d'autant que je ne pense pas que le baron d'Arnheym ait jamais pensé à te donner sa fille. Mais pourquoi arrives-tu ici comme une catastrophe ?

– Mais, mon cher maître, c'est que Mademoiselle Eliane a été enlevée.

– Elle, enlevée, se faire enlever ! Une jeune fille chaste, modeste ! Tu es complètement fou !

– Je ne vous dis pas qu'elle s'est fait enlever.

– Eh bien ! alors, qui est-ce qui l'a enlevée ?

– Je ne sais pas.

– Et où est-elle ?

– Elle est chez ma mère.

A ce moment, Feuquières regarda attentivement Henri. Evidemment le jeune homme était frappé d'aliénation mentale. Mlle d'Arnheym enlevée, se trouvant à cette heure chez Mme Bousquet, tous les propos de l'élève étaient tellement incohérents, qu'il n'y avait plus de doute, un détraquement venait de s'opérer dans sa cervelle. L'artiste eut le cœur serré en pensant que c'en était fait de son Benjamin.

– Voyons, mon cher garçon, fit-il en tentant un effort, remets-toi un peu. Je ne comprends rien du tout à tout ce que tu me racontes. Tu es énervé, excitéé ; peut-être est-ce l'orage ; je ne sais pas, moi ; mais je voudrais bien avoir quelques explications. Tu es certain que Mlle d'Arnheym a été enlevée ?

– Mais, mon cher maître, puisque je l'ai conduite chez ma mère.

– Pour le coup, se dit Feuquières, ça y est. Pauvre garçon ! Eh bien ! il ne me manquait plus que cela. La journée est complète. Je sentais bien qu'il allait arriver un malheur. Qu'estes qu'il y a ? dit-il tout haut en prêtant l'oreille.

On parlait avec animation, les domestiques poussaient des hélas ! et par dessus tout ce brouhaha, on entendait la grosse voix du père Leduc, qui criait :

– Mais tâchez donc de me faire de la place, tas de propres-à-rien ! Ils sont là à beugler comme des femelles. Où est M. 'Tony ? Voulez-vous ouvrir la porte ; ça n'est pas malin, pourtant !

La porte s'ouvrit, et le père Leduc trempé, mouillé, apparut portant un lourd fardeau dans ses bras. Quand il fut en pleine lumière, on put voir que ce fardeau était un homme qui avait perdu connaissance. Il déposa sur le divan le corps inanimé, non moins mouillé que lui-même.

Le lecteur l'a deviné, c'était le corps du petit Fourme.

– Je crois qu'il est tout de même mort, dit le père Leduc en serrant la main que Feuquières lui tendait. Il fait mauvais temps tout de même, et quoique ce soit de l'eau douce, ça n'a pas été commode. J'ai été obligé de plonger ttois fois pour l'avoir, ce caïman-là. Il vente la peau du diable. Quand je l'ai tenu, il a fallu regagner le sloop, qui s'en allait en dérive, bon train ! fallait voir ça. Une pluie qui vous cinglait les yeux. Ma foi de Dieu ! j'ai cru que nous allions y rester. Dans l'eau douce, c'est-y Dieu possible ? Je ne me serais jamais consolé, par exemple.

– Où as-tu repêché cet homme-là ? demanda Feuquières.

– A Chatou, où le grain m'avait drossé. J'allais faire le grand tour en fuyant le temps et remonter par le bras mort. J'y aurais tiré mon bout à l'aise, car il n'y a pas de courant. Un peu au-dessous de Bezons, l'étrave du sloop heurte contre ce monsieur qui crie : « A moi ! » Je lâche tout et je plonge. Mais il y a là dedans des sacrés tourbillons. C'est égal, c'est bien triste de périr dans de l'eau douce.

Pendant ce temps, et tout en racontant son sauvetage, le père Leduc avait déshabillé le petit Fourme et s'était mis à le frictionner et à le briquer avec une énergie, une vigueur et une sûreté de main qui prouvaient l'habitude de ces sortes d'aventures.

– C'est un drôle de noyé tout de même, fit le père Leduc ; il a rendu plus de vin que d'eau. Faut croire qu'il est tombé étant un peu pris de boisson. Ça ne sait pas boire, non plus, ces terriens-là ; ça ne sait pas s'amuser.

Le corps du petit Fourme demeurait toujours glacé. Par moments, le père Leduc secouait la tête en ayant l'air de dire qu'il perdait peine et temps. Il lui soufflait de l'air dans les poumons, lui frottait la poitrine. les domestiques lui apportaient du linge bouillant, rien n'y faisait.

En mettant une fois encore l'oreille contre la poitrine du noyé, le père Leduc eut un cri de satisfaction.

– Je crois que le ressort n'est pas cassé, tout de mêmee ! J'ai bien cru cependant qu'il avait avalé sa gaffe.

Plus de doute, après de nouvelles frictions, le petit Fourme revenait à la vie. On le roula dans une couverture bouillante et enfin un soupir, un long soupir prouva que l'âme venait de rentrer dans le corps du noyé.

– Mes papiers ? bégaya-t-il en jetant un regard morne.sur les assistants.

– Vos papiers ? dit le père Leduc quels papiers ?

– Mes papiers ? répéta le noyé.

– Qu'est-ce qui les a, vos papiers ?

– Le baron d'Arnheym.

– M. d'Arnhyem !

Ce nom fit pousser un Cri de stupeur à Feuquières, à Henri et surtout au père Leduc. Une fois ce nom prononcé, le petit Fourme avait reperdu connaissance et était retombé sur les coussins. Il fallut se livrer à de nouvelles friclions eL à des insufflations réitérées. Pendant qu'il le frottait à tour de bras, le père Leduc marmottait entre ses dents.

– Le baron d'Arnheym ! si ce petit-là revient à flot, m'est avis que nous allons en apprendre tout à l'heure de belles ! Le baron ! le baron ! si tous des barons étaient comme cela, ce serait du propre !

Lorsque Fourne rouvrit à nouveau les yeux, il poussa un second cri plus strident que le premier.

– Mes papiers ! mes papiers !

– Qui est-ce qui les a, vos papiers, répéta encore le père Leduc.

– Le baron d'Arnheym.

– Comment êtes-vous tombé à l'eau ?

– C'est lui, le baron, qui m'a poussé, le gredin, pour avoir mes papiers.

– Quand je disais, s'écria Leduc triomphant, que je l'ai connu dans le temps, c'était une jolie canaille. Je vois avec plaisir qu'il n'a pas changé.

– Mais c’est impossible ! s’écria Henri, le père de Mlle Eliane, un assassin ! Cet homme est fou, ou il est encore ivre.

– Ne nous emportons pas, dit Feuquières en intervenant dans le débat, et tâchons de savoir la vérité.

Cependant Fourme s’était dressé sur son séant et il regardait avec stupéfaction les gens qui l’entouraient. Dès que le nom du baron d’Arnheym avait été prononcé, Feuquières, donnant un ordre, les domestiques s’étaient retirés. Le petit homme le regardait, nu comme la main et d’un rouge de brique, car les vigoureuses frictions du père Leduc avaient amené le sang à la peau mieux que ne l’eussent fait toute une série de rigolos. Le malheureux Fourme avait toutes les peines du monde à procéder par ordre, tout se brouillait dans sa. pauvre cervelle.

– Laissez-le revenir à lui, dit Feuquières ; ne le brusquez pas. Cet homme vient de subir une épouvantable secousse. Peut-être n’est-ce qu’un simple banal pochard ; peut-être aussi sa noyade cache-t-elle un mystère que nous allons finir par connaître. Il faut avouer que cette persistance à réclamer ses papiers est bien bizarre.

– Voyons, mon ami, fit-il en s’adressant au petit homme, comment vous trouvez-vous ? Ça va-t-il mieux ?

– Je voudrais bien procéder par ordre, répliqua piteusement Fourme, mais cela m’est bien difficile. Où suis-je ?

– Chez des amis. Et tenez, voilà le brave homme qui vous a sauvé ; et par une tempête comme celle-là, il n’y a pas beaucoup d’indivi’dus capable de le faire. Eh bien ! à votre tour, si vous alliez vous changer, père Leduc ! Après un sauvetage pareil, vous avez besoin de vous sécher.

– Voilà bien des embarras, répliqua le vieux matelot, parce qu’on a retiré un homme de l’eau. Le premier chien de Terre-Neuve venu en eût fait autant. Allons, vous, l’homme, dit-il, en s’adressant à Fourme et en l’entourant dans la couverture de laine, ne vous démenez pas comme ça et tâchez de vous tenir au chaud.

– Je vous remercie bien tout de même, mon généreux sauveur ; sans vous je serais actuellement au fond de la rivière, ou entre deux eaux, ce qui reviendrait absolument au même. Mais mes papiers ? qui me rendra mes papiers ?

– Ils sont donc bien précieux, vos papiers, que vous les réclamez avec une telle furie ?

– S'ils sont précieux ! mais c'est une fortune, une grosse fortune !

– Une fortune ? demanda Feuquières, et vous dites que c'est M. d'Arnheym qui vous a jeté à l'eau pour vous prendre ces papiers ?

– Je le répète et je le maintiens.

– Mais, mon pauvre garçon, continua l'artiste, comprenez-vous que c'est une grosse accusation que vous portez-là, et contre un banquier considérable de Paris ? Voyons, réfléchissez ; est-ce qu'il n'y a pas un peu de cauchemar un peu d'hallucination dans votre affaire ? M d'Arnheym passe pour un homme très honororable, et j'avoue que vous me bouleversez comcomplètement. Pouvez-vous nous dire comment vous avez perdu vos papiers ?

– Merci ! merci ! mon cher maître, fit Henri, en serrant la main de Feuquières

– Monsieur, répliqua Fourme, se remettant peu à peu, nous allons procéder par ordre, et vous allez voir que je ne suis ni fou, ni saoùl. Pour ce qui est saoûl, je l'ai été, je n'en disconviens pas ; mais c'est que, dame ! aussi, cegredin-là vous a des vins, des vins ! oh ! quels vins !

– Où çà ? des vins ? demanda Feuquières.

– A la villa Balbi, où il m'avait invité à dîner.

Et le petit Fourme se mit à raconter, dans les plus grands détails, la tentative d'assassinat dont il venait d'être victime et à laquelle le lecteur a assisté.

Le nom de la villa avait fait faire un mouvement à Feuquières ; c'était bien la propriété du baron d'Arnheym. Le noyé ne se trompait pas. A mesure que celui-ci avançait dans son récit, les trois assistants étaient de plus en plus empoignés par l'accent de vérité du narrateur. Evidemment cet homme ne mentait point, il avait bel est bien été la victime d'un assassinat qui, par le plus grand des hasards, n'avait point réussi. Le père Leduc s'était trouvé là, à point, et avait remplacé le bras de la Providence. Cependant quel motif un homme riche à millions comme le baron d'Arnheym pouvait-il avoir d'assassiner et de se rendre maître de papiers, ces papiers fussent-ils même des billets de banque ?

Feuquières fit lui-même cette objection.

– Très riche, dit le petit Fourme, très riche ; mais vous ne savez pas qu'il a perdu je ne sais combien de millions à la Bourse dans la débâcle d'il y a trois jours.

Le peintre et le père Leduc se regardèrent ; l'affaire se corsait de plus en plus.

Le peintre et Henri se refusaient cependant à voir dans le baron d'Arnheym un voleur doublé d'un assassin.

– C'est impossible, répétaient-ils, et il y a ici une erreur que nous allons arriver à reconnaître tout à l'heure.

A mesure qu'il reprenait l'usage de ses sens, le petit Fourme devenait pourtant d'une lucidité parfaite. Il expliquait très bien que c'était pour s'emparer d'un testament que le banquier l'avait jeté à l'eau, et que ce devait être au moment où, la langue déliée par l'ivresse, il lui annonçait qu'il avait rencontré, après bien des efforts et des recherches, les héritiers directs de cette grosse fortune.

– Car, dit Fourme, en manière de conclusion, on ne saura jamais, et Dieu connaît si j'ai procédé par ordre, combien ça m'a donné de peine pour retrouver madame Bousquet.

Ce nom tombant à cet instant des lèvres du petit Fourme, fit l'effet d'un coup de foudre.

– Madame Bousquet ! ma mère ! s'écria Henri en se rapprochant de l'homme d'affaires, et en se mettant ainsi dans la lumière.

Fourme fit un bond sur le divan et sortit à moitié de sa couverture. Il regarda le jeune homme avec des yeux épouvantés.

– Ah ! dit-il en avançant les bras, comme pour repousser l'image d'Henri, est-ce que je deviendrais réellement fou ? Je vous reconnais bien, pourtant ; c'est vous que j'ai vu aux Batignolles, rue Nollet, chez votre mère, madame Bousquet.

– Parfaitement, répliqua Henri, et vous êtes M. Fourme, agent d'affaires.

– Eh bien ! alors. Voyez-vous, monsieur, je ne suis pas fou, nous procédons parfaitement par ordre. Eh bien ! c'est le baron d'Arnheym qui a, à cette heure, le testament de Sabine ayolis, lequel institue votre mère,

madame Bousquet, légataire de la fortune de M. Le Car-roi, votre grand-père.

– Tonnerre de Brest ! s'écria à son tour le père Leduc, qui est-ce qui a prononcé ce nom-là ici ? C'est vous, le noyé, comment qu'on vous appelle ? Fourme, Froume ! dites voir un peu ? Le Carrol ? Vous avez bien dit Le Carrol ?

– Parfaitement, dit Fourme.

– Le bonhomme Le Carrol, l'ancien armateur de Marseille ?

– On ne peut plus juste.

– Et ce garçon-là, dit le père Leduc est le petit-fils du père Le Canol, c'est le fils de madame Alice ?

– C'est tout à fait cela, fit l'homme d'affaires, Alice Bousquet, du nom de sa mère.

Le père Leduc, ou plutôt Cayou, nous ne donnerons plus que son véritable nom au brave matelot, déjà reconnu depuis longtemps par le lecteur, se jeta sur Henri et l'enlevant dans ses bras nerveux le pressa sur son cœur en l'embrassant de toutes ses forces.

– Ah ! mon enfant ! mon cher garçon ! tonnerre de Brest ! vous êtes le fils de mon pauvre commandant ! Ah ! mon cher gars que je vous ai cherché, vous et votre sainte femme de mère ! J'avais juré d'avoir soin de vous, et Cayou, le vieux matelot, avait manqué à sa parole. Par force, par exemple. Ah ! béni soit le bon Dieu ! Bénies soient sainte Anne et sainte Barbe, jour de Dieu, mon cher gars !

Et le brave matelot, arrosant Henri de ses vêtements trempés, et aussi de ses larmes, car Cayou pleurait comme un enfant, le prit par la main et revenant à Fourme :

– Eh bien ! si j'ai eu du coton tout à l'heure en vous déralinguant hors de l'eau, vrai, mon petit Frime ou Froume, je suis bien payé, allez !. Ah ! je l'aime bien, ce moussillon-là ; c'était donc ça qui me portait vers lui ! Le fils de mon commandant !

– Vous avez connu mon père ? dit Henri, qui avait aussi les larmes aux yeux.

– Oui, oui, je l'ai connu ; nous avons péri ensemble, on peut le dire, et c'était le plus brave, le plus loyal, comme votre mère est la plus digne des

créatures.

Feuquières lui-même était ému. Il essaya de plaisanter pour cacher son attendrissement.

– – Ça devient la succursale de Charenton, ici ! Et pourquoi, diable ! le baron d'Arnheym.

Cayou l'arrêta d'un geste.

– Je vous l'ai déjà dit, monsieur Tony : il ne s'appelle pas d'Arnheym, et il n'est pas plus baron que le maitre-coq. Il s'appelle Harnave, le gredin, et j'avais l'œil américain quand je l'ai reconnu, ce calfat-là, qui a toujours été ma bouline de revers. Et, si vous m'aviez écouté la première fois que je l'ai dit, ça aurait pour sûr évité bien du mal.

Puis, prenant Feuquières par le bras et l'emmenant à l'écart :

– Et il veut avoir la fortune du petit, comme il a volé celle du père, en assassinant mon brave capitaine Calveyrac, quand il nous a fait sauter dans le Mozambique.

– Alors, mon brave ami, dit Feuquières, tu peux compter sur moi, car tu penses si je défendrai Henri.

– Eh bien ! et moi donc ! répliqua Cayou.

On coucha Fourme, qui, après tant d'émotions, avait besoin, on en conviendra, d'un sommeil réparateur. Il fut convenu qu'il ferait le mort jusqu'à nouvel ordre, jusqu'au moment où on aurait besoin de le faire revivre, car il fallait agir par la ruse avec Harnave, qui aurait pu, par vengeance suprême, en se voyant pris, détruire ce testament.

– Mon vieux, dit Feuquières à Cayou, faudrait aller se changer, parce que, si ça continue, nous finirons tous par être trempés. Quant à toi, Henri, tu vas tâcher de me dire tranquillement ce qui t'a si heureusement conduit ici.

VI

OU MYARINE EST TROMPÉ PAR SA VENGEANCE

Voici ce qui avait motivé l'affolement d'Henri Bousquet et ce que celui-ci raconta à Feuquières :

Ce soir-là même, au moment où, sortant de l'atelier, après une dure journée de piochage, il allait remonter chez lui, rue Nollet, pour dîner avec sa mère, un commissionnaire qui le guettait sans doute depuis longtemps, l'arrêta au moment où il allait pénétrer dans la maison, en lui demandant ?

– C'est-y bien vous qui êtes monsieur Henri Bousquet ?

– C'est moi, répondit le jeune homme tout surpris, car d'ordinaire il ne recevait ni lettres, ni billets, ni commissionnaires.

– L'élève peintre de M. Feuquières ?

– C'est bien cela.

– Alors, voilà pour vous.

Et le commissionnaire tendit au jeune homme une lettre, et, comme celui-ci mettait d'instinct la main à son porte monnaie :

– Oh ! la course est payée, fit l'homme en s'éloignant au plus vite. 1

« Monsieur, disait cette lettre, une personne que vous aimez de tout votre cœur a le plus grand intérêt à vous voir. Vous la trouverez, ce soir, entre dix heures et dix heures eL demie, à Montmartre, rue Damrémont, n^{o} 12. Vous frapperez un coup d'abord, deux coups ensuite, et on vous ouvrira. »

La lettre ne portait point de signature.

« Une personne que vous aimez de tout votre cœur », ces mots firent battre le cœur du jeune homme à lui rompre la poitrine. Il n'aimait qu'Eliane. Il n'avait jamais aimé qu'elle. Et pourtant il était impossible qu'Eliane lui donnât un rendez-vous. Il était matériellement impossible que pieuse, modeste, adorablement vertueuse, elle oubliât la pudeur de son sexe pour agir ainsi. Pourtant la lettre était formelle.

Pour la première fois de sa vie peut-être, Henri eut quelque chose de caché pour sa mère. Non, il ne pouvait se résoudre à parler de cette lettre à Mme Bousquet. Ce qui fait qu'une mère est sublime, – a dit Victor Hugo, – c'est que c'est une espèce de bête. C'est cet instinct divinement animal, comme il l'a écrit encore, qui mit à l'instant Mme Bousquet en éveil. Son fils ne lui disait point toute sa pensée.

Quand, après le frugal repas, il manifesta l'intention de sortir, ce qui ne lui arrivait jamais, les soupçons de la mère se changèrent en certitude, une

inquiétude poignante la mordit au cœur.

– Rentreras-tu tard ? dit-elle à son fils en l'embrassant.

– Non, mère. Je ne le pense pas.

– Je t'attendrai alors, fit-elle.

– Non, maman, je t'en prie, couche-toi.

Et Henri, pressant le pas aussitôt qu'il se trouva dans la rue, se dirigea vers les hauteurs de Montmartre. Il lut obligé de s'abriter sous une porte cochère, la pluie tombant avec rage Cependant, comme l'heure s'avançait, il reprit sa course et se trouva bientôt dans la rue Damrémont. Longue à perte devue, bordée au sommet de terrains vagues, elle présentait, ce soir là, un aspect sinistre. A peine éclairée de loin en loin par des becs de gaz que battait la pluie, de grandes parties de cette rue se trouvaient dans l'obscurité.

Henri eut beaucoup de peine à trouver le n^{o} 12.

C'était une maison grise, isolée, éloignée de tout réverbère. Elle était complètement noire.

La maison paraissait déserte. Nulle lumière ne brillait aux fenêtres. Les persiennes et les contrevents étaient tous fermés.

Il s'approcha de la porte. Point de marteau, non plus que de sonnette. Il frappa alors comme la lettre lui recommandait de le faire.

Au bout d'un instant, la porte tourna sur ses gonds, et Henri, ayant pénétré -aussitôt dans lecorridor, cette porte se referma derrière lui.

Il se trouvait en présence d'une vieille femme, prétentieusement mise, coiffée avec des accroche-– cœur d'une façon non moins prétentieuse. La vieille le regardait avec des yeux curieux, d'un air lubrique, et essayait de minauder en souriant d'une bouche édentée.

Elle infectait le patchouli et le musc.

Le jeune homme, – à l'aspect de-cette vieille sorcière, qui puait le vice par tous les pores, éprouva un violent sentiment de dégoût et en

même temps de terreur.. Eliane dans-cet antre ! Eliane, confiée à la garde d'un pareil monstre ! Aussi fut-ce d'une voix. complètement étranglée qu'il articula ces mots :

– J'ai reçu une lettre qui me donne.

– Bien ! bien ! bien ! jeune homme, fit l’horrible femme en souriant toujours. Nous savons ce que c’est, nous sommes prévenues. Va-t-il être content, ce chérubin.

Et l’atroce créature guida Henri à travers plusieurs chambres désertes, toutes meublées d’une façon criarde et de mauvais goût.

Au fond d’un corridor, au premier étage, la vieille se mit de côté pour laisser passer le jeune homme en lui disant :

– C’est ici, la clef est sur la porte.

Henri pénétra dans la chambre.

Assise dans un fauteuil, au milieu de cette pièce une jeune fille pleurait, la tête dans les mains.

C’était Eliane.

Au bruit que la porte fit en s’ouvrant, elle leva ses beaux yeux obscurcis par les larmes. A l’aspect du jeune homme, elle se leva en poussant un cri.

– Vous ! dit-elle avec effroi. Vous ! …

Puis, au bout d’un instant, voyant la stupéfaction et l’épouvante du jeune homme :

– Sauvez-moi ! cria-t-elle. Emmenez-moi d’ici !

– Mais qui a osé porter la main sur vous ? Quel est le misérable ? Ah ! celui-là, je vous le jure...

En quelques mots, la jeune fille mit Henri au courant du double rapt dont elle avait été la victime. La seconde voiture était venu la déposer dans cette maison borgne. L’horrible vieille l’avait enfermée. Elle n’en savait pas davantage..

– Non, dit-elle en terminant son récit, non, Henri, en me demandant quel pouvait être celui qui osait commettre un semblable crime, mon cœur n’a pas un seul instant douté de vous. Je ne sais de quelles machinations infernales je suis la victime. Je ne puis deviner qui a intérêt à me perdre, moi qui n’ai jamais fait de mal à personne, mais ce que je sens, ce que je sais, c’est qu’auprès de vous, dans cette horrible chambre, je suis en sûreté, je suis sans crainte, car nul danger ne saurait plus m’atteindre.

– Ah ! je le jure devant Dieu, s’écria Henri.

Myarine car les acteurs de ce drame n’ont plus aucune raison de conserver les pseudonymes derrière lesquels ils cachent leur personnalité,

Myarine, en faisant enlever par ses esclaves Mlle d'Arnheym, avait, ou le voit, un double but. D'abord, il arrachait Eliane des bras de sir Norton et creusait entre les deux jeunes gens un abîme infranchissable. En second lieu, il croyait porter un coup bien plus terrible encore à son mortel ennemi, car il ne pouvait supposer que les choses tourneraient ainsi. Quelque civilisé qu'il fût, il lui restait assez du sauvage, du féroce Poudjary, pour ne point comprendre que la délicatesse d'Henri mettait la jeune fille à l'abri de tout danger.

Elle l'avait bien dit elle-même, à côté d'Henri la vertu, l'honneur de Mlle Eliane d'Arnheym demeurait pur, sans tache et hors de toute atteinte. On juge toujours les autres d'après soi-même, et le brahme de Telhlwany ne pouvait supposer que ce petit rapin, quelque amoureux : qu'il fût, allait avant tout respecter l'objet de cet immense amour que Myarine venait de lui livrer sans défense.

– Avant tout, dit Henri, quand il eut pu retrouver un peu de calme, il faut sortir d'ici …

Il alla à la porte et essaya vainement de l'ouvrir.

La vieille les avait enfermés !…

Il essaya d'enfoncer cette porte d'un coup d'épaule. Elle tint bon.

La situation se compliquait.

Henri se retourna alors du côté de la fenêtre. Elle donnait sur un terrain vague ; mais ce terrain en contre-bas empêchait la possibilité d'une évasion par ce terrain.

Il revint alors à la porte et se mit à l'ébranler à grands coups de pied.

Au bout d'un instant, une voix se fit entendre. C'était la vieille femme.

– Pourquoi tout ce bruit ? dit-elle, et, entrebâillant la porte, elle montra sa face hideuse, tiraillée toujours par le même sourire de commande.

Avant qu'elle n'eût eu le temps de se reculer, Henri l'avait saisie par le cou, et la secouant vivement :

– Tu vas nous ouvrir les portes, vieille sorcière, ou je t'étrangle !

– Lâchez-moi, mon bon monsieur, lâchez-moi. On m'a donné de l'argent pour garder la petite dame, et on m'a dit que son amoureux devait venir. Je n'en sais pas plus, mon bon monsieur, je vous le jure. Vous me donneriez

des mille et des cents, je ne pourrais pas vous en dire davantage. Lâchez-moi, vous m'étranglez.

– Ouvre la porte, misérable drôlesse ! fil Henri en lui donnant un peu d'air, n'essaie pas de nous tromper, ou je te tords le cou.

La vieille, folle de terreur, car elle sentait encore les doigts nerveux du jeune homme lui entrer dans la gorge, prit dans sa poche un trousseau de clefs et le tendit à Henri.

Un instant plus tard, les deux jeune gens étaient dans la rue. Il pleuvait encore, et Eliane, chaussée de petites pantouffles, glissait sur le pavé boueuxet se retenait au bras de son conducteur.

Au bas de la rue Lepic, Henri aperçut un fiacre.

– Où faut-il vous conduire mademoiselle ? dit-il respectueusement lorsqu'il eut déposé la jeune fille dans la voiture.

– Je n'ose rentrer à l'hôtel, dit-elle en frissonnant ; tout danger n'a peut-être pas disparu, et mon père est à la campagne.

Puis saisie d'une inspiration subit-e :

– Voulez-vous me conduire chez votre mère, Henri ?

On devine la stupéfaction de Mme Bousquet en voyant entrer les deux jeunes gens. Un mot d'Henri la mit bien vite au courant du mystère que son fils lui avait caché.

Mais tant d'émotions avaient anéanti la jeune fille ; elle ne fut pas plutôt arrivée rue Nollet qu'elle se trouva mal dans les bras de Mme Bousquet.

– Mon enfant, dit à son fils cette excellente femme, pleine de tact et de cœur, tu ne peux demeurer ici plus longtemps. Tu n'as qu'un ami au monde, c'est ton maître. Pars de suite pour Argenteuil et va lui demander conseil.

Henri n'avait pas hésité, et le lecteur connaît les suites inattendues de son voyage.

VII

OU OSCAR RENCONTRE UNE ANCIENNE CONNAISSANCE

Revenons à Oscar, que nous avons laisse partant pour Londres.

Tant que le débiteur de Samuel Brülh se trouva sur la terre de France, il ressentit un malaise qui ne se dissipa qu'à bord du paquebot. Oscar eut un frisson lorsque le commissaire de police de Calais lui demanda ses nom et prénoms. Il donna d'un air assuré le premier qui lui passa par la tête, et le fonctionnaire, après avoir jeté un coup d'œil sur le gandin, le jugea incapable d'avoir jamais des démêlés avec dame justice. Donc, en mer, Oscar respira. C'est si bon, la liberté ! Avec vingt-cinq louis on ne va pas loin, et il n'avait guère que cela dans sa poche ; mais il allait à Londres remplir une mission importante, et nul doute qu'au retour son père ne se montrât coulant sur l'article finances, puisque lui-même il avait annoncé à son fils que Samuel Brülh serait payé, et qu'Oscar pourrait vaguer librement sur le pavé de Paris, sans courir le risque d'être arcquepincé par un agent ou même par un modeste « sergo ». Malgré un mal de mer intense, car tout, chez Oscar, arrivait à l'intensité, la traversée fut agréable pour celui qui chaque tour de roue éloignait des côtes de France. Une fois dans le wagon, le fils du baron d'Arnheym reprit toute son assurance, et se mit en devoir de donner à ses compagnons de voyage une idée du chic épatant que peut posséder un jeune gentleman français.

Mais personne ne pensait à lui, et comme, contrairement aux croyances de son père, Oscar, en dehors de quelques expressions du turf, ne prononçait point quatre mots d'anglais, le voyageur fut forcé de ne produire aucun effet, ce qui l'ennuya fort.

Quelques instants avant que l'express de Douvres n'entrât en gare de Charing-Cross, une victoria découverte, convenablement attelée avec cocher et groom à livrée bleue de ciel colletée de rouge, entrait dans la cour de la gare et se rangeait devant les degrés.

Dans la voiture se trouvait une jeune femme assez jolie, au nez retroussé, aux petits yeux brillants, mise d'une façon très voyante et portant une de ces toilettes les plus tapageuses que les Françaises de mœurs légères ont l'habitude de montrer dans les rues de Londres

Elle consulta sa montre en la comparant aux horloges et attendit.

Les coups de sifflet s'approchèrent, les plaques résonnèrent, le train entrait en gare.

Un instant après, Oscar apparaissait portant à la main sa valise. Il cherchait des yeux un cab, quand son regard tomba sur l'attelage et sur la jeune femme qui attendait.

Oscar mit son lorgnon et passa une petite reue d'amateur. Les chevaux d'abord, la victo ria ensuite, enfin la femme.

– Plein de zing ! conclut-il, très chics les Anglais ; une lady probablement, grande maison ! Quelle toilette ! Mais, nom d'une tringle ! c'est étrange ! je ne me trompe pas ; mais je la connais, la femme, je l'ai vue quelque part. Où ? j'en ai tant vues, que cela n'a rien d'étonnant à ce que tout de suite, comme cela...

La dame souriait à Oscar.

– C'est mon satané lorgnon qui m'empêche de voir clair, se dit-il en laissant tomber son monocle.

Plus de doute !. il la connaissait, la femme, ou plutôt il la reconnaissait, car le nom, tant sa surprise était grande, s'échappa de ses lèvres :

– Célestine !

En effet, c'était bien Célestine, l'ancienne femme de chambre de Nadèje, qui, trônant dans la Victoria, venait d'entrer dans la gare de Charing-Cross.

Au cri poussé par Oscar, Célestine posa un doigt sur ses lèvres pour recommander la discrétion.

Oscar mit le chapeau à la main et s'approcha de la voiture.

– Chut ! dit la jeune femme à mi-voix avant que celui-ci eût ouvert la bouche. Et lui désignant du doigt les domestiques qui, roides et guindés sur leur siège, pouvaient entendre. Chut ! appelez-moi lady Warley.., et pas un mot de Paris.

– Une aventure ! se dit Oscar. A peine sur le pavé de Londres... ça n'arrive qu'à moi.

Et aussitôt il prodigua à lady Warley une foule d'expressions et de salutations respectueuses.

Célestine eut toutes les peines du monde à tenir son sérieux, car Oscar, la valise à la main, son chapeau de l'autre, tirant le pied en arrière pour saluer avec beaucoup de chic, était on ne peut plus drôle.

– Où allez-vous ? finit-elle par lui demander.

– Je ne sais pas. Ils sont bêles, ici, ils parlent tous anglais.– Pas moyen de s’entendre.

– Combien.de temps resterez-vous à Londres ?

– Deux où trois jours seulement. Le temps de remplir une commission de mon père.

– Je puis vous donner l’hospitalité pendant ce laps de temps aussi court. Si vous pouvez vous contenter de mon modeste appartement.

– Oh ! Céleste. lady Warley, vous êtes mille, mille fois trop bonne.

– Le général n’est pas à Londres.

– Ah ! il y a un général ?

– Oui, le général sir William Brunet, qui me veut beaucoup de bien. Il chasse en Écosse jusqu’à la fin de la semaine et dès lors je suis complètement libre.

Comment Oscar eût-il pu résister ? Célestine le regardait de la façon la plus engageante. De plus, il allait voir Londres accompagné d’une jeune et jolie femme qui lui offrait l’hospitalité. Décidément, la veine tournait et Oscar était né coiffé.

Il s’élança dans la voiture après avoir remis sa valise au valet de pied, et l’équipage quitta Charing-Cross se dirigeant au grand trot vers Régent street.

– Je suis encore à l’hôtel, dit lady Warley à son compagnon, mais le général me fait meubler un petit hôtel dans Hyde-Park ; j’espère que la prochaine fois que vous viendrez à Londres, je pourrai vous recevoir d’une façon plus conforme à votre rang.

On comprend la joie du petit d’Arnheym. Ah ! son cœur le lui avait toujours dit, quelle ravis sante créature que cette Célestine ! Ah ! si l’amour-propre ne l’avait point conduit à Nadèje, comme il vous aurait bien planté là cette poseuse de Russe, avec ses grands airs, et comme il aurait bien fait danser les talbins du père Brülh avec cette charmante soubrette, qui portait la toilette d’une façon si intense !

Quand ils furent tous les deux installés dans un petit salon de l’appartement que lady Warley occupait dans un hôtel de Régent street, Oscar s’empressa de demander à Célestine des explications sur son changement de position.

– Il y a longtemps que vous avez quitté Nadèje ?

Et Oscar eut bien des peines à articuler ce nom, qui lui rappelait tant de mésaventures

– Le lendemain du jour où elle m'a obligée à vous fermer sa porte. Le spectacle de votre chagrin m'avait brisé le cœur. Vous avez tant fait pour Madame, que je ne pouvais consentir à demeurer complice d'une aussi noire ingratitude.

– Brave cœur ! interrompit Oscar. Le fait est qu'elle m'a joliment floué, la Russe. M'a-t-elle fait assez poser ? hein !. Entre nous, je peux bien avouer cela, du moment que les copains du club ne sont pas ici.

– Ah ! ne m'en parlez pas. Vous qui êtes si gentil, si charmant, vous qui avez des manières si distinguées.

Oscar éclatait de joie et d'orgueil.

– Vous qui jetez l'argent par les fenêtres avec une désinvolture de vrai gentilhomme, vous lâcher comme elle l'a fait !. C'est bien mal. Aussi, je ne lui ai pas caché ma manière de voir. Là-dessus, vous connaissez sa violence, nous avons eu une scène, ohh ! mais une scène !…

– C'est moi qui aurais voulu être là, par exemple, fit Oscar en se tapant sur les genoux. Une scène intense. La grande danse, quoi !

– D'un autre côté, continua Célestine en baissant modestement les yeux, un général anglais, sir William Burnet, dont je vous ai parlé tout à l'heure, me poursuivait depuis longtemps de ses assiduités. Je le trouvais à tout instant sur mes talons. Un homme très sérieux, une grande fortune. Un peu âgé. Je résistais, parce que vous comprenez bien, monsieur Oscar, une jeune fille qui n'a que sa vertu.

– Oh, là là ! fit Oscar. Mince de capital alors

– Enfin la vilaine conduite de Madame à votre égard m'a décidée. Je me suis laissé aller. J'ai consenti à faire le bonheur du général, qui est un homme charmant, un père. Il n'a pas eu même çà.

Et Célestine fit claquer un de ses ongles sur une très jolie petite dent.

– Comme moi, alors, fit naïvement Oscar en pensant à Nadèje !

Célestine ne put s'empêcher de rire.

– Eh bien ! j'ai eu de la veine de vous rencontrer, et vous êtes bien gentille et bien aimable. Maintenant, il faut que je fasse la commission du

darbier. C’est sérieux. Pouvezvez-vous me faire avancer un cabriolet.

Mademoiselle Célestine ne put réprimer un mouvement de mécontentement.

– Comment ! vous me quittez déjà ! Oh ! c’est bien mal, me laisser seule… Comme je vais m’ennuyer sans vous !

Et l’ex-camériste se mit à regarder Oscar avec des yeux excessivement tendres.

– Mais je vais revenir, ça ne doit pas être loin, Leicester-square. Je vais et je reviens, je ne vais pas flâner en route. C’est très important, paraît-il, la commission. Ça ne souffre aucun retard.

– Ah ! Oscar, s’écria lady Warley d’une voix languissante, ah ! si vous aviez voulu !…

Si j’avais voulu, quoi ?

– Vous apercevoir. Mais non, j’en ai trop dit.

– Ahh ! bah ! fit Oscar au comble de la stupéfaction.

– Mais non, il a passé à côté d’un cœur qui était tout à lui, sans s’en apercevoir. Qu’étais-je pour monsieur ? une femme de chambre.

– Maiss non, Célestine, e, je vous jure.

– Ah ! si vous aviez voulu, jamais le général n’aurait de droits sur ma personne. Et qui me dit que vous êtes venu à Londres pour accomplir les ordres de votre père ? Je vois clair, allez. Vous êtes venu à Londres pour une femme. Avouez-le. Ah ! elle est bien heureuse, celle-là !

– Mais non, Célestine, je vous le jure Je ne connais pas de femme à Londres. Pas la moindre, mais pas une.

– Vous me le jurez, méchant ?

Et Célestine posa sa tête sur l’épaule d’Oscar, qui commença à rouler des yeux absolument intenses.

– Je vous le jure sur ce qu’il y a de plus sacré

Et Oscar prit la jeune femme dans ses bras.

Celle-ci se dégagea prestement et lui dit alors entre deux baisers :

– Dites-moi la vérité, prouvez moi que vous ne mentez pas. Qu’est-ce que vous êtes venu faire à Londres ?

VIII

DU BONHEUR QU'ÉPROUVA OSCAR A RENCONTRER UNE DE SES ANCIENNES CONNAISSANCES

En regardant Oscar du coin de l'œil, Célestine était irrésistible. Le fils du baron d'Arnheym ne demandait du reste qu'à capituler.

Aussi ne fit-il aucune difficulté pour répondre à la jeune femme.

– Ah ! pas grand'cbose, allez. Je vous J'ai déjà dit, je crois, c'est mon père qui m'a fait filer en Angleterre, et vous avez bien tort d'être jalouse.

– Voyons, répliqua lady Warley, comme c'est vraisemblable que votre père, avec lequel vous devez être à l'heure qu'il est à couteaux tirés, vienne vous charger d'une mission ! Oscar, vous voulez abuser de mon cœur, vous me trompez : c'est pour une femme que vous êtes ici.

– Encore ! je vous jure. Sur quoi voulez-vous que je vous fasse le plus solennel des serments… Sur la tête du darbier, là, êtes-vous contente ? Puis, je ne suis pas aussi mal que cela avec lui. Quand il a su que j'allais être arrêté.

– Arrêté ?

Et Mlle Célestine fit un mouvement.

– Oui, répliqua Oscar en se mordant les lèvres. Arrêté pour dettes. Des bêtises… Et alors, dame ! cinq cent mille francs, c'est dur à cracher d'un coup ; d'autant plus qu'il dit qu'il est pané, qu'il n'a plus un rond.

– Que me dites-vous là ? s'écria lady Warley. Ah ! vous en avez fait des sottises pour cette Russe, tandis que j'étais là, que j'attendais.

Oscar, s'il avait été moins aveuglé par les bouffissures de son amour-propre, aurait pu ré pondre à Mlle Célestine qu'elle attendait sim plement le général. Mais legommeux n'y voyait point de si loin ; aussi acceptait-il les soupirs et œillades de la belle pour argent comptant

– C'est vrai, j'en ai claqué, hein, des talbins ! Non d'une brique en zinc ! ça a-t-y roulé ! Un rude train, hein ! Mais aussi, quel genre ! quel chic ! et quelle femme que cette Nadèje ! Ah ! Célestine ! Célestine ! – et Oscar mit

les mains sur son cœur – il n’y a réellement que vous qui puissiez me la faire oublier.

Lady Warley étouffa un éclat de rire dans son mouchoir.

– Tout cela ne m’explique pas pourquoi vous êtes venu ici. Je vous l’avoue, malgré vos protestations et vos serments, j’ai toutes les peines du monde à croire à cette commission de votre père. Quelle commission ? à qui cette commission ? En quoi consiste-t-elle ? Tout cela n’est pas un secret, je suppose, et y en eût-il un, que vous ne devez point en avoir pour une femme qui vous aime.

– Eh, je n’en sais rien moi-même, en quoi elle consiste la commission.

– Oscar !

Et la jeune femme le menaça du doigt.

– Ah ! mais c’est tannant, à la fin. Je ne puis pourtant pas vous dire une chose que j’ignore. Le dab m’a dit d’aller à Londres, Leicester-square, chez un comte Panoff, avec lequeel il est en affaires sans doute. Je dois lui dire ces simples mots : « Monsieur, mon père accepte vos propositions ! » Ce n’est pas malin. Quant à en savoir un centime de plus, je veux que le diable m’esquinte si je ne vous dis pas la vérité.

– C’est bien vrai, Oscar ?

– Je vous le jure de plus en plus, ange intense !

Et satisfaite sans doute de ce dernier serment, lajeune femme se laissa aller sans résistance aux caresses d’Oscar, qui, beaucoup plus à l’aise avec l’ex-camériste qu’avec son ancienne maîtresse, commençait à devenir très entreprenant.

A la fin, Célestine lui donna un fort coup d’éventail sur les doigts, et revenant à un mot lancé dans la conversation précédente :

– Vous dites donc que votre père est ruiné ?

– Dame ! c’est lui qui est venu me raconter qu’il n’avait plus le sac, qu’il ne pouvait payer papa Brülh, qui est une jolie canaille, entre pa. renthèse. Voulez-vous quee je vous dise ?ne faites jamais d’affaires avec lui. Enfin, le vieux m’a affirmé qu’il était rincé.

– Mais où aurait-il perdu toute son immense foi tune ?

– Il a joué. Et dame ! dit Oscar en se frappant sur le thorax, ça n’a pas d’estomac. Ah ! s’il avait voulu écouter mes conseils !

– Mais votre père était excessivement riche on le disait dix fois millionnaire et on affirmait que sa fortune était à toute épreuve.

– Mais oui, mais oui, certainement ; aussi je crois, pour direl e vrai, qu'il m'a fait poser un peu et que ce ne ont que des embarras momentanés.

– Ah ! vous croyez cela. Et qui vous le fait supposer ?

Parqu'il il m'a dit qu'après mon voyage de Londres, comme ça ne lui va pas que le père Brülh me fasse boucler.

– Boucler ?

– Ficeler, quoi ! arrêter, si vous aimez mieux Vous comprenez que ça ne lui va pas, au darbier, devoir son fils, l'héritier de son nom, aller se livrer à la confection des abat-jour à Clairvaux, ou à celle des chaussons de lisière à Poissy.

– Ahh ! mon Dieu ! ce serait effectivement bien triste.

– Navrant ! Alors il m'a dit qu'après mon voyage de Londres il pourrait casquer et que le père Brülh serait obligé de me laisser tranquille.

– Il faut croire que votre voyage doit lui rapporter une forte somme.

– Faut croire, mais je ne sais pas, je vous l'ai déjà dit. Voyons, s'écria enfin Oscar en se secouant comme pour échapper aux effluves amoureuses de mademoiselle Célestine, faut être raisonnable. Les affaires avant les plaisirs. Je vais faire ma course, car le dab m'a bien recommandé de ne pas flâner, et je reviens auprès de cette aimable créature que le dieu des amours a placée sur ma router.

– Voyons, Oscar, fit encore mademoiselle Célestine en minaudant, vous allez encore me quitter. Quel papillon que cet homme !

– Mais non ; faut d'abord que je fasse ma course ; après, je serai tout à la joie. Et nous irons faire une petite fêle intense.

Oscar était têtu comme une véritable mule. Mademoiselle Célestine savait que quand ce joli produit de la civilisation nouvelle avait une idée dans sa pauvre cervelle, il était impossible de parvenir à l'extraire. Le départ du jeune homme paraissait la contrarier ; elle changea ses batteries et essaya d'un autre système pour piquer la curiosité du gommeux.

– Vous avez dû, dit-elle, garder une vraie rancune à Madame – lady Warlay, malgré son changement de position, n'avait pu encore se déshabituer de ces façons domestiques – car si votre père a perdu de

l’argent à la Bourse, Madame doit bien être aussi pour quelque chose dans l’écroulement de cette fortune. Ça va vite, avec madame ; vous en savez quelque chose ?

– Le darbier avec Nadèje ! s’écria Oscar, ne songeant plus à la commission dont il était chargé.

– Comment ! s’écria Célestine en jouant la surprise, vous ne saviez pas que c’était votre père qui vous avait remplacé auprès de Madame ? Mais, mon pauvre garçon, elle ne vous a pas remercié pour autre chose. En fait de pigeon, le papa était plus gras que le fils.

– Alors, interrompit Oscar, c’est le dab qui danse ?

– Comme vous dites, mon mignon.

– Eh bien ! c’est du propre !

– Mais rassurez-vous, continua mademoiselle Célestine, il n’est pas plus heureux que vous, allez. Elle le mène un train !… Et des airss ! A la grande froideur. Et tout cela pour le roi de Prusse. Il n’a pas encore eu ça.

Et lady Warlay employa le même geste dont elle s’était servie pour le général.

La satisfaction de voir son père dupé et malmené fit passer l’aimable fils pardessus la blessure d’amour-propre. Aussi, s’écria-t-il, en se tapant sur les genoux, ce qui était chez lui, on s’en souvient, un signe de haute satisfaction

– Ah ! elle est bien bonne ! c’est intense !

Il allait demander de nouvelles explications à Célestine, quand celle-ci prêta l’oreille à un roulement de voilure qui venait de se faire entendre. Un instant après, on sonnait violemment à la porte de l’appartement.

– Ah ! mon Dieu ! s’écria lady Warlay tout effarée. Je n’attends personne. C’est le général. Je reconnais le coup de sonnette. Ah ! mon Dieu, il aura eu des soupçons et sera revenu. Cachez-vous, Oscar, je suis perdue !

– Me cacher ? fit Oscar en tressautant. Où !

– C’est qu’il est très violent, le général, et très fort.

– Nom d’une tringle ! où me cacher ?

– Oh ! continua lady Warlay. Il nous tuera tous les deux.

Le courage n’était point la vertu prédominante d’Oscar, on le sait de reste. En entendant la voix de celui que Célestine avait appelé « le

général », il sentit ses jambes se dérober sous lui, il devint vert et courut la tête perdue vers la porte.

– Pas par là, cria l'ex-camériste. Tenez, dans cette chambre. Cachez-vous sous le lit.

Et prenant Oscar par le bras, elle le poussa dans une autre pièce. Elle mit le verrou et revint alors à la rencontre du nouveau venu.

C'était Myarine.

– Il est là, dit-elle à voix basse, en désignant le cabinet où elle avait enfermé Oscar, Mais j'ai eu de la peine à le garder. Il veut à tout instant sortir.

– Où veut-il aller ?

– Leicester-square, chez le comte Panhoff.

– C'est bien cela. Je ne m'étais pas trompé.

– Il ne sait rien de ce que. son père veut lui faire faire. Il est porteur de simples paroles.

– Lesquelles ?

– « Mon père accepte vos conditions », doit-il dire au comte, et c'est tout.

Le front de Myarine s'éclaira d'un sourire de triomphe.

– Enfin ! murmura-t-il. Puis, reprenant : Que vous a-t-il dit sur les affaires de son père ?

– Qu'il est ruiné, et qu'il ne compte plus que sur le résultat de ce voyage à Londres pour se. relever.

– Il était temps, fit encore Myarine à mi-voix. A-t-il de l''argent ?

– San père lui a donné vingt-cinq Louis.

– Faites-les lui dépenser.

– Ohh ! ce sera facile, et mademoiselle Célestine eut un petit air de supériorité satisfaite. Il ne demande qu'à marcher, noire jeune homme.

– Vous a-t-il donné d'autres détails ?

– Il est sous le coup d'un mandat d'arrêt. C'est pour cela que son père l'a fait partir,

– Il ne s'est pas aperçu qu'il était filé ?

– Lui ! et l'ex-camériste haussa les épaules, il ne s'aperçoit de rien. Il dit que son père lui a affirmé qu'à son retour de Londres les billets Briilh seraient payés et qu'il n'aurait plus rien à craindre.

– Très bien. Tout est exact.

– Alors, Monsieur est content de moi ?

– Oui, termina Myarine en s’en allant. Amusez-le, empêchez-le de se rendre chez le comte avant vingt-quatre heures. C’est tout.

Et Myarine sortit.

IX

L’EMPIRE DES INDES

Si le lecteur n’a pas oublié certaine scène du début de cetle histoire, peut-être a-t-il déjà compris que le comte Panoff n’était point un inconnu pour Myarine, et que le nouveau et mystérieux dessein du brahme allait, au contraire amener ce dernier à renouer avec le grand seigneur russe certaines relations depuis longtemps interrompues.

Cette scène, c’est celle de la procession de la déesse Pavardy, à Ceylan, procession présidée ou plutôt dirigée par Myarine, et pendant laquelle l’Indien et le Russe avaient échangé un regard d’intelligence, et probablement d’entente.

Ce regard, on s’en souvient, n’avait pas échappé à Harnave.

– Toi, s’était dit le second de la *Mouette* en observant le comte Panoff du coin de l’œil, toi, tu viens ici pour faire pièce à l’Anglaiis ; mais puisque tu cherches des diamants, tu pourras me servir un jour.

Plus de vingt ans se sont écoulés.

Nous retrouvons le comte Panoff habitant à Londres un très confortable, mais très simple hôtel de Leicester-square. N’occupant aucune fonction diplomatique officielle, le grand seigneur russe semblait prendre à tâche de ne point attirer l’attention. Il vivait fort retiré, et nul n’eût pu dire exactement de quelle mission il était investi, ni même si son éloignement de la capitale des czars ne cachait point une disgrâce.

C’était alors un homme de cinquante à cinquanie-cinq ans, tout au plus, grand, robuste, à la physionomie énergique, dont le caractère saillant trahissait une persévérance et une volonté indomptables.

Le lendemain même de l’arrivée d’Oscar d’Arnheym à Londres et des scènes qu’on vient de lire, le comte Panoff, seul dans un cabinet de travail décoré avec une sobriété toute militaire, paraissait étudier avec une attention profonde une grande carte géographique, étalée sur la table.

Cette carte n’était ni celle de l’Europe ni celle de l’Asie, ou plutôt elle embrassait pour ainsi dire le centre de ces deux parties du monde, la Russie méridionale, un coin de la Sibérie, la Perse, le Turkestan et les Indes.

De temps en temps le comte quittait son étude silencieuse et feuilletait des papiers qu’il annotait d’un coup de crayon rapide et sûr.

Il venait de procéder à l’une de ces annotations, lorsqu’on frappa discrètement à la porte. Le comte se leva aussitôt.

– C’est toi, Ivan ? interrogea-t-il.

– Oui, maître.

Le comte ouvrit ; il fallait que son travaii eût exigé une absolue solitude, car on entendit le bruit d’un verrou tiré brusquement : le Russe s’était enfermé.

Un domestique parut.

– Qui l’amène ? dit Panoff.

– Quelqu’un est là, demandant avoir Votre Seigneurie,

– De la part de l’ambassade ?

– Je ne crois pas.

– Son nom ?

– Il ne l’a pas dit ; comme j’insistais, il a ajouté : Je suis l’homme de Delhi, et ton maître m’attend.

Panoff réprima un mouvement. – F ais entrer, commanda-t-il.

Le mystérieux visiteur entra.

– Myarine ! s’écria le comte lorsque tous deux furent seuls, Myarine en Europe ? Et sous ce costume ?

– Votre Excellence se trompe, fit le brahme en s’inclinant avec froideur, je me nomme Butler.

Panoff laissa échapper un sourire.

– En tous cas, monsieur Butler, il faut que de bien grands intérêts vous aient décidé à ce travestissement, et surtout à ce voyage.

– De grands intérêts, en effet ! prononça gravement le brahme.

Et s’avançant vers la table sur laquelle la carte se trouvait toujours ouverte, il posa son index sur la partie désignant les hauteurs de l’Hindoustan. Puis, sans retirer son doigt, immobile et silencieux, il regarda fixement le Russe.

Celui-ci tressaillit : il courut à la porte pour s’assurer qu’elle était bien fermée, et revenant à Myarine :

– Le moment serait-il venu ? demanda-t il d’une voix basse et brève.

– Non, répliqua Myarine, mais il approche.

Sur un signe de Panoff, il s’assit et poursuivit :

– Avant de nous occuper de cela, j’aurais une question à poser à Votre Excellence.

– Faites.

– Votre Excellence, je crois, n’a pas abandonné son rêve favori de doter la couronne des Romanoff d’un diamant unique au monde : celui qui la décore aujourd’hui pèse 193 carats, 57 de plus que le *Régent* de France, 54 de plus que le diamant de la couronne d’Autriche : c’est un beau poids. Seulement, la forme est défectueuse. Ce que cherche depuis vingt ans au moins Votre Excellence, c’est un diamant qui unirait la perfection du *Régent* au poids du diamant du rajah de Matan à Bornéo. C’est bien cela ?

– Il me semble, dit Panoff avec une certaine hauteur, que je me suis ouvert à vous de mon désir, lors de mon premier voyage à Ceylan : souffrez donc que je trouve un peu étrange la manière solennelle avec laquelle vous me rappelez ce que je ne vous ai jamais caché.

Myarine fit un geste d’acquiescement.

– Oh ! que Votre Excellence m’excuse : ce souvenir était nécessaire pour arriver à la question qu’elle m’a permis de lui poser.

– Je l’attends.

– Votre Excellence connaît le baron d’Arnheym ?

Le Russe regarda le brahme avec étonnement.

– Sans doute, répondit-il. C’est un très gros banquier de Paris : un homme de finances plusieurs fois millionnaire, avec lequel je me suis rencontré plusieurs fois en relations d’affaires.

– Et parmi ces affaires, reprit le brahme, a figuré l’offre, par le baron d’Arnheym, à Votre Seigneurie, d’un diamant énorme, d’un diamant sans

prix, unique au monde, d’un diamant que les fortunes réunies de tous les rois de l’Europe paieraient à peine, si on l’achetait à sa véritable valeur ?

Le comte Panoft inclina la tête.

– Vous êtes bien informé, Myarine. Mais, d’où diable savez-vous cela ?

– Vous l’apprendrez bientôt.

– Est-ce que par hasard vous voudriez me faire concurrence ? fit le Russe en riant.

– Peut-être.

Panoff redevint grave. Myarine avait prononcé ce mot d’une voix claire et tranchante comme l’acier.

– En ce cas, poursuivit le Russe, le Diamant rouge est à vous. Car vous savez sans doute que c’est ainsi que le nomme le baron d’Arnheym. Pour acquérir ce trésor, j’avais pouvoir de pousser jusqu’à six ou huit millions, ce qui n’est pas la moitié de sa valeurr réelle. Le baron, du reste, a repoussé ce chiffre, dérisoire, dit-il. Mais du moment où vous entrez en ligne, c’est que vous êtes décidé à acquérir à tout prix, je chercherai ailleurr ; mais je ne m’attendais pas, je l’avoue, à votre intervention dans cettte affaire.

Myarine se leva.

– Demain, dit-il, le fils du baron d’Arnheym viendra vous proposer pour six millions, pour cinq, pour quatre, pour deux si vous voulez, pour le prix qu’il vous plaira de fixer, le Diamant rouge.

Le comte Panoff fit un bond. Un instant, il crut que Myarine devenait fou.

Mais le brahme demeurait impassible.

– Deux millions ? A tout prix ? Raillez-vous ? balbutia le Russe.

. : –. J’ai dit.

– Mais c’est une folie !

– Il y a des folies auxquelles certaines circonstances vous obligent, comme à la dernière ressource.

– M. d’Arnheim est donc ruiné ?

– Oui.

Le comte fit quelques pas, fiévreusement, à travers la chambre ; puis, de nouveau, regardant Myarine en face :

– Voyous, dit-il, où voulez-vous en venir ? Si vous aviez l'intention d'acquérir le Diamant rouge, vous n'aviez pas besoin de m'apprendre tout cela. Dois-je voir, dans cette démarche. simplement un service d'ami désireux de m'annoncer une bonne nouvelle ?

– Un service d'ami, oui, fit gravement le brahme ; une bonne nouvelle, non. Car demain, n'est-ce pas, lorsque le fils de ce misérable…

– Un misérable ? le baron d'Arnheim ?

– Lorsque le fils de ce misérable vous apportera le consentement de son père, vous comptez accepter joyeusement ; vous comptez traiter l'affaire sans le moindre retard ?

– Parbleu !

– Eh bien ! reprit Myarine, redressant sa haute taille, et d'une voix dont l'inflexion devint presque terrible, eh bien ! monsieur le comte Panoff, monsieur l'agent secret du czar dans la conspiration des Indes contre l'Angleterre, écoutez bien ce que je vais vous dire : moi, Myarine, chef suprême des Poudjarys, grand-prêtre de Brahma, qui commande à des millions d'hommes, et qui sur un mot, sur un signe, puis transformer demain en fournaise cet immense empire ; entre mon amitié, mon alliance et la possession du Diamant rouge, choisissez !

Panoff était devenu pâle.

– Vous m'interdisez d'acheter ce diamant ?

– Demain, lorsque le fils de ce chien maudit viendra à vous, dès les premiers mots, vous l'arrêterez en lui disant : le trésor que vous m'offrez a été volé par votre père, volé à main armée, il y a vingt années, et la couronne du czar ne peut se souiller d'un diamant dont l'histoire est infâme.

– Voilà, en effet, une sombre révélation, fit le comte. Mais quel prix particulier attachez-vous à ce diamant, que vous refusiez de m'en voir acquéreur ? Car vous savez aussi bien que moi qu'en pareille matière, un vol figure presque toujours à l'origine ; les diamants de Chartes-ie-Téméraire aussi ont été volés, bien d'autres encore.

– Celui-là n'est pas un diamant.

– Qu'est-ce donc ?

– C'est l'Etoile de Telhé-Swany, le trésor sacré de Brahma, le protecteur de l'Inde, l'astre d'où jaillira la lumière de l'avenir. Panoff réfléchit pendant

quelques secondes.

– C’est bien ! dit-il enfin.

– Vous repousserez la proposition ?

– Oui.

– Vous chasserez le fils de ce misérable.

– Je vous le jure. Mais vous me direz.

– Que voulez-vous savoir ?

– Comment reprendrez-vous ce talisman, à moins de l’acheter vous-même ? Myarine eut un sourire sinistre.

– C’est le secret de Brahma ! dit-il. Revenons maintenant à la révolte des Indes.

X

LE QUART D’HEURE DE RABELAIS

Lady Warley eut toutes les peines du monde à faire sortir Oscar de sa cachette. Le gommeux s’était glissé sous le lit comme une anguille, et là, tremblant de terreur, la tête perdue, il attendait la mort des mains du général.

Il fallut que Célestine l’appelât plusieurs fois par son nom pour qu’il se décidât à donner signe de vie.

– Et le général ? murmura-t-il d’une voix étouffée.

– Le général est parti, répliqua lady Warley, J’ai dû dissiper ses soupçons. Il n’est revenu que pour déposer un chaste baiser sur mon front pur, et il m’a dit qu’il reprenait le train. Cependant des précautions sont à prendre.

– Vous êtes sûre qu’il est parti ? demanda Oscar, toujours sous le lit.

– Parfaitement sûre.

Et la jeune femme laissa, cette fois, échapper un franc éclat de rire.

– Vous riez, vous riez, bougonna Oscar. Avec ça que ça vous aurait fait une belle jambe, si le général m’avait fendu en deux comme un navet.

Et il se décida enfin à quitter son refuge.

– Voyons, dit Célestine, nous n’allons pas rester ici, le général peut revenir, ces Anglais, ça a des idées si bizarres ! Nous allons dîner à la campagne ; nous reviendrons assez tôt pour assister à la fin de la représentation à Drury-Lane, le temps de souper légèrement, et enfin, calme, tranquille, je serai toute à mon Oscar.

– Ce sera intense ! s’écria celui-ci en se remettant complètement de son alerte et en serrant Célestine sur son cœur.

Comme on le voit, lady Warley ne perdait point de temps, et avec un programme aussi rempli, les moments d’Oscar étaient tous occupés. Il ne lui restait pas une minute à lui. Il eut encore cependant une velléité de résistance.

– Si j’allais à Leicester-square avant de filer pour la campagne ?

Mais Célestine vint immédiatement à bout de ce dernier projet en lui disant :

– Vous voulez donc rencontrer le général ?

En passant devant un bijoutier, lady Warley s’aperçut qu’elle avait oublié son flacon. Moyennant cinq livres, Oscar lui en procura un charmant, avec un cabochon en grenat. Le dîner, le théâtre, le souper, auquel, suivant ses bonnes habitudes, Oscar se grisa consciencieusement, tout cela coûta fort cher. Oscar s’endormit d’un sommeil de plomb et se réveilla fort tard, avec mal aux cheveux. En s’habillant, il mit la main à sa poche, et s’aperçut du vide intense de sa profonde. Envolés encore une fois les talbins !.

– Bah ! le comte Panoff, une fois l’affaire bâclée, ne refusera pas de se laisser taper, et avant de rejoindre le darbier, je pourrai gobichonner encore un brin avec cette Célestine, qui est réellement tout ce qu’il y a de chic !

Armé de cette philosophie, il se disposa à sortir, mais Célestine lui fit remarquer que l’on ne pouvait se présenter chez le comte Panoff avant déjeuner.

Enfin, vers deux heures de l’après-midi, lady Warley consentit à le laisser partir en lui faisant furer de revenir immédiatement.

Un cab emporta enfin lestement Oscar ver. ; Leycesler square.

Le comte Panoff était chez lui.

Le domestique ne fit aucune difficulté de le recevoir, Oscar ayant remis la carte du baron d’Arnheym.

Tout d’abord Oscar se sentit très mal à l’aise à la vue du comte. Celui-ci, en effet, n’avait point l’air de bonne humeur. Le sourcil froncé, l’air hautain, il ne se donna même point la peine de désigner du doigt un siège au jeune homme pour l’inviter à s’asseoir. Oscar resta donc debout, en se sentant de plus en plus embarrassé. Il tournait et retournait son chapeau entre ses doigts tout comme l’eût fait le pauvre petit Fourme lui-même.

Le comte tenait à la main la carte du baron d’Arnheym.

– C’est votre père qui vous envoie, monsieur ? finit-il par dire à Oscar.

– Oui, monsieur le comte, répliqua celui ci en bredouillant, mon père m’a prié de vous dire qu’il acceptait vos conditions.

– Mais moi, monsieur, je n’accepte plus les siennes, et je romps toute relation avec monsieur votre père.

– Mon père me disait. répliqua Oscar stupéfait.

– Monsieur, interrompit le comte avec un suprême dédain, je ne veux point savoir ce que votre père vous a dit. Je sais seulement ce que j’ai à vous dire. Faites-moi l’honneur de m’écouter. Je connais aujourd’hui la provenance du joyau que votre père se décide à céder. Les moyens employés pour s’en rendre maître, je ne les ignore plus. Dans des conditions sem-– blables...

– Tiens ! tiens ! tiens ! murmura Oscar. J’en, apprends de belles. Le darbier a. fait du fourbi. Je vas joliment le blaguer, quand il voudra la faire à la pose avec moi.

– Dans des conditions semblables, continua le comte, je ne puis prêter l’oreille aux propositions de M. d’Arnheym. Mon gouvernement ne me pardonnerait pas de tremper la main. dans une aussi triste affaire.

Et comme Oscar le regardait ahurii ;

– C’est tout ce que j’ai à vous dire, monsieur ; je ne vous re tiens plus.

Le comte se leva après ces derniers mots, pour bien signifier son congéé à Oscar.

Lorsque celui-ci se retrouva dans rue, il eut une colère intense :

– Quel cosaque que ce comte Panofff ! Quel poseur ! Tous pareils, ces mangeurs’de chandelles ! Vieux Kalmouck, va ! tu peux bien t’accoupler avec Nadèje. Va ! je ne retiens pas le petit. Eh bien ! il va être oontent, le darbierr ! C’est bien fait aussi ! Il n’a que ce qu’il mérite. Ça n’empêche pas

qu’il va être obligé de renquiller ses grands airs avec moi, ou sans cela je l’appellerai vieil escarpe. Et qu’il se débrouille pour casquer avec le père Brühl, ou sans cela je jaspine, ah ! mais ! et les curieux iront barbotter dans ses fioques. J’en ai assez aussi, moi, de tout ça, et va falloir compter un peu avec le – petit Oscar. Et avec ça, plus un rond !

Le cab le ramenait vivement vers Regent-Street. Un instant après, il s’arrêtait devant la porte de l’hôtel.

– Ma foi ! se dit Oscar, je ne sais pas comment nous allons faire, mais il faut que Célestine se débrouille. Il doit y avoir des pères Brülh à Londres, et je ne suis pas brûlé sur ce pavé-là, comme sur celui de Paris. Je ne peux pas rester comme ça, le fils du baron d’Arnheym, c’est nsense ! sans un radis ! Ça ne s’est jamais vu.

Il paya le cab avec de la menue monnaie qui lui restait et se disposa à entrer à l’hôtel.

Ce fut d’un air hautain qu’il répondit au maître d’hôtel, qui lui demanda en français où il allait :

– Je vais chez lady Warley, parbleu ! Puis, à part lui : Sont-ils bêtes ! ils me voient depuis deux jours avec une femme charmante et ils me demandent où je vais. Faut-il être bouché !

– Je demande pardon à monsieur, répliqua le maître d’hôtel, lady Warley n’est pas à l’hôtel.

– Sac à papier ! murmura Oscar. Est-ce que le général serait revenu ! Comment savoir où ? Si je faisais causer cet esclave ?

Il fit appel à tout son courage, et s’adressant au maître d’hôtel :

– Mon ami, dit-il très poliment cette fois, cette dame n’est peut-être pas seule ? Peut-être faussi a-t-elle fait défendre sa porte ? Le général est peut-être inopinément revenu ? Vous seriez bien aimable.

– Je ne puis que répondre à monsieur que madame n’est pas à l’hôtel.

– C’est cela, se dit Oscar, c’est bien cela ; je vais faire un tour et je reviens.

Et il s’en alla flâner par les rues de ’Londres. Mais, sans un sou dans sa poche, dans l’impossibilité de prendre une voilure, il eut bien vite assez de la promenade. Oscar ne savait point flâner, rien ne l’intéressait d’ailleurs.

Une seule préoccupation avait accaparé sa pensée : « Où et comment se procurer de l'argent ? »

Au bout de deux heures, il revint à l'hôtel de Règent-Street. Le même maître d'hôtel lui barra le passage.

– C'est intense ! s'écria à la fin le petit d'Arnheym. Voyons, il y a maldonne. Je demande lady Warley ; que diable ! ce n'est pas la lune ? Est-elle seule, n'est-elle pas seule ? C'est excitant, à la fin !

Le propriétaire de l'hôtel, au bruit que faisait Oscar, apparut sur la porte du parloir. Ce fut avec une parfaite courtoisie qu'il s'adressa au jeune d'Arnheym, en lui disant :

– Vous demandez, monsieur ?

– Je demande lady Warley.

– Cette dame est partie.

– Et où est-elle allée ?

– Elle est partie sans laisser son adresse.

– Ah ben ! s'écria Oscar, c'est intense ! et il tomba sur une chaise en murmurant : Elle peut se vanter de m'avoir posé un joli lapin.

– La valise de monsieur, dit le maître de l'hôtel, a été déposée au bureau, elle est à la disposition de monsieur, si monsieur nous reste.

Rester ! et avec quoi ? Plus d'argent, plus de Célestine, plus de Panoff, plus rien. Il fallait revenir à Paris coûte que coûte. Son père seul pouvait le tirer d'embarras.

– Non, non, je ne reste pas, s'écria-t-il ; ; il faut que je retourne à Paris, et je suis même très embarrassé.

– Nous sommes aux ordres de monsieur, s'écria le patron de la façon la plus aimable. Mon Dieu ! on sait ce que c'est, un jeune homme, en voyage, on est souvent gêné, on dépense plus qu'on ne le croyait au premier abord, on est entraîné. Monsieur n'a qu'à laisser sa carte.

– Voilà un vrai zig, se dit *in petto* Oscar, et il s'empressa d'accepter ces offres toutes gracieuses.

– Comment donc ! répondit le maître de l'hôtel, après avoir jeté un coup d'œil sur la carte que lui tendit Oscar, le fils du baron d'Arnheym, le banquier bien connu, comment donc ? on était trop heureux d'être à son service et à ses ordres.

Quand Oscar, muni d’un billet de retour, se trouva dans l’omnibus de l’hôtel qui le recond lisait à Charing-Cross pour prendre le train de marée, le patron de l’hôtel dit au domestique qui, se trouvait à côté de lui et le regardait en clignant de l’oœil d’un d’un malin ;

– – Maitenant, vite une dépêche à Calais. Le retour fut plus triste que l’aller. Quelle série de tuiles étaient venues s’abattre sur la tête de ce malheureuxx Oscar r !

Ce fut bien pis quand, au débarcadère du paquebot, il vit s’avancer vers lui le commissaire de police qui avait été si gracieux au dépârt.

– C’est bien vous qui ête monsieur Oscar d’Arnheym ?

Et comme Oscar, terrifi, n’osait lui répondre, le commissaire ajouta :

– Au nom de la loi, je vous arrête.

XI

OU LE BARON D’ARNHEIM CROIT VOIR LA FORTUNE LUI SOURIRE ENCORE UNE FOIS

Revenons au baron d’Arnheym, ou plulôt à Harnave, car désormais nous donnerons indistinctement l’un ou l’autre de ces deux noms à l’ancien pirate de la *Mouette.*

Nous avons laissé Harnave, au moment où, se croyant à jamais débarrassé du petit Fourme par un crime, et possesseur désormais sans conteste des précieux papiers instituant Alice Le Carrol héritière de l’énorme fortune détournée par l’armuleur, Harnave, encore ému et pâle de son action criminelle, vient d’apprendre de la bouche d’un domestique accouru de Paris l’enlèvement et la disparition de sa fille.

Cette fois encore, comme le jour où un coup de bourse audacieux, invraisemblable, fantastique, a ouvert devant lui le gouffre béant de la ruine, les premiers mots qu’ait prononcés le banquier, le premier nom auquel il a songé, le premier auteur auquel il ait attribué ce nouveau désastre, c’est le redoutable brahme de Telhé-Swany, c’est Myarine.

En toute hâte le baron d’Arnheym était revenu à Paris, en dépit de l’orage qui continuait à rugir au-dessus de sa tête. Chemin faisant, d’une voix saccadée, haletante, il adressait au domestique qui l’avait suivi questions sur questions. Puis tout à coup, devant la parfaite ignorance de cet homme, il gardait un silence morne d’où il sortait pour se livrer à des menaces terribles.

– En plein Paris, à deux pas du boulevard Malesherbes, répétait Harnave en serrant violemment le bras du valet épouvanté, on n’enlève pas ainsi la fille du baron d’Arnheym, d’un hôtel rempli de domestiques et gardé jour et nuit. Il y a là, il doit y avoir quelque trahison infâme. Ah ! je finirai bien par la découvrir, misérables, et alors, malheur à vous !

Tant de coups précipités commençaient, sinon à troubler le cerveau d’Harnave, du moins à provoquer chez le meurtrier une véritable fureur. L’idée qu’il était entouré d’ennemis, épié, surveillé, gagnait peu à peu son esprit. Et, un instant, sous le poids de cette obsession alroce, il se demanda si, par hasard, il n’avait pas été suivi jusqu’à la villa Balbi.

Mais ce ne fut qu’un éclair. Harnave était de ces hommes qui luttent jusqu’à la dernière heure, jusqu’au dernier souffle. Il se redressa comme pour secouer l’espèce de cauchemar qui menacait de l’envahir.

– Non, se dit-il. L’affaire Le Carrol n’a rien de commun avec tout cela. Fourme se serait trahi. De ce côté, c’est la fortune, c’est le salut, c’est la revanche.

Ainsi qu’on a pu en juger d’après ces colloques intimes, pas un seul instant le banquier n’avait manifesté le moindre sentiment de tendresse et de douleurs paternelles à l’égard de sa fille enlevée. La promptitude de son retour était due uniquement au désir de se rendre compte par lui-même de ce qui venait de se passer, nullement à l’inquiétude et aux angoisses.

Lorsque lé baron d’Arnheym franchit enfin le seuil de son hôtel, la nuit était déjà fort avancée ; mais tous les gens étaient sur pied, parcourant les appartements, le jardin, se livrant à d’interminables commentaires, et essayant de reconstituer les détails de l’enlèvement d’Eliane.

Dans la cour, le concierge allait et venait, absolument affolé, car le souvenir des visiteurs mystérieux de la veille lui était revenu à l’esprit, et il se disait que l’enlèvement pourrait b en s’y rattacher.

A la vue de tout ce mouvement, Harnave senfit une colère froide lui monter aux tempes.

Cependant il se contint.

– Qui est venu ici en mon absence ? interrogea-t-il d'une voix brève.

Le concierge raconta ce que l'on sait.

Harnave ne pouvait plus douter.

– Et, reprit-il, une fois l'enlèvement cons-– taté, qu'avez-vous fait ?

– Mon avis, dit le concierge tremblant de tous ses membres, était de prévenir sans retard – la police.

Le banquier eut un frémissement. Ce mot de police lui rappela la scène de la villa Balbi, accomplie à peine deux heures auparavant ; ainsi – donc, la police allait envahir son hôtel : le nom de d'Arnheym, déjà la fable du monde de la finance, allait être traîné dans les faits-divers des journaux bien informés qui, sur cette mystérieuse aventure d'enlèvement, ne manqueraient pas de greffer les commentaires les plus désastreux pour sa réputation.

Qui sait si l'enquête de la police n'allait pas amener des interrogatoires, des indiscrétions, des découvertes fatales ?

A cette pensée, Harnave eut un inslant d'oubli : il se précipita vers le concierge et le saisissant à la gorge :

– Misérable ! cria-t-il, qui t'a poussé, qui t'a dit d'appeler la police, de provoquer un pareil scandale ?

– Au secourss !… à moi !… lâchez-mooi ! fit le pauvre diable en se débattant. Je vous dirai… c'était mon idée seulement…

– Alors, reprit le banquiier, personne n'a été prévenu ?

Les autres domestiques s'étaient rapprochés.

– Non, dit l'un d'eux : la chose nous a semblée trop grave pour que nous prissons une détermination ; c'est pourquoi nous avons envoyé en toute hâte Justin prévenir monsieur le baron de ce malheur.

M. d'Arnheim lâcha le concierge ; puis, s'apercevant du mauvais effet de cette scène violente :

– C'est bien, fit-il en adoucissant sa voix. C'est un grand malheur, en effet. Il ne faut pas l'aggraver encore par des indiscrétions prématurées. Demain, au jour, il sera temps d'agir. Que ceux qui ont pu recueillir quelque s'était ou qui ont quelque idée sur cet événement se rendent dans mon

cabinet, d’ici un quart d’heure. Je les entendrai et je saurai récompenser leur zèle.

Lorsqae le baron d’Arnheym eut disparu, les valets se réunirent et tinrent conseil à voix basse.

– En voilà un brutal, fit le corher. Ce n’est pas moi qu’il aurait secoué comme un prunier, ainsi que ce pauvre Moutabal ! (c’était le nom du concierge). Je lui aurais appris qu’un hommee est un homme, et que pour avoir *des* millons, on n’est pas pour ça en droit d’assommer ses semblables.

– Des millions s ? interrompit un aujre, Avec ça qu’il ne vient pas d’en être nettoyé de ses millions, à la Bourse. J’en sais quelque chose, moi qui ai perdu quinze cents francs pour avoir joué comme lui !

Ici la femme de chambre d’Eliane intervint : d’un geste mystérieux, elle fit signe que ce qu’elle avait à dire était de la plus haute gravité.

– Avez-vous remarqué, commença-t-elle, comme il a été furieux, rien qu’à l’idée que la police pourrait mettre le nez dans ses affaires ?

– C’est vrai !

– Dame ! reprit la femme de chambre, vous savez, c’est un scandale énorme, l’enlèvement de la fille d’un si gros personnage, surtout quand cet enlèvement n’est pas un enlèvement.

Il y eut un cri de stupeur, aussitôt qu’elle eut terminé.

– Allons donc ! fit le valet de chambre. Mademoiselle Eliane ! Un ange de vertu ! s’enfuir avec un amoureux ? Vous êtes folle !

– Je ne sais pas si je suis folle, riposta la camériste d’un air pincé, mais je sais que cela est. Je vais même de ce pas conter la chose à monsieur.

Et laissant le groupe en suspens et sans daigner répondre désormais à ses questions suppliantes, car la curiosité était devenue intense, comme eût dit Oscar, la femme de chambre se dirigea d’un pied léger vers le cabinet du banquier.

– Monsieur le baron, fit la femme de chambre en baissant les yeux, nous a autorisés à lui communiquer nos idées sur la catastrophe qui a motivé son retour si rapide.

– Vous savez quelque chose ? interrogea brusquement M. d’Arnheym.

La femme de chambre donna à son attitude et à sa voix une expression de plus en plus ti mide.

– Je ne sais pas précisément. je suppose seulement. mais je crains que monsieur le baron ne me trouve bien audacieuse quand je me serai permis de lui faire part.

M. d'Arnheym frappa du pied.

– Parlez, parlez donc !

– Monsieur le baron me pardonnera ?

– Mieux que cela : je vous paierai. Il y a dix louis pour vous si vous me mettez sur la voie du ravisseur.

– Eh bien ! reprit la camériste, mademoiselle aime un jeune homme.

Le banquier fit un bond de surprise et se retrouva debout.

– Eliane ? s'écria-t-il.

– EL ce qu'il y a de plus triste, poursuivit hypocritement la femme de chambre, c'est que ce jeune homme est, par sa condition, tout-à-fait au-dessous du rang de mademoiselle.

– Son nom ? rugit M. d'Arnheym, son nom ?

– Henri Bousquet.

Culte fois, le banquier étouffune véritable explosion de fureur.

– Henri Bousquet ! répéta-t-il, ce rapin, cet élève du peintre Tony Feuquières.

– Ah ! monsieur l'a remarqué ? fit la femme de chambre un peu surprise à son tour.

– C'est à moi de vous interroger, commanda M. d'Arnheym. Répondez. Qui vous fait croire à ce roman absurde, ridicule ?

– Un bouquet que mademoiselle trouvait chaque matin dans le jardin, près du banc sur lequel elle avait coutume de s'asseoir, il n'y a pas d'erreur possible : mademoiselle ne sortait jamais, et tous les jours le bouquet était renouvelé dans le petit vase de bohème placé sur la cheminée. D'ailleurs, j'ai voulu m'en assurer par moi-même.

– Vous assurer de quoi ?

– De la provenance du bouquet. La fenêtre de ma chambre donne sur le boulevard, dans une aile de l'hôtel, en relour sur le jardin. J'ai guetté deux jours de suite, et j'ai vu un jeune homme jeter le bouquet, chaque jour, à la même heure, par dessus le mur. Le troisième jour, je suis sortie ; j'ai suivi le jeune homme et j'ai su son nom.

Le baron d’Arnheym porta ses deux mains à son front.

– Ainsi, selon vous, dit-il, l’auteur de l’enlèvement ?

– Dame ! répliqua insolemment la femme de chambre.

– C’et bien, allez, reprit le banquier, et pas un mot de tout ceci, sur voire tête.

Lorsqu’il se retrouva seul :

– Ah ! s’écria M. d’Arnheym, le démon me devait bien cette revanche : l’héritage Le Carrol ne m’échappera plus !

La nuit s’écoula ainsi ; vers sept heures du malin, on frappa : le baron, qui ne s’était pas couché, alla ouvrir. Un domestique parut :

– Une femme, dit-il, apporte à monsieur le baron des nouvelles de mademoiselle. Vu la gravité des circonstances, je n’ai pas hésité, en dépit de l’heure.

– Le nom de cette femme ?

– Madame Bousquet.

XII

OU CAYOU SUIT SON IDÉE

Dans l’état d’esprit où se trouvait Harnave, l’annonce du nom de madame Bousquet produisit sur lui un effet électrique.’

Mais avant de poursuivre, il est nécessaire d’expliquer cette visite matinale.

Ainsi que nous l’avons dit, à ia suite de l’heureux repêchage de l’infortuné Fourme, les trois hommes, Tony Feuquières, Cayou et Henri avaient tenu conseil.

Henri aurait voulu revenir immédiatement à Paris, mais Feuquières n’eut pas de peine à lui faire comprendre la folie et l’inutilité d’une pareille résolution.

– Raisonne un peu, dit le peintre. Il est plus d’une heure du matin. Mademoiselle d’Arnheym est parfaitement en sûreté chez ta mère, où

personne ne s’avisera d’aller la découvrir. D’autre part, tu ne peux demeurer sous le même toit qu’elle. Fais-moi donc le plaisir de rester ici. Demain matin, il sera temps d’aviser à ce que nous devrons ou pourrons faire, et quand tout sera arrêté, tu iras informer ta mère des événements de cette nuit

– Et avec moi ! car nous irons ensemble ! dit Cayou, qui rentrait au même instant couvert de vêtements secs. La brave, la sainte femme de mèrre ! En ai-je une soif de la revoir... après si longtemps ! de lui raconter, de lui dire.

Feuquières haussa les épaules avec impatience. Cayou s’arrêta court.

– Quoi ! fit le gabier un peu interloqué, est-ce que je dis des bêtises ?

– Eh ! répliqua Feuquières, ton cœur t’emporte, mon vieux Cayrou. Te voilà déjà parti : tu entres chez madame Bousquet, tu te jettes à son cou : « C’est moi, Cayou, vous savez bien, l’un des marins qui sont partis avec votre mari pour cette expédition, il y a plus de vingt ans. Mais tous vos malheurs vont finir : vous allez être riche et votre ennemi puni comme un assassin qu’il est ». N’est-ce pas cela, n’est-ce pas ainsi que tu ouvriras la conversation ?

– Ma foi ! dit Cayou, vous lisez dans ma pensée comme dans un livre. C’est bien ça que je compte lui dire, à cette brave mère. Mais vous voyez donc des empêchements ?

– Comment ! tu ne comprends pas qu’une émotion aussi brusque, aussi inattendue peut la tuer ; qu’en apprenant que la femme aimée, adorée de son fils, est la fille de son ennemi, elle peut être saisie d’une crise dangereuse, aggravée encore par le souvenir de la présence de cette enfant chez elle, à la suite de cet enlèvement encore inexplicable pour nous ? Tu ne comprends pas cela ? Il faut te mettre les points sur les i.

Cayou baissa la tête.

– C’est vrai, dit-il, je ne suis qu’une bête. Cependant faudra bien, un jour ou l’autre, lui dire ce qu’il en est.

– Cela me regarde. Sois tranquille, tu auras ta part. Mais il faudra agir prudemment. L’homme qui possède à son actif une aussi jolie collection de méfaits que ce baron d’Arnheym, ou soit-disant tel, et qui est parvenu à étayer dessus une fortune et à jouir de la considération. générale, cet homme-là est redoutable, et nous n’en aurons pas raison du premier coup.

– Allons donc, fit Cayou, et la justice ? Pour toute réponse, Feuquières désigna d'un-regard Henri.

Debout, la tête basse, le pauvre garçon pleuait silencieusement.

Cayou courut à lui.

– Mille millions de caronades ! s'écria-t-il, je suis encore plus bête que je ne croyais. Faut pas m'en vouloir, monsieur Henri. J'ai dit ça en l'air. Est-ce que c'est sa faute à la jeune fille si son père est une canaille ? Non : nous ne mettrons pas la justice là-dedans. Ça ne regarde que nous. Ça se passera en famille.

– Cayou !... voyons, tais-toi, commanda Feuquières.

Mais le gabier était lancé.

– Une idée, continua-t-il. Puisqu'il loge tout près d'ici, si j'allais l'étrangler ?

Feuquières l'attira vivement en arrière, puis à voix basse :

– Mais tais-toi donc ! répéta-t-il.

Et s'adressant à Henri :

– – Ami, ajouta le jeune maître, dors en paix, car, je te le jure, je ferai pour toi ce que je ferais pour un frère, pour un fils.

– C'est égal, grommela Cayoou ; j'ai mon idée, moi aussi ; nous verrons bien laquelle est la meilleure !

Tandis que cette conversation avait lieu chez Feuquières, il survenait chez madame Bousquet une complication inattendue.

Elian, qui tout d'abord semblait avoir surmonté avec une rare énergie tant d'émotions terribles, s'était tout à coup sentie prise par un violent mal de tête, et bientôt la fièvre se déclarait, suivie d'un long délire.

Assise à son chevet, madame Bousquet la veillait avec une sollicitude toute maternelle. Mais le délire ne faisait qu'augmenter. Il fallait, de toute nécessité, appeler un médecin. La pauvre femme, seule, livrèe à elle-même, s'arrêta au seul parti que sa loyautéé lui conseilla : elle courut, dès le malin, à l'hôtel d'Arnheym.

Le banquier fit répéter deux fois le nom par le domestique : il avait fini-par se persuader entièrement du récit de la femme de chambre, et il se demandait ce qu'une telle visite, à une telle heure, pouvait signifier.

Peu à peu, l’espèce de terreur superstitieuse qui s’était d’abord emparée de lui l’avait abandonné. Ce n’était point Myarine : l’explication de l’amour d’Henri, d’un amour insensé, devait être la vraie, la seule.

Mais que venait faire madame Bousquet ? Apporter sans doute au banquier l’expression du repentir d’Henri ? Oui, c’était bien cela, ce ne pouvait être que cela.

Le misérable eut un instant de farouche triomphe.

– Ils se livrent à moi ! pensa-t-il.

Cependant, il restait une difficulté : cette femme qui venait à lui, qui assurément ignorait son vrai nom, qui ne pouvait deviner sous le baron d’Arnheym l’aventurier du passé, cette femme, c’était Alice Le Carrol, la fiancée, la femme de l’homme qu’Harnave avait entraîné dans une expédition mortelle.

Et celte femme, elle avait vu Harnave, dans une de ces circonstances qu’on n’oublie plus, et où les traits se gravent à jamais dans la mémoire.

Vingt ans, il est vrai, s’étaient écoulés depuis cette époque ; mais qui sait ?

Il fallait cependant recevoir Alice Le Carrol : le succès, le triomphe était à ce prix.

Harnave commanda d’introduire madame Bousquet au bout d’un quart d’heure : puis, quand il fut seul, il éteignit les lumières qui brûlaient toujours ; cela fait, il entr’ouvrit les rideaux légèrement, de façon à ne laisser pénérer qu’un rayon indécis de la lumière du jour. Puis, debout dans un anglé obscur, il attendit.

Bientôt une porte s’ouvrit, une portière se souleva lentement : madame Bousquet entra.

Par un hasard que n’avait certainement pas calculé le banquier, le rayon de lumière ménagépar lui éclaira en plein le visage de la malheureuse femme, montrant sa pâleur et ses paupières creusées par les larmes.

Si fort qu’il fut, Harnave ne put retenir un frisson.

Mais dominant bientôt cette impression involontaire, et sans quitter la place où il se trouvait, et où il était impossible de distinguer ses traits, il dit d’une voix froide et calmee :

– On m’assure, madame, que vous m’apportez des nouvelles de ma fille ?

– Oui, monsieur, répondit madame Bousquet, qui, haletante, s’appuya au dossier d’un fauteuil, n’osant s’asseoir, bien qu’elle en eût grand besoin, sans y être invitée.

– Vous savez où elle se trouve ? poursuivit le banquier.

– Mademoiselle d’Arnheym est chez moi, reprit madame Bousquet. Mais pardonnez-moi, monsieur, de ne pas vous avoir dit qui je suis : mon nom n’a dû rien vous apprendre. Je suis la mère d’un des élèves favoris de M. Tony Feuquières. Par suite d’une machination que nous n’avons pu nous expliquer, mademoiselle votre fille a été enlevée de votre hôtel hier soir et conduite dans une maison infâme d’où mon fils a été assez heureux pour la sauver. N’osant la ramener chez vous en votre absence, et redoutant de nouveaux dangers, mademoiselle d’Arnheym a cherché un refuge dans ma pauvre maison. Mais les émotions l’ont brisée, et elle est, depuis quelques heures, en proie à la fièvre et au délire. Je n’ai donc pas cru devoir hésiter à me rendre chez vous afin de vous prévenir.

Un éclat de rire strident répondit à madame Bousquet, qui tressaillit et regarda de tous côtés avec inquiétude. –

– Ohh ! ne cherchez pas, dit Harnave d’une voix dont il assombrissait le timbre habituel ; ne herchez pas : c’est moi qui ris.

– Vous riez, monsieur ? s’écria madame Bousquet, frappée de stupeur.

– Oui, reprit Harnave, je ris de votre conte et de l’audace que vous avez mise à le débiter.

Madame Bousquet ferma les yeux, défaillante.

– Un conte.? balbutia-t-elle.

– Ah ! votre fils s’attaque à mademoiselle d’Arnheym ? Ah ! il faut à ce peintre en herbe des filles de la haute finance parisienne. Et pour forcer la main au père, qui s’opposerait à ce ridicule mariage, après avoir capté son amour, il n’a pas reculé devant un enlèvement, le misérable !

– Oh !… jerêve !… Tout cela serait trop affreux ! murmura la pauvre femme.

– Nierez-vous que chaque matin il ait échangé avec elle une correspondance, sous la forme de bouquets, jetés par cet Amadis par dessus le mur de mon jardin ?

Madame Bousquet jeta un cri et cacha entre ses mains son visage plein de larmes.

– Vous ne répondez pas : que pourriez-vous répondre ? poursuivit le banquier impitoyable et ravi, car le silence de sa victime achevait de le corroborer dans la conviction que Myarina était cette fois étranger à son nouveau malheur. Eh bien ! je parlerai pour vous. Dans une heure, une plainte sera déposée par moi au parquet, et ce soir, votre fils…

Il n'acheva pass ; un grand bruit venait de se faire entendre au dehors, bruit de meubles renversés et de voix violentes. Au même instant, un homme fit irruption dans la chambre.

– Tonnerre de Brest ! s'écria-t-il en retenant dans ses bras madame Bousquet à demi évanouie : j'étais sûr que cela arriverait.

XIII

OU CAYOU COMMENCE A S'APERCEVOIR QU'IL EST ALLÉ TROP VITE

Le lecteur a déjà reconnu Cayou.

C'était, en effet, le brave gabier qui venait d'opérer cette entrée bruyante et inattendue dans le cabinet de M. d'Arnheym.

Derrière Cayou, venaient deux ou trois valets, assez fortement endommagés, à en juger du moins par le désordre de leur costume, et particulièrement de leurs cravates. Il était évident que l'on avait voulu s'opposer à la visite trop matinale de Cayou, d'autant plus intempestive, en effet, qu'elle menaçait de troubler un entretien important, et que le gabier s'était vu forcé d'employer les grands moyens pour pénétrer quand même au centre de la place.

M. d'Arnheym, on se le rappelle, ne connaissait pas le père Leduc. Il ne l'avait entrevu qu'une seule fois, lors d'une visite à l'atelier de Feuquières.

En outre, l’obscurité presque complète qui régnait dans la pièce empêchait le banquier de distinguer les traits de l’intrus.

M. d’Arnheym fit deux pas en avant, le front contracté par la colère.

– Que signifie ce bruit ? s’écria-t-il. Qui vous a permis ?… Qui êtes-vous ?

Et comme Cayou, au lieu de répondre, s’empressait auprès de madame Bousquet, qu’il installait, toujours privée de connaissance, dans un large fauteuil, le banquier reprit, en se tournant du côté des laquais, demeurés immobiles et indécis au fond de la pièce :

– Qui est cet homme ?… Comment l’avez-vous laissé parvenir jusqu’ici ?… Voilà donc comme vous me servez ! Je vous chasserai touss !

Puis, désignant du doigt le gabier :

– Reconduisez cet homme… et s’il résiste, qu’on aille requérir l’aide de la police.

A ce mot de police, échappé à M. d’Arnheym dans un moment d’exaspération et d’oubli, Cayou se retourna brusquement. A son tour, il s’avança vers le banquier, se croisa les bras, et, redressant sa grande taille maigre, il éclata d’un rire sonore qui fit passer un frisson dans tout le corps du baron d’Arnheym.

Les valets, qui avaient fait mine de s’élancer sur Cayou s’arrêtèrent comme pétrifiés.

Tout cela n’avait pas duré plus de deux à trois secondes.

– La police ? s’écria enfin Cayou, suspendant son accès de gaîté, la police ? C’est-y vraiment vous qui avez parlé de police ? Et pour arrêter qui donc ?

M. d’Arnheym sentait un danger terrible suspendu sur sa tête ; cependant il essaya encore de faire bonne contenance et répliqua :

– Je ne vous connais pas ; j’ai le droit de faire chasser de chez moi un inconnu qui s’y introduit brutalement, malgré ma volonté, malgré mes ordres.

Cayou fit un geste d’acquiescement ironique-

– Ça, dit il, c’est trop juste. On change pas mal en vingt ans. Je ne veux donc pas me fâcher de ce que vous ne m’ayez pas reconnu ; avec ça qu’ici il fait noir comme dans un four. Drôle d’idée tout de même, en plein jour, de

tirer les rideaux, comme si on gardait un mort. Si ça ne vous fait rien, je vais.

Et le gabier se dirigea vers un des rideaux.

– Prenez garde ! rugit Harnave, qui s'élança.

– Oh ! fit Cayou d'un ton indifférent, moi ça m'est égal, après tout. Pour ce que j'ai à vous dire, une cave ne me gênerait pas. Seulement, si c'était un effet de votre obligeance, est-ce que vous ne pourriez pas dire à vos larbins d'aller un peu voir dehors si j'y suis ?

M. d'Arnheym serra les poings. Les valets commençaient à échanger entre eux des regards inquiétants.

– Finissons cette comédie ! fit-il. Sortez, ou je vous.fais jeter.

– A la rivière ? peut-être, interrompit Cayou d'une voix railleuse.

Le baron recula, frappé de stupeur.

– Damee ! faudrait le savoir, poursuivit le gabier. En plein jour, à Paris, c'est pas si facile… et puis, je sais nager, moi.

M. d'Arnheym passa la main sur son front mouillé de sueur. D'un geste saccadé, fiévreux, il désigna la porte aux valets, toujours Indécis.

– Alleez ! commanda-t-il. Si j'ai besoin de vous, j'appellerai.

La porte se referma. Le banquier, Cayou et madame Bousquet se trouvèrent seuls.

Madame Bousquet était toujours évanouie : sa tête se renversait en arriére ; un souffle léger, pareil à un sanglot étouffé, s'échappait à intervalles inégaux de ses lèvres entr'ouvertes.

– Bon !! reprit Cayou. Vous devenez raisonnable. On pourra causer. C'est égal, il y a du tirage avec vous… Ah ça ! voyons, qu'est-ce que vous avez encore fait à cette pauvre femme pour que je la retrouve en cet état-là ? Elle vous a reconnu, n'est-ce pas ?

– Je ne sais ce que vous voulez dire, répliqua M. d'Arnheym.

Cayou haussa les épaules.

– Alors ça recommence ? Monsieur veut jouer au fin ? Puisque je vous dis que je sais tout.

– En ce cas, vous savez que le fils de cette femme a fait enlever hier soir ma fille, après l'avoir séduite ! cria M. d'Arnheym.

Le gabier demeura un instant ébahi.

– Ma foi ! dit-il, j’avais beau m’attendre à tout, je ne m’attendais pas à celle-là. J’y suis maintenant : la brave femme venait, dans sa bonté d’âme, vous apporter des nouvelles de votre fille, et vous lui avez répondu… Tonnerre de Brest ! continua Cayou en marchant droit au banquier et en levant sur lui son poing formidable, il faut avouer que vous êtes bien la plus franche canaille qui ait jamais existé sous la calotte du ciel.

Le baron d’Arnheym recula ; il était livide.

– A moi ! balbutia-t il. A moi !. Misérable !

– Il n’y a pas ici d’autre misérable que vous, reprit le gabier, qui se plaça résolûment entre le banquier et le cordon de sonnette vers lequel celui-ci étendait la main. D’ailleurs, si vous criez,

je vous dénonce comme un voleur que vous êtes, comme un assassin.

Le banquier se laissa tomber accablé sur un siège.

– Vous voyez bien, dit Cayou, que vous avez tout intérêt à m’écouter. Je ne suis pas venu pour vous dénoncer : je suis venu pour nous entendre.

M. d’Arnheym releva vivement la tête : une lueur d’espoir brilla dans son regard félin et cruel.

– Parlez donc, fit-il d’une voix sourde. Qui êtes-vous ?

– Une vieille connaissance, qui vous doit d’avoir vu de très près le monde des requins. Mais je vous raconterai ça. plus tard. Pour le moment, il vous suffira de savoir que je suis l’ami de cette brave femme, l’ami de son fils, et que- je me suis mis une chose dans la tête : c’est de les voir heureux. Or, voyez-vous, quand Yves-Marie Cayou s’est mis quelque chose là, dans la boîte osseuse, comme disait le chirurgien de la *Némésis*, il ne l’a pas dans son talon, monsieur Harnave.

A ce nom de Cayou, au souvenir de la *Némésis*, qui pour la première fois après vingt années, venait le frapper en pleine poitrine, le misérable éprouva une commotion épouvantable.

Une sueur froide perla sur son front ; le sang bourdonna à ses oreilles ; il lui sembla qu’il allait mourir.

Il jeta un cri guttural, étranglé, et par un violent effort, il se retrouva debout.

– Tu mens ! dit il d’une voix qui n’avait plus rien d’humain, Tu mens !. Tous sont morts. tous, tous !

Cayou sourit tristement.

– Vous voyez bien que vous vous nommez Harnave, et non pas le baron d’Arnheym ; vous avouez votre crime ; vous avouez que vous êtes l’assassin de mon pauvre commandant Calveyrac.

Un autre cri répondit à ce nom : depuis quelques instants madame Bousquet était revenue à elle et écoutait sans comprendre, comme sortant d’un rêve.

Au nom de Calveyrac, elle se dressa debout, les lèvres frémissantes, fixant sur le banquier un regard qui essayait de percer les ténèbres, puis tout à coup, se précipitant vers un rideau, elle le tira violemment.

Le jour, pénétrant à flots, éclaira en plein le visage livide de M. d’Arnheym.

– Assassin ! cria la malheureuse femme, as’sassin du père de mon fils, sois maudit !

Harnave essuya son front ruisselant. Il croyait devenir fou.

Cayou écarta madame Bousquet.

– Patience et courage ! dit-il. Songez à ce fils qui pleure en ce moment au chevet de la fille de ce misérable. Dieu a déjà commencé à vous venger. C’est à moi de terminer le compte.

Le gabier s’avança droit sur Harnave, et d’une voix que son calme apparent rendait encore plus effrayant :

– Le testament ! commanda-t il.

Harnave ne répondit pas.

– Le testament ! répéta Cayou. Sinon, dans une heure, je vais conter à la justice l’histoire de la *Mouette*...

Harnave se taisait toujours.

– Et la noyade du père Fourme ! ajouta Cayou.

Cette fois, Harnave tressaillit. Mais ce fut tout.

– " – Ainsi donc, poursuivit le gabier, ce que vous avez de mieux à faire, c’est de me remettre „ la chose en douceur : par égard pour l’amour de M. Henri pour votre fille, nous en resterons là, et vous irez vous faire pendre ailleurs.

Harnave releva la tête, et, d’une voix ferme :

– J’ignore ce dont vous parlez, dit-il.

– Vous refusez de me remettre le testament que vous avez volé ?

– Je ne connais pas cette affaire.

Cayou eut un mauvais regard : sa large maia s'abatlil sur l'épaule du banquier, qui plia.

– Vous pouvez m'assassiner, dit Harnave, Faites !

Cayou lâcha le banquier. Quelque chose disait au brave gabier qu'il avait laissé échapper une parole imprudente dont Harnave avait profité, et que désormais toute insistance serait inutile.

– Tu as raison, reprit-il. C'est l'affaire des gens de loi.

Et soutenant madame Bousquet chancelante, Cayou sortit.

Quand il se retrouva seul :

– Ah ! rugit Harnave, imbécile : Henri Calveyracaime, ma fille, et tu viens me menacer de me livrer ! C'est moi qui vous tiens tous, au moyen de cet amour. C'est moi qui vous écraserai. Et si je péris, du moins nous périrons ensemble !

Et courant à son bureau, il écrivit rapidement quelques lignes, les mit sous enveloppe à l'adresse de Samuel Brühl, puis sonnant :

– Cette lettre à la poste, à l'instant même, commanda-t-il.

XIV

LE COURRIER

Cayou avait fait une mauvaise campagne.

Voici ce qui s'était passé :

Dès le matin, à la première heure, Henri avait quitté Argenteuil, pressé de venir retrouver sa mère et de lui faire part de l'avis de Feuquières.

Il va sans dire que le désir de revoir Eliane n'était pas non plus étranger à cet empressement.

L'avis de Feuquières était d'attendre : dans la journée, le peintre, qui avait sa dernière séance de pose dans le mystérieux et féerique hôtel de sir Norton, à Neuilly, arriverait à son atelier. Henri l'y rejoindrait. On tiendrait

une dernière fois conseil, et Feuquières, avant de se rendre à Neuilly, passerait chez le baron d'Arnheym pour l'informer que sa fille était sauvée, et qu'elle devait son salut au jeune peintre.

Quant à Fourme, il resterait toujours à Argenteuil, jusqu'à ce qu'on avisât à le faire reparaître au moment opportun.

Tout se trouvant arrêté ainsi, Henri allait partir, lorsque Cayou demanda la'permission de l'accompagner.

Feuquières avait bonne envie de s'y opposer.

– Quelque chose me dit que cet animal-là va faire quelque bêtise, pensait-il.

Mais Cayou insista tellement qu'il fallut bien céder.

– Je ne dirai rien, répétait le gabier, je vous promets, monsieur Tony, que je ne dirai rien à madame Bousquet, puisque vous croyez que ça lui porterait un coup. Je veux seulement lavoir, la reconnaître... Quand je pense qu'il y vingt ans, c'est à moi, dans le parc de son père, ce gueux de Le Carrol – encore une fière canaille celui-là ! – quand je pense que c'est à moi qu'elle avait recommandé de veiller sur mon pauvre commandant Calveyrac ! Imbécile ! Brute que j'ai été ! A Ceylan, je pouvais si bien tordre le cou à cet Harnave ! Mon pauvre commandant ! quand je pense que je l'ai vu périr, disparaître au fond de la mer, sans pouvoir le sauver ! Pour ça, j'ai fait ce que j'ai pu, faut le dire, Il s'en est fallu de peu que je n'y sois resté aussi, comme les camarades, car tout le monde a péri, voyez-vous ! Ratissé, l'équipage de la *Mouettee !* Ah ! le gueusard d'Harnave ! Si je n'avais pas fini par rattrapper une cage à poules et à m'y cramponner, Yves-Marie Cayou serait allé voir comment les requins se marient entre eux. Vous voyez bien, monsieur Tony, qu'il faut que j'accompagne M. Henri, je lui dois bien ça, le brave enfant !

Les grosses larmes qui coulaient sur les joues d'Henri pendant le récit du gabier fléchirent Feuquières.

– Allons, va ! dit-il. Mais surtout pas d'imprudence.

Et ils étaient partis.

En arrivant chez madame Bousquet, une voisine, chargée de veiller Eliane, leur apprit ce qu'elle savait : la fièvre, le délire de la jeune fille et le

départ de madame Bousquet, laquelle avait annoncé son retour très prochain.

– Où peut-elle être allée ? interrogea Henri.

– Je l'ignore, répliqua la voisine, mais attendez-la, vous ne tarderez pas à savoir.

Cuyou ne disait rien, mais si Henri, désespéré de la souffrance d'Eliane, avait songé à observer le gabier., il aurait deviné, à la contraclion les muscles de son visage, à son obstination singulière à détourner le regard, que Cayou méditait quelque chose et ne voulait pas le laisser paraître.

– Je vous quitte, dit enfin le gabier. Je reviendrai bientôt. Faut que j'aille un peu voir à l'atelier si tout est bien en ordre, et si ce môme de Cinabre est arrivé. A tout à l'heure.

Henri était trop préoccupé pour songer à retenir Cayou.

On sait où celui-ci était allé.

Avec son instinct, Cuyou avait deviné la vérité, et convaincu que si madame Bousquet reconnaissait Harnave, ce dernier était capable de quelque nouvelle infamie, d'un nouveau crime peut-être ; il s'était lancé droit devant lui. Arrivé à l'hôtel d'Arnheym, il avait demandé si une femme n'était pas venue demander monsieur le baron. Sur la réponse affirmative, Cayou était entré sans façon, et on a vu que lorsque Cayou voulait entrer quelque part, il était extrêmement difficile de l'en empêcher.

Il est vrai qu'après être ontré, Cayou était sorti beaucoup moins brillant : deux sentiments se partageaient en ce moment le gabier : une exaspération farouche et un ahurissement stupide. Le grand air lui rendit une partie de ses facultés.

– Ah ! le gueux ! le scélérat ! murmura-t-il ; c'est vrai pourtant que je ne peux pas le déhoncer. Ah ! j'ai fait là de la jolie besogne ! c'est monsieur Feuquières qui va être content ! Et le petit vieux, donc !

Par le « petit-vieux » on a déjà compris que Cayou désignait le petit Fourme.

Ces courtes réflexions faites, Cayou héla une voiture, y fit monter, ou, pour mieux dire, y porta madame Bousquet, car la pauvre femme était en proie à une prostration accablante, et un quart d'heure après, le fiacre s'arrêtait devant la maison où nous avons laissé Henri.

En quelques mots, Cayou raconta au jeune homme éperdu ce qui s'était passé.

– Traitez-moi de marsouin, conclut-il, flanquez-moi des coups de pied, des coups de poing : je les ai mérités. Et pourtant j'ai bien cru que je le tenais, la canaille !

La vue d'Henri rendit un peu de force à madame Bousquet.

– Mon enfant ! mon pauvre enfant ! s'écria-t-elle.

– Mais du moins, fit Henri, qui, égoïste comme tous les amoureux, finissait par ramener tout à Eliane, du moins ce misérable sait que sa fille est malade, dangereusement peut-être.

– Ah bien oui ! riposta Cayou. Il s'en occupe bien de sa fille. Il s'en soucie comme moi d'une vieille amarre cassée. Il n'a pas seulement demandé de ses nouvelles.

L'heure s'avançait : Cayou quitta enfin la maison, cette fois vraiment pour se rendre à l'atelier, où Feuquières était déjà arrivé, et où l'absence du père Leduc était sans doute de sa part l'objet de commentairés inquiets.

En effet, ce fut Feuquières qui ouvrit lui-même la porte.

Du premier coup d'œil, le peintre, en apercevant le visage de Cayou, devina un désastre.

– Ah ! malheureux ! s'écria-t il, tu as parlé ! tu as fait quelque sottise !

Cayou se jeta littéralement aux genoux de Feuquières. Fort heureusement, la scène n'avait aucun témoin, sans quoi Cinabre n'eût pas manqué de trouver bien extraordinaire et même cocasse cette attitude du père Leduc, le modèle des modèles.

Lorsque Cayou eut terminé, pour la seconde fois, son récit :

– Tu as été bien maladroit, dit Feuquières. Mais en somme, rien n'est encore perdu. Il est évident que le baron d'Arnheym ou Harnave, comme tu voudras, s'est accroché à ta parole imprudente, qurnd tu lui as dit que par égard pour l'amour d'Henri, tu ne dénoncerais pas le misérable à la justice. Dès ce moment, il a joué sur le velours : il ne risquait pas plus pour trois crimes que pour deux.

Sans compter que le premier est bien ancien, bien difficile à prouver. Il savait parfaitement qu'en sortant de chez lui, tu n'irais pas au Palais de Justice, puisque c'eût été déshonorer la fille et désespérer Henri.

Cayou s’arrachaitt des poignées de cheveux.

– C’est pourtant vrai, ça ! C’est pourtant vrai ! répétait-il. C’est moi qui lui ai indiqué le moyen de nous jouer tous sous la jambe. Mais quel toupet ! Non, là, ça passe la compréhension d’un matelot.

– Dans l’état des affaires du baron d’Arnheym, reprit Feuquières, qui se parlait à lui-même plutôt qu’il ne parlait à Cayou, on joue le tout pour le tout : c’est ce qu’il a fait. Il est ruiné : l’héritage dont paile Fourme, cet homme d’affaires que tu as sauvé cette nuit, se monte, dit-il, à plusieurs millions. Admirable ressource pour remonter une maison. Cet héritage, il est vrai, il ne peut le coucher. En admettant que Fourme, l’unique possesseur du secret de la succession, fût mort, le baron d’Arnheym ne serait arrivé à se rendre maître de ce legs qu’au moyen de toute une série de faux. Fourme vivant, puisque tu as commis la bêtise de le lui avouer, ce moyen n’est plus possible. Le testament lui devient inutile.

– Mais alors ! gémit Cayou au désespoir, il va le déchirer, le brûler !

Feuquières secoua la tête.

– Il s’en gardera bien. Il attendra tout simplement que les ayants-droit, c’est-à-dire madame Bousquet et son fils, lui proposent un ar-, rangement, quelque chose, par exemple, comme l’abandon des millions, en échange d’un petil capital, le plus minime possible.

– Il ferait cela ?

– Dame ! reprit Feuquières : devant quoi veux-tu que recule un homme à qui tu as dit toi-même que ses crimes étaient couverts par sa fille et par l’amour de sa fille ?

Cayou se rendit sans peine à cette démonstration, qui dénotait chez Tony Feuquières des qualités de déduction dignes des héros policiers d’Edgard Poë.

– Ainsi, monsieur Tony, vous êtes d’avis ?…

– De le voir venir, d’attendre. Et là dssus, fais-moi servir à déjeuner ; il faut que je parte pour ma séance.

Une heure après, Feuquières se rendait à Neuilly.

Ainsi que nous l’avons dit, cette séance devait être la dernière. Le portrait de la princesse était à peu près terminé. Il n’y manquait plus que quelques coups de pinceau pour achever de rendre la ressemblance saisissante.

Tandis que Feuquières suivait la roule de Neuilly, un courrier bien monté s’arrêtait précisément devant la porte de l’hôtel mystérieux.

Au bruit du cheval, la porte s’ouvrit, un domestique parut.

– De la part de M. Samuel Brühl, pour M. Butler, dit le cavalier.

Il tendit un pli cacheté au domestique, qui le prit en s’inclinant ; puis, tournant bride et sans attendre de réponse, il reprit au galop la direction de Paris.

XV

UN CAPRICE DE DANSEUSE

Deux jours après ies scènes qu’on vient de lire, Mlle Nadèje Levaschef, enveloppée d’un ravissant peignoir garni de malines, à demi-couchée sur une causeuse, relisait pour la vingtième fois, une lettre du comte Alexis Mentzoff.

C’était une de ces épîtres comme en écrivent seuls les amoureux, dans lesquelles une seule pensée, sans cesse répétée sous mille formes, uffit à remplir quatre pages serrées ; après quoi, le papier faisant défaut et l’amoureux persuadé qu’il a encore une foule de choses à dire, se remet à écrire en travers des lignes déjà tracées et enfin par transformer la missive en grimoire de sorcier Alcofaibas.

Nous n’analyserons pas longuement la lettre du comte Alexis : au milieu de protestations d’amour toujours plus brûlantes et dont l’emportement attestait la sincérité, le comte disait à Nadèje que sans doute une divinité inconnue avait veillé sur lui, protégé sa liberté et sauvé son honneur.

Non seulement, en effet, ses dettes avaient été payées en haut lieu, c’est-à-dire au moyen de la seule intervention qu’il pût accepter sans honte, mais à la suite du revirement inattendu qui lui avait épargné la pénible disgrâce d’un exil au Caucase, il était redevenu en faveur plus que jamais. Il semblait que ses chefs eussent pris à cœur de lui faire oublier ce que, dans sa parfaite

ignorance de la mystérieuse partie dont il était l'enjeu, il considérait simplement comme un mal entendu et une erreur.

Le comte Mentzoff terminait en suppliant Najède de revenir à Saint-Pétersbourg, protestant qu'il était à jamais délivré du démon du jeu et et que cette fois il consacrerait sa vie à adorer la danseuse.

En relisant cette lettre, les lèvres 'de Nadèje frémissaient, répétant vaguement les mots qu'elle contenait, comme pour mieux les graver dans sa mémoire. Par instants, elle fermait doucement les yeux : sa main blanche, serrant fièvreusement le papier entre les doigts, retombait le long de la causeuse, et la une femme s'abandonnait à ses rêves,

– Comme il m'aime ! pensait-elle. Ah h ! qu'il soit heureux, lui ! Qu'il ignore toujours au prix de quel s : crifice, de quelle démission de moi-même, je J'ai sauvé. Il me demande de retourner auprès de lui. Comme j'y courrais, si j'étais libre ! commee j'oublierais tout le reste, et le théâtre, eL les triomphes et les adulations de cette nuée d'admirateurs quêtant une parole, un sourire ! Mais, je le sens, si je cédais à ce désir qui m'obsède, une catastrophe nouvelle fondrait sur lui. Il me faut rester, il me faut obéir : obéir et attendre. 1

Elle crispa ses poings délicats, et avec un accent de sourde colère :

– Oh ! murmura-t-elle, ce Butler, quelle est donc la voie ténébreuse qu'il poursuit ? que signifie encore ce nouvel ordre qu'il m'a donné, cette absence momentanée qu'il m'a imposée, – cette acquisition qu'il me presse de conclure ?…

Ici une explication est nécessaire.

Avant son départ pour Londres, dont on connaît maintenant l'objet, et qui avait presque coïncidé avec celui d'Oscar d'Arnheym, Butler avait fait tenir à Nadèje une instruction ainsi conçuee ;

Une personne aussi en vue que Mlle Levascheffne peut se passer d'une maison de campagne, d'une villa ou d'un château.

Justement, un chalet princier, situé à Ville-d'Avray et construit il y a cinq ans à peine pour la princesse de T… est à vendre. C'est une habitation merveilleuse, entièrement aménagée avec le plus grand luxe, et que des circonstances inattendues ont permis à sa propriétaire d'habiter à peine pendant quelques mois.

Des affiches annonçant la vente allaient être apposées ; sur la certitude que Mlle Levascheff souhaitait vivement acquérir cette propriété dont ses amis lui avaient fait le plus grand éloge, l'intendant de la princesse de T… a fait surseoir à toute publication.

Il est sous-entendu que Mlle Levascheff se rendra, dès le reçu de ce billet, à Ville-d'Avray, où l'intendant, prévenu, s'empressera de lui faire accueil.

Mlle Levascheff est priée, en outre, de prolonger de quarante-huit heures son absence de Paris ; tout est disposé, dans un pavillon de Ville-d'Avray, dont l'adresse est ci-jointe, pour la recevoir.

Au bout de ce délai seulement, Mlle Levaschef rentrera à Paris, où elle avertira M. le baron d'Arnheym de l'acquisition qu'elle vient de décider, et de la preuve d'affection qu'elle attend de lui.

« Le service de l'Opéra est assuré en l'absence de Mlle Levascheff, qui peut continuer à avoir pleine confiance dans la personne qui lui adresse ces instructions. Cette personne saisit l'occasion d'assurer Mlle Levascheff que sa mission touche à sa fin et que la nymphe Echo n'aura pas à se repentir d'une obéissance aveugle. »

Nadèje avait obéi.

Moins d'une heure après cette lettre, une calèche attelée en poste s'arrêtait devant son hôtel. La danseuse y montait. Le jour même, elle visitait la villa de Ville-d'Avray, don telle admirait la somptuosité.

C'était, comme l'avait dit Butler, la plus merveilleuse habitation d'été qui se pût voir, entourée d'un parc immense et comme perdue dans des arbres deux fois centenaires ; en outre, au point de vue du comfort, l'hôtell le mieux monté de Paris n'eût rien offert de plus complet.

– Oh ! soupira Nadèje, vivre ici avec Alexis, quel rêve !

Et une crispation douloureuse de sa lèvre arrêta le sourire prêt à y errer. Ce n'était pas d'Alexis que parlait la lettre de Butler !

La visite terminée, un domestique inconnu vint prévenir la danseuse que le pavillon commandé par elle était prêt pour le séjour de quarante-huit heures qu'elle avait annoncé.

Nadèje, on le sait, n'avait rien commandé, rien annoncé ; mais, sous la dure discipline à laquelle l'avait pliée Butler, elle en était arrivée à ne plus

s’étonner de rien, à tout entendre, à tout accepter, impassible.

Elle suivit le valet, remplit de point en point la première partie du programme tracé par Butler, et rentra à Paris le malin même du jour où nous la retrouvons, lisant et relisant une lettre du comte Alexis Mentzoff.

Au moment même où elle achevait les réflexions que nous avons reproduites, on frappa discrètement à la porte.

Une camériste parut. C’était la remplaçante de mademoiselle Célestine, laquelle, on s’en souvient, pendant les deux jours qui venaient de s’écouler, avait été utilisée par Butler, et, comme elle le disait elle-même à Nadèje en la quittant : appelée à d’autres fonctions.

– – Madame, dit la camériste, c’est monsieur le baron d’Arnheym.

Nadèje tressaillit. L’heure était venue.

– Faites entrer au salon, commanda-l-elle.

La femme de chambre sortit.

Nadèje se dirigea vers un petit guéridon et étendit l’a main vers deux lettres qui s’y trouvaient posées.

Le cachet de ces lettres, armorié d’un torti-de baron, était intact.

La danseuse fit mine de briser l’un de ces cachets, puis rejetant lalettre, après l’avoir froissée dédaigneusement.

– A.quoi bon ! murmura-t-elle. N’en connais-re pas le contenu ?

Et elle passa dans le salon.

Le baron d’Arnheym, debout, attendait.

A la vue de Nadèje, il s’avança avec empressement.

– Ah ! dit-il, qu’êtes-vous donc devenue depuis deux jours ? Je me suis vainement présenté chez vous : on m’a dit que vous étiez absente. J’ai envoyé à l’Opéra ; il y avait changementt de spectacle. Auriez-vous été malade ?

– Nullement, répliqua la danseuse en abandonnant sa main blanche à M. d’Arnheym, qui y déposa un baiser.

– Mais si, dit-il, votre main tremble : vous avez un peu de fièvre.

Nadèje secoua la tête d’un air impatient.

– Je n’ai pas de fièvre : je me porte à merveille, au contraire. Mon absence a été une véritable absence. Je suis allée faire une courte excursion aux environs de Pdris.

Le baron eut un sourire.

– Vous ? dit-il, une Parisienne ?

– Non, une étrangère, désireuse de connaître un peu le pays qu'elle habite accidentellement.

– Deux jours ! reprit M. d'Arnheym avec émotion, deux jours entiers sans vous voir : savez-vous que c'est cruel ?

Nadèje baissa les yeux : une oppression l'étouffait. Elle eût voulu pouvoir dire à cet homme :

– Mais je ne vous aime pas, mais je ne pourrai jamais vous aimer ? Mais partez ! partez donc !

Le souvenir, le spectre de Butler la dompta une fois encore : elle répliqua distraitement :

– Savais-je donc qu'en mon absence vous reviendriez ici ?

– Sans doute, vous le saviez, reprit M. d'Arnheym, puisque je vous aime !

Nadèje sourit douloureusement.

– Puisque depuis que je vous ai vue, je vous vois toujours ; votre beauté ne quitte pas mon souvenir. Ah ! Nadèje ! Nadèje ! vous ne me connaissez pas. Vous ignorez qui je suis, vous igno rez que je me croyais bien fort, bien armé contre l'amour. Je puis vous le dire, je vous le jure : avant de vous voir, je n'avais jamais aimé. A présent, je suis fou. Demandez-moi ma vie, demandez-moi tout, et je vous le donne.

Et le baron se laissa glisser sur le tapis, à deux genoux devant la danseuse, dont il saisit les deux mains qu'il porta à ses lèvres dan ; un élan passionné.

– Oui, murmura Nadèje, je sais cela… Vous me l'avez dit… vous me l'avez écrit.

– Vous avez lu mes lettres ? s'écria le baron tout radieux.

La danseuse baissa la tête : il lui répugnaiit de mentir. M. d'Arnheym prit ce mouvement pour un acquiescement.

– Ah ! s'écria-t-il, vous êtes bonnes. N'est-ce pas que vous croyez bien que je vous aime ? N'est-ce pas que vous m'aimerez ?

Nadèje fit. un effort surhumain :

– Peut-être.

Le baron poussa une exclamation de triomphe.

– Mais auparavant, fit la danseuse, il faut que je vous parle de cette maison que je suis allée visiter à Ville-d'Avray.

– Une maison, quelle maison ?

– Une villa qui me plaît beaucoup.

M. d'Arnheym sentit le froid lui gagner les tempes.

– Et vous voulez l'acheter ? Combien coûte-t-elle ?

– Un million.

XVI

ÉCROULEMENT

Un million !

La foudre tombant sur le banquier n'aurait pas fait plus d'effet que ce chiffre brutal ! Du bout de ses lèvres roses, Nadèje venait de le lui lancer à la face, comme une chose toute simple, toute naturelle. Et lui, qui avait remué des millions, qui en avait gagné, qui en avait gaspillé, qui les avait perdus, regagnés, reperdus, demeurait là, accablé, effondré, au seul énoncé de ce chiffre.

Elle le regardait avec ses yeux brillants, découvrant ses admirables dents, d'un petit sourire moqueur et cruel.

Lui, la regardait aussi, la tête perdue, comme un fou, car lorsque les yeux de Nadèje renconiraient ceux du baron d'Arnheym, il ne pouvait rompre le charme qui s'emparait de lui. Oui, c'était bien la folie, mais une folie douloureuse, un martyre. Cet homme désirait cette femme avec une véritable rage, il la haïssait autant qu'il l'adorait, car il sentait bien que, vaincu, dompté par elle, il demeurait sans force dès que ces yeux célestes rencontraient les siens.

– Un million ! balbutia-t-il.

– Est-ce que ce chiffre vous étonne ? répliqua simplement Nadèje. Mais c'est pour rien, je vous assure ; j'ai vu la propriété elle vaut au moins trois

fois cette somme. Je ne sais le motif qui décide la princesse de T… à se séparer de ce bijou. Il y a un véritable parc, avec une pièce d'eau ombragée par des saules. Il me semble qu'il ferait bon là le soir, à deux pas du monde et perdus cependant dans les branches, oubliés, seuls !…

D'Arnheym eut un frisson.

Elle, implacable, continua.

– C'est un véritable petit château ; il y a des. tableaux, des objets d'art ; ça n'a pas été habité, c'est neuf et brillant. Enfin, et elle inclina gracieusement sa jolie tête, j'en rêve, j'en suis folle, je la veux, il me la faut… que dire de plus ? Désir de femme est un feu qui dévore.

– Le feu qui dévore, répondit sourdement d'Arnheym, c'est mon amour pour vous.

– Dévore ! Dévore ! voilà un bien gros mot pour un pauvre petit million. Jusqu'à présent, je crois, et elle eut un éclat de rire perlé, rien n'a été du tout dévoré. Un million, pour vous, c'est un diamant ou une perle pour nous autres. Et quand vous aurez vu la villa de la princesse, vous serez de mon avis. Puis, je vous le répète, je la veux, cette villa. Ça me fera plaisir d'habiter la maison d'une grande dame, car c'est une vraie grande dame, que la princesse de T. cela se voit rien qu'à la façon dont c'est meublé, à la manière dont c'est tenu. Je veux dormir dans son lit et rêver sous ses saules.

Il se taisait toujours, courbé, plié en deux, la regardant avec des yeux suppliants. Jamais de sa vie, il se le disait à cet instant, il n'avait éprouvé souffrance pareille. Ce mot de « un million » qu'il répétait tout bas avec rage, lui causait une véritable torture.

A la fin, Nadèje, impatientée de ce silence, le regarda bien en face et lui dit :

– Ah çàà ! voyons. Vous ne pouvez pas parler ? Vous voilà changé en dieu Terme. Oui, je sais que vous avez du plaisir à me regarder. Mais vous avez ça de commun avec bien d'autres, allez, et quand je danse à l'Opéra, ceux qui m'applaudissent et m'acclament m'en disent tout autant. Voulez-vous me répondre oui ou non ? Je vous demande un mot catégorique.

– Un million ! répéta-t-il encore.

– Ah ! c'est impatientant à la fin. Ce n'est pas la lune, après tout ! Voilà bien les hommes ! Tous les mêmes. Vous arrivez un beau matin chez moi, la

tête perdue, les mains froides ; oui, vous aviez les mains glacées. Ça m'a frappée. Vous vous jetez à mes genoux, vous vous mourez, vous êtes mort, vous me demandez la permission de vivre. Pour cela, il vous faut respirer de temps en temps l'air que je respire, regarder ma petite personne, à laquelle vous avez voué un véritable culte. Enfin, vous me débitez toute la litanie obligée et banale des amoureux de tous les âges. Moi, sotte entre toutes les femmes, et comme toutes les femmes, car il est dit que nous nous laisserons toujours prendre à ces belles paroles, je vous permets de venir respirer ici, je vous donne la vie, je vous permets d'exister. Est-ce exact ?

– Oui, c'est exact, répondit d'Arnheym d'une voix sourde. Les seuls instants où, depuis de longs jours, je n'ai pas été en proie à de véritables tortures, ce sont ceux que j'ai passés ici.

– Mais, mon pauvre baron, c'est toujours la même chose. Vous n'avez pas d'idée combien de fois déjà j'ai entendu toutes ces phrases. Ah ! qu'ils aient soixante ans ou qu'ils en aient vingt, les amoureux sont tous les mêmes. Enfin, je reprends. Après vous avoir rendu l'existence et son sourire devint féroce de raillerie et de dédain – vous vous jetez à mes genoux, vous vous roulez dans la poussière à mes pieds, et me jetant votre immense fortune au visage, vous commencez par me dire que vous n'êtes plus jeune, ce dont je m'étais déjà aperçue ; que vous êtes immensément riche, ce que je savais déjà ; que vos coffres sont ouverts spécialement pour moi, que je n'ai qu'un mot à dire, qu'un signe à faire, que tout est à moi, que je n'ai qu'à puiser, qu'à user et que je n'abuserai jamais. Enfin vous vous confondez en offres, en serments, en protestations. Puis, au bout de tout cela, quand je vous demande la plus petite chose ; quand, croyant à la solidité de vos offres, j'essaie de mettre la main dessus, plus rien, tout s'écroule comme un château de cartes. Le banquier reste et l'amoureux s'évanouit.

– Ah ! que vous êtes cruelle !

– Cruelle ! Vous avez dit, entre tant de belles choses, que votre plus heureux jour serait celui où, m'entendant témoigner un désir, vous auriez l'occasion de le satisfaire. Est-ce encore exact, cela ? Est-ce que je me livre à une simple fantaisie de mon imagination ?

– Oh ! non ! c'est vrai ! Et si vous saviez ce que je souffrre !...

– Comment ! ricana Nadèje impitoyable, vous extraire un million, c’est aussi pénible que cela ! Mais si j’avais su, mon pauvre baron, je vous aurais fait endormir. Voyons, vous n’êtes pas raisonnable. J’ai une envie, un caprice, une folie, soit. Je m’adresse à vous de préférence à tant d’autres qui seraient si heureux, sans demander plus, de mettre un ou plusieurs millions à mes pieds, et surtout de satisfaire ma fantaisie ou ma folie, et vous restez là, bouche béante, à répéter : Un million ! un millionn !

Il fallait prendre un parti. Le mot surtout de « préférence à tant d’autres, » venait de frapper d’Arnheym en plein cœur. Il sentait si bien que c’était vrai, et qu’elle n’avait qu’un signe à faire pour voir ses moindres désirs accomplis ! Puis la voir à un autre ! A cette seule pensée, ses mains se tordaient et ses ongles entraient dans le bois du fauteuil qu’il martelait sous ses doigts.

– Oui, j’ai dit tout cela, finit-il par avouer d’une voix étranglée. Tout était à vous, fortune et personne ! Que ne l’avez-vous pris, ce ne serait point aujourd’hui dans les mains d’autres. Oh ! oui ! tout était à vous, bien à vous. Aujourd’hui, je n’ai plus rien, je suis perdu, ruiné Étreint dans un cercle de fer, qui va se resserrant chaque jour, victime d’infernales machinations, je me débats dans le vide. Je ne puis frapper. Je ne puis me défendre. Je n’ai plus d’armes. Eh bien ! la plus cruelle de toutes les souffrances, c’est de ne pouvoir vous dire : Voilà ! prenez, et l’obligé, l’heureux, ce sera encore moi. Ah ; si vous saviez, mes ennemis, comment ils se vengent ! vous auriez pitié de celui qui est là auprès de vous, et pour lequel votre vue est la consolation suprême. Un million ! non, tenez, je crois, je sens que je deviens fou. Attendez au moins deux jours.

La femme qui aime est parfois cruelle, la femme qui n’aime pas devient féroce. Nadèje, domptée par Butler, rongeait son frein depuis longtemps déjà. Ce banquier dont au nom du salut d’Alexis on lui imposait la vue, lui faisait horreur. Elle le haïssait d’instinct, tressaillait à son approche comme au contact d’un serpent. Les yeux du baron d’Arnheym la faisaient frissonner, et cette crainte, cette répulsion se traduisaient souvent en colères folles, car la patience, il ne faut pas l’oublier, était la moindre des vertus de Mlle Nadèje Levascheff. Puis aussi en comparant Butler et d’Arnheym,

malgré la tyrannie du premier, elle préférait encore celui-ci au second. L'œil du sauvage était moins rusé, moins fuyant que celui du banquier.

Le baron d'Arnheym n'avait pu dépouiller complètement le vieil homme. Malgré tous ses efforts, il avait conservé l'œil rusé et perfide de l'aventurier Harnave. Sans doute aussi avec son instinct de femme, Mlle Levascheff avait dû deviner qu'elle n'était que l'instrument d'une vengeance, et que cette vengeance était une oeuvre de justice. Toujours est-il que les paroles du banquier, dont l'accent en ce moment était cependant sincère, ne trouvèrent pas le chemin de son cœur. La ruine du financier ne lui inspirait ni chagrin, ni pitié. Aussi fut-ce avec un souverain dédain qu'elle reprit :

– Vous êtes ruiné ? Vous avez donc perdu ? vous avez donc joué ?

– Oui, répliqua le malheureux en courbant la tête.

– Et où cela ? à la Bourse ?

– Oui, fit-il plus bas encore.

– Eh bien ! monsieur le baron, quand on aime une femme comme moi, ou quand du moins on prétend l'aimer, on ne joue pas. Le jeu, voyez-vous, conduit aux plus grands désastres.

Et, furieuse, elle se dressa, avec un redoublement de colère, car elle songeait que deux fois déjà par le jeu elle avait été vaincue et que le démon du jeu lui avait failli enlever celui qu'elle aimait.

– Ah ! ah ! ricana-t-elle, vous, si fort, vous, si rusé, vous si dangereux en affaires, vous jouez, vous risquez votre fortune à la Bourse, quand vous prétendez que votre unique passion était l'amour que vous éprouviez pour moi ! Mlle Levaschef passe après la dame de pique. Et vous venez pleurer et vous plaindre ! Que la dame de pique vous console, c'est elle qui vous a trompé.

A ce moment, la nouvelle soubrette, la remplaçante de Mlle Célestine, pénétra dans le-salon, et s'adressant au baron d'Arnheym.

– Une personne est là qui demande monsieur.

– Ah ! s'écria Nadèje, furieuse. Plus de sans gêne, maintenant ! Qu'est-ce que c'est que ces manières ? Vous donnez vos rendez-vous ici ? Vous recevez chez moi ?. Vrai ! c'est le couronnement de l'édifice. Pourquoi ne transportez-vous pas vos bureaux dans l'antichambre ?… Vous savez, vous pouvez vous en aller vous et votre visite, je ne vous retiens plus.

Et elle le laissa planté seul au milieu du salon, se retirant dans sa chambre à coucher.

En proie à une rage froide qui touchait à la folie, d'Arnheym sortit à son tour du salon.

C'était le vieux caissier qui l'attendait.

– Ah ! mon cher maître, fit-il à la vue du-banquier, un nouveau malheur.

– Lequel encore ? répliqua d'Arnheym.

– Votre fils vient d'être arrêté à son arrivée à Calais.

– Qui vous l'a dit ?

– Un homme qui vient de sa part. Mais ce-n'est pas tout : le même envoyé était chargéde vous dire : Rien à attendre du Russe.

M. d'Arnheym ne répondit pas. Il sortit suivi toujours du fidèle caissier. En rentrant à l'hôtel un nouveau coup l'attendait encore, on lui. remit entre les mains un gros paquet cacheté. C'était un avis du parquet annonçant qu'il venait d'être saisi d'une affaire de faux.

XVII

COMMENT LE PETIT DICK COMMIT UNE INDISCRÉTION FORT UTILE POUR FEUQUIÈRES

Dans la partie anglaise de l'hôtel mystérieux du parc de Neuilly, sir Gérald Norton habitait un appartement complètement meublé à l'européenne. Dans cet hôtel, confortable et sobre, on pouvait se croire à Londres aussi bien qu'à Paris. Comme on l'a vu, en franchissant deux portes séparées par un corridor, on se trouvait en Asie, en pleine île de Ceylan.

Sir Gérald, assis dans un fumoir tendu de drap gris bleu anglais, se tenait la tête dans les mains : Le malheureux jeune homme se laissait aller au plus profond désespoir. Il comprenait que les liens du sang l'attachaient à Eliane, et en même temps, il ne pouvait parvenir à arracher de son cœur cet amour sacrilège. Elevé au milieu de la haute aristocratie anglaise, habitué à

satisfaire ses volontés et ses caprices, il se brisait contre cet insurmontable obstacle qui venait de se dresser devant lui.

De temps à autre il se levait, faisait un tour dans le fumoir en se tordant les mains puis il revenait s'asseoir. Un petit terrier écossais au poil rude, noir et tacheté de. feu, suivait d'un œil inquiet tous ses mouvements, se levant quand il se levait et faisant entendre parfois un gémissement plaintif. Cette petite bête était très attachée à sir Norton, qui l'avait élevée. Dick, rageur et méchant avec tout le monde, faisait sentir la pointe de ses dents aiguës à ceux qui voulaient l'approcher de trop près ; à sir Gerald seul toutes ses joies, toutes ses caresses ; aussi le petit chien était-il triste du chagrin de son maître, aussi lui témoignait-il sa tristesse par ses caresses et ses plaintes.

Sir Norton venait de retomber dans sa rêverie, songeant toujours à Eliane, à laquelle il devait fatalement renoncer, à Eliane qui en aimait un autre, ce petit peintre auquel il portait une haine féroce, quand Dick pointa les oreilles et se jeta contre la porte en aboyant furieusement.

C'était sa manière d'annoncer un visiteur.

Un domestique entra portant une lettre sur un plateau d'argent.

– Pour sir Butler, dit-il en s'inclinant devant sir Gérali, apporté par un courrier de la part de M. Brülh.

– Bien, fit celui-ci, donnez.

Butler, on s'en souvient, était pour le moment à Londres, où il s'occupait d'Oscar et du comte Panhoff ; d'après une dépêche reçue le matin même, Gérald ne l'attendait que pour le lendemain. ;

Une fois le domeslique sorti, sir Gérald fit sauter l'enveloppe et courut à la signature. Elle portait ces motss : « Un ami inconnu.. »

D'une grosse écriture contrefaite, cette lettre, ou plutôt cette note, ne contenait que ces quelques lignes :

« Monsieur Butler est prié de dire aux intéressés, *qu'il doit certainement connaître*, que le fils du capitaine Calveyrac, seul organisateur de l'expédition de Ceylan, seul voleur des diamants de Telhé-Swany, se nomme HENRI BOUSQUET ; il est élève du peintre TONY FEUQUIÈRES. Dans le même atelier, exerçant la profession de modèle, se

cache le dernier complice du capitaine Calveyrac : c’est un matelot nommé CAYOU, qui se ’fait appeler le père LEDUC.

Un inconnu. »

Cette lettre éveilla des sentiments bien divers dans l’âme de sir Gérald. Tout d’abord le nom d’Henri Bousquet, écrit en gros caractères, attira ses regards.

Il connaissait le terrible drame de Telhé-Swany. Après la violente explication qu’il avait eue avec Myarine, il était allé trouver Yelha, et celle-ci, au milieu des larmes et des sanglots, lui avait raconté dans les plus minutieux détails le malheur et le désespoir de toute son existence. Myarine, d’un autre côté, lui avait appris l’amour d’Henri Bousquet pour Eliane, et on se souvient de l’accès de rage qui s’était emparé, à ce moment, de sir Norton, accès au milieu duquel il s’était élancé sur le féroce et implacable Poudjary, qui l’avait dompté d’un geste, d’un regard et d’un mot.

La note transmise par Samuel Brülh, agent direct et secret de sir Butler, donnait donc à sir Gérald la clef d’un mystère qu’il avait intérêt à connaître.

Il aspirait à venger sa mère, il aspirait à venger Telhé-Swany outragée, il aspirait, enfin, à reprendre ce talisman des Indes que lui aussi, quel que civilisé qu’il fût, il regardait comme déshonoré, tant qu’il demeurait dans les mains des infidèles. Sir Gérald avait tous les dehors d’un parfait gentleman. Des manières exquises, une grande aisance, une parole douce et tendre, en haute distinction, toutes ces qualités apparlenaient purement et simplement au dehors de sa personne. Au fond du cœur, il conservait les instincts du sauvage, le Cyngalais. existait toujours dans son for intérieur, et Yelha avait eu soin d’entretenir dans l’âme de son fils le culte et l’amour de Brahma.

Mais le sentiment qui l’emportait sur tous les autres, c’est celui de la haine personnelle qu’il portait à Henri Bousquet. Celui-là aimait Eliane, et voilà que tout à coup, par un hasard infernal, il apprenait que ce jeune peintre, pour lequel il éprouvait une horreur instinctive, était le fils du pirate qui avait causé tous les malheurs de sa mère et porté une main sacrilège sur les trésors de Telhé-Swany. 0 joie ! il allait donc pouvoir le haïr tout à

l’aise ! Le haïr ! et lui faire sentir tout le poids de cette haine c’est-à-dire se venger !.

Il lut et relut plusieurs fois la note, avec une rage froide et toujours croissante. Le petit Dick le regardait de ses yeux brillants comme s’il eût voulu connaître les pensées de son maître, e’ pendant ce temps sir Gérald répétait les mots un à un comme pour les graver dans sa mémoire.

Sortant du fumoir, il traversa l’hôtel et alla ouvrir la porte de bronze que le lecteur connaît déjà. Un secret qu’il possédait seul lui permit de le faire, et traversant le couloir, il pénétra dans le palais indien précédé de Dick, qui poussait cette fois de joyeux jappements.

La princesse se tenait dans l’atelier. Elle attendait Feuquières, qui devait mettre une dernière main aux draperies de son œuvre. Le portrait, est-il utile de le dire ? était non-seulement d’une ressemblance parfaite, mais encore il rendait avec un art exquis le charme plein de douceur et de tristesse qui s’échappait de la personne d’Yelah.

A la vue de son fils, la mère poussa un douloureux soupir. Le front de sir Gérald était si sombre, ses sourcils se fronçaient sous l’empire d’une telle colère, que le cœur de la pauvre femme tressaillit d’angoisse comme à l’approche d’un nouveau malheur.

Etendue sur un divan, elle fumait un boucka, en égrenant avec les doigts un chapelet d’ambre. Elle laissa retomber le bocche ino, et après avoir, en langue indoue, souhaité la bienvenue à son fils :

– Qu’avez-vouus encore, pauvre enfant, dit-elle, qui vous agite ainsi ?

– Une nouvelte bien grave, ma mère, répliqua sir Northon, et il traduisit mot pour mot en anglais la note qu’il tenait entre les doigts.

– Ah ! mon fils ! s’écria Yelah, qui vous a remis ce terrible papier ?

– Un courrier qui vient d’arriver pour Myarine

– Et qu’allez-vous en faire ?

– Je vais attendre le retour de celui-ci, qui est en ce moment à Londres.

– Et quand il sera revenu, vous allez vous remettre tous les deux à combiner votre horrible vengeancee !

Et Yelha laissa tomber ses beaux bras avec un geste de profond désespoir.

– Cette vengeance, elle est sainte, je le sais, elle est juste. L’homme qui, dans un but avide, a fait le désespoir de ta mère ne mérite, malgré tous les

liens qui le rattachent à nous, ni pitié ni merci ; car lui, il n'a eu, il y a vingt ans, ni merci, ni pitié ; mais, dans cette lutte, on peut te prendre, on peut te tuer, toi, mon : Gérald, toi mon seul bien ; et que me resterait-il ? que deviendrais-je entre les mains de ce maître si dur, si terrible, qui se nomme Myarine ?

– Ah ! ma mère, répliqua sir Gerald avec un accent farouche, comptez-vous pour rien le bonheur de la vengeance ?

– Eh ! nous rendra-t-elle ce que nous avons perdu ? l'étoile de Telhé-Swany ! Et me rendra-t-elle, ajouta-t-elle plus bas, mes illusions, la foi dans l'amour, mes jeunes années ? me rendra-t-elle le bonheur à jamais perdu ? Qu'il se venge, le maître, il a à sa portée tous les puissants moyens pour le faire ; mais qu'il se serve de toi, qu'il te fasse courir des dangers, que tu deviennes entre ses mains un instrument de torture qui peut être brisé au premier choc, oh ! à cette pensée, je me sens devenir folle, et je me demande, malgré la terreur qu'il m'inspire, malgré tous ses droits, je me demande comment je ne me suis pas jetée au-devant de lui pour te défendre.

Sir Gérald, aux paroles de sa mère, secoua tristement la tête. Depuis un moment, la vengeance à ses yeux avait doublé de valeur. Plus il allait et plus il sentait combien tout disparaissait devant le criminel amour qu'il éprouvait pour Eliane, amour qu'il ne pouvait parvenir à arracher de son cœur. Elle ne serait jamais à lui, sans doute, il était obligé de s'incliner devant la loi de la nature, mais il ne voulait pas qu'un autre vînt prendre la place qu'il ne pouvait occuper. Il ne voulait pas surtout que le fils de Calveyrac… rien qu'à ce nom murmuré avec rage entre ses dents, il sentait ses veines se gonfler et son sang lui heurter les tempes, il confondait alors dans le même sentiment de haine et Henri Bousquet, le fils du capitaine de la *Mouette*, et Henri Bousquet le préféré d'Eliane.

– Avant tout, conclut Yelha, tu l'as bien dit, nous devons attendre le retour de Myarine ; lui seul doit donner des ordres lorsqu'il aura pris connaissance de ce que cette note révèle. Lui seul n'est-il pas le maître ?…

Le petit chien, à cet instant, se mit à aboyer avec colère.

C'était Tony Feuquières qui'approchait.

Le peintre salua la princesse et sir Gérald, non sans remarquer l'agitation de celui-ci. Puis, se tournant vers le petit terrier qui continuait à le

poursuivre de ses jappements :

– Ah ! voilà mon ennemi, dit-il.

Dick professait instinctivement une vive animosité contre Feuquières et la manifestait bruyamment toutes les fois que celui-ci arrivait à l'hôtel du parc de Neuilly.

Puis, pendant quelques instants, Feuquières-s'amusa à agacer le petit griffon, qui se mit dans une véritable rage et essaya de planter ses crocs pointus dans la botte du peintre. A ce moment, sir Gérald crut devoir intervenir. Il rappela Dick, lui administra une correction légère, et le chien, calme et docile, vint s'asseoir sur un divan, à côté de son maître.

D'un côté, Yelha était assise en pleine lumière, en face de Feuquières, qui s'était placé devant son chevalet. Dans le fond, sir Gérald, caché par la toile du tableau, ne pouvait apercevoir les mouvements du peintre. Celui-ci s'était mis à l'œuvre et donnait des coups de force aux draperies qu'il devait achever.

Après avoir regardé attentivement si le noir Butler n'était point dans quelque coin, Feuquières se laissa aller à son naturel plein d'entrain et de gaîté, pour tâcher de dérider sir Gérald et Yelha, dont il devinait la tristesse. Le petit chien, revenu à de meilleurs sentiments, jouait à un pas de Feuquières, lui enlevant parfois un blaireau, une grosse brosse, ou un linge à essuyer. A un moment, Feuquières s'aperçut qu'il n'avait plus rien à portée de sa main pour nettoyer une brosse ; par contre, le petit chien tenait entre les dents un morceau de papier avec lequel il jouait. Instinctivement Feuquières se baissa et saisit ce papier pour nettoyer ses pinceaux. Le chien aboyait à lui..

Sans raison, sans cause, ses yeux tombèrent sur le papier.

Un nom écrit en gros caractères attira ses regards.

C'était celui d'Henri Bousquet.

Deux lignes plus bas, toujours en gros caractéres, le peintre lut également le nom de Cayou.

Voici ce qui était arrivé. A l'entrée de Feuquières, sir Gérald, après avoir rappelé le petit chien, s'était assis sur le divan, laissant à côté de lui sur ce meuble la note que quelques instants auparavant il froissait furieusement

dans ses doigts. Puis il était tombé dans un sombre silence, tout entier à ses noires pensées.

Dick s'était emparé du papier, l'avait repris, l'avait laissé, et finalement était arrivé, le tenant toujours, jusqu'à Feuquières, qui s'en était emparé afin de l'utiliser pour ses brosses.

Les noms des deux êtres qui lui étaient chers, car s'il aimait son élève, il portait aussi un attachement réel au père Leduc, devait nécessairement éveiller une grande curiosité chez le peintre. Comment un papier s'occupant d'Henri et de Cayou pouvait-il se trouver là ? Que voulait dire ce papier ? Le portrait qu'il achevait à ce moment était lui-même un mystère, ainsi que les hôtes asiatiques de l'hôtel de Neuilly, pour le compte desquels il le faisait. Comment pouvaient-ils avoir à s'occuper de son élève et de son modèle ? Toutes ces pensées en un instant tourbillonnèrent en se heurtant dans le cerveau du peintre, et pendant ce temps il continuait à essuyer machinalement le pinceau qu'il tenait à la main.

Le tableau, ainsi que plus haut il a été dit, lui dérobait sir Norton ; donc ses mouvements ne pouvaient être aperçus de celui-ci. Restait la princesse, mais Yelha, les yeux perdus dans le vague, ne prenait point garde aux mouvements de Feuquières.

Prenant alors dans sa poche la première lettre venue qu'il froissa à son tour dans ses doigts, il la tendit au chien, qui s'en saisit et se mit à s'en amuser, le déchirant et le déchiquetant à belles dents. Celafait, le peintre serra précieusement le mystérieux papier et se remit à peindre.

Yelha et sir Gérald n'avaient rien vu.

Feuquières se prit à parler alors avec volubilité de mille sujets divers, de tout ce qui lui passa par la tête, pour tâcher d'occuper l'attention de ses hôtes ; mais c'était peine inutile, tous deux demeuraient plongés dans leurs tristes pensées.

Bientôt, cependant, le peintre donna le dernier coup de brosse à son œuvre et se leva en disant :

– Princesse, je vous remercie. Je n'y toucherai plus.

Yelha se leva alors et vint admirer l'œuvre du grand maître. Un sourire fugitif erra sur ses lèvres quand elle se vit si belle sur cette toile. Quelle est la femme qui eût résisté à un mouvement de coquetterie ? Oui, elle était

belle encore, la toile le lui disait ; mais ces dernières années, comme les plus belles, devaient se consumer dans la solitude et le désespoir.

Une larme roula dans ses yeux et Yelha tendit la main à Feuquières en lui disant simplement :

– Merci, mon cher maître ; c'est bien plus beau que votre pauvre modèle.

Sir Gérald, secouant sa torpeur, joignit ces remerciements et ses éloges à ceux de sa mère. Quant à Dick, il accompagnait Feuquières de ses jappements.

Feuquières prit enfin congé et, un instant plus lard, un coupé le ramenait à grandes allures vers Paris.

Quand il fut seul dans la voiture, il s'empressa de déplier la note et de la lire attentivement. Cette dénonciation en bonne et due forme laissait le champ libre à toutes les conjectures.

– Je me doutais bien, se dit il en hochant la tète, que ce Butler était un gredin qui manigançait de vilaines choses. Je m'explique maintenant ma secrète aversion pour lui. Mais comment la princesse et son fils sont-ils dans les mains de ce vilain bonhomme ? Enfin Leduc va probablement m'éclairer là-dessus.

En rentrant chez lui, son premier soin fut de faire appeler son fidèle serviteur. Tout d'abord Feuquières résolut de ne parler à Henri qu'après avoir consulté le vieux matelot.

Henri travaillait dans l'atelier avec les autres-élèves. Après lui avoir demandé comment allait Mlle d'Arnheym, et avoir appris de lui que l'état de la jeune fille était toujours le même, que les réaclifs n'avaient pu venir encore à bout du transport au cerveau, et qu'elle ne pouvait être transportée chez son père, Feuquières passa, suivi du père Leduc, dans le fumoir que le lecteur connaît déjà. Puis après avoir soigneusement fermé sa porte, après s'être assuré que personne ne pouvait les écouter, il s'arrêta et sortit le papier de sa poche.

Cayou, tout surpris, le regardait prendre ses précautions.

– Tiens, lui dit Feuquières en lui tendant la note, lis.

Le vieux matelot saisit le papier et le tourna d'un air embarassé entre ses doigts.

– C’est que je vais vousdire, fit-il, la lecture ce n’est pas bien ma partie. Pour la moulée, ça va encore. Je lis quelquefois dans un journal ; mais les lettres, je ne sais pas toujours par quel bout ça se prend.

– C’est vrai, répliqua Feuquières, j’oubliais.

Et reprenant la note, il en donna lecture à Cayou.

– Tonnerre de sort ! s’écria celui-ci, c’est un mensonge ! Ça n’a jamais été le commandant Calveyrac qui a décidé l’expédition ; il y allait comme un mousse conduit à coups de garcette. C’est Harnave et le père Le Carrol qui ont tout fait. Et encore, quand j’ai regimbé, quand j’ai dit comme ça que c’était pas permis de prendre le bien des autres on m’a cloué le dalot en me disant que ce n’était pas à des autres, que c’était à des Anglais.

– Peu m’importe, répondit Feuquières ; ce qu’il y a de certain, c’est que vous voilà dénoncés, Henri et toi. A qui ? Qu’es t-ce que c’est que ce Butler ? Connais-tu ça, toi, Butler.

– Non, répliqua Cayou en secouant la tête. J’ai jamais navigué avec ce paroissien-là. Je me suis peut-être battu avec. Mais faut avouer aussi que je ne connais pas le nom de tous les gens sur qui j’ai tapé. Vous le connaissez, le nommé Butler, vous, monsieur Tony ? Quel est son gabarrit ? C’est-y un blanc, un noir, ou un jaune ?

– Ce serait plutôt un jaune, répondit le peintre, quoique sa couleur ne soit guère foncée. Il vous a une terrible paire d’yeux, par exemple, et quand on les a vus une fois, on ne doit point les oublier. Il parle français et anglais avec un drôle d’accent.

– Ça doit être un jaune, fit Cayou. L’accent je le connais ; c’est comme qui dirait qu’ils ont toujours du sirop dans la bouche. Les jaunes, voyez-vous, monsieur Tony, faut se méfier, c’est mauvais comme tout, ces bêtes-là.

– Mais enfin, qui a intérêt à vous dénoncer ? Henri, sous ce nom de Bousquet, était complètement inconnu ; quant à toi, vieux lascar, tes vieux péchés devaient être oubliés.

– Des vieux péchés, des vieux péchés, grommela Cayou froissé. J’ai pas commis des vieux péchés. Je vous dis qu’on nous avait dit comme ça que c’était à des Anglais. Pour lors, c’était de bonne guerre, et n’y avait pas à louvoyer. Quand j’ai été dans la pagode, j’ai fait comme les autres, pour ma

bonne femme de mère, que Dieu ait son âme. Quand on s'est cogné, j'ai encore fait comme les autres. J'ai tapé tant que j'ai pu, et je tapais bien, allez, dans ce temps là. Des vieux péchés ! Je voudrais bien vous voir, vous, monsieur Tony, si on vous tannait la peau, si vous resteriez là tranquille à détourner du bitord.

– Voyons, voyons, je sais bien que tu n'aurais jamais voulu faire de tort à personne : mais qui est-ce qui a intérêt à vous dénoncer à ce Butler et *à ces intéressés ?* J'en reviens toujours là.

Cayou se gratta le derrière de l'oreille ; puis, tapant du pied :

– Sommes-nous bêtes !.

– Merci ! dit Feuquières en riant.

– Suis-je t'y bête, pardon, monsieur Tony. C'est que c'est pas malin, allez ; vous allez voir ça tout de suite. Celui qui a écrit ce papier-là, voyez-vous, c'est Harnave, ou je veux bien que le tonnerre du bon Dieu m'écrase. Ça, pour le sûr et pour le certain, ça y est, ma foi de Dieu ! Ils lui donnent la chasse vent grand largue, et comme il sent qu'il va être obligé d'amener pavillon, il essaie de les lancer sur nous.

– Tu dois avoir raison, mon vieil ami, répliqua Feuquières après un instant de réflexion. Ce doit être exact. Le misérable essaie de faire prendre le change à ses ennemis. Puis, s'il se sent perdu, sa mauvaise nature doit éprouver une satisfaction suprême à ne pas se voir tomber seul. Quel gredin !.

– Oui ! oui ! dit Cayou, et un rude. Ah ! si vous m'aviez laissé lui tordre le cou la première fois qu'il est venu ici ! c'est ça qui aurait débrouillé nos lignes de loch ! Enfin, ce qui est fait est fait et ça y est maintenant comme si le commissaire du bord y avait passé.

– Mon avis, à moi, c'est qu'il faut prévenir la police. Il y a des lois dans un pays, c'est pour s'en servir, et la justice viendra à bout d'une bande de gredins.

– Pardon, monsieur Tony, faites excuse, observa judicieusement Cayou, mais m'est avis qu'on ne peut pas faire ça, voyez-vous. Si vous dénoncez votre Bulter, Bulder, ou Burner – c'était la spécialité de Cayou d'estropier les noms, – vous dénoncez en même temps ce gredin d'Harnave. Or, si les argousins le genopent, il nous claque dans les mains comme un bien de

quarantenier par un coup de suroi. Il vous met la mèche sous le testament, et ça ne vaudra plus rien au bout d'un instant, pas plus que le culot d'une vieille pipe. Faut mollir en douceur pour lapiquer ce caïman-là.

– Mais ces ennemis invisibles, inconnus, ils peuvent vous tomber sur le dos à l'improviste ?

– Minute, minute, monsieur Tony ; le père – Cayou n'est pas encore moisi, et m'est avis que s'il y a une sauce, vous le verrez encore se débrouiller sous ses basses voiles. La première chose à faire, voyez vous, c'est de parer le petit, de sauver sa caisse. Quand je pense que le gars de mon pauvre commandant Calveyrac – a été dans la misère avecsa bravefemme de mère et que j'avais juré, sur sainte Barbe et sur sainte Anne, de veiller sur tout cela ! Y a pas de bon sang, voyez-vous : mais j'ai envie de me jeter à l'eau du haut du pont de la Concorde avec un grappin au cou pour mieux m'affaler par le fond. Sauvons d'abord son saint frusquin. Et puis, voyez-vous, la petite ne lui pardonnerait jamais d'aller dénoncer son père, qui est pourtant plus fait pour se balancer au bout d'une vergue, la corde au cou, plutôt que de se promener sur les pavés du roi les mains dans les poches…

– Que faut-il faire alors ? répliqua le peintre, convenant dans son for intérieur de l'excellence des raisons du vieux matelot.

– Rien ; nous sommes en panne, restons-y. Vous comprenez bien que ces citrons-là ne vont pas tarderlongtemps avant de nous envoyer leur bordées

– – Et Henri, crois-tu qu'il faille le mettre en garde contre les dangers qu'il peut courir d'un instant à l'autre ?

– Ma foi non ! ma foi non ! riposta encore le vieux gabier. Je vas devenir son matelot d'arrière et où il ira, j'irai. Je vous prie de croire, monsieur Tony, que je ne l'ai pas retrouvé pour le perdre. Si nous le prévenons, ça va l'inquiéter, ce petit. Sa mère s'en apercevra, le questionnera, elle n'aura plus la tête à elle, la pauvre brave femme. Avant quatre quarts, m'est avis que nous aurons vu le bout du nez d'un de ces maringoins là, et alors nous travaillerons dur et ferme. Ah ! et vous en serez aussi, monsieur Tony, pour le sûr, car vous n'êtes pas manchot, vous non plus.

– Tu peux compter sur moi, mon vieux camarade, à la vie, à la mort. Tudieu ! moi qui me plaignais de la banalité de l'existence ! Mais il me

semble que ça devient plein d'imprévu. Oui, tu as raison, vieux marsouin, j'en serai de la danse, et s'ils veulent toucher à la peau d'Henri ou à la tienne, il faudra qu'ils passent sur le ventre de Tony Feuquières.

XVIII

L'INSULTE

Lorsque Butler, à son retour de Londres, apprit de sir Gérald qu'une note lui avait été adressée par Samuel Brülh, son premier soin, on le comprend, fut de demander à la voir. Sir Gérald lui expliquait mot à mot ce que contenait le message, mais Butler voulait lire le papier lui-même.

Or, on eût beau fouiller l'hôtel du parc de Neuilly du haut jusqu'en bas, on ne trouva point naturellement la note, puisque à cette heure même elle était entre les mains de Tony Feuquières et de Cayou.

Les domestiques anglais n'avaient rien pu voir ; d'ailleurs ce n'était point dans l'habitation de sir Gérald que la lettre avait été communiquée à Yelha. Butler fit comparaître les serviteurs indiens devant lui.

A l'aspect du terrible maître qui les regardait d'un œil courroucé, les malheureux se jetèrent la face contre terre ; ils n'avaient rien vu, ne connaissaient rienn ; la plupart d'entre eux ne parlaient même pas français. Du reste, triés avec soin sur le volet pour cette expédition lointaine, Butler, ou plutôt Myarine, car dans cette cir constance surtout, nous devons lui donner soh véritable nom, était trop sûr de leur fanatisme our craindre une trahison.

La lettre pourtant n'avait pu s'envoler seule. Un papier qui renferme un secret ne se perd pas.

Sir Gérald se souvenait bien de l'avoir tenu dans sa main, assis sur le divan, puis s'étant absorbé dans sa rêverie désespérée, il ne se rappelait plus rien. Il n'avait pas quitté le canapé, et quand il avait voulu relire une fois encore cette note, il ne l'avait plus trouvée à côté de lui.

Avec un homme comme Myarine, les tergiversations ne pouvaient être de longue durée.

– Quelqu'un est entré ici, dit-il en serrant les dents, je le sens, j'en suis sûr. Quel est l'Européen qui a pénétré dans ces appartements ?

– Personne, répondit Yelha, toute tremblante de la colère du maître, si ce n'est M. Feuquières qui est venu terminer ce portrait que vous avez voulu avoir, je ne sais pour quelle cause.

Myarine éclata de rire.

– Et vous êtes là à chercher qui a la lettre ! Mais il faut être plus aveugle que le dernier des pankakis pour oser le demander. C'est ce maudit français qui l'a, cette note. EL si j'avais été ici, je jure bien par Kalhi elle-même qu'il ne serait pas sorti vivant. Mais rien ! rien ! Elle – et il désignait Yelha, qui s'inclinait frémissante sous le poids de cette fureur – elle qui a renié son dieu, rompu ses vœux, elle n'adore môme pas la vengeance ! Quant à toi, un homme que Brahma a marqué au front du signe de cette même vengeance, enfermé dans un amour sacrilège, tu ne penses pas que tu as à remplir le plus sacré des devoirs, celui de venger ton dieu, ta mère, et de remettre la main sur ce précieux talisman, rayon divin échappé de l'œil de la grande déesse ! Rien ! rien ! Ah ! pourquoi vous ai-je conservé la vie ? Pourquoi vous ai-je amenés avec moi, vous qui êtes incapables de me servir, vous qui êtes plutôt pour moi une gêne ?

Sir Géraid s'était avancé.

– Commandez, maître, dit-il, je suis prêt à tout faire pour nous venger.

Yelha s'avança à son tour. Le sentiment maternel se révoltait en elle. Elle eut le courage de regarder Myarine en face.

– Et quand vous me l'aurez fait tuer, dit-elle en désignant son fils, en serons-nous mieux vengés ? Quand je songe aux dangers qu'il court, je ne pense plus au mépris, aux outrages, à la trahison. Que m'importe, à moi, le passé ? je ne songe qu'au présent, et le présent, c'est mon fils, mon Gérald.

Et les yeux de la mère prirent une teinte d'adorable tendresse.

– Tiens ! misérable femme, lui dit Myarine, le regard chargé de mépris, tu n'as plus qu'à parler de pardon, tu es digne de devenir une chrétienne. Laisse-nous.

Et ouvrant la porte, il fit sortir Yelha, dont les yeux s'emplirent de larmes.

– Maintenant, à nous deux, fit-il, quand il fut seul avec Norton. Cette lettre égarée, ou plutôt volée par ce peintre, que Brahma confonde, car un papier de cette valeur ne s’égare pas, je le répète, est une arme de moins dans nos mains, une arme terrible de plus dans celles de nos adversaires. Ils savent maintenant à quoi s’en tenir. Ils nous connaissent, et la lutte va avoir lieu à visage découvert ; elle a eu ce résultat du moins de faire tomber les masques. Puis, si perdue, si volée qu’elle soit, elle a servi du moins à nous faire connaître deux de nos ennemis, dont nous ignorions l’existence, l’un le fils du capitaine, l’autre ce matelot qui a été complice du sacrilége. Ces deux-là et le troisième, ou plutôt le premier, celui qui se fait appeler le baron d’Arnhyem, doivent être unis par la même vengeance. Tu m’as compris ?

– Oui, maître.

– C’est bien. Je me charge du baron et du matelot. Toi, charge-toi du fils du capitaine ; que ce serpent soit écrasé comme les autres.

– Avec joie, maître. Ordonnez, je vous le répète, j’obéirai. Un obstacle insurmontable, celui du sang, me sépare d’Eliane. Mais quand je pense que c’est le fils de l’un des pirates qui a fixé son choix sur elle, oh ! ma haine redouble, et je voudrais lui faire subir les plus cruels supplices et les derniers outrages.

L’œil de Myarime s’éclaira d’une joie sinistre.

– Bien ! tu redeviens un digne fils de Brahma. Je te laisse libre, je te le donne. J’ai fait de toi un homme ; tu sais te servir d’une épée et d’un pistolet mieux que personne ; tu es fort, agile, nerveux. Ce pâle Français ne saurait résister à tes coups. Va, et que Kalhi t’accompagne !

Et, sur un signe du farouche Myarine, Norton s’éloigna à son tour, laissant le maître dans la solitude, pour combiner ses plans de vengeance.

Quant à sir Gérald, il savait où trouver l’objet de sa haine. N’était-il pas constamment chez Tony Feuquières ? De plus, pour arriver jusqu’à lui, une entrée toute naturelle de la maison lui était offerte ; ne devait-il pas revoir bientôt le peintre pour lui apporter le prix du portrait ? Une fois dans la maison, il verrait. Il partit donc sans proj et arrêté, simplement poussé par la passion mauvaise, mû par l’impérieux besoin de se trouver en face de celui auquel il avait voué la plus féroce des exécrations.

Une heure après avoir quitté Myarine, sir Gérald Norton se présentait donc chez Feuquières.

Il était tout habillé de noir, avec des gants gris-perle. On ne se fût point douté, en voyant cette sobre élégance, que sous ce convenu de la civilisation, se cachait un véritable sauvage.

Au coup de timbre du valet de pied, un domestique vint ouvrir. M. Feuquières n'était pas chez lui. Sir Gérald témoigna le désir d'attendre son retour, et un instant après, il pénétrait daL l'atelier particulier du maître.

Comme celui-ci n'était point chez lui, le domestique n'avait pas cru devoir annoncer le visiteur. La porte, encadrée de lourdes drape ries, tourna sans bruit sur ses gonds ; d'un autre côté, un épais tapis assourdissait le bruit des pas de sir Gérald ; il put donc arriver jusqu'au milieu de l'atelier, sans que rien ne révélât sa présence.

Le spectacle qu'il eut sous les yeux porta sa rage à son comble.

Sur un grand chevalet, le portrait d'Eliane non encore terminé, mais avancé assez cependant pour permettre d'admirer l'adorable pureté de traits de la jeune fille, se voyait en pleine lumière.

EL devant, les mains jointes, dans une véritable extase, Henri, ne se doutant point qu'il n'était plus seul et que sir Gérald l'observait à deux pas de lui. Le jeune peintre se croyait si absolument éloigné de tous, que, perdu dans sa rêverie, il murmura :

– Oh ! mon amour, mon cher amour, que Dieu vous garde !

Un ricanement sardonique le fit tressaillir. Surpris et honteux, il se retourna brusquement, et les deux jeunes gens se mesurèrent du regard. La haine se lisait dans les regards de sir Gérald. Quant à Henri, douce et bonne nature, tout en étant embarrassé, il se demandait pourquoi sir Norton s'était permis cette inconvenance à son égard, et pourquoi celui-ci, pâle de colère, le regardait avec des yeux me naçants.

Ce fut sir Gérald qui rompit le premier le silence.

– Ne vous gênez pas, monsieur, dit-il d'une voix sifflante. Je vous demande même bien pardon d'avoir mis un terme malgré moi à voire amoureuse admiration ; mais réellement vous étiez si drôle, si comique !

Si Henri était d'ordinaire calme et placide, un sang généreux et chaud coulait dans ses veines.

A son tour, la colère brilla dans ses yeux, le rouge lui monta au front, et c'est d'une voix stridente qu'il répondit à sir Gérald.

– Je ne sais point, monsieur, si j'étais ridicule ; en tout cas, vous êtes inconvenant, et bien que je ne m'explique pas une provocation que rien ne motive, je vous préviens que quelle que soit la distance qui nous sépare, je saurai relever vos insultes.

Norton partit d'un éclat de rire.

– De mieux en mieux, de plus en plus drôle, continua-t-il. Mais réellement, en venant rendre visite à M. Feuquières, je ne complais pas sur cette partie de plaisir.

Ainsi donc le hasard allait au devant des desseins de sir Gérald. Il était arrivé chez Feu-– quières sans savoir au juste ce qu'il allait faire pour attaquer son ennemi, et l'action s'engageait d'elle-même et tous deux se trouvaient en face l'un de l'autre, prêts à en venir aux mains.

– En entrant ici, répliqua Henri en faisant un violent effort sur lui-même, sans vous faire annoncer, vous avez surpris un secret qui aurait dû rester, je le reconnais, enfoui au plus profond de mon cœur. Mais la première des choses en pareil cas.

– Je crois, monsieur, interrompit sir Gérald avec hauteur, que vous allez parler de convenances ; vous vous oubliez décidément, et je ne ferai point votre éloge à votre maître sur l'éducation de ses serviteurs.

– Je ne suis le serviteur de personne, entendez-vous ; je suis l'élève et l'ami de mon maître.

– Pouh ! en Angleterre nous ne comprenons point ces subtilités. J'entre et je vous trouve devant le portrait d'une jeune fille honorable, joignant les mains et adressant à cette image les mots les plus brûlants : « Mon amour ! mon cher amour ! » Vous étiez réellement si drôle que je n'ai pu retenir un éclat de rire, c'est tout simple. Je voudrais bien savoir, par exemple, si cette passion que vous étalez avec tant de complaisance est agréée par la jeune fille elle-même, et par son père !

Ce fut au tour d'Henri de ne plus pouvoir se contenir ; de rouge qu'il élait, il devint très pâle, ses poings se crispèrent, et marchant sur son ennemii :

– Vous venez de prononcer là des paroles, monsieur, qui sont pour moi une grossière insulte. Comprenez-vous bien à quoi elles vous engagent ?

– Je comprends cela et bien d'autres choses encore. Je comprends que j'étais venu ici pour m'acquitter envers M. Feuquières d'une dette que je tenais à lui payer sans retard, et comme il s'agit d'une somme élevée, comme je ne vous connais point, et que j'ignore si je puis avoir confiance en vous.

– Vous cessez d'être insolent, dit Henri se contenant encore ; vous devenez grossier. Mais tout cela se comptera ensemble.

– Pourquoi voulez-vous que j'aie. confiance en vous, répliqua sir Gérald, qui, on le comprend, faisait tous ses efforts pour pousser à bout son adversaire ? Je vois que vous essayez de compromettre une jeune fille que vous croyez riche ; de là à s'approprier, quand on est pauvre, une forte somme d'argent, il n'y a qu'un pas, et.

Cette fois, il n'eut pas le temps d'achever, la main d'Henri s'abattit avec violence sur la face de sir Gérald.

Le coup fut si fort que le chapeau de sir Norton, que celui-ci avait remis insolemment sur sa tête, alla rouler dans un coin de l'atelier et que l'étoile sanglante apparut rouge et sinistre.

– Misérable ! hurla sir Gérald, tu m'as frappé le premier. Je connais la loi de ton pays. Je suis dans le cas de légitime défense..

Et, saisissant un revolver dans sa poche, il ajusta Henri, qui, sans armes, se tenait devant lui les bras croisés.

Mais Northon n'eut pas le temps de presser la détente, un bras nerveux s'abattit sur le sien et lui tordant le poignet, envoya le révolver tomber à dix pas.

– En voilà des manières, pour un milord. Minute, mon garçon, minute, ça ne s'arrange pas comme ça, en France. Eh bien ! vous alliez en faire de propres, si le père Cayou n'avait pas été là.

XIX

COMMENT SIR GÉRALD PROUVE A MYARINE QUE LES CHANCES NE SONT PAS ÉGALES

L’action de Cayou avait été tellement brusque, tellement prompte, que nulle résistance – le la part de sir Gérald n’eût été possible, Ce-– ui-ci ne paraissait point, d’ailleurs, vouloir engager une lutte inégale. Un instant, il avait, bien, l’instinct, fait le mouvement de chercher une autre arme, mais, lui aussi, s’était croisé les bras et paraiss..it attendre.

Un silence de mort s’était fait dans l’atelier. Les deux ennemis, à trois pas de distance, se regardaient face à face, et à côté, ce brave dogue de Cayou surveillant les mouvements de sir Gérald.

– Vous avez raison, finit par dire celui-ci, en s’adressant au vieux matelot. J’avais perdu la tête, et quel est celui de vous à qui cela n’arriverait pas, s’il venait d’être frappé au visage ?

Après pareille insulte, on voit rouge, on est fou, on voudrait déchirer son adversaire avec les ongles, avec les dents. Vous avez bien fait d’arrêter mon bras. Un meurtre, je le sens, ne vengerait pas mon honneur. Mais je connais, en pareil cas, vos usages de France. Vous m’avez fait tubir, dit-il en se tournant du côté d’Henri, la plus grande des injures. Vous en convenez, n’est-ce pas ?

Henri inclina simplement la tête, en signe d’acquiescement. –

– Vous reconnaissez donc, continua sir Gérald devenu impassible, que je suis l’offensé ?

Nouveau signe affirmatif d’Henri.

– Qu j’ai le choix des armes. que vous me devez une réparation ?

– Monsieur, dit Henri, je suis à vos ordres.

Depuis un moment, Cayou se grattait la tête avec fureur. Il comprenait parfaitement qu’Henri, en se laissant aller à un juste mouvement de violence, qui n’avait été que trop motivé par les insultes gratuites de sir Gérald, était tombé dans un piège. D’un autre côté, il comprenait aussi que, d’après les lois du code d’honneur, que lui, prévôt et licencié en armes, breveté pour la pointe, la contre-pointe et l’espadon, possédait sur le bout de son doigt, il était impossible, sous peine de forfaiture, de se soustraire à

la réparation que sir Gérald était en droit de réclamer. Et pourtant, il ne voulait pas que « le petit », comme il l'appelait maintenant, se battît. Car, ainsi qu'il le disait dans son pittoresque langage, à cette heure qu'il l'avait retrouvé, il ne fallait pas qu'on le lui abimât.

– Bouline du diable ! grommelait-il, si tu lui troues la peau, méchant moussaillon, tu peux numéroter tes maîtres couples, car c'est Cayou qui te les arrimera, et de la belle façon ! Oui, mais tout ça, c'est pour rire ; j'aurai beau taper dessus après qu'il me l'aura tué, cela ne me le rendra pas.

Le calme subit, la réaction instantanée de Norton ne lui disaient rien qui vaille. Cette rage tombant tout d'un coup l'inquiétait outre mesure.

– Faut-il qu'il soit fort, faut-il qu'il soit sûr de son coup, pour avoir comme ça tout de suite brassé à culer !

Voilà pourquoi il se grattait furieusement le derrière de l'oreille. Il cherchait une raison, une excuse, un moyen quelconque pour empêcher Henri de-se. battre, et- il n'en trouvait pas, par ce moyen bien simple qu'il ne pouvait pas y en avoir.

Ne trouvant rien, il fit appel à la plus bête des raisons.

– Minute ! minute ! dit-il en cherchant ses mots. On ne se bat pas Comme ça. Faut d'abord savoir ce que le patron va dire, et m'est avis qu'il va entrer dans une jolie colère, quand il va savoir ce qui s'est passé ici.

Puis, revenant à ses idées., il recommençait à se-parler tout bas.

– Si encore il lui avait tant seulement amuré le dormant de la. face avec un bon coup de poing, on aurait pu faire passer ça pour une poussée. Une poussée, c'est pas une insulte, mais une giffle, et quelle gifflee ! l'autre a les cinq doigts marqués sur la coloquinte !. Y a pas moyen. Sacré gamin, va !.

– Enfin, je le répèle, on ne se bat pas comme ça ; faut prendre son jour, faut choisir ses hommes. Ça demande du temps, et faut d'abord que le patron soit ici, parce que. le patron, c'est le chef c'est comme qui dirait le commandant de ce bord-ci, et vous- n'irez pas vous trouer la peau sans son consentement.

Puis il reprit encore à part lui :

– Je ne puis pourtant pas lui dire que c'est son pire ennemi, que c'est le frère de Mlle Eliane. Je ne peux pas lui dégoiser tout le tremblement à la voile. Sacré tonnerre de sort ! quel méchant, mousse ! me met-il dans un

embarras !. Et quand je serais là à me démener comme un pou dans un baril de goudron, je n'ai pas à faire le malin, je n'en viendrai jamais à bout.

IL termina en concluant :

– Faut attendre le patron, je ne connais que ça.

Henri, impatienté, finit par lui couper la parole.

– Je vous demande pardon, monsieur, mais dans cette circonstance, je n'ai à prendre l'avis de personne. Mon honneur est en jeu, et j'en suis et dois être le seul juge. J'en demande bien pardon au brave père Leduc, auquel je dois la vie, et il' serra la main au vieux matelot, mais je ne partage pas du tout son opinion. A partir de cet instant, je me tiens complètement à votre disposition.

Norton s'inclina pour toute réponse. Un éclair de haine satisfaite brilla dans ses yeax. Il n'échappa pas à Cayou.

– Il triomphe, le. gredin ; il est sûr de. son coup. Mais minute j'ouvre l'œil au bossoir, et le bon. Avec ça que je. vais le laisser percer, le petit, comme une écumoire ! Plus souvent !

– Ce soir même, continua Henri, deux de mes amis auront l'honneur de s'entendre, avec les vôtres pour régler les conditions de cette rencontre. Leur tâche sera facile, j'accepterai toutes vos propositions.

Norton sallua et sortiit.

Ses chevaux l'emportèrent rapidement vers Neuilly. En rentrant à l'hôtel, il se rendit immédiatement auprès de Myarine.

En voyant son air triomphant, le Poudjary fronça le sourcil. Il se méfiait tout d'abord de la satisfaction que ne pouvait cacher Norton.

– Je le tiens, dit celui-ci.

– Comment ça ? demanda Myarine.

– Il se bat demain matin avec moi, et j'ai le choix des armes. Demain matin, il sera mort.

Myarine se tut en hochant la tête. Puis, après un silence :

– Voilà ce que tu as trouvé pour ta part de vengeance ! Un duel ! un combat à armes égales ! Ah ! pauvre être ! C'est donc là ce que fait de vous la civilisation ! Après bien des efforts, après bien des heures de colère, tu en arrives comme résullat à une vengeance à l'européenne !.

Pendant ce temps, dans l'atelier de Feuquières, Cayou morigénait Henri Bousquet dans un sens diamétralement opposé. Sans dire précisé- – ment au jeune homme le secret qui cachait l'existence de sir Gérald et celle de Butler, sans lui expliquer qu'il supportait en ce moment le poids d'une vengeance qui, ne pouvant plus s'adresser à son père mort, venait s'attaquer au fils, Cayou crut de son devoir de lui faire certaines révélations pour le mettre en garde contre les dangers et les complications qui pouvaient surgir à toute heure.

Henri, de son côté, se creusait en vain la cer velle pour découvrir le motif des insultes si gratuites de sir Gérald.

– Mais que lui ai-je fait, disait-il, à cet être-Là ? Je ne l'ai jamais vu que chez mon maître, le jour où il est venu lui parler pour la première fois. Je ne le connais point, il ne sait ni ce que je suis, ni ce que je fais, ni ce que je deviendrai un jour ou l'autre s'il plait à Dieu. Et il me tombe sur les bras comme une vraie tuile, comme dans la rue une cheminée par un coup de vent, encore le vent pousse-t-il la cheminée tandis que lui ! quelle est la cause de cette rage ?

– Je la connais, moi, dit Cayou, et ça m'étonne que vous soyez encore à débrouiller ce paquet de drines. Vous êtes amoureux, pas vrai ?

Et Henri se mit à rougir comme une jeune fille.

– N'y a pas de quoi piquer votre soleil, allez ; c'est de votre âge. Ça fait même bien plaisir au père Leduc, cet amour-là ; ça lui rappelle son bon temps. La jeunesse, à cette heure ou un autre aimait une belle jeune fille… Enfin, suffit, et le vieux mateloteutdans la voix un léger tremblement. Donc, vous aimez, continua-t-il en secouant la tête comme pour chasser de tristes souvenirs, vous aimez, et le père Leduc croit savoir que la personne vous rend comme qui dirait la réciproque. Eh bien ! la rage de milord n'a pas d'autre cause ; il aime aussi, et dame, quand il vous a vu en contemplation devant ce portrait-là.

– Ah ! s'écria Henri.

– Y a pas de danger, tranquillisez-vous. Il y a des raisons, beaucoup de raisons pour que le milord ne soit jamais à craindre.

– Mais enfin.

– Tenez-vous tranquille, que je vous dis ; de ce côté-là, vous êtes paré. Mais méfiez-vous, car ce n’est pas un milord tout pur ; c’est un Indien et, avec ces caïmans-là, voyez-vous, les duels, les lois de l’honneur, tout le tremblement, ils s’en soucient comme d’une vieille gaffe. Voilà pourquoi le père Leduc n’est pas bien dans ses amures.

Quant à Myarine, de son côté, il continuait à témoigner son mécontentement à sir Gérald.

– Un duel ! répé’ait-il ; un duel, tu n’as trouvé que cela ? Mais tu ne pouvais donc pas l’attendre dans un coin et l’étrangler ou l’égorger toi-même ?

– Mais vous avez été le premier, répliquait sir Gérald, à me parler de ma force à l’épée et au pistolet, de mon agilité, de ma force nerveuse ?

– Certainement, continuait le féroce Indien, ce sont bien là mes paroles. Je t’ai rappelé tous les avantages que tu peux apporter dans une lutte, mais dans une lutte contre un ennemi désarmé, et pas dans une lutte à armes égales !

– A armes égales ! protesta Norton, à armes égales ! Venez, maître, et vous verrez si j’ai profité de vos leçons !

Et entraînant Myarine dans la grande serre où le lecteur a déjà pénétré à la suite de Feuquières, il alla se placer sous un grand bananier Il avait enlevé à une panoplie un pistolet de tir.

Une de ses perruches violettes de Java, qui volent avec une rapidité vertigineuse, traversa bientôt l’espace à vingt pas devant lui.

Norton ajusta à peine, le coup partit, et la perruche, arrêtée en plein vol, tomba la tête coupée par la balle.

– Voyez, dit-il, avec orgueil.

– C’est fort bien, répondit Myarine en hochant toujours la tête, c’est net et juste, mais un homme, cela se manque.

Et comme Gérald ne pouvait réprimer un mouvement d’incrédulité :

– Tu doutes, malheureux. Eh bien ! écoute-moi. Tu sais si, moi aussi, j’ai l’œil prompt et la main sûre.

– Oui, maître, auprès de vous je ne suis qu’un pauvre élève.

– Eh bien ! le misérable pirate qui a enlevé l’Etoile de Telhé-Swany, je l’ai tenu par deux fois à deux pas, tandis qu’il exécutait son exécrable

sacrilège. Je l’ai tiré, je l’ai manqué…

Ce que Myarine ne savait pas, c’est qu’il n’avait pas du tout manqué Harnave alors que celui-ci avait enlevé le diamant rouge, et que si le pirate n’avait eu dans sa vareuse une véritable armure de diamants et de pièces d’or, armure dans laquelle étaient venues s’aplatir les deux balles de Myarine, il eût été infailliblement tué.

– Donc, conclut le maître, un homme ça se manque.

Et comme pour répondre à ses sombres pensées, il s’éloigna en murmurantt :

– Non, Il ne se battra pas.

XX

COMMENT L’EXISTENCE DE TOUPINEL FUT EMPOISONNÉE

On se souvient que le baron d’Arnheym apprenait chez Nadèje l’arrestation de l’intense Oscar. En même temps il savait que le comte Panhoff renonçait à l’acquisition du diamant rouge ; enfin, en rentrant à son hôtel, le parquet lui signifiait que son fils, c’est-à-dire l’héritier de son nom, était sous le coup d’un procès infamant.

L’accès de la Bourse lui était interdit, les différences inouïes n’avaient pu être naturellement payées, puisque c’est seulement sur le comte Panhoff qu’il comptait pour liquider son énorme passif et ressaisir cette fortune qui, pendant vingt années, lui avait constamment souri, mais qui aussi, en quelques semaines, venait complètement s’écrouler sous ses pieds.

– La lutte est rude, murmura t-il. Ils y ont, mis le temps, mais elle n’en est que plus terrible.

« Le malheur marche par troupe, » dit un proverbe persan, Harnave sentait mieux que quiconque la vérité de ce proverbe. De quelque côté qu’il se tournât, il se heurtait à un malheur.

Et cette situation, cette dégringolade était d'autant plus pénible que, dans le succès, il s'était souvent montré arrogant et hautain. Dur, violent, implacable, il avait marché droit devant lui, dans cette forêt de Bondy qui s'appelle le monde des affaires, frayant sa voie comme un sanglier qui passe, et n'ayant qu'un sourire de dédain pour les éclopés et les vaincus. Il en avait fait des pauvres ! il en avait ruiné des faibles ! et voilà que tout d'un coup il devenait faible, pauvre, ruiné à son tour.

Il se promenait dans sa chambre comme un félin dans une cage, se heurtant aux meubles, nerveux, enragé, l'œil fixe, cherchant encore, cherchant sans cesse. Rien ! tout craquait ! tout se brisait entre ses doigts !

Dans cette chambre, où nous avons assisté à – agonie du malheureux domestique, un coffre-fort en métal était scellé dans le mur.

Plusieurs fois déjà le banquier en avait fait jouer le secret et les serrures, plusieurs fois il avait fouillé de ses mains fièvreuses dans des liasses de papiers aujourd'hui sans valeur.. Ce coffre avait contenu des factures et que de millions avaient passé par là ! Il ne restait rien, quelques billets de mille francs à peine, somme insignifiante, et c'était tout.

– Et dire que j'ai là vingt millions, cria-t-il ense tordant les doigts !

Il poussa un ressort caché dans le coffre-fort lui-même. Celui-ci tourna sur place laissant voir un second coffre plus petit que le premier, complètement incrusté dans la muraille. Ce fut avec bien des précautions que le banquier fit mouvoir le mécanisme compliqué et dangereux qui défendait l'accès de cette cachette.

C'est là qu'était le diamant rouge. Dans un écrin de velours grenat, l'Etoile de Telhé-Swany reposait telle Qu'elle avait été enlevée de la pagode.

Il y avait un contraste étrange entre cet homme ruiné et cette pierre représentant une-valeur fantastique. Les fulgurations que lançait cette gemme sans pareille semblaient des éclats sardoniques ; le diamant se moquait du pirate. Il était pauvre et ruiné avec une telle fortune. Dans ses doigts, c'était, à ce moment, moins que rien, et pour lui, l'Etoile de Telhé-Swany valait autant que le dernier caillou du chemin.

Harnave, en regardant le diamant, devenait hideux, un rictus sinistre contractait ses lèvres qu'une écume de rage venait franger, ses. yeux fixes,

terribles ne quittaient pas les rayons e la pierre. Il lui montraitt le e poingg, il il l'insultait !

– Les imbéciles ! bégayait il, les idiots ! je la donnerais pour 10 millions. Les brutes ! Ils ne savent pas ce qu'ils perdent. Pour cinq millions Pour deux ! Pour deux millions ! Il vaut vingt fois, cent fois peut-être. Deux millions ! qui est-ce qui n'a pas deux millions ? Pour un ! un seul million ! Avec un million, je me relèveraai ! Un million !.

Ce chiffre qu'il répétait malgré lui, ramena sa pensée vers Nadèje. Un instant il l'avait oubliée. Mais la passion reprenait vite ses droits et imprimait à nouveau à ses ongles féroces dans le vif de son cœur.

– Non, dit-il, un million 'ne me servirait de rien. Il m'en faut au moins deux, puisqu'un million, elle le veut. Elie le veut ! mais elle ne l'a pas encore. Et elle m'a chassé Comment la voir sans le lui apporter ?? Et quand je ne la vois pas, je ne suis plus. Je ne sais plus rien, je ne vois plus, je suis un cadavre qui marche, une brute.. Oh !...

Et il passa sa main sur son front mouillé. Il mit l'autre main devant ses yeux comme pour les protéger. Arrivé à ce degré d'énervement, les lueurs du diamant rouge le faisaient souffrir.

Formant l'écrin, il replaça les deux coffres l'un devant l'autre, et sortant d'un pas fiévreux, il se dirigea vers la rue de la Paix.

Une nouvelle idée venait de surgir de son cerveau. C'était peut-être le salut. Il retournait chez Toupinel. Le vieil Arthur avait. toujours eu une envie folle du diamant. Il allait le lui offrirr à vil prix. Pour deux millions ! moins que rien. Avec deux millions !… il pouvait encore faire bien des choses Un d'abord à Nadèje ; avec l'autre il connaissait assez de triture des affaires pour savoir qu'avec ce point d'appui, il pouvait en peu de temps se mettre à flot

Un soupir de soulagement s'échappa de sa poitrine, quand le domestique lui eut répondu que M. Toupinel était chez lui.

Il entra après s'être fait annoncer. Arthur était assis devant un bureau et mettait en ordre de nombreux papiers. Il ne se dérangea point pour recevoir le banquier. Il souleva seulement un bonnet de velours noir, appelé bien indûment bonnet grec, car les descendants de Périclès et d'Aristide n'ont

jamais eu à se reprocher l’invention de cet horrible casque. Puis, sa salutation se borna à un simple :

– Serviteur, monsieur le baron.

Cela dit, il continua à s’occuper de ses paperasses.

Cet accueil plus que sommaire décontenança tout d’abord le baron d’Arnheym. Cependant, se remettant aussitôt, il engagea immédiatement l’action.,

– Toupinel, dit-il d’un ton qu’il essayait de rendre dégagé, en cachant les tortures qui lui rongeaient le cœur. Toupinel, je viens vous proposer une affaire.

– Je suis aux ordres de monsieur le baron, répliq’ia le jouillier, en regardant par-dessus ses luneettes son interlocuteur.

– Comprenez-vous, Toupinel, que cet imbécile de Panhoffne veut plus de mon diamant ? Il me fait répondre que ses intentions ont changé.

– Je comprends cela, fit le vieil Arthur à voix basse. Puis, se reprenant tout haut : C’est une trop grosse affaire.

– Alors, comme j’ai un impérieux, besoin d’argent, je ne vous le cacherai pas, d’autant plus que vous devez le savoir.

– Je le sais, monsieur le baron.

– Je me suis dit que j’allais venir retrouver ce cher Toupinel, et que, lui donnant la préférence, je serais excessivement coulant avec lui. Qu’en dites-vous ? Est-ce une bonne idée ?

– Je ne dis rien, monsieur le baron.

– Comment ! vous ne dites rien ? Vous ne trouvez pas que c’est une affaire superbe ? Vous-même ne m’avez-vous pas avoué que toute votre vie vous aviez désiré posséder une pierre incomparable ? Dans ces derniers temps, ne m’avez-vous pas encore dit que la grosseur du chiffre vous arrêtait seule ?..

– Parfaitement, monsieur le baron, parfaitement.

– Eh bien ! quand je vous répète que je sera. excessivement coulant sur le chiffre, quand je viens vous offrir pour… voyons Toupinel, réfléchissez... pour trois millions, ce qui vaut je ne sais point moi-même combien de fois plus.

– Ah ! monsieur le baron 1 c’est si grave !

– Qui est-ce qui est grave ?

– Une si-grosse affaire.

– Mais vous ne rêviez que de cela.

– Je ne dis pas, je ne dis pas, mais pas dans des conditions semblables.

– Quelles conditions ! c’est pour rien, trois millions.

– Trois millions ! et Arthur poussa un gémissement comme si l’énormité de ce chiffre lui causait une sensation douloureuse.

– Mettez en deux, là ! fit le baron d’Arnheym en serrantt les poings, deux millionss ! êtes-vous content ? Vous ne voudriez pas moins, Toupinel, ce serait une duperie.

Depuis quelques instants, le vieil Arthur paraissait excessivement embarrassé.. Il regardait à droite et à gauche, en donnant des marques évidentes de frayeur. Il mettait, ôtait, remettaitt son affreux bonnet noir, s’essuyait le front, enlevait ses lunettes. Ensuite, il se décida à répondre à son interlocuteur.

– Ecoutez ! monsieur ’le baron, c’est impossible.

– La raison ?

Toupinel chercha un instant avant de répondre :

– Je ne pourrais jamais me défaire d’une aussi grosse pierre.

– Eh bien ! fit le banquier en se levant, ne pouvant plus se contenir, découpons-la, détaillons-la, en la débitant, – et vous avez sous la main des praticiens qui peuvent faire cela en quelques heures. – nous aurons vingt diamants qui représenteront encore une grosse valeur. Nous les écoulerons chez d’autres bijoutiers, et vous toucherez une grosse commission.

– Non, non, monsieur le baron, cria Arthur, complètement affolé, non, je vous le répète, je ne veux pas m’occuper du diamant rouge.

Se levant alors, il alla voir si la porte de son cabinet était bien fermée. Il regarda l’escalier, puis à droite, puis à gauche, comme pour s’assurer qu’auoun témoin ne pouvait l’entendre, puis il revint auprès du banquier et lui glissa dans l’oreille ces mots prononcés avec une inflexion de voix qui, en d’autres circonstances, eût été du plus haut comiquee :

– Il y va de ma vie.

– Toi aussi ! cria Harnave, hors de lui, tu obéis à Myarine.

– Je ne sais pas qui c’est, répliqua Toupinel, je ne veux pas le savoir. Je sais seulement une chose, c’est que depuis quatre jours, je ne vis plus. Je ne dors plus, je ne mange plus. Mon existence si tranquille et si douce est perdue, grâce à votre diamant. Il est venu ici un homme, à cette place, et il désignait le siège que le banquier occupait un instant auparavant. Cet nomme noir, car il é’ait noir, s’est présenté très poliment pour acheter des diamants. Cela fait, il a fermé cette porte, puis il m’a dit : « On vous a proposé déjà un gros diamant. M. d’Arnheym, banquier. Il reviendra vous l’offrir. Souvenez-vous bien que si vous achetez cette pierre, si vous y touchez, si vous servez d’entremetteur pour la vendre, personne au monde ne saurait vous préserver des plus grands malheurs. Inutile d’aller prévenir la police. Ce serait peine perdue, avant qu’une dénonciation ne lui parvînt, vous seriez frappé à mort par une main invisible.

– Et c’est la peur qui vous arrête ?

– Je voudrais bien vous y voir. Ce n’est pas tout. Et avant de s’en aller, l’homme noir, il m’a dit : « On a l’œil sur toi. » Oui, monsieur le baron, il m’a tutoyé, et il m’a répété : « Oui, on a l’œil sur toi ; et si tu bronches, tu seras em poisonné ; tes entrailles seront tordues par le plus subtil des toxiques et tu mourras en hurlant comme un chien enragé, dans les plus horribles souffrances. Voilà ce qu’il m’a dit, monsieur le baron, puis il s’en est allé. et je ne l’ai pas retenu.

– Il y a d’autres joailliers à Paris, dit Harnave, en abandonnant Toupinel.

- il sortit précipitamment.

XXI

OU BUTLER SE TROMPE

La nature et la jeunesse avaient pris le dessus.

Un matin, le médecin qui soignait Eliane avait déclaré à Mme Bousquet que sa fille pouvait être transportée chez son père. Et immédiatement la

mère d’Henri, malgré le chagrin quelle éprouvait à quitter cette enfant, à laqu’elle elle avait voué une affection profonde ; malgré la douleur qu’elle ressentait en la voyant rentrer dans la maison maudite de son père, l’avait ramenée elle-même à cette demeure, et après l’avoir embrassée bien tendrement, bien tristement, l’avait quittée sur le seuil.

Les enfants ne sont point responsables des fautes de leur père. Eliane, surtout, ne pouvait hériter des crimes et des vices du sien. Elle était si calme, si sereine, si pure, si chaste, si pieuse sans ostentation, qu’il était impossible de la voir sans l’aimer. EHe aussi elle aimait ! Elle aimait d’un amour profond, sacré, et il faut bien le reconnaître, elle avait bien choisi l’élu de son cœur.

Au milieu de la vie facile des ateliers, Henri était resté simple et bon, et son amour exclusif pour Eliane n’était comparable qu’à l’adoration qu’il portait à sa mère. C’est qu’elle avait été si bonne aussi, celle-là, si tendre ! il lui avait coûté tant de larmes, tant de peines, tant de labeurs ingrats et de nuits sans sommeil ! Oh ! oui ! il J’aimait bien, et l’on peut dire que ces trois êtres, la mère, la jeune fille et le fils étaient réunis dans une même affection indissoluble.

Le baron d’Arnheym accueillit saifilleicomme s’il venait de la quitter depuis la veille. Sa fille.! Elle n’existait pas pour lui. Dans le cœur de d’aventurier, il n’y avait place que pour deux sentiments également terribles : son amour, pour Nadèje, sa haine féroce pour ses ennemis. Que lui importaient donc les caresses d’une petite fille qu’une indisposition plus ou moins grave avait tenue éloignée de chez lui ? Elle rentrait, voilà tout. Elle allait reprendre le cours régulier de son existence si peu encombrante, si peu gênante et surtout si peu bruyante. Il lui mit au front un froid baiser de convention et, cela fait, retourna dans son cabinet de travail, là où il pouvait chercher en paix des moyens de défense et de combat.

La jeune fille ne pût s’empêcher de faire une comparaison entre la tendresse réelle qu’elle venait de quitter, entre les caresses de cette pauvre femme qui ne lui était rien, et cette froideur glaciale de son père, de ce père dont elle avait peur, qui la faisait frissonner à son approche, et que cependant elle eût voulu tant aimer.

Avant de la quitter, le père prit une précaution que lui dictait son indomptable et invincible orgueil.

– Avez-vous de l'argent ? dit-il à sa fille.

– Oui, répliqua Eliane. J'ai quelques économies dans ma bourse de jeune fille. Dans ces derniers temps surtout, je n'ai rien dépensé, de sorte qu'en ce moment je me trouve à la tête d'une somme importante.

– Bien. Il faut alors subvenir à certaines dépenses, car je ne puis moi-même le faire en ce moment, étant très gêné, vous le savez, je pense ?

– Mais, mon père, tout ce que j'ai est à vous. Je n'ai besoin de rien, et le bien de ma mère lui-même vous appartient. Ah ! ne croyez pas que jamais un regret.

Le banquier haussa les épaules avec un sourire amer. Que pouvait faire cette goutte d'eau, cet atome d'or dans l'immense gouffre qu'il s'agissait de combler ? Il n'eut pas même la pensée de remercier sa fille qui, les larmes aux yeux, cherchait des paroles affectueuses pour expliquer son dévouement et aussi pour essayer de consoler ce père dans la peine.

– La paix ! dit-il doucement. Je ne vous demande rien pour moi, et je vous prie de ne point m'interrompre et de ne pas me faire perdre mon temps par des accès de sensiblerie inutile. Je vous ai demandé si vous avez de l'argent pour vous, pour votre usage personnel, d'abord Ensuite parce qu'il faut que vous l'employiez à faire des cadeaux aux domestiques. Votre enlèvement a fait du bruit, du moins je le suppose. Il faut éviter, autant que possible, que les gens s'en aillent par les rues faire des cancans sur vous et sur moi. Avec quelques petits présents adroitement distribués, peut-être aurez-vous raison, sinon de leur langue, du moins de leur malveillance instinctive contre leurs maîtres.

– Bien, mon père, je vais vous obéir.

– Vous devez comprendre, continua-t-il, tout ce que l'on peut dire sur l'enlèvement d'une jeune fille, et sur son séjour chez une femme qui n'a qu'un fils habitant avec elle ; tâchez donc de faire ce qui est possible pour que tous ces bruits soient étouffés, et ne courent point la rue, je vous le répète.

Eliane suivit les instructions de son père. Elles étaient inutiles, elle était si bonne, si aimante pour tous, que les mauvaises langues se détournaient

d’elle.

Elle reprit donc le cours de cette existence si triste et si calme, renfermée dans son amour, et attendant avec une ferme espérance les jours meilleurs.

– Je ne serai jamais qu’à lui, disait-elle, ou je ne serai à personne.

ELendue sur une chaise longue, le soir de ce jour où Mme Bousquet l’avait ramenée chez elle, retirée dans sa chambre, elle rêvait.

Les quelques paroles prononcées par son père, sur ses embarras financiers, l’avaient frappée malgré elle. Et malgré elle aussi, tout en déplorant le malheur qui s’abattait sur le banquier, elle se disait que la ruine ne serait point une catastrophe pour elle, car la fortune n’était-elle pas le seul obstacle qui la séparât d’Henry ?

Elle ne la désirait pas, cette fortune, elle n’y tenait point ; vivre dans un coin modeste, perdu, loin des fausses joies du monde, loin du bruit, tel était son rêve. Le travail, elle ne le redoutait point, elle l’acceptait comme la grande loi universelle, comme le devoir de chacun, la richesse n’étant qu’une rare exception.

Absorbée dans ses rêveries, emportée loin de là par sa pensée, retournant toujours à cette maison de la rue Nollet où vivait sa véritable famille, sa famille d’élection, elle ne portait point d’attention à sa femme de chambre, qui, plusieurs fois déjà, était rentrée, puis ressortie, faisant mille tours inutiles dans la chambre.

La servante jetait parfois des regards embarrassés sur la jeune fille ; elle avait l’air de vouloir parler et de n’oser le faire.

Gâtée outre mesure par sa maîtresse, cette fille avait pris dans le service de la maison un pied qui lui laissait les plus grandes libertés.

Eliane finit par remarquer cependant ses allures étranges et lui demanda doucement la raison de cet embarras…

La femme de chambre, interpellée, parut faire un grand effort sur elle-même.

– Mademoiselle, dit-elle en détournant les yeux, sait que je lui suis dévouée.

– Oui, ma fille, reprit Eliane. Je crois à votre dévouemeett à votre affection.

– Que mademoiselle- me pardonna donc le sentiment qui dicte mes paroles. Mademoiselle a été toujours si bonne pour moi, je ne puis garder plus longtemps un secret qui m'étouffe.

– Qu'y a-t-ill ? demanda Eliane vaguement inquiète.

– Mademoiselle sait-elle qu'un grand, danger menace M. Henri Bousquet ?

Une vive rougeur monta au front d'Eliane. La colère, l'orgueil justement offensé, furent les sentiments qui, tout d'abord, se firent jour.

– Qui vous a permis, dit-elle en se levant brusquement, de manquer ainsi au respect que vous me. devez.?

– Pardon, mademoiselle, pardonnez-moi, répliqua hypocritement.la servante, je me tais, je le reconnais, j'ai eu tort, mais mon affection pour ma maîtresse m'a entraînée trop loin.

Et la fin mouche fit mine de se retirer. Mais elle en avait trop dit, et l'angoisse qui poignait déjà le cœur d'Eliane, la poussait à vouloir connaître la vérité, quelle qu'elle fut.

– Non, dit-elle fièvreusement, en retenant la femme de chambre, pariez. Qu'y a-t-il ? Je veux le savoir. Mais parlez donc ! Vous voyez bien que vous me tuez !

– Je vous le répète, mademoiselle continua alors cette fille, j'ai cru que. je devais vous prévenir. Mademoiselle peur d'ailleurs être certaine de ma discréction.

– Mais parlez donc ! dit encore Eliane, au comble de l'anxiété.

– Eh bien ! mademoiselle, M. Henri Bousquet se bat en duel.

– Quand cela ?

– Dans vingt-quatre heures.

– Et avec qui, grand Dieu ?

– Avec un homme qui le hait à mort, avec un homme qui le tuera.

Eliane éperdue porta les mains à son front. Un spectacle horrible, celui d'Henri sanglant, sans vie, venait de lui passer devant les yeux. La mort d'Henri, c'était la sienne. Elle sentait, en apprenant le danger suprême qu'il courait, toute la force de l'amour qui l'attachait à lui ; elle comprenait aussi que sans lui elle ne pouvait vivre. Encore affaiblie par la secousse des jours précédents, l'émotion lui causa au cerveau une épouvantable douleur, elle

tomba plutôt qu’elle ne s’assit sur la chaise longue. La femme de chambre la regardait pendant ce temps avec une commisération trop exagérée pour être vraie.

– Vouavez donc vu Henri, monsieur Henri ? finit cependant par dire Eliane à travers ses larmes.

– Non, répondit la servante. Mais tout à l’heure, à la brune, un commissionnaire m’a fait demander : « Je viens de la part de M. Henry Bousquet, l’élève peintre de M. Tony Feuquières, m’a t-il dit. Il m’a donné une commission verbale ; il vous prie de dire à votre maîtresse qu’il se bat en duel, que c’est un duel à mort, et qu’avant de mourir, il voudrait la voir, lui parler, ne fût-ce qu’un instant.

– Mon Dieu ! s’écria Eliane, c’est trop souffrir.

– Alors mademoiselle va m’en vouloir. Mais j’ai eu peur, j’ai eu en même temps pitié de ce malheureux jeune homme qui demain peut-être n existera plus. J’ai dit au commissionnaire que ce jeune homme pouvait se trouver à dix heures à la petite porte au bas du jardin. et que je lui ouvrirais.

– Mais c’est impossible.

– Que mademoiselle me chasse, si j’ai mal fait. Je n’ai écouté que mon cœur. Non, mademoiselle, je n’ai pas pu résister. Mademoiselle, personne n’en saura rien. Votre père n’est pas à l’hôtel. Les domestiques ne viendront pas au jardin ; à cette heure, la rue » est déserte.

– Eh ! que m’importe ? interrompit Eliane ; qu’un acte soit connu ou ignoré, en est-il moins coupable ?

– Mademoiselle, insista la femme de chambre, monsieur Henri attend. Je resterai là, à deux pas de mademoiselle, je ne la quitterai pas.

Un violent combat se livrait dans le cœur de lajeune fille. En recevant Henri, seule, le soir, elle comprenait qu’elle manquait à ses devoirs ; d’un autre côté, si réellement Henri allait mourir, pouvait-elle ne pas lui dire un suprême adieu ?

– Mademoiselle, fit encore la servante, ii attend.

Alors, sans lui répondre, elle la suivit au bas du jardin. La nuit était calme, les bruits de la rue. s’apaisaient peu à peu. Sous ces ombrages où elle avait attendu jadis l’humble petit bouquet, Eliane se sentit tressaillir d’une frayeur vague.

La femme de chambre la précédait. Arrivée au bas du jardin, elle ouvrit la petite porte dont le pêne, consciencieusement huilé, glissa sans bruit.

Un pas nerveux fit crier le sable du jardin. Un homme, enveloppé d'un long manteau, s'ap prochait d'Eliane.

D'un geste il rejeta le chapeau qui cachait ses traits.

Eliane ne put retenir un cri d'effroi.

C'était Norton.

– Vous ! vous ! s'écria Eliane en se reculant avec une épouvante indicible ; mais qui vous a autorisé, monsieur, à employer cette ignoble supercherie ?

– Pardonnez-moi, 'dit Norton en fléchissant le genou ; pour arriver jusqu'à vous, il n'y avait que ce moyen, le seul, et il me fallait à tout prix vous voir.

– Et vous, milord, vous, un gentilhomme, vous êtes descendu jusqu'à soudoyer une femme de chambre, jusqu'à en faire voire complice, pour parvenir à me tromper ! Ah ! monsieur ! après une telle conduite, quel sentiment que le mépris prétendez-vous donc inspirer ?

– Mademoiselle, balbutia sir Gérald, ne soyez pas inutilement cruelle. Je voulais vous voir, je le répète ; c'était pour moi le plus impérieux des besoins. Je n'a vais pass le choix des moyens ; j'ai pris celui que le hasard mettait à ma portée. Mais n'accusez pas votre femme de chambre. En vous implorant pour un autre, eile a cru vous dire la vérité. C'est au nom d'un autre – sir Norton prononça ces mots d'une voix étranglée – c'est au nom d'un autre que cette entrevue suprême vous a été demandée ; il le fallait, ne m'en voulez pas, j'ai dû le faire.

– Maiis, monsieur, répondit Eliane en se levant de toute sa hauteur, qui vous a permis de me parler sur ce ton ? qui vous a permis d'entrer ainsi dans ma vie et de vous servir du nom d'un 'autre pour arriver jusqu'à moi ?

– Un terrible secret mademoiselle. Je ne voulais pas que vous l'ignoriez ; moi-même j'ai voulu vous l'apprendre, afin que vousgardiez un souvenir de celui qui bientôt ne pourra plus se trouver sous vos pas.

Et comme la jeune fille, ne voulant pas eu entendre davantage, détournait la tête et faisait quelque pas pour se retirer.

– Oh ! ne vous en allez pas encore, je vous en supplie. Ce n’est point pour vous parler de mon amour que je suis venu jusqu’ici.

– Votre amour ? s’écria Elliane offensée ?

– Oui, mon amour. Oh ! il ne saurait vous atteindre, et quand il n’y aurait pas entre nous votre indifférence, votre mépris, comme vous venez de le dire, indifférence et mépris qui bientôt – et Norton accentua ces paroles en serrant les dents – vont se changer en haine, une autre cause nous sépare et fait de l’amour insensé que j’ai conçu pour vous, pour vous si belle, si bonne, si pure, le plus affreux des sacrilèges.

– Que voulez-vous dire ? ne put s’empêcher de prononcer Eliane.

C’est ce secret que j’ai résolu de vous apprendre. Un jour, plus tard, vous aurez la preuve de ce que j’avanoe. D’ailleurs, à l’heure où je suis, un homme ne saurait mentir. Mon père fut le vôtre, le même sang coule dans nos veines, et plus que tout, ce lien m’interdit de songer à vous. Auprès de moi, vous n’avez donc rien à craindre.

– Mais, monsieur, répliqua Eliane sous l’empire de l’épouvante, d’où savez-vous ce terrible secret ?

– Ah ! peu vous importe. Ce que je vous dis est l’expression de l’exacte vérité. Vous l’apprendrez vous-même bientôt, et vous connaîtrez ce mystère dans ses plus grands détails. Les instants sont actuellement trop précieux pour que je puisse vous raconter cette lugubre histoire. Sur ce que j’ai de plus sacré au monde, sur mon honneur, sur mon Dieu, je vous jure que je n’ai pas menti.

Il y avait un tel accent de sincérité dans sel paroles du jeune homme, que mademoiselle d’Arnheym se sentit convaincue.

– Vous voyez, continua sir Gérald, que vous pouvez m’entendre et que ma présence auprès de vous n’a rien qui puisse blesser les convenances et le devoir.

Eliane, palpitante, sans force, troublée par ce qu’elle venait d’apprendre, ne faisait plus aucun effort pour s’éloigner.

– La première fois que je vous vis, reprit sir Gérald après un instant de silence pendant lequel il parut se recueillir, je ressentis au cœur une véritable commotion électrique. Ma vie ne m’appartenait plus, elle allait à vous malgré moi, malgré tout. Etait-ce la voix du sang qui parlait ? Je ne

saurais vous le dire. Ignorant le terrible lien qui nous unit, j'ai cru que l'amour venait de naître en mon cœur, et alors une passion plus atroce, épouvantable, contre laquelle vainement j'essayai de lutter, me tortura à partir de ce moment funeste. Ah ! plaignez-moi, continua le malheureux avec des larmes dans la voix. Ah ! si vous saviez combien j'ai souffert, que de nuits passées sans sommeil ! Moi dont l'enfance, la jeunesse avaient été si heureuses, tout était brisé, tout était perdu, et, quelques temps après, je devais me convaincre que tout devait être bien plus perdu encore. Ce fut lorsque j'appris que j'étais votre frère. Oh ! alors, mon désespoir ne connut plus de bornes. Il ne m'était même plus permis d'espérer, et malgré ce que je venais de savoir, malgré le lien sacré qui m'unissait à vous, ! e même amour continuait à me brûler le cœur

Eliane, se reculant, fit un geste de dégoût et d'épouvante.

– Je vous fais horreur, n'est-ce pas ? Ah ! pas plus qu'à moi-même, aliez. Et c'est pourtant de la pitié que je devrais vous inspirer, car je suis bien malheureux. Songez donc à celui qui voit sa vie brisée, sans espoir de retour, et dites-vous alors si je suis réellement à plaindre.

Après un instant de silence que rien ne vint rompre, car nulle parole ne pouvait se faire jour sur les lèvres de la jeune fille, tant elles étaient glacées de terreur, sir Gérald reprit :

– Il m'était donc interdit de vous aimer. Mais moi, devant qui tout a plié jusqu'à ce jour, moi qui ai vu satisfaire mes moindres caprices et mes plus grands désirs, vous figurez-vous ce que j'ai dû éprouver de rage folle en me heurtant à ce mur d'airain, contre lequel venait se briser ma vie tout entière ? Elle ne sera jamais à moi, me disais-je ; il m'est défendu à tout jamais de lever les yeux sur elle, soit. Mais, moi vivant, un autre ne saurait se permettre de l'aimer, ou c'est lui qui subira le poids de mon malheur.

– Vous menacez, je crois, monsieur, dit Eliane.

.– Oui, je menace. Oh ! vous m'écouterez jusqu'au bout. Et Gérald, chez qui la fureur semblait renaître, se mit devant la jeune fille pour lui couper la retraite.

Eliane chercha vainement autour d'elle un appui, mais la femme de chambre s'était éloignée. Cependant, Norton continuait, commee s'il se fût parlé à lui-même.

– Au moment où j’apprenais que mon amour pour vous était un sacrilège, au moment où une main bien cruelle arrachait de mes yeux le bandeau qui les couvrait, en me donnant les preuves de l’impossibilité matérielle et fatale qui nous séparait, j’apprenais que vous en aimiez un autre, que cet autre était payé de retour. Aussi demain, dès l’aube, aura-t-il cessé de vivre, car je le jure bien par Kalh. par le Dieu vengeur, je le tuerai !

A ce mot, Eliane s’avança sur Norton, et lui prenant la main, elle le regarda bien en face en lui disant :

– Vous ferez cela ?

– Oui, je le ferai, répondit l’affolé.

Mais elle, confiante dans le choisi de son cœur, répondit :

– Il ne se laissera pas tuer sans résistance, vous ne l’assassinerez pas, je suppose. Il se défendra, et lui qui n’a jamais fait de mal à personne, lui qui a toujours été honnête et bon, pourquoi voulez-vous que ce soit lui qui succombe ?

Sir Gérald éclata d’un mauvais rire.

– Parce que, comme moi, il n’a pas l’habitude des armes. Parce qu’insulté par moi, mais frappé au visage par lui, j’ai- choisi le pistolet et qu’un homme visé par moi est un homme mort.

Ainsi, avec une cruauté à nulle autre pareille, l’élève de Butler s’évertuait à torturer cette jeune fille, à laquelle il venait de donner le doux nom de sœur. On l’a vu dans le cours de cette histoire, le fils d’Yelha n’était point une nature mauvaise ; mais conçu dans les douleurs, les angoisses et les larmes, il avait reçu l’empreinte du malheur et de la fatalité. Nerveux et violent à l’excès, Norton n’était point un homme de raisonnement. Il subissait ses impressions sans les analyser, et se laissait emporter par sa tête folle, sans que son cœur essayât jamais de réagir. Il s’était grisé avec ses propres paroles en songeant à l’amour d’Henri pour Eliane. En revoyant tout près de lui cette jeune fille si belle, si parfaite, répondant d’une façon complète à son idéal rêvé, la violence qui grondait en lui avait éclaté. Quoi ! lui qui avait été habitué à satisfaire ses moindres caprices, mais chez lequel, par les soins de Myarine, le penchant à la colère avait été développé avec soin, et par les satisfactions instantanées et par l’abus de tous les plaisirs, il voyait là, tout près de lui, la femme dont il était fou, et entre eux existait

cependant le plus infranchissable des abîmes. Enfer et furie ! Quels projets sinistres roulaient dans son cerveau en feu ? il avait envie de sauter sur Eliane, de l'emporter dans ses bras, loin, bien loin, de se tuer avec elle.

Le malheureux souffrait horriblement.

Les dernières paroles de Norton, sa sûreté de lui-même en affirmant sa force au pistolet avaient glacé Eliane d'épouvante.

– Ainsi, dit-elle, vous tuerez deux êtres qui ne vous ont rien fait ; car, lui mort, je vous l'affirme, je ne saurais vivre.

– Ne dites pas cela ! s'écria Norton.

– Deux êtres qui n'ont rien fait pour mériter votre haine, et dont l'un surtout, vous venez de l'affirmer avec une telle force que je suis obligée de vous croire, vous est attaché par les liens du sang !

– Oui, je le ferai, répliqua sir Gérald d'une voix sombre et en baissant la tête, je ne veux point que vous soyez heureuse avec un autre !

– Mais vous voulez donc que je vous maudisse ! qu'en mourant, ma dernière parole soit une parole de haine ?

Norton reprit en secouant tristement la tête.

– Oui, il mourra, car je ne puis supporter son existence. Mais, la mienne est brisée, est finie, et le soir de ce jour, vous pourrez vous dire que Gérald Norton aura cessé de vivre.

– Vous vous tuerez ?

Il courba la tête sans répondre.

Alors, s'approchant tout près de lui, elle lui tendit la main et lui dit doucement avec une infinie tendresse :

– Non, vous ne ferez pas cela… mon frère. Ce nom si doux prononcé par les lèvres d'Eliane alla jusqu'au cœur de Norton. « Son frèree ! » Il l'était bien, il venait de Je lui dire, mais jamais il n'avait entendu ce mot venir frapper son oreille : Mon frère ! il le répéta plusieurs fois à voix basse, pour que l'écho de ce mot si tendre répondît encore au fond de son cœur.

– Non, vous ne le ferez pas, répétait-elle, je vous en défie, vous ne voulez pas que je vous haïsse, vous ne voulez pas faire le désespoir de votre sœur, vous voulez au contraire qu'elle vous aime, comme vous l'aimerez, non pas de cet amour impossible dont vous avez rêvé la folie, mais d'une affection pure et chaste ; cette affection-là, la voulez-vous, sir Gérald ? Je vous l'offre

et vous verrez qu'elle vaut mieux que votre haine. Allez, mon frère, et elle lui prit encore la main, celui que j'aime n'a plus rien à craindre, j'en suis sûre, de votre colère.

Sir Gérald, dompté, rabattit son chapeau sur ses yeux, releva les plis de son manteau et sortit après avoir déposé un baiser sur la main d'Eliane.

1 ne pouvait se rendre compte des sentiments qui l'agitaient, mais les douces paroles d'Eliane, il eût voulu les entendre encore ! toujours !

Profondément troublé, en proie aux pensées tumultueuses qui s'agitaient en lui, il ne prenait point garde à ce qui pouvait se passer dans la rue. Il suivait tête baissée le mur du jardin de l'hôtel d'Arnheym, quand tout à coup deux ombres se dressèrent devant lui ; il n'eut pas le temps de faire un mouvement. Un coup de poignard l'atteignit à la poitrine.

– Oh ! les lâches ! A moi ! cria-t-il en tombant.

Sir Gérald avait dit la vérité lorsqu'il avait affirmé à Eliane que c'était bien Henri. Bousquet que croyait introduire la femme de chambre dans le jaardin de' l'hôtel d'Arnheym.

Mais ce qu'il ignorait, c'est que cette fille était une misérable et qu'à prix d'or elle était disposée à livrer les secrets de sa maîtresse.

Én apprenant de la bouche de Norton son duel avec l'élève de Feuquières, Butlèr, on s'en, souvient, avait fini par diree : « Il ne se battra pas. » Et quand un projet était éclos dans le cerveau de Butler, il devait être immédiatement mis à exécution.

Maître d'une police nombreuse, ayant sous la main des agents actifs et zélés, rien n'était plus facile que d'être tenu au courant dès faits et gestes des hôtes de l'atelier de Tony Feuquières. Henri et Gayou étaient donc l'objet d'une surveillance active. D'autre part, rien ne se passait à l'hôtel d'Arnheym sans que Butler ne fût immédiatement prévenu. Il apprit donc qne la veille au soir un commissionnaire avait demandé la femme de chambre de Mlle Eliaue et s'était entretenu longuement avec elle. On sait que ce commissionnaire se présentait au nom d'Henri Bousquet et était envoyé effectivement par sir Gérald.

Le concierge de l'hôtel d'Arnheim prévint. dans l'après-midi la femme de chambre qu'un vieux colporteur la demandait. Cette fille descendit aussitôt et se trouva en présence d'un vieillard cassé par l'âge qui marchait

avec peine et baragouinait un français mêlé d'Auvergnat assez inintelligible.

Il avait une robe de soie à lui remettre de la part d'une de ses tantes habitant la Savoie, ce qui était exacet ; de plus il était porteur d'une commission verbale et demandait à lui parler – en particulier.

La servante fit entrer le colporteur dans une des salles du rez-de-chaussée de l'hôtel et se trouva seule avec lui.

Alors celui-ci redressa sa taille voûtée et se montra droit comme un jonc ; de plus il se mit à parler un français parfaitement correct.

– Mademoiselle, dit-il en s'adressant à la femme de chambre, la robe de soie et la tante de Chambéry ne sont que des prétextes pour avoir la facilité de vous parler. Vous avez eu – ce matin un entretien avec un commissionnaire. Il mie faut connaître de vous le motif et le résultat de, cet entretien. Oh ! on comprend vos scrupules ; on sent combien il est désagréable de vous trouver dans la nécessité de trahir les secrets de votre maîtresse. En échange des renseignements que l'on vous demande, voici une bourse et cinquante louis. Si, par hasard, l'envie vous prenait de les refuser en vous renfermant dans une discrétion ridicule, libre à vous. ; seulement, il ne faudrait pas vous étonner des dangers que vous pourriez courir ; cardes gens qui ont intérêt à connaître ce que vous savez, ce que vous seule pouvez dire, sont forts et puissants.

La femme de chambre n'hésita point. Elle prit les cinquante louis et fournit à Butler – car c'était lui – tous les renseignements qui pouvaient lui être utiles.

C'est ainsi qu'il apprit que le soir même Henri Bousquet devait être introduit par la petite porte du bas du jardin, qu'il se battait en duel le lendemain, et que craignant de succomber dans la lutte, il demandait à Eliane un rendez-vous suprême.

Un éclair de joie sinistre brilla dans les yeux de Myarine.

Non, Norton ne se battrait pas.

Ces renseignements obtenus, le faux colporteur cassa à nouveau sa taille, sortit, marchant avec peine.

Immédiatement ses dispositions furent prises. Quatre de ses fakirs furent appostés, dans la soirée, en face de la petite porte de l'hôtel d'Arheym. L'un

d’eux avait ordre de poignarder un jeune homme qui sortirait par cette petite porte ; les trois autres feraient le guet, ou, au besoin, lui prêteraient main-forte.

On sait ce qui advint, comment le coup de-poignard atteignit l’élève de Myriane au lieu et place d’Henri Bousquet.

Sir Gérald tomba en appelant au secours, mais le coup avait été porté d’une main rude, et perdu dans les plis de son manteau, la voix du jeune homme ne se fit point entendre à une grande distance.

Deux autres ombres étaient venues se joindre aux premières. Norton se débattait sur le trottoir.

– Il n’est pas mort, murmura un des jaunes en se baissant ; il leva le bras pour achever sa victime.

C’en était fini de Gérald.

Des pas précipités se firent entendre, l’homme au couteau releva involontairement la tête tandis que ses trois autres compagnons se mettaient en garde..

– Tonnerre de Brest ! fit une grosse voix, tenez bon., tapez ferme, monsieur Henri !

Et un revers de canne bien appliqué sur la nuque de l’homme l’envoya rouler d’un côté, son poignard de l’autre.

– Tout de même, ma foi de Dieu ! disait Cayou en se livrant à un terrible moulinet de sa non moins terrible canne, je crois que ces gredins-là étaient en train de faire avaler sa gaffe à un chrétien.

Henri, pendant ce temps, avait sauté-sur un Indien et le tenait à la gorge, mais celui-ci lui glissa dans les mains comme une anguille, et sans l’intervention de la canne du brave matelot, qui voltigeait avec une vertigineuse rapidité, Henri sentait à son tour les doigts de fer du fakir lui entrer dans la gorge.

Superbe, Cayou, avec son bâton ; il semblait avoir les cent bras de Bnarée. La main de l’Indien qui avait saisi Henri retomba inerte ; un fla bien appliqué venait de mettre l’homme-hors de combat.

Les quatre Indiens parurent se consulter un moment ; puis, cinglés par un dernier moulinet dont les coups leur tombèrent sur la face dru comme grêle, ils prirent la fuite en s’écriant :

– Ayo ! naï ! Oh ! les chiens !

– Tiens ! ce sont de jaunees ! dit Cayou. Qu’est-ce qu’ils peuvent venir faire ici ? Puis, s’adressant à Henri : Vous n’avez pas de mal, au moins ?

.– Non, un peu secoué à la gorge ; mais sans vous, mon brave ami, ce gredin-là me tordait – le cou comme à un poulet.

– Je vous dis aussi que c’est mauvais comme tout, cette vermine-là.

Que l’on ne crie pas à l’exagération en lisant le nouvel exploit du brave matelot breton.

La canne est une arme terrible lorsqu’elle est maniée par une main nerveuse et expérimentée. Celui qui écrit ces, lignes se rappelle avoir vu à Touton un gabier tenant tête à six gendarmes et les obligeant à faire usage de leurs armes pour se rendre maîtres de lui. Le gabier n’était armé que d’un rotin gros comme le pouce. Il le maniait bien, parexemple.

Norton était toujours étendu sans vie sur le trottoir.

La lutte si violente et si chaudé, avait été tellement vive, que la rue ne s’en était poux ainsi dire point aperçue. La canne de Cayou n’avait point fait de bruit, la voix de Norton, étouffée, les coups les exclamations sourdes, les rares passants ne s’étaient point mêlés à cette batterie ; quant aux fenêtres, elles étaient demeurées fermées.

Henri devait se battre le lendemain matin. Tony Feuquières était son premier témoin

M*** le maître impressionniste bien connu, avait accepté de lui servir de second. Cayou était de plus en plus chiffonné.

– Pour le sûr, que je ne serai pas loin, et si on touche au petit, il y aura de la casse.

Henri était triste. Il n’avait touché de sa vie ni à une épée ni à un pistolet, et malgré cela, le brave enfant n’éprouvait point d’effroi ; on sentait, en le voyant, qu’il ferait son devoir. Cayou ne le quittait point ; il l’avait fait tirer au pistolet et avait été navré.

– Pauvrre petit ! qu’est-ce que sa brave femme de mère lui a appris, bon Dieu ! Il vous tient ça comme un cierge !

Vers le soir, Henri n’y tint plus.

– Cayou, dit-il, venez avec moi, si vous voulez ; mais il faut que je sois près d’elle avant de mourir. Si je suis tué, il faut que je l’’aperçoive encore

une fois. Allons jusqu'à l'hôtel d'Arnheym. Eh bien 1 nous nous promènerons en face : peut-être aurai-je le bonheur de la voir.

Et voilà comment nos deux amis s'étaient trouvés là, juste à point pour venir au secours de sir Gérald

Celui-ci avait perdu connaissance. Henri et Cayou le soulevèrent avec précaution. Le manteau tomba… Cayou reconnut Norton.

– Sacré tonnerre ! Monsieur Henri, c'est votre homme !… Il vient de tomber à la mer, votre duel. Pauvre bougre ! ils l'ont bien arrangé !

Henri, bonne nature, éprouva un saisissement profond et une immense pitié pour le blessé.

– Oh ! le malheureux !... fit-il. Est-il mort ?

– Ma foi, je n'en sais rien. Mais il ne me fait pas l'effet de valoir un fiferlin. Qu'est-ce que nous allons faire de cet homme-là ?

– Nous ne pouvons pas le laisser là, dit Henri, tandis que Cayou, entr'ouvrant les vêtements du jeune homme, mettait à nu la blessure..

Au-dessus du sein droit, d'une large plaie, le sang coulait avec abondance.

– Le cœur bat encore, dit Cayou. Pourrait se faire qu'il n'aurait que la coque d'avariée. Prenez-le par les pieds, monsieur Henri… Là… doucement !… Nous allons le porter chez ce coquin… hum !… chez ce baron d'Arnheym… A deux pas d'ici. On ne peut pas le transporter plus loin.

Un violent coup de sonnette réveilla le concierge en sursaut.

– C'est-y Dieu possible, murmura le digne fonctionnaire, de sonner ainsi à des heures pareilles !

Cayou poussait la porte et entrait tenant la tête du blessé.

Le concierge voulut s'interposer. On prenait l'hôtel du baron d'Arnheym pour un hôpital, qu'est-ce qu'allait dire le baron ? Le concierge faisait mine de vouloir barrer la porte.

– Range-toi un peu, père cordon, fit Cayou en lui donnant une poussée d'un coup d'épaule, je n'ai pas besoin de causer avec toi. Allons, houscht, du lest… Appelle plutôt les larbins. On a besoin d'eux.

Les laquais arrivaient effarés, car Cayou avait pris une véritable voix de commandement.

– Où ça se trouve-t-il, les chambres, dans votre cambuse ? Il faut un lit pour cet homme-là. Quand vous serez-là à me regarder avec vos écubiers ouverts comme des hublots. Sont-ils laids, tous ces bougres-là ! Voulez-vous vous patiner un peu, ou c'est moi qui va vous marquer la mesure. Ah ça ! voulez-vous ouvrir une porte, ou je cogne !…

La vailletaille, se rappelant le matelot dont elle connaissait déjà les allures, s'empressa d'obéir à ses ordres. Le nom de sir Gérald Norton, d'un autre côté, prononcé par Henri, rendait le concierge moins récalcitrant : sir Gérald n'était-il pas un ami de son maître ?

Au bout d'un instant, Norton était étendu sur un lit, et Cayou, avec un soin extrême, le débarrassait un à un de ses vêtements. Norton n'avait point repris connaissance. En toute hâte, on alla chercher un médecin.

Le maître du logis, prévenu par un domestique, accourut à son tour.

Le matelot laissa le blessé et alla jusqu'au banquier.

– Bien des excuses, monsieur le baron dit-il tout haut, si, commee l'a a dit votre portier, je prends votre maison pour un hôpital, mais je n'avais ras le choix. Vous connaissez le blessé, c'est un de vos grands amis. Ça doit donc vous faire plaisir de lui venir en aide.

Puis, tout bas il continua :

– Tu sais, toi, la flibuste ! gouvernee droii ! et ne fais pas le malin, ou je t'étrangle !

XXII

LA RÉVOLTE D'YELHA

Le banquier eut l'air de ne point entendre les dernières paroles du matelot, que celui-ci avait prononcées à voix basse.

Au contraire, il parla haut et fort, donnant des ordres pour que sir Gérald fût bien, traité chez lui et pour que l'on prit toutes les précautions que commandait son état. Puis il sortit. La vue de Cayou le gênait. Plus que cela même. Pour la première fois, il connaissait la peur. Les agitations de la lutte, les angoisses de la ruine, pis que tout cela, sa passion insensée pour

Nadèje, l'avaient conduit à un degré où l'excitation nerveuse ne lui laissait plus la libre faculté de ses impressions et de ses volontés. Pour un rien, il se prenait, à l'heure actuelle, à tressaillir, à trembler, et lui si fort. si courageux jadis, se sentait vaincu à l'avance, rien qu'en entendant les menaces du vieux matelot.

Un chirurgien était arrivé. Il sondait la plaie, qui était large et profonde. Le coup, dérangé par l'épaisseur des plis du manteau, avait heureusement glissé le long du sternum en se dirigeant de biais vers les côtes. Elle était plus effrayante que dangereuse ; mais le blessé, ayant perdu une énorme quantité de sang, se trouvait d'une extrême faiblesse et avait peine à reprendre ses sens.

A la fin, cependant, il ouvrit les yeux, et son premier regard tomba sur Henri, qui, anxieux, se tenait debout au pied du lit.

Une expression de stupeur se peignit sur les traits de Gérald.

Evidemment, en se sentant frappé, il avait cru que ses adversaires, connaissant sa force redoutable au pistolet et à l'escrime, le faisaient assassiner pour se débarrasser de lui. Ses yeux se portaient alternativement de Cayou à Henri, avec un étonnement indéfinissable. Il fit un effort pour parler, mais sa tête, un instant relevée, retomba en arrière, et il reperdit connaissance.

La scène d'entrée de Cayou avait fait du bruit à l'hôtel d'Arnheym. Il était parvenu jusqu'aux oreilles d'Eliane, retirée dans sa chambre.

Ce mot : « Un homme assassinéé !! » venait de la frapper au cœur. Haletante, éperdue, elle pénétra dans la chambre du blessé. Ses yeux se poitèrent tout d'abord sur Henri. Il était là, vivant ! Ce n'était donc pas lui !… grâce à Dieu !… Pour être muins douloureuse, la surprise lui causa pourtant un vif chagrin, quand elle aperçut, sans vie, la tête renversée de sir Gérald.

Elle le quitait, il y avait un instant à peine celui auquel elle avait donné le nom de frère, et elle le retrouvait blessé, mort peut-être !

Un mot du médecin la rassura. A ce moment sir Gérald rouvrait pour la seconde fois les yeux.

Alors Eliane s'avança jusqu'au bord du lit, et prenant la main d'Henri, elle la mit dans la main du blessé.

Cayou, attendri, regardait cette scène muette.

– C’est drôle tout de même les femmes, murmurait le brave matelot. Ça fait tout ce que ça veut : quant elles ont dit quelque chose, c’est pire que si le commandant avait parlé.

Restait à savoir qui avait commis cet assassinat. Tous les assistants se posaient à eux-mêmes cette question muette. Eliane se demandait si ce n’était pas son père, croyant frapper Henri Bousquet.

Quant à Cayou, il ruminait en vain dans sa cervelle ce mystère dont il ne pouvait parvenir à trouver la solution. Une parole d’Eliane l’éclaira… Questionnant la jeune fille, elle lui répondit :

– On a cru frapper M. Henri.

Dès lors tout s’expliquait. Il demeurait évident, pour Cayou, que la vengeance de Myarine s’était trompée.

Tout tournait contre le féroce Poudjary, et (et assassinat n’avait réussi qu’à mettre la main d’Henri-dans celle de Norton.

Cayou se frappa le front en disant : J’ai mon idée ! et dès lors il se renferma dans un silence absolu. Peu lui importait le reste, d’ailleurs. Le petit était paré. Plus de duel, plus de danger pour le moment. Il lui était permis, au brave Breton, de respirer un peu. Seulement, comme il le disait dans son pittoresque langage, il fallait ouvrir l’œil au bossoir et veiller au grain.

Tandis que grâce à une parole d’Eliane et au quiproquo sanglant dont sir Gérald avait été la victime, la paix se faisait entre les deux adversaires, une scène violente avait lieu à l’hôtel mystérieux du parc de Neuilly.

Myriane, debout au milieu de la serre, altendait. De temps à autre, il regardait l’heure à un chronomètre, et à mesure que le temps s’écoulait, un pli plus profond se creusait dans son vase front déjà sombre.

Les hommes ne revenaient point, et il ne pouvait s’expliquer ce retard. Toutes les précautions, cependant, avaient été bien prises, et un coup de couteau, n’était-ce point assez pour un Français qui ne croyait certainement pas avoir des précautions à prendre.

Il les vit arriver en sueur, haletants, zébrés encore par le terrible rotin de Cayou. A leur venue, ils tombèrent la tête dans le sable, en avouant qu’ils avaient été outrageusement rossés et cela par un homme seul.

Pour Myarine, peu lui importait la peau de ses jaunes. Son front s'éclaircit un peu quand il sut que la victime était tombée sous le premier coup de couteau, et que c'était seulement en voulant l'achever que les fakirs avaient été mis en fuite par deux Français, dont l'un d'eux aurait été infailliblement étranglé sans l'intervention du terrible homme à la canne.

Tout compte fait, Norton ne se battrait pas. Le duel évité, c'était le point important.

Une chose cependant inquiétait Myarine : Sir Gérald ne rentrait point, et il ne pouvait s'expliquer son absence.

« Il croit qu'il se bat, se répéta-t-il ; il devrait être dès lors ici, et dormir calme et tranquille pour avoir la main ferme.

Il demeurait là, dans la serre, attendant toujours ; les heures se passaient lentes et tristes, et Norton ne rentrait toujours pas. Assis sur ban une, la tête inclinée vers la terre, il roulait dans sa tête ses sinistres projets. Harnave acculé ne devait plus tenir désormais longtemps. Le diamant, toujours dans ses mains, ne pouvait devenir la propriété d'un autre. Henri blessé, mort peut-être ; restait le matelot, dont on finirait bien par se débarrasser. Une ; seule inquiétude lui restait, mais celle-là, plus épouvantable que toutes les autres, le mordait parfois au cœur, et cet homme de fer et de sang se mettait à trembler. Si Harnave, acculé, faisait cottper le diamant pour en tirt partii ! A cette idée, l'idée de la destruction de l'étoile de Telhé-Swany ! il éprouvait une rage froide.

– Il faut précipiter les derniers coups, murmura-t-il.

Perdu dans ses pensées, une voix le fit tressaillir.

C'était Yelha.

– Où est Gérald ? demanda-t-élle avec une voix pleine d'angoisses.

– Je n'en sais rién, réplique Myarine. Je 'attends.

– A cette heure, dit la mère, il n'est point là ? Où l'avez-vous envoyé, maître ?

– '–' Nulle part.

– Quel nouveau malheur se prépare ? Ah ! voyez-vous, avec cette vengeance que vous poursuivez, implacable, je passe mes jours et mes nuits à trembler pour mon fils. Ah ! c'est que je sais que vous ne respectez rien, maître, et que la vie de Gérald ne vous serait pas plus sacrée que le reste.

– Paix ! misérable femme. Ne me rompez point la tête de vos doléances. Sans moi, où serait votre fils ? où seriez-vous vous-même ? Vos deux âmes torturées à jamais dans les antres de Kalhi n'auraient jamais vu le ciel d'Indra. Paix donc, sotte créature, et taisez-vous !

– Oui, reprit Yelha, après un silence, je sais que nous vous devons beaucoup, maître. Sans vous, les brahmes de Telhé-Swany me faisaient endurer le plus cruel des supplices. Mais ce que je sais aussi, c'est que j'ai un fils, et le jour où, pour satisfaire votre vengeance, vous toucheriez à Gérald, ah ! ce jourr là, maître, vous trouveriez devant vous Yelha ! Rappelez-vous-le, maîtree !

– Tu menaces, je crois, et Myarine eut un sourire de dédain et de mépris. Ecoute à ton tour ! Je suis le maître, entends-tu, et si j'ai besoin de ton corps et de celui de ton fils pour arriver jusqu'à l'étoile de Telhé-Swany, je les prendrai, tu peux en être sûre.

– Le mien, maître ! ah ! vous pouvez le prendre. Ce n'est pas moi qui vous le disputerai. Mais ne touchez pas à celui de Gérald.

– La paix, encore une fois ! N'excitez pas ma colère. Je n'ai que faire de vos plaintes.

– Ecoutez, maître. Vous poursuivez une vengeance.

– Oh ! oui ! fit Myarine. Depuis vingt ans, nuit et jour, je n'ai eu qu'une pensée, qu'un désir, qu'un rêve, les tenir palpitants sous mon pied, et les faire rôtir à petit feu, en leur arra chant les ongles et les dents !

– Avant cela, maître, vous poursuivez un autre but, le principal, le premier. Vous voulez reprendre l'Etoile Sainte !

– C'est vrai ; tant que le Diamant rouge restera dans les mains de ce chien, Myriane ne pourra retrouver le calme.

– Eh bien ! maître, laissez-là sir Gérald, ne mêlez plus mon fils à vos projets de vengeance, que je ne sois pas à tout instant à trembler pour ses jours, et moi, misérable femme, sans, raison, sans force, je vous rendrai ce diamant rouge ! Ah ! ne secouez pas la tête. Vous-ne savez pas ce que c'est qu'une mère qui craint pour son fils ! Laissez-moi libre.

– Et comment feras-lu ?

– C'est mon secret. Je vous demande la liberté d'agir. Mais jurez-moi sur ce que vous-avez de sacré, que Gérald ne court aucun danger.

– Tu m’interroges, je crois ? Mais c’est donc le soleil d’Europe qui vous trouble la cervelle à tous ? Mais vous ne pensez donc pas que votre existence à tous est dans mes mains, que sur un geste de Myarine vous seriez étranglés comme des serpents immondes. Ah ! ne lassez pas ma patience, je vous le répète, car le châtiment serait terrible ! N’oublie jamais, misérable femme, que ta vie est à moi, que la vie de ton fils est à moi, et que je ne dois compte de son existence à personne.

– Et moi, je vous dis, maître, que vous avez tort. Ne poussez pas une mère à bout, car vous ne savez pas ce dont elle serait capable. Voyez-vous, en ce moment, en songeant que mon fils est loin de moi, que j’ignore les dangers qu’il court, je deviens folle. Non, je vous le répète, laissez-le, n’y touchez pas, et la pauvre Yelha sera votre esclave fidèle. Tenez, prêtez l’oreille à mes paroles.

J’aurai ce diamant, je saurai le reprendre, et ce que n’ont pu obtenir vos efforts d’homme, la faiblesse d’une femme vous le donnera. Répondez à ma question, maître : pouvez-vous faire placer le portrait ?

– Oui, répliqua Myarine.

– Eh bien ! c’est tout. Croyez-en ma parole : j’aurai Teihé-Swany.

Cependant le petit jour était venu, et ils étaient eneore tous deux là, en face l’un de l’autre. A mesure que les heures se passaient, l’angoisse de la mère devenait plus mortelle encore. Myarine attendait aussi, et l’absence de Norton lui causait une violente inquiétude

Un bruit de pas, des cris, des gémissements augmentèrent tout à coup sa terreur.

Des serviteurs, des esclaves couraient affolés.

Yelha, traversant le couloir secret, arriva dans la cour de la maison anglaisé, suivie de Myarine.

Là, un spectacle qui la rendit folle, l’attendait.

Au petit jour, Gérald avait voulu, à tout prix, calmer les angoisses que son absence ne pouvait manquer de causer à sa mère, quitter l’hôtel du baron d’Arnheym. On avait été, sur ses ordres, chercher une civière, et on y avait étendu le blessé pour le rapporter à Neuilly, Norton ayant affirmé que, si on le lui refusait, il s’habillerait lui-même, malgré sa faiblesse, et retournerait en voiture.

Force avait été de lui céder.

La mère eut un cri, un sanglot, en apercevant le pâle visage de son fils et se jeta sur lui comme une bête fauve.

– Ce n’est rien, mère, dit-il en la prenant dans ses bras ; ce n’est rien. Mais je voulais revenir, car je savais que tu devais mourir de terreur.

Elle se leva alors, et montrant le poing à Myarine :

– Myarine, Myarinne ! dit-elle, je vous avais pourtant dit de ne pas toucher à mon fils !

XXIII

LA RÉCOMPENSE DE NADÈJE

Il y avait grande réception au mess des gardes à cheval.

Le punch flambait dans de grands bols d’argent aux armes du régiment, et le colonel venait de se retirer pour permettre à la plus bruyante gaieté de suivre son cours.

Le lecteur n’a pas, sans doute, oublié un personnage qui est apparu dans le cours de cette histoire : le comte Alexis Mentzoff.

Le comte, on s’en souvient, à la suite d’une désobéissance de Nadèje, avait été l’objet d’une inexplicable disgrâce. Compromis, sans qu’il pût s’en rendre compte, accusé de nihilisme, il avait été envoyé au Caucase, et là, il attendait, anxieux, ce qu’un sort cruel pouvait lui réserver encore. Mais le comte, qui était joueur, devait (savoir que la veine, ainsi que la déveine, ont leur haut et leur bas.

Un ordre supérieur le rappela tout à coup du Caucase, et le colonel, qui s’était montré très dur à son égard, lors de son départ, le reçut avec des paroles gracieuses et force compliments. La déveine se changeait en veine. Les actions du comte Mentzoff remontaient.

Ce n’était pas tout, et d’autres surprises l’attendaient encore.

Donc, ce soir-là, il y avait grande réception au mess des gardes à cheval et le punch flambait.

On arrosait les épaulettes du nouveau capitaine, qui n'était autre que le comte Alexis.

Un beau matin, le colonel l'avait fait appeler, et lui annonçait que la haute faveur du czar daignait l'élever au grade de capitaine. L'empereur le tenait pour un brave soldat, un serviteur dévoué et loyal, et il reconnaissait avoir été trompé sur le compte du capitaine Mentzoff par des rapports mensongers.

Ce fut grande fête au régiment, où le comte Alexis était très aimé. Et c'était grande fête au mess pour recevoir le nouveau capitaine.

Celui-ci, une fois le toast porté, s'était retiré dans un coin, ne prenant point part à la joie générale. Etendu dans un grand fauteuil, il rêvait, et les rasades de punch brûlant que les valets à livrée bleue et or lui versaient à tout instant ne faisaient que l'assombrir davantage.

Un lieutenant qui était bien heureux ce soir-là, c'était le petit prince Panine. Appeler son cher Alexis « mon capitaine », c'était pour lui un plaisir sans pareil. Aussi s'en donnait-il à cœur joie. C'était « mon capitaine » par-ci, « mon capitaine » par-là. Le tout se terminant toujours parr : « Je bois à ta santé. » Si bien que le petit prince était légèrement « poch. » Ce terme est consacré. Après bien des recherches, il finit par découvrir Alexis dans le coin où celui-ci s'était retiré, et alors, avec une gravité pleine de dignité, il reprocha à son ami se tristesse et son humeur noire.

– Mon capitaine, tu n'es pas gentil ; tout le monde ici est heureux, tout le monde te fait fête, et toi seul es triste. Regarde-moi ; tiens, tu gâtes ma joie, mon capitaine, et pourtant je bois à ta santé.

– Si tu continues à t'occuper aussi souvent de ma santé, répondit Mentzoff, ne pouvant s'empêcher de sourire, on sera obligé de t'emporter. Et si tu étais plus calme, je pourrais te dire ce qui me rend triste, mon cher Panine.

– Du calme ! je n'ai pas de calme ! répliqua le petit prince évidemment froissé, et c'est toi, toi mon ami, toi mon capitaine. Ah ! c'est mal, mais une carafe frappée n'a pas plus de calme que moi. Qu'est-ce que je pourrais bien faire pour te prouver que j'ai du calme ? Veux-tu que je décroche le lustre ?

Le comte Alexis fut obligé, pour épargner au petit prince de lui fournir cettemarque de sang-froid, de lui affirmer qu'il le reconnaissait comme parfaitement calme.

Puis, après avoir remercié ses amis dans un dernier speech chaleureux, il leur demanda la permission de se retirer ce qu'il fit en emmenant son fidèle Panine.

Contrairement à ce qui passe d'ordinaire, le froid remit un peu d'idées dans le cerveau du petit prince. Les deux jeunes gens avaient renvoyé leur voiture et ils regagnaient à pied leur domicile. La nuit était belle, le ciel étoilé, et le comte Mentzoff demeurait sombre. Quand le prince Panine fut un peu rentré dans son assiette, il interrogea son ami sur sa tristesse. Quel chagrin pouvait avoir celui qui était l'objet des faveurs spéciales du czar ?

– Mon cher ami, lui répondit Mentzoff, tout cela ne me rend pas la femme que j'aime, dont je suis fou de plus en plus.

– Mais puisqu'elle danse à Paris, répliqua judicieusement Panine, elle ne peut être entre tes bras à Pétersbourg.

– Tu sais que j'ai tenu parole, Panine. Quelle plus grande preuve d'amour pouvais-je lui donner ? Je n'ai pas touché à une carte depuis cette maudite nuit. Tu te souviens, n'est-ce pas, puisque tu es venu me veiller le matin pour m'empêcher de me faire sauter ?

– Oui, oui, je m'en souviens. Je n'ai jamais eu plus peur de ma vie.

– Et bien ! juge toi-même si je dois être triste. J'ai reçu une lettre de Nadèje, ce matin. Elle m'aime toujours, mon ami.

– Et c'est cela qui te rend malheureux ?

– Elle m'aime toujours, et elle m'attend.

– Eh bien !

– Voyons ! ne fais donc pas l'enfant Tu sais parfaitement que nommé d'hier capitaine, je ne puis pas demander un congé aujourd'hui ; tu oublies qu'il faut une autorisation spéciale du souverain pour aller à l'étranger. Je suis condamné àrester ici, Panine ! et Nadèje m'attend, et en ne me voyant pas arriver, en ne me voyant pas répondre à son premier appel, elle croira que je la trompe, que j'en aime une autre, et elle ne m'aimera plus.

– Tu es fou. D'. bord qui aimerait-ellee ? Tu es beau, jeune, élégant, spirituel, capitaine aux gardes, et tu ne joues plus. Quel est le mortel aussi

bien doué qui pourrait lui présenter, réunis, tous ces avantages ? Vrai, elle perdrait au change.

– Ne plaisante pas, Panine ; j'ai la mort dans l'âme.

– Je ne plaisante pas. Je parle sérieusement. Je serais femme, que certainement je te choisirais, et Nadèje est trop femme pour ne pas partager mon opinion sur toi. Veux-tu que je lui écrives ?

– Eh ! que veux-tu que cela fasse ? Tu ne la connais pas, Nadèje. Elle a une volonté de fer. Sa lettre est pressante, et quand elle va savoir que je demeure ici, tu ne sais pas, dans sa colère, ce qu'elle est capable de faire.

– Eh bien ! à ta place, sais-tu ce que je ferais ? J'irais trouver le colonel, et je lui dirais que j'ai absolument besoin de partir !

– Et il m'enverra promener.

– Veux-tu que je le lui demande ? Je suis l'enfant gâté et terrible, moi, j'ai le droit de tout dire.

– Il te donnera huit jours d'arrêts.

– Je m'en moque un peu. La petite Sacha viendra me voir !

Le lendemain matin, au moment de se mettre à table au mess pour le déjeuner, le petit prince Panine arriva rayonnant. Il marcha droit à Alexis et l'entraîna dans un coin.

– Tiens, mon capitaine, tu es coiffé. Adorable, le colonel, un vrai père ; faut le faire mouler au stuc. L'ange ! l'archange des colonels. Il ne m'a pas reçu en m'offrant des arrêts. Au premier mot, il s'est montré coulant comme une bague. Comment donc ! le nouveau capitaine a envie d'aller à Paris, rien de plus juste, de plus simple ; le czar n'a rien à lui refuser, ni à lui, ni à moi. Nous sommes en faveur. Le ministre de la guerre ; le général L.M., va lui demander l'autorisation à midi, de ma part. Dite3 à Mentzofff que c'est fait. On va lui préparer son congé en blanc. Il prendra l'express de quatre heures.

Du coup Alexis n'y tint plus, il prit son petit prince dans ses bras et l'embrassa en l'enlevant de terre.

– Tu me fais mal et tu m'étouffes. Je te dis que tu es né coiffé. Lâche-moi et essuie tes yeux, car je crois, par saint Serge, qu'un capitaine aux gardes à cheval a la larme à l'œil, e qui est d'un déplorable effet.

Le comte Mentzoff courut tout droit au télégraphe, plantant là le déjeuner du mess. Ah ! il n'avait pas faim. Mais Panine, qui le suivait, maugréait en se plaignant de violents tiraillements d'estomac.

A une heure, une estafette apportait au comte Mentzoff un grand pli carré, à large sceau rouge. C'était l'autorisalion du czar.

Rien ne manquait, et, quelques heures plus tard, l'express emportait l'amoureux vers Paris.

Un désappointement l'y attendait.

Nadèje n'était pas à Paris.

– Elle n'a pas reçu ma dépêche ? demanda Mentzoff à la femme de chambre qui vint lui ouvrirune dépêche de Saint-Pétersbourg ?

– Parfaitement, monsieur. Madame attend monsieur le comte à Ville-d'Avray. Il n'y a pas Opéra aujourd'hui, et depuis quelques jours, les soirs où madame ne danse pas, elle va à la campagne. Monsieur le comte demandera la villa T…, on la lui indiquera à la gare Madame attendait si bien monsieur, au contraire, qu'elle m'a fait rester ici pour le recevoir et lui donner des explications ?

Quand Nadèje entendit le pas sonore et précipité du jeune homme, son cœur se mit à battre à tout rompre. C'était lui, le cher, l'aimé ! En un instant elle oublia tous ses chagrins et toutes sess peines ! En le revoyant, tout était fini, passé. La main dans la main, le cœur sur le cœur, ils restèrent là longtemps sans dire une parole. Ils étaient heureux, ce mot dit tout.

– Mais c'est un palais que cette villa, fit lecomte Mentzoff, quand ils furent tous les deux commodément assis dans un petit boudoir capitonné, séparé d'un grand salon par une glace sans tain, un vrai, palais

– Oh ! dit Nadèje, j'ai loué cela pour un mois, parce que sans toi, je m'ennuyais à Paris. Dans un mois, mon engagement expire et nous retournerons à Pétersbourg, et alors, n'est-ce pas, nous ne nous quitterons plus, car, et elle le menaça du. doigt en souriant, tu ne' joueras jamais.

– Ah ! jamais, cria Alexis, j'ai trop souffert.

Le soir les retrouva dans le même boudoir étincelant de. lumière. Les autres appartements demeuraient dans l'obscurité. Après une promenade dans le parc, où elle avait marché dolente, heureuse, la. tête sur l'épauje du

bien-aimé, ils étaient revenus au boudoir, et là, assis, tout près, l'un de l'autre elle remit sa jolie tête près de celle d'Alexis.

– Tu m'aimes, n'esL-ce pas, cher aimé ?

Mentzoff prit la jeune femme dans ses bras et l'embrassa longuement. Lui aussi il était payé de ses chagrins et de ses peines. Ah ! il avait bien souffert, durant ces longs mois de séparation douloureuse. Ce n'était ni un sot, ni un fat, et il avait subi toutes les angoises de la jalousie en songeant aux eentraînements, aux séductions auxquels à Paris Nadèje ne pouvait manquer d'être en butte. Aussi, l'avait-il bien dit, à jamais il était guéri du jeu. Il retrouvait celle qu'il aimait, il la retrouvait aimante, fidèle, plus belle encore que ppar passé. Aussi lui prodiguait-il toutes les tendresses, toutes les caresser, que la jeune femme lui rendait avec passion.

Un craquement les fit tressaillir. La glace sans tain venait de se briser dans un violent choc et le baron d'Arnheym, sanglant, coupé par les éclats, venait de rouler sur le tapis du boudoir. Le comte Alexis s'était levé.

Viens, lui dit Nadèje, viens, ne fais pas attention à cet homme, c'est un malheureuxx fou.

Et elle entraîna son amant hors du boudoir.

XXIV

l'APPARITION

Ce qui s'était, passé, on le devine ; d'ailleurs, à ce ; point de, notre récit, les événements vont se précipiter par les seules conséquences de ceux qui précèdent.

Le retour du comte Alexis Mentzoffff à Paris, la faveur inespérée qui lui avait permis de revoir Nadèje, faisaient, de longue date, partie du plan savamment ourdi par Myarine, lequel, une fois certain de la passion ardente, insensée, du baron d'Arnheym, avait conduit toute cette intrigue effroyable avec autant de sang-froid et de sûreté que s'il se fût agi d'une partie d'échecs.

Le jour même de l’arrivée du comte Mentzoff, M. d’Arnheym avait reçu un billet ainsi conçu :

« On vous attend ce soir, à dix heures, à Ville-d’Avray, villa de la princesse T… »

Il n’y avait pas de signature ; le billet était venu par la poste. Mais bien que le baron d’Arnheym n’eût jamais reçu de lettre de Nadèje et ignorât, par conséquent, l’écriture de la danseuse, il ne pouvait douter.

Cette lettre venait d’elle, ne pouvait venir que d’elle.

D’ailleurs, l’indication était précise ; cette villa de Ville-d’Avray, le misérable en avait gardé un souvenir assez douloureux, puisque c’était sur l’aveu de son impuissance à satisfaire le prodigieux caprice de Nadèje, qu’il avait été presque chassé par elle.

Mais par quel étrange revirement Nadèje, moins d’une semaine après cette scène où elle avait accablé le banquier sous le poids de son mépris, prenant plaisir à le désespérer ; com-– ment Nadèje revenait-elle à lui, et lui donnait-elle un rendez-vous qui, en un tel lieu, à pareille heure, ne pouvait être qu’an rendez-vous amoureux ?

Un rendez-vous ! A cette pensée, le baron d’Arnheym sentit un voile passer sur ses yeux. Ses mains se crispèrent tremblantes sur le billet, qu’il n’avait point quitté, qu’il avait lu et relu sans cesse.

L’espérance, une espérance farouche, folle, suprême, rentra dans cette âme soumise depuis si longtemps déjà aux plus atroces tortures.

– Oui, se dit-il, oui, c’est cela. Elle s’est repentie de ses duretés. Elle s’est rappelé … Elle a fini par comprendre la sincérité, la puissance de mon amour… Ce délai que je lui ai demandé pour trouver ce million, elle me l’a accordé, puisque c’est à Ville-d’Avray même que je vais la revoir… Je le savais bien, moi ! On ne paie point un million comme cela, tout de suite. On a du temps. Elle en a obtenu… Du temps, oh ! du temps !… Voilà tout ce que je demande, moi, pour devenir plus riche que je ne l’ai jamais été, pour écraser mes ennemis, pour reconquérir à Paris cette place que j’ai perdue, pour regagner ma fortune, puissance, honneur…

Peu à peu, en s’exaltant de sa propre pensée, Je misérable en était venu, sans s’en apercevoir, à parler tout haut : à ce mot d’honneur, prononcé par

lui d’une voix claire et vibrante, il s’arrêta tout à coup, frémissant, et retomba dans son fauteuil, en se cachant la tête entre ses mains.

C’est que ce mot venait de lui rappeler que, quoi qu’il arrivât, il ne pouvait plus exister d’honneur pour lui ; son nom, déjà compromis par des indiscrétions de journaux, allait bientôt être traîné devant une cour d’assises.

Il avait eu beau multiplier les promesses, les efforts, pour arracher Oscar des mains de la justice.

Il était trop tard.

Et le jour même, il devait, lui, le baron d’Arnheym, comparaître devant le juge d’instruclion, pour y être interrogé sur l’affaire de faux dont. son fils s’était rendu coupable.

Pourtant, la passion demeura la plus forte.

– Eh qu’importe ! s’écria-t-il d’une voix sonore. Il a été faible, il a été lâche, tant pis pour lui. En suis-je donc responsable. Ai-je quelque chose à me reprocher ? N’a-t-il pas eu tout en mains pour demeurer honnête…?

Et à ce mot un frémissement agita encore le misérable.

– Non, reprit-il, on comprendra… on me plaindra… à la condition que je retrouve de l’or. beaucoup d’or… Cette maison allemande dont on m’a parlé, ce marchand de diamants dont j’attends la réponse, il est impossible qu’il refuse, lui, comme cet imbécile de Toupinel, et je serai sauvé… et qui sait ? Je sauverai mon fils peut être… et on oubliera… car tout s’oublie… tout… excepté la femme qu’on aime.

Eperdu, il porta à ses lèvres le billet de Nadèje, ou, pour mieux dire, qu’il attribuait à Nadèje.

– – Ce soir, ajouta le baron, je serai fort : je l’aurai revue !

Ainsi que le lecteur vient de l’apprendre, les efforts de M. d’Arnheim pour trouver acquéreur au diamant rouge n’avaient pas été heureux.

Les marchands de diamants ne sont pas fort nombreux, et les deux plus considérables de Paris avec Toupinel avaient, dès les premières ouvertures du baron, déclaré qu’il était impossible de consentir à un marché semblable, leur conscience ne leur permettant pas ce qu’ils considéraient comme un véritable vol.

Obéissaient-ils, eux aussi, à un mystérieux mot d'ordre, donné, imposé par une puissance occulte ? Rien ne l'indiquait dans leur attitude froidement polie, mais M. d'Arnheim n'en douta pas. Son cerveau, martelé par tant de catastrophes successives, commençait, nous l'avons dit, à être ébranlé. Partout il voyait des ennemis, et tout bas ses commis et ses domestiques répétaient avec cette inquiétude assez naturelle chez les gens qui prévoient et redoutent la perte de leur place :

– Le patron devient fou.

Il ne l'était pas cependant ; il n'en était encore qu'à cet état d'angoisse qui torture les nerfs, interdit le sommeil, fait voyager l'esprit à travers les hypothèses les plus menaçantes et qu'on nomme le délire de la persécution.

Seulement, une passion dominait encore en lui : la passion que lui avait inspirée Nadèje, et qui suffisait à maintenir en équilibre cette volonté de fer.

Ainsi qu'il l'avait dit, il attendait une réponse d'une maison allemande : c'était son dernier espoir ; quant au testament arraché à Fourme, il avait fini par se persuader que le petit homme d'affaires était mort, puisqu'il n'avait point reparu, et il remettait à plus tard les suites de cette affaire.

Ce jour-là donc, le baron d'Arnheym, après une visite dans ses bureaux, où ses commis étonnés le trouvèrent de meilleure composition que d'habitude, revêtit un costume entièrement noir et se rendit au Palais-de-Justice, pour y répondre à l'appel du juge d'instruction.

Quand il eut déféré aux questions posées, il demanda aux magistrats de quelle peine était passible son fils.

– Des travaux forcés à temps, répliqua le juge.

Le baron connaissait d'avance cette réponsee ; néanmoins il pâlit.

– Me sera-t-il permis de le voir ? demanda-t-il.

Le magistrat eut pitié de cet homme, naguère si heureux et dont le nom jusque-là n'avait point été touché par la moindre accusation ; il donna des ordres, et quelques instants après le père et le fils se trouvaient en présence.

Oscar avait beaucoup changé en peu de jours il était très pâle, et ses paupières, creusées et rougies, trahissaient de longues insomnies, des larmes peut-être.

A la vue de son père, les yeux du malheureux brillèrent d'une expression inattendue de colère et de haine.

– Ah ! dit-il, vous avez demandé à me voir ? Il est bien temps, lorsque je suis perdu !

Le baron d'Arnheym ne s'attendait pas à cette sortie. Il balbutia quelques paroles d'encouragement.

Oscar l'interrompit, et alors commença une scène inouïe, atroce : le fils reprochant au père ne l'avoir abandonné, livré, après l'avoir lancé dans la vie.-C'est votre faute. Est-ce que j'ai appris à travailler, moi ? Est-ce que vous ne m'avez pas toujours répété qu'il n'y avait que l'argent, que, pourvu qu'on s'en procurât, tous les moyens étaient bons, à la condition de ne pas frôler les articles du Code ?

– Tais-toi ! rugit le baron, prêt à s'élancer sur son fils, tais-toi ! ne vois-tu pas que tu nous déshonores tous deux ?

– Déshonorré ! répéta Oscar, dont la voix trembla : nous le serons bien davantage, lorsque j'irai au bagne, par ta faute, par ta faute !

Les gardes présents à cette scène et demeures à l'écart firent un pas en avant, pour y mettre fin.

Mais M. d'Arnheym, étendant la main vers son fils :

– Si j'ai eu des torts, dit-il, il existe un être qui n'en a jamais eu, qui est de ton sang, qui porte ton nom, et dont le souvenir eût dû suffire à te préserver de la honte.

Oscar recula comme frappé au cœur.

– Eliane ! murmura-t-il.

– Adieu ! reprit M. d'Arnheym.

Et il sortit, chaacelant, mais sans ajouter une parole, sans avoir tendu la main à son fils, sans qu'un élan du cœur eût. tenté de réconcilier ces deux êtres.

Au moment où Oscar, reconduit par les gardes, suivait le couloir sombre qui aboutissait à la cour de la Conciergerie, dans laquelle stationnait la voiture cellulaire de Mazas, un homme passa à côté de lui et, cherchant ses mains, de meurées libres par faveur spéciale, lui dit d'une voix basse et brève :

– Prenez !

Cela fut fait si prestement, que les gardes n'eurent pas le temps de s'en apercevoir.

D’ailleurs l’inconnu n’en était pas un, c’était évidemment quelque employé du Palais de Justice, car il échangea avec l’un des gardes quelques paroles banales ; puis il disparut.

Pendant ce temps, M. d’Arnheym rentrait à son hôtel, fiévreux, agité, et y attendait impatiemment l’heure de se rendre à Ville-d’Avray.

Vers huit heures, on lui remit une lettre timbrée d’Allemagne. Il l’ouvrit. Elle ne contenait que quelques lignes, c’était un refus bref d’entrer en négociations, la maison ayant éprouvé de grosses pertes et ne pouvant consacrer même un million à l’achat d’un diamant d’une défaite difficile et peut-être même impossible.

Le baron subit ce dernier coup sans sourciller.

– Demain, se dit-il, je m’occuperai du testament. Part à deux, puisque c’est ma dernière carte.

Et il partit pour Ville-d’Avray.

On a vu ce qui s’y était passé.

La même nuit, un homme aux allures égarées,

le visage sanglant, les habits en lambeaux, sonnait à l’hôtel d’Arnheym où le valet de chambre, demeuré éveillé par ordre, reconnaissait avec stupeur son maître.

Le valet voulut interroger :

– Laisse-moi et va-t’en ! commanda Harnave d’une voix. farouche.

Et s’enfermant seul, à double tour, il alla à une cachette dissimulée dans la muraille, en fit jouer le ressort, et, plongeant la main, en ramena un objet rond de la grosseur d’un œuf, qui, à la tueur des bougies allumées, jeta des lueurs fauves :

C’était l’étoile de Telhé-Swani : c’était le diamant rouge.

Au même instant, un grincement se fit entendre ; une tapisserie venait de glisser sur la muraille. Le baron d’Arnheym bondit en arrière, regarda, et tomba à genoux en jetant un cri terrible.

Le portrait d’Yelha, en pleine lumière, venait d’apparaître à ses regards.

XXV

OU CAYOU A LE DERNIER MOT

– Yelha ! rugit Harnave, dont les dents s’entre-choquèrent de terreur.

Il demeura ainsi anéanti, la bouche entr’ouverte, les yeux fixés sur cette image resplendissante qui venait pour ainsi dire d’éclater devant lui.

Comme si le peintre avait pu deviner l’emploi mystérieux de cette toile, comme s’il avait étudié à l’avance les effets de la lumière frappant droit sur elle, la physionomie s’en détachait avec un prodigieux relief. On eût dit une figure vivante. Ce qui ajoutait encore à l’impression produite, c’était une teinte rouge formant le fond du tableau, hardiesse étonnante, sorte de défi dont Tony Feuquières était coutumier. Or, comme le portrait n’avait pour tout cadre que des draperies légères, à peine fixées, il en résultait que cette figure, émergeant d’une espèce d’auréole infernale, avec son costume indien, avait l’air de sortir de la muraille et de regarder.

Harnave fit un effort surhumain ; il se souleva sur un genou, sans quitter des yeux le portrait, et puis se levant tout à fait, il marcha à reculons jusqu’à ce que sa main droite, en tâtonment, eût rencontré derrière lui une petite panoplie accrochée à la muraille.

Alors, violemment, il tira, ou plutôt arracha de cette panoplie un poignard à manche d’ivoire, arme terrible, aiguë et tranchante, et, sans dire un mot, sans jeter un seul cri, il se rua sur le portrait et se mit à le percer de coups.

Puis, éclatant d’un rire strident en contemplant cette toile tout à l’heure objet de son épouvante, maintenant lacérée, méconnaissable, Harnave, jetant loin de lui son poignard, se renversa dans un fauteuil en éclatant de rire.

– Ah !. ah ! cria-t-il, ah ! ah ! des épouvantails maintenant, des images, comme pour les enfants : voilà ce qu’ils ont imaginé. Imbéciles !... Non, vrai, c’est par trop niais. C’est.

Il s’arrêta.

Subitement, d’un seul coup, les lumières s’étaient éteintes : une obscurité complète envahit la chambre.

Harnave se dressa debout, pris d'un frisson, et enfin d'une voix rauque, étranglée, à peine intelligible, il repritt :

– Qui a éteint les lumières ?. Il y a donc quelqu'un ici ?. je ne suis pas seul.

Rien ne répondit.

– A moi ! balbutia le misérable, qui, titubant, se mit à chercher fébrilement un cordon de sonnette.

Mais, soit que, dans l'état où il se trouvait, il ne pût réussir à en saisir un, soit que tous eussent été supprimés en vue de cette scène étrange, ses tâtonnements furent inutiles.

– A moi ! répéta-t-il d'une voix de plus en plus faible.

De nouveau il se tut ; il lui sembla que l'obscurité diminuait, que la lumière revenait.

Mais, non point cette lumière brusque, produite par une bougie subitement allumée ; c'était une lueur pâle, blanchâtre, un peu fumeuse, une atmosphère plutôt qu'une lueur. Puis cette lueur augmenta, prit de l'intensité, et à travers un brouillard vaporeux d'où s'échappaient des émanations de parfums pénétrants, inconnus, presque surnaturels, Harnave crut voir une ombre vivante, une femme s'avancer vers lui. Eperdu, les cheveux hérissés, il recula de nouveau devant cette apparition.

Mais elle avançait toujours, et Harnave, cette fois, ne douta plus.

– Yelha ! dit-il faiblement, Yelha !

La vision était exactement la reproduction du portrait : quant au portrait, ou plutôt à ses débris, tout avait disparu.

Yelha étandit la main. Harnave retomba à genoux.

– Oh ! murmura-t-il, tout à l'heure, je ne t'ai donc pas tuée ?,

– Je suis immortelle, répondit Yelha d'une voix douce, et je viens, au nom de Brahma, reprendre le diamant rouge, l'étoile de Telhé-Swany.

Harnave regarda la vision avec stupeur.

– Donne ! reprit-elle simplement.

Il y eut quelques secondes de silence ; puis le misérable, comme fasciné, tendit sa main ouverte.

Le diamant rouge y étincelait : Harnave ne l'avait pas quitté un seul instant.

Yelha prit le diamant, le plaça dans son sein, au même instant, Harnave jeta un dernier cni, et sa tête retomba inerte sur sa poitrine.

– Maîtresse, dit alors une voix en indien, est-ce l'heure de rendre la liberté à la fille de cet homme ?

– Oui, répondit Yelha.

L'esclave, invisible jusque-là, sortit, tandis qu'un autre, sur l'ordre de la princesse, rallumai les bougies éteintes.

Presque aussitôt une femme se précipita dans la chambre en sanglotant. C'était Eliane.

– Mon père ! cria-t-elle, mon père ! au secours !

– Vous n'avez rien à craindre, dit Yelha en s'avançant. A prés nt, j'ai pardonné.

– Dieu ! qui êtes-vous ? fit Eliane.

Mais éperdue de douleur, elle aperçut Harnave toujours agenouillé, et pareil à une statue du Désespoir.

– Mon père ! répéta t-elle en courant à lui, mon père ! oh ! vous ne savez pas : mon frère… mon frère…

Harnave lentement releva la tête.

– Mort ! mon frère est mort ! il s'est tué.

– Ah ! murmura Yelha en elle-même, c'est encore toi qui a fait cela, Myarine : c'est toi qui a fourni l'arme : tu as prévu que je sauve rais ce malheureux par pitié pour la sœur de mon fils et tu as voulu ta vengeance quand même. Malheur à toi !

Cependant Harnave, sous les embrassements d'Eliane, s'était soulevé lentement, aidé par elle.

– Viens, dit-il, viens.

Il se dirigea vers un meuble, l'ouvrit, et poursuivit à voix basse :

– Vois-tu, prenons bien garde. Il ne faut pas qu'elle nous entende. C'est une immortelle. Je l'ai trahie. Elle s'est vengée. Elle m'a repris le diamant rouge. Elle me prendrait encore ces millions-ci… qui sont à toi… puisque tu aimes le fils de Calveyrac…

Et, avec des précautions infinies, jetant à droite et à gauche des regards effarés, il mit entre les mains d'Eliane une liasse de papiers.

– A présent, poursuivit Harnave, fu es riche. Il avait bien des millions, le vieux Le Carol… j’en veux un… tu m’en donneras un, rien qu’un… pour elle… pour payer… je lui ai promis… Tu veux bien, dis ?

En achevant ces derniers mots, Harnave ferma les yeux, un dernier frisson agita tout son être.

– Fou ! s’écria Eliane, mon père est fou !

Harnave battit l’air de ses mains, poussa un soupir et tomba lourdement à terre.

– Non, dit Yelha, en recevant dans ses bras la jeune fille évanouie : il est mort.

Quelques heures après cette scène, Yelha, Myarine et Norton se retrouvaient en présence dans la mystérieuse habitation de Neuilly.

Debout, le sourcil froncé, la main étendue dans une attitude de commandement suprême, Yelha parlait : ce n’était plus la douce princesse, résignée, docile, que nous avons connue, c’était la fille des rajahs, impérieuse et sûre d’elle :

– Songes-y bien, Myarine, disait-elle, songes-y bien, prêtre de Brahma ; tu voulais reprendre le Diamant rouge, je te l’ai rendu ; maintenant, il me faut ton serment que la vie de ce jeune homme te sera sacrée. Je suis assez vengée, entends-tu ? Et d’ailleurs il a sauvé mon fils.

Norton acquiesca d’un signe de tête.

– Jureras-tu ?

– Non, répliqua froidement Myarine, non, jamais !

Au môme instant, un grand bruit retentit au dehors. Myarine courut à la porte et l’ouvrit ; puis, poussant une exclamation de triomphe :

– Ah ! dit-il, celui-ci du moins n’est pas sous ta protection, fille maudite, et il vient se livrer lui-même. Laissez entrer librement ! commanda-t-il d’une voix vibrante.

Cayou, qu’on a déjà reconnu à ses façons de se présenter, entra aussitôt.

„ – Nom d’un sabord ! c’est plus difficile d’entrer chez les sauvages que chez les chrétiens ! s’écria-t-il. Mais c’est égal, j’en ai tout de même défoncé pas mal de vos faces de mulâtres. Et qu’ils ne s’y frottent plus, ou je recommence.

– Que viens-tu faire ici ? interrogea Myarine, blême de fureur.

– Vous dire deux mots seulement : écoutez-moi bien. Le banquier est mort. Vous vous êtes vengé. Vous avez *touché* votre magot. C'est fini : bon ! Seulement, il paraît que ça ne vous suffit pas : il vous faut encore moi et le petit Moi, je m'en moque. Celui qui me jettera par terre n'est pas encore fondu. Mais le petit, c'est autre chose. Je viens donc vous dire ça tout bonnement : si vous vous avisez de la moindre traîtrise a son égard, si vous touchez à un cheveu de sa tête.

– A moi ! interrompit Myarine, à moi ! et emparez vous de cet homme.

– Attends donc, tu ne me laisses pas finir, poursuivit Cayou en écartant d'un geste terrible cinq ou six Indiens accourus à l'appel de Myarine : si donc tu fais cela, je le dénonce toi et ton Russe, et je démolis tous vos plans... Ah ! tu deviens plus doux ; mon bonhomme ?

: Un combat terrible se livra dans l'âme de Myarine. Enfin il répondit :

– Soit ; mais que la malédiction de Brahma pèse éternellement sur toi- Comment as-tu découvert ?

– Ca, c'est mon affaire, reprit Cayou. Nous avons des intelligences dans le gouvernement.

Et Cayou sortit triomphalement, après avoir échangé une poignée de main avec Norton et un sourire avec Yellia.

Disons tout. de suite le secret de Cayou : Tony Feuquières avait remué ciel et terre, et, à force d'intrigues, il avait obtenu au ministère des affaires étrangères, alors partisan de l'alliance russe, la révélation de l'étroite complicité qui unissait le grand brahme et le comte Panoff...

Un mois après, Myarine avait quitté In France pour toujours.

Yelha a refusé de le suivre : elle voyage à travers l'Europe avec son fils.

Eliane a épousé Henri, et les années commencent à atténuer le souvenir douloureux de ses malheurs. La folie et la mort du baron d'Arnheym ont été expliqués tout naturellement par les catastrophes terribles et imprévues qui ont font fondu sur lui.

Mme Bousquet vit heureuse à côté de ses enfants.

Cayou pêche à la ligne, comme un rentier. Tony Feuquières est illustre.

Le petit Fourme, complètement remis, fait d'excellentes affaires et continue à procéder par ordre…

Et le Diamant Rouge étincelle au doigt de Brahma, dans l’île de Ceylan, au fond de la pagode de Telhé-Swany, comme avant l’expédition de la *Mouette*.

Quant au comte Panoff, il attend…

FIN

Paris. – Imp. Colloombon et Brûlé, rue de l’Abbaye, 22.

Bibliothèque JULES ROUFF et C
PARIS, 14, Cloître Saint-Honoré, 14, PARIS

EXTRAIT DU CATALOGUE

Collection à 3 francs le volume

Odysse BAROT

urs de la Duchesse Jeanne.
rcy
reur (Le Clocher de Chartres.
al.) Le Condamné.
r judiciaire.

Alexis BOUVIER

e Iza. 1 v.—Iza Lolotte et Cie. 1 v.
ne du Mort. 1 v.—Le Mouchard. 1 v.
Grêlée.
aux Pauvres.
selle Olympe.
ge d'un forçat.
nciers de l'Échafaud.
iselle Beau-Sourire.
esse Saltimbanque.
ats du Désespoir.
d'Antony.
tte, histoire d'une jolie fille.
Manette. 1 v.—La Bouginotte. 1 v.
no rose. 1 v.— Les Pauvres. 1 v.
Misère et Cie.
Marcel ou la grande Commune.
nes de la Forêt.

Constant GUÉROULT

de la rue du Temple.
e à Fifi-Vollard.

Jules LERMINA

Les Mariages maudits.
La Haute canaille.

Jules MARY

La Faute du Docteur Madelo
Les Nuits rouges.

Paul d'ORCIÈRE

Macha. 1 v. — La Chevalière

Henri ROCHEFORT

Mademoiselle Bismarck.
De Nouméa en Europe.
Les Naufrageurs. 1 v.—Les I

Paul SAUNIÈRE

Monseigneur. 1 v. — Le Secret

Edmond THIAUDIÈRE

La Petite Fille du Curé.
Le Roman d'un Bossu.

VAST-RICOUARD

La Danseuse de corde.

YVES GUYOT

L'Enfer social.

Alf. SIRVEN et H. LEVERDIER

Un Drame au Couvent.

Pierre ZACCONE

Une Haine au bagne. 2 v.

Collection à 3 fr. 50 le volume

s de M. CLAUDE, chef de la po-
sûreté sous le second Empire.
umes.)

Odysse BAROT

de la Halle. 2 v.

Fortuné du BOISGOBEY

d'œil de M. Prédouche.

Alexis CLERC

qui fait manger.

Oscar COMETTANT

de Bonne Humeur.

Henri DEMESSE

Fer.

Carle DES PERRIÈRES

va plus. 1 v. — Paris-Joyeux. 1 v.

---

ers de l'année 1881.
ers de l'année 1882.

Jules GROS

illions de Jean-François Jollivet.
ets de la Mer.
ors de la Montagne.

Th. LABOURIEU

Le Drame de la rue Charlot
de Paris).

André LÉO

L'Enfant des Rudères.

Jules MARY

Le Boucher de Meudon.
Les Damnées de Paris. L'En

Adolphe RACOT et George

Le Diamant rouge.

Henri ROCHEFOR

Les petits Mystères de l'Hôte

Auguste SAULIÈ

L'Amour terrible.
Morte d'amour.

VAST-RICOUARD

La Belle Héritière.

Alfred SIRVEN

La Bigame.

Edmond THIAUDIÈ

La Maison fatale.

Paris. — Imprimerie Vve P. Larousse et Cie, rue Montparnasse,

lien vers http://www.bnf.fr

lien vers http://gallica.bnf.fr

Adolphe Racot et Georges Pradel. Le Diamant rouge

http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6572875f

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et

fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale

la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Notes

1 Garçon, domestique.
2 Abréviation provençale de Frédéric.

Table des matières

1. Page de titre
2. LE DIAMANT ROUGE
    1. PREMIÈRE PARTIE L'ÉTOILE DE TELHÈ-SWANY
        1. I - LA FAIM.
        2. II - LE PORTEFEUILLE
        3. III - PLAN -DE VENGEANCE.
        4. IV - UNE MARTYRE.
        5. V - OU LE CAROL SE MONTRE SOUS UN JOUR IMPRÉVU.
        6. VI - LE TENTATEUR.
        7. VII - LE RÉCIT.
        8. VIII - LE BOIS SACRÉ.
        9. IX - THÉORIES SUBTILBS SUR L'HONNEUR ET L'ARGENT.
        10. X - LE GÉNIE DU MAL.
        11. XI - LA FORTUNE DE LE CAROL
        12. XII - LA CHUTE
        13. XIII - UNE PARTIE DE PLAISIR.
        14. XIV - OU CAYOU ABORDE.
        15. XV - LA QUERELLE.
        16. XVI - OU CAYOU SE DEMANDE COMMENT ON PEUT METTRE LE FEU AVEC UN COUTEAU.
        17. XVII - OU HARNAVE CONDUISIT L'ÉQUIPAGE DE LA « NÉMÉSIS. »
        18. XVIII - COMME QUOI LES GENDARMES PEUVENT ÊTRE REMPLACÉS PAR DES CHIENS.
        19. XIX - LE PARC.
        20. XX - LES MALICES DE CAYOU
        21. XXI - OU CAYOU, DE PROTÉGÉ DEVIENT PROTECTEUR.

22. XXII - HONNEUR POUR HONNEUR.
23. XXIII - LES CHIENS
24. XXIV - DU COMMERCE DES DIAMANTS ET DE L'ART D'Y MANGER CENT MILLE LIVRES DE RENTI.
25. XXVI - L'ABANDONNÉE.
26. XXVII - THAUG ET THAG
27. XXVIII - OU HARNAVE BÉNIT LES ALLUMETTES DE MARSEILLE ET CELUI QUI LES A INVENTÉES
28. XXIX - LA CHANCE TOURNE.
29. XXX - CONSEIL DE GUERRE
30. XXXI - L'EXPÉDITION
31. XXXII - LA LUTTE
32. XXXIII - LA FUITE
33. XXXIV - UNE LECTURE INTÉRESSANTE

2. DEUXIÈME PARTIE LES AMOURS DE NADEJE
    1. I - UN DÉBUT A L'OPÉRA
    2. II - MADEMOISELLE CÉLESTINE
    3. III - LE PACTE
    4. IV - LE SACRIFICE
    5. V - LES PERPLEXITÉS D'OSCAR
    6. VII - MISÈRE ET TRISTESSE
    7. VIII - LE BOUQUET DE VIOLETTES
    8. IX - OU LE LECTEUR NE SERA SANS DOUTE PAS FACHÉ DE RETROUVER UNE ANCIENNE CONNAISSANCE
    9. X - UN ATELIER A LA MODE
    10. XI - LES INQUIÉTUDES DU PÈRE LEDUC
    11. XII - UNE MÈRE
    12. XIII UN HÉRITAGE DE CINQ MILLIONS
    13. XIV LES FOLIES D'OSCAR
    14. XV - UN TÉLÉGRAMME DE RUSSIE
    15. XVI - BUTLER
    16. XVII - COUP DE FOUDRE
    17. XVIII - CE QUE CONTENAIT LE BILLET

18. XIX - COUP DE BOURSE.
19. XX - OU M. FOURME SE DÉBAT ENTRE L'ORDRE ET LE DÉSORDRE.
20. XXI - LE PORTRAIT MYSTÉRIEUX
21. XIII OU BUTLER PREND UN VIF INTÉRÊT A LA PEINTURE
22. XXIII - LA RESSOURCE SUPRÊME

3. TROISIÈME PARTIE A REVANCHE DE BRAHMA
    1. I - L'ENLÈVEMENT
    2. II - LE FILS D'YFLHA
    3. III - DE L'INFLUENCE DES CLOS DE BOURGOGNE ET DES CÔTES DU RHÔNE.
    4. V - COMMENT LE PÈRE LEDUC FIT UNE PÊCHE MIRACULEUSE
    5. VI - OU MYARINE EST TROMPÉ PAR SA VENGEANCE
    6. VII - OU OSCAR RENCONTRE UNE ANCIENNE CONNAISSANCE
    7. VIII - DU BONHEUR QU'ÉPROUVA OSCAR A RENCONTRER UNE DE SES ANCIENNES CONNAISSANCES
    8. IX - L'EMPIRE DES INDES
    9. X - LE QUART D'HEURE DE RABELAIS
    10. XI - OU LE BARON D'ARNHEIM CROIT VOIR LA FORTUNE , LUI SOURIRE ENCORE UNE FOIS
    11. XII - OU CAYOU SUIT SON IDÉE
    12. XIII - OU CAYOU COMMENCE A S'APERCEVOIR QU'IL EST ALLÉ TROP VITE
    13. XIV - LE COURRIER
    14. XV - UN CAPRICE DE DANSEUSE
    15. XVI - ÉCROULEMENT
    16. XVII - COMMENT LE PETIT DICK COMMIT UNE INDISCRÉTION FORT UTILE POUR FEUQUIÈRES
    17. XVIII - L'INSULTE

18. XIX - COMMENT SIR GÉRALD PROUVE A MYARINE QUE LES CHANCES NE SONT PAS ÉGALES
19. XX - COMMENT L'EXISTENCE DE TOUPINEL FUT EMPOISONNÉE
20. XXI - OU BUTLER SE TROMPE
21. XXII - LA RÉVOLTE D'YELHA
22. XXIII - LA RÉCOMPENSE DE NADÈJE
23. XXIV - l'APPARITION
24. XXV - OU CAYOU A LE DERNIER MOT

3. Notes
4. À propos de cette édition numérique